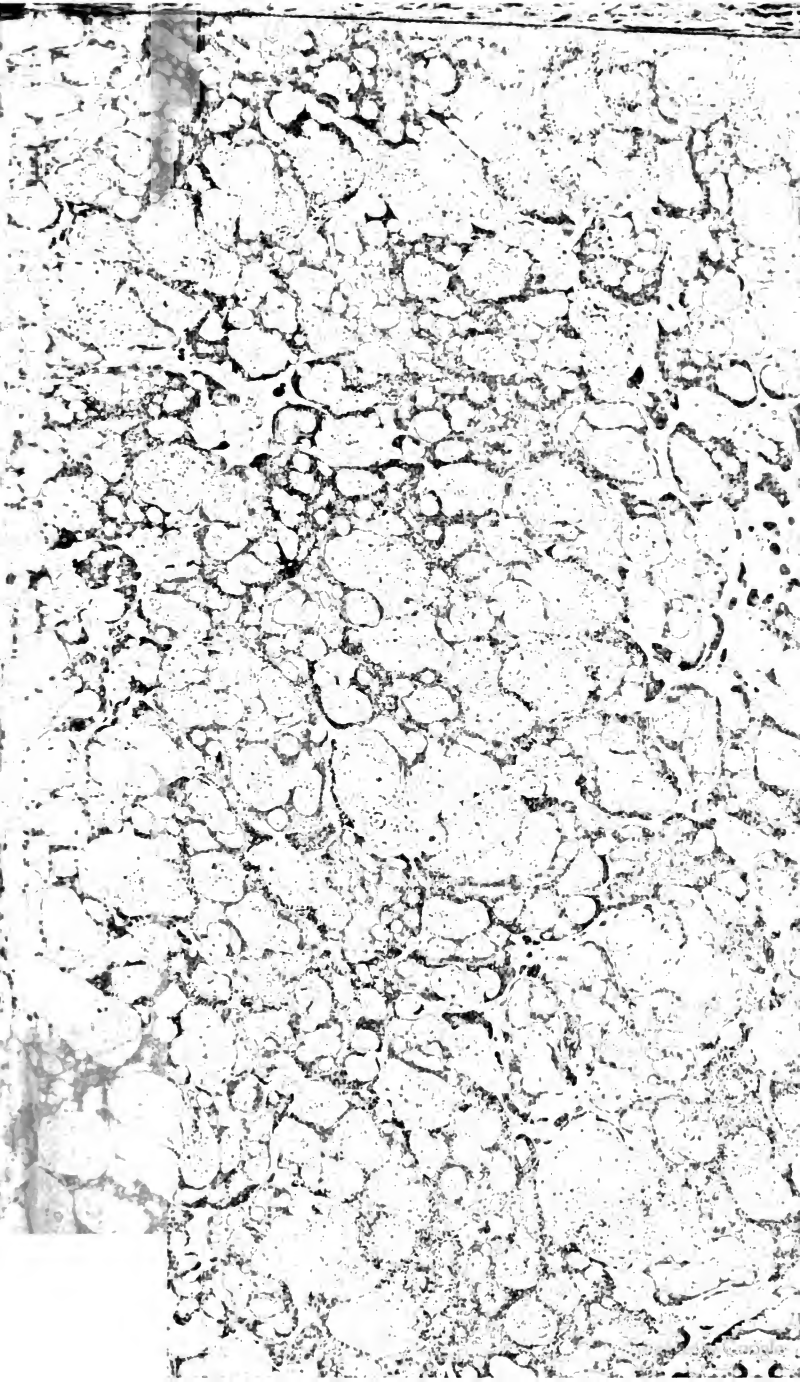



UNIVERSIDAD COMPLUTENSE
5321934545



MANUEL DE BIOGRAPHIE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

ABRÉGÉ

DES HOMMES CÉLÈBRES.

PREMIÈRE PARTIE.



MADRID

MANUEL DE BIOGRAPHIE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

ABRÉGÉ

DES HOMMES CÉLÈBRES,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS;

COMPOSÉ

SUR LE PLAN DU DICTIONNAIRE DE LA FABLE DE CHOMPRÉ;

PAR M. J. A. JACQUELIN,

MEMBRE DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

REVU ET AUGMENTÉ

PAR M. NOËL,

Ancien Membre du Conseil d'instruction publique, Inspecteur général honoraire des études, Chevalier de la Légion-d'honneur.

SECONDE ÉDITION,

ENTIÈREMENT REFONDUE.

PREMIÈRE PARTIE.



Paris,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 10 BIS.

1835.

AVERTISSEMENT.

Jamais on n'a tant publié de Biographies et de Dictionnaires des grands hommes que dans le temps où nous vivons; mais la partialité la plus révoltante s'y montre à chaque article, et, quoiqu'on veuille bien la décorer du nom de *Couleur*, ce ne sera jamais celle des honnêtes gens. On a trop oublié de nos jours qu'un livre de ce genre exigeait surtout une grande probité littéraire; nous avons le noble orgueil de croire qu'en publiant celui-ci, nous n'avons fait acception de personne, et que chacun y est traité suivant son mérite : tel a été notre but principal, et nous espérons l'avoir atteint. Les jeunes gens peuvent le feuilleter sans danger, ils n'y trouveront que de saines doctrines politiques et littéraires; en un mot c'est un Dictionnaire fait en conscience, et la nôtre ne nous reproche rien sur les jugemens que nous avons portés. Ensuite, nous avons cherché à ce qu'il fût aussi complet qu'il peut l'être dans le cadre que nous avons adopté : la Bible, l'Histoire ancienne, le moyen Age, l'Histoire moderne, même celle de nos contemporains, tout a été mis à contribution, en sorte que cet Abrégé peut s'appeler avec vérité une *Biographie*

complète. Nous en avons rejeté tous ces prétendus grands hommes qui ne font qu'enfler certains dictionnaires, et ne servent qu'à vendre du papier imprimé.

Nous avons puisé aux sources les plus pures et suivi les autorités les plus respectables; les dates ont été scrupuleusement vérifiées sur un grand nombre d'ouvrages du même genre : le nôtre est une miniature; mais, nous aimons à le répéter, rien d'essentiel n'y manque, et ce résumé véritablement impartial peut tenir lieu d'un grand nombre de Dictionnaires volumineux et fort chers pour la plupart; nous offrons économie de temps et d'argent, ce double avantage n'est pas à dédaigner. Nous avons suivi pour la composition de ce Dictionnaire, le plan que Chompré a adopté pour son petit *Dictionnaire de la fable*, parce que, depuis long-temps, il a été approuvé par les bons esprits, et que trente éditions en ont montré l'utilité. Puisse le nôtre obtenir le même succès! Nous le méritons par notre ardent amour pour la vérité, par les soins que nous nous sommes donnés et le désir que nous avons eu de plaire à la fois à la jeunesse instruite et aux gens du monde.

Indocti discant, ament meminisse periti.

Nous avons pour les jeunes gens des pensions et des Colléges donné à ce Dictionnaire la forme d'un cours de littérature, ce qui n'avait pas encore été fait,

et nous avons fondu nos opinions dans celles de nos meilleurs littérateurs ; pour les gens du monde, nous l'avons parsemé d'anecdotes piquantes qui lui ôteront sans doute cette sécheresse de style, ordinaire apanage de ces sortes de livres. Nous avions d'abord formé le projet de donner la liste des autorités qui ont servi à la confection de ce Dictionnaire ; mais elle prendrait une place inutile, et le lecteur s'apercevra facilement qu'il nous a fallu consulter un grand nombre de bons livres ; on ne crée pas en ce genre, mais bien choisir c'est créer, et nous nous plaisons à répéter qu'on trouvera chez nous des idées saines des hommes et des choses ; nous avouons que la franchise, la bonne humeur et l'impartialité nous paraissent préférables à la médisance, à la satire et à l'esprit de coterie, et que la littérature du beau siècle de Louis XIV nous paraît l'emporter sur l'*École romantique* ; en dernière analyse, tel est notre avis au lecteur ; il se décidera en conséquence ; mais nous aimons à croire qu'il est beaucoup de gens de notre opinion. Quant à celle que nous avons en politique, ceux qui chercheraient à la pénétrer seraient extrêmement embarrassés : la politique n'entre pour rien dans ce Dictionnaire ; elle devrait être bannie de la littérature où elle ne sert qu'à embrouiller les idées les plus claires ; notre politique consiste à chérir notre Roi, à obéir aux lois, à respecter la religion de nos pères et à suivre la ligne de nos devoirs. Puissent les

jeunes gens, ou plutôt tous les Français, n'avoir jamais d'autres principes !

Ce Dictionnaire fait partie de la collection de *Manuels formant une Encyclopédie des sciences, des arts et des belles-lettres*, que le libraire Roret a l'heureuse idée de publier dans le format in-18. Ils sont tous à la hauteur des connaissances actuelles, et ils offrent à bon compte la substance des traités élémentaires que leur cherté ne met pas à la portée de tout le monde. Les jeunes gens des colléges et les hommes de la société qui n'ont besoin que de connaissances superficielles, trouveront dans celui-ci, les uns, de quoi satisfaire leur désir d'apprendre ou de se souvenir de ce qu'ils ont appris, les autres, le moyen de se donner facilement une teinte d'érudition, et de pouvoir prononcer avec sûreté sur les grands hommes qui ont honoré la terre et font encore la gloire de la France.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

ABRÉGÉ

DES HOMMES CÉLÈBRES.

AARON, fils d'Amram et de Jocabed, de la tribu de Lévi, frère aîné de Moyse et premier grand-pontife des Juifs, naquit en Egypte l'an du monde 2430. Il mourut âgé de 123 ans, et fut enterré dans une caverne de la montagne de Hor. Il avait passé 40 ans dans l'exercice du sacerdoce. Il y a plusieurs autres *Aaron* célèbres, entre autres saint Aaron, fondateur du premier monastère qui ait été élevé en Bretagne, mort en 580; et *Aaron* ou *Haroun*, surnommé Al-Réchyd, le Juste, cinquième Khalife abbacyde et l'un des princes les plus célèbres de sa dynastie. Il mourut en mars 809, âgé de 47 ans.

ABAILARD, né l'an 1079, mort le 21 avril 1142, fut supérieur à son siècle par la profondeur et la variété de ses connaissances, par les charmes de son style et de son érudition profonde et fleurie. Ses amours avec Héloïse, nièce du chanoine Fulbert, et la vengeance cruelle que celui-ci exerça sur lui, l'ont rendu plus célèbre que ses ouvrages maintenant oubliés. On voit au cimetière du Père la Chaise le monument qui renferme ses cendres et celles de la tendre Héloïse, dont les lettres, écrites en latin, sont bien supérieures à celles de son amant.

ABANTIDAS, fils de Paséas, usurpa le pouvoir à Sycione, vers l'an 267 avant J.-C., en tuant Clinias, père d'Aratus, qui était à la tête du gouvernement. Abantidas poursuivait avec fureur tous les parens et les amis de ce vertueux citoyen, mais Aratus échappa à ses recherches. L'usurpateur se plaisait beaucoup à entendre disputer Dinias et Aristote le dialecticien; ces deux philosophes voulant délivrer leur patrie, lui dressèrent une embuscade et le tuèrent. Sicyone ne devint pas libre pour cela, car Paséas, père du tyran, se mit sur le-champ à sa place.

ABATI, famille noble florentine, à laquelle le Dante a donné de la célébrité. Il a placé dans le trente-deuxième chant de son Enfer, Bocca des Abati parmi les traîtres à leur patrie, pour avoir contribué à la défaite de Mont-Aperti (1260), et attiré sur Florence le plus grand désastre que cette république eût éprouvé. Le Dante se représente lui-même frappant et maltraitant dans l'enfer la tête de ce traître, qu'il y trouve enfoncée dans des glaces éternelles, et dont il arrache les cheveux pour lui faire dire son nom.

ABATUCCI (CHARLES), d'une des premières familles de Corse, général de division en France, défendit Huningue contre les Autrichiens, et fut tué à 26 ans, en 1796, dans la grande île du Rhin. On lui érigea un monument en 1803, aux environs de Bâle.

ABAUZIT (FIRMIN), né à Uzès en Languedoc, le 11 novembre 1679, mort à Genève, à 87 ans, le 20 mars 1767. Il se fit une grande réputation dans toutes les sciences. Tous ceux qui le voyaient admiraient son génie, son jugement et sa vaste érudition. Les plus grands hommes recherchaient sa correspondance, et le consultaient sur les questions les plus difficiles. Newton est de ce nombre. J.-J. Rousseau a fait d'Abauzit, encore vivant,

un magnifique éloge dans la *Nouvelle Héloïse*. Ses œuvres ont été publiées à Londres (Hollande), en 1773, 2 vol. in-8°.

ABBADIE (Jacques), né à Nay, en Béarn en 1657, mort en Angleterre le 25 septembre 1727. Il a fait un livre intitulé: *l'Art de se connaître soi-même*, plein de la meilleure philosophie et de recherches profondes sur les sources de la morale. Il est de plus auteur d'un traité de la vérité de la religion chrétienne et d'un commentaire sur l'Apocalypse, dans lequel il s'est égaré. Abbadie fut un de ces Français qui, à la révocation de l'édit de Nantes, portèrent leurs talens loin de leur patrie.

ABDALLAH, père de Mahomet, né en Arabie, était de la célèbre tribu des Coréich, et fut plus distingué par sa beauté et la pureté de ses mœurs que par ses richesses. Abdel-Mothaleb, son père, dont il avait mérité toute la tendresse, le chargea d'acheter pour leur stérile patrie les provisions dont elle manquait. Abdallah partit et s'avança jusqu'à Yatreb (aujourd'hui Médine), où il mourut, ne laissant, dit-on, pour héritage à son fils, âgé de deux mois, que cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Selon les auteurs arabes, Abdallah fut recherché par une reine de Syrie, charmée de sa beauté et de ses vertus; mais il est évident que, pour donner quelque éclat à l'origine de leur prophète, ces auteurs ont environné l'histoire de son père d'autant de fables que celle de Mahomet lui-même.

ABDEMELECH, eunuque éthiopien de la maison du roi Sédécias; il obtint la délivrance du prophète Jérémie, que ce prince avait fait jeter dans une prison infecte.

ABDENAGO ou AZARIAS, l'un des trois jeunes Hébreux compagnons de Daniel, qui fut jeté dans la fournaise ardente par l'ordre de Nabuchodonosor, pour n'avoir pas voulu adorer la statue que ce prince avait fait ériger.

ABDERAM, gouverneur, ou vice-roi d'Espagne sous le calife Yézid, envahit la France en 733, à la tête d'une armée formidable, parcourut en vainqueur toutes les provinces du Midi, et porta ses ravages jusqu'en Bourgogne. Enfin il fut vaincu au mois d'octobre 733, par Charles Martel, et périt dans cette bataille dont le succès sauva la France du joug des Arabes, et fut l'époque de leur décadence.

ABDIAS. Il y a quatre Abdias connus dans la Bible. L'un intendant de la maison d'Achab, roi d'Israël, du temps du prophète Elie; lorsque Jézabel poursuivait les prophètes pour les faire périr, et il en sauva cent qu'il cacha dans deux cavernes, où il les nourrit de pain et d'eau. L'autre *Abdias* est le quatrième des douze petits prophètes; il écrivit un chapitre contre les Iduméens. On ne sait rien de son pays ni de ses parens: on ignore même le temps auquel il a vécu. Les uns le font contemporain d'Amos, d'Osée et d'Isaïe; d'autres croient qu'il a écrit depuis la ruine de Jérusalem par les Chaldéens. Des deux autres *Abdias*, l'un est père de Jesmaias du temps de David; l'autre, lévite, de la famille de Mérari, fut employé sous Josias à la réparation du temple de Jérusalem.

ABDOLONYME, issu du sang royal de Sidon, fut réduit à faire le métier de jardinier pour vivre. Alexandre-le-Grand s'étant rendu maître de Sidon, permit à Ephestion d'en nommer roi qui il voudrait, à la place de Straton attaché à Darius. Ephestion offrit la couronne à deux frères chez lesquels il logeait, mais ils la refusèrent en alléguant que selon leurs lois elle ne pouvait être portée que par quelqu'un du sang royal. Sur la demande qui leur fut faite de désigner celui à qui elle appartenait de droit, ils nommèrent Abdolonyme. Ephestion chargea les deux frères de lui porter la couronne et les vêtemens royaux. Ils obéirent, et le trouvèrent bêchant son jardin. Ils le conduisirent à Alexandre, qui confirma sa nomination. Cette histoire est rapportée plus au long par Quinte-Curce et Justin, et M. Delille en a fait un bel épisode de son poëme des Jardins.

ABDON, fils d'Illel, de la tribu d'Ephraïm, douzième juge d'Israël, qui succéda à Abilon et gouverna

pendant huit ans. Il laissa quarante fils et trente petits-fils. Il mourut l'an du monde 2856. Il y a eu trois autres *Abdon*, dont l'un, fils de Micha, fut envoyé par le roi Josias à la prophétesse Holda, pour lui demander son avis sur le livre de la loi qui avait été trouvé dans le Temple.

ABEL, second fils d'Adam, était, selon l'opinion commune et d'après l'historien Josephe, frère jumeau de Caïn. Plusieurs le font naître après son frère, c'est-à-dire la deuxième année du monde; d'autres lui donnent quinze ans et quelques-uns enfin 30 ans de moins. Caïn était laboureur, et Abel se livrait à la vie pastorale. Plusieurs pères de l'église ont cru qu'Abel était mort sans avoir été marié, et c'est sans doute cette opinion qui donna lieu à une secte d'hérétiques qui s'éleva aux environs d'Hippone, en Afrique, et qui prit le nom d'Abélites ou d'Abéloniles. Cette hérésie consistait à condamner l'usage du mariage. Au rapport de quelques voyageurs, on montre à 16 milles de Damas un tombeau que l'on dit être celui d'Abel; la tradition constante des Hébreux était qu'Abel avait été tué par Caïn dans la contrée qui environne cette ville. Gesner a fait un poëme sur la mort d'Abel, et M. Legouvé une tragédie.

ABERCROMBY (SIR RALPH), né en Ecosse, vers 1740, s'éleva de grades en grades, aux plus hautes dignités militaires, prit part à plusieurs campagnes en Flandre, en Hollande, commanda en Irlande, conduisit l'armée anglaise en Egypte, où il fut blessé mortellement à la bataille de Canope, le 21 mars 1801, et mourut sept jours après.

ABESAN, de la tribu de Juda, dixième juge d'Israël, qui succéda à Jephté. Après sept ans de gouvernement, il mourut à Bethléem, laissant trente fils, trente filles et autant de *belles* filles et de gendres.

ABGARE, nom de plusieurs souverains qui régnèrent sur l'Oshroëne, pays de la Mésopotamie, dans lequel était Edesse. L'un des plus célèbres est Abgarre Manuus, que quelques historiens appellent aussi Abarus, Ariane et Achare, qui monta sur le trône vers l'an 57 avant J.-C., époque à laquelle la Mésopotamie était soumise aux Romains. Il tenait par conséquent d'eux son autorité. Abgare, l'un des successeurs du précédent, vivait du temps de J.-C., et Procope dit qu'il jouissait de la faveur d'Auguste.

ABIA, second fils de Samuël. Il fut établi avec son frère Joël par son père pour l'aider dans le gouvernement du peuple et l'administration de la justice, l'an 2908; mais le peuple s'étant soulevé contre eux, obligea Samuël de lui donner un roi.

ABIA, fils de Jéroboam, premier roi des dix tribus. Il y a deux autres *Abia*: l'un fils et successeur de Roboam, qui régna trois ans, remporta une grande victoire sur Jéroboam, roi d'Israël, et mourut l'an 3080; l'autre est l'un des descendans d'Eléazar, fils d'Aaron, chef d'une des vingt-quatre classes des prêtres, suivant la division qui en fut faite par David.

ABIATHAR, fils d'Achimelech, de la famille d'Ithamar, grand-prêtre des Juifs. Il échappa à la vengeance de Saül, qui fit massacrer son père, parce qu'il avait reçu David chez lui, et se retira auprès de ce prince dans le désert. Il exerça la grande sacrificature jusqu'à ce que s'étant attaché au service d'Adonias, il en fut privé par Salomon, qui en laissa jouir Sadoc, de la famille d'Eléazar, que Saül en avait revêtu en haine d'Abiathar.

ABIDAN, fils de Gédéon, de la tribu de Benjamin, se trouva chef de sa tribu au temps de la sortie d'Egypte et de l'érection du Tabernacle.

ABIGAIL, femme de Nabal, qui demeurait sur le Mont-Carmel, après la mort duquel elle épousa David et en eut deux fils, Chéléab et Daniel.

ABIMAEL, fils de Jectan, peupla l'Arabie, selon quelques-uns, et selon d'autres l'Arménie et les pays voisins.

ABIMELECH. Il y en a deux: l'un roi de Gérare, dans l'Arabie-Pétrée, qui fit enlever Sara, femme d'Abraham, la croyant sa sœur, et la lui rendit avec de grands présens. L'autre, fils de Gédéon et d'une concubine

nommée Druina, ayant gagné les habitans de Sichem par sa mère, qui était de ce pays, leva une troupe de vagabonds, et alla avec eux à la maison de son père, où il massacra, sur une même pierre, les soixante fils de Gédéon, et se fit élire roi par les Sichimites. Joathan, le plus jeune, échappa seul au carnage. Abimelech gouverna Israël pendant trois ans, mais ses sujets se révoltèrent contre lui; il les vainquit, prit leur ville, et la détruisit entièrement. De là il partit assiéger Thèbes, et il mettait déjà le feu à une tour, lorsqu'une femme jeta d'en haut un morceau de meule de moulin et le blessa mortellement. Honteux de mourir de la main d'une femme, il se fit tuer par son écuyer, l'an 1235 avant J.-C.

ABIRAM, fils aîné d'Hiel de Béthel, qui rebâtit la ville de Jéricho.

ABIRON, fils d'Eliab, de la tribu de Ruben. Il s'éleva avec Coré et Dathan contre Moïse et Aaron, voulant avoir part au gouvernement.

ABISAG, jeune fille sunamite, d'une grande beauté, qui fut choisie pour servir David dans sa vieillesse.

ABISAI, fils de Zuri et de Sarvia, sœur de David, était un des plus vaillans hommes de son temps. Il fit de grands exploits, et fut toujours dans les intérêts de David, pour lequel il témoigna en toute occasion un zèle vif et ardent. Il participa au meurtre d'Abner.

ABLANCOURT (Nicolas-Perrot, sieur d'), de l'académie française, né en 1606 à Châlons-sur-Marne, mort à Ablancourt en 1664. Il s'est rendu utile par ses traductions, très-estimées de son temps, et qui méritaient de l'être, parce qu'il écrivait avec élégance.

ABLAVIUS ou ABLABIUS, vivait sous Constantin, fut préfet du prétoire depuis l'an 326 jusqu'en l'an 337, et obtint un grand crédit à la cour de ce prince. En 331, Ablavius fut consul avec Bassus. Lorsque Constantin mourut, il le nomma conseil de son fils Constance; mais cet empereur lui ôta sa charge et le fit tuer par une odieuse trahison, en feignant de l'associer à l'empire. Ablavius ne laissa qu'une fille nommée Olympiade.

ABNER, fils de Ner, cousin germain et général des armées de Saül, servit ce prince dans toutes les occasions avec beaucoup de fidélité et de courage. Après la mort de Saül, Abner mit sur le trône Isboseth, fils de ce prince, et le servit jusqu'à ce qu'ayant reçu quelque mécontentement de lui, il passa du côté de David, à qui il soumit les principaux du peuple. Mais Joab, craignant le mérite d'Abner, le tira à l'écart comme pour lui parler en secret, et le tua. David, outré de cet assassinat, ordonna un deuil public pour Abner, et lui éleva un magnifique tombeau sur lequel on grava une épitaphe qu'il avait composée lui-même.

ABOU-BEKR, le premier des quatre khalyfes successeurs immédiats de Mahomet. Il se nommait Abou-Kaab avant l'islamisme, et il reçut, après avoir embrassé cette religion, le nom d'Abdallah (serviteur de Dieu). Le Coran, dont les feuilles étaient jusqu'alors éparses, fut réuni par ses ordres en corps d'ouvrage. Il mourut le 9 août 634 de J.-C., à l'âge de 63 ans, et après un règne de deux ans et quatre mois. Il ne prit jamais dans le trésor que de quoi entretenir un chameau et un esclave, et à sa mort on lui trouva pour tout bien trois dragmes.

ABOUL-CACEM, nommé par quelques historiens grecs Apelchasem, s'empara de Nicée après la bataille où périt Soléiman I, sulthan-sedjoucide d'Iconium, et dirigeant ensuite ses efforts contre les Grecs, il pénétra jusqu'à la Propontide. Longtemps en guerre contre Alexis Comnène, qui occupait alors le trône de Constantinople, il finit par être étranglé. Ce prince était renommé par ses grandes richesses et l'on dit encore aujourd'hui les trésors d'Aboul-Cacem.

ABOUL-FARADJ-ALY, célèbre auteur arabe, issu de Merwan, dernier khalyfe des Ommyades, naquit à Ispahan l'an 897 de J. C., et fut élevé à Baghdâd. Le Kitab Aghany ou recueil des anciennes chansons arabes,

où il a déposé le fruit de ses travaux, est un monument précieux pour l'histoire de la littérature arabe. La bibliothéque du roi possède un exemplaire de cet ouvrage en 4 vol. in-fol. rapporté d'Egypte, et qu'on a lieu de soupçonner incomplet. Il mourut à Baghdâd le 20 novembre 967.

ABOUL-FAZL (le cheykh Alamy), le plus élégant écrivain de l'Inde, suivant Ferichtah, remplit à la fois les fonctions de premier visir et d'historiographe du grand mogol Akbar. Il fut assassiné en 1604 par les ordres de l'heritier présomptif de la couronne Sélym, nommé ensuite Djihânguyr, jaloux de la faveur dont il jouissait auprés de son père. Aboul-Falz avait traduit du samskrit en persan l'Hitodésa de Vichnou-Sarma, qui paraît être le prototype des fables attribuées à Pidpaï. Son érudition était immense, et sa réputation dans l'Inde avait donné lieu à ce proverbe: « Les » monarques de la terre redoutent encore plus la plume d'Aboul-Fazl que » l'épée d'Akbar. »

ABOU-SAID-MYRZA, arrière-petit-fils de Tamerlan, périt en 1469 par les ordres d'Ussun-Cassan à l'âge de quarante-deux ans, après en avoir régné vingt. Avec lui finit l'empire de Tamerlan. Il laissa onze enfans qui démembrèrent son héritage.

ABOVILLE (Fr.-Marie, Cte. d'), pair de France, lieutenant-général en 1792, commanda l'artillerie des armées du Nord et des Ardennes, et en 1805 et 1809 les gardes nationales de plusieurs départements. Il mourut en 1819. On lui doit l'invention des *roues à poussoir* pour le service de l'artillerie. Son fils, Auguste-Gabriel, né en 1773, est mort en 1820, marechal de camp, et l'un des inspecteurs de l'artillerie.

ABRADATE, était roi de la Susiane, qui faisait alors partie de l'empire d'Assyrie. S'étant brouillé avec son souverain, il l'abandonna pour passer du côté de Cyrus, à qui il rendit de grands services. Il fut tué dans un combat contre les Egyptiens. Son histoire et celle de Panthée son épouse sont le sujet d'un épisode touchant de la Cyropédie.

ABRAHAM, nommé d'abord Abram, naquit à Ur, ville de Chaldee, l'an du monde 2008. Il était fils de Tharé. Il épousa sa nièce Sara, qui, n'ayant point d'enfans de lui, lui conseilla d'épouser Agar sa servante; il avait alors quatre-vingt six ans, et fut père avec elle d'un fils nommé Ismaël. Treize ans après, Sara, âgée de quatre-vingt-dix ans, lui donna un autre fils, nommé Isaac; il touchait à sa centième année. Après la mort de Sara, il prit pour femme Céthura, dont il eut six fils, qui furent tous chefs de différens peuples dans l'Arabie, et aux environs de la Palestine. Abraham mourut à cent-soixante-quinze ans, et fut enterré auprès de Sara dans la caverne de Maphéla, qu'il avait achetée près de la ville d'Ebron.

ABSALON, fils de David et de Maacha, fille de Tholmaï, roi de Gessur, s'étant révolté contre son père, il fut vaincu par Joab dans la forêt d'Ephraïm. Absalon ayant pris la fuite, sa chevelure s'embarrassa dans les branches d'un chêne, et il y resta suspendu. Joab l'ayant trouvé dans cet état, le tua de sa propre main, l'an du monde 2980, et malgré les défenses expresses de David.

ABSALON, archevêque de Lund en Scanie, primat des royaumes de Dannemarck, de Suède et de Norwège, ministre et général sous les rois Waldemar Ier et Canut VI, naquit en 1128, à Finnesleo, dans l'île de Sélande, déploya autant de talens à la guerre que dans l'administration, et mourut en 1202.

ABSTEMIUS (Laurent), savant critique et fabuliste, florissait au commencement du XVIe siècle. Ses recueils, intitulés *Hecatomythium primum* et *Hécatomythium secundum*, contiennent 260 fables.

ACADEMUS ou plutôt HECADEMUS, simple particulier d'Athènes, laissa au peuple un terrain assez considérable pour en faire une promenade. Hipparchus, fils de Pisistrate, l'entoura de murs; Cimon, fils de Miltiades, le planta d'arbres et en fit un lieu très-agreable. Il y avait un gymnase, et c'était là que Platon rassem-

1.

blait ses disciples; ce qui fit donner à la secte le nom d'académique, et c'est pour cela que les réunions de savans ont pris le nom d'académie. Cicéron donna le nom d'académie à sa maison de campagne, située près du lac d'Averne, dans le lieu appelé aujourd'hui Pouzzole, où l'on voyait des portiques et des jardins à l'imitation de l'académie d'Athènes.

ACCIUS NEVIUS ou ACTIUS NAVIUS, l'un des augures romains du temps de Tarquin-l'Ancien, qui lui fit élever une statue d'airain qu'on voyait encore à Rome du temps d'Auguste. Il y a un autre *Accius* ou *Attius* (Lucius), poëte tragique latin, fils d'un affranchi, qui naquit l'an de Rome 584, 170 ans avant J.-C. Il mourut dans un âge très-avancé, et l'on ne peut indiquer l'époque de sa mort.

ACCURSE (François), né à Florence en 1151, et mort à Bologne en 1229. Ce célèbre jurisconsulte fut le premier qui réunit en un corps d'ouvrage toutes les discussions et décisions éparses de ses prédécesseurs sur le droit romain. Il acheva en sept ans son immense collection, qui porte indifféremment le nom de *Grande Glose* ou *Glose continue* d'Accurse. On le regarde avec raison comme le premier des glossateurs. C'est donc avec plus d'esprit que de justice que Boileau s'égaie dans son Lutrin aux dépens de ce profond jurisconsulte, en disant :

> A l'instant il saisit un vieux infortiat
> Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat.

Il laissa deux fils et une fille. Toute sa famille sans exception se livra à l'étude des lois.

ACHAB, fils d'Amri, succéda à son père dans le royaume d'Israël. Il épousa Jézabel, fille d'Ethbaal, roi des Sidoniens, femme cruelle. Ayant été blessé par une flèche au siége de Ramoth-Galaad, son corps fut emporté à Samarie, où il mourut l'an 698 avant J.-C. Il y a un autre *Achab*, fils de Cholias, l'un des deux faux prophètes qui séduisaient les Israélites à Babylonne. Quelques-uns croient que cet Achab fut l'un des deux vieillards qui essayèrent de corrompre la chaste Suzanne.

ACHAN, de la tribu de Juda, et de la famille de Zaré. Ayant caché une partie du butin à la prise de Jéricho, il fut découvert par Josué, et lapidé avec ses femmes et ses enfans dans la vallée d'Achor, au territoire de Jéricho, l'an du monde 2553.

ACHAS, roi de Juda, fils de Joathan, célèbre par ses crimes; il brûla un de ses fils en l'honneur de Moloch. Il mourut l'an du monde 3278, et ne fut point enseveli dans le sépulcre des rois de Juda.

ACHENWALL, célèbre publiciste, fondateur de la *Statistique*, né à Elbing, en Prusse, le 20 octobre 1719, professeur d'abord à Marbourg, puis à l'université de Goettingue, à la gloire de laquelle il contribua beaucoup par ses ouvrages sur l'histoire de l'Europe, sur le Droit public et sur l'Économie politique; mourut dans cette ville le 1er mai 1772.

ACHIAS, fils du grand-prêtre Achitob, et son successeur dans le souverain pontificat. Il laissa en mourant cette dignité à son frère Achimelech, qui fut mis à mort par l'ordre de Saül. Il y a dans l'Écriture trois autres personnes de ce nom.

ACHILLAS, fut principal ministre et général des troupes de Ptolémée Denis, roi d'Égypte. Il s'empara de l'esprit de ce jeune prince, et chassa Cléopâtre sa sœur, l'an 42 avant J.-C., pour gouverner sans opposition. Ayant été d'avis, après la bataille de Pharsale, de massacrer Pompée, qui venait se réfugier en Égypte, il fut l'un des assassins de cet illustre proscrit, et envoya sa tête à César. Mais lorsque ce dernier eut déféré la couronne à Cléopâtre, Achillas lui fit déclarer la guerre par Ptolémée, et l'assiégea dans Alexandrie. César battit les troupes d'Achillas, qui fut pris et mis à mort par ordre du vainqueur.

ACHILLE TATIUS ou STATIUS, écrivain grec. On a de lui un traité sur la sphère pour servir d'introduction au poëme d'Aratus, et un roman ayant pour titre : *Les Amours de Clitophon et de Leucippe*, écrit en rhéteur, et dans lequel les règles de la décence ne sont

pas toujours observées. L'époque de sa naissance est inconnue; il était d'Alexandrie suivant Suidas, et ayant embrassé le christianisme vers la fin de sa vie, il devint évêque. On croit qu'il a vécu entre le IIIe et le IVe siècle.

ACHIMAAS, fils du grand-prêtre Sadoc, qui succéda à son père vers l'an 3000, sous le règne de Salomon. Il rendit des services importans à David.

ACHIMELECH, fils d'Achitob, grand-pontife des Juifs, fut tué par l'ordre de Saül, avec quatre-vingt-cinq hommes de sa tribu. Ce fut Doeg l'Iduméen qui se chargea de cette cruelle expédition.

ACHIOR, chef des Ammonites, fut persécuté par Holopherne, et incorporé au peuple d'Israël, en l'an du monde 3348.

ACHIS, roi de Geth dans la Palestine, vers lequel David se retira deux fois pour fuir la persécution de Saül. Achis lui donna en propre la ville de Siceleg.

ACHITOB, grand-prêtre, fils de Phinée, petit-fils du grand-prêtre Héli, fut pere d'Habias et d'Achimelech, qui furent aussi souverains pontifes. Il y a eu un autre *Achitob*, père du grand-prêtre Sadoc.

ACHITOPHEL, natif de Gilo, après avoir été long-temps ami et conseiller de David, quitta le parti de ce prince et se jeta dans celui d'Absalon, sous lequel il s'était flatté de gouverner souverainement le royaume. Absalon ayant été vaincu, Achitophel se retira à Gilo et s'y pendit.

ACHÆMENES, fils de Darius et frère de Xerxès. Il commandait l'armée navale de ce dernier dans sa fameuse expédition contre la Grèce. Ayant été chargé par Artaxercès de soumettre les Egyptiens, qui s'étaient révoltés, il fut vaincu par eux et par les Athéniens qui étaient venus à leur secours, et perdit la vie dans le combat, l'an 462 avant J.-C.

ACHÆUS, poëte grec, natif d'Erétrie, fils de Pythodore, contemporain d'Eschyle, fut à la fois poëte tragique et satyrique. Ses tragédies, au nombre de plus de quarante, sont toutes perdues, à l'exception de quelques fragmens que Grotius a recueillis. Ses pièces satyriques sont également perdues. Il ne remporta le prix de poésie qu'une seule fois. Un autre poëte grec de ce nom, natif de Syracuse, cité par Suidas, a fait aussi des tragédies dont on n'a plus rien. Achæus, fils d'Andromachus, frère de Laodicé, femme de Séleucus Callinice, s'attacha au service de Séleucus Céraunus, roi de Syrie, et l'aida à soumettre l'Asie en deçà du Taurus, dont les rois de Pergame s'étaient emparés. Antiochus, dont il avait usurpé la couronne pendant quatre ans, lui fit trancher la tête après l'avoir fait mutiler.

ACILIUS GLABRIO (MANIUS), le plus célèbre Romain de la famille Acilia, qui, quoique plébéienne, parvint aux premiers honneurs de la république. Son aïeul avait été trois fois tribun. Manius commença par exercer différentes charges, et, avec une seule légion, étouffa en Etrurie une révolte d'esclaves. L'an de Rome 563 (191 ans avant J.-C.), il fut consul avec P. Corn. Scipion Nasica. Le sort le désigna pour commander en Grèce, et combattre Antiochus, roi de Syrie; il obtint les honneurs du triomphe. Ce fut lui qui fit construire à Rome le temple de la Piété: son fils y plaça la statue de son père en or pur. Il y a un autre *Acilius Glabrio* qui fut consul sous Domitien, l'an 91 de J.-C. avec M. Ulpius Trajan, qui depuis parvint à l'empire. Il combattit et tua un lion dans l'arène. Domitien, jaloux, le bannit sous un prétexte frivole, et le fit mourir quatre ans après comme ayant voulu troubler l'état.

ACINDYNUS (SEPTIMUS), consul avec Valérius Proculus, l'an 340 de Rome. Il est surtout connu par le fait suivant, qui eut lieu à Antioche lorsqu'il était gouverneur de cette ville: un homme, qui ne payait point au fisc la livre d'or à laquelle on l'avait imposé, fut mis en prison par son ordre, et Acindynus déclara qu'il le ferait mourir si à un jour marqué il ne s'acquittait pas. Le prisonnier avait une très-belle femme, dont un homme fort riche était épris. Ce dernier saisit l'occasion, et offrit la livre d'or à la femme, à condition qu'elle écouterait sa passion. Elle crut ne devoir pren-

dre aucun parti sans consulter son mari. Celui-ci, plus sensible à la conservation de ses jours qu'à celle de son honneur, lui ordonna de se rendre à des désirs si peu délicats. Elle obéit, et reçut dans une bourse l'or qui lui avait été promis; mais cet homme méprisable y en substitua une autre qui ne contenait que de la terre. Aussitôt qu'elle eut reconnu la fraude, la femme alla se plaindre à Acindynus, et lui raconta ingénument la vérité. Celui-ci se reconnut coupable d'avoir, par ses rigueurs, réduit les deux époux à cette extrémité; il se condamna à payer la livre d'or, et adjugea à la femme le champ d'où provenait la terre trouvée dans la bourse.

ACMÉ, confidente de Livie, femme d'Auguste, fut mise à mort pour avoir contrefait l'écriture de cette princesse.

ACORIS, devint roi d'Egypte après Néphéréus; on ne sait pas précisément à quelle époque. Il se ligua, vers l'an 386 avant J.-C., avec Evagoras, roi de Chypre, les Arabes et les Tyriens, pour faire la guerre à Artaxercès Mnémon, roi de Perse. Evagoras ayant été vaincu, Acoris ne voulut plus lui fournir de secours, et resta tranquille pendant quelque temps. Il reprit les armes, rassembla une armée considérable composée en grande partie de Grecs qu'il avait pris à sa solde, et il fit venir Chabrias d'Athènes pour les commander. Le roi de Perse, qui était alors en paix avec les Athéniens, s'étant plaint à eux de ce qu'ils permettaient qu'un de leurs généraux lui fît la guerre, ils rappelèrent Chabrias, et Acoris se trouva sans général; mais Artaxercès ayant rétabli la paix parmi les Grecs avant de tourner ses armes contre l'Egypte, et s'étant ensuite livré à des préparatifs considérables pour cette expédition, Acoris mourut dans cet intervalle.

ACQUAVIVA (Claude), d'une famille ancienne et illustre du royaume de Naples, né en 1543, mort en 1615, général des jésuites, gouverna sa compagnie avec sagesse; mais sa fermeté dégénéra quelquefois en obstination. Il condamna la doctrine du régicide.

ACRON, médecin d'Agrigente, fit le premier allumer des feux dans les rues d'Athènes pour purifier l'air, lors de la grande peste qui dépeupla cette ville, 440 ans avant J.-C.

ACROPOLITE (George), né à Constantinople vers l'an 1220, a écrit une chronique contenant l'histoire de l'empire grec, depuis la prise de Constantinople par les Latins jusqu'à l'an 1260 que cette ville fut reprise par Michel Paléologue. La situation où il s'était trouvé comme homme d'état lui a donné un grand avantage pour devenir l'historien de l'empire grec à l'époque où il vécut. Il mourut à Constantinople vers l'an 1282.

ACROTATUS, fils aîné de Cléomène II, roi de Sparte, de la première branche des Héraclides, commanda une armée que les Lacédémoniens envoyaient contre Aristodème, tyran de Mégalopolis, et il fut tué dans une bataille sanglante où les Lacédémoniens furent défaits. Il laissa un fils nommé Aréus. Un Acrotatus, fils d'Aréus, étant très-jeune, défendit Sparte contre Pyrrhus, qui, à la sollicitation de Cléonyme, était venu attaquer cette ville en l'absence d'Aréus, et le força à se retirer. Il monta sur le trône après la mort de son père, vers l'an 268 avant J.-C. Il fut tué l'année suivante dans l'expédition contre Aristodème. Plutarque en effet attribue cette expédition à ce second Acrotatus, ce qui est plus vraisemblable.

ACTISANES, roi d'Ethiopie, selon Diodore de Sicile, déclara la guerre à Aménophis, roi d'Egypte, et fut secondé par les Egyptiens, qui se joignirent à lui pour chasser leur souverain. Ils déférèrent ensuite le sceptre à Actisanès en reconnaissance de ce qu'il les avait délivrés de la tyrannie de leur roi. Actisanès réunit alors sous son gouvernement l'Egypte et l'Ethiopie. Ses sujets furent constamment heureux sous son règne.

ACTON, né à Besançon en 1737, fils d'un médecin irlandais, passa de la marine française à la cour de Naples, fut élevé, par la faveur de la Reine Caroline, au poste de premier ministre, y devint l'instrument du cabinet anglais, fut renvoyé en 1803, à

la demande de l'ambassadeur français, se retira en Sicile, et y mourut en 1808, chargé de la haine des Napolitains.

ACUNA (Don Rodrigues), archevêque de Lisbonne, d'une des plus illustres maisons de Portugal, fut en 1640, un des chefs de la conjuration qui plaça la maison de Bragance sur le trône, affermit la puissance du nouveau roi, et mourut révéré des Portugais et regretté de son souverain.

ADA, l'une des deux femmes de Lamech, dont il eut Jabel et Jubal. Il y a une autre *Ada*, fille d'Hélon, prince hétéen, qu'Esaü épousa, et dont il eut Eliphaz.

ADA, reine de Carie, fille d'Hécatomnus, épousa Hydriéus, son frère, selon la coutume des Cariens, et, après la mort d'Artémise, régna pendant sept ans sur la Carie, conjointement avec son frère et son époux. Après la mort de ce dernier, les Cariens déférèrent l'autorité à Ada, qui gouverna seule pendant quatre ans Pexodarus, le plus jeune de ses frères, avec l'appui du satrape Orontobatès, favori du roi de Perse, s'étant fait accorder l'investiture du royaume de Carie, Ada se défendit avec courage; mais enfin, dépouillée de ses états, elle se retira dans la forteresse d'Alinde, et s'y maintint jusqu'à l'arrivée d'Alexandre en Asie. Elle implora son secours; Alexandre chassa le satrape Orontobatès, et remit Ada en possession de son royaume l'an 334 avant J.-C. On ne sait pas à quelle époque mourut Ada, qui fut la dernière reine de Carie.

ADAD, fils de Badad, succéda à Husan dans le royaume d'Idumée. Il soutint une guerre contre les Madianites, qu'il défit dans une plaine appelée le Champ de Moab. C'est en mémoire de cette victoire qu'il bâtit la ville d'Avith, qui veut dire *monceau*, à cause du grand nombre des morts entassés les uns sur les autres.

ADAD, fils du roi de l'Idumée orientale, qui s'enfuit en Egypte avec les serviteurs du roi son père, dans le temps que Joab, général des troupes de David, exterminait tous les mâles de l'Idumée. Il fut bien reçu par Pharaon, et gagna tellement son affection, que ce prince lui fit épouser la sœur de la reine, dont il eut un fils nommé Genubat, qui fut élevé avec les enfans du roi. Adad, ayant appris la mort de David et de Joab, revint dans son pays, et fut ennemi des Israélites pendant tout le règne de Salomon.

ADALARD ou ADALHARD, né vers l'an 753, eut pour père le comte Bernard, fils de Charles Martel, et fut ainsi neveu de Pepin-le-Bref et cousin germain de Charlemagne. Il fut conseiller et principal ministre de Pepin en 796. Il mourut le 2 janvier 826.

ADALBERON, archevêque de Reims et chancelier du royaume sous les règnes de Lothaire et de Louis V, fut un des plus savans prélats de France au xe siècle. En 987, il sacra Hugues Capet, qui le continua dans la dignité de grand-chancelier, et mourut le 5 janvier 988. Il y a un autre *Adalberon* surnommé *Ascelin*, évêque de Laon, mort le 19 juillet 1030, qui joua un rôle odieux dans la révolution qui fit passer la couronne des Carlovingiens aux Capétiens.

ADAM, le père du genre humain. Dieu le tira du néant le sixième jour de la création. Il lui associa une compagne formée de sa propre chair. Il eut trois enfans, Caïn, Abel et Seth, et il mourut âgé de 930 ans, dont il en avait passé 130 dans le jardin d'Eden, paradis terrestre. L'Ecriture marque que c'est à cet âge qu'il commença à avoir des enfans. L'histoire d'Adam se conserve plus ou moins altérée dans les traditions de tous les anciens peuples: sa chute est le fondement de presque toute leur théologie. Tous les monumens de l'antiquité païenne, en s'amalgamant avec ceux de l'antiquité juive et chrétienne, attestent une source commune qui, dès les premiers temps, s'est transmise par les différens canaux de la tradition, soit orale, soit écrite, pour mettre hors de contestation l'histoire de nos premiers parens.

ADAM DE LA HALLE, natif d'Arras, au XIIIe siècle, surnommé le Bossu, moine de l'abbaye de Vancelles, est regardé comme l'un de nos plus anciens poètes dramatiques. Ses prin-

cipales pièces, *le Congié d'Adam*, et *le Jeu de Robin et Marion*, dont le Grand d'Aussy avait donné un extrait assez étendu, ont été récemment publiées par la Société des Bibliophiles.

ADAM (LAURENT-SIGISBERT), sculpteur, né à Nancy, le 10 février 1700, fit connaître ses talens par divers travaux exécutés avec succès à Rome et en France, devint membre et professeur de l'Académie, et paraît ne pouvoir guères être placé que dans la deuxième ou troisième classe des sculpteurs. Il mourut le 13 mai 1759, âgé de 59 ans. — Son frère, *Nicolas-Sébastien*, né à Nancy, le 22 mars 1705, et mort le 27 mars 1778, à 73 ans, ne s'est pas élevé au-dessus du talent de son aîné; mais on ne doit pas oublier que son *Prométhée dévoré par le Vautour*, qui parut au salon de 1763, fit assez de bruit pour que le roi de Prusse en fît offrir à l'artiste 30,000 fr.: et qu'Adam eut la délicatesse de répondre que cet ouvrage, fait pour le roi son maître, ne lui appartenait pas.

ADAM (maître). *Voy.* BILLAULT.

ADAMS (JOHN), né à Braintrée, dans le Massachusset, le 19 octobre 1735, se prononça fortement pour l'indépendance, fut envoyé avec Franklin, obtint des secours pour l'Amérique, et fut un des négociateurs du traité de paix avec l'Angleterre, qui reconnut l'indépendance des États-Unis, devint vice-président en 1787 sous la présidence de Washington, fut réélu sous la même présidence, nommé président des États, soutint dans toutes ces places le même caractère de modération. Remplacé par Jefferson, il se retira des affaires, et mourut à New-York en 1803, âgé de 82 ans.

ADAMS (SAMUEL), né à Boston, un des principaux auteurs de la révolution des États-Unis, membre du congrès, homme d'état et littérateur, mourut pauvre à 82 ans, en 1808. On l'a surnommé le Caton de l'Amérique.

ADANSON (MICHEL), botaniste célèbre, né en 1727, est surtout connu par son *Histoire naturelle du Sénégal* et *ses Familles des plantes*. Il mourut le 3 août 1806, membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur.

ADAREZER, roi de la Syrie de Soba, qui s'étendait depuis le Liban jusqu'à l'Oronte, du midi au septentrion. David défit ce prince dans deux grandes batailles.

ADDISSON, célèbre poëte et écrivain anglais, né le 1[er] mai 1672, mort en juin 1719. Il chanta les victoires de Malborough. Sa tragédie de *Caton d'Utique*, et surtout son *Spectateur*, ont rendu son nom immortel.

ADDO, prophète du royaume de Juda, qui écrivit les actions des règnes de Roboam et d'Abiu. Il avait intitulé son ouvrage *Midrasch* ou *Recherches*. L'Écriture parle de trois autres *Addo*: l'un fils de Lévi; l'autre fils d'Aminadab, à qui Salomon donna l'intendance du canton de Manahaïm; et le dernier père de Barachie, et aïeul du prophète Zacharie.

ADELUNG (JEAN-CHRISTOPHE), littérateur et grammairien allemand, né le 30 août 1754, en Poméranie; mort à Dresde, le 18 septembre 1806, bibliothécaire de l'électeur. Un des plus curieux de ses nombreux ouvrages, est son histoire des *Folies humaines* ou *Biographie des plus célèbres Nécromanciens, Alchymistes, Exorcistes, Devins*, etc.

ADEODATUS, fils de Jahare de Bethléem, qui tua un géant de la ville de Goth, nommé Goliath, de même que celui qui fut tué par David. Son père se nommait Jahare ou *forêt*, parce qu'il était né dans une forêt.

ADHERBAL, général carthaginois, commandait en Sicile, pendant la première guerre punique, et allait être bloqué dans le port de Drépane par les Romains, lorsqu'il mit en mer avec un grand nombre de galères, et attaqua la flotte de Clodius avant qu'elle eût le temps de se ranger en bataille. Adherbal remporta, l'an 250 avant J.-C., la victoire navale la plus complète dont aient jamais pu se glorifier les Carthaginois. Les Romains perdirent quatre-vingt-treize vaisseaux, huit mille hommes tant tués que noyés, et eurent vingt mille prisonniers. Après avoir ravitaillé Lylibée et Drépane, Adherbal retourna à

Carthage, où il reçut les honneurs et les récompenses dus à son habileté et à son courage. Il y a un autre *Adherbal*, roi de Numidie, fils de Micipsa, allié des Romains, qui hérita de la couronne avec son frère Hiempsal et Jugurtha son cousin, que Micipsa avait adopté. Jugurtha fit assassiner Adherbal dans son propre palais, l'an 115 avant J.-C.

ADIMANTUS, général athénien, fut le seul qui, pendant la guerre du Péloponèse, osa s'opposer à la proposition qui fut faite par Philoclès et adoptée par le peuple athénien, de couper le pouce droit aux prisonniers que l'on ferait, afin qu'ils ne pussent pas porter la lance, mais seulement ramer. Aussi, lorsque l'escadre athénienne fut prise par Lysandre à Œgos Potamos, l'an 403 avant J.-C., fut-il le seul que les Lacédémoniens ne condamnèrent pas à mort. Il y a un autre *Adimantus* disciple de Manès et zélé propagateur de sa doctrine, qui vivait vers la fin du IIIe siècle.

ADON (Saint), archevêque de Vienne en Dauphiné, mort en 875, âgé de 76 ans, prit part aux affaires publiques, et fonda des hôpitaux. Il laissa une *Chronique universelle* en latin, dont on loue l'exactitude.

ADONIAS, quatrième fils de David et d'Haggith, d'un caractère remuant et ambitieux. Salomon le fit tuer par Banaias, capitaine de ses gardes, l'an du monde 2990.

ADONIBESECH, roi de Besec dans la terre de Chanaan. C'était un prince cruel : ayant vaincu soixante-dix rois, il leur fit couper l'extrémité des pieds et des mains; les Israélites l'ayant vaincu à son tour, lui firent subir le même traitement vers l'an 2611.

ADONIRAM, intendant des tribus de Salomon, et chef des trente mille hommes que ce prince envoyait au Liban pour couper les bois qui devaient servir à ses bâtimens. C'est peut-être le même que Roboam envoya vers les dix tribus mutinées, et qui fut lapidé.

ADONISEDECH, roi de Jérusalem, apprenant les progrès des Israélites, craignit pour ses états: et, s'étant ligué avec quatre rois ses voisins, ils assiégèrent la ville de Gabaon. Mais Josué leur ayant fait lever le siége les mit en fuite, et les força à se retirer dans une caverne, dont il fit fermer l'entrée jusqu'à ce qu'il eût entiérement défait leur armée; ensuite les cinq rois furent mis à mort et attachés à une potence, vers l'an du monde 2584.

ADRAMYTUS, frere de Crésus, roi de Lydie, fonda la ville d'Adramyttium dans la Lydie.

ADRETS (François de Beaumont, baron des), né en Dauphiné en 1513, fameux par sa cruauté encore plus que par sa valeur, catholique et protestant tour à tour, mourut en 1586 abhorré des deux partis. *Guy Allard* a écrit sa *Vie*. Grenoble, 1 vol in-18.

ADRIEN (P. ÆLIUS ADRIANUS ou HADRIANUS) 15e empereur romain, eut pour père Ælius Adrianus Afer, cousin germain de Trajan, et pour mère Domitia Paulina, d'une illustre maison de Cadix. Sa famille était originaire d'Italica en Espagne, ville natale de Trajan, et Eutrope dit qu'Adrien lui-même y naquit. Selon Spartien, il naquit à Rome le 24 janvier de l'an 76 de J.-C., sous le septième consulat de Vespasien et le cinquième de Titus. Il n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son pére, et eut pour tuteurs Trajan, et Tatien, chevalier romain. Il voyagea pendant presque tout son régne. Il gouverna d'abord avec douceur; mais, superstitieux, débauché et cruel, il peut également être comparé à Domitien ou à Titus. On lui attribue la construction de l'arène de Nîmes et du pont du Gard. Le sculpteur Apollodore ayant critiqué le plan d'un temple qu'il avait élevé, il le fit périr. Adrien mourut à Bayes le 10 juillet 138, à soixante-deux ans. Il fut à la fois peintre, architecte, poëte et musicien. Le pont sur le Tibre, nommé aujourd'hui le Pont-Saint-Ange, ainsi que son mausolée placé près de ce pont, et connu sous le nom de Château-Saint-Ange, font partie des nombreux édifices que ce prince fit élever.

ADRIEN VI, né à Utrecht en 1459, élevé à la papauté en 1522, par la protection de Charles-Quint, dont il avait été le précepteur; excellent ecclésias-

tique, mais pape médiocre, déplut aux Romains par la simplicité de ses mœurs et par son désir de réformer les abus de la cour de Rome, fut exempt de népatisme, et mourut le 24 septembre 1523, après un an de pontificat.

ADRY (JEAN FÉLICISSIME), philologue et bibliographe, né en 1749, mort en 1818, fut bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, à Paris, jusqu'en 1790, inséra dans les journaux divers articles intéressans, et publia plusieurs éditions d'ouvrages anciens et modernes.

ÆACIDE, fils d'Arymbas, roi des Molosses de l'Epire, ne succéda pas immédiatement à son père, Philippe, roi de Macédoine, ayant fait nommer au trône Alexandre, fils de Néoptolème, et frère d'Olympias, son épouse. Mais, Alexandre ayant été tué en Italie, Æacide devint roi. Après la mort d'Alexandre-le Grand, il se laissa entièrement subjuguer par Olympias, qui l'entraîna, malgré ses sujets, dans la guerre contre Aridée et les Macédoniens; et les Epirotes profitèrent de son absence pour nommer un autre roi. Æacide parvint à se réconcilier avec eux; mais Cassandre s'opposa à son retour dans l'Epire, et envoya pour cet effet une armée commandée par Philippe son frère, qui, ayant rencontré Æacide avec ses troupes sur la côte voisine des îles Œniades dans l'Acarnanie, lui livra un combat dans lequel Æacide fut tué. Il eut pour fils le célèbre Pyrrhus.

ÆLAM, fils de Sem, eut son partage à l'orient du Tigre et de l'Assyrie, au nord et à l'orient des Mèdes. La capitale de ce pays était Elymaïde.

ÆLIUS SEXTUS PÆTUS CATUS, jurisconsulte célèbre, vécut dans le 6e siècle de la fondation de Rome; fut successivement édile, consul et censeur, et donna son nom à une partie du droit romain. Nommé consul, l'an 556 de la fondation de Rome, à la fin de la seconde guerre punique, Ælius se fit remarquer par la rigidité de ses mœurs, mangeant dans de la vaisselle de terre, et refusant les vases d'argent que lui offraient les ambassadeurs étoliens. Parvenu à la censure, avec M. Céthégus, il assigna au sénat dans les jeux publics une place distincte de celle du peuple.

ÆNESIDEME, philosophe pyrrhonien de Gnossus, dans l'île de Crète, fut disciple d'Héraclide du Pont et contemporain de Cicéron. On lui donne quelquefois le surnom d'*Alexandrin*, parce qu'il enseigna la philosophie à Alexandrie. Ænesideme fut le restaurateur de la secte de Pyrrhon, qui, depuis la mort de Timon de Phliase, était peu considérée. Il écrivit, au rapport de Diogène Laërce, huit livres de *la philosophie sceptique*, dont il ne nous reste qu'un extrait dans Photius. Il paraît avoir encore été très-partisan des opinions d'Héraclite. On ignore l'époque de sa mort.

ÆPINUS (F. M. ULR. THÉOD.), né à Rostock, le 23 décembre 1724, mort à Dorpt en Livonie, en 1802, un des physiciens les plus recommandables. Le plus remarquable de ses ouvrages est intitulé: *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*, Pétersbourg, 1 vol. in-4°. Mr Hauy en a publié un abrégé en français, 1787, in-8°.

ÆTHÉRIUS, architecte grec, florissait vers l'an 500. On lui attribue la grande muraille de 18 lieues de long et 20 pieds de largeur, que l'empereur Anastase 1er fit construire pour garantir Constantinople des insultes des Huns, des Goths et des Bulgares.

ÆTION, *voyez* ETION.

ÆTIUS, général romain, né à Dorosthore, dans la Mœsie. Gaudence son père, scythe d'origine, parvint aux premiers emplois militaires, et fut tué dans les Gaules par des soldats mutinés. Ætius, élevé parmi les gardes de l'empereur, et donné bientôt en otage au redoutable Alaric, apprit l'art de la guerre sous ce conquérant, et profita de son séjour chez les barbares pour se faire aimer de ces peuples qu'il devait un jour avoir alternativement pour ennemis et pour alliés. Ætius joignit Attila, roi des Huns, près de Châlons en Champagne, dans les champs *Catalauniques*, et lui présenta la bataille en 451. La nuit vint couvrir la retraite d'Attil

et cacher aux deux partis l'horreur du carnage. Près de trois cent mille morts jonchaient la terre. Théodoric, roi des Visigoths, fut trouvé percé d'un dard. Ætius fut tué de la main de l'empereur Valentinien, en 454. Ses belles actions ont fait oublier les intrigues et les viles manœuvres auxquelles il s'abaissa pour perdre ses rivaux et ses ennemis.

AFER (Cn. Domitius), célèbre orateur sous les règnes de Caligula, de Claude et de Néron, est né à Nîmes, l'an 15 ou 16 av. J.-C., de parens obscurs. Modèle des délateurs, il devint cher à Tibère, qui le nomma préteur. Flatteur de Caligula, qui lui donna les faisceaux consulaires, il conserva toute sa faveur sous Claude et sous Néron. Il fut revêtu pendant leur règne d'emplois importans, et mourut d'intempérance sous l'empire du dernier, l'an 59 de J.-C. Afer a été le maître de Quintilien : c'est ce qu'on peut dire de plus honorable en faveur de ses talens pour diminuer le mépris qu'inspirent ses vices. Il ne nous reste de lui que quelques sentences dans Quintilien, dans Dion et dans Pline le jeune.

AFRANIUS (L.), poëte comique latin, vécut environ 100 ans avant J.-C. Cicéron dit qu'il imita Titius, et loue la finesse de son esprit ainsi que la facilité de son style. Horace parle de lui comme d'un imitateur de Ménandre. Afranius n'emprunta point ses sujets au théâtre grec comme ses devanciers; il s'attacha surtout à peindre les coutumes de son temps et de son pays, ce qui fit prendre à la comédie le nom de *togata*, de la toge romaine, au lieu de *palliata*, du mot *pallium*, manteau grec. Quintilien vante les talens d'Afranius, en lui reprochant des peintures trop obscènes. Une de ses comédies était intitulée : *l'Incendie.* Il ne reste de cet auteur que quelques fragmens dans le *Corpus poetarum* de Maittaire et dans la *Collectio pisaurensis.* Il y a un autre *Afranius Népos* (L.), qui avait servi sous Pompée, qui le fit nommer consul l'an de Rome 694, lorsqu'il commença à redouter César. Il périt massacré par des soldats.

AGAG, roi des Amalécites. Saül l'épargna contre l'ordre de Dieu, mais Samuel le coupa en morceaux, à Galgala, devant l'autel du Seigneur.

AGAR, Egyptienne, servante de Sara, femme d'Abraham, et mère d'Ismaël. V. Abraham.

AGASIAS, sculpteur d'Ephèse. Les particularités de la vie de cet artiste sont tout-à-fait ignorées; il n'en est pas moins célèbre dans l'histoire des arts, puisqu'on doit à son ciseau la belle statue connue sous le nom du *Gladiateur* de la villa Borghèse, trouvée avec *l'Apollon du Belvéder* à Nettuno, autrefois Antium, lieu de la naissance de Néron, où cet empereur avait rassemblé un grand nombre de chefs-d'œuvre enlevés en Grèce par l'affranchi Acratus.

AGASICLÈS, qu'Hérodote nomme Hégésiclès, fils d'Archidamus, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 580 avant J.-C. Les Lacédémoniens firent sous son règne la guerre aux Tégéates, mais sans succès. Il eut pour successeur Ariston son fils.

AGATHARCHIDES, géographe et historien, né à Gnide, avait été dans sa jeunesse lecteur de l'historien Héraclide, surnommé Lembus, et fut par la suite tuteur de Ptolémée Alexandre, qui régna sur l'Egypte vers l'an 104 avant J.-C.

AGATHARQUE, peintre, fils d'Eudemus, vit le jour à Samos: mais ce fut à Athènes qu'il exerça son art. Il peignait avec un égal succès les animaux, les ornemens et les décorations. Alcibiade voulut avoir une maison décorée par cet artiste. On pense qu'il y a eu deux *Agatharque*, dont l'un florissait 480 ans ou environ avant J.-C., et l'autre 80 ans plus tard.

AGATHIAS, dit le *Scholastique*, poëte et historien, né à Mirine, ville de l'Asie, a continué l'*histoire de Procope* de Césarée, depuis l'an 532, jusqu'à l'an 559 de notre ère. Cet ouvrage a été traduit en français par le président Cousin.

AGATHOCLES, tyran de Syracuse, fils d'un potier de terre nommé Cercinus, qui, banni de Reggio sa

ville natale, s'était établi à Thermes en Sicile, est né vers l'an 359 av. J.-C. Il exerça d'abord la même profession que son père, et servit ensuite comme simple soldat; devint chef d'une bande de brigands, vécut de rapine à leur tête, s'empara du pouvoir souverain, et fit massacrer quatre mille personnes dans Syracuse. Il porta la guerre en Afrique, et la fit toujours jusqu'à sa mort, arrivée l'an 287 avant J.-C., à l'âge de 72 ans, après en avoir régné 28. Quelques écrivains ont révoqué en doute son empoisonnement au moyen d'un curedent que lui donna Ménon son favori. La prudence, l'habileté et la valeur d'Agathocles, ont été effacées par ses perfidies et sa cruauté.

AGATHON, d'Athènes, poëte assez distingué de son temps, et dont Aristote cite des pensées, avait composé des tragédies et des comédies. Sa première tragédie fut couronnée aux jeux olympiques. Il était magnifique dans la dépense de sa table. Quelques auteurs prétendent que le *Banquet de Platon*, son contemporain, fut composé à sa table. Agathon introduisit le chant dans la tragédie: l'antithèse était sa figure favorite.

AGELADAS ou AGELAS, sculpteur célèbre, qui fut maître de Polyclète et de Myron, était d'Argos. Ses ouvrages étaient répandus dans toute la Grèce. Il avait fait pour la ville d'Egium deux statues de bronze dont l'une représentait un Jupiter enfant, et l'autre un Hercule sans barbe, et pour celle de Tarente des chevaux d'airain et des femmes captives. Ithôme et Delphes renfermaient aussi des ouvrages de cet artiste. Pline dit positivement qu'Agéladas florissait dans la 87e olympiade, 432 ans avant J.-C.

AGESANDRE, sculpteur rhodien, fit, de concert avec Athenodore son fils, et avec Polydore, le groupe admirable qui représente *Laocoon et ses deux fils dévorés par deux serpens.* Il décorait les bains de Titus du temps de Pline, et c'est à cet auteur qu'on doit la connaissance des noms des artistes qui y ont travaillé. Il n'est plus au Muséum.

AGESILAS II, était le second fils d'Archidamus, roi de Sparte. Il monta sur le trône l'an 399 avant J.-C. La gloire de Sparte était alors au plus haut période. Il mourut au port de Ménélas en Afrique, à l'âge de 84 ans. Il en avait régné 44, et pendant plus de trente ans il avait tenu le premier rang dans la Grèce. Il a eu le bonheur d'avoir pour historien Xénophon son ami, qui en cette qualité a quelquefois un peu déguisé la vérité. Outre Xénophon, Plutarque, Diodore de Sicile et Cornélius Népos, ont encore écrit sa vie, et l'auteur du *Voyage d'Anacharsis* en fait un bel éloge d'après ces historiens. Agésilas a fourni à Corneille le sujet d'une de ses tragédies.

AGESIPOLIS I, fils de Pausanias, roi de Sparte, de la branche aînée, était encore enfant lorsque Pausanias fut obligé de prendre la fuite, et de l'abandonner ainsi que Cléombrote son frère. Il eut pour tuteur Aristodême, également de la race des Héraclides. Lorsqu'il fut en âge de régner, il commanda les Lacédémoniens dans différentes expéditions contre les Argiens et contre les Arcadiens de Mantinée. On l'envoya ensuite contre les Olynthiens, et il avait déjà obtenu de très-grands succès lorsqu'il mourut à la fleur de son âge, l'an 380 avant J.-C., regretté d'Agésilas II, son collègue, qu'il aimait et avec lequel il n'avait jamais eu le moindre différend. Il ne laissa point d'enfans, et Cléombrote son frère lui succéda. Il y a eu deux autres rois de Sparte du même nom.

AGGÉE, l'un des douze petits prophètes, vivait du temps de Darius, fils d'Hystaspes.

AGIER, président de la cour royale de Paris, né dans cette ville en 1748, mort en 1823, se distingua par son amour d'une sage liberté, par ses vertus et surtout par l'indépendance de son caractère. Il a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence, de politique et de théologie.

AGINCOURT, (Seroux d'), né à Venette près Compiègne, mort octogénaire, en septembre 1814, à Rome, où il passa la plus grande partie de sa

ris. Amateur éclairé, il a publié l'*Histoire de l'art par les monumens*, Paris, 1809, 2 vol. in-fol. avec un texte rédigé par M. Lacretelle jeune.

AGIS. Il y en a quatre. Le premier, fils d'Eurysthènes, roi de Sparte, vers l'an 980 avant J.-C. Il eut pour successeur Echestratus son fils. Les rois de sa branche prirent de lui le nom d'Agiodes. *Agis II*, fils d'Archidamus, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 427 avant J.-C., dans la 4e année de la guerre du Péloponèse. Il commanda les Lacédémoniens dans différentes expéditions contre les Argiens et les Athéniens, ainsi que contre les Eléens qu'il força à faire la paix. Il mourut bientôt après dans un âge très-avancé, l'an 399 avant J.-C., laissant un fils nommé Léotychides, qui ne lui succéda pas. *Agis III*, fils d'Archidamus, de la seconde branche des Héraclides et petit-fils d'Agésilas, monta sur le trône de Sparte l'an 338 avant J.-C. Il fut tué dans un combat contre Antipater, qui commandait en Macédoine pour Alexandre. Il avait régné neuf ans, et il eut pour successeur son frère Eudamidas. *Agis IV*, fils d'Eudamidas II, monta sur le trône de Sparte l'an 243 avant J.-C. La république marchait alors vers sa ruine. Il fut étranglé par suite de l'ingratitude de ses compatriotes. Sa mort a été le sujet de plusieurs tragédies. Il y a un cinquième *Agis* qui, au rapport de Quinte-Curce, était le plus détestable des poëtes après Chérile, et un vil flatteur. Il fut dans les bonnes grâces d'Alexandre; il avait écrit sur l'art de la cuisine, suivant ce que rapporte Athénée.

AGLAOPHON, peintre de l'île de Thasos, vivait dans la 90e olympiade, 420 ans avant J.-C. Il fut le père et le maître de Polygnote et d'Aristophon, qui soutinrent la réputation qu'il s'était acquise. Quintilien parle de la simplicité du coloris d'Aglaophon, et vante ses talens. Suivant Athénée, ce fut lui qui peignit Alcibiade et la courtisane Némée assise sur ses genoux, lui prodiguant les plus vives caresses. Alcibiade exposa ce tableau publiquement, et les Athéniens ne rougirent pas de se porter en foule à sa maison pour l'y voir. Plutarque attribue ce tableau au pinceau d'Aristophon.

AGNÈS DE MÉRANIE, reine de France, épousa, en 1196, Philippe-Auguste, qui avait répudié Ingelburge, fille du roi de Dannemarck, que les censures de Rome l'obligèrent de reprendre. Agnès mourut la même année au château de Poissy, c'est-à-dire en 1201.

AGNODICE, jeune Athénienne, qui se déguisa en homme pour suivre les écoles de médecine, dont la loi interdisait l'entrée aux personnes de son sexe. Suffisamment instruite par Hérophile, médecin célèbre, elle conserva son déguisement, et obtint de grands succès dans la pratique, qu'elle borna surtout aux accouchemens et aux maladies de femmes. Les médecins jaloux de sa réputation, la citèrent devant l'aréopage, l'accusant de ne faire servir son ministère qu'à corrompre les femmes; elle n'eut besoin pour se justifier que de faire connaître son sexe, et la loi qui lui était contraire fut révoquée.

AGNONIDE, orateur d'Athènes, eut l'audace d'intenter contre Théophraste une accusation d'impiété que le peuple repoussa avec indignation, et peu s'en fallut qu'Agnonide n'en fût lui même victime. Chassé d'Athènes par Antipater après la mort d'Alexandre, il obtint de Phocion la permission de revenir. Oubliant un tel service lorsqu'Antipater fut mort, il se porta accusateur de Phocion devant Polysperchon et devant le peuple, et il le fit condamner à mort; mais il ne tarda pas à recevoir le châtiment de son ingratitude, car le peuple, revenu à lui-même, le condamna à son tour au dernier supplice.

AGORACRITE de Paros, fut l'élève favori de Phidias, qui traçait sur ses propres ouvrages le nom de son jeune disciple sans s'apercevoir que l'élégance du ciseau dévoilait l'imposture et trahissait l'amitié. Agoracrite ayant concouru pour une statue de Vénus avec Alcamènes, autre élève de Phidias et originaire d'Athènes,

eut la douleur de voir couronner son rival par l'injuste prévention des Athéniens en faveur de leur compatriote. Agoracrite indigné vendit sa statue aux habitans de Rhamnus, bourg de l'Attique sous la clause expresse qu'elle ne rentrerait jamais dans Athènes, et pour éterniser son ressentiment, il la nomma Némésis. C'est de là que venait le surnom de Rhamnusienne, que les anciens donnaient quelquefois à la déesse de la vengeance. Varron regardait cette statue comme la plus belle de l'antiquité. Agoracrite vivait dans la 83e olympiade.

AGOBARD, archevêque de Lyon, en 813, mort en 840, fit abroger la loi qui autorisait les duels judiciaires. Entre ses nombreux écrits on doit distinguer ceux où, s'élevant au-dessus des erreurs de son temps, il condamna les épreuves de l'eau et du feu, et l'opinion générale qui regardait les sorciers comme la cause des orages.

AGOUB (Joseph), homme de lettres, né en Égypte, vers l'an 1780, professeur d'arabe au collége de Louis-le-Grand, membre de plusieurs sociétés savantes, est mort à Marseille, au commencement d'octobre 1832.

AGRICOLA (Cnæus Julius), consul et général romain, immortalisé par son gendre Tacite, et digne en effet d'avoir un tel historien, par la réunion qu'il offrit en sa personne de la plus sage politique jointe à la plus brillante valeur, et d'un caractère aussi aimable que son âme était élevée. Petit-fils de deux procurateurs des Césars, fils d'un sénateur, il reçut le jour l'an 40 de J.-C., au sein de l'illustre et ancienne colonie de Fréjus, fit ses études à Marseille, ses premières armes dans la Bretagne, passa de l'enthousiasme de la philosophie à celui de la gloire militaire, et dans les camps ainsi que dans l'école, dans la ville comme dans les provinces, conserva toujours une pureté inaltérable. Agricola fut questeur intègre auprès d'un proconsul concussionnaire, tribun muet sous Néron, préteur religieux sous Galba, gouverneur chéri d'Aquitaine, et consul honoré sous Vespasien. Domitien, jaloux des victoires d'Agricola, le fit empoisonner; il était âgé de 56 ans. Lisez Tacite sur sa vie et sa mort.

AGRIPPA, surnommé HÉRODE, fils d'Aristobule, et petit-fils d'Hérode-le-Grand, passa une grande partie de sa jeunesse à Rome, où il fit sa cour à Tibère, et lia une étroite amitié avec Drusus, fils de cet empereur. Après la mort de ce jeune prince il s'attacha à Caïus Caligula, fils de Germanicus, qui le combla de biens et de faveurs et lui fit prendre le titre de roi. Après la mort de Caïus, Claude ajouta de nouvelles provinces à celles qu'il avait déjà; en sorte qu'Agrippa réunit à sa couronne tout ce qui avait composé le royaume d'Hérode-le-Grand son aïeul. Il régna avec douceur sur les Juifs, et s'en fit aimer. Il mourut d'une maladie horrible l'an 44 de J.-C.

AGRIPPA LANATUS (Menenius), fut nommé consul l'an 251 de la fondation de Rome, avec Publius Posthumius Tubertus. Son collègue ayant été battu par les Sabins, Agrippa alla le secourir à la tête de toute la jeunesse romaine, et remporta une victoire complète qui lui valut les honneurs du triomphe. Ce fut la première fois depuis l'établissement du consulat que la cérémonie du triomphe eut lieu à Rome. Ses funérailles furent faites aux dépens de l'État. Il y a deux autres *Agrippa*: l'un, M. Vipsanius, fils de Lucius, élevé avec Octave, et qui contribua à l'accroissement de sa puissance; il devint la seconde personne de l'empire. Il mourut à 51 ans, l'an 742 de Rome, et légua au peuple romain ses biens et ses jardins. L'autre Agrippa (Marcus Julius), troisième fils du précédent et de Julie, fut surnommé Posthume parce qu'il naquit après la mort de son père. Il était d'un naturel grossier et sans culture, fier de sa force de corps qui était extraordinaire, mais il n'avait pas de vices. Tibère le fit mourir secrètement dans l'intérieur du palais.

AGRIPPINE, fille de M. Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, épousa Germanicus. Elle lui donna neuf enfans, entre autres Cali-

gula et Agrippine, mère de Néron. Sa fécondité, son attachement à son mari, et son caractère fier et inflexible, la rendirent odieuse à Livie et à Tibère. Elle vécut jusqu'à l'an 33 de J.-C. La plus célèbre est *Agrippine*, fille de Germanicus et de la précédente, qui naquit dans la cité des Ubiens, sur les bords du Rhin. Tibère lui donna pour époux, à quatorze ans, Cn. Domitius Ahenobardus, dont elle eut un fils qui porta d'abord le même nom que son père. Après la mort de Domitius, elle épousa Crispus Passienus, qu'elle fit assassiner pour posséder ses biens, qu'il lui avait légués. L'histoire de sa vie bien connue serait trop longue ; lisez surtout Tacite. On sait qu'elle fut tuée par l'ordre de son fils Néron, qu'elle idolâtrait et dont elle avait dit : « Qu'il me » tue, pourvu qu'il règne ! »

AGUESSEAU (Henri-François d'), né à Limoges, le 27 novembre 1668, mort à Paris le 9 février 1751, chancelier de France. Lié dès sa première jeunesse avec Boileau et Racine, il avait puisé dans la conversation de ces deux grands poëtes l'amour des lettres qu'il a conservé toute sa vie, et le goût exquis et l'élocution noble et simple qui embellit tous ses ouvrages. Le grand jurisconsulte, le législateur, l'homme enfin qui a honoré successivement toutes les magistratures, peuvent seuls nous dérober l'homme de lettres. Les sciences, la philosophie, l'éloquence, la poésie même, rien ne lui était étranger. A l'étude de toutes les langues savantes il avait réuni celle de la plupart des langues de l'Europe, et s'il était un moderne que l'on pût comparer à Cicéron, soit pour l'étendue, soit pour l'universalité des connaissances, nous ne pourrions citer que d'Aguesseau. Semblable aux Molé et aux Lamoignon, il n'était pas moins recommandable par les vertus du citoyen que par les qualités de l'homme d'État, modèle dans sa vie publique, modèle également dans sa vie privée.

AHIAS, prophète de Silo. Il a écrit des livres sur le règne de Salomon. On ignore l'époque et le genre de sa mort.

AHIESER, fils d'Ammisadal, chef de la tribu de Dan, qui sortit de l'Égypte à la tête de 127000 hommes de sa tribu.

AHIRA, fils d'Enam, chef de la tribu de Nephtali. Il sortit de l'Égypte à la tête de sa tribu, composée de 53450 hommes, tous au-dessus de vingt ans, et capables de porter les armes.

AICHAH, seconde femme de Mahomet, était fille d'Abou-Bekr. Elle fut tendrement chérie de Mahomet, qui s'en faisait accompagner dans ses expéditions. Ce fut elle qui reçut ses derniers soupirs. Sa mémoire est chère aux sectateurs du Coran, qui l'ont décorée du titre de *prophétesse* et l'ont mise au rang des quatre femmes incomparables qui ont paru sur la terre.

AIMOIN, bénédictin de Fleury-sur-Loire, né à Villefranche-en-Périgord, mort en 1008. Son principal ouvrage est l'*Histoire des Français*, en cinq livres, dédiée à son maître le célèbre Abbon.

AKBAR (Mohamed), empereur du Mogol, au XVIe siècle, mort en 1605, âgé de 63 ans, eut un règne agité par des insurrections continuelles dont il triompha par son courage ; il dirigea tous ses soins vers ses vastes États, protégea les sciences et les arts. On doit à M. Langles des détails intéressans sur cet illustre monarque.

AKENSIDE (Marc), médecin anglais, né le 9 novembre 1721, à Newcastle sur le Tyn, mort le 25 juin 1770, est moins connu comme médecin que comme poëte. Son poëme des *Plaisirs de l'imagination*, regardé comme un des plus beaux monumens de la poésie anglaise, a été traduit en français par le baron d'Holbaich, 1769, in-12, 1806, in-18.

ALAMANNI (Louis), célèbre poëte italien, né à Florence, le 28 octobre 1495, d'une famille des plus distinguées, mort à Amboise le 18 avril 1556, s'attacha à la France, et remplit, à la satisfaction de François I et de Henri II, plusieurs missions importantes. Le meilleur de ses ouvrages et le plus solide fondement de sa réputation est son poëme de l'*Agri-*

culture (Coltivazione), que les Italiens mettent à côté des géorgiques.

ALARIC. Ce conquérant, le moins barbare de tous ceux qui ravagèrent l'empire romain, était de la famille des Balthes, la plus illustre de la nation des Goths après celles des Amales. L'histoire ne commence à parler de lui que vers l'an 305, époque où les Goths se réunirent aux armées de Théodose-le-Grand pour combattre les Huns, nation redoutable à l'empire d'Occident. Le règne d'Alaric est une des époques les plus remarquables de l'histoire du Bas-Empire, et l'on doit regretter qu'elle ait échappé au génie de Montesquieu. Ce fut lui qui le premier enseigna aux barbares le chemin de Rome, et qui leur apprit que le temps était venu de braver l'ancienne maîtresse du monde.

ALBANE (François ALBANI, que nous nommons l'), peintre, né à Bologne le 17 mars 1578, élève de l'école de Denis Calvart, peintre originaire de Flandre, avec le Dominiquin, son ami intime. Quelques auteurs ont appelé avec raison l'Albane l'Anacréon de la peinture. Il finit ses jours le 4 octobre 1660, à l'âge de 83 ans.

ALBANY (Louise-Maximilienne de Stolberg, comtesse d'), née en 1752 à Mons en Hainault, mariée fort jeune au dernier prétendant à la succession des Stuarts, qui ne la rendit pas heureuse, contracta avec le poète Alfiéri, une liaison légitimée, dit-on, par un secret hymen, vécut vingt ans avec lui, s'engagea, à ce qu'on croit, dans un 3e mariage, et mourut le 20 janvier 1824, laissant son héritage au peintre François de Fabre, de Montpellier, qui a consacré noblement, à l'embellissement de sa ville natale, tous les objets d'art qui en faisaient partie.

ALBE (Fern. Alvarez de Tolède, duc d'), né en 1508, d'une des premières familles d'Espagne, mort le 12 janvier en 1592, servit en Italie, en Hongrie, en Afrique, sous Charles-Quint, et devenu généralissime des armées impériales, gagna sur l'électeur de Saxe, en 1547, la bataille de Mühlberg. Nommé gouverneur des Pays-Bas, son excessive sévérité, au lieu d'étouffer la rébellion, causa la guerre civile. Toute la Flandre, hérissée de forteresses, écrasée d'impôts, parut soumise, à l'exception de la Hollande, lorsqu'il la quitta, en se vantant d'avoir fait périr dix-huit mille individus par la main du bourreau. Après un exil de deux ans, causée par une intrigue de son fils à la cour, il fut envoyé en Portugal, gagna deux batailles en trois semaines, et soumit tout ce royaume à Philippe II. On dit qu'en mourant il eut horreur du sang qu'il avait fait répandre. Politique habile et grand capitaine, l'excès de ses cruautés a imprimé à sa mémoire une flétrissure ineffaçable. Sa vie a été publiée à Paris, 1698, 2 vol. in-12.

ALBERONI (Jules), cardinal et ministre d'état fort célèbre, était fils d'un jardinier. Il naquit le 30 mars 1664 à Firenzuola, village du Parmesan. Il devint l'arbitre de l'Espagne sous Philippe V, et mourut le 26 juin 1752, à 87 ans, avec la réputation d'un ministre plus intrigant que politique; aussi ambitieux que Richelieu, aussi souple que Mazarin, mais plus imprévoyant et moins profond que l'un et l'autre. Le *Testament politique* publié sous son nom après sa mort, comme traduit de l'italien, ne lui appartient pas; cet écrit est de Maubert de Gouvest.

ALBERT (le grand), de la famille des comtes de Bollstædt, vit le jour à Lauingen, en Souabe, en 1193 suivant les uns, et en 1205 suivant les autres. On lui donna le titre de magicien, mais l'étendue de ses connaissances, si étonnantes pour son siècle, motive assez l'épithète que ses contemporains ont ajoutée à son nom. Il mourut à Cologne en 1280, âgé de 87 ans, et laissant plus d'écrits qu'aucun philosophe n'en avait composés avant lui.

ALBERT (Jean-Baptiste), lieutenant-général, né en 1771, dans les Hautes-Alpes, servit avec gloire aux Pyrénées, en Italie et en Allemagne, se distingua à Eylau, au siége de Dantzic, à Essling, à Wa-

gram, fut, dans la campagne de Russie, nommé général de division sur le champ de bataille de la Bérésina, soutint sa réputation dans les campagnes de 1813 et de 1814, et mourut en 1822, regardé comme un des meilleurs généraux de l'armée française.

ALBERTI di Villanova (François d'), auteur du meilleur dictionnaire français et italien, italien et français, que nous ayons, naquit à Nice en 1737. Il est mort à Lucques en 1800.

ALBINOVANUS (C. Pedo), poète latin qui vivait sous Auguste et sous Tibère. Il reste de lui une élégie adressée à Livie sur la mort de son fils Drusus, en 474 vers; une élégie sur la mort de Mécénas, beaucoup plus courte que l'autre; une autre élégie intitulée : *Les dernières paroles de Mécénas;* et enfin un fragment d'un poeme sur le voyage de Germanicus dans l'Océan septentrional, conservé par Sénèque, qui l'estimait beaucoup. Martial a également donné des éloges à Albinovanus. Ovide était très-lié avec lui, et se félicite, dans une épître en vers qu'il lui adressa pendant son exil, de ce que, malgré sa disgrâce, il conserve toujours son amitié.

ALBINUS (Decimus Claudius), né à Adrumette en Afrique, a composé un traité sur l'agriculture, et des contes dans le genre des fables milésiennes. Il suivit la carrière des armes. Vaincu par Sévère, l'an 198, il fut tué par ses ordres, et cet empereur envoya sa tête au sénat. Un autre *Albinus*, Romain, de la race plébéienne, mérita par son respect pour les dieux et leurs ministres, d'occuper une place dans l'histoire. Lors de la prise de Rome par les Gaulois, les vestales s'enfuirent avec le feu sacré et les autres objets du culte auxquels on pensait que le salut de la république était attaché. Albinus emmenait sur un chariot sa femme et ses enfans, lorsque les vestales arrivèrent au Janicule. Il s'aperçut qu'elles étaient accablées sous le poids de leurs pieux fardeau, et qu'elles avaient les pieds ensanglantés; aussitôt il fit descendre sa famille, et conduisit les prêtresses à Céré, bourgade d'Etrurie, où elles reçurent un accueil plein d'humanité, et continuèrent à exercer leur ministère. Un troisième *Albinus*, philosophe platonicien, vivait à Smyrne sous le règne d'Antonin-le-Pieux, et fut contemporain de Galien, dont il suivait les leçons. Il est auteur d'une *Introduction aux dialogues de Platon.* Un quatrième (*Bernard Sifroi*), né à Francfort-sur-l'Oder, en 1697, mort à Leyde en 1771, un des plus grands anatomistes dont la médecine ait à s'honorer, a publié entr'autres ouvrages une *histoire des os et des muscles de l'homme*, in-fol., Londres, 1749, et *une histoire particulière des muscles*, in-4°.

ALBUQUERQUE (Alphonse d'), vice-roi des Indes, surnommé le *Grand* et le *Mars-Portugais*, naquit à Lisbonne en 1452, et mourut en 1515, après ses nombreuses victoires sur les princes d'Orient, presque disgracié, à Goa, qu'il avait fait le centre de la puissance et du commerce portugais en Asie. Ses *mémoires* ont été publiés par son fils Blaize-Alphonse, 1576, in-fol.

ALBUTIUS (Titus), philosophe épicurien, vivait dans le septième siècle de la fondation de Rome. Instruit à Athènes dès sa première jeunesse, il prit tellement en affection les manières de la Grece, qu'il aimait mieux passer pour Grec que pour Romain. Scévola, surnommé l'*Augure*, le railla à ce sujet. Il avait gouverné la Sardaigne en qualité de propréteur. Accusé de concussion, il fut condamné au bannissement. Il revint à Athènes, où l'on pense qu'il mourut. Cicéron, dans son *Brutus*, dit qu'Albutius eût été meilleur orateur s'il n'eût pas eu un penchant si vif pour l'épicurisme; qu'il possédait bien la littérature grecque, et qu'il avait composé plusieurs harangues. Il y a un autre *Albutius-Silus* (Caïus), orateur romain du temps d'Auguste. Il était originaire de Novare, où il avait exercé les fonctions d'édile. Il alla à Rome, où il s'associa avec l'orateur Munacius Plancus. Leur union ne fut pas de longue durée : il ouvrit

seul une école en son nom, et se mit à plaider. Dans sa vieillesse, accablé d'infirmités, il retourna à Novare; il s'y laissa mourir de faim. Un passage de Quintilien donne à croire qu'il avait composé une réthorique.

ALCAMÈNE, fils de Téléclus, de la branche aînée des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 747 avant J.-C. Il termina la guerre d'Hélos, et commença celle de Messène en prenant Amphée; il mourut peu de temps après, et eut pour successeur Polydorus son fils. Un autre *Alcamène*, statuaire, élève de Phidias, né à Athènes, où sa réputation brilla du plus grand éclat, 428 ans avant J.-C., décora sa patrie de plusieurs chefs-d'œuvre parmi lesquels on citait la statue de *Vénus aphrodite*. Il fit le fronton postérieur du temple de Jupiter Olympien, dont Pausanias a laissé la description. Il y avait représenté le combat des Centaures contre les Lapithes aux noces de Pirithoüs. Il fit d'autres statues dont parlent Cicéron et Valère-Maxime. La grande réputation de cet artiste lui valut l'honneur d'être placé dans un bas-relief au sommet du temple d'Eleusis.

ALCÉE, célèbre lyrique grec, de Mytilène dans l'île de Lesbos, florissait 604 ans avant J.-C. Il fut contemporain de Sapho, qui, si l'on en juge par un de ses vers cité par Aristote, ne lui fut point indifférente. Il eut de violens demêlés avec Pittacus, l'un des sept sages de la Grèce, qu'il avait plaisanté sur des vices de conformation. Diogène Laërce et Suidas nous ont conservé des fragmens de ses satires. Alcée s'était rendu formidable aux tyrans par l'âcreté de sa verve, ce qui fait dire à Horace : *Alcæi minaces camœnæ*. Exilé de son pays, il se rangea du côté des ennemis de Mytilène; mais il abandonna lâchement ses armes, et tombé entre les mains de Pittacus, celui-ci lui pardonna. Il prit une autre fois la fuite en combattant contre les Athéniens, qui, victorieux, suspendirent dans le temple de Minerve les armes qu'il avait laissées sur le champ de bataille. Il ne nous reste d'Alcée que quelques fragmens, mais il est loué tour à tour par Horace et Quintilien.

ALCETAS, roi d'Epire, sur la fin du Ve siècle avant J.-C., détrôné par les Epirotes, rétabli par Denys de Syracuse, fut etranglé par ses sujets l'an 312 avant J.-C.

ALCIAT (ANDRÉ), célèbre jurisconsulte plaisanté dans un vers de Boileau, naquit à Milan le 8 mai 1492, et mourut d'intempérance le 12 janvier 1550. Il était d'une vanité et d'une avarice excessives, mais rien ne peut altérer sa gloire comme littérateur et jurisconsulte; ses ouvrages en font foi. L'épigraphe mise sur son tombeau, dans l'église de Saint-Epiphane à Pavie, fait connaître jusqu'à quel degré s'était élevée sa réputation : *Andreæ* ALCIAT, *qui omnium doctrinarum orbem absolvit, primus legum studia antiquo restituit decori.* Voy. ACCURSE.

ALCIBIADE, vit le jour à Athènes dans la quatre-vingt deuxième olympiade, vers l'an 450 avant J.-C. — Clinias son père descendait d'Ajax de Salamine; et Dinomaque, sa mère, était fille de Mégaclès, de la famille des Alcmœonides. Il fut élevé dans la maison de Périclès, qui ne prit aucun soin pour dompter la violence de son caractère. Il fut l'ami du philosophe Socrate, et combattit auprès de lui dans l'expédition de Potidée, où il fut blessé; il se trouva aussi au combat de Délium. La vie d'Alcibiade a été écrite par Plutarque et par Cornélius Nepos: nous n'en dirons pas davantage. Il fut tué à coups de flèches dans la quatre vingt-quatorzième olympiade, l'an 404 avant J.-C., à l'âge d'environ quarante cinq ans. On sait que c'est dans un bourg de la Phrygie que Pharnabaze le fit assassiner par ordre de Lyzandre. La nature s'était plu à répandre sur lui les qualités les plus opposées, ou plutôt, comme dit Plutarque, Alcibiade, semblable au caméléon, était toujours prêt à prendre l'impression des objets dont il se trouvait entouré.

ALCIDAMAS, rhéteur, né à Elée vers l'an 420 avant J.-C., était contemporain d'Isocrate, disciple de Gorgias. Plutarque cite un *Art de la rhétorique* qu'il avait composé. Cicérou

parle de son *Eloge de la mort*. Athénée et Diogène Laërce nomment divers autres ouvrages de lui. Il ne nous en reste que deux harangues; l'une d'Ulysse contre Palamède, l'autre qui n'est qu'une déclamation contre les rhéteurs du temps. L'abbé Auger en a donné une traduction à la suite de celle d'Isocrate.

ALCIME, grand-prêtre des Juifs, 162 ans avant J.-C. usurpa cette souveraine dignité, soutenu des forces du roi Antiochus Eupator.

ALCINOUS, philosophe platonicien du IIe siècle, est auteur d'une *Introduction à la philosophie de Platon*, traduite par M. Combe Dounous, Paris, 1800, in-8°.

ALCIPHRON, sophiste grec du IIIe ou 4e siècle. Il nous reste de lui des lettres qui contiennent des détails curieux sur les mœurs de la Grèce, traduites par l'abbé Richard. Paris, 1785, in-12, 3 vol.

ALCIPPUS, Spartiate, n'était pas moins distingué par sa bravoure que par sa sagesse. Ses ennemis l'accusèrent devant les éphores de vouloir changer les lois de la république, et le firent exiler. Non contens de cette vengeance, ils empêchèrent Damocrita, son épouse, et ses deux filles, de le suivre, et confisquèrent tous ses biens. Les deux filles d'Alcippus furent néanmoins recherchées à cause de la haute considération dont leur père avait joui. Les ennemis d'Alcippus firent défendre qu'on les demandât en mariage. Alors Damocrita, poussée au désespoir, saisit l'occasion d'un jour de fête solennelle, où les femmes des principaux habitans se réunissaient pour des cérémonies religieuses; elle se rendit dans le temple avec ses filles, et mit le feu au bois qu'on y avait ramassé pour la cérémonie. Tout le monde étant accouru, elle égorgea ses deux filles, les jeta dans le feu, et s'y précipita elle-même. Les Lacédémoniens jetèrent les corps de ces infortunées hors de leur territoire. Cet événement tragique arriva peu de temps avant la troisième guerre de Messène.

ALCMAN, poëte grec, né à Sardes en Lydie vers l'an 670 avant J.-C., obtint le titre de citoyen à Sparte. On trouve dans Athénée et dans Plutarque quelques fragmens de ce poëte qui attestent sa passion pour Mégalostrate, femme d'esprit qui faisait fort bien des vers. Il se livra avec excès aux plaisirs de l'amour et de la table, et mourut de la maladie pédiculaire. Horace doit beaucoup à ce poëte, et en général à tous les lyriques dont il a traduit ou imité une foule de pièces. Un autre *Alcman* de Messène s'exerça aussi dans la poésie lyrique.

ALCMÆON, fils de Mégaclès, de la famille des Alcmæonides. Au milieu des factions qui divisaient la république d'Athènes, il était à la tête de ceux qui ne voulaient aucun changement dans le gouvernement, ce qui le mit en butte aux persécutions des deux autres partis, qui parvinrent à le faire exiler, sous prétexte que son père était souillé des meurtres de Cylon et de ses partisans. Il revint lorsque Solon eut rétabli l'ordre, et il eut le commandement des troupes dans la guerre de Cirrha. Exilé de nouveau par Pisistrate, il se retira à Delphes avec ses fils. Il mourut dans un âge avancé. Il y a un autre *Alcmæon* de Crotone, fils de Périthus, qui fut un des disciples de Pythagore vers les dernières années du fondateur de la secte italique. Il se livra particulièrement à l'étude de la physique et de la médecine. Le premier, il disséqua et s'occupa beaucoup de la structure de l'œil. Plutarque et Stobée ont fait l'exposé de ses opinions.

ALCUIN, écrivain célèbre du VIIIe siècle, né près de Londres. Théologien, philosophe, orateur, historien, poëte, mathématicien, il savait le latin, le grec et l'hébreu, et réunit toutes les connaissances de son temps. Il fit un noble usage de la confiance de Charlemagne, avec lequel il vécut dans l'intimité, et auquel il fit souvent entendre la voix de la vérité. Il mourut le 19 mai 804, âgé de près de 70 ans.

ALDROVANDI (ULYSSE), professeur à Bologne, né en 1527, et mort le 4 mai 1605, un des plus laborieux

et des plus zélés naturalistes du XVIe siècle, n'épargna ni les dépenses ni les voyages pour recueillir les matériaux de sa grande *histoire naturelle* en 13 vol. in-fol., dont il ne put publier que les 4 premiers volumes; compilation sans génie et sans goût, mais qui peut encore être utile aux naturalistes.

ALEMAN (MATHIEU), né à Séville, vers le milieu du XVIe siècle, fut un des surintendans des finances sous Philippe. L'ouvrage qui l'a fait le mieux connaître est *la vie de Gusman d'Alfarache*, dont le succès, fut prodigieux, imité plutôt que traduit par Le Sage.

ALEMBERT (JEAN LE ROND D'), né à Paris en 1717, mort en 1785; de l'académie française et de celle des sciences. Ses réflexions sur l'abus de la critique en matière de religion, son essai sur les gens de lettres, ses éloges, et principalement la préface qu'il mit à la tête de *l'Encyclopédie*, ont fait sa gloire littéraire. Il conservera dans les sciences exactes une réputation que peu de personnes seraient à portée de lui contester.

ALEXANDRE. Ce nom est célèbre dans l'histoire; nous avons: *Alexandre*, fils d'Amyntas roi de Macédoine, que sa magnificence fit surnommer le Riche, et qui monta sur le trône l'an 501 avant J.-C.; *Alexandre*, tyran de Phérès, fils de Polydore, que les Thessaliens choisirent pour chef conjointement avec son frère Polyphron; mais le plus fameux est sans contredit *Alexandre-le-Grand*, fils de Philippe, qui naquit à Pella le 20 septembre 356 avant J.-C., la nuit même que fut consumé le temple de Diane à Ephèse. Il descendait d'Hercule par son père, et sa mère Olympias, fille de Néoptolème, roi d'Epire, était de la race des Æacides. Ce fut au passage périlleux de l'Hydaspe qu'Alexandre, s'exposant aux plus grands dangers, dit ce mot qui explique toute sa vie: « O Athéniens à quels dangers je m'expose pour être loué de vous! » Nous craindrions d'en affaiblir les traits, et nous renvoyons le lecteur à Arrien, à Diodore de Sicile, à Plutarque, et à Quinte-Curce, le plus connu de tous les historiens de ce grand homme. Il mourut à Babylone à l'âge de 32 ans, après onze jours de maladie, l'an 324 avant J.-C. Pour tous les autres *Alexandre* il faut absolument consulter l'histoire ancienne; la nomenclature en est très-longue.

ALEXANDRE Ier (PAULOVITSCH), empereur de toutes les Russies, né le 24 décembre 1777, parvint au trône le 24 juillet 1801, par la catastrophe qui en fit descendre son père. Elève du colonel La Harpe, il prit tous les moyens de hâter les progrès des lumières et de la civilisation, et marcha d'abord constamment vers ce but, au grand mécontentement des hommes dont ses sages améliorations restreignaient la despotique influence. Engagé dans une première coalition, que déconcertèrent la bataille d'Austerlitz et le traité de Presbourg, réduit à l'alliance de la Prusse, humilié avec elle, par la perte de la bataille d'Eylau, il eut avec le vainqueur cette fameuse entrevue sur le Niémen où les deux empereurs se jurèrent une amitié éternelle; mais la paix de Tilsitt n'était pas assise sur des bases durables, et la paralysie du commerce russe et les représentations du cabinet de Saint-James, amenèrent la rupture. On connaît les détails et les résultats de l'expédition brillante et malheureuse qui amena deux fois les étrangers dans la capitale. Alexandre rentra dans la sienne aux acclamations de son peuple. C'est alors qu'il conçut et proposa le *traité de la Sainte-Alliance*, qui prit peut-être sa source dans certaines idées mystiques dont ce prince semblait préoccupé. Il s'était déclaré roi de Pologne, mais il ne persista pas entièrement dans les idées de libéralité qu'il avait annoncées d'abord en faveur de cette héroïque nation, dont l'histoire n'oubliera jamais ni l'oppression ni la résistance. D'abord favorable à la cause des Grecs, il s'arrêta également dans cette noble entreprise. Depuis quelque temps en proie à une mélancolie profonde, il alla mourir à Taganrock, à 500 lieues de sa capitale, à l'âge de 48 ans, le 1er décembre 1825, laissant la réputation du plus paternel des souverains qu'ait eus la Russie. M. Rabbe, a publié en

1826, une *Histoire d'Alexandre Ier*, etc. Paris, 2 vol. in-8°.

ALEXINUS, né dans l'Elide, fut disciple d'Eubulide, de la secte de Mégare, et l'ennemi de presque tous ceux de ses contemporains qui étaient distingués par leurs talens, tels qu'Aristote, Zénon, Ménédème, Stilpon et l'historien Ephore. Il se permit même contre Aristote les imputations les plus calomnieuses. Plein de vanité, il se retira à Olympie, pour fonder, disait-il, une secte à laquelle il voulait donner le nom d'Olympique, mais tous ses disciples l'abandonnèrent. En se baignant dans l'Alphée, il fut blessé par la pointe d'un roseau, et en mourut.

ALEXIS, poëte comique, était né à Thurium, colonie des Athéniens dans la Lucanie, et vint dès sa jeunesse à Athènes. Il était oncle de Ménandre, à qui il donna des leçons de composition théâtrale. Il existait du temps d'Alexandre et vécut fort vieux. Un autre Alexis de Tarente écrivit sur la philosophie de Pythagore. Un troisième, statuaire de l'école de Polyclète et natif de Sycione, florissait dans le 5e siècle avant l'ère vulgaire.

ALFENUS VARUS, jurisconsulte célèbre à Rome, vers l'an 754 de la république. Il naquit à Crémone, d'un cordonnier dont il quitta la boutique, jeune encore, pour venir étudier à Rome sous Servius Sulpitius dont il fut bientôt le meilleur disciple. Il y eut pour compagnon d'école Cœlius Tubero. Alfenus Varus avait un jugement profond, des mœurs pures. Ces qualités jointes à des connaissances très-étendues, lui acquirent une si grande réputation qu'il parvint à la dignité de consul. C'est à lui qu'on doit les premières collections du droit civil, auxquelles il donna le nom de *Digestes*. Aulus-Gelle en parle comme d'un homme qui avait de grandes connaissances de l'antiquité. Quelques auteurs l'ont confondu avec plusieurs autres personnages du même nom qui ont vécu à peu près à la même époque. Ses contemporains eurent pour lui une si haute estime que ses funérailles furent célébrées aux dépens de la république.

ALFIERI (Victor), poëte Italien, né à Asti en Piémont, le 17 janvier 1749, a puissamment contribué dans le dix huitième siècle à soutenir l'honneur littéraire de sa patrie, et lui a procuré une gloire nouvelle en créant pour elle un genre de poésie qui lui manquait. Ses tragédies ont souvent été imitées sur notre théâtre que lui-même imita plus souvent. Il en fit quatorze en moins de sept ans, outre plusieurs autres ouvrages, entre autres une traduction de Salluste. Il vint à Paris, et présida lui-même à la belle édition de son théâtre, sortie des presses de P. Didot. Parmi les études auxquelles il se livra dans ses dernières années, il faut mettre celle du grec, qu'il entreprit à 48 ans et qu'il ne cessa de suivre avec une ardeur infatigable. Il se créa lui-même chevalier de l'ordre d'Homère, et mourut à Florence le 8 octobre 1803. Ses œuvres posthumes n'ont pas moins de 13 volumes, et contiennent des tragédies, des traductions, et enfin sa vie, qui remplit les deux derniers volumes.

ALFRED-LE-GRAND, sixième roi d'Angleterre, l'un des monarques qui ont le plus honoré le trône et l'humanité, fut couronné en 871 à l'âge de 23 ans, et mourut en 900. Voyez ce que Voltaire écrit sur ce roi philosophe.

ALGARDE (Alexandre l'), sculpteur et architecte, vit le jour à Bologne en 1593, et mourut en 1654. Il tient parmi les sculpteurs le rang que l'Albane tient parmi les peintres.

ALGAROTTI (François), l'un des auteurs italiens du dix-huitième siècle qui ont réuni avec le plus de succès l'étude des sciences exactes à la culture des lettres et des arts. Il naquit à Venise le 11 décembre 1712, et mourut à Pise le 3 mars 1764, à l'âge de 52 ans.

ALI, le dernier des quatre khalyfes successeurs immédiats de Mahomet. Elevé dans la maison du prophète, dont il était le cousin, il devint son confident et l'un de ses plus zélés sectateurs. De son côté, Mahomet le combla de bienfaits. Lorsqu'il annonça à ses proches la religion qui lui était révélée, il leur demanda qui d'entre

eux serait son visir, personne ne répondait : « C'est moi, prophète de » Dieu, dit Ali, qui veux être ton visir ; je partagerai tes travaux, j'arracherai les yeux de tes ennemis, je » leur briserai les dents et leur fendrai » la poitrine. » De nombreux exploits réalisèrent cette promesse. Il mourut assassiné le 24 janvier 661 de J.-C., à 63 ans. Les persans, comme tous ceux de leur secte, ne reconnaissent de succession légitime au khalyfat que dans la maison d'Ali. Ils donnent le titre d'Imâm aux princes de cette maison. Ces princes sont au nombre de douze; Ali en est le premier, et Mehdy le dernier.

ALI-TÉBÉLEN (c'est-à-dire natif de la ville de Tébélen), plus connu sous le nom d'ALI-PACHA, né en 1744. Ses premiers exploits furent ceux d'un vagabond et d'un voleur de grand chemin. A 24 ans, ayant épousé Eminé, fille de Capelan, le tigre pacha de Delvino, il prit un rang distingué parmi les beys du pays; il fit décapiter son beau-père, égorger Ali, pacha d'Argyro-Castron, époux de sa sœur Chaïcritza, par Soliman, propre frère d'Ali, auquel il donna la main de sa sœur pour récompense de ce crime: mais le récit de tous les assassinats et des cruautés de ce monstre serait trop long. Possesseur de trésors considérables qu'il avait acquis en pillant à la tête d'un corps de quatre mille Albanais, il obtint à prix d'argent, vers 1788, le gouvernement de Janina. En 1797, il eut des relations militaires et diplomatiques avec les Français. Sa guerre d'extermination contre les Souliotes est connue généralement. Mais, pour le peindre en peu de mots, sa vie entière offre une succession continuelle de meurtres préparés par la trahison et consommés par la violence. La perte de ce visir ayant été arrêtée à Constantinople, il fut massacré par surprise le 5 février 1822. Pour plus de détails il faut consulter le *Mémoire sur la vie et la puissance d'Ali-pacha, visir de Janina*, par M. de Pouqueville. Sa mort a fourni le sujet d'un mélodrame en trois actes, joué en 1822, sur le théâtre maintenant détruit du Panorama-Dramatique.

ALIX DE CHAMPAGNE, reine de France, épouse de Louis VII, mère de Philippe-Auguste, gouverna le royaume pendant l'absence de son fils parti pour la Terre-Sainte en 1190, avec autant de sagesse que de douceur et mourut en 1206, universellement regrettée.

ALLEGRAIN (CHRISTOPHE GABRIEL), sculpteur, né à Paris en 1710, mort le 17 avril 1795. Ses statues de *Narcisse*, de *Vénus* et de *Diane*, sont placées dans la galerie du Luxembourg.

ALLUCIUS, prince des Celtibériens, connu par la conduite généreuse de Scipion l'Africain qui lui rendit son épouse, et par ce bienfait l'attacha au parti des Romains.

ALMAGRO (DIEGO), ainsi nommé du village où il naquit vers 1463, gouverneur du Chili, s'associa à Pizarre, en 1520 pour la conquête du Pérou, se brouilla avec lui, lui livra bataille, sous les murs de Cusco le 25 avril 1538, condamné à mort et étranglé dans sa prison, avant d'être décapité publiquement. Dur, impétieux et cruel, il fut peu regretté.

ALPHONSE V, dit le magnanime, roi d'Arragon, de Naples et de Sicile, monta sur le trône d'Arragon en 1416; appelé par Jeanne reine de Naples, qui devint bientôt son ennemie, il se rendit maître de la capitale en 1423, fut obligé d'en sortir; après l'avoir assiégée plusieurs fois inutilement, il y pénétra en 1442, par le même aqueduc qui en avait ouvert l'entrée à Belizaire, et mourut à Naples le 27 juin 1458, à 74 ans, après un règne de 43 ans. Eloquent, franc et loyal, grand capitaine, il aima les lettres, protégea les savans et recueillit dans ses états les muses et les arts bannis de Constantinople. L'abbé Méri de la Canourgue a publié la vie de ce prince en 1765, in-12, sous le titre de *Génie d'Alphonse le magnanime*.

ALQUIER (CHARLES-JEAN-MARIE), né à Talmont (Vendée), en 1752 magistrat à la Rochelle; membre de différentes assemblées, siégea au côté gauche; s'y fit remarquer par sa modération, vota la mort du roi, mais avec sursis, et traversa le régime de

la terreur, sans en être ni complice ni victime. En 1798, il entra dans la carrière diplomatique, et la suivit avec distinction sous le directoire et l'empire. Rappelé de Suède en 1814, banni illégalement en 1816, il rentra en France en 1818, et y mourut en 1826.

ALTILIUS (Gabriel), un des bons poëtes latins qui fleurirent en Italie au quinzième siècle, naquit dans le royaume de Naples, et eut pour amis Pontanus, Sannazar et tous les gens de lettres d'alors. Il mourut vers 1501.

ALYATTE, fils de Sadyate, roi de Lydie, monta sur le trône vers l'an 619 avant J.-C. Il continua la guerre que son père avait commencée contre les Milésiens. Il chassa de l'Asie les Cimmériens qui s'y étaient établis: il prit la ville de Smyrne, alla aussi attaquer Clazomènes, mais il fut repoussé avec une perte considérable. Ayant reçu dans ses états quelques Scythes qui avaient offensé Cyaxarès, roi des Mèdes, il eut la guerre avec ce prince. Ce fut dans la sixième année de cette guerre qu'au moment d'une bataille arriva une éclipse de soleil qui sépara les combattans. Les deux princes firent la paix bientôt après par l'entremise de Syennésis, roi de Cilicie, et de Labynète roi de Babylone: et Alyatte donna sa fille en mariage à Astyage, fille de Cyaxarès. Il mourut vers l'an 562 avant J.-C., et eut pour successeur Crœsus son fils.

AMALECH, fils d'Eliphas et de Thauma sa concubine, et petits-fils d'Esaü. Il fut père des Amalécites, peuple puissant qui demeura dans l'Arabie déserte, entre la mer Morte et la mer Rouge, tantôt dans un canton et tantôt dans un autre. Saül marcha contre les Amalécites, les tailla en pièces, et en fit un si grand carnage qu'ils ne paraissent presque plus dans l'Ecriture depuis cette défaite.

AMAN, fils d'Amadath, Amalécite, de la race d'Agag, eunuque du roi Assuérus. Ce prince l'avait élevé au-dessus de tous ses courtisans, et tout le monde fléchissait les genoux devant lui; Mardochée seul résista. Outré de dépit, Aman jura sa perte et celle de tous les Juifs qui étaient dans les états d'Assuérus. Il la fit signer à ce prince, mais bientôt, détrompé par Esther, Assuérus fit, l'an 453 avant J.-C., attacher son orgueilleux favori à la potence de cinquante coudées qui avait été dressée pour Mardochée, et l'arrêt contre les Juifs fut révoqué.

AMANDUS (Ænæus Salvius), général romain vers l'an 285, commandait dans les Gaules sous Dioclétien avec Auléus Pomponius Ælianus. Tous deux n'ayant pour adhérens que des paysans et des bandits, eurent l'audace de se faire proclamer empereurs. Ce fut alors que Dioclétien se détermina à se donner pour collègue Maximien, depuis long-temps son ami. Ce dernier battit la troupe d'Amandus, qui périt dans cette guerre; on n'a aucun détail sur sa mort. On ne sait pas ce que devint Ælianus.

AMASA, fils de Jétra et d'Abigaïl, sœur de David, fut général d'Absalon lorsqu'il se révolta contre son père. Étant rentré dans son devoir après la mort de ce rebelle, David lui conserva sa charge, ce qui donna tant de jalousie à Joab qu'il prit Amasa à la barbe sous prétexte de vouloir l'embrasser, et le tua d'un coup d'épée, l'an du monde 2981. Il y a un autre *Amasa*, fils d'Idali, qui fit mettre en liberté les prisonniers que les Israëlites avaient faits sur les tribus de Juda et de Benjamin.

AMASAI, lévite qui vint joindre, avec trente autres braves, David dans le désert, lorsqu'il fuyait Saül. David courut au devant d'eux et leur donna le commandement de quelques troupes.

AMASIAS, huitième roi de Juda, succéda à son père Joas qui avait été assassiné, et fut tué lui-même dans une conspiration, en l'an du monde 3194. Il y a eu un autre *Amasias*, prêtre des veaux d'or qui étaient à Béthel.

AMASIS, roi d'Egypte, était d'une basse naissance, et parvint à captiver la confiance du roi Apriès. Dans une sédition contre ce prince, Amasis fut proclamé roi, et l'Egypte devint en proie à une guerre civile que termina

la défaite d'Apriès. Amasis monta sur le trône 569 ans avant J.-C., et fit périr son maître. Il permit aux étrangers, et surtout aux Grecs, de visiter son pays, leur donna des établissemens, et leur permit de bâtir des temples. Solon fut un de ceux qui se rendirent en Egypte sous le règne d'Amasis. Ce prince épousa une femme grecque, construisit dans son pays plusieurs ouvrages magnifiques, soumit l'île de Chypre, et la rendit tributaire; mais la prospérité de son règne fut troublée par les préparatifs de Cambyse pour attaquer l'Égypte. Polycrate, tyran de Samos, qui avait été lié avec Amasis, devint aussi son ennemi. Le roi d'Egypte n'échappa qu'avec peine au danger qui menaçait son royaume, et mourut après un règne de 44 ans, l'an 525 avant J.-C.

AMASTRIS, fille d'Oxarthre, frère de Darius Codoman, fut élevée avec Statira, fille de ce prince, qui l'aimait beaucoup. Lorsqu'Alexandre épousa Statira, il donna Amastris en mariage à Cratérus. Après la mort d'Alexandre, se voyant négligée par son époux, elle le quitta d'accord avec lui, et se maria avec Denys, tyran d'Héraclée, dont elle eut deux fils et une fille. Il la laissa en mourant tutrice de ses enfans, et elle se remaria à Lysimaque, roi de Thrace: mais ce prince ayant épousé Arsinoé, elle ne voulut plus rester avec lui, et retourna dans ses états où elle fonda une ville à qui elle donna son nom. Ses fils étant devenus grands la firent périr en faisant couler à fond un vaisseau sur lequel elle s'était embarquée. Lysimaque, qui avait eu d'elle un fils nommé Alexandre, vengea sa mort.

AMATIUS, Romain d'une origine obscure. Se disant petit-fils de Marius et proche parent de Jules César; il voulut se faire reconnaître par Octave. Après le meurtre du dictateur, il reparut à Rome, et prétendit avoir le droit de venger sa mort. Des gens de la lie du peuple, qu'attiraient les noms de Marius et de César, et encore plus le désir du pillage, commirent sous sa conduite les plus grands désordres: mais Antoine, qui désirait se concilier le sénat, fit arrêter Amatius et ordonna qu'on l'étranglât dans sa prison, ce qui fut exécuté sans autre formalité.

AMBIORIX, roi des Eburons, peuples des Gaules, entre la Meuse et le Rhin, régnait conjointement avec Cativulcus, lorsque César commença la conquête des Gaules, l'an 58 avant J.-C. Il forma deux ligues contre César, mais elles n'eurent aucun succès, et il en fut réduit à se cacher dans les bois et les cavernes, sans autre escorte que quatre cavaliers à qui seuls il osait confier sa vie. Il vécut ainsi long-temps proscrit, fugitif, et sans pouvoir jamais reprendre les armes.

AMBOISE (GEORGE D'), cardinal, né d'une famille ancienne au château de Chaumont-sur-Loire, en 1460, évêque de Montauban, à 14 ans, partagea les revers et les prospérités de Louis XII, devint son premier ministre, prit une part active à la réforme des abus, surtout de ceux de l'ordre judiciaire, eut l'ambition d'être pape, et mourut en 1510.

AMBROISE (SAINT), père de l'église, vit le jour en 340. Son père était préfet du prétoire, l'une des quatre premières dignités de l'empire, et comme préfet des Gaules il résidait à Arles, à Lyon ou à Trèves, mais plus souvent dans cette dernière ville, ce qui fait croire qu'Ambroise y vint au monde. Il suivit à Milan la carrière du barreau, fut consul sous l'empereur Valentinien, apaisa une sédition par son éloquence, et fut élevé à l'épiscopat. Il mourut le 3 avril, en 397, âgé de 57 ans, ayant occupé pendant 23 ans le siége de Milan. Ses écrits portent l'empreinte de son caractère: il y règne beaucoup de douceur et d'onction, mais au besoin il sait s'élever avec force et majesté.

AMBROSIUS AURELIANUS, fut général et ensuite roi de la Grande-Bretagne. On a varié sur sa naissance; quelques-uns prétendent qu'il fut fils de Constantin le soldat, élu empereur dans cette île par une armée romaine en 407; mais, selon l'opinion la plus accréditée, il eut pour père un des rois que les Bretons se donnèrent après le départ des Romains dont il tirait son origine. Arthur apprit sous

lui l'art de la guerre. On croit qu'il fut tué dans une grande bataille qu'il livra en 508 à Cerdic, chef de Saxons occidentaux.

AMEILHON (Hub. Pascal), de l'Académie des inscriptions et de l'Institut, administrateur de la bibliothèque de l'arsénal, né à Paris en 1730, mort en 1811, est auteur d'une *Histoire* du Commerce des Egyptiens sous les Ptolémées, de la continuation de l'*Histoire* du Bas-Empire, d'un grand nombre de *Mémoires Académiques*, etc., etc.

AMELIUS, philosophe éclectique, natif de Toscane, fut contemporain de Porphyre, et d'abord eut pour maître Lysimaque, qui lui donna les principes de la philosophie stoïcienne. Il adopta ensuite les dogmes de Platon, mais enfin il se rendit disciple de Plotin vers l'an 246 de l'ère vulgaire. On ignore le lieu et l'époque de sa mort.

AMELOT de la Houssaye, né à Orléans en février 1634, mort à Paris le 8 décembre 1706, et enterré à Saint-Gervais, passa une grande partie de sa vie à faire des traductions ou à composer des ouvrages historiques; le plus connu est l'Histoire du gouvernement de Venise, que l'ouvrage estimable de M. Daru a fait oublier.

AMERGINUS, archi-druide des anciens Scots-Irlandais, et l'un des chefs de la colonie scytho-milésienne, qui vinrent fonder en Hibernie et la monarchie suprême et les dynasties subordonnées que les Anglais y trouvèrent encore existantes dans les mêmes races, lors de leur première invasion en Irlande, l'an 1170.

AMÉRIC VESPUCE, né à Florence le 9 mars 1431, élevé par son oncle, homme d'un grand savoir, fit des progrès rapides dans la physique, l'astronomie, et la cosmographie. Il a donné son nom aux Indes Occidentales, découvertes par Christophe Colomb. Améric vecut assez long-temps pour jouir de cette gloire usurpée, et pour revoir plusieurs fois le continent qui portait son nom. Il mourut en 1516 au service du Portugal, à 65 ans. Emmanuel, pour honorer sa mémoire, fit suspendre les restes de son vaisseau dans la cathédrale de Lisbonne, et Florence combla d'honneurs sa famille. Tout le monde s'accorde à dire qu'Améric ne commanda jamais en chef une expédition, qu'il ne voyagea qu'en qualité de géographe et de pilote, et qu'il ne partit pour faire des découvertes qu'après le retour de Colomb. Améric dut sans doute sa gloire à son mérite, à ses travaux, mais il dut aussi quelque chose à son caractère, et principalement à la fortune, qui se mêle de tout. Tandis que Colomb accusait hautement ses envieux, et que sa gloire importunait les maîtres de la Castille, Améric, modeste et paisible, ne donna point d'ombrage aux rois ni à ses rivaux; la moitié de la terre prit son nom sans qu'il eût cherché cet honneur et sans que l'envie pût y prendre garde.

AMILCAR. Quatre personnages célèbres ont porté ce nom : l'un, général Carthaginois, fils de Magon, qui périt dans une expédition contre la Sicile en 484 avant J.-C.; l'autre, antagoniste de Régulus; le troisième, fils de Giscon, qui fut fait prisonnier et tué par les Syracusains; le quatrième enfin, surnommé Barca, père d'Annibal, et le plus fameux. Il commanda neuf ans en Espagne, subjugua plusieurs nations, fonda Barcelone, et soutint son crédit à Carthage, non-seulement par les heureux succès de ses armes, mais encore par les grandes richesses qu'il y fit passer. L'histoire ne nous a pas conservé le détail de ses conquêtes dans cette contrée; elle ne fait mention que de la bataille qu'il livra aux Vectones, peuples de la Lusitanie, et dans laquelle il fut tué l'an 228 avant J.-C. Polybe dit qu'Amilcar eut une fin digne de son mérite en mourant sur le champ de bataille à la tête de ses troupes. L'armée élut à sa place son gendre Asdrubal. Son fils Annibal n'avait que neuf ans lorsqu'à son arrivée en Espagne, il lui fit jurer une haine éternelle aux Romains : on sait qu'il fut fidèle à son serment. v Annibal.

AMINADAB, lévite, habitant à Cariathiarim, chez lequel on déposa l'arche, après qu'elle eut été ramenée du pays des Philistins. Il en donna le

soin à son fils Eléazar, qui la garda jusqu'à ce que David la fît venir à Jérusalem. C'était un capitaine célèbre par son courage et par la terreur qu'il imprimait avec les chariots de guerre. Il y a encore eu un fils de Caath et un fils de Coré du même nom.

AMIOT (Le Père), jésuite français, de la mission de Pékin, né à Toulon en 1718, mort à Pékin en 1794, passa 30 ans de sa vie en Chine, et ne cessa de faire passer en France, des notions saines et vraies, de l'histoire, des sciences, et de toute la littérature de ce pays. Les 15 volumes in-4° des *Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences et les arts des Chinois*, ne contiennent, sous forme de lettres, d'observations et de mémoires, qu'une partie des écrits intéressans dus à ce savant et laborieux missionnaire.

AMMIEN MARCELLIN, historien romain du quatrième siècle, était Grec de naissance. Il naquit à Antioche; dans sa jeunesse il embrassa la carrière militaire, et s'y conduisit avec distinction. Il quitta le métier des armes, et vint s'établir à Rome, où il écrivit *l'Histoire de l'Empire*, qu'il commença à l'époque où Tacite avait fini la sienne, et qu'il termina au règne de Valens. Il lut son histoire en public, et reçut les applaudissemens des Romains dont il n'épargnait pas les mœurs déréglées. Il vécut jusqu'en 390.

AMMON, fils incestueux de Loth, qui s'établit à l'orient de la mer Morte et du Jourdain, dans les montagnes de Galaad, et fut père des Ammonites, peuples fameux toujours ennemis des Israélites. Le pays des Ammonites s'appelle aujourd'hui *Philadelphie*; c'est cette partie de la Syrie qu'on appelait autrefois Célésyrie.

AMMONIUS SACCAS, ainsi nommé parce qu'il fut, dit on, porte-sac dans sa jeunesse. Il était natif d'Alexandrie, et vivait vers la fin du deuxième siècle. Dégoûté de l'état pénible qu'il exerçait, il le quitta pour se livrer à l'étude de la philosophie, dans laquelle on croit qu'il eut pour maître Pantœnus. Au bout de quelques années il ouvrit une école, et se fit un grand nombre de disciples dont les plus célèbres furent Héremius, Origène et Plotin. On doit le regarder comme le fondateur des théosophes ou illuminés. Il n'écrivit jamais rien; il ne confiait ses principes qu'à un petit nombre de disciples et sous le voile du mystère. Il y a trois autres *Ammonius*: l'un fils d'Hermias et d'Ædesina, philosophe éclectique, qui vivait vers le milieu du cinquième siècle. Il était natif d'Alexandrie; mais il fut conduit à Athènes et confié aux soins de Proclus. L'autre, philosophe péripatéticien, fut un des maîtres de Plutarque, et quitta aussi Alexandrie, où il était né, pour aller s'établir à Athènes, où il termina ses jours. Le dernier était un grammairien grec. Au reste, on compte dans l'antiquité plusieurs *Ammonius* souvent confondus, et dont l'histoire est enveloppée d'une grande obscurité.

AMNON, fils aîné de David; ayant conçu une passion violente pour Thamar sa sœur, mais d'une autre mère, il parvint à l'attirer chez lui, et se porta envers elle au dernier outrage. Absalon, son frère, dissimula deux ans son ressentiment, après lesquels, ayant invité les enfans du roi à un festin, il fit assassiner Amnon, l'an du monde 2974.

AMON, quatorzième roi de Juda, fils de Manassé, fut assassiné dans sa maison par ses propres officiers, à l'âge de 24 ans, l'an du monde 3355.

AMONTONS (Guillaume), membre de l'Académie des Sciences, né à Paris, le 31 août 1663, mort le 11 octobre 1705, est le véritable inventeur de l'art télégraphique, tel qu'il s'emploie aujourd'hui; il en fit deux fois l'expérience devant des membres de la famille royale.

AMORRHÉE, quatrième fils de Chanaan, d'où descendent les Amorrhéens qui peuplèrent d'abord les montagnes qui sont au couchant de la mer Morte. Du temps de Moïse ils habitaient tout le pays qui est au-delà du Jourdain; les Israélites s'emparèrent de leur pays en l'an du monde 3553.

AMOS, le quatrième des douze petits prophètes, était un simple pas-

leur, de la ville de Tecué, dans la tribu de Juda, à quatre lieues de Jérusalem. Il commença à prophétiser sous le règne d'Osias, roi de Juda, et sous celui de Jéroboam II, roi d'Israël. On ignore le temps de sa mort. Il y a eu un *Amos*, fils de Nahum, père de Mathatias.

AMRAM, fils de Caath, de la tribu de Lévi, épousa Jocabed, de laquelle il eut Aaron, Marie et Moïse. Il mourut en Egypte, l'an du monde 2522, après avoir vécu 136 ans. Il y en eut un autre, fils de Bani.

AMRAPHEL, roi de Sennaar, est un des rois qui se liguèrent avec Codorlahomor, roi des Elamites, pour faire la guerre aux rois de la Pentapole. Ces rois ligués battirent ceux de la Pentapole, pillèrent leurs villes, et firent un grand nombre de prisonniers, entre lesquels se trouva Loth Mais Abraham les ayant poursuivis, reprit Loth et recouvra tout le butin.

AMRI, général des armées d'Ela, roi d'Israël, ayant appris que Zambri avait assassiné son maître, se fit nommer roi par l'armée, marcha contre l'assassin d'Ela, qui avait usurpé le royaume, l'assiégea dans la ville de Thersa, et le força à se brûler lui même dans son palais avec toute sa famille. Il mourut l'an du monde 3086.

AMULIUS, roi d'Albe, fils de Procas, dixième descendant d'Ascagne. Son frère Numitor ayant succédé à la couronne par droit d'aînesse, il le renversa du trône, et fit périr son fils Ægestus. Il obligea ensuite Rhéa Sylvia, fille de Numitor, à se consacrer au culte de Vesta, afin qu'elle ne pût jamais être mère. Mais Rhéa Sylvia devint enceinte, et prétendit que, comme elle allait puiser de l'eau à une fontaine, le dieu Mars lui avait fait violence. Cette fable, toute digne qu'elle était de ces temps grossiers, ne fut pas crue d'Amulius; et lorsque Rhéa Sylvia mit au monde deux jumeaux, son oncle la fit condamner à mort. On ordonna en même temps que les enfans fussent jetés dans le Tibre. Ces deux enfans, Romulus et Rémus, ayant été sauvés par un prodige (voy. ROMULUS), se décidèrent, lorsqu'ils eurent atteint leur dix-huitième année, à venger leur mère et leur aïeul. Ils se mirent à la tête de plusieurs troupes de paysans qui n'avaient pour enseignes que des bottes de foin attachées à de longues perches, forcèrent la garde qui défendait le palais d'Amulius, le tuèrent et rétablirent Numitor sur le trône. On rapporte cet événement à l'an 754 avant J.-C., et on ajoute qu'Amulius avait alors régné 42 ans. — Il y a un autre *Amulius*, peintre, qui vivait sous le règne de Néron; ses plus beaux ouvrages furent exécutés dans la maison dorée. Il était d'un caractère grave et sévère, et ne peignait jamais que revêtu de sa toge.

AMROU-BEN-EL-ASS, un des plus fameux capitaines Musulmans, d'abord ennemi de Mahomet : puis un des plus zélés propagateurs de sa doctrine, conquit l'Egypte, la Nubie et une partie de la Libye, ouvrit le beau canal qui réunissait la mer Rouge à la Méditerranée, et mourut gouverneur de l'Egypte en 1662. L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, qui lui est attribué, a trouvé des contradicteurs.

AMURAT. Trois empereurs des Turcs ont porté ce nom. Le premier, tué dans un combat en 1389, fut l'un des plus grands princes ottomans; il enleva aux Grecs la Thrace, Gallipoli et Andrinople; ce fut lui qui créa la milice des janissaires. Le deuxième fut aussi un grand prince; il mourut en 1451, à 75 ans. Le troisième fut un prince debauché et cruel; il fit étrangler ses cinq frères, et mourut en 1595.

AMYNANDRE, roi des Athamanes, peuples voisins des Etoliens, interposa sa médiation en faveur de ces derniers pour obtenir la paix de Philippe, roi de Macédoine, l'an 208 avant J.-C. Long-temps après, à la sollicitation du consul romain, il engagea les Etoliens dans la ligue contre Philippe, amena des secours aux Romains, se laissa gagner ensuite par les promesses d'Antiochus-le-Grand, fut obligé de quitter ses états par l'adresse de ce même Philippe, remonta peu après sur son trône où le rappela son

peuple irrité de l'orgueil des lieutenans du prince macédonien, fit sa paix avec les Romains, et engagea la ville d'Ambracie à leur ouvrir ses portes. On ignore le temps et les circonstances de sa mort.

AMYNTAS. Nous en compterons quatre. Amyntas I, roi de Macédoine, fils d'Alcétas, auquel il succéda vers l'an 507 avant J.-C. Il mourut peu de jours après la bataille de Salamine, et eut pour successeur Alexandre I, son fils. — *Amyntas* II, fils de Philippe et petit-fils d'Alexandre I, roi de Macédoine. On l'a souvent confondu avec Amyntas III; mais il y a eu 36 ans d'intervalle entre ces deux Amyntas; et, comme le troisième a régné 24 ans depuis la mort de Pausanias, que d'ailleurs on lui donne un père différent, il est évident qu'on ne doit pas les confondre. — *Amyntas* III, roi de Macédoine, fils de Tharulée selon les uns, et de Ménélaüs selon d'autres, et probablement petit-fils d'Amyntas II, monta sur le trône par l'assassinat de Pausanias, fils d'Aréopus, l'an 392 avant J.-C. Toute sa conduite fut celle d'un profond politique. Il affermit le trône dans sa famille, augmenta la puissance de la Macédoine, s'attacha ses voisins, et mourut après un règne de 24 ans, laissant trois fils, Perdiccas, Philippe et Alexandre II, qui lui succéda sous la tutelle d'Eurydice sa mère. Le quatrième *Amyntas*, fils d'Antiochus, Macédonien, quitta la Macédoine après la mort de Philippe, sans autre motif que sa haine pour Alexandre-le-Grand, et fut tué par Mozarès, commandant les Perses, non loin de Memphis. On trouve encore plusieurs autres *Amyntas* célèbres dans l'histoire de Macédoine du temps d'Alexandre.

AMYOT (Jacques), né à Melun le 30 octobre 1513, mort à Auxerre le 6 février 1593. Il y a plus de deux cents ans qu'il a écrit, cependant on préfère encore avec justice sa traduction de *Plutarque* à toutes celles qui ont paru jusqu'à nos jours. Il a fait aussi celle de la pastorale connue sous le titre de Daphnis et Chloé. Amyot, abbé de Bellozane sous François I, précepteur des enfans de France sous Henri II, évêque d'Auxerre et grand-aumônier sous Charles IX, enfin décoré de l'ordre du Saint-Esprit sous Henri III, mourut chargé de biens, de gloire et d'honneurs.

AMYTIS, fille d'Astyages, était mariée à Spitamès, dont elle avait deux fils. Cyrus ayant vaincu Astiages, ce prince s'enfuit à Ecbatane, où sa fille et son gendre le cachèrent; mais Cyrus ordonna qu'on les mît à la question ainsi que leurs enfans; Astyages voulant leur épargner les tortures se découvrit lui-même. Cyrus lui donna la liberté, et épousa par la suite Amytis, dont il eut Cambyse et Tanyaxercès. Nous devons dire que ce récit abrégé, fondé sur le récit de Ctésias, se trouve en contradiction avec tous les autres historiens.

ANACHARSIS, Scythe de nation, était fils du roi Gnurus et d'une femme grecque, de sorte qu'avec la langue de son pays il apprit aussi celle d'Homère. Les beautés qu'il y découvrit chaque jour exaltèrent son admiration pour les peuples qui la parlaient. Bientôt l'âpreté du climat, la rudesse des mœurs de ses concitoyens, le déterminèrent à visiter la Grèce; mais l'abbé Barthélemy a rendu son nom immortel, et ses *Voyages du jeune Anacharsis* ne nous permettent pas d'en dire davantage; cet excellent livre est entre les mains de tout le monde.

ANACRÉON naquit à Téos en Ionie, vers l'an 530 avant J.-C. Polycrate, tyran de Samos, l'attira à sa cour, et lui accorda son amitié et ses faveurs. A sa mort, Anacréon se rendit à Athènes, et après la chute d'Hipparque qui y commandait, il retourna à Téos; il s'y trouvait lorsque Histiée fit révolter l'Ionie contre Darius. Alarmé des suites que devait avoir cette rébellion, le chantre des amours et du vin se retira à Abdère, où il conduisit gaiement sa carrière jusqu'à quatre-vingt-cinq ans. Il mourut étranglé, dit-on, par un pépin de raisin. Téos honora sa mémoire et sa statue fut placée à côté de celles de Périclès et de Xantippe. Nous avons d'Anacréon des odes bachiques et

érotiques; ce sont presque autant de modèles achevés dans un genre qui a gardé le nom du vieillard de Téos. Un poëte a dit de lui avec raison:

> Anacréon, aimer fut ton désir.
> La faux du temps, qui détruit toutes choses,
> Sur tes cheveux blanchis par le plaisir
> A respecté ta couronne de roses.

Tout en rendant justice à ses talens, il serait à désirer que la postérité n'eût aucun reproche à faire à ses mœurs.

ANANIAS, un des trois jeunes hommes de la tribu de Juda et de la race royale, qui, ayant été menés captifs à Babylone, furent choisis parmi les autres pour être instruits de toutes les sciences des Chaldéens, et pour servir dans le palais de Nabuchodonosor. On changea le nom d'Ananias en celui de *Sidrach :* il fut sauvé miraculeusement de la fournaise avec ses deux compagnons Misach et Abdenago. Il y a trois autres *Ananias*, l'un fils de Nébedée, souverain pontife des Juifs, qui fut massacré dans Jérusalem au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains; le second. Juif des premiers convertis, qui fut puni de mort avec sa femme Saphire pour avoir trompé saint Pierre sur le prix de la vente d'un champ; et le dernier, disciple des apôtres, qui demeurait à Damas, et y fut enterré dans une église dont les Turcs ont fait une mosquée.

ANNANUS ou ANNE, grand sacrificateur des Juifs, fils de Seth, eut cinq fils qui possédèrent tous la grande sacrificature après lui. C'est le même qui était beau-pére de Caïphe. Il y a un autre *Ananus*, fameux docteur juif du huitième siècle, l'auteur ou plutôt le restaurateur de la secte des caraïtes, c'est-à-dire de ceux qui, scrupuleusement attachés à la loi de Moïse, rejettent toutes les traditions et les interprétations allégoriques imaginées par les thalmudistes. La secte dont il se fit chef vers l'an 730 subsiste encore parmi les Juifs.

ANAPIUS et AMPHINOMUS étaient deux frères qui demeuraient à Catane en Sicile. Dans une des éruptions de l'Etna, un torrent de lave s'approchant de la ville, chacun s'empressa d'emporter ce qu'il avait de plus précieux; mais ces deux frères, abandonnant leur or et toutes leurs richesses, prirent sur leurs épaules leur père et leur mère, qui étaient très-avancés en âge et hors d'état de s'enfuir. Chargés de ce précieux fardeau, il sortirent de la ville. Comme ils n'allaient pas très-vite, la lave les atteignit. L'histoire rapporte qu'elle se sépara en deux sans leur faire aucun mal. On leur érigea des statues à Catane, et on les honorait sous le nom des frères pieux : on avait aussi représenté leur dévouement sublime sur un des bas-reliefs qui ornaient le temple d'Appollonie à Cyzique.

ANATOLIUS, d'Alexandrie, florissait vers l'an 270 avant J.-C., et ressuscita la philosophie péripatéticienne, que l'ecole de Plotin avait fait abandonner. Il fut évêque de Laodicée, et composa plusieurs ouvrages. On ne doit pas le confondre avec un autre *Anatolius*, philosophe platonicien, l'un des maîtres de Jamblique et auteur d'un traité sur les sympathies et les antipathies. Il y a un troisième *Anatolius*, jurisconsulte, fils de Léontius et petit-fils d'Eudoxius, qui avaient l'un et l'autre consacré leur vie à l'étude des lois. Il vécut du temps de Justinien, et parvint à la dignite de consul. Un autre *Anatolius* enfin, jurisconsulte grec, fut un des trois par lesquels l'empereur Phocas fit traduire le code Justinien.

ANAXAGORAS de la secte ionique, fils d'Hégésibulus, naquit à Clazomènes, 500 ans avant J.-C. Ses parens étaient puissans et riches: mais il abandonna le soin de ses biens pour se livrer à l'étude de la philosophie, sous Anaximène de Milet. A vingt ans il entreprit de voyager pour s'instruire, visita l'Égypte, tous les peuples qui cultivaient les sciences, et fut pendant près de vingt autres années absent de sa patrie. Il revint ensuite s'établir à Athènes, où Périclès s'était mis à la tête des affaires publiques. Il se lia particulièrement

avec ce grand homme, et compta bientôt parmi ses disciples les citoyens les plus célèbres, tels qu'Archélaüs et le poëte Euripide. Il fut traduit en justice pour crime d'impiété, lui le plus religieux des philosophes! Il sortit d'Athènes et fut s'établir à Lampsaque, où il termina ses jours, âgé de 72 ans. L'anniversaire de sa mort fut, d'après sa demande, un jour de vacance pour les écoliers de la ville. On compte trois autres *Anaxagoras*, l'un disciple d'Isocrate, qui fut orateur; l'autre grammairien, disciple de Zénon, et le troisième sculpteur, né à Egine, qui fut chargé de faire la statue de Jupiter, que les Grecs élevèrent à Elis après la bataille de Platée.

ANAXANDRIDES. Il y en a deux. L'un fils de Léon, de la première branche des rois de Sparte, qui monta sur le trône vers l'an 550 avant J.-C., et qui ayant épousé une femme stérile en prit une seconde du consentement des éphores et du sénat, et contre l'usage non-seulement de Sparte, mais de toute la Grèce. Il en eut Cléomènes, qui lui succéda. Peu de temps après, la première, après tant d'années de stérilité, lui donna un fils, et ensuite deux autres. L'autre *Anaxandrides*, poëte comique, né à Rhodes ou à Colophon, vivait du temps de Philippe, roi de Macédoine. Athenée fait mention d'une Odyssée composée par ce poëte, et Aristote, dans sa rhétorique, cite quelques-unes de ses comédies. Platon fut un de ceux qui excitèrent la verve satirique d'Anaxandrides, qui fut condamné à mourir de faim pour s'être permis des critiques contre le gouvernement d'Athènes.

ANAXARQUE, philosophe de la secte éléatique était natif d'Abdère, et fut disciple de Diomènes de Smyrne, ou, selon d'autres, de Métrodore de Chio, tous deux de l'école de Démocrite. Appelé auprès d'Alexandre-le-Grand, il le suivit dans toutes ses expéditions, et lui parla toujours avec une entière liberté. Le monarque un jour s'était blessé : « C'est bien là du » sang humain, dit Anaxarque, en » montrant du doigt la blessure, et » non du sang des dieux. » Ce philosophe faisait consister le vrai bien dans la vertu, et pensait que le vrai sage doit trouver son bonheur en lui-même indépendamment des objets extérieurs, ce qui lui fit donner le surnom d'*Eudæmonicos* (ce qui rend heureux).

ANAXILAS. Outre les deux rois de Rhégium qui ont porté ce nom, il y a un troisième *Anaxilas*, de Larisse, philosophe pythagoricien qui vivait à Rome sous le règne d'Auguste. Il s'adonna particulièrement à la médecine, à l'étude des merveilles de la nature, et consigna le fruit de ses recherches dans un ouvrage cité par Irénée et par Epiphane. Ses recherches lui devinrent fatales; il fut accusé de magie, et banni par ordre d'Auguste.

ANAXIMANDRE, fils de Praxiades, fut le disciple et le successeur de Thalès, fondateur de la secte ionique. Comme son maître, il reçut le jour à Milet, la troisième année de la quarante-deuxième olympiade, 610 ans avant J.-C. Il fut chargé de conduire la colonie milésienne, fondatrice d'Apollonie, sur les bords du Pont-Euxin. Il se livra particulièrement à l'étude des sciences mathématiques, et construisit une sphère céleste au moyen de laquelle il expliquait à ses disciples le système du monde. Apollodore nous apprend qu'Anaximandre mourut peu de temps après la deuxième année de la cinquante-huitième olympiade, âgé d'environ soixante-quatre ans. Il avait été contemporain de Polycrate, tyran de Samos. M. Andrieux à fait sur ce philosophe une charmante comédie en vers, intitulée : *Anaximandre, ou le Sacrifice aux Grâces*.

ANAXIMENES. Il y en a deux : l'un fils d'Eurystrate, qui fut le compatriote, le disciple et le successeur d'Anaximandre de Milet dans la secte ionique. Ses disciples les plus célèbres furent Anaxagore et Diogène l'Apolloniate; l'autre, natif de Lampsaque, fut un des historiens les plus estimés de l'antiquité; mais son ouvrage est perdu. Il fut choisi par Philippe de Macédoine pour ensei-

guer les belles-lettres à son fils, et suivit dans plusieurs expéditions le vainqueur de l'Asie. Son adresse sauva sa patrie de la colère du conquérant. Irrité de ce que les habitans de Lampsaque avaient embrassé le parti de Darius, Alexandre voulait détruire cet ville; et, prévoyant les sollicitations d'Anaximènes, il avait particulièrement juré de faire le contraire de ce que lui demanderait son maître : « Je viens te supplier, seigneur, lui dit celui-ci d'anéantir la coupable Lampsaque. » Lié par son propre serment, Alexandre fut obligé de pardonner.

ANCRE, *voyez* CONCINO, CONCINI.

ANCUS MARTIUS, quatrième roi de Rome, était petit-fils de Numa par Pompilie, fille de ce prince. Après un court interrègne qui suivit la mort de Tullus Hostilius, il fut élu l'an 113 de Rome. Il obtint les honneurs du triomphe. Sous son règne le Mont-Aventin et le Mont-Janicule furent enfermés dans l'enceinte de Rome. Il fit construire sur le Tibre le pont Sublicius; il fit bâtir une prison dans la place publique; le port de la ville d'Ostie lui doivent leur origine. Il fit creuser des salines, et en distribua le sel au peuple : ce fut l'origine des libéralités publiques connues sous le nom de *congiaria*. Au nombre des monumens publics élevés par ses ordres, on doit placer le temple de Jupiter-Férétrien, l'aquéduc magnifique dit de l'*Aqua Martia*. Il mourut après un règne de vingt-quatre ans; il laissa deux fils dont l'aîné était âgé de quinze ans, et leur donna imprudemment pour tuteur Tarquin, nouvellement établi à Rome.

ANDOCIDE, fils de Léogoras, né à Athènes l'an 468 avant J.-C., était d'une des principales familles de cette ville. Il se mêla de bonheur des affaires publiques, et fut l'un de ceux qui négocièrent avec les Lacédémoniens la paix de trente ans qui précéda la guerre du Péloponèse. Nous avons quatre *Discours* qui lui sont attribués. L'abbé Auger les a traduits en français dans le recueil intitulé : *les Orateurs athéniens*; Paris 1792, in-8°. La simplicité est le principal caractère de l'éloquence d'Andocide; il n'a pas de grands mouvemens oratoires; mais il plaît par cela même qu'il montre moins de prétention. Andocide mourut dans un âge fort avancé.

ANDRAGATE, né sur les bords du Pont-Euxin, commandait en 383 dans les Gaules la cavalerie de Maxime, lorsque ce rebelle entreprit de se faire couronner empereur. Il s'attacha étroitement à sa fortune; mais ayant appris la défaite et la mort du tyran, n'espérant plus de pardon pour lui-même, il se précipita dans la mer en 388.

ANDRÉ, frère de saint Pierre, natif de Betsaïde, fut d'abord disciple de saint Jean-Baptiste, et ensuite le premier disciple de J.-C. Il lui amena son frère Simon ou Pierre, qui assistèrent aux noces de Cana. Il était pêcheur, et prêcha l'Évangile à Patras en Achaïe, où suivant la commune opinion, il fut martyrisé et crucifié la tête en bas. Un autre *André*, Juif de Cyrène, se rendit fameux sous l'empire de Trajan, et désola la Lybie, dont plus de vingt mille habitans devinrent les victimes de ses fureurs.

ANDRÉ (YVES MARIE), né en 1675, à Châteaulin, en Basse-Bretagne, professeur de mathématiques à Caen, mort dans cette ville en 1764. Ses œuvres complètes parmi lesquelles on distingue l'*Essai sur le Beau*, devenu classique, ont été publiées à Paris, en 1766, par les soins de l'abbé Guyot, son ami.

ANDRÉAS ou ANDRON, médecin grec, disciple d'Hérophile, qui, selon Polybe, vivait sous Ptolémée Philopator, deux siècles avant J.-C. Dioscoride le cite comme s'étant distingué par la connaissance des plantes, Celse comme ayant beaucoup écrit sur la chirurgie. Galien en parle avec mépris, mais sans doute pour venger Hippocrate qu'Andréas, par aveuglement pour son maître Hérophile, faisait profession de dédaigner. On croit qu'il faut distinguer ce médecin d'un autre médecin du même nom, fils de Chrysarus, auquel Galien fait le reproche d'avoir introduit dans la médecine les noms et les su-

perstitions des Babyloniens et autres peuples orientaux.

ANDREOSSI (Antoine François Comte), né à Castelnaudary, en 1761, lieutenant d'artillerie à 20 ans, fit sa première campagne dans la guerre de Hollande en 1787, servit avec éclat dans les armées de la révolution, se distingua en Egypte comme savant et comme militaire, passa rapidement par tous les grades, et concourut comme chef d'état-major à la révolution du 18 brumaire. Directeur du dépôt de la guerre, et général de division, il remplit successivement les ambassades de Londres, de Vienne et de Constantinople, et laissa partout des souvenirs honorables. Il reparut dans les cent jours, sur la scène politique, fut après la bataille de Waterloo un des commissaires envoyés vers les armées étrangères qui marchaient sur la capitale, rentra dans l'inaction jusqu'en 1828, où il vint siéger dans la chambre élective, et mourut cette même année, à Montauban. Parmi ses écrits, on distingue son grand ouvrage sur le Bosphore, Paris, 1828, in-8°, avec 10 planches, et l'*Histoire générale du canal du Midi*, dans laquelle il revendique, pour un de ses ayeux, la gloire d'avoir exécuté avec Riquet le grand canal du Languedoc.

ANDRIEU (Bertrand), graveur en médaille du cabinet du roi, né à Bordeaux le 4 novembre 1761 : il mourut à Paris le 6 décembre 1822. Il peut être regardé comme le restaurateur en France de la gravure en médailles. Pendant quarante ans, son burin, aussi fécond que brillant, a livré aux connaisseurs une foule d'ouvrages qui ont pris place parmi les chefs-d'œuvre de la numismatique. (M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, digne apréciateur de tous les mérites, le chargea d'exécuter pour la ville de Paris, une grande médaille à l'occasion de *la naissance du duc de Bordeaux*, et ce dernier ouvrage d'Andrieu est une de ses plus belles productions.)

ANDRIEUX (François Guillaume Jean Nicolas), secrétaire perpétuel de l'Académie française, professeur de littérature au collége de France, membre de la légion-d'honneur, né à Strasbourg, le 6 mai 1759; après de brillans succès dans les concours de l'Université de Paris, suivit d'abord la carrière du barreau, et la quitta bientôt pour se vouer aux lettres, et s'annonça par sa jolie pièce d'*Anaximandre*. Au conseil des Cinq-Cents, ainsi qu'au Tribunat, il se distingua en y soutenant les principes d'une sage liberté. Eliminé du tribunat, il rentra dans la vie privée, devint professeur de littérature française à l'école Polytechnique et au collége de France, et dans l'un et l'autre auditoire compta presque autant d'amis que d'élèves. Privé de la première de ces places par la restauration, il a dans la seconde imprimé à son enseignement un caractère de philosophie pratique qui s'éloigne également des routines anciennes et des aberrations modernes. Andrieux a suivi avec honneur la carrière du théâtre, ses comédies se distinguent en général par le naturel et par la gaîté; ses *Étourdis* ont surtout obtenu un succès qui s'est toujours soutenu. Ses contes en vers se rapprochent de la manière de Voltaire; il avait publié une édition de ses œuvres, en 4 volumes in-8°, il laisse entr'autres manuscrits, son *Cours de Belles-Lettres* qu'il retouchait depuis long-temps. Son amitié constante pour Guillard et Colin d'Harleville les honora tous trois. Cet homme estimable a été enlevé aux lettres et à l'amitié, à Paris le 10 mai 1833. Ses obsèques ont eu lieu le 12, au milieu du concours de tout ce que la capitale renferme d'hommes distingués dans les lettres, dans les arts et dans les sciences.

ANDRISCUS, appelé par les Romains *pseudo-Philippus* (le faux-Philippe). Selon les historiens latins, les seuls qui aient parlé de lui, il naquit à Adramyttium dans la Troade, de parens d'une très-basse condition. Seize ans après la mort de Persée, roi de Macédoine, il prétendit être fils naturel de ce prince, et prit le nom de Philippe. Il assurait que son père, inquiet sur les résultats de sa guerre contre les Romains, l'avait envoyé à

Adramyttium pour y être élevé comme le fils d'un particulier indigent. Il ajoutait que ce secret de sa naissance se trouvait consigné dans un écrit de la propre main du roi. Ce qui rendait ce récit plus croyable, c'était la ressemblance frappante qu'Andriscus avait, dit-on, avec Persée. Démétrius Soter, auprès duquel il s'était retiré, le livra à la république, et le fit conduire à Rome, où il fut enfermé. On le garda si négligemment qu'il s'échappa, et se réfugia en Thrace. Il y rassembla un certain nombre de partisans, et se déclara héritier du trône. Il remporta plusieurs victoires : les Carthaginois firent alliance avec lui. Il devint tyran et perdit l'affection de ses nouveaux sujets. Il éprouva deux défaites, et se retira chez Bysas, petit prince de Thrace, qui le livra aux Romains : L. Cæcilius Métellus le conduisit à Rome, où il fut mis à mort par ordre du sénat, l'an 147 avant J.-C.

ANDROCLÈS, fils de Phintas et roi des Messéniens avec Antiochus son frère, fut tué dans une sédition. Ses enfans se retirèrent à Sparte; et, lorsque la première guerre de Messène fut terminée, les Lacédémoniens leur donnèrent le canton nommé Hyamie. Androclès et Phintas ses descendans prirent les armes avec les autres Messéniens dans la seconde guerre de Messène; ils furent tués en combattant à la bataille de la Grand'-Fosse. Il y a un autre *Androclès*, célèbre par le trait de reconnaissance d'un *lion*. Cet esclave s'étant enfui de chez son maître, se cacha dans une caverne où bientôt il vit entrer un lion; la frayeur le saisit, mais le lion semble implorer son secours; Androclès en effet lui arrache une énorme épine qu'il avait dans le pied. L'esclave est bientôt arrêté et condamné à être dévoré par les bêtes; mais le *lion* affamé, qui avait été pris à son tour, le reconnaît et le caresse. Androclès obtint sa grâce. On a fait de ce trait un mélodrame aux boulevards.

ANDROCYDES, peintre, naquit à Cyzique et fut contemporain de Zeuxis. Il peignit à Thèbes un tableau de bataille, qu'il fut obligé d'abandonner sans le finir, lors de la révolte des Thébains contre Sparte. Ce tableau fut ensuite consacré dans un temple par le conseil de Ménéclyde, orateur, ennemi de Pélopidas, qu'il croyait humilier par là; car la victoire qui y était retracée avait été remportée par un autre général. Androcydes avait peint avec un art merveilleux les monstres marins qui entouraient Scylla.

ANDROMACHUS était par sa naissance et ses richesses l'un des principaux de Naxos, ville de la Sicile. Cette ville ayant été détruite par Denys-l'Ancien, Andromachus en rassembla les habitans, et s'établit avec eux sur le mont Taurus, dans le voisinage de son ancienne patrie, ce qui donna naissance à la ville de Tauroménium, qui fut fondée vers l'an 395 avant J.-C. Il paraît qu'il s'y maintint dans l'indépendance, car, lorsque Timoléon vint pour délivrer la Sicile du joug de Denys-le-Jeune, Andromachus le reçut dans sa ville, et engagea ses concitoyens à se réunir aux Corinthiens pour affranchir la Sicile. Timée l'historien était son fils. Un autre *Andromachus*, premier médecin de Néron, naquit dans l'île de Crète, et se rendit fameux par le médicament appelé *thériaque*, dont il est l'inventeur. Il fit un poëme dans lequel il donne le secret de sa composition et qui nous a été conservé par Galien. Son fils, nommé Andromachus comme lui, fut aussi *archiater* de Néron, c'est-à-dire premier médecin des empereurs.

ANDRONIC. Il ne s'agit pas ici des Andronic, empereurs de Constantinople, mais d'Andronic de Cyrresthes, architecte grec qui construisit à Athènes le monument connu sous le nom de la Tour des Vents. C'était un bâtiment octogone, sur chacune des faces duquel était sculptée la figure d'un des Vents. Andronic les avait distingués par divers attributs. On les nommait Solanus, Eurus, Auster, Africanus, Favonius, Corus, Septentrio et Aquilo. Au sommet de la tour s'élevait une petite pyramide de marbre qui supportait une mécanique

assez semblable à nos girouettes : elle consistait en un triton d'airain tournant sur un pivot et indiquant avec une baguette le côté de la tour sur lequel était représenté le vent qui soufflait. Ce monument est postérieur au siècle de Périclès et n'a pas éprouvé de grandes dégradations. La Tour des Vents sert aujourd'hui de mosquée à des derviches.

ANDRONICUS. Il y en a trois. *Andronicus Livius*, le plus ancien des poëtes latins, qui fit représenter sa première pièce de théâtre l'an de Rome 514. Il jouait lui-même un rôle dans ses pièces, et l'on dit qu'étant devenu enroué il imagina de faire réciter les paroles par un esclave, tandis qu'il faisait le geste; ce fut l'origine de la pantomime chez les Romains. Il composa aussi des hymnes en l'honneur des dieux. Tite-Live et Valère-Maxime parlent de lui. Les grammairiens et les critiques citent fréquemment ses vers, et ces citations sont tout ce qui reste de lui. L'autre est *Andronicus* de Rhodes, philosophe péripatéticien qui professa d'abord à Athènes avec peu de succès, puis vint s'établir à Rome du temps de Ciceron. Le dernier enfin est *Andronicus Calliotus* (*Jean*), né à Thessalonique, qui vint en Italie après la prise de Constantinople par les Turcs, et donna des leçons de grec à Rome, à Florence et à Ferrare. Il eut pour disciples Ange Politien, Janus Pannonius et George Valla. Appelé ensuite à Paris pour y enseigner le grec, après Hermonyme de Sparte, il fut un de ceux à qui l'Université de cette ville dut le rétablissement de l'etude de la langue grecque. Il mourut en 1478.

ANDRONIQUE, commandant des armées d'Antiochus Epiphanes dans la Judée, fit tuer en trahison le souverain sacrificateur Onias; mais Antiochus fit tuer Andronique dans le même lieu où il avait commis le meurtre.

ANER, l'un des deux Cananéens qui joignirent leurs forces à celles d'Abraham dans la poursuite de Codorlahomor, qui avait pillé Sodôme et enlevé Loth, neveu d'Abraham.

ANGELY (L') fou de Louis XIII, en office, serait aussi inconnu aujourd'hui que la plupart de ses devanciers si Boileau ne lui eût pas fait l'honneur de le nommer dans ses première et huitième satires. Donné au roi par le prince de Condé, qu'il avait suivi dans ses campagnes de Flandre comme valet d'écurie, l'Angély fit en peu de temps une fortune considérable. Il était d'une famille noble, mais pauvre. Quand il fut en faveur, ses parens le reconnurent, et il se fit réhabiliter.

ANGRAN D'ALLERAY (Denis François), lieutenant civil au Châtelet de Paris, magistrat dont les lumières égalaient la probité, périt sur l'échafaud en 1794.

ANGUILLARA (Jean André d'ell), un des plus célèbres poëtes Italiens du XVIe siecle, né vers l'an 1507, à Sutri en Toscane, est surtout connu par sa traduction en octaves des *Métamorphoses d'Ovide*, dont on vante l'élégance plus que la fidélité.

ANNE, de la tribut de Nephtali, femme de Tobie l'ancien et mère du jeune. Après que son mari eut perdu la vue, elle fut obligée de travailler à faire de la toile pour l'entretien de sa famille. Elle vécut dans une très-heureuse vieillesse et fut mise dans le même tombeau avec son mari. Il y a encore de ce nom *Anne la prophétesse*, et *Anne* mère de la Vierge et femme de Joachim, dont on ne trouve le nom ni dans l'Ecriture, ni dans les pères des trois premiers siècles de l'église.

ANNE COMNÈNE, fille de l'empereur Alexis, née en 1083, après avoir échoué dans une conspiration pour détrôner son frère Jean, s'ensevelit dans la retraite, où elle écrivit l'histoire de son père, ouvrage où l'on trouve les défauts du temps et plus de piété filiale que de vérité : morte en 1148. Cette histoire à été traduite par le président Cousin.

ANNE D'AUTRICHE, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, née en 1602, mariée à Louis XIII en 1615. Régente pendant la minorité de Louis XIV, donna au cardinal Mazarin une confiance qui amena les troubles de la France. Morte d'un cancer, le 20 janvier 1666.

ANNE DE BRETAGNE, née à Nantes le 26 janvier 1476, morte au châ-

teau de Blois le 9 janvier 1514, épousa d'abord Charles VIII, roi de France. Son mariage avec Louis XII réunit la Bretagne à la France. Impérieuse et vindicative, elle racheta ces défauts par ses vertus, fut bienfaisante, et répandit ses largesses sur les savans et sur les guerriers qui les méritaient par leurs services.

ANNIBAL. Il y en a trois : *Annibal*, fils de Giscon, suffète et général carthaginois, qui périt de la peste lors du siége d'Agrigente, l'an 406 avant J.-C. Le second, *Annibal l'ancien*, amiral carthaginois, qui ravagea les côtes d'Italie pendant la première guerre punique, et fut lapidé par ses propres soldats. Mais celui qui efface les deux précédens, c'est *Annibal*, fils d'Amilcar Barcas, né l'an 247 avant J.-C., et qui hérita de la haine de son père contre les Romains. A 26 ans il fut investi du commandement général de l'Espagne, mais l'histoire de l'un des plus grands capitaines de l'antiquité ne peut-être tracée en quelques lignes; la seule faute que l'inexorable postérité lui reprochera éternellement, c'est sa conduite timide après la bataille de Cannes. On sait que sur le point d'être livré au sénat romain, par Prusias, son hôte et son ami, l'illustre proscrit eut recours au poison qu'il portait toujours dans sa bague. Sa mort arriva 183 ans avant J.-C. Il en avait 64. Elle a été le sujet de plusieurs tragédies. La vie d'Annibal, que nous a laissée Cornélius Népos, n'est qu'un abrégé incomplet qui doit faire regretter que *Plutarque* lui-même ne l'ait pas écrite.

ANNICÉRIS de Cyrène, se distingua par sa passion pour les chevaux, et par son adresse à conduire un char. S'étant embarqué pour aller à Olympie disputer le prix de la course des chars, il aborda à Ægine, au moment où Pollis y exposait en vente Platon, qui lui avait été livré par Denys le jeune. Annicéris, qui connaissait le mérite de ce philosophe, l'acheta et le renvoya ou plutôt le reconduisit lui-même à Athènes. — Un autre *Annicéris*, de Cyrène comme le précédent, mais beaucoup postérieur à lui, vivait du temps d'Alexandre, et fut disciple de Parœbates de l'école d'Aristippe.

ANQUETIL (Louis-Pierre), historien né à Paris le 21 janvier 1723, mort dans la même ville le 6 septembre 1808, a fait entre autres ouvrages : *l'Esprit de la ligue*; *l'Intrigue du cabinet sous Henri IV et Louis XIII*; *Louis XIV, sa cour et le régent*, et un *Précis de l'histoire universelle*. Il mettait la dernière main à son *Histoire de France*, lorsque la mort le surprit rempli de santé, quoique âgé.

ANQUETIL DU PERRON (Abraham Hyacinthe), frère du précédent, de l'Académie des Inscriptions et de l'Institut, né à Paris le 7 décembre 1731, mort dans la même ville le 17 janvier 1805, un des hommes les plus érudits du XVIIIe siècle, rapporta de ses voyages dans l'Inde dix-huit manuscrits, vécut dans la retraite et publia entr'autres ouvrages, le recueil des livres sacrés des Perses, sous le titre de *Zend-Avesta*, 3 volumes in-4°, 1771.

ANSON (George), amiral anglais, né dans le Staffordshire en 1697, mort le 6 juin 1762, s'est rendu célèbre, surtout par son expédition contre les établissemens Espagnols de l'Amérique méridionale, qui lui valut les faveurs de George II. La relation de son voyage autour du monde, ouvrage d'un M. Robin, qui trop souvent a prêté à l'histoire les couleurs du roman, a été traduit en français, publiée à Paris, 1750, in-4°, et réimprimée en 4 volumes in-12.

ANTALCIDAS, Spartiate, fameux par la paix honteuse qu'il conclut l'an 387 avant J.-C., au nom de toute la Grèce, avec Artaxercès Mnémon, qui le méprisa dès qu'il vit la république de Sparte abattue. En proie aux railleries de ses ennemis, et craignant même d'être poursuivi par les éphores, Antalcidas prit le parti de se laisser mourir de faim.

ANTENOR, sculpteur, vivait à Athènes dans la soixante-seizième olympiade. Il se rendit célèbre en sculptant les statues d'Armodius et d'Aristogiton, destinées à remplacer celles en bronze qui avaient été enlevées par Xercès. Alexandre-le-Grand les retrouva en Perse, et les renvoya aux Athéniens. M. Lantier a fait un

ouvrage en cinq volumes intitulé : *Voyages d'Antenor en Grèce.*

ANTHÉMIUS, architecte et sculpteur, né à Tralles en Lydie, vivait sous l'empire de Justinien. Il connaissait parfaitement les mathématiques; il paraît aussi que les secrets de la physique et de la chimie ne lui étaient pas moins familiers, car les historiens rapportent qu'il imitait les effets du tonnerre et des éclairs. et même, ajoutent-ils, des tremblemens de terre. On serait tenté de croire, d'après ce récit, qu'Anthémius avait trouvé quelque composition assez semblable à la poudre. Son principal titre de gloire est la construction de l'église Sainte-Sophie, dans la plus grande place de Constantinople, nommée *l'Augustéon.* Il mourut vers l'an 534, et laissa à Isidore de Milet la gloire de terminer ce monument. Dans un fragment contenant des problêmes de mécanique et de dioptrique, Anthémius donne la manière de construire les miroirs ardens, et explique en quelque façon comment Archimède a pu, à l'aide de ces miroirs, brûler les vaisseaux des Romains.

ANTHERMUS ou ATHÉNIS, de l'île de Chio, était frère de Bupalus; tous deux étaient sculpteurs ainsi que leur père, leur aïeul et leur bisaïeul. Ils vivaient 540 ans avant J.-C. Un grand nombre de leurs ouvrages décoraient les îles de la Grèce. Il y en avait plusieurs dans l'île de Délos, au bas desquels ils avaient gravé orgueilleusement : *Chio est aussi célèbre par les ouvrages des fils d'Anthermus que par sa puissance.* Pline parle d'une statue de Diane qui se voyait dans cette dernière île, et qu'ils avaient sculptée de telle sorte qu'en entrant dans le temple on croyait lui voir un visage sérieux, tandis qu'elle paraissait sourire à ceux qui sortaient. Une grande partie de leurs ouvrages passa de la Grèce à Rome, où Auguste les plaça dans différens temples. Aristophanes, dans sa comédie des *Oiseaux*, désigne Anthermus sous le nom d'Archennus.

ANTIDOTE, peintre grec, disciple d'Euphranor, vivait 364 ans avant J.-C. Son coloris était sévère et ses ouvrages plus soignés que nombreux. Les plus remarquables étaient un lutteur et un joueur de flûte. On regardait comme un titre encore plus glorieux pour lui d'avoir été le maître de Nicias d'Athènes.

ANTIGÈNES, Macédonien, l'un des chefs des Argyraspides, qui suivirent Alexandre en Asie. Après la mort de ce prince, il resta fidèle à sa famille, et ce fut pour cela qu'il prit le parti d'abord de Perdicas, et ensuite d'Eumènes, qu'il n'abandonna jamais. Ce général ayant été livré à Antigone par les Argyraspides eux-mêmes, Antigènes eut le même sort, et Antigone le fit brûler tout vif, vers l'an 315 avant J.-C.

ANTIGÉNIDAS. Deux Thébains de ce nom se distinguèrent par leur talent à jouer de la flûte. Le premier, fils de Dionysius, donna quelques leçons à Alcibiade; le second, fils de Satyrus, fut beaucoup plus célèbre par les changemens qu'il fit à la flûte, en y multipliant les trous de manière qu'on pût jouer dans plusieurs modes. Il joua devant Alexandre, et il accompagnait ordinairement le poëte Philoxène lorsqu'il récitait ses vers.

ANTIGONE. Nous en comptons trois : *Antigone,* l'un des capitaines d'Alexandre, à qui, après ses premières conquêtes en Asie, ce prince confia le gouvernement de la Lydie et de la Phrygie; le second, surnommé Gonatas, parce qu'il était né à Gonnuse dans la Thessalie, était fils de Démétrius Poliorcète; et le troisième, fils d'Aristobule, fut fait prisonnier avec son père par Pompée. Ce nom a été porté aussi par la fille d'Œdipe, qu'elle réconcilia avec Polynice. Guillard en a fait dans son *Œdipe à Colonne* le plus touchant modèle de la piété filiale et de l'amitié fraternelle.

ANTIMAQUE. Suidas cite quatre poëtes de ce nom : l'un d'eux était de Claros suivant Ovide, et de Colophron selon les autres; il est placé par les grammairiens immédiatement après Homère; il est fâcheux qu'il ne nous reste presque rien d'un poëte dont l'antiquité faisait tant de cas.

ANTIOCHUS, combla de bienfaits Jonathas, Macchabée et Simon son

frère, qui se déclarèrent hautement pour lui contre Démétrius son concurrent au royaume de Syrie. Antiochus Sidétès, Antiochus Gryphus, et Antiochus de Cyzique, amis ou ennemis des Juifs, suivant leurs intérêts, leur firent la guerre avec divers succès. Ce nom se reproduit souvent dans l'histoire ancienne : *Antiochus*, fils de Phintas, roi des Messéniens, régna quelque temps avec Androclès son frère; il mourut vers l'an 744 avant J.-C. *Antiochus I*, surnommé Soter, fils de Séleucus et d'Apamé, se distingua à la bataille d'Ipsus. Il devint par la suite amoureux de Stratonice, épouse de son père, qui la lui céda et lui donna en même temps la portion de ses états située au-delà de l'Euphrate. *Antiochus II*, surnommé Théos (Dieu), fils du précédent et de Stratonice, monta sur le trône l'an 262 avant J.-C. Il fut empoisonné par Laodicé sa femme qu'il avait répudiée et rappelée. *Antiochus*, surnommé Hiérax, fils du précédent et de Laodicé, combattit long-temps contre son frère Séleucus, et fut entièrement défait par lui ; il fut tué par des voleurs l'an 227 avant J.-C. *Antiochus III*, surnommé le Grand, fils de Séleucus et de Laodicé, fut reconnu roi par l'armée de Syrie. Il fut tué à 52 ans, après en avoir régné trente-six. Il avait épousé Laodicé, fille de Mithridate, roi de Pont, dont il eut cinq fils et quatre filles. *Antiochus IV*, fils du précédent, vainquit Héliodore, qui avait usurpé l'autorité, et se fit reconnaître comme roi par les Syriens. *Antiochus V*, surnommé Eupator, fils du précédent, fut tué dans la troisième année de son règne. *Antiochus VI*, surnommé Dionysus ou Bacchus, était fils d'Alexandre Balas; il ne régna que deux ans. *Antiochus VII*, surnommé Evergètes ou Sidétès, fils de Démétrius Soter, fut reconnu roi l'an 140 avant J.-C., et fut tué par les prêtres de la déesse Elymaïs. *Antiochus VIII*, surnommé Epiphanes et Grypus, ou nez crochu; et *Antiochus IX*, surnommé Philopator, se firent la guerre, se réconcilièrent, et régnèrent l'un sur la Syrie, l'autre sur la Cœlésyrie. *Antiochus X*, qui prit les surnoms d'Eusèbe et de Philopator, épousa Sélené, veuve d'Antiochus Grypus. *Antiochus XI* tomba dans l'Oronte, où il se noya. *Antiochus XII* entreprit une expédition contre les Arabes, et il y perdit la vie vers l'an 85 avant J.-C. *Antiochus XIII* (l'Asiatique) fut dépouillé par Verrès et Pompée. Nous avons encore *Antiochus*, roi de Comagène en Asie, qui se réunit à Tigrane pour faire la guerre aux Romains. *Antiochus II*, son fils, qui eut pour concurrent au trône Mithridate son frère: et enfin *Antiochus*, d'Ascalon dans la Palestine, qui fut disciple de Philon, chef de la quatrième académie, et fonda lui-même la cinquième.

ANTIPAS HÉRODE, fils de Hérode-le-Grand, avait épousé la fille d'Arétas, roi d'Arabie, qu'il répudia pour épouser Hérodiade, sa belle-sœur, femme de son frère Philippe, qui était encore vivant. Il y a un autre *Antipas* dont il est parlé dans l'Apocalypse, qui souffrit le martyr à Pergame, dont il était évêque.

ANTIPATER. On en compte jusqu'à six : *Antipater*, ami et ministre de Philippe de Macédoine et de son fils Alexandre-le-Grand, qui mourut très-âgé, l'an 317 avant J.-C. *Antipater*, fils de Cassandre et de Thessalonice, qui disputa à son frère Alexandre le trône de Macédoine. *Antipater*, dont le premier nom était Antipas, fut gouverneur de l'Idumée sous le règne d'Alexandre Jannée et d'Alexandra sa veuve. César le nomma procurateur de la Judée sous les ordres d'Hyrcan ; il rétablit la tranquillité dans ce pays, et l'y maintint au milieu des troubles et des guerres civiles qui déchiraient l'empire romain. Il mourut empoisonné par Malichus, à qui il avait sauvé la vie, et laissa quatre fils dont Hérode est le plus célèbre. *Antipater* (Lœlius Cœlius), historien romain qui vivait du temps des Gracques, et composa une *Histoire de la seconde guerre punique*, dont Brutus fit un abrégé selon le témoignage de Cicéron, qui parle souvent d'Antipater. *Antipater* de Tarse, philosophe stoïcien qui fut disciple de Diogène le Babylonien, et eut avec Carnéade des démêlés très-vifs qu'il consigna dans

ses écrits ; et enfin *Antipater* de Sidon, particulièrement connu par une particularité consignée dans Pline et dans Valère Maxime; tous les ans, le jour de sa naissance, il avait une fièvre éphémère, et ce jour fut aussi celui de sa mort. Cicéron vante sa prodigieuse facilité à faire des vers, et il nous reste plusieurs épigrammes de lui dans l'*Anthologie*.

ANTIPHANES. Suidas, Athénée, Strabon, Étienne de Byzance, citent plusieurs poëtes de ce nom, qui tous se sont exercés dans le genre comique, et dont le plus célèbre est Antiphanes, qui fut contemporain d'Alexandre. Il appartient à la moyenne comédie. Pausanias parle d'un célèbre statuaire d'Argos qui se nommait *Antiphanes*; et Clément d'Alexandrie d'un médecin non moins fameux, qui soutenait que la variété des mets est la cause principale des maladies. Etienne de Byzance cite un *Antiphanes*, poëte comique de Berge, dans la Thrace, qui écrivit des choses si incroyables, que l'on appelait *Bergaiseurs* ceux qui débitaient des contes.

ANTIPHILE, peintre contemporain et rival d'Apelles, naquit en Egypte et fut élève de Crésidème. Il se distinguait par sa grande facilité. Il avait inventé aussi une figure grotesque qu'il avait nommée *Gryllus*, nom qui resta depuis à ces espèces de caricatures. Pausanias parle d'un statuaire du même nom dont on voyait plusieurs ouvrages à Olympie, dans le lieu appelé le *Trésor*.

ANTIPHON, né à Rhamnus en Attique, florissait 430 ans avant J.-C. Il eut pour maître Sophilus son père, et devint célèbre par son éloquence Il ouvrit une école de rhétorique à Athènes, et enseigna cet art à Thucydide. Quintilien, Ammien Marcellin, et Plutarque, en parlent avec beaucoup d'éloges; Platon, au contraire, s'appuyant sur l'autorité de Socrate, le traite avec mépris; mais il faut observer que Socrate fut souvent attaqué et insulté par les sophistes, particulièrement par Antiphon. Il contribua beaucoup à faire abolir la démocratie et à introduire dans Athènes la tyrannie des quatre-cents. Il fut surnommé le Rhamnusien.

ANTISTHÈNE, philosophe Athénien, au commencement du IVe siècle avant J.-C., fut le fondateur de la secte connue sous le nom de Cyniques. Il avait écrit un grand nombre d'ouvrages qui sont tous perdus.

ANTOINE DE BOURBON, roi de Navarre, père de Henri IV. fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, naquit en 1518. Il épousa, en 1548, Jeanne d'Albret, héritière de Navarre, qui lui apporta en dot la principauté de Béarn et le titre de roi. Ce prince brave, mais irrésolu, flotta presque toujours entre les deux religions et les deux partis qui divisaient la France. Il mourut aux Andelys, le 17 novembre 1562, et laissa de son mariage Henri IV, et Catherine de Navarre, mariée à Louis de Lorraine.

ANTOINE. Voy. MARC-ANTOINE.

ANTONIA, seconde fille de Marc-Antoine le triumvir, et d'Octavie première, épousa Drusus, fils de Tibère-Claude Néron et de Livie. Elle se distingua par des vertus dont son père ne lui avait pas donné l'exemple, mais qui furent reproduites par Germanicus son fils. Ce fut elle qui informa Tibère des trames de Séjan, par une lettre que lui porta l'affranchi Pallas. Elle vit régner Caligula, son petit-fils. Ce fou, dans un de ses caprices, lui fit donner le nom d'Auguste et décerner tous les honneurs qui avaient été prodigués à Livie. Bientôt il l'abreuva de tant d'humiliations et de dégoûts, qu'il la força de mettre fin à ses jours, si toutefois il ne l'empoisonna pas, comme on l'a dit; elle mourut l'an 37 ou 38 de J.-C.

ANTONIN (TITUS AURÉLIUS FULVIUS ANTONIUS PIUS, connu sous le nom d'), tirait son origine de Nîmes, et naquit à Lanuvium, dans la campagne de Rome, le 19 septembre de l'an 86. Il dut le jour à Aurélius Fulvius, personnage consulaire, et à Arria Fadilla. L'an 120 il parvint au consulat : il devint ensuite proconsul d'Asie; de retour à Rome, il obtint la confiance d'Adrien, et fut admis dans le conseil de ce prince, où il inclina toujours pour les mesures de douceur.

Ayant épousé Faustine, fille d'Annius Vérus, il évita tout scandale public dans sa manière d'agir envers cette femme, dont la conduite licencieuse a déshonoré la mémoire. Il en eut quatre enfans; Faustine dite la Jeune, qui survécut à ses deux frères et à sa sœur, devint l'épouse de Marc-Aurèle. Adopté, non sans résistance de sa part, par Adrien, en 138, l'année même de son adoption, il parvint à l'empire aux acclamations des Romains; le sénat lui décerna le surnom de Pius, qu'il mérita. Il mourut après un règne de 23 ans, l'an 160 de J.-C. Ses cendres furent placées dans le tombeau d'Adrien, et le sénat lui décerna les honneurs divins.

ANTONINA, femme de Bélisaire, était fille d'un cocher du cirque et d'une comédienne. Son caractère fut encore plus odieux que ses mœurs n'étaient dépravées; elle eut cependant l'art de séduire Bélisaire, qui l'épousa vers l'an 527, au même instant où l'infâme Théodora s'unissait à Justinien, qui n'était encore que César. Ces deux femmes, destinées à ternir l'éclat de deux grands noms par l'ascendant qu'elles prirent sur leurs époux, furent long-temps unies par l'intrigue, la débauche et le crime. L'époque précise de sa mort n'est pas connue.

ANTONINUS LIBERALIS. Ses *métamorphoses*, insérées d'abord dans les *mythologues grecs*, Londres 1676, et Amsterdam 1668, 2 volumes in-8°, font partie de la collection des *Variorum*, et ont été réimprimées séparément, à Leyde, 1774, in-8°, et à Léipsick, 1796, in-8°.

ANVILLE (Jean-Baptiste BOURGUIGNON d'), premier géographe du roi, célèbre par ses cartes, naquit à Paris le 11 juillet 1697, et termina sa carrière le 28 janvier 1782. Il a publié deux cent onze cartes et plans, et soixante-dix-huit mémoires épars dans diverses collections et dans différentes bibliothèques. Les mémoires qu'il a composés sur les mesures itinéraires des Romains, des Grecs et des Chinois, sont les plus beaux monumens de géographie que nous possédions.

ANYSIS, quoique aveugle, fut choisi pour roi d'Egypte après la mort d'Asychis. Il régna vers l'an 1012 avant J.-C. Peu de temps après son avènement à la couronne, Sabacos, roi d'Ethiopie, s'empara de l'Egypte, et Anysis se retira dans les marais, où il demeura cinquante ans, et forma, dit-on, une île de la cendre qu'il se faisait apporter. Sabacos ayant quitté l'Egypte, il revint prendre la couronne.

ANYTUS, fils d'Anthémius, était corroyeur à Athènes, et se livra cependant aux affaires publiques. Chargé de conduire trente vaisseaux au secours de Pylos, qui était assiégé par les Lacédémoniens, il ne put doubler le promontoire Maléa, et revint à Athènes. Le peuple, croyant qu'il avait trahi sa confiance, lui fit faire son procès: il parvint à s'en tirer en corrompant les juges avec de l'argent, et on citait ce trait comme le premier qu'on eût vu à Athènes. On croit que c'est le même qui fut l'un des accusateurs de Socrate, et périt assommé à coups de pierres par les habitans d'Héraclée.

AOD, fils de Géra, de la tribu de Benjamin, jeune homme vigoureux, hardi et si adroit, dit l'Écriture, qu'il se servait également bien des deux mains. Il entreprit de délivrer les Israëlites, qui gémissaient sous la servitude d'Églon, roi des Moabites. Ayant été envoyé vers ce roi par ses concitoyens, pour lui faire des présens, il trouva moyen de rester seul avec lui dans son cabinet, et lui enfonça dans le ventre une dague à deux tranchans, d'une coudée de long. Il retourna aussitôt vers les Israëlites, qui prirent les armes, taillèrent en pièces les Moabites, et choisirent pour leur juge Aod, sous lequel ils jouirent d'une heureuse paix. Il mourut l'an du monde 2720.

APAMÉ, fille d'Artabaze, satrape de la Bactriane, épousa Séleucus, l'un des généraux d'Alexandre, qui donna son nom à trois villes, dont la plus célèbre fut Apamé, en Syrie. Une autre *Apamé*, fille d'Antiochus Soter et de Stratonice, fut mariée à Magas, roi de Cyrène.

APELLES, peintre, naquit à Cos,

et reçut le droit de cité à Éphèse : il était fils de Pythius et frère de Clésiochus. Apelles effaça tous les peintres qui l'avaient précédé, et il excella dans toutes les parties de l'art; mais il se fit remarquer surtout par une grâce inimitable et par la pureté, l'élégance et le choix des formes. Les villes de la Grèce, de l'Archipel, de l'Asie, de l'Egypte, se décoraient et s'honoraient de ses nombreux chefs-d'œuvre. La douceur et la noblesse des manières d'Apelles le faisaient chérir de ses rivaux comme de ses élèves. On le nommait le Prince des peintres, et depuis la peinture fut appelée par excellence l'art d'Apelles. Alexandre le combla de ses faveurs et ne voulut être peint que par lui; il le chérissait tellement, qu'il n'hésita pas à lui sacrifier une esclave charmante nommée Campaspe, dont ce prince était amoureux. On ignore le temps et le lieu de la mort d'Apelles; il avait écrit sur les secrets de son art trois traités qui existaient encore du temps de Pline. Il y a un autre *Apelles*, hérétique qui vivait vers l'an 160, et qui suivit d'abord la doctrine de Marcion, puis adopta et partagea les opinions d'une prétendue prophétesse nommée Philuména.

APELLES, était du nombre des soixante-douze disciples, et souffrit le martyre à Smyrne avec saint Luc.

APELLICON de Théos, de la secte péripatéticienne, est un de ceux auxquels nous devons la conservation des livres d'Aristote.

APER (Marcus), orateur romain, fut successivement sénateur, questeur, tribun et préteur; mais toutes ces charges honorables avaient moins d'attrait pour lui que l'exercice du barreau. Il mourut vers l'an 85 avant J.-C. C'est un des orateurs qui brillent le plus dans le dialogue intitulé : *des Orateurs, ou de la corruption de l'éloquence*, attribué à Tacite.

APHTHONIUS, rhéteur d'Antioche, vivait dans le troisième ou le quatrième siècle. Nous avons de lui des exercices de rhéthorique (*Progymnasmata*) adaptés aux préceptes d'Hermogène, et quarante fables. Elles se trouvent à la suite de celles d'Ésope.

APICIUS. Il y eut trois Romains de ce nom devenus fameux par leur gloutonnerie et leur supériorité dans l'art gastronomique. Le premier vivait sous Sylla, le second sous Auguste et Tibère, et le troisième sous Trajan. C'est le second qui est le plus célèbre, et c'est de lui que Sénèque, Pline, Juvénal et Martial, ont tant parlé. Fort endetté, il fut obligé d'examiner enfin l'état de ses affaires; voyant qu'il ne lui restait plus que 250.000 livres, il s'empoisonna dans la crainte qu'une pareille somme ne lui suffît pas pour vivre.

APION, grammairien, natif d'Oasis en Egypte, vint s'établir à Alexandrie, où il se fit recevoir citoyen. On lui donna le surnom de *Plistonices*, parce qu'il avait vaincu plusieurs fois ses antagonistes. Aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous; il avait plus de jactance que d'érudition, et c'est sans doute pour cela que l'empereur Tibère le nomma *Cymbalum mundi*.

APOLLINAIRE (C. Sulpicius), grammairien. Il reçut le jour à Carthage, et vécut sous les Antonins. Il eut pour élève Helvius Pertinax, qui, après l'avoir remplacé dans son état, devint empereur. On le croit auteur des sommaires en vers placés au-devant des comédies de Térence. Aulu-Gelle, qui étudia sous lui, donne la plus haute idée de son savoir, et dit que son caractere n'avait rien de pédantesque. Il y a eu un *Sidonius Apollinaris*, mort en 488, dont il nous reste six livres d'épîtres et vingt-quatre pièces de poésie. Elles ont été traduites en français.

APOLLODORE. Nous en comptons jusqu'à sept : 1. Celui qui est né à Cassandrée, anciennement Potidée, ville alors soumise au roi de Macédoine. Il se montra le plus zélé partisan de la liberté, et obtint par ce moyen la faveur du peuple : il voulut alors s'emparer de l'autorité, mais il échoua. Il fut plus habile ensuite, s'empara de la tyrannie, et se livra à toute sa cruauté. Détrôné enfin par Antigone Gonatas, il fut jeté dans une chaudière d'eau bouillante, après avoir été écorché vif. 2. Le fils d'As-

clépiade, célèbre grammairien d'Athènes, qui étudia sous le célèbre Aristarque. 3. *Apollodore*, savant médecin et naturaliste de l'antiquité, qui naquit à Lemnos un siècle avant J.-C. Plusieurs autres *Apollodore* ont écrit comme lui sur la médecine. 4. *Apollodore*, peintre athénien, qui connut le premier l'art de fondre et de graduer les couleurs, et d'imiter l'effet exact des ombres. Pline en parle avec enthousiasme; il vit sa gloire éclipsée par celle de Zeuxis. 5. *Apollodore*, philosophe épicurien, que l'on croit avoir été contemporain de Cicéron. 6. L'architecte, né à Damas, qui parvint sous Trajan au plus haut degré de réputation, et qui fut mis à mort par ordre de l'empereur Adrien, dont il avait blessé l'amour-propre. 7. Enfin *Apollodore*, statuaire et modeleur, qui vécut 324 ans avant J.-C. *Pline* le cite comme excellent à représenter les figures des philosophes: il n'était jamais content de lui.

APOLLON, juif originaire d'Alexandrie, homme éloquent, fort versé dans les écritures, et plein de zèle.

APOLLONIDES. Il y en a eu plusieurs: *Apollonides* de Cos, médecin célèbre attaché à la cour des rois de Perse. *Apollonides* de Nicée, grammairien, qui dédia à l'empereur Tibère un commentaire qu'il avait fait sur les *Silles* de Timon. Il y en a eu d'autres, entre autres un historien et géographe qui avait composé un *Traité de l'ambassade de Démosthènes*, un *Recueil d'adages*, une *Description des côtes de l'Europe*. L'*Anthologie* a conservé vingt-quatre de ses épigrammes.

APOLLONIS, née à Cyzique dans un rang obscur, eut le bonheur de plaire à Attale, roi de Pergame, qui l'épousa. L'éclat de son nouveau rang ne changea point son caractère. Elle eut quatre fils, Eumènes, Attale, Philétère et Athéné, qui vécurent dans une telle union, que lorsque l'aîné fut monté sur le trône, les trois autres lui servirent de gardes. Ils érigèrent tous les quatre un temple à leur mère dans la ville de Cyzique.

APOLLONIUS. Nous en comptons jusqu'à dix: 1. L'un des courtisans d'Antiochus Epiphanes, qui fut chargé de détruire Jérusalem, et qui, deux ans après, fut battu et tué par Judas Machabée. 2. *Apollonius* de Perge en Pamphilie, l'un des quatre auteurs dans les écrits desquels les modernes ont puisé la connaissance des mathématiques. Ces auteurs sont, dans l'ordre chronologique, Euclide, Archimède, Apollonius et Diophante. 3. *Apollonius* de Rhodes, né à Alexandrie 194 ans avant J.-C., qui professa la rhétorique. 4. *Apollonius*, fils de Molon d'Alabande dans la Carie, qui là professa à Rhodes, et forma par ses leçons Cicéron et Jules César. 5. *Apollonius* de Thyanes, philosophe pythagoricien, né dans les premières années de l'ère chrétienne, qui voyagea beaucoup. 6. *Apollonius*, philosophe stoïcien, qu'Antonin-le-Pieux fit venir à Rome pour lui confier l'éducation de Marc-Aurèle. 7. *Apollonius*, fils d'Archibius, grammairien d'Alexandrie, qui vivait sous le règne d'Auguste. Apion fut l'un de ses disciples. 8. *Apollonius*, surnommé Dyscole à cause de son humeur chagrine, né à Alexandrie, y fleurit vers l'an 138 de J.-C. Le premier, il réduisit la grammaire en système. 9. *Apollonius* de Rhodes, statuaire, qui vécut quelques années après Alexandre-le-Grand, et fit, de concert avec Tauriscus, le groupe immense connu sous le nom de *Taureau Farnèse*. 10. Enfin, *Apollonius*, statuaire, fils de Nestor d'Athènes, auteur du fameux torse du belvédère, qu'on voit encore dans le Musée des Antiques.

APOLLOPHANES, un des premiers disciples d'Erasistrate, était médecin d'Antiochus III, roi de Syrie, surnommé le Grand. On croit que c'est le même que Galien et Celse citent avec éloge.

APPIEN, historien grec, né à Alexandrie, vécut sous les empereurs Trajan, Adrien et Antonin. Les cinq livres qu'il a écrits sur les guerres civiles sont un des morceaux les plus précieux qui nous soient parvenus de l'antiquité. Montesquieu a beaucoup profité de ses chapitres sur les proscriptions de Marius et de Sylla.

APPIUS CLAUDIUS. Il y en a quatre: 1. Appius Claudius, chef de

la famille Claudia, l'une des plus illustres de Rome, est surtout remarquable par une opposition constante aux plébéiens. Il était né chez les Sabins, et vint s'établir à Rome l'an 250, 504 av. J.-C. 2. Appius Claudius, fils du précédent, se montra encore plus inflexible et plus ennemi des plébéiens que son père. 3. Appius Claudius-Crassinus le décemvir, fut nommé consul l'an 303 de Rome. C'est lui qui fut cause du meurtre de Virginie par son père; conduit en prison, il y mourut avant le jour où il devait paraître en jugement. Tite-Live assure qu'il se tua lui-même. 4. Enfin Appius Claudius, de la même famille que les précédens, fut élu censeur l'an de Rome 442. Il construisit un aquéduc pour conduire de l'eau dans Rome, et le grand chemin auquel la reconnaissance publique donna le nom de *Voie Appienne*. Ce qui en subsiste aujourd'hui excite encore l'admiration. Il fut successivement consul et préteur. Dans un âge avancé il perdit la vue, ce qui lui fit donner le surnom de *Cæcus*. On ne sait dans quelle année mourut ce Romain que Cicéron a placé au nombre des anciens orateurs, et dont il trace l'eloge dans son *Traité de la vieillesse*.

APRES DE MANEVILLETTE, (J.-B.-Nicolas-Denis d'), né au Havre, le 11 février 1707, mort le 1er mars 1780, à 75 ans, sans enfans, s'est placé au nombre des navigateurs les plus distingués et des plus habiles hydrographes. Son *Neptune Oriental*, dont la dernière édition est de 1775, in-fol. atlas, est le premier grand ouvrage de ce genre, le plus complet et le plus parfait qui ait paru, et fait encore autorité parmi les marins.

APRIES, roi d'Egypte, nommé Pharaon Ephrée dans les auteurs sacrés, était fils de Psammis, et petit-fils de Néchao, qui avait fait la guerre à Josias, roi des Juifs. Ce prince, après avoir régné vingt ans avec beaucoup de gloire, s'enfla tellement de ses prospérités, qu'il se vantait de ne pouvoir être détrôné par les dieux mêmes. Tout à coup son bonheur l'abandonna, et ses sujets, s'étant révoltés contre lui, le massacrèrent.

APULÉE (Lucius), philosophe platonicien, naquit au second siècle, vers la fin du règne d'Adrien, à Madaure, ville d'Afrique. Sa famille était illustre. Thésée, son père, remplissait dans sa patrie les fonctions de duumvir; et par Salvia sa mère, parente du philosophe Sextus, il descendait de Plutarque. Il fit ses premières études à Carthage, puis il s'embarqua pour Athènes, afin de se familiariser avec les lettres grecques; d'Athènes il vint à Rome. Il parcourut les diverses contrées de la Grèce et revint à Rome, où il exerça la profession d'avocat. Apulée composa, soit en grec, soit en latin, un grand nombre d'ouvrages dont il ne nous est parvenu que la moindre partie; le plus célèbre est la *Métamorphose*, hyperboliquement appelée *l'Ane d'or*, en onze livres. On ignore l'époque de sa mort.

AQUILA, natif de Pont, dans l'Asie-Mineure, ayant été chassé de Rome, avec les autres Juifs, par l'empereur Claude, se retira à Corinthe. Il accompagna à Éphèse, avec sa femme Priscille, l'apôtre saint Paul, et lui rendit de grands services au péril même de sa vie.

AQUILIUS (Manius), consul et collègue de Marius. Il fut accusé de concussion par L. Fusius avec beaucoup de chaleur et de talent, même convaincu, dit Cicéron; mais il fut absous en mémoire de ses grands succès dans la guerre des esclaves. Il périt misérablement dans la guerre contre Mithridate, par la cruauté de ce prince. Il y a un *Aquilius* (Sabinus), jurisconsulte romain du troisième siècle de l'ère chrétienne, à qui sa sagesse et ses connaissances firent donner le surnom de Caton. Il fut élu consul deux fois de suite en l'année 214 et en 216. Un autre *Aquilius Gallus*, jurisconsulte romain, disciple de Scævola, exerça avec Ateius Capito la charge de tribun du peuple, dans la même année que Pompée obtint le consulat. L'amitié de Cicéron est un grand titre à la réputation d'Aquilius Gallus, qui exerça la questure avec lui.

ARACÉE, septième fils de Chanaan, qui s'établit vers l'Arabie Pé-

trée, et que l'on dit avoir fondé la ville d'Arach au pied du mont Liban, proche de Tripoli de Syrie, laquelle fut ensuite appelée Edesse, et devint une des plus fameuses villes de Syrie.

ARAM, cinquième fils de Sem, fut père des peuples de Syrie, qui sont nommés Araméens, de son nom. Il eut quatre fils : Us, qui bâtit la ville de Damas ; Othus, qui occupa l'Arménie; Géther, qui fut père des Bactriens, et Miséas, qui régna sur les Mazaniens, dont le pays s'appela depuis la vallée de Pasin. Il y a un autre *Aram*, fils d'Esron, père d'Aminadab.

ARAN, fils aîné de Tharé, frère d'Abraham et de Nachor, fut père de Loth, de Melcha et de Jescua. Nachor épousa Melcha, et quelques interprètes prétendent que Sara, femme d'Abraham, est la même que Jescua. Aran mourut à Ur, avant son père.

ARAPHA, nom d'un géant philistin qui eut des descendans d'une grandeur prodigieuse. L'Ecriture en nomme quatre : *Jesbibenab*, qui fut tué par Abisaï; Saph, *qui fut tué par* Jobacaï; Goliath, *par* Ethanaï, et un quatrième qui avait vingt-quatre doigts, qui fut tué par Jonathan, neveu de David.

ARATUS, né à Sicione, vers l'an 272 avant J.-C. A peine âgé de 20 ans, il affranchit sa patrie du joug de la tyrannie, fut préteur, et mourut empoisonné par Philippe. Il y a un autre *Aratus* de Soles, ville de Cilicie, contemporain de Théocrite, qui fait de lui une mention honorable dans sa sixième *idylle* ; il vécut en faveur auprès de Ptolémée Philadelphe, et dans la constante intimité d'Antigone Gonatas, le fils de Démétrius Poliorcètes. Il n'est connu aujourd'hui que par son poëme des *Phénomènes*, dans le genre descriptif, qui a été traduit en vers latins par Cicéron, Germanicus César, Ovide et Avienus.

ARBACE, capitaine mède, jeta les fondemens d'une nouvelle monarchie sur les ruines du trône d'Assyrie, dont il renversa Sardanapale, devenu odieux et méprisable par sa vie efféminée. Cette révolution donna naissance à plusieurs royaumes dont Arbace composa un royaume fédératif, et dont il fut le premier souverain. Il régna 28 ans, et eut Mandocès, son fils, pour successeur. La confédération qu'il avait établie ne subsistait plus un siècle après sa mort, les rois de Ninive ayant recouvré leur pouvoir sur les quatre grandes monarchies asiatiques. On n'est pas bien d'accord sur l'époque de la révolte d'Arbace ; des chronologistes la font remonter en 917, d'autres en 898 avant J.-C.

ARBETION, général des armées romaines sous le règne de Constance, servit d'abord dans les grades les plus obscurs, et s'éleva rapidement par beaucoup d'intrigues et par quelques talens. Sur la fin de sa vie il contribua beaucoup à la défaite de Procope, révolté contre l'empereur Valens, en 365.

ARBOGASTE, Gaulois d'origine, était l'un des principaux officiers de l'armée de Théodose, lorsqu'en 388 ce prince passa de Constantinople en Italie, pour défendre Valentinien II contre l'usurpateur Maxime. Il fit ensuite périr Valentinien par ambition ; et, vaincu en 394 par Théodose, dans le comté de Gorice, il se sauva dans les montagnes, et, voyant qu'il ne pourrait échapper, il se tua de deux coups d'épée.

ARBORIUS (ÆMILIUS MAGNUS), naquit dans l'Aquitaine vers l'an 270. Son père, aïeul maternel du poète Ausone, lui donna les premiers principes de l'éloquence. Touché de son mérite, l'empereur Constantin l'appela à sa cour et le chargea de l'éducation d'un de ses fils. Il sut conserver la faveur du prince sans user de bassesse, et mourut à Constantinople vers 335, comblé de gloire et d'honneurs. Arborius était l'un des hommes les plus éloquens de son siècle ; les ouvrages qu'il avait composés se sont perdus. Ausone, son neveu et son disciple, a consacré deux pièces de vers à sa mémoire.

ARCADIUS empereur de Constantinople, fut l'indigne successeur du grand Théodose, qui laissa en mourant le sceptre d'Occident à Honorius et celui d'Orient à Arcadius. Il naquit en Espagne en 377. Il n'avait que 18 ans lorsque la mort de Théodose

le laissa seul possesseur du trône d'Orient; Arcadius ne l'occupa que pour être le vil esclave des ambitieux, qui tour à tour déchirèrent l'état par leurs perfidies, leurs querelles, et leurs connivence avec les Goths, les Huns et les Vandales, auxquels ils livrèrent les provinces et les trésors de l'empire. Il mourut en 408, dans la trente-unième année de son âge. La nature lui avait donné un extérieur digne de son caractère. Une figure désagréable, une taille petite et mal faite, un air faible, un parler lent, des yeux éteints, annonçaient le plus lâche et le plus imbécile des empereurs. Il eut de sa femme Eudoxie, Théodose II qui lui succéda. Il y a un autre *Arcadius*, grammairien grec d'Antioche.

ARCÉSILAS, de la secte académique, naquit d'un père scythe, à Pitane en Æolide, la première année de la cent-seizième olympiade. Il apprit les mathématiques d'Autolicus et d'Hipponicus le géomètre, la musique de Xantus l'Athénien, et cultiva même la poésie. Il suivit à Athènes les leçons de philosophie de Théophraste le péripatéticien, puis celles de Crantor; et après la mort de Cratès, se trouvant à la tête de l'école, il devint le fondateur de la seconde académie. Malgré son scepticisme il ne fut point ennemi des plaisirs, et son humeur libérale, à laquelle sa fortune et les faveurs d'Eumènes, roi de Pergame, lui permettaient de se livrer, le rendit cher à ses concitoyens. Emule d'Aristippe, il partagea son temps entre l'Amour, Bacchus et les Muses, sans jamais se mêler des affaires publiques; il était enthousiaste de Pindare et d'Homère; il mourut à soixante-quinze ans, la quatrième année de la cent trente-quatrième olympiade. On compte trois autres *Arcesilas*, l'un poëte de l'ancienne comédie, l'autre élégiaque, le troisième statuaire, fils d'Aristodicus.

ARCÉSILAUS, peintre grec, de Pharos, était contemporain de Polygnote. Il peignait à l'encaustique. Il y eut aussi à Rome un statuaire du même nom, ami de Lucullus.

ARCHAGATHUS, premier médecin grec qui vint s'établir à Rome l'an 534 de la fondation de cette ville. Pline rapporte qu'on lui donna le droit de citoyen, et que le public lui acheta *une boutique* dans le faubourg d'Ælius, pour y exercer sa profession.

ARCHELAUS, fils d'Hérode-le-grand, qui succéda à son père seulement dans le gouvernement de la Judée. Ce prince fut exilé à Vienne en Dauphiné par Auguste, en punition de ses cruautés et de ses violences, et il y périt misérablement.

ARCHÉLAUS. L'histoire ancienne en compte six: 1. *Archelaus*, roi de Macédoine, fils naturel de Perdiccas et d'une esclave d'Alcétas son frère. Il protégea Zeuxis, attira à sa cour Euripide et Agathon, deux poëtes tragiques célèbres; Socrate ne se rendit pas à son invitation. Il fut assassiné après avoir régné quatorze ans. Il laissa un fils en bas âge, nommé Oreste. 2. *Archelaus* né dans la Cappadoce, qui devint l'un des plus habiles généraux de Mithridate. Il le servit avec zèle dans sa première guerre contre les Romains. 3. *Archelaus*, fils du précédent, qui resta attaché aux Romains. 4. Le fils de ce dernier, qui devint après la mort de son père grand-prêtre de la déesse de Comane, dignité dont Jules-César le priva après la défaite de Pompée. 5. *Archelaus* de Milet, qui eut pour maître Anaxagore, qu'il suivit dans son exil à Lampsaque et auquel il succéda dans la secte ionique. 6. Enfin *Archelaus*, sculpteur, né à Prienne et fils d'Apollonius. L'inscription grecque qui nous a conservé son nom et sa patrie se lit au bas de *l'apothéose d'Homère*, bas-relief de petite proportion trouvé sur la voie Appienne.

ARCHESTRATE, poëte grec né à Syracuse, florissait peu de temps après le règne d'Alexandre. Il fut l'ami d'un des fils de Périclès, et employa son talent à tracer les lois de la bonne chère. Plutarque fait mention d'un autre *Archestrate*, poëte tragique dont les pièces furent jouées pendant la guerre du Péloponèse.

ARCHIAS, poëte grec d'Antioche, jouit à Rome d'une grande considéra-

tion sous le consulat de Métellus et d'Afranius, et fut protégé par les Lucullus. Cicéron, son élève et son ami, prononça un magnifique plaidoyer en sa faveur, lorsqu'on voulut lui contester le titre et les droits de citoyen romain. Il ne nous reste de lui qu'une quarantaine d'épigrammes. Un autre *Archias*, architecte, né à Corinthe, fut appelé en Sicile par le roi Hiéron, qui le chargea de diriger les travaux de tout genre que ce prince faisait exécuter pour l'avantage et l'ornement de son royaume. Il poussa très-loin l'art des constructions navales, et vivait 240 ans avant J.-C.

ARCHIDAMIE, femme lacédémonienne, ayant appris qu'on avait résolu d'envoyer les femmes dans l'île de Crète, parce qu'on craignait à chaque instant que la ville ne fût prise par Pyrrhus, se présenta au sénat une épée à la main, et dit que les hommes les connaissaient bien peu, s'ils croyaient qu'elles pussent survivre à la ruine de leur patrie. C'est Plutarque qui rapporte ce trait. Aristote, qui vivait à une époque où la république existait encore, peint au contraire les femmes de Sparte comme livrées au luxe et au libertinage.

ARCHIDAMUS. Il y en a quatre: 1. *Archidamus*, fils d'Anaxidamus, de la seconde branche des rois de Sparte, qui monta sur le trône après la mort de son père vers l'an 620 avant J.-C. Il eut pour successeur Agasiclès son fils. 2 *Archidamus II*, fils de Zeuxidamus, de la seconde branche des mêmes rois, qui monta sur le trône l'an 476 avant J.-C., et succéda à son grand-père. 3. *Archidamus III*, de la même branche, fut du vivant de son père chargé du commandement des troupes que les Lacédémoniens envoyèrent au secours des leurs après la bataille des Leuctres. Il monta sur le trône l'an 381 avant J.-C., prit beaucoup de part à la guerre connue sous le nom de *sacrée*, et fut tué dans un combat en Italie. 4. *Archidamus IV*, fils d'Eudamidas, était roi de Sparte, lorsque Démétrius, fils d'Antigone, vint attaquer cette ville. Il fut défait à la vûe de Sparte même, par ce prince qui aurait pris la ville sans les événemens qui l'appelèrent ailleurs. On connaît plusieurs autres *Archidamus* dans l'histoire de Sparte.

ARCHIGÈNE, médecin célèbre, né à Apamée en Syrie, étudia la médecine sous Agathinus, et vint l'exercer à Rome sous Domitien, Nerva et Trajan. Il y obtint une grande réputation. Juvénal, son contemporain, en parle plusieurs fois dans ses satires, et Galien le cite souvent avec éloge. Selon Suidas, Archigène mourut à soixante trois ans, la dernière année du règne de Trajan.

ARCHILOQUE, poëte grec, né à Paros, l'une des Cyclades, vers l'an 700 avant J.-C. Il était fils de Télésiclès, qui avait épousé l'esclave Enipo. Il porta d'abord les armes, et c'est lui qui nous apprend qu'il prit la fuite dans un combat, et que pour être plus léger à la course il laissa son bouclier sur le champ de bataille. Il fut plus redoutable la plume à la main; il se déchaîna contre Lycambe, qui se pendit de désespoir, et son exemple fut suivi de ses trois filles. Accablé d'ennemis qu'il s'était faits par son dangereux talent, réduit à la plus extrême misère, odieux à tout le monde, il alla chercher des ressources dans l'île de Thasos: on le repoussa; les Lacédémoniens ne voulurent pas lui permettre de coucher seulement dans leur ville; mais il remporta la couronne aux jeux olympiques par un hymne en l'honneur d'Hercule, qu'il chanta lui-même, et dont les paroles et la musique étaient de sa composition. Ce triomphe le réconcilia avec sa patrie, sur laquelle il rejaillissait. Il y reporta son funeste talent pour la satire, et périt enfin par le fer de ceux qui étaient les objets de ses vers sanglans.

ARCHIMÈDE, le plus célèbre des géomètres anciens, est peut-être celui de tous les savans qui a eu la réputation la plus étendue et la plus populaire, parce qu'à ses travaux sur les théories abstraites il a joint des inventions mécaniques d'une utilité frappante. Il naquit à Syracuse vers l'an 287 avant l'ère chrétienne. Il était parent d'Hiéron, roi de cette ville; mais il se renferma tout entier dans la

culture des sciences. Il fut l'inventeur des moufles, de la vis sans fin, et de la vis creuse, dans laquelle l'eau monte par son propre poids. Polybe, Tite-Live et Plutarque, parlent avec admiration des machines puissantes et variées qu'il opposa aux attaques des Romains contre Syracuse sa patrie. On dit qu'il fut tué dans ce siége, par un soldat romain qui venait le chercher de la part de Marcellus, et qui fut irrité de ne pouvoir l'arracher aux réflexions dans lesquelles il était plongé. C'était en l'an 212; ainsi Archimède avait soixante-quinze ans. Les historiens cités ci-dessus ne parlent pas des miroirs ardens au moyen desquels il incendia la flotte des Romains; ce sont des écrivains du Bas-Empire qui ont affirmé ce fait.

ARCHIPPUS, l'un des principaux pasteurs de l'église de Colosses, que saint Paul appelle compagnon des peines qu'il souffrait en prêchant l'Evangile.

ARCHYTAS de Tarente, huitième successeur de Pythagore, fut contemporain de Platon, qui suivit pendant quelque temps ses leçons. Il se livra particulièrement à l'étude des sciences mathématiques et mécaniques. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de sa *Colombe volante*. On lui attribue l'invention de la poulie, de la vis, de la crécelle, etc. Il périt dans un naufrage et fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille. Horace lui a consacré une ode, la vingt-huitième du premier livre.

ARDABURIUS, général sous le règne de Théodose II, était Alain d'origine. En 421 il commanda l'armée qui marcha contre les Perses sur les bords du Tigre. Il battit Narsès et l'assiégea dans Nisibe, mais ses troupes s'effrayèrent à la nouvelle de l'arrivée du roi de Perse, et regagnèrent en désordre les frontières de l'empire, après avoir brûlé les machines qu'elles avaient construites pour renverser les murs de Nisibe, tandis que de leur côté les Perses, frappés de la même terreur, se précipitaient dans l'Euphrate. Il soutint d'autres guerres avec honneur.

ARDICES de Corinthe, et TÉLÉPHANES de Sycione, furent deux des premiers artistes qui cultivèrent la peinture, inventée, selon Pline, par Philoclès, Egyptien, ou par Cleanthe de Corinthe. Tout leur art consistait alors à tracer quelques lignes au moyen desquelles ils faisaient sentir les ombres et les lumières; du reste ils n'avaient aucune idée de la couleur.

ARDYS, fils de Gygès, monta sur le trône de Lydie vers l'an 678 avant J.-C. Il combattit les Ioniens, prit la ville de Priène, et fit plusieurs irruptions dans le pays de Milet. Il vit ses états envahis par les Cimmériens, qui avaient été chassés des bords du Bosphore, qui porte leur nom, par les Scythes nomades. Les Cimmériens prirent la ville de Sardes, à l'exception de la citadelle. Ardys régna 49 ans, et laissa son trône à Sadyatte son fils.

ARELLIUS, peintre romain, florissait dans les dernières années de la république; il avait peint dans plusieurs temples des tableaux représentant des déesses; mais le sénat ayant appris qu'il avait retracé sous les attributs divins des courtisanes qu'il aimait avec passion, fit détruire ces ouvrages, malgré leur rare beauté, comme profanant, par leur origine, la sainteté des lieux qu'ils décoraient.

ARÉTAPHILE, fille d'Æglator, vivait à Cyrène à l'époque des guerres entre Mithridate et les Romains. Nicocrates, tyran de Cyrène, ayant fait mourir Phædimus son mari, devint amoureux d'elle et l'épousa: mais quelques bons traitemens qu'elle en reçût, elle ne perdit jamais de vue la vengeance de la mort de son mari et la liberté de sa patrie. Elle ne réussit pas à l'empoisonner: elle tourna alors ses vues d'un autre côté. Elle avait une fille très-belle, et que Léandre, frère du tyran, épousa. Ces deux femmes employèrent tous les moyens de séduction pour engager ce dernier à faire périr Nicocrates; il y consentit, et le fit tuer par un de ses esclaves.

ARÉTAS, nom de plusieurs rois de l'Arabie Pétrée, que la faiblesse des rois de Syrie enhardit à faire des incursions dans la Cœlésyrie.

ARÉTIN (Pierre), né à Arezzo, en 1492, mort à Venise, en 1547, l'un des auteurs italiens du seizième siècle qui fit le plus de bruit, mais qui dut la plus grande partie de sa réputation aux excès de sa plume.

ARÉUS, fils d'Acrotatus, de la première branche des rois de Sparte, monta sur le trône l'an 309 avant J.-C. Il repoussa Pyrrhus, qui était venu attaquer Lacédémone; secourut les Athéniens, attaqués par Antigone Gonatas; et il perdit la vie dans un combat contre ce prince, aux environs de Corinthe, l'an 268 avant J.-C. Il eut pour successeur Acrotatus son fils. Il y a un autre *Aréus*, mal nommé Arius, natif d'Alexandrie et philosophe pythagoricien, qui fut un des maîtres d'Auguste, et qui jouit d'une grande faveur auprès de ce prince. Après la défaite d'Antoine et de Cléopâtre, Auguste, lors de son entrée à Alexandrie, déclara qu'une des causes pour lesquelles il pardonnait aux habitans était son amitié pour Aréus.

ARIADNE, impératrice de Constantinople, fille de l'empereur Léon I et de Vérine. Elle épousa Trascalsée, l'un des chefs des Isaures, qu'elle porta au trône après la mort de Léon. Il avait quitté son nom pour celui de Zénon; il était lâche et cruel. Étant tombé en épilepsie, Ariadne le fit porter au tombeau des empereurs, dont elle fit fermer l'entrée, et ce malheureux prince mourut de rage en se rongeant les bras avec les dents. Quarante jours après sa mort, Ariadne épousa Anastase, qu'elle avait eu l'adresse de faire élire empereur. Elle mourut sexagénaire en 515, sans laisser de postérité.

ARIARATHE, nom de plusieurs rois de la Cappadoce. Le premier était fils d'Ariamnès et lui succéda. Il rendit de grands services à Artaxercès dans son expédition contre l'Égypte. Il vivait vers l'an 330 avant J.-C. Il laissa la couronne à Olopherne, son frère. *Ariarathe II*, fils du précédent, succéda à Olopherne, son oncle; il resta fidèle au roi de Perse lorsqu'Alexandre entra dans l'Asie. *Ariarathe III*, défit les Macédoniens, tua Amyntas, leur général, et se remit en possession des États de son père vers l'an 310 avant J.-C. Il eut trois fils, dont on ne connaît qu'Ariamnès, qui lui succéda. *Ariarathe IV*, fils d'Ariamnès II, vivait vers l'an 250 avant J.-C. Il épousa Stratonice, fils d'Antiochus Théos. *Ariarathe V*, fils du précédent, épousa Antiochis, fille d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, et prit le parti de ce prince dans les guerres contre les Romains. *Ariarathe VI*, surnommé Philopator, était fils du précédent. Il refusa la couronne que son père voulut lui céder de son vivant. Il périt dans la bataille où P. Crassus, général romain, fut défait. *Ariarathe VII*, surnommé Épiphanes, fut mis sur le trône par le peuple, et fut tué par ordre du célèbre Mithridate. *Ariarathe VIII*, surnommé Philométor, fils du précédent, fut placé sur le trône par Mithridate et poignardé plus tard par lui. Enfin, *Ariarathe IX* prit le nom de Philadelphe, et devint roi de la Cappadoce après la mort de son frère, auquel il avait montré beaucoup d'attachement.

ARIBERT, fils de Clotaire II, roi de France, était frère de Dagobert I, mais plus jeune que lui et né d'un autre lit. Il mourut en 630, à peine âgé de 16 ans. Il y a deux rois des Lombards de ce nom: *Aribert I*, fils de Gundoald, duc d'Asti, qui succéda à Radoald, en 653, et mourut en 661: et *Aribert II*, fils de Ragimbert, duc de Turin, qui, ayant usurpé l'an 700 la couronne de Lombardie, associa son fils au trône, et mourut peu de mois après. Ce fut un roi cruel. Attaqué par Ansprand, il fut abandonné par ses soldats; il se jeta alors dans le Tésin pour s'échapper à la nage, mais il s'y noya. Son corps fut retiré de la rivière et inhumé à Pavie.

ARIEL, fils de Gad, chef de la famille des Ariélites, un de ceux qu'Esdras députa pour amener quelques-uns de la tribu de Lévi.

ARIGNOTE, fille de Pythagore et de Théano, composa divers traités sur les mystères de Cérès et de Bacchus.

ARIMAZE, était gouverneur d'une forteresse située sur un rocher extrêmement escarpé de la Sogdiane, dans

laquelle s'étaient refugiées la femme et la fille d'Oxyarte. Voici ce que raconte Quinte-Curce : sommé par Alexandre de se rendre, Arimaze lui demanda si les Macédoniens avaient des ailes pour le forcer dans ses murs. Alexandre choisit dans son armée tous ceux qui étaient accoutumés à gravir sur les rochers, et leur promit des récompenses considérables. Ils trouvèrent le moyen de monter sur la partie du rocher qui dominait la forteresse. Alors Arimaze proposa de se rendre, mais Alexandre ne voulut point le recevoir à composition, et étant entré dans la place, il le fit pendre ainsi que ses soldats au bas du rocher. Arimaze était digne par sa bravoure d'un meilleur sort.

ARIOBARZANE, surnommé PHILOROMÆUS, fut roi de Cappadoce, par l'autorité des Romains. Sa vie fut une guerre perpétuelle contre Mithridate. Pompée décida son fils à monter sur le trône. *Ariobarzane II*, surnommé Philopator, fils du précédent, devint roi par l'abdication de son père, vers l'an 67 avant J.-C. Sa femme se nommait Athénaïs, ainsi que sa mère, ce qui pourrait faire conjecturer qu'il avait épousé sa sœur, comme c'était l'usage parmi les rois de l'Asie. *Ariobarzane III*, surnommé Eusébès Philoromæus, fils du précédent, monta sur le trône vers l'an 52 avant J.-C. Il fut obligé d'acheter la protection du peuple romain; et lorsque Cicéron arriva dans ses États, peu de temps après son avénement au trône, il le trouva débiteur de Pompée et de Brutus pour des sommes considérables. Cicéron, à qui ce prince avait été recommandé par le sénat, fit tout ce qui dépendait de lui pour l'assurer sur le trône. Après la mort de César, Ariobarzane prit le parti des triumvirs contre ses meurtriers; et Cassius, qui se trouvait en Asie, le fit assassiner et s'empara de ses trésors, vers l'an 42 avant J.-C.

ARIOCH, premier roi de Pont, ou, selon l'hébreu, roi d'Ellassar, un de ceux qui accompagnèrent Codorlahomor dans son expédition contre les rois de Sodome et Gomorrhe. L'Ecriture parle encore d'*Arioch*, général des troupes de Nabuchodonosor, qui fut chargé par ce prince de faire mourir tous les devins de Babylone, parce qu'ils ne pouvaient pas expliquer le songe qu'il avait fait.

ARION de Méthymne, célèbre lyrique grec, fils de Cyclée et disciple d'Alcman, s'illustra vers la trente-huitième olympiade. Hérodote rapporte qu'il vécut contemporain de Périandre, tyran de Corinthe, qu'il fut le plus habile musicien de son siecle sur la lyre, et que c'est à lui qu'on doit l'origine et le nom du dithyrambe. Il avait composé un grand nombre de poésies lyriques dont il ne nous reste aujourd'hui qu'un hymne en l'honneur de Neptune, conservé par Elien.

ARIOSTE (LOUIS), naquit à Reggio de Modène, le 8 septembre 1474, et mourut à Ferrare le 6 juin 1533. Il composa des vers et des tragédies dans les jeux mêmes de son enfance. Le cardinal Hippolyte d'Est, se l'attacha vers l'an 1503, en qualité de simple gentilhomme; à sa mort, Alphonse, frère du cardinal, le garda à sa cour, où il fit son grand et immortel ouvrage, le poëme de *Roland furieux*. Il le publia en 1516, il le corrigea, le perfectionna et en donna la seconde édition en 1532. C'est son plus beau titre de gloire aux yeux de la posérité. Le duc Alphonse et Léon X ne firent rien pour sa fortune. L'un de ses frères, *Ariosto* (Gabriel), eut aussi quelque talent, surtout pour la poésie latine. Il était né contrefait, et vécut dans de continuelles souffrances. Il mourut à Ferrare, sa patrie, vers l'an 1555. *Ariosto* (Horace), fils du précédent, neveu du célèbre poëte, et poëte lui-même, fut l'ami du Tasse, pour lequel il composa les *Argumens* de tous les chants de sa *Jérusalem délivrée*. Il mourut à 38 ans le 19 avril 1593.

ARIOVISTE, chef germain, d'abord allié de Rome, se brouilla bientôt avec elle, en soumettant à son pouvoir les Æduens, les Séquanois, et quelques autres tribus de la Gaule. Il fut vaincu par César; 80,000 Germains restèrent sur le champ de bataille, deux de ses femmes et une de ses sœurs furent tuées dans l'action, et lui se vit contraint de repasser le Rhin.

ARISTAGORAS, fils de Molpagoras de Milet, s'étant engagé à faire pour le roi de Perse la conquête de l'île de Naxos, Artaphernes, satrape de la Lydie, avec lequel il s'était brouillé, fit échouer son expédition. Craignant qu'on ne lui reprochât cet événement, il fit révolter les Ioniens, chassa de toutes les villes les tyrans qui avaient été placés par le roi de Perse, et y rétablit le gouvernement populaire; il chercha vainement des secours à Lacédémone et fut plus heureux à Athènes; il assiégea la ville de Sardes, qui fut prise et brûlée; les Athéniens retournèrent ensuite dans leur pays : il éprouva alors plusieurs échecs; désespérant de pouvoir résister aux forces du roi de Perse, et ayant confié Milet à Pythagore, il s'embarqua avec ceux qui voulurent le suivre, et alla s'établir dans la Thrace, où il fut tué par les barbares vers l'an 498 avant J.-C.

ARISTARQUE, disciple et compagnon de saint Paul, était de Thessalonique, mais Juif de naissance. Il accompagna saint Paul à Ephèse, et y demeura avec lui pendant les deux ans qu'il y fut, il l'accompagna ensuite dans la Grèce; de là il le suivit en Asie, en Judée, et enfin à Rome, où l'on prétend qu'il fut décapité avec lui sous Néron. Il y a deux autres *Aristarque* : l'un, astronome grec né à Samos, et selon Plutarque, contemporain de Cléanthes, successeur de Zénon, 264 ans avant J.-C., Archimède parle de lui; l'autre, et c'est le plus fameux *Aristarque*, critique célèbre, formé à l'école d'Aristophanes le grammairien, et qui a mérité que son nom designât dans tous les siècles un censeur sévère, mais juste et éclairé. Il était né dans la Samothrace 160 ans av. J.-C. Il n'est plus connu aujourd'hui que comme éditeur d'Homère. Il mourut dans l'île de Chypre, âgé de 72 ans. Suidas fait mention d'un autre *Aristarque*, poëte tragique, contemporain d'Euripide, et qui vécut plus de cent ans.

ARISTÉE. Nous avons sous son nom l'*Histoire des Septante*, c'est-à-dire, de la manière dont a été faite la version grecque de la Bible connue sous le nom des Septante.

ARISTENETE, auteur grec du quatrième siècle, né à Nicée, mourut dans le tremblement de terre de Nicomédie en 358. Il fut l'ami de Libanius. On présume qu'il est l'auteur des lettres publiées sous son nom. M. Boissonade a traduit en entier cet auteur, et M. Félix Nogaret en a donné en 1797 une espèce d'imitation; c'est un mauvais ouvrage, et surtout fort ennuyeux.

ARISTIDE. On en compte six : commençons par le plus célèbre, le fils de Lysimaque; sa probité sévère lui valut le surnom de *Juste*. Devenu archonte, il excita la jalousie de Thémistocles, et fut exilé par l'ostracisme. Il commanda les Athéniens à la bataille de Platée, et eut beaucoup de part à la victoire qui fut remportée sur les Perses. Il mourut dans un âge très-avancé, et comme il ne laissa pas de quoi fournir aux frais de sa sépulture, le peuple s'en chargea, et lui fit ériger un tombeau à Phalères. Sa vie a été écrite par Plutarque et par Cornélius Népos. 2. *Aristide* de Milet, écrivain dont l'époque n'est pas bien connue, et qui avait fait un recueil de contes intitulés *Milésiaques*. 3. *Aristide* (Ælius), disciple de Polémon, né à Hadrianes dans la Bithynie, l'an de J.-C. 129. On lui éleva à Smyrne une statue d'airain auprès du temple d'Esculape; il nous reste de lui cinquante *Discours*. 4. *Aristide* (saint), apologiste de la religion chrétienne, qui vécut sous l'empereur Arien. 5. *Aristide-Quintilien*, qui vivait un peu avant Ptolomée, et dont on a trois livres sur la musique, en grec. Enfin 6. *Aristide* de Thèbes, peintre qui fut élève d'Euxénidas, et vécut 340 ans avant J.-C. Pline cite en détail ses principaux ouvrages. Il y a eu plusieurs autres *Aristide*, artistes, sur lesquels on a fort peu de renseignemens, ou qui n'offrent rien d'intéressant.

ARISTION, fils d'un Athénien, philosophe péripatéticien. Il professa les belles-lettres à Messène et à Larisse dans la Thessalie, et après avoir amassé beaucoup de bien, il revint à Athènes. Nommé ambassadeur auprès de Mithridate, il s'insinua dans sa confiance et devint son ami. Il trahit son

pays en sa faveur et par ambition. Il fut mis à mort par ordre de Sylla.

ARISTIPPE, célèbre philosophe, naquit à Cyrène et se rendit à Athènes, où il devint disciple de Socrate. Il eut par la suite plusieurs discussions avec lui sur la différence de la morale. Il fit plusieurs voyages en Sicile, où il fut admis dans l'intimité de Denys le tyran, qui s'accommodait fort de son genre d'esprit. Il vint aussi à Corinthe, où il fut épris de Laïs. Il retourna ensuite à Athènes; il y rendit service à Eschine, et s'y trouva avec Platon. Il avait fait beaucoup d'ouvrages qui sont perdus. On ignore l'époque de sa mort. On compte trois autres *Aristippe* : l'un écrivit *l'Histoire d'Arcadie;* l'autre fut un philosophe de la nouvelle académie; et le troisième devint tyran d'Argos après la mort du premier Aristomachus. Il fut tué dans un combat près Mycènes, l'an 242 avant J.-C. Plutarque est le seul historien qui parle de lui.

ARISTOBULE. Il y en a un grand nombre. *Aristobule*, l'un des officiers de l'armée d'Alexandre, qui le suivit dans toutes ses expéditions, et fut chargé par lui de rétablir le tombeau de Cyrus. Il écrivit l'*Histoire d'Alexandre*, qu'il ne publia qu'après sa mort; Arrien loue son exactitude. *Aristobule*, fils d'Hyrcan, qui devint, après la mort de son père, l'an 103 avant J.-C., grand-prêtre des Juifs. *Aristobule*, second fils d'Alexandre-Jannée, que Pompée conduisit à Rome, où il le fit paraître à son triomphe, et qui par la suite mourut empoisonné. *Aristobule*, frère de Marianne. *Aristobule*, fils d'Hérode. Et enfin *Aristobule*, juif d'Alexandrie et philosophe péripatéticien. Il composa un commentaire en grec sur le *Pentateuque*, et le dédia à Ptolémée Philométor. Son but était de prouver que les anciens poëtes et les anciens philosophes grecs avaient profité des livres de Moïse.

ARISTOCLÈS. Il y eut en Grèce plusieurs artistes célèbres de ce nom. Le plus ancien, né à Sydonia en Crète, était sculpteur, et florissait 664 ans avant J.-C. Un autre *Aristoclès*, sculpteur de Sycione, vivait 400 ans avant J.-C. Il y eut un peintre de ce nom élève de Nicomaque. *Aristoclès* de Messine, philosophe péripatéticien du deuxième siècle, eut pour disciple Alexandre d'Aphrodisée; il avait composé dix livres de l'*Histoire des philosophes et de leurs opinions*, dont Eusèbe nous a conservé des fragmens et des commentaires particuliers sur la philosophie d'Aristote. Un autre *Aristoclès*, de Pergame, suivit également l'école péripatéticienne, mais la quitta pour embrasser la profession de rhéteur. L'aïeul de Platon se nommait *Aristoclès*, et Platon lui-même porta ce nom dans son enfance.

ARISTOCRATE I, fils d'Æchius, devint roi d'Arcadie après la mort de son père, vers l'an 720 avant J.-C. Il fut lapidé par les Arcadiens, et il eut pour successeur Hicétas, son fils. *Aristocrate* II, fils d'Hicétas et petit-fils du précédent, devint roi de l'Arcadie, vers l'an 640 avant J.-C. Ayant trahi les Messéniens, au secours desquels il était venu contre les Lacédémoniens, les Arcadiens le lapidèrent et ne voulurent plus de roi par la suite.

ARISTODÈME, Messénien, était l'un des descendans d'Ægyptus et de la race des Héraclides. Il se distingua par sa valeur dès le commencement de la première guerre de Messénie. Euphaès ayant été tué l'an 731 avant J.-C., Aristodème fut nommé roi à sa place, et remporta plusieurs victoires signalées contre les Lacédémoniens. Tous ses efforts n'aboutirent qu'à retarder de quelque temps la prise d'Ithome et l'asservissement de sa patrie; et voyant que l'un et l'autre étaient inévitables, il se tua lui-même l'an 724 avant J.-C. *Aristodème*, surnommé Malacus (le Mol), était de Cumes en Italie. Vainqueur des barbares au siége de Cumes, l'an 524 avant J.-C., il se trouva le chef du peuple et ensuite s'empara de la tyrannie. Les fils d'Hippomédon, à la tête d'exilés, s'étant emparé de Cumes par surprise, firent périr Aristodème dans les tourmens les plus affreux, tuèrent ses enfans, sa famille, et rétablirent l'ancien gouvernement vers l'an 490 avant J.-C. Il y eut

aussi un autre *Aristodème*, Athénien et acteur tragique, qui servit d'intermédiaire pour faire la paix entre les Athéniens et Philippe, roi de Macédoine.

ARISTOGITON, Athénien, forma contre Hipparchus, l'un des Pisistratides, et contre ses frères, une conspiration dans laquelle il entraîna Harmodius. Voyant un des conjurés parler à Hippias, ils crurent qu'il lui dévoilait leur secret; ils sortirent alors comme des furieux, et ayant rencontré Hipparchus, ils fondirent sur lui et le tuèrent. Aristogiton parvint à s'échapper; mais il fut bientôt pris et mis à mort. On érigea par la suite des statues à Harmodius et à cet Aristogiton, et leur nom servait de signe de ralliement contre tous ceux qu'on soupçonnait de vouloir attenter à la liberté.

ARISTOLAUS, peintre athénien, fils et disciple de Pausias. Il avait peint Épaminondas, Périclès et plusieurs autres grands hommes. Pline donne la liste de ses ouvrages, recommandables surtout par la correction du dessin. Il vivait environ 323 ans avant J.-C.

ARISTOMACHUS. Il y a eu, suivant Plutarque, deux tyrans de ce nom à Argos, tous deux contemporains d'Aratus, qui chercha à faire tuer le premier pour rendre la liberté aux Argiens, chez qui il s'était retiré pendant son exil; mais cette conspiration fut découverte. Aristomachus fut tué peu de temps après par ses esclaves, et Aristippe, protegé par Antigone Gonatas, se fit tyran à sa place.

ARISTOMAQUE, philosophe péripatéticien, né à Soles en Cilicie, et disciple de Lycon, cultiva l'histoire naturelle et s'occupa surtout des abeilles, sur lesquelles il fit des observations pendant cinquante-huit ans. Pline le cite souvent; son portrait nous a été conservé sur une cornaline où il est représenté contemplant des ruches.

ARISTOMENES, Messénien, était né à Andanie. Nicomède, son père, descendait des anciens rois de Messène, sa mère se nommait Nicotélie. Il fit long-temps la guerre aux Lacédémoniens, et termina ses jours dans l'île de Rhodes. Sa vie a été écrite avec beaucoup de détail par Pausanias dans le quatrième livre de sa *Description de la Grèce*. On la trouve aussi dans le second volume de l'*Histoire des premiers temps de la Grèce*.

ARISTON. Il y en a trois: *Ariston*, fils d'Agasiclès, de la deuxième branche des rois de Sparte, qui monta sur le trône vers l'an 560 avant J.-C. Les Lacédémoniens, sous son règne, prirent enfin l'ascendant sur les Tégéates, qui les avaient vaincus plusieurs fois sous les règnes précédens. *Ariston*, natif de l'île de Chio, surnommé Phalantus parce qu'il était chauve, et Sirène à cause de la douceur de son éloquence. Il fut d'abord disciple de Zénon, fondateur de la secte stoïcienne; mais la sévérité des principes du maître s'accordant mal avec ses mœurs douces, il le quitta pour s'attacher à Polémon; puis s'étant formé une doctrine particulière, il s'établit dans le Cynosarge, et ouvrit une école dont les disciples retinrent le nom. Il mourut des suites d'un coup de soleil. *Ariston* (Titus), jurisconsulte romain qui vivait du temps de Trajan. Pline le jeune en dit beaucoup de bien dans deux épîtres. On compte encore trois philosophes péripatéticiens qui ont porté le nom d'*Ariston*.

ARISTONICUS, fils naturel d'Eumènes, roi de Pergame, et d'une joueuse d'instrumens d'Ephèse, entreprit, après la mort d'Attale, de se mettre en possession des états de son père. Il défit et fit périr le consul P. Licinius Crassus, que les Romains avaient envoyé contre lui, l'an 128 avant J.-C.; mais défait lui-même par Perpenna, et son prisonnier, il fut conduit à Rome, où il termina ses jours en prison. Ce prince fut le dernier de la dynastie des Attalides, qui avaient occupé le trône pendant 134 ans.

ARISTOPHANE, célèbre poëte comique: était fils de Philippe et Athénien de naissance. Il ne nous reste de lui que onze comédies, qui ont été imprimées plusieurs fois; il ne faut y chercher que l'élégance du

style, l'urbanité attique, un grand talent pour saisir les ridicules, et une peinture fidèle des mœurs athéniennes; sur tous ces points il ne laisse rien à désirer. Dans les *Nuées*, il tourna Socrate en ridicule et attaqua les spéculations du philosophe : mais fondées ou non, ces accusations n'eurent aucune influence sur la condamnation de Socrate, qui n'eut lieu que 23 ans après. On s'est servi souvent avec trop d'hyperbole de ce fait historique contre Aristophane. Il y en eut un autre, célèbre grammairien, né à Byzance, qui étudia sous Callimaque et sous Zénodote, vers l'an 198 avant J.-C., et vint à Alexandrie, où se trouvait le plus de ressources pour ceux qui se livraient à la grammaire et à la critique. Il est souvent cité dans les scholiastes des anciens poëtes. Sa capacité lui valut la place de surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie.

ARISTOTE, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, vit le jour à Stagyre, ville de Macédoine, la 385e année avant J.-C.; fils de Nicomachus et de Phaestis, il était destiné à la médecine, qu'il étudia d'abord; mais ensuite la philosophie l'occupa tout entier, et il fut le créateur de l'histoire naturelle. Il ouvrit à Athènes une école d'éloquence, et il y publia des ouvrages qui commencèrent à le faire connaître. Ce fut d'après sa réputation, que Philippe, roi de Macédoine, lui écrivit, l'an 356 avant Jésus-Christ, cette fameuse lettre pour le charger de l'éducation d'Alexandre son fils; ce qu'il fit en effet lorsqu'Alexandre eut atteint sa treizième année. Aristote, revenu à Athènes, y ouvrit une école de philosophie dans le lycée, gymnase à peu de distance de la ville. Bientôt accusé d'impiété, il prit le parti de la retraite, et alla s'établir à Chalcis dans l'Eubée, avec la plus grande partie de ses disciples. Il mourut peu de temps après, l'an 322 avant J.-C., à l'âge de soixante-trois ans. Il fut le fondateur d'une secte de philosophie qui prit le nom de *péripatéticienne*, parce qu'il donnait ses leçons en se promenant. Il a fait une *Rhétorique*, sa *Politique*, et une *Poétique*; mais de toutes les sciences celle qui doit le plus à Aristote, c'est l'*histoire naturelle des animaux*.

ARISTOTIMUS, fils de Damaretus, fils d'Eymon, se fit tyran de l'Elide, par le secours d'Antigone, fils de Démétrius, roi de Macédoine. Il fut tué dans une conjuration que l'on forma contre lui; ses deux filles eurent le même sort.

ARISTOXENE, né à Tarente en Italie, était fils de Spintharus : il se livra à l'étude de la musique et de la philosophie; il alla ensuite voyager dans la Grèce, où il reçut des leçons de Lamprus, d'Erythrès, de Xénophile de Chalcis, philosophe pythagoricien, et enfin d'Aristote, auquel il resta long-temps attaché; mais dominé plus tard par une basse jalousie, il imagina mille faussetés contre ses maîtres et contre Pythagore, Archytas, Socrate et Platon, dont il avait écrit les vies; ses écrits n'ont pas peu contribué à jeter de l'incertitude sur l'histoire de la philosophie.

ARIUS, le plus fameux hérésiarque qui ait paru dans les premiers siècles de l'Eglise, était natif de la Lybie cyrénaïque. Il donna lieu au fameux concile de Nicée, en 325. Il mourut d'une colique d'entrailles, d'autres disent empoisonné, en 336.

ARIUS, roi de Sparte, fit alliance avec Onias, grand-prêtre des Juifs.

ARKWRIGHT (Sir Richard) célèbre manufacturier anglais, lutta quelque temps contre la pauvreté dans laquelle il était né, sortit de l'obscurité, en déployant un génie d'invention qui a donné aux fabriques anglaises une grande supériorité. Créé chevalier, en décembre 1786, il mourut à Crumboord dans le Derbyshire, le 6 août 1792, laissant à sa famille une fortune de 600 mille livres sterlings.

ARMAGNAC. Ce nom est très-célèbre dans l'histoire de France; mais le plus fameux de tous les d'Armagnac est le connétable de France, qui embrassa, en 1410, le parti de Charles, duc d'Orléans, contre le duc de Bourgogne, et devint le principal mobile de la faction d'Orléans, à laquelle il

eut le triste honneur de donner son nom. Ses liens avec le duc d'Orléans furent cimentés par le mariage de ce prince avec sa fille. Il fut massacré en 1418 par la populace, qui força sa prison.

ARMINIUS. C'est ainsi que Tacite nomme cet illustre chef des Cherusques; son véritable nom est Hermann, et c'est ainsi que Klopstock l'appelle. On a fort peu de détails sur la vie du plus grand des Germains, né l'an 18 avant J.-C. Il n'avait que 26 ans quand il extermina les légions de Varus. Ce libérateur de la Germanie, qui combattit le peuple romain dans le plus haut degré de sa splendeur, périt à l'âge de 37 ans, victime d'un complot de ses proches.

ARNAUD (François), abbé de Grandchamp, de l'académie Française, et de celle des inscriptions, né près de Carpentras, en 1721, mort à Paris, en 1784. Le recueil de ses ouvrages, composé de morceaux détachés, a été publié en 1808, 3 volumes in 8.

ARNAUD (François-Thomas-Marie de Baculard d'), né à Paris le 15 septembre 1718, mourut le 8 septembre 1805. Frédéric, roi de Prusse, l'appela auprès de lui à Berlin : dans un souper, où tous les convives professaient à l'envi l'athéisme, lui seul se taisait : « Eh bien ! d'Arnaud, lui dit » le roi, quel est votre avis sur tout » cela ? — Sire, répondit-il, j'aime » à croire à l'existence d'un être au- » dessus des rois. » Il est surtout connu par ses *Nouvelles* appelées *Epreuves du sentiment* et *Délassemens de l'homme sensible*. Elles ont fourni quelques sujets au théâtre, et J.-J. Rousseau en a fait l'éloge. Sa manie d'emprunter à tout le monde a nui à sa réputation.

ARNAULD (Antoine), docteur de Sorbonne, théologien profond et philosophe non moins éclairé, né à Paris le 6 février 1612, mort à Bruxelles, le 8 août 1694. On lui donna le nom de Grand dans le siècle du génie; Santeuil, Racine et Boileau, honorèrent à l'envi sa mémoire par des épitaphes; le dernier surtout n'en parlait qu'avec enthousiasme. L'ouvrage immortel de cet illustre écrivain est l'*Art de penser*, livre véritablement classique, et l'un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner la raison humaine.

ARNAULD (Le vicomte Pierre-Louis d'), maréchal de camp, grand officier de la légion d'honneur, après avoir passé douze ans dans le grade de chef de bataillon, parcourut assez rapidement les grades supérieurs, mérita ses titres et ses décorations par de longs et d'honorables services, commandait en dernier lieu le département de l'Aude, et mourut à Carcassonne le 6 mai 1832, âgé de 60 ans.

ARNIM (Louis Achim d'), l'un des poëtes de l'Allemagne les plus spirituels et les plus originaux, né à Berlin le 20 janvier 1781, mort à sa terre de Wiepersdorf, le 21 janvier 1831, s'appliqua d'abord aux sciences naturelles, mais plus tard, quitta cette étude pour se vouer à la poésie et à la littérature. On a de lui des poésies, des romans, des pièces de théatre. Tous ses ouvrages portent l'empreinte d'une grande richesse d'imagination, de sentiment et d'*humour*, dans le sens de ce mot en Angleterre; mais son originalité dégénère quelquefois en bizarrerie, et le manque de régularité dans la forme comme dans l'exposition, nuit beaucoup à ses inventions d'ailleurs réellement ingénieuses. Ces défauts sont cause que malgré tout son talent, d'Arnim n'a pas produit tout l'effet qu'il aurait pu produire, et qu'il n'a pas joui d'une réputation aussi brillante que ses productions le méritaient.

ARNOBE l'ancien, célèbre apologiste de la religion chrétienne, né à Sicques en Numidie au 3e siècle, était professeur de réthorique dans sa patrie lorsqu'il se convertit au christianisme. La meilleure édition de ses *sept livres contre les Gentils*, où il montre plus d'habileté à combattre le paganisme qu'à défendre le culte qu'il avait embrassé, est celle de Leyde en 1651, in-4°, revue par Saumaise. Son style africain est dur, enflé, quelquefois obscur; mais offre une sorte d'élégance et quelque énergie.

ARPHAXAD, fils de Sem, petit-

fils de Noé et père de Salé; il naquit un an après le déluge, et mourut âgé de quatre cent trente-huit ans. On croit qu'il passa le Tigre, et qu'il s'établit dans le pays d'abord appelé Arphaxitide, et depuis Chaldée. Il est parlé dans Judith d'un *Arphaxad*, roi des Mèdes, que l'on croit être Phraortès, fils et successeur de Déjocès.

ARRACHION ou ARRICHION, athlète de Phigalie, en Arcadie, fut vainqueur au Pancrace, à Olympie, dans les quarante-deuxième et quarante-troisième olympiades. Il se présenta également à la suivante, et fut encore vainqueur de tous ses rivaux, à l'exception d'un seul qui, étant parvenu à l'enlacer avec ses pieds, le saisit à la gorge avec ses deux mains, et le serra jusqu'à l'étrangler. Comme dans ces combats il fallait s'avouer vaincu pour que l'adversaire eût la victoire, il s'ensuivait que celui qui était le plus fort tuait quelquefois son antagoniste, lorsque celui-ci tardait à se rendre; mais Arrachion en mourant serra si fortement un doigt du pied de son adversaire, que la douleur lui arracha l'aveu qu'il était vaincu; ainsi Arrachion fut couronné quoique mort. On lui érigea une statue sur la place publique de Phigalie.

ARRHIDÉE ou ARIDÉE, fils naturel de Philippe et d'une courtisane de Larisse, fut placé sur le trône par les Macédoniens après la mort d'Alexandre-le-Grand, l'an 321 avant J.-C. Comme il était également faible d'esprit et de corps, Perdiccas avait toute l'autorité, et après la mort de ce général, il se laissa conduire par Eurydice, sa nièce et son épouse. Il finit par tomber entre les mains d'Olympias, qui le fit mourir l'an 315 avant J.-C.

ARRIA, femme de Cœcina Pœtus, Romain consulaire qui s'étant trouvé engagé dans la révolte malheureuse de Camillus Scribonianus, en Illyrie, contre l'empereur Claude, fut arrêté et conduit en prison à Rome. Perdant tout espoir de sauver son mari, et voyant qu'il n'avait pas le courage de se donner la mort, elle prit un poignard devant lui, se l'enfonça dans le sein, et le retirant, elle le lui présenta en disant froidement: *Pœte, non dolet. Cela ne fait point de mal.* Pœtus se donna la mort à l'exemple de sa femme.

ARRIA, fille de la précédente, épouse du préteur Thraséa, refusa d'abord de survivre à son mari, condamné par Néron, et ne consentit qu'à sa sollicitation à ne pas abandonner ses enfans.

ARRIEN (Flavius), né à Nicomédie dans la Bithynie, fut disciple d'Épictète, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à la profession des armes, dans laquelle il se distingua bientôt de manière à attirer sur lui les regards de l'empereur Adrien, qui le fit citoyen romain et lui donna le gouvernement de la Cappadoce, qu'il défendit contre les Alains l'an 134 avant J.-C. Adrien le récompensa par la dignité consulaire et le titre de sénateur; on le fit aussi dans sa patrie grand-prêtre de Cérès et de Proserpine. Ses ouvrages les plus célèbres qui nous restent sont le *Manuel d'Épictète* et *les Expéditions d'Alexandre.* Il s'était proposé Xénophon pour modèle; mais ce dernier est plus naïf et moins sec qu'Arrien.

ARSACES. On en compte plusieurs: *Arsaces I*, fondateur de la monarchie des Parthes; il fixa sa résidence à Hécatompolis; il vainquit Séleucus Callinicus et le fit prisonnier; se rendit ensuite maître de l'Hyrcanie, et après un règne prospère d'environ trente-huit ans, il périt dans une bataille contre le roi de Cappadoce. Son nom fut très-célèbre en Orient, et les rois Parthes ses successeurs le prirent tous, comme les empereurs romains prenaient celui de César. On les appela les *Arsacides. Arsaces II*, roi des Parthes, succéda à son père *Arsaces I*, et fut comme lui un prince belliqueux; il se rendit maître de la Médie, défendit le pays des Parthes et de l'Hyrcanie contre Antiochus-le-Grand, en garda la possession, et força ce prince à faire une alliance avec lui. Il laissa son trône à son fils *Arsaces Priapatius*. On compte encore *Arsaces Tiranus*, roi d'Arménie, à l'époque où Julien fit une invasion dans la Perse. Après une capti-

vité de peu de durée dans la tour de l'Oubli, à Ecbatane, où l'avait fait renfermer Sapor, il fut assassiné l'an 369 de J.-C., et l'Arménie devint une province de la Perse.

ARSAME, l'un des premiers rois de l'Arménie, lorsqu'elle eut secoué le joug des rois de Syrie, successeurs d'Alexandre. Polyen nous apprend qu'il donna des secours à Antiochus Hiérax, qui s'était réfugié dans ses états. On croit qu'il fut le fondateur d'Arsamosate, ville de l'Arménie. Il vivait vers l'an 245 av. J.-C. Il est question de plusieurs *Arsame* dans l'histoire de la Perse, savoir: *Arsame,* père d'Hystape, père de Darius; *Arsame*, fils de Darius, *Arsame*, contemporain du même prince, et qui se révolta contre lui; *Arsame*, fils d'Artaxercès Longue-Main, qu'Artaxercès-Ochus fit assassiner; *Arsame*, qui commandait l'armée des Perses au passage du Granique, et qui fut tué à la bataille d'Issus

ARSÈS, le plus jeune des fils d'Artaxercès-Ochus, fut placé sur le trône par l'eunuque Bagoas, qui avait fait périr son père et ses frères, vers l'an 436 av. J.-C. Il n'en jouit pas longtemps, car le même Bogoas voyant qu'il prenait des mesures pour le punir, le fit mourir dans la troisième année de son règne.

ARSINOÉ. Trois femmes célèbres dans l'histoire ont porté ce nom : 1. *Arsinoé*, fille de Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Egypte, et de Bérénice. Elle épousa Lysimaque, roi de Thrace, qui était déjà avancé en âge, et avait plusieurs enfans. Elle perdit dans l'esprit de ce prince l'aîné de ses fils, Agathoclès, que ce roi fit mourir. Quelque temps après, Lysimaque étant parti pour l'Asie, la laissa dans la Macédoine, avec Lysimaque et Philippe, deux fils qu'il avait eus d'elle. Ce prince ayant été tué dans une expédition, Ptolémée Cerannus s'empara de la Macédoine, mais il ne put pas prendre Cassandrée, où Arsinoé s'était renfermée avec ses enfans; alors il lui fit proposer de l'épouser : elle y consentit avec peine; mais, lorsqu'il fut entré dans Cassandrée, il fit massacrer ses deux fils, et l'exila elle-même dans l'île de Samothrace, d'où elle sortit bientôt pour épouser Ptolémée Philadelphe, son frère de père et de mère, et, quoique beaucoup plus âgée que lui, elle lui inspira une telle passion, qu'après sa mort il lui fit élever une statue, et donna son nom à un des nomes de l'Egypte. 2. *Arsinoé*, fille de Lysimaque, roi de Thrace, épousa Ptolémée Philadelphe, dont elle eut trois enfans : Ptolémee, Lysimaque et Berénice. 3. *Arsinoé*, fille de Ptolémée Evergètes et de Bérénice. Elle épousa Ptolémée Philopator, son frère: elle se trouva avec lui au combat de Raphia contre Antiochus, et ne contribua pas peu au succès de cette journée. Ptolémée par la suite étant devenu amoureux d'Agatoclée, se laissa entièrement subjuguer par cette femme et par ses frères, qui obtinrent de lui l'ordre de faire mourir Arsinoé, et ils la firent tuer par un certain Philammon.

ARTABAN IV, roi des Parthes, disputa la couronne à son frère Vologèse III, auquel il succéda après sa mort, quoique Tiridate eût un droit plus légitime en qualité d'aîné. Dans une incursion des troupes romaines, il manqua d'être fait prisonnier par Sévère, et d'être la victime d'une perfidie odieuse de Caracalla. Il soutint contre Macrin une action qui dura deux jours; un traité entre les deux empires fut proposé par ce dernier et accepté par Artaban, auquel on paya les frais de la guerre, et qui retourna dans son pays en l'an 217. Ses succès l'avaient tellement exalté, que le premier des monarques parthes il prit le double diadème et le titre de *grand-roi;* mais sa prospérité fut de peu de durée. Dans un combat contre les Persans il fut défait, pris et mis à mort; par cet événement l'empire des Parthes, qui avait subsisté 475 ans, fut détruit. *Artaban*, frère de Darius. (Voy. Darius.) *Artaban*, capitaine des gardes de Xercès. (V. Xercès.)

ARTABASDE, né en Arménie, commandait dans cette province un détachement des armées romaines en 716, lorsque Léon III, l'Isaurien, disputa l'empire à Théodose III, qui venait de détrôner Anastase II; Artabasde promit à Léon de le favoriser,

et celui-ci s'engagea à le prendre pour gendre. Lorsqu'en 742 Constantin Copronyme eut reçu le sceptre de son père Léon l'Isaurien, qui mourut, Artabasde leva l'étendard de la révolte contre lui pour s'emparer du trône. Les premiers succès furent en sa faveur ; mais enfin, pris par Constantin, dans le fort de Puzanne, celui-ci lui fit crever les yeux ainsi qu'à ses deux fils Nicétas et Nicéphore.

ARTABAZE. Nous en comptons trois : *Artabaze*, fils de Pharnace, qui commandait les Parthes et les Chorasmiens dans l'expédition que Xercès fit contre la Grèce. *Artabaze*, l'un des généraux d'Artaxercès Longue-Main ; il resta fidèle à ce prince tant qu'il vécut, et fit tous ses efforts pour soumettre Datame qui s'était révolté. Après la mort de ce prince, il se révolta lui-même contre Artaxercès Ochus, son successeur, et défit deux fois ses troupes. Obligé enfin de céder, il se réfugia dans la Macédoine. Il se trouva par la suite à la bataille d'Arbelles avec Darius Codoman, et le suivit dans sa fuite. Alexandre le fit satrape de la Bactriane, vers l'an 330 av. J.-C. Il avait un grand nombre de fils auxquels Alexandre donna des gouvernemens. Ses filles furent mariées l'une à Ptolémée, fils de Lagus, l'autre à Eumènes de Cardie, et une troisième à Séleucus. *Artabaze* ou *Artavasde* (car c'est le même nom), fils de Tigrane, hérita de la portion des états de son père qui ne lui avait pas été enlevée par les Romains, et qui se réduisait à peu près à l'Arménie. Après la bataille d'Actium, Cléopâtre étant revenue en Egypte, où Artabaze avait été conduit par Antoine, et voulant obtenir des secours du roi des Mèdes, fit couper la tête à Artabaze, qui était son ennemi, et la lui envoya l'an 28 avant J.-C. Ce prince était fort instruit ; il avait écrit en grec des tragédies, des discours dont quelques-uns existaient encore du temps de Plutarque.

ARTAXERCÈS. On en compte trois : 1. *Artaxercès*, surnommé Longuemain à cause de la longueur de l'un de ses bras, et second fils de Xercès. Son père ainsi que Darius, son frère aîné, ayant été tué par Artaban et d'autres conjurés, il eut le bonheur de leur échapper, et monta sur le trône l'an 464 avant J.-C. Son premier soin fut de punir les assassins de son père. Il fit ensuite la guerre aux Égyptiens, et conclut un traité de paix avec les Athéniens. Ce fut à la cour de ce roi de Perse que Thémistocles se réfugia et fut reçu avec de grands honneurs. Il régna quarante ans, et mourut l'an 424 avant J.-C. On croit qu'il est l'Asuérus de l'Écriture, qui épousa Esther. Xercès son fils lui succéda. 2. *Artaxercès*, surnommé Mnémon, devint roi de Perse après la mort de Darius II, son père, l'an 405 avant J.-C. Cyrus, son jeune frère, ayant conspiré contre lui pour monter sur le trône, à l'instigation de Parysatis, leur mère, il lui pardonna; mais ayant rassemblé par la suite une armée pour le détrôner, il le combattit, et Cyrus fut tué dans la bataille. Il fit d'autres guerres. Après avoir fait périr Darius, l'aîné de ses fils, qui avait conspiré contre lui, il fut tué par Ochus, le plus jeune de ses fils, qui lui succéda l'an 361 avant J.-C. Il avait régné quarante-trois ans. 3. *Artaxercès III*, ou Ochus, était le troisième des fils légitimes d'Artaxercès Mnémon. Il commença son règne par faire massacrer son frère et tout ce qui tenait à la famille royale ; la suite ne répondit que trop à ces commencemens. Après différentes guerres, il entra dans l'Egypte ; il s'y livra à toutes sortes de cruautés, détruisit les temples, et ayant fait égorger le bœuf d'Apis, il se le fit servir dans un repas. Il fut empoisonné par Bagoas, auquel il avait abandonné les soins du gouvernement. Arsès, le plus jeune de ses fils, lui succéda; Bagoas fit mourir tous les autres.

ARTAXIAS ou ARTAXAS, fils d'Artabaze, fut proclamé roi d'Arménie lorsque son père se fut laissé prendre par Marc-Antoine. Ce général, de concert avec Artabaze, roi des Mèdes, l'ayant attaqué, il fut vaincu et prit la fuite ; mais il revint bientôt, et ayant défait Artabaze, et l'ayant fait prisonnier, il rentra en possession de ses états. Il fut tué quelque temps après.

ARTEMIDORE, natif d'Éphèse, vivait sous le règne d'Antonin-le-Pieux. On lui donna le surnom de Daldien, parce qu'il était originaire de Daldis en Lydie. Il est auteur d'un *Traité des songes* en cinq livres, intitulé : *Oneirocriticon*. Un autre *Artémidore*, géographe, vivait environ 100 ans avant J.-C. Strabon et Pline parlent souvent avec éloge de sa *Description de la terre*.

ARTEMISE. Il y en a deux, célèbres différemment : La première, fille de Lygdamie, devint reine d'Halicarnasse, et suivit avec ses vaisseaux Xercès dans une expédition contre la Grèce, et s'y conduisit avec beaucoup d'adresse et de valeur. Les Athéniens la redoutaient tellement, qu'ils avaient promis de magnifiques présens à celui qui l'arrêterait ou qui la ferait prisonnière. La statue que les Lacédémoniens lui érigèrent ne fait pas moins d'honneur à sa mémoire. La seconde *Artémise*, fille d'Hécatomus, roi de la Carie, fut mariée à Mausole, son frère, sorte de mariage que la coutume autorisait en Carie, selon Arrien. Elle le perdit l'an 355 avant J.-C., et en fut inconsolable. Elle proposa des prix considérables à ceux des Grecs qui composeraient avec le plus de succès un discours à la louange de son époux. Isocrate, Theodecte, Naucrite et Théopompe, parurent, selon Aulu-Gelle, à cette espèce de concours. Artémise fit ériger à Mausole un tombeau magnifique, connu sous le nom de *mausolée*, et que l'on regardait comme l'une des sept merveilles du monde. Les Grecs et les Romains ne se lassaient pas d'admirer ce monument, qui faisait le plus bel ornement d'Halicarnasse. Il a subsisté plusieurs siècles, et Pline en a laissé une description dont la vérité ne saurait être contestée. La douleur ne lui fit pas négliger ses états ; on dit cependant qu'elle mourut de mélancolie deux ans après la mort de son époux.

ARTÉMON de Clazomène, mécanicien célèbre, se trouva avec Périclès au siége de Samos, et inventa pour cette opération la tortue et d'autres machines de guerre. Éphore, cité par Plutarque, dit qu'il était boiteux et qu'il se faisait porter dans une litière, ce qui le fit nommer Périphorétos ; mais il est probable qu'il l'avait confondu avec un autre *Artémon*, contemporain d'Anacréon, qui, ayant acquis une très-grande fortune, devint efféminé et paresseux. Il est question dans Pline d'un autre *Artémon*, homme du peuple dont la ressemblance avec Antiochus II était si frappante, que Laodicé, après avoir empoisonné son époux, lui en fit jouer le rôle pendant quelques jours pour avoir le temps de faire désigner son successeur. Il y a eu de plus deux autres *Artémon*, l'un peintre et l'autre sculpteur, qui ont fait des ouvrages pour les palais des césars.

ARTHUR ou ARTUS. La vie de ce fameux prince de la Grande-Bretagne est tellement mêlée de fables, que quelques critiques ont nié jusqu'à son existence ; mais ces fables nombreuses suffisent elles-mêmes pour prouver qu'il vécut et qu'il fit des exploits mémorables. Le récit en serait trop long : qu'il suffise de dire que c'est lui qui institua le fameux ordre des chevaliers de la *Table-Ronde*, ces modèles de la chevalerie, devenus si fameux chez les romanciers, et sur lesquels M. Creuzé de Lesser a fait de nos jours un poëme en vingt chants. On fixe l'époque de sa mort à l'an 542.

ARTIGNY (Ant.-Gachet d'), bibliographe et chanoine de Vienne en Dauphiné, né à Vienne, en 1706, mort dans la même ville, en 1778, a laissé des *Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, en 7 volumes in-12, où l'on trouve des traits intéressans.

ARUNDEL (Thomas Howard, comte d'), maréchal d'Angleterre sous les règnes de Jacques I et Charles I, était un zélé protecteur des savans et des artistes. Son palais sur les bords de la Tamise, et sa maison de campagne dans la province de Surrey, étaient devenus, grâces à sa protection, le séjour des hommes les plus distingués par leurs talens. Lui et lord Pembroke furent les premiers qui formèrent en Angleterre des collections de monumens antiques.

Arundel associa à ses travaux le savant Jean Evelyn, qu'il envoya à Rome. Il envoya ensuite dans le Levant Guil, Petty, et ce fut lui qui en 1627 apporta en Angleterre les marbres connus sous le nom de *marbres d'Arundel*, parmi lesquels se trouve la célèbre *Chronique de Pares,* qui contient les époques les plus mémorables de l'histoire de la Grèce, depuis 1582 avant J. C., époque de la fondation d'Athènes, jusqu'en 264 avant J.-C. Arundel mourut à Padoue en 1646.

ARUNS, petit-fils de Tarquin l'Ancien, roi de Rome, et frère de Lucius-Tarquin, dit le *Superbe*. Servius-Tullius, successeur de Tarquin l'Ancien, était le tuteur des deux jeunes princes. Il résolut, pour s'attirer leur affection, de leur faire épouser ses filles; mais il eut plus égard aux rapports de l'âge qu'à ceux des caractères. Lucius, qui était l'aîné, annonçait déjà des inclinations violentes; il eut une épouse douce et vertueuse. Aruns, bien plus humain que son frère, trouva dans Tullie une compagne ambitieuse et capable des plus grands forfaits. Plus Servius devint âgé, plus elle chercha à porter aux entreprises téméraires Aruns, qui chérissait par dessus tout une vie paisible. Elle désirait avec ardeur d'être delivrée d'un époux indolent : des inclinations également perverses lièrent bientôt Tarquin et Tullie. Tarquin empoisonna sa femme. Tullie se délivra d'Aruns par un crime semblable, et ces deux époux coupables s'unirent vers l'an 218 de Rome, 436 ans avant J.-C.

ASA, fils et successeur d'Aabia, roi de Juda, remporta une victoire signalée sur Zara, roi d'Ethiopie, qui était venu l'attaquer avec une armée formidable, et réclama les secours de Benadad, roi de Syrie, contre Basa, roi d'Israël. Il mourut de la goutte, l'an du monde 3090.

ASAEL, fils de Sarvia, et frère de Joab, fut tué par Abner, dans le combat de Gabaon, parce qu'il s'attachait avec opiniâtreté à poursuivre ce général. Quelques années après, Joab, pour venger la mort de son frère, tua en trahison Abner, qui était venu trouver David à Hébron.

ASANDRE, l'un des généraux de Pharnace II, roi de Pont, se révolta contre lui à cause de sa cruauté, et ce prince, vaincu par César, ayant voulu rentrer dans ses états, Asandre alla à sa rencontre, le défit et le tua. César ayant disposé de la couronne en faveur de Mithridate le Pergaménien, fils naturel du grand Mithridate, Asandre le défit aussi. Il se contenta cependant du titre d'archonte, et il n'osa prendre celui de roi que lorsqu'Auguste l'eut confirmé dans son autorité. Il épousa Dynamis, fille de Pharnace, et mourut l'an 14 avant J.-C., âgé de 93 ans.

ASAPH, fils de Barachias, de la tribu de Lévi, était chantre de David, et très-habile musicien. Dans la distribution que ce prince fit des lévites, pour chanter dans le temple, il ordonna que la famille de Gerson, dont était Asaph, tiendrait la droite. On trouve plusieurs psaumes intitulés du nom d'Asaph, soit que celui-ci les ait composés, ou que David les lui ait adressés.

ASCENÉS, premier fils de Gomer, et petit-fils de Japhet, habita et peupla une région voisine de l'Arménie, d'où l'on prétend que sont sortis les peuples qui occupèrent les Gaules.

ASCLÉPIADE, médecin, natif de Prusa en Bithinie, après s'être fait une réputation en Asie, vint s'établir à Rome, l'an 616 de sa fondation, 110 ans avant J.-C.; refusant les offres de Mithridate, roi de Pont, qui voulait l'attirer près de lui. C'était un esprit ardent; il méconnut la doctrine d'Hippocrate, et suivit des principes tellement vagues, qu'on ne peut pas dire qu'il ait fait école. Il y a un autre *Asclépiade*, philosophe platonicien, natif de Philiase, qui s'établit à Athènes, et se lia d'une étroite amitié avec Ménédème. Ils étaient tous deux si pauvres qu'ils servirent d'abord les maçons, puis se louèrent à un boulanger chez lequel ils passaient des nuits à moudre du blé. Cités devant l'aréopage, pour justifier de leurs moyens d'existence, ils firent comparaître le boulanger; et les magistrats, charmés de leur amour pour l'étude, leur donnèrent à chacun 200 drag-

mes ; *Asclépiade* mourut dans un âge très-avancé, vers le milieu du troisième siècle avant notre ère. Un poëte grec du même nom inventa une sorte de vers appelés *choriambiques* ou *asclépiades*.

ASCLÉPIODORE, peintre athénien, florissait en même temps qu'Apelles, sur lequel il l'emportait pour les proportions et pour l'ordonnance. Il faut le croire, puisqu'Apelles était le premier à l'admirer sous ce rapport. Mnason lui fit peindre les douze dieux, et lui paya 300 mines pour chacun. Il y eut un autre *Asclépiodore*, statuaire, qui excellait à faire les têtes des philosophes.

ASCLÉPIODOTE, natif d'Alexandrie, fut disciple de Proclus pour la médecine et la philosophie éclectique ; il s'acquit dans l'une et l'autre sciences une grande réputation. Il détermina le nombre des couleurs primitives et des diverses nuances que l'on peut former par leur mélange. Il connaissait cinq cents espèces de bois, étudia les vertus des plantes et celles des animaux. Il cultiva la musique, et dans la médecine surpassa son maître. Il se livra aussi à la magie, et fut un thaumaturge.

ASCLÉPIUS de Tralles, l'un des disciples d'Ammonius Herméas, chercha, comme les autres philosophes de la secte éclectique, à concilier les dogmes de Platon avec ceux d'Aristote. Il nous reste de lui des scolies sur les métaphysiques d'Aristote et sur l'arithmétique de Nicomaque. Ces deux livres sont manuscrits à la Bibliothèque du roi.

ASCONIUS PEDIANUS (QUINTUS), grammairien né à Padoue, tenait une école d'éloquence à Rome, sous l'empire de Tibère. Tite-Live et Quintilien fréquentèrent dans leur jeunesse l'école d'Asconius, et tous deux parlent avec respect de leur maître. Il perdit la vue à soixante-treize ans, supporta ce malheur avec résignation, et mourut sous Néron, âgé de 85 ans. Il avait vu Virgile, et il s'était formé une liaison entre eux. Il nous reste d'Asconius des commentaires utiles et fort intéressans sur trois des *Verrines*, le commencement de la quatrième, et cinq autres discours de Cicéron ; le reste de son travail sur les ouvrages du plus éloquent des orateurs romains est perdu pour nous, ainsi que les vies de Virgile et de Salluste qu'il avait composées.

ASDRUBAL. L'histoire ancienne en compte jusqu'à neuf, 1. *Asdrubal*, général carthaginois, fils de Magon, qui fut onze fois *suffète* ou l'un des magistrats suprêmes, et obtint quatre fois les honneurs du triomphe. 2. *Asdrubal*, fils de Hannon, qui, envoyé en Sicile, attaqua Panorme, où était renfermé le proconsul Métellus, perdit une grande bataille, et fut mis à mort à son retour à Carthage. 3. *Asdrubal*, surnommé *le Chauve*, contemporain du précédent, qui fut fait prisonnier dans une expédition contre les Romains. 4. *Asdrubal*, gendre d'Amilcar Barca, et beau-frère d'Annibal, qui fut surnommé *le Beau*, à cause des grâces de sa figure. Il signala en Afrique son courage et ses talens, et se couvrit de gloire en Espagne. Il bâtit Carthage la Neuve, appelée aujourd'hui Carthagène. Il gouvernait l'Espagne avec autant de sagesse que d'activité depuis neuf ans, lorsqu'il fut assassiné 223 ans avant J.-C. par un esclave gaulois. Annibal lui succéda dans le commandement. 5. *Asdrubal Barca*, fils d'Amilcar et frère d'Annibal. Il partagea la haine de sa famille contre Rome, et se signala de bonne heure en Espagne, sous son illustre frère, qui lui laissa le commandement en chef lorsqu'il porta la guerre en Italie. Il combattit long-temps contre les Romains : vaincu par eux près du Métauro, il se précipite au milieu d'une cohorte et meurt en digne frère d'Annibal. Ce dernier n'apprit ce revers qu'à la vue de la tête de son frère, que le consul Néron fit jeter dans son camp. 6. *Asdrubal*, fils de Giscon, se signala en Espagne au commencement de la seconde guerre punique, et prit le commandement de l'armée lorsqu'Asdrubal Barca passa en Italie, l'an 207 avant J.-C. Défait par Scipion, et forcé de se réfugier à Cadix, il passa de là à la cour de Syphax, qu'il parvint à attirer dans le parti des Carthaginois,

en lui faisant épouser sa fille Sophonisbe. L'an 203 avant J.-C., son armée et celle de Syphax furent défaites par Scipion. Il mourut l'an 201 avant J.-C. 7. *Asdrubal* surnommé *Hædus*, ennemi de la faction barcine, fut envoyé à Rome, après la bataille de Zama, l'an 201 avant J.-C., pour obtenir la ratification du traité conclu entre Scipion et Carthage. 8. *Asdrubal*, dernier suffète de Carthage, d'une autre famille que celle des Barca. Il donna lieu à des troubles par son caractère turbulent, et après la seconde guerre punique entraîna sa patrie dans une guerre malheureuse contre Massinissa, qui le défit en bataille rangée. Il défendit Carthage contre Scipion Emilius, fut vaincu et implora la générosité du vainqueur; sa femme se jeta dans les flammes avec ses deux enfans. 9. Enfin *Asdrubal*, petit-fils de Massinissa, roi des Numides, fut associé au précédent pour commander les troupes qui défendaient Carthage contre les Romains, et mit le feu à leur flotte. Accusé ensuite d'intelligence avec les ennemis, il fut massacré dans la place publique, l'an 147 avant J.-C.

ASENAPHAR, roi d'Assyrie, qui envoya les Cutheens dans le pays des dix tribus, après en avoir emmené captifs tous les habitans. C'est le nom que lui donne cette colonie d'Assyriens dans la lettre qu'elle écrivit à Artaxercès, pour empêcher le rétablissement du temple que les Israélites avaient entrepris sous la conduite d'Esdras, après le retour de la captivité de Babylone. On croit que cet Asenaphar est le même qu'Assaradon.

ASENETH, fille de Putiphar, épouse de Joseph, mère d'Ephraïm et de Manassé. On croit que ce Putiphar n'est pas le même qui avait acheté Joseph, et qui, trompé par les calomnies de sa femme, le fit mettre en prison, mais un prêtre d'Héliopolis, différent du premier.

ASER, fils de Jacob et de Zelpha, père d'une des douze tribus, eut quatre fils et une fille. Le partage de ses enfans fut dans un pays très-fertile entre le mont Liban et le mont Carmel; mais cette tribu, soit par faiblesse ou par négligence, ne put jamais se mettre en possession de tout le terrain qui lui avait été assigné.

ASIATICUS. Il fut dans sa jeunesse l'esclave de Vitellius, qui le vendit, le reprit ensuite, et l'affranchit lorsqu'il eut le gouvernement de la Germanie. Vitellius lui accorda la première année de son règne la dignité de chevalier. Il paraît que ce favori usa insolemment de sa puissance. Après la mort de Vitellius il expia ses excès par le supplice des esclaves, l'an de Rome 820.

ASPAR, patrice et général des armées romaines pendant le règne de Théodose II et de ses successeurs, fit ses premières armes sous la conduite de son père Ardaburius, et partagea bientôt avec lui les honneurs du commandement. Dans l'horrible incendie qui dévasta Constantinople en 463, il montra un courage et une activité dont l'histoire a fait une mention honorable. Il fut mis à mort en 471 par ordre de Léon, qu'il avait placé sur le trône.

ASPASIE, naquit à Milet en Ionie; elle était fille d'Axiochus. Elle donna l'exemple de la singulière réunion des talens politiques et littéraires avec toutes les grâces de son sexe. Platon cite une très-belle harangue d'Aspasie en l'honneur des Athéniens morts à Léchée. Il dit qu'elle avait enseigné l'art oratoire à Périclès. Elle adressa des vers à Socrate pour le consoler de l'amour malheureux qu'il ressentait pour elle. La gloire de sa vie fut d'avoir inspiré un sentiment sincère et durable au grand Périclès, qui l'épousa. Elle fut l'objet des hommages d'Alcibiade, et s'attacha dans la suite à un homme obscur et vulgaire nommé Lysiclès; mais bientôt elle le pénétra de son âme, et il acquit en peu de temps un grand pouvoir dans Athènes.

ASPHENES, intendant des eunuques de Nabuchodonosor, qui ne voulut pas permettre que Daniel, Ananias et Azarias, dont le roi lui avait confié l'éducation, vécussent selon leurs coutumes, parce qu'il appréhendait que si ce prince les voyait maigres et défaits, il ne leur fît trancher la tête. C'est lui qui changea leurs noms.

ASPREMONT (d'), vicomte d'Orthe, gouverneur de Bayonne sous le règne de Charles IX. C'est lui qui écrivit à ce prince, lors du massacre de la Saint-Barthélemi : « J'ai trouvé » parmi les habitans et les gens de » guerre, des hommes dévoués à vo- » tre majesté, mais pas un bourreau; » ainsi eux et moi, nous vous sup- » plions de n'employer nos bras et » nos vies qu'en choses possibles, » quelque hasardeuses qu'elles soient. Le nom d'un pareil homme mérite d'être conservé éternellement dans la mémoire des honnêtes gens.

ASSARADON, fils de Sennacherib et son successeur dans le royaume d'Assyrie, qu'Isaïe nomme Sargon. C'est lui qui envoya des prêtres aux Cuthéens, que Salmanasar avait transportés à la place des Israélites. Ce prince fit la guerre à Manassé, roi de Juda, prit Jérusalem, et emmena Manassé captif à Babylone. Il mourut l'an du monde 3336.

ASSAS (Nicolas, chevalier d'), né au Vigan. Capitaine au service de France dans le régiment d'Auvergne, il commandait une grand'garde à Clostercamp, près de Gueldre, lorsqu'au point du jour, 16 octobre 1760, étant allé reconnaître les postes, il tomba sur une colonne ennemie qui s'avançait en silence pour surprendre l'armée française. Aussitôt des grenadiers le saisissent, et le menacent de l'égorger s'il dit un seul mot. Il y allait du salut de l'armée française, qui n'était point préparée à cette attaque. D'Assas se recueille un moment pour grossir sa voix, et il crie : « A moi, Auvergne, voilà les ennemis ! » Aussitôt il tombe percé de coups. C'est Voltaire qui provoqua les tardives récompenses accordées à la famille du chevalier d'Assas, pour ce trait héroïque, qui s'est renouvelé depuis, plus d'une fois, dans les armées françaises. D'Assas était célibataire : on créa pour sa famille une pension de mille livres reversible à perpétuité aux aînés de son nom.

ASSELIN (François), docteur en médecine, est mort à Paris le 17 avril 1832, à peine âgé de 30 ans : victime de son zèle à secourir les cholériques, c'est après quinze jours et quinze nuits de suite passés auprès des malades, qu'il a succombé à la violence du mal.

ASSUR, fils de Sem, demeurait dans le pays de Sennaar; mais, forcé par l'usurpateur Nemrod, il en sortit pour aller vers la source du Tigre, dans un pays auquel il donna son nom, et où il bâtit la ville de Ninive. D'autres prétendent que Nemrod sortit de son pays et vint attaquer l'Assyrie, dont il se rendit maître, et où il bâtit Ninive. Ce mot se prend encore dans l'Ecriture pour l'Assyrie, les Assyriens et le roi de ce pays.

ASTRAMPSYCHUS, auteur d'un petit ouvrage en vers iambiques sur l'explication des songes, qu'on trouve en grec et en latin à la suite d'Artémidore. On ignore l'époque à laquelle il a vécu.

ASTRUC (Jean), médecin distingué du dix-huitième siècle, qui a publié beaucoup d'ouvrages en latin sur l'art qu'il professait, naquit à Sauves dans le bas Languedoc, le 17 mars 1684, et mourut le 5 mai 1766.

ASTYAGE, fils de Cyaxare, roi des Mèdes, monta sur le trône vers l'an 593 avant J.-C. Il avait épousé Aryénis, fille d'Aliatte et sœur de Crésus. On ne sait si ce fut d'elle ou d'une autre femme qu'il eut Mandane. Craignant d'être détrôné par son petit-fils, il maria Mandane à un Perse nommé Cambyse, et ordonna de tuer le fils qu'elle en eut. Ce fils, qui fut le grand Cyrus, ayant été élevé par un berger, se fit reconnaître par son grand-père, et finit par le détrôner. Xénophon a écrit la vie de Cyrus, dont il a fait un roman.

ASYCHIS, roi d'Égypte, succéda à Mycérinus. Il fit faire des propylées au temple de Vulcain du côté du levant, et fit construire une pyramide de briques pour éterniser sa mémoire. Ce fut sous son règne que fut rendue une loi qui permettait aux Égyptiens d'emprunter en donnant pour gage le corps de leur père. L'époque de son règne n'est pas bien connue.

ATENION, peintre grec, élève de Glaucon de Corinthe, se fit une grande réputation à Athènes. On le comparait à Nicias, et quelquefois on

le mettait au-dessus. Il peignit plusieurs morceaux dans le temple de Cérès Éleusine. Pline en fait le plus grand éloge ; il a dû vivre 332 ans avant J.-C. Il mourut très-jeune.

ATHALIE, fille d'Achab et de Jezabel, et femme de Joram, roi de Juda, ayant appris que son fils Ochosias et quarante-deux princes de son sang avaient été massacrés par Jéhu, résolut de faire tuer tous les princes de la race royale, afin de pouvoir monter sur le trône sans obstacles ; mais Jocabed, fille de Joram et sœur d'Ochosias, enleva Joas, fils de ce dernier, et le fit nourrir dans le temple pendant six ans. Après ce temps, Joïada, grand sacrificateur, époux de Jocabed, fit mourir Athalie, et mit Joas sur le trône l'an du monde 3126.

ATHÉAS ou ATÉAS, roi de plusieurs peuples scythes, étant en guerre avec les Istriens, demanda des secours à Philippe, roi de Macédoine, en lui promettant de l'adopter pour son successeur. Philippe lui ayant envoyé des troupes, Athéas, qui n'en avait plus besoin, les renvoya en disant qu'il n'avait point demandé de secours et qu'il n'avait rien promis ; il refusa même de payer la dépense que Philippe avait faite pour lui envoyer ces troupes : alors ce prince irrité leva le siége de Bysance, marcha contre lui, le défit, et emporta un butin considérable. Athéas, quoique âgé de quatre-vingt-dix ans, se mit lui-même à la tête de son armée, et fut tué dans le combat.

ATHÉNAGORAS, philosophe platonicien ou plutôt éclectique, naquit à Athènes au deuxieme siècle de l'ère vulgaire. On a de lui deux ouvrages : l'un, un *Traité de la résurrection des morts*; l'autre une *Apologie de la religion chrétienne*, qu'il adressa aux empereurs Marc-Aurèle et Commode.

ATHÉNAIS, impératrice d'Orient sous le nom d'Eudoxie, était fille d'un sophiste d'Athènes nommé Léonce, qui, lui ayant donné une brillante éducation, crut avoir tout fait pour elle et la déshérita au profit de ses deux frères. Elle vint à Constantinople pour réclamer; Théodore II, qui gouvernait alors l'empire, en devint épris et l'épousa en 421. Son premier soin fut de rassurer ses frères, qui craignaient son ressentiment ; elle les combla d'honneurs et de bienfaits. Elle mourut vers l'an 460.

ATHÉNÉE. Il y en eut quatre : 1. *Athénée*, médecin qui paraît être né à Attale, en Cilicie, vers l'an 9 de l'ère chrétienne. Galien seul en fait mention. 2. *Athénée*, grammairien, né à Naucratis, en Egypte, sous le règne de Marc-Aurèle, vivait encore sous celui d'Alexandre Sévère, vers l'an 228 de J.-C. ; sa vie n'est pas connue. On a de lui un ouvrage intitulé les *Déipnosophistes* ou le *Banquet des savans*, qui est un trésor d'érudition dans tous les genres, et sans lequel on ignorerait beaucoup de choses sur l'antiquité. 3. *Athénée*, mathématicien grec, dont la patrie est inconnue, et qui vivait vers l'an 210 avant J.-C. Il reste de lui un traité sur les machines de guerre, adressé à M. Marcellus, qui avait pris Syracuse. 4. *Athénée*, philosophe péripatéticien, natif de Séleucie : il se lia avec Muréna, fut fait prisonnier comme lui, puis mis en liberté par César, qui reconnut son innocence. Il fut enseveli sous les ruines de sa maison. On compte en outre plusieurs autres *Athénée*, parmi lesquels Porphyre en cite un qui fut philosophe stoïcien.

ATHÉNION, chef des esclaves révoltés en Sicile, vers l'an 650 de Rome. Il combattit long-temps avec courage, et fut tué l'an 653, dans un combat singulier, par le consul romain Manius Aquilius.

ATHÉNOBIUS, fils de Démétrius, général des armées d'Antiochus-Sidètès, fut envoyé par ce prince vers Simon, général des Juifs, pour lui demander la restitution de plusieurs villes et le paiement des tributs qu'il prétendait lui être dus. Simon ayant rendu une réponse peu satisfaisante à Athénobius, celui-ci la rapporta à Antiochus, qui fit marcher contre les Juifs une armée sous les ordres de Cendebée, son lieutenant.

ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, de Tarse, en Cilicie, fut en grand crédit auprès d'Auguste, et ne se servit de cette influence que pour

inspirer à son disciple des sentimens de clémence et de modération. C'était lui qui conseillait à cet empereur de compter toutes les lettres de l'alphabet avant que de se livrer aux mouvemens de sa colère. Il mourut dans sa patrie à quatre-vingt-deux ans. Un autre *Athénodore*, également de Tarse, et surnommé Cordylion, fut chargé de la garde de la bibliothèque de Pergame. Caton fit exprès le voyage de Pergame pour le voir, parvint à se l'attacher, et l'emmena avec lui. On compte un troisième *Athénodore*, de Soles, aussi philosophe stoïcien; et un quatrième, de la secte de Platon, contemporain et ami de Salluste le cynique; on a souvent confondu ces homonymes.

ATOCHE (Louis-Jean-Marie), employé au cabinet des estampes de la bibliothèque du roi, connu surtout par ses aquarelles, mort en juin 1832.

ATOSSE, était l'aînée des filles de Cyrus; elle fut d'abord mariée à Cambyse, son frère. Après la mort de ce prince, Smerdis le mage, qui se faisait passer pour son frère, usurpa l'empire et épousa Atosse; elle fut mariée en troisième lieu à Darius, qui fut nommé roi lorsque Smerdis eut été tué. Une autre *Atosse*, fille d'Artaxercès Mnémon, se maria avec son propre père, qui avait conçu pour elle la passion la plus violente.

ATTAIGNANT (Gabriel-Charles de l'), né en 1697, chanoine de Reims, connu par quelques poésies agréables, et principalement par des chansons qui sont restées. Il mourut à quatre-vingt-deux ans, en 1779.

ATTALE, roi de Pergame, était fils d'un autre Attale, frère de Philætere. Eumène, son cousin, étant mort sans enfans, il prit le gouvernement de Pergame, vers l'an 241 av. J.-C. Il défit les Gaulois, et après cette victoire prit le titre de roi, ce que n'avaient pas osé faire ses deux prédécesseurs; il s'allia avec Antiochus-le-Grand et les Romains. Il mourut à Pergame, âgé de 72 ans, après en avoir régné 44. On compte trois autres Attale. 1. *Attale II*, second fils du précédent, célèbre par son union avec ses frères, et par son amour pour Apollonis sa mère. Il aida les Romains dans leur expédition contre le faux Philippe, et renversa la puissance de Prusias. Il mourut très-âgé, l'an 138 avant J.-C. 2. *Attale III*, fils d'Eumène, monta sur le trône après la mort de son oncle, le précédent Attale; étant tombé en démence dès le commencement de son règne, il devint cruel envers ses amis et même ses parens, dont il fit périr plusieurs. Il mourut après cinq ans de règne. Il institua en mourant le peuple romain son héritier. 3. Enfin, *Attale*, préfet de Rome, sous le règne d'Honorius. Il devint en 409 un de ces empereurs que les barbares élevaient alors fréquemment sur le trône, pour y placer un monument de leur triomphe et de l'avilissement des Romains. Honorius en 416 lui fit couper la main droite, et le relégua dans l'île de Lipari, où il mourut dans l'obscurité.

ATTEIUS CAPITO, jurisconsulte romain, sous le règne d'Auguste. Tacite en fait l'éloge dans le livre premier de ses annales. Il devint tribun avec Aquilius Gallus, et fut consul avec Germanicus, l'an 146 de Rome. Il obtint sous Tibère des emplois considérables: il eut pour cet empereur une honteuse complaisance, et mourut l'an 23 de J.-C. Aulu Gelle, Macrobe, Augustin, etc., ont cité ses ouvrages très-avantageusement.

ATTICUS (Titus Pomponius), était Romain d'origine et de l'ordre des chevaliers. Son père, ami des lettres, lui donna dans son enfance toute l'instruction que comportait son âge. La douceur de sa voix et de sa physionomie, sa facilité et son intelligence, lui donnaient sur ses condisciples une supériorité qui excitait leur émulation. Il comptait parmi eux les fils de Marius et Cicéron, qui furent toujours ses meilleurs amis. Il se montra toujours fort prudent, sans bassesse, dans les dissensions de parti qui agitèrent sa patrie. Ce ne fut point par indolence, mais par réflexion, qu'il se tint éloigné des affaires publiques. Il n'est resté aucun de ses ouvrages; on n'a point de ses lettres. Il doit le nom d'Atticus à son

séjour à Athènes, et sa réputation dans la postérité aux lettres de Cicéron, et à Cornélius Népos qui a écrit sa vie. Il mourut l'an de Rome 721. Il y a plusieurs autres *Atticus*, l'un qui descendait des Eacides, et qui trouva un trésor dans sa maison, et laissa par testament à chaque citoyen d'Athènes une mine (90 fr.) par an: un autre, philosophe platonicien qui florissait sous l'empereur Marc-Aurèle, et combattit les dogmes d'Aristote; un autre, rhéteur de Pergame; et un dernier enfin, évêque de Constantinople, célèbre par ses démêlés avec saint Jean Chrysostôme.

ATTILA, prince scythe, surnommé le *fléau de Dieu*, mort en 454. Ce roi des Huns ravagea l'Orient, traversa la Pannonie, la Germanie, et entra dans les Gaules en 450, avec une armée de 500,000 hommes. Vainqueur en plusieurs occasions, il vint assiéger Orléans, mais Aétius, Mérovée et Théodoric, lui firent lever le siége, et peu de temps après le battirent complètement.

AUBERNON (Philippe), commissaire ordonnateur des armées, commandeur de la légion d'honneur, etc. né à Antibes (Var) le 7 janvier 1757, parcourut avec une haute distinction la carrière de l'administration militaire, fit toutes les campagnes des armées françaises depuis le passage du Var (1792) jusqu'à la bataille de Waterloo, et y déploya tous les talens du plus habile administrateur. Il obtint sa retraite on 1816, et mourut à Paris le 7 juillet 1832, âgé de 75 ans.

AUBERT (l'abbé Jean-Louis), né à Paris en 1731, mort en cette ville. Il a donné un volume de fables, dans lequel on en trouve quelques-unes qu'on peut lire avec plaisir, même après celles de La Fontaine, et ce n'est point un mince éloge.

AUBIGNÉ (Théodore Agrippa d'), né à Saint-Maury, près de Pons en Saintonge, le 8 février 1530. A treize ans il se trouva au siége d'Orléans, et montra un sang-froid peu commun à cet âge : il servit sous le prince de Condé, et peu de temps après il entra au service du roi de Navarre, et il s'établit entre eux une amitié qui ne se démentit jamais. Il fut l'un des plus fidèles et des plus désintéressés serviteurs de notre bon Henri IV. Il exposa souvent sa vie pour sauver la sienne, et ne lui fut pas moins utile dans les négociations. Henri ne fit rien pour sa fortune, mais l'accueillit toujours bien. Il mourut à Genève le 29 avril 1630, âgé de quatre-vingts ans. Il eut plusieurs enfans de son premier mariage, entre autres Constant, père de la célèbre madame de Maintenon. Il a composé plusieurs ouvrages : il était aussi instruit que brave.

AUBUSSON (Pierre) grand-maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, surnommé le *bouclier de l'Eglise*, né en 1425, soutint en 1480 ce fameux siége de Rhodes, que Mahomet II fut obligé de lever honteusement deux mois après avec une perte considérable, et mourut en 1503, avec la douleur de n'avoir pu réaliser le projet d'une grande croisade contre les Turcs, dont il devait être le chef.

AUDEFROI, surnommé le Batard, trouvère ou poëte français du troizième siècle, a composé plusieurs *lais*. Legrand d'Aussy en cite cinq dans son premier recueil de fabliaux, et le considère comme l'inventeur de ces petits poëmes que nous nommons *romances*. Ces *lais* offrent chacun une histoire racontée en plusieurs stances, terminées par un refrain.

AUDOVÈRE, première femme de Chilpéric, roi de France; elle fut étranglée par les ordres de Frédégonde, vers l'an 580, dans le monastère où elle s'était retirée depuis sa répudiation.

AUDRAN (Gérard), né à Lyon le 2 août 1640, mort à Paris en 1703, le plus célèbre graveur d'histoire que l'on connaisse, l'un des artistes qui ont le plus contribué à illustrer le siècle de Louis XIV, s'est distingué surtout par ses *batailles d'Alexandre*, qui répandit sa réputation dans toute l'Europe, acheva de s'immortaliser par beaucoup d'autres chefs-d'œuvres, et fut aussi regretté pour ses qualités aimables que pour la supériorité de ses talens.

AUGER (Louis Simon), né à Pa-

ris en 1772, se livra spécialement à la biographie, à la critique, et prit part à la rédaction de plusieurs journaux. Son *éloge de Boileau* fut couronné par l'académie française, en 1805. Après la deuxième restauration, il fut un moment censeur des journaux, pensionné, et membre de l'accadémie à sa nouvelle formation. Il y jouit d'une grande influence, y soutint en général la cause du goût et de la raison, et présida cette compagnie dans plusieurs occasions marquantes; en proie depuis long-temps à de cruels maux de nerfs, il disparut le 2 janvier 1829 et ce ne fut qu'un mois après que l'on retrouva son corps dans la Seine, à Meulan (1er février.)

AUGEREAU (Pierre-François-Charles), maréchal de France, duc de Castiglione, né à Paris le 11 novembre 1757, d'honnêtes artisans; mort le 12 juin 1017. Il passa par tous les grades; son audace et son intelligence firent sa fortune militaire; son nom est lié aux campagnes d'Italie. L'intrépidité qu'il montra au pont d'Arcole a été reproduite par le burin.

AUGUSTE (Caïus Julius Cæsar, Octave), originairement appelé Caïus Octavius, était fils de Caïus Octavius, et d'Attia, fille de Julia, sœur de Jules César. Il naquit pendant le consulat de Cicéron, l'an de Rome 689, le 23 septembre de l'an 62 avant J.-C. Son regne appartient plus à l'histoire générale qu'à la biographie; le retracer ici serait en rendre le tableau pâle et décoloré. Le dernier jour de sa vie, il demanda un miroir et fit arranger ses cheveux et son visage; alors, faisant venir ses amis autour de son lit, il leur demanda s'il avait bien joué son rôle sur le théâtre de la vie. Lorsqu'ils lui eurent exprimé leur assentiment: « Ainsi donc, ajouta-t-il, en se servant des paroles que prononçaient les acteurs à la fin des pièces: « Adieu, battez des mains. » *Plaudite, cives.* Quand ils se furent retirés, il fit à Livie de tendres adieux, et rendit dans ses bras les derniers soupirs. Il mourut le 19 du mois qui portait son nom, l'an 14 de J.-C., et de Rome 765, à l'âge de soixante-seize ans. Le dernier trait de la vie d'Auguste peut servir à expliquer son caractère, sa politique, et même sa fortune. Il donna l'impulsion à tout ce qui se fit de bien sous son règne; il ranima l'agriculture, encouragea les arts et les fit aimer. Doué d'un goût exquis et d'un esprit qui s'appliquait à tout, il cultiva et protégea les lettres, et mérita d'attacher son nom à l'une des époques les plus honorables pour l'esprit humain.

AUGUSTIN St. (Aurélius) le plus célèbre des pères de l'Eglise latine, né en 354 à Tagaste en Afrique, mena pendant sa jeunesse une vie assez déréglée, embrassa les erreurs du manichéisme, professa la rhétorique d'abord à Carthage, puis à Milan; ramené de ses égaremens par les leçons de St.-Ambroise, il rentra dans le sein de l'église, reçut le baptême à Milan en 387, retourna dans sa patrie, distribua ses biens aux pauvres. Elevé à l'évêché d'Hippone en 395, il mourut durant le siége de cette ville par les Vandales, en 430, à 76 ans. Ses œuvres complètes ont été publiées par les Bénédictins, 11 vol. in-folio, 1679 et années suivantes; les principales sont la *Cité de Dieu*, où il fait l'histoire et le parallèle du paganisme et du christianisme, ses *Confessions*, ses *Traités du libre arbitre et de la grâce*.

AUGUSTIN, célèbre peintre en miniature et en émail, chevalier de la légion d'honneur, mort du choléra à Paris le 15 avril 1832, âgé de 70 ans. Ses principaux ouvrages sont le portrait de Denon, et ceux de l'ancienne famille royale.

AUGUSTULE (Romulus), dernier empereur d'Occident, mériterait à peine que l'histoire fît mention de lui, s'il n'avait, en réunissant les noms du fondateur de Rome et du premier des Césars, rattaché les plus grands souvenirs de l'histoire romaine à l'époque la plus honteuse de sa décadence. Tout ce qu'on sait de ce prince, c'est qu'il était parfaitement beau. Son père Oreste le fit proclamer empereur en 475. Un sceptre sans appui, méprisé par les Romains eux-mêmes, qui ne pouvaient plus le défendre, était si peu glorieux, que les Romains,

par dérision, ajoutèrent un diminutif au titre d'Auguste que prenait ce faible souverain. L'Italie était inondée de barbares; Oreste fut pris dans Pavie et décapité à Plaisance le 28 août 476. Le 4 septembre suivant les vainqueurs entrèrent dans Ravenne; Augustule, abandonné de tous, se dépouilla lui-même de la pourpre; sa jeunesse excita la pitié: on lui laissa la vie, on lui assigna pour retraite le château de Lecullane en Campanie, avec une forte pension. L'empire d'Occident, qui s'éteignit sous son règne, avait subsisté 1229 ans depuis la fondation de Rome, et 506 ans depuis la bataille d'Actium. Bientôt sur ses débris s'élevèrent les fondemens des états dont les annales forment l'histoire moderne de l'Europe.

AULU-GELLE, célèbre grammairien et critique, vivait dans le deuxième siècle à Rome, sa ville natale, sous les empereurs Adrien et Antonin, et mourut au commencement du règne de Marc-Aurèle. Dans sa jeunesse il vint à Athènes, et y vécut dans la société de plusieurs savans; il voyagea pour son instruction dans une grande partie de la Grèce. De retour à Rome, il se destina à l'étude des lois et fut nommé juge. Ses *Nuits attiques* méritent un rang honorable parmi les ouvrages que l'antiquité nous a transmis. Elles ont été traduites en français par M. l'abbé Douzé de Verteuil; 3 vol. in-12; et depuis, par M. Verger, 3 vol. in-8.

AUMALE (DUC D'). Il y en a eu plusieurs, dont l'histoire a conservé le nom. Le premier est le troisième fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, auquel il succéda au comté d'Aumale. Il obtint en France des lettres de naturalité, et fut pourvu de la charge de grand-veneur; il défit les Anglais devant Hesdin en 1522, et les Allemands devant Neufchâteau en Lorraine. François Ier érigea en sa faveur la terre de Guise en duché, et le nomma gouverneur de la Champagne, qu'il mit à couvert des incursions de l'ennemi. En 1542 il fit la conquête du duché de Luxembourg, et pourvut deux ans après à la sûreté des Parisiens alarmés. De là date l'affection qu'ils vouèrent depuis aux princes de sa maison. Il mourut à Joinville le 12 avril 1550. Le second, Claude II de Lorraine, fut l'un des principaux moteurs du massacre de la Saint-Barthélemi, pour se venger de l'amiral Coligny, qu'il regardait comme l'auteur ou le complice de la mort de François, duc de Guise, son frère. Il fut emporté d'un boulet de canon au siége de la Rochelle, le 24 mars 1573. Et le troisième, Charles de Lorraine, fils du précédent. La ligue, qui était l'ouvrage de sa maison, eut en lui un de ses plus ardens défenseurs. Le 21 septembre 1589, il perdit, avec le duc de Mayenne, la bataille d'Arques contre Henri IV, qui le battit aussi à Ivri. Il finit ses jours à Bruxelles en 1631, dans la soixante-dix-septième année de son âge. Son frère, le chevalier d'Aumale, est aussi célèbre dans l'histoire de la ligue.

AURÉLIEN (LUCIUS DOMITIUS AURELIANUS), empereur, fils d'un paysan du territoire de Sirmium en Illyrie, qui s'enrôla comme simple soldat, et s'éleva par degrés jusqu'au trône. Telle était sa vigueur qu'on dit qu'en un jour il tua quarante-huit Sarmates, et que dans la suite le nombre d'ennemis tués de sa main monta à 950. Quoiqu'il n'ait régné que cinq ans sur le peuple Romain, ses exploits guerriers sont innombrables. Une conspiration termina ses jours vers la fin de janvier 273; il avait alors soixante-trois ans. Aurélien est le premier empereur qui ait porté publiquement un diadême; il fut imité en cela par ses successeurs; cependant Constantin fut le premier qui fit habituellement usage de cette marque du pouvoir suprême. Cet empereur fut plus admiré qu'aimé, parce que sa sévérité était extrême. Il était si cruel dans ses châtimens, qu'il fit dire de lui qu'il était bon médecin, mais qu'il tirait un peu trop de sang.

AURÉLIO (JEAN-MUZIO), poëte latin, né à Mantoue, florissait au commencement du seizième siècle. Il fut un de ceux qui eurent part à la faveur du pape Léon X, qui le fit gouverneur d'une ville de l'état romain;

les habitans s'étant révoltés contre lui à cause de ses abus d'autorité et de ses vexations, le jetèrent au fond d'un puits avec sa mule. Il s'était proposé dans ses ouvrages Catulle pour modèle.

AURELIUS COTTA (C.), fut consul avec P. Servilius Géminus, l'an 502 de Rome, pendant le cours de la première guerre punique. Il fut honoré d'un triomphe. Onze ans plus tard, à l'époque où la première guerre punique se termina glorieusement pour les Romains, il fut nommé censeur, et fit en cette qualité le dénombrement du peuple avec son collegue M. Fabius Buteo. Depuis ce temps l'histoire ne parle plus de lui.

AURÉLIUS VICTOR (Sextus), historien romain, vivait au quatrième siècle. Ses parens étaient obscurs, mais ses talens l'élevèrent aux honneurs. On lui érigea une statue d'airain pour récompense de ses services. Il fut préfet de Rome, et en 369 consul avec Valentinien. Il nous reste quatre ouvrages sous son nom.

AURENG-ZEYB, né le 20 octobre 1619, mort le 21 février 1707, usurpa le trône du grand Mogol, après avoir enfermé son père et ôté la vie à ses frères, mais fit oublier son usurpation par la sagesse de son gouvernement, et réunit à son vaste empire les royaumes de Golconde, de Dékan et de Visapour.

AUREOLE (Manius Acilius), l'un de ces concurrens éphémères qui se disputèrent l'empire romain. Il était Dace de naissance, et avait été berger dans sa jeunesse; mais enrôlé dans l'armée romaine, il parvint par sa bravoure à commander un corps de cavalerie avec lequel il rendit de grands services à l'empereur Gallien, dans une bataille contre le rebelle Ingenuus; ensuite commandant en chef en Illyrie, il défit Macrin, qui avait pris la pourpre impériale; lui-même enfin accepta ouvertement la dignité impériale, que ses soldats lui offraient, et marcha en Italie avec des forces considérables. Gallien le rencontra, et le défit près de Milan; pendant que cet empereur l'y tenait assiégé, des conjurés le massacrèrent; mais le nouvel empereur Claude II, se refusant à accorder aucune capitulation à Auréole, l'obligea de livrer la ville et sa personne à la discrétion du vainqueur. Il fut mis à mort par ordre de Claude, et à la demande de l'armée, l'an 268 de J.-C.; d'autres prétendent qu'il fut tué dans une affaire près de Milan.

AUSONE (Decius Magnus), le poëte le plus célèbre du quatrième siècle, naquit à Bordeaux, vers l'an 309. L'empereur Valentinien, sur le bruit de son mérite, lui confia l'éducation de son fils Gratien, et le récompensa de ses soins en le nommant comte de l'empire, questeur et préfet du prétoire. Lorsque Gratien fut monté sur le trône, il ne se montra pas moins reconnaissant envers son maître. Vers 379, il lui conféra la dignité de consul dans les Gaules. A la mort de son élève, il se retira dans une terre qu'il possédait aux environs de Bordeaux, où il partagea son temps entre quelques amis, la culture des lettres et les plaisirs simples de la campagne. On ignore l'époque de sa mort, que quelques-uns fixent à l'année 394; on sait seulement qu'il parvint à une grande vieillesse. On a d'Ausone des épigrammes, des idylles, dont son poëme de la *Moselle* fait partie; des éclogues, des lettres en vers, etc. Sa versification manque de facilité, son style est dur, sa latinité même n'est pas très-pure; mais s'il ne peut pas être regardé comme un modèle, il n'en tient pas moins un rang honorable parmi les poëtes latins.

AUTISTATES ou ANTISTATES, architecte grec, vivait à Athènes vers la cinquante-cinquième olympiade. Pisistrate le chargea, ainsi que trois autres architectes, de construire un temple magnifique en l'honneur de Jupiter olympien. Ils en posèrent en effet les fondemens; mais les troubles d'Athènes arrêtèrent ces travaux, qu'on reprit et qu'on abandonna plusieurs fois. La grandeur de l'entreprise effraya ceux qui voulurent tenter de la continuer, et ce ne fut que sept siècles après qu'Adrien éleva, sur les fondemens bâtis par Pisistrate, un temple qu'il acheva.

AUTOLYCUS, célèbre mathéma-

ticien, né à Pitane, ville Eolienne de de l'Asie, vécut vers l'an 330 avant J.-C. Arcésilas le philosophe, fut son élève pour les mathématiques. On a de lui plusieurs ouvrages.

AVERRHOES, philosophe et médecin arabe, naquit à Cordoue au douzième siècle. Sa grande réputation vient surtout de ce qu'il est le premier traducteur des œuvres d'Aristote. Il étudia successivement la jurisprudence, les mathématiques et la médecine. Il fut plus philosophe qu médecin spéculateur que médecin praticien. Il a écrit un ouvrage de médecine intitulé : *Colliget;* il y pro fesse une grande estime pour Galien. Il a composé plusieurs autres traités sur des parties de son art. Il n'est pas moins fameux comme philosophe. Il mourut à Maroc l'an 1198 de l'ère chrétienne.

AVICENNE, le plus célèbre des médecins arabes, naquit l'an 980 de J.-C. Il a composé une foule d'ouvrages de médecine et d'alchimie. Aucun homme depuis Galien et Aristote n'a exercé dans la science un empire aussi absolu qu'Avicenne. Pendant près de six siècles *ses Canons* furent suivis exclusivement en Europe dans les écoles; ce n'est guère que depuis un siècle qu'ils ont été abandonnés par les universités de Montpellier et de Louvain. Un de ses esclaves, qui voulait s'emparer de ses richesses, l'empoisonna avec de l'opium l'an 1037 de J.-C.

AVIENUS (Rufus Festus), vivait vers l'an 400. Parmi les auteurs grecs qu'il a traduits en vers latins, se trouvent 42 fables d'Esope, dont les meilleures éditions sont celles d'Amsterdam 1731, in-8°, avec les notes de Cannegieter, et d'Amsterdam 1787, in-8°, avec les notes de Nodell. On les trouve souvent réunies aux fables de Phèdre.

AVITUS, empereur d'Occident, naquit en Auvergne d'une famille considérée parmi les Gaulois. Son règne fut un des plus courts et des plus obscurs de la fin de l'empire d'Occident, et les années de sa jeunesse, qu'il passa dans la Gaule, offrent seules les quelques faits que l'histoire aurait peut-être négligés, mais dont la plupart ont été conservés par Sidoine Apollinaire, son gendre. Il ne reçut le sceptre que pour le porter sans gloire et sans éclat pendant quatorze mois. Ricimer le fit déposer: le sénat romain voulait le faire mourir: il prit le parti de se réfugier en Auvergne, mais il mourut en chemin, et fut enterré à Brioude.

AVRIGNY (Charles Joseph l'Œillard d'), né à la Martinique vers 1760, mort le 17 septembre 1823. Il eut peu de succès comme auteur d'opéras-comiques: mais ses *Poésies nationales*, et surtout sa tragédie de *Jeanne-d'Arc à Rouen,* si bien jouée par mademoiselle Duchénois, lui ont fait une réputation honorable. Il eut le talent particulier, comme censeur dramatique, de bien vivre avec les poëtes dont il rognait les pièces. Il obtint même leurs éloges dans le monde et dans les journaux.

AXA, fille de Caleb, fut promise à celui qui emporterait la ville de Cariat Sepher, qui lui était échue en partage; ce que Othoniel ayant exécuté, il obtint Axa. Elle agit si adroitement par le conseil de son mari, que Caleb augmenta sa dot de plusieurs terres.

AZARIAS ou OSIAS, roi de Juda, fils d'Amasias, succéda à son père à l'âge de seize ans. Il remporta de grands avantages à la tête de ses armées sur les Philistins, les Ammonites et les Arabes, qu'il rendit ses tributaires. Il mourut après un règne de cinquante-deux ans. Il y a un autre *Azarias,* fils d'Obed, prophète, qui fut envoyé au-devant d'Aza, roi de Juda, lorsqu'il revenait victorieux de Zara, roi de Chus. Il ne faut pas confondre cet Azarias avec un autre du même nom qui vivait soixante ans après, à qui le grand-prêtre Joïada découvrit que le jeune prince Joas vivait : il y a eu plusieurs autres *Azarias* chez les Juifs.

B

BAALIS, roi des Ammonites. Ce fut par l'ordre de ce prince qu'Ismaël, fils de Nathanias, tua Codolias, gouverneur de la Judée.

BAANA, chef de voleurs, se joignit à Rechab, son frère, pour surprendre Isboseth, fils de Saül. Il lui tranchèrent la tête, qu'ils portèrent à David. Le roi, justement indigné, les fit tuer tous deux.

BAASA, fils d'Ahias, usurpa le royaume d'Israël après avoir fait mourir Nadab, fils de Jéroboam, son roi, et toute la race de ce prince. Irrité des reproches du prophète Jéhu, Baasa le fit tuer; mais il ne lui survécut pas long-temps. Il mourut après un règne de vingt-quatre ans, et fut enseveli à Thersa, alors capitale des dix tribus, l'an du monde 3074.

BABOUR. Cet arrière petit-fils de Tamerlan, digne héritier des immenses conquêtes de son aïeul, occupe une place importante dans les annales de l'Asie. Ses opérations militaires et politiques, moins brillantes que solides et durables, mériteraient d'exercer la plume d'un habile écrivain. Il naquit le 14 février 1483, et mourut le 28 décembre 1530, dans la quarante-neuvième année de son âge, après avoir fait la conquête de l'Hindoustan.

BABRIAS, fabuliste grec, que l'on croit antérieur à Phèdre, avait mis en vers choriambes les *Fables d'Esope*; les fragmens que Suidas nous en a conservés doivent en faire regretter la perte. L'excellente édition d'*Esope*, qu'a publiée M. Coray, Paris, 1820; in-8°, porte au bas de chaque fable ce qu'il en a pu recueillir.

BACCHIDES, général de l'armée de Démétrius Soter, roi de Syrie. Il vint en Judée pour établir Alcime dans la grande sacrificature des Juifs, et livra bataille à Judas Macchabée, qui périt dans ce combat. Jonathas, frère de ce dernier, lui ayant succédé, Bacchides voulut le faire assassiner; mais son projet n'ayant pas réussi, il fit la paix avec lui, et retourna à Antioche.

BACCHYLIDES, lyrique grec de Julis, dans l'île de Céos, était neveu du fameux Simonides, et florissait 450 ans avant J.-C. Il composa des odes, des hymnes et des épigrammes; comme poëte il mérita l'honneur d'être imité par Horace, qui lui doit entre autres l'idée de sa belle ode *Pastor cùm traheret*, etc.

BACHAUMONT. Voy. Chapelle.

BACHELIER (J.-J.), peintre français, né en 1724, mort en 1805, a droit à la reconnaissance de la postérité, comme fondateur de l'école gratuite de dessin pour les artisans, établissement auquel il consacra sa fortune, et qui ne fut protégé du gouvernement qu'après avoir rencontré plus d'un obstacle. Directeur de la manufacture de porcelaine de Sèvres, il contribua à en bannir le mauvais goût. On lui doit aussi l'invention d'une espèce d'encaustique, propre à préserver les statues de marbre des impressions de l'air, et la découverte de la peinture encaustique ou à cire des anciens.

BACON (François), grand-chancelier d'Angleterre, né à Londres, le 22 janvier 1561, mort le 9 avril 1626. Il fut l'un des génies les plus extraordinaires qui aient paru dans aucun siècle; il avait étudié toutes les sciences, métaphysique, physique, histoire naturelle, médecine, philosophie, histoire : tout lui devint familier, et il fut supérieur en tout. D'un esprit étendu, flexible et original, créateur dans plusieurs branches de la philosophie, il fut encore moraliste profond, antiquaire érudit, écrivain souvent élégant, toujours énergique et brillant; la gloire de Bacon serait parfaite s'il n'avait été qu'un homme de lettres et si les faiblesses de l'homme d'État, n'avaient impri-

mé à sa mémoire une tache ineffaçable. Plusieurs de ses ouvrages ont été écrits par lui en anglais, d'autres en latin, quelques-uns dans les deux langues : ils sont très-nombreux. Deleyre a donné une *Analyse de la philosophie de Bacon*, 3 vol. in-12, 1755 ; on y trouve jointe la vie de Bacon. Il efface tous ceux qui ont porté son nom, et nous ne citerons que lui et *Roger Bacon*, moine anglais du treizième siècle, inventeur de la poudre à canon.

BADACER, capitaine des gardes de Jéhu, roi d'Israël. Ce fut lui qui, sur l'ordre de ce prince, jeta le corps de Joram, fils d'Achab, dans le camp de Naboth de Jezraël, l'an du monde 3210.

BADIUS (Josse), surnommé Ascensius, du village d'Assche, près de Bruxelles, où il vit le jour en 1462, fit de bonnes études en Flandre et en Italie, et professa les belles-lettres à Lyon depuis 1491 jusqu'en 1511, qu'il vint à Paris, où il monta cette fameuse imprimerie connue sous le nom de *Prœlum ascensianum* ; on en vit bientôt sortir un grand nombre de livres classiques ornés de ses notes, ainsi que les meilleurs livres modernes et les siens propres. Mais le besoin de pourvoir à l'existence de sa famille le força de suspendre ses travaux littéraires pour se consacrer uniquement à son état d'imprimeur jusqu'à sa mort, arrivée en 1535. Treschel, imprimeur de Lyon, avait fait Badius correcteur de son imprimerie, et lui avait donné sa fille en mariage ; les trois filles de Badius épousèrent trois imprimeurs célèbres : Michel Vascosan, Robert Étienne et Jean de Roigny. Ce dernier continua à faire valoir les presses de son beau-père.

BAÉREBISTE, roi des Daces, fut contemporain de Sylla, de César et d'Auguste. Ce prince rendit plusieurs lois pour remettre la sobriété en honneur chez ses sujets, et pour accroître leur ardeur belliqueuse. Il leur interdit l'usage du vin, leur ordonna d'arracher les vignes, et son pouvoir était si absolu, qu'ils s'empressèrent de lui obéir. Il combattit les Sarmates, et arrêta leur marche victorieuse sur les rives du Borysthène (le Dniéper) ; il détruisit l'armée des Boïens, nation gauloise établie dans la Pannonie. Baérebiste fut l'un des héros de son siècle ; actif, vigilant, laborieux, habile guerrier et grand politique, il releva le courage de sa nation, que plusieurs défaites avaient affaiblie. Il s'avança dans l'Illyrie, Auguste fit marcher ses légions contre lui ; mais déjà il n'existait plus ; les services qu'il avait rendus à son peuple ne purent le soustraire aux poignards de quelques séditieux, peut-être soudoyés par les Romains, effrayés de ses exploits.

BAGATHAN, officier des gardes d'Assuérus, ayant conspiré contre ce roi, fut découvert par Mardochée, et attaché à un gibet.

BAGOAS, quoique Egyptien et eunuque, avait de la bravoure et des talens militaires. De concert avec Mentor de Rhodes, il contribua à soumettre l'Égypte à Artaxercès Ochus ; mais ce prince s'étant conduit avec la plus grande irrévérence envers les temples et les principaux objets du culte des Egyptiens, Bagoas, qui était fort attaché à sa religion, l'empoisonna, et mit sur le trône Arsès, le plus jeune de ses fils, qu'il ne tarda pas aussi à faire périr. Il appela alors à la couronne Darius Codoman, qu'il voulut aussi empoisonner peu de temps après ; mais Darius s'en étant aperçu, le força à boire lui-même le poison qu'il lui avait préparé, vers l'an 337 avant J.-C. Bagoas n'est pas un nom propre, ce mot signifiait *eunuque* en Babylonien. Alexandre-le-Grand eut aussi un favori du même nom.

BAIF (Jean-Antoine), né à Venise en 1532, mort en 1589. Il a fait un grand nombre de vers qu'on ne lit plus ; il voulut introduire dans notre poésie la mesure et la cadence des vers grecs et latins, et ne put y réussir.

BAILLY (Jean-Sylvain), des trois académies, né à Paris le 15 septembre 1736. Le rôle qu'il a joué dans la révolution n'est pas du ressort de ce dictionnaire. Son *Histoire de l'astronomie* est d'un écrivain savant et profond ; à de vastes connaissances il

réunit un coloris brillant. Il mourut sur l'échafaud avec un courage héroïque, le 11 novembre 1793.

BAJAZET. Il y en a eu plusieurs; nous ne parlerons que de celui mis en scène par Racine. Fils d'Achmet I et de la sultane Kiosens, il était l'un des frères d'Amurat IV. Élevé et gardé dans le sérail, ce prince donnait les plus belles espérances; sa vivacité, son esprit, réunissaient sur lui seul l'intérêt des Ottomans. Ibrahim, imbécile et ignoré, n'était point compté parmi les rejetons de la tige impériale, et le sultan Amurat avait perdu jusque-là tous ses enfans mâles dans leur bas âge; mais les droits de Bajazet à l'affection publique ne lui en donnaient qu'à la haine et à la défiance de son frère. Cet ombrageux et cruel souverain, résolu depuis long-temps à sacrifier cette innocente victime, avait cependant toujours cédé aux larmes de leur commune mère, qui intercédait pour Bajazet. Pendant son expédition contre les Persans, l'éloignement enhardit la férocité d'Amurat; et le même messager qui vint annoncer à Constantinople la prise de Revan apporta l'ordre de mort pour l'infortuné Bajazet. C'est cette touchante catastrophe que le premier des poëtes français a mise au théâtre. La sultane sa mère ne put arrêter les bras des bourreaux; ses imprécations contre l'un de ses fils n'empêchèrent pas l'autre de périr. Il tua quatre de ses meurtriers avant que les autres parvinssent enfin à l'étrangler, l'an 1635, de l'hégire 1044.

BALA, servante de Rachel, qui la donna à Jacob pour en avoir un fils. Bala mit au monde Dan et Nephtali.

BALAAM, prophète, fils de Béor. Balac, roi des Moabites, l'ayant envoyé chercher pour maudire les Israëlites, le prophète rejeta les offres de ce prince. Balac, sans se rebuter, lui offrit des présens considérables. Balaam eut la faiblesse d'accepter. Il partit donc sur son ânesse; et, lorsqu'il était en route, un ange se présenta devant lui l'épée à la main. L'ânesse s'arrêta, et, comme Balaam la frappait, elle se plaignit à lui de son injuste sévérité. En même temps Balaam vit l'ange qui le menaçait de le tuer. Il voulait retourner sur ses pas; mais l'ange lui ordonna de continuer son chemin. Balac l'ayant conduit dans divers endroits pour l'obliger à maudire les Israélites, le prophète ne fit que prononcer des bénédictions pour ce peuple. Le roi irrité le renvoya sans présens. Balaam, de retour dans son pays, fut tué par les Israëlites.

BALAC, fils de Sephor, roi des Moabites. V. BALAAM.

BALBIN (DÉCIUS CÉLIUS), sénateur d'une naissance illustre, fut deux fois consul et eut l'administration de plusieurs provinces de l'empire. Le sénat le fit empereur conjointement avec Maxime, pour les opposer au tyran Maximin. Balbin ne fut jamais grand homme de guerre. Pendant l'absence de Maxime, une sédition eut lieu dans Rome entre les prétoriens et le peuple, et fut marquée par les plus terribles excès; l'empereur ne put parvenir à l'apaiser : il fut même insulté. Il fut tué en 238 par des soldats mutinés, après un an de règne. Il était distingué par ses mœurs douces, son éloquence et son talent pour la poésie.

BALBOA (NAZRO NUNEZ DE), né en Espagne vers 1475, chercha fortune dans le nouveau monde, découvrit le Pérou; en prit possession au nom des Ferdinand, mais ne put le conquérir faute de forces suffisantes; la rivalité de pouvoir et la jalousie d'un nouveau gouverneur lui imputèrent des crimes imaginaires, et cet infortuné eut la tête tranchée à Santa-Maria, en 1517, à 42 ans. Ce fut sous ses ordres que se forma le fameux Pizarre.

BALBUS (LUCIUS CORNÉLIUS), naquit à Cadix. La faveur de Jules César, auquel il s'attacha, et d'importantes fonctions qu'il eut à remplir, le firent arriver à la considération et à la fortune. Pompée lui fit obtenir, ainsi qu'à Balbus son oncle, le droit de bourgeoisie romaine. Vers la fin de l'année 733 de Rome, étant proconsul, Balbus défit les Garamantes, peuple d'Afrique inconnu aux Romains, et fit la conquête entière de

leur pays. Auguste lui accorda l'honneur du triomphe ; c'était le premier étranger auquel il avait été décerné. Balbus entra dans les vues de magnificence de l'empereur pour la capitale. Il construisit à ses frais un théâtre qui porta son nom. Il légua en mourant au peuple romain 23 deniers par tête (un peu plus de huit sous de notre monnaie.) D'autres personnages du même nom ont joué un rôle peu important dans l'histoire romaine.

BALDAD, un des amis de Job, ayant appris le triste état où il s'était réduit, vint avec Eliphas et Sophar dans le dessein de le consoler; mais leurs reproches furent pour Job une nouvelle source de chagrins.

BALGUERIE - STUTTENBERG (PIERRE), négociant, né à Bordeaux en 1779, d'un père presque ruiné par les malheurs de la révolution, entra jeune dans la carrière du commerce, et profita de la paix générale pour donner la plus grande étendue à ses spéculations. Dès 1816 les bâtimens de sa maison firent reparaître le pavillon français dans les mers de l'Inde et de la Chine. Ce fut lui qui concourut le plus puissamment à l'achèvement des ponts de Bordeaux, de Libourne, de Maissac, d'Agen, d'Aiguillon, de Coësmont et de Bergerac. Il prit part à d'autres établissemens non moins importans, tels que de grandes fonderies, des services de bateaux à vapeur, des bains publics. la banque de Bordeaux; après avoir dans divers emplois honorables justifié la confiance des conseils et des corporations du commerce, il mourut aux eaux de Bagnères dans les Pyrénées, en 1825.

BALLESTÉROS (FRANÇOIS), lieutenant général espagnol, né en 1770, maréchal de camp dans les armées de la Junte, donna des preuves multipliées de sa bravoure et de sa capacité. Ministre de la guerre en 1815, puis destitué, vice-président de la Junte provisoire, il s'efforça de faire respecter l'autorité royale. Lors de l'expédition des Français en 1823, il commanda contre eux un corps de dix mille hommes, capitula dès le 4 août à Grenade, et s'avança vers Cadix, pour aider les Français. Ferdinand délivré refusa de le voir. Obligé de s'expatrier, il se retira à Paris, et y mourut à la fin de juin 1832, avec la réputation d'un des meilleurs guerriers de l'Espagne.

BALLISTE, général romain, vivait au troisième siècle, et fut préfet du prétoire sous Valérien. Les soldats, qui s'étaient dispersés lors de la captivité de ce prince, se rallièrent et choisirent pour chef Balliste. Il mena ses troupes en Cilicie, et fit lever aux Perses le siége de Pompeïopolis. Entrant ensuite en Lycaonie, il surprit les Perses, leur enleva leur butin et leur fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels étaient les femmes de Sapor. Se portant ensuite sur la côte de la Cilicie, il défit encore les ennemis à Sébaste et à Coryce ; ayant contribué à faire reconnaître Macrien pour empereur, celui-ci en récompense le nomma capitaine de ses gardes. Après la mort de Macrien, il prit lui-même le titre d'empereur, et l'an 264 il fut tué par un soldat qui, dit-on, exécuta ce meurtre d'après les ordres d'Odenat.

BALTHASAR, roi de Babylone, fils d'Evilmerodach, et le dernier de la race des Nabuchodonosor. Dans un grand festin qu'il donna aux seigneurs de sa cour, pendant que la ville était assiégée par les Perses et par les Mèdes, il se fit apporter les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Jérusalem. Tous les convives y burent en célébrant la victoire de leurs idoles sur le Dieu d'Israël. Daniel rapporte qu'à l'instant même une main parut, qui écrivit sur les murs de la salle ces mots: *Mano, Thecel, Pharès*. Balthasar troublé fit appeler ses devins, dont aucun ne put lire cette écriture. La reine Nitocris, sa mère, lui ayant conseillé d'avoir recours à Daniel, ce prophète parut devant le roi, lut les trois mots, qu'il expliqua à ce prince, en lui annonçant sa chute prochaine. La nuit même de cette apparition, les Perses pénétrèrent dans la ville, forcèrent le palais, et tuèrent Balthasar; son corps fut perdu dans la foule des morts,

l'an du monde 3449. C'est aussi le nom d'un des trois mages qui vinrent adorer J.-C.

BALZAC (Jean-Louis GUEZ seigneur de), membre de l'académie française, né à Angoulême en 1594, mort le 18 février 1635, le père de l'éloquence française, comme Malherbe le fut de la poésie. Avant lui, Rabelais, Amyot et Montaigne, étaient à peu près nos seuls écrivains en prose; mais on ne trouvait dans ces différens auteurs ni élégance continue, ni correction, ni harmonie. Malherbe prédit de Balzac, jeune encore, qu'il serait à cet égard le réformateur de la langue française, et l'événement justifia la prédiction. On doit en effet regarder Balzac comme le précurseur des bons écrivains de Port-royal. Outre ses *Dissertations littéraires*, il a publié plusieurs traités. dont voici les titres : *Aristippe*, le *Prince*, le *Socrate chrétien*, le *Barbon*, mais en général il est plus connu dans le monde par le recueil de ses lettres que par ses autres ouvrages. Ils prouvent qu'il avait un mérite plus réel et plus solide que Voiture, qui ne fut guère qu'un très-bel esprit pour son temps.

BANAIAS, fils de Joaïda, capitaine des gardes de David. Il prit le parti de Salomon contre Adonias; et, ayant coupé la tête à Joab, par l'ordre du roi, il fut établi généralissime en sa place, l'an du monde 2990.

BANIER, OU BANER (Jean-Gustave), feld-maréchal Suédois, un des plus grands capitaines des temps modernes, né en 1790, fut l'ami et le compagnon de gloire de Gustave Adolphe, le suivit dans toutes ses campagnes, commanda l'aile gauche à la bataille de Leipzic, dont son intelligence et son courage assurèrent le succès, prit, après la mort de Gustave, le commandement de l'armée suédoise, battit les Saxons et les Impériaux, et mourut en 1641.

BANKS (Sir Joseph) président de la société royale de Londres et correspondant de l'Institut de France, né en 1740, mort en 1820, sacrifia sa fortune et son repos aux progrès de l'histoire naturelle, contribua puissamment aux succès de la première expédition de Cook, continua de rendre à la science les plus importans services. La reconnaissance publique le combla d'honneurs. Ce fut lui qui restitua à la France les papiers de la Peyrouse et d'Entrecasteaux, tombés entre les mains des Anglais, dont on lui doit les desseins et les gravures joints à la belle édition de 1773, etc.

BARA, roi de Sodome. Abraham lui rendit le butin que Chodorlahomor, roi des Elamites, avait fait sur lui, l'an du monde 2092.

BARABBAS était emprisonné pour ses crimes, en même temps que J.-C. Le peuple, qui, selon une coutume établie, pouvait exiger la délivrance d'un prisonnier au jour de la fête de Pâques, donna la préférence à Barabbas,

BARAC, fils d'Abinoen, de la tribu de Nephtali, quatrième juge des Israëlites. Excité par la prophétesse Débora, il vint livrer bataille a Sisara, général de l'armée de Jabin, roi de Canaan, et remporta sur lui une victoire complète.

BARACHIAS. Ce nom est commun à plusieurs personnages de l'Écriture. Le plus connu est Barachias, père de Zacharie, qui, pour avoir dérobé son fils à la colère d'Hérode, lors du massacre des innocens, fut tué par ordre de ce prince.

BARBIÉ DU BOCAGE (Jean-Denys), géographe des affaires étrangères, membre de la légion d'honneur, de l'Institut et des principales sociétés savantes de l'Europe, professeur à la faculté des lettres de Paris, né dans cette ville en 1760, mort le 28 décembre 1825, seul disciple du célèbre d'Anville, a soutenu la réputation de son maître par le nombre et le mérite des cartes qu'il a publiées ou dont il a enrichi plusieurs ouvrages; s'étant chargé, de concert avec monsieur le Tronne, de terminer le beau *voyage pittoresque de la Grèce* qui avait commencé sa réputation, et que la mort de monsieur de Choiseul-Gouffier laissait incomplet, il a fait toute la géographie ancienne du dernier vol., notamment les cartes de la Troade, de l'empire de Priam, et du canal

des Dardanelles. Ce furent ses derniers travaux.

BARBIER (ANTOINE-ALEXANDRE), né en 1765 à Coulommiers (Brie): curé en 1791, élève de l'école Normale en 1794, préposé en 1798 à la conservation du dépôt provisoire, formé par le ministère de l'intérieur, de la bibliothèque du directoire exécutif, garda cette place sous le gouvernement consulaire, avec le titre de conservateur. Chargé par l'empereur de la formation de ses diverses bibliothèques particulières, il eut l'administration de ces divers établissemens à la restauration; son vaste savoir et les importans services qu'il ne cessait de rendre aux savans le défendirent de la réaction; il obtint même en 1821, la décoration de la légion d'honneur; cependant, en septembre 1822, il fut mis à la retraite. Cette disgrâce, dont on ne connaît pas trop les motifs lui porta un coup mortel. Depuis lors il ne fit plus que dépérir, et mourut d'un anévrisme le 5 décembre 1825. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudomiqués, etc., accompagné de notes historiques et critiques.* Paris, deuxième édition corrigée et augmentée, avec la coopération de monsieur Louis Barbier, fils aîné de l'auteur. 1822—26, 4 volumes in-8°.

BARBIER D'AUCOURT (JEAN), né à Langers vers l'année 1641, mort le 13 septembre 1694, n'est guère connu maintenant que par ses *Sentimens de Cléanthe*, volume in-12: excellente critique des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* du P. Bouhours, qui voulut vainement en empêcher la publication. Ses autres satires en vers et en prose sont tout-à-fait oubliées. Voici ce qu'il disait lui-même en mourant à l'abbé de Choisy: « Quand »mes ouvrages auraient d'eux-mêmes »une sorte de prix, j'ai péché dans le »choix de mes sujets. Je n'ai fait que »des critiques, ouvrages peu dura»bles, car si le livre qu'on a critiqué »vient à tomber dans le mépris, la »critique y tombe en même temps, »parce qu'elle passe pour inutile; et »si, malgré la critique le livre se sou»tient, alors la critique est pareille»ment oubliée, parce qu'elle passe »pour injuste.» Nous croyons ces paroles un excellent avis aux jeunes gens pour les détourner de l'envie qui leur est trop ordinaire de se livrer au genre de la critique.

BARBOU, imprimeurs qui se sont fait un nom par la correction et l'élégance des livres sortis de leurs presses. La famille des Barbou remonte jusqu'au seizième siècle. Le premier que l'on connaisse est un nommé Jean, qui, établi à Lyon, donna en 1539 les *œuvres de Clément Marot*, petit in-8, caractère italique, édition très-correcte. Le premier des Barbou qui se fixa à Paris fut Jean-Joseph, reçu libraire en 1704 par arrêt du conseil, et qui mourut en 1752.

BARCLAY (JEAN), né en 1582 à Pont-à-Mousson, mort à Rome le 12 août 1621. Il a publié plusieurs ouvrages de controverse, des poëmes latins, une *Histoire de la conjuration des poudres*; mais il est principalement connu par deux romans allégoriques écrits en latin, dont le plus fameux est *Argenis.* La lecture de cet ouvrage, traduit depuis dans toutes les langues vivantes de l'Europe, faisait, dit-on, les délices du cardinal de Richelieu, qui croyait y retrouver les principes de sa politique. D'autres personnages connus ont porté le même nom.

BARDYLIS, de simple charbonnier devint chef de voleurs, et ensuite roi de l'Illyrie. Il défit Perdiccas, roi de Macédoine, qui fut tué dans le combat, et s'empara d'une partie de ses états; mais il fut bientôt lui-même vaincu par Philippe, frère et successeur de Perdiccas, qui lui reprit toutes ses conquêtes, l'an 359 avant J.-C. Peu d'années après, Bardylis se souleva de nouveau de concert avec le roi des Thraces et celui des Pæoniens; Philippe les ayant prévenus les défit, et les rendit tributaires de la Macédoine. Bardylis, quoique âgé de quatre-vingt-dix ans, combattit à cheval avec beaucoup de valeur. Il mourut peu de temps après.

BARJESU, faux prophète de la ville de Paphos, dans l'île de Chypre. Saint-Paul le rendit aveugle parce

qu'il détournait Sergius Paulus, proconsul romain, du dessein d'embrasser le christianisme.

BARJONE. Surnom de saint Pierre.

BARNABÉ. Il était de la tribu de Lévi, et naquit dans l'île de Chypre. Après la mort de Jésus-Christ il fut un des principaux prédicateurs de l'Evangile, et mérita d'être mis au nombre des apôtres. Il accompagna presque toujours saint Paul dans ses missions apostoliques; s'étant enfin séparé de lui, il retourna en Chypre, où l'on croit qu'il fut lapidé par les Juifs de Salamine.

BARNAVE (Antoine-Pierre-Joseph-Marie), avocat, né à Grenoble en 1761. Il fit preuve d'une grande éloquence à l'assemblée constituante. Mirabeau disait de lui: « C'est un jeune arbre qui montera si on le laisse croître. » Hélas! il périt sur l'échafaud révolutionnaire à trente-deux ans, le 29 novembre 1793.

BARNEVELT, grand pensionnaire de Hollande, né vers 1549. Il joignait à une profonde pénétration une grande simplicité de mœurs. Trente années de services et de travaux importans lui avaient acquis un grand crédit dans la république naissante; il l'avait sauvée de l'ambition de Leicester, et il observait d'un œil attentif les desseins secrets de Maurice de Nassau, qui venait d'être élevé à la dignité de stathouder. Il devint le chef du parti républicain, qui voulait que le pouvoir fût partagé et amovible, et que la part de la législature fût plus grande que celle de capitaine général. Des querelles théologiques vinrent encore ajouter à la fureur des factions; enfin Maurice fit arrêter et emprisonner Barnevelt, qui fut jugé par vingt-six commissaires vendus au stathouder. On lui imputa des crimes imaginaires; on l'accusa d'avoir trahi la patrie, qui lui devait son existence politique: il fut condamné à périr sur l'échafaud à l'âge de soixante-douze ans, et il subit son jugement le 13 mai 1617 devant un peuple immense, avec la même fermeté qu'il avait déployée dans toutes les circonstances de sa vie. Une médaille a été frappée en son honneur, et sa mort a laissé une tache ineffaçable sur le prince d'Orange. Le poète Vondel son ami a donné, sous le titre allégorique de *Palamède*, une tragédie où il voue cet événement à l'exécration de la postérité; la mort de Barnevelt a également fourni à Lemière un sujet de tragédie qui ne put être jouée qu'en 1790.

BARON (Michel BOYRON, dit), né à Paris en 1653, fut l'élève et l'ami de Molière, qu'il suivit dans sa double carrière d'acteur et d'auteur. Autant il lui fut supérieur dans la première, autant il resta au-dessous de lui dans la seconde. Comme comédien, il faisait le plus grand cas de son art, et sur-tout de lui-même: tous les cent ans, disait-il, on peut voir un César, mais il en faut dix mille pour produire un Baron. Comme auteur, il a donné sept comédies; la meilleure, *l'Homme à bonnes fortunes*, est restée au théâtre; il y a peint avec assez de succès le manége des coquettes, parce qu'il en avait trouvé d'assez méprisables pour lui faire des avances, et les ridicules de l'homme à bonnes fortunes, parce qu'il l'avait été lui-même.

BARRAS (Paul-Jean-François comte de), l'un des personnages les plus fameux de la révolution française, né, en 1755, à Fox (Var), d'une famille ancienne, entra de bonne heure au service, passa dans l'Ile-de-France, de là dans l'Inde où il concourut à la défense de Pondichéri, et à son retour de France dans ces parages, servit sous le bailly de Suffren. Ruiné par des folies de jeunesse, il embrassa les principes de la révolution, sans en approuver les premiers excès. Député du Var à la convention, il vota la mort du roi et se déclara contre le parti de la Gironde. Après la reprise de Toulon, il devint un des principaux acteurs des événemens du 9 thermidor, et s'éloigna de plus en plus de la Montagne. Appelé au commandement en chef des troupes réunies pour la défense de la convention le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), journée où il fut bien secondé par Bona-

parte, il fut, peu de temps après, nommé un des cinq membres du directoire, et exerça une grande influence dans ce conseil jusqu'au retour du conquérant de l'Égypte. Ce général, secondé par Siéyes, s'empara du pouvoir. Barras, rentré dans la vie privée, quitta Paris, alla se fixer à Bruxelles, fut exilé à Rome, soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration contre le gouvernement impérial, fut impliqué dans d'autres intrigues politiques auxquelles mit fin la restauration. Il se retira dans le midi, ne prit part à aucun acte des cent jours, et après le deuxième retour des Bourbons revint à Paris, et vécut obscur et tranquille à Chaillot, jusqu'à sa mort, arrivée le 29 janvier 1819.

BARRÉ (Yves), d'abord avocat, se livra exclusivement à la carrière dramatique, fonda le théâtre du Vaudeville, le dirigea pendant vingt ans, et fit représenter, en société avec divers colloborateurs, une foule de petites pièces qui ont eu plus ou moins de succès, et mourut à Paris le 3 mai 1832, âgé de 86 ans. Les pièces qu'il a données avec Piis ont été recueillies en 2 vol. in-18.

BARREAUX (Jacques VALLÉE, seigneur des), né à Paris en 1602, mort à Châlons-sur-Saône le 9 mai 1673. Ses plaisirs étaient sa seule occupation. Ses vers, ses chansons, sa gaieté, le faisaient rechercher partout. Il porta le raffinement du plaisir jusqu'à changer de climat suivant les saisons. Il devint plus sage sur la fin de ses jours, et de toutes les poésies de cet aimable épicurien, qui passèrent pour de petites pièces de vers agréables dans le goût de Sarazin et de Chapelle, il ne nous reste que le célèbre sonnet :

Grand Dieu ! tes jugemens sont remplis d'équité.

Voltaire même le lui conteste, et prétend qu'il est de l'abbé de Lavau.

BARRÊME (François), dont le nom est devenu proverbe, naquit à Lyon, et mourut à Paris en 1703. Son *Arithmétique*, son *Livre des comptes faits*, appelé communément *Barrême*, ses *Changes étrangers*, etc., voilà ses droits à la célébrité.

BARRIÈRE (Pierre) ou LA-BARRE, d'abord batelier à Orléans sa patrie, puis soldat, esprit sombre, mélancolique, qui s'est rendu fameux par le projet d'assassiner Henri IV. Son dessein ayant été découvert, il fut arrêté à Melun, comme il allait l'exécuter, et rompu vif le 26 août 1593, sans avoir témoigné le moindre repentir.

BARROS (Jean de), le plus célèbre des historiens portugais, né vers la fin du quinzième siècle. Agent général des établissemens portugais sur la côte de Guinée, il profita de ces fonctions pour recueillir les matériaux de son *histoire des Portugais* dans l'Inde, dont l'édition la plus récente est celle de Lisbonne, 1774, 11 vol. in-8°.

BARSABAS, surnommé le Juste, l'un des premiers disciples de J.-C. Il fut présenté avec Mathias, pour remplacer le traître Judas, parmi les apôtres.

BARSINE, fille d'Artabaze, fut mariée en premières noces à Memnon de Rhodes. Elle fut prise à Damas avec les autres femmes de la suite de Darius, et comme son mari était mort, Alexandre la prit pour concubine, et en eut un fils nommé *Hercules;* il la donna ensuite en mariage à Eumènes de Cardie. Elle resta à Pergame après la mort d'Eumènes, car ce fut de cette ville que Polysperchon fit venir Hercules, pour le faire reconnaître roi. Il est probable qu'elle fut tuée en même temps que son fils, l'an 309 avant l'ère chrétienne.

BART (Jean), fils d'un simple pêcheur, naquit à Dunkerque en 1651. Il ennoblit son nom, et répandit sa renommée dans toute l'Europe, par des actions d'une bravoure extraordinaire. Conduit en 1681 à Versailles, Louis XIV lui dit obligeamment : »Jean Bart, je viens de vous nommer chef d'escadre. — Sire, vous avez bien fait, répondit le marin.» Les courtisans se mirent à rire de ce trait, qui selon eux, peignait à la fois la sottise et la vanité : « Vous n'avez pas compris Jean Bart, leur

dit le roi, sa réponse est celle d'un homme qui sent ce qu'il vaut, et qui compte m'en donner de nouvelles preuves. » Jean Bart justifia bientôt la confiance du monarque ; il n'avait encore montré que l'audace infatigable d'un armateur, il signala son courage par des actions plus utiles, et dont le récit serait beaucoup trop long. La paix seule pouvait interrompre les travaux de ce marin célèbre ; elle fut conclue à Riswick, et Jean Bart passa les dernières années de sa vie à Dunkerque ; il y mourut d'une pleurésie le 27 avril 1702. Il était âgé d'environ cinquante ans, et son tempérament n'avait rien perdu de sa force. Il montra plusieurs fois autant de prudence dans la combinaison de ses plans que d'intrépidité dans leur exécution.

BARTAS (GUILLAUME DE SALUSTE DU), né vers 1544 près d'Auch. Elevé pour le métier de la guerre, il se signala comme militaire et comme négociateur. Attaché à la personne de Henri IV, il se trouva à la bataille d'Ivry, et chanta la victoire à laquelle il avait contribué. Quatre mois après, en juillet 1590, il mourut âgé de 46 ans, des suites de quelques blessures mal guéries. Tout le temps que lui laissaient ses devoirs, il le passait à son château du Bartas, et là il composait ses longs et nombreux poëmes : le seul dont on ait retenu le titre, *la Semaine*, eut en moins de six ans plus de trente éditions, et fut traduit dans toutes les langues. Cela n'empêche pas qu'aujourd'hui le nom de du Bartas ne soit passé en proverbe pour exprimer la barbarie et le mauvais goût du style. Le sien est hérissé de métaphores extravagantes et de mots composés à la manière grecque et latine. La Harpe y a pourtant reconnu quelques vers qui ont de la précision et de l'énergie. Son caractère comme homme est plus honorable que son talent comme poëte.

BARTHE (NICOLAS-THOMAS), né à Marseille en 1734, mort à Paris le 17 juin 1785. Ses comédies sont : *l'Amateur*, *la Mère jalouse*, *l'Homme personnel* et *les Fausses infidélités* ; cette dernière seule est restée au théâtre, et elle a produit une foule d'imitations. Barthe a fait aussi un *Art d'aimer* dont on a publié des fragmens. Il était d'un caractère aimable et enjoué, fécond en réparties heureuses, mais d'une humeur capricieuse et changeante. Thomas disait en parlant de lui : « Il m'a fait trouver dans l'amitié tous les orages de l'amour. »

BARTHÉLEMI. Il était de Galilée, et fut mis au nombre des apôtres. On ne sait rien de particulier ni de sa vie ni de sa mort.

BARTHÉLEMY (l'abbé JEAN JACQUES), né à Cassis, près d'Aubagne, le 20 janvier 1716, mort le 30 avril 1795, en lisant la quatrième épître du premier livre d'Horace. Homme d'une érudition, d'une modestie et d'un désintéressement très-rares. Ses *Voyages du jeune Anacharsis en Grèce*, publiés pour la première fois en 1780, et qu'il mit trente ans à composer, ont rendu son nom immortel. Plusieurs éditions s'en répandirent aussitôt dans toute l'Europe. Il a publié plusieurs autres ouvrages. En 1789, l'académie française le reçut dans son sein ; elle s'honorait en recevant un écrivain en qui l'on admire, dans son *Anacharsis* surtout, un style clair, naturel, un coloris plein de grâce, réuni à la vérité des tableaux et à la scrupuleuse exactitude des recherches et des citations.

BARTHEZ (PAUL JOSEPH), né à Montpellier le 11 décembre 1734, mort le 15 octobre 1806. Il contribua puissamment à faire revivre l'ancienne médecine d'Hippocrate ; ses ouvrages sont fort estimés.

BARTIMÉE, aveugle de la ville de Jéricho, à qui J.-C. rendit la vue.

BARTOLE, l'un des plus célèbres jurisconsultes des temps modernes, vit le jour à Sasso-Ferrato, ville de l'Ombrie, vers l'an 1315, et mourut à Pérouse en 1456. A vingt ans il fut reçu docteur à l'université de Bologne, la plus fameuse école de ce temps, remplit pendant quelques années une place de juge, et se livra ensuite exclusivement au penchant qu'il avait pour l'enseignement du

droit. Il professa onze ans à Pise, et vint s'établir à Pérouse, où il fut accueilli avec empressement, et où on lui accorda des lettres de citoyen. Il y acquit une telle célébrité qu'on désertait les autres écoles pour venir à la sienne. Il avait un esprit vif et pénétrant, un jugement solide et profond; on a remarqué qu'il ne s'était jamais contredit dans ses nombreux écrits sur des matières qui prêtaient tant à la controverse. Il jeta les fondemens de la civilisation de l'Europe; l'influence qu'il exerça ne fut pas bornée à son siècle; ses opinions ont été long-temps regardées comme des lois dans beaucoup de pays. Les jurisconsultes les plus célèbres s'accordent à regarder Bartole comme leur maître. Ses ouvrages sont des commentaires sur toutes les parties du droit romain, des traités sur quelques sujets particuliers ou des conseils; on ne le lit plus, mais on le consulte et on le cite comme autorité.

BARUCH, prophète, fils de Néri et petit-fils de Maasias, était disciple et secrétaire de Jérémie. Après la mort de ce dernier, qu'il avait suivi en Egypte, Baruch se retira à Babylone, où il composa ses prophéties. Il y passa les dernières années de sa vie. Enchanté de ses ouvrages, La Fontaine demandait à tout le monde: *Avez-vous lu Baruch?*

BASEMATH, l'une des femmes d'Esaü. Il en eut Rahüel. Une autre *Basemath*, fille de Salomon, épousa Achimaas de la tribu de Nephtali.

BASILE (St.), docteur de l'église, archevêque de Césarée en Cappadoce, né dans cette ville en 329, quitta le barreau, où il avait paru d'abord avec éclat, pour se consacrer à Dieu, fonda plusieurs monastères et leur donna la règle que les moines grecs suivent encore, déploya le zèle le plus actif non-seulement dans toutes les parties de son ministère, mais même au-delà des bornes de son diocèse, et mourut épuisé de fatigues, en 579, regretté non-seulement des Chrétiens, mais même des Juifs. La meilleure édition de ses œuvres, dont le style se distingue par la grâce et l'élégance, a paru à Paris, en 3 vol. 1721-22-30. L'abbé Anger a publié, en 1788, une traduction de l'*Hexaméron*, des *Homélies* et des *Lettres choisies*.

BASINE, femme de Childéric I, roi de France, était mariée au roi de Thuringe, chez lequel Childéric se retira quand il fut chassé par les grands du royaume. Il séduisit la femme du prince chez lequel il avait trouvé un asile, et lui inspira une passion si violente, qu'elle quitta son époux pour venir joindre Childéric quand celui-ci fut rappelé dans ses états. « Si j'avais cru, disait-elle, trouver au-delà des mers un héros plus brave et plus galant, j'aurais été l'y chercher avec plaisir. » De ce mariage naquit le grand Clovis, véritable fondateur de la monarchie française. Une autre *Basine*, fille de Chilpéric et d'Audavère, fut violée par les domestiques de Frédégonde et par ses ordres. Après l'avoir ainsi avilie, on la renferma dans un couvent à Poitiers.

BASKERVILLE (Jean), célèbre fondeur de caractère et imprimeur anglais, né en 1706 à Wolverley, mort le 18 janvier 1775. Il entreprit en 1750 de fondre de nouveaux caractères d'imprimerie; mais ce ne fut qu'après plusieurs années de tentatives et après beaucoup de dépenses qu'il parvint à produire un type dont il fût content. Il publia alors plusieurs classiques anglais, latins, et d'autres ouvrages. Barkerville avait porté l'art de l'imprimerie à un plus haut degré de perfection qu'on ne l'avait encore fait en Angleterre, et son mérite en cela est d'autant plus grand que ses talens ne trouvèrent jamais aucune espèce d'encouragement. Lorsqu'après sa mort on procéda à la vente de ses caractères, il ne se trouva pas dans toute l'Angleterre un seul homme qui voulût les acheter. On les offrit en vain aux universités et aux libraires; ils demeurèrent ensevelis dans la poussière jusqu'au moment où Beaumarchais en fit l'acquisition en 1779, au prix de 3700 liv. sterl., pour les employer à l'édition des *Œuvres de Voltaire*. On a fait mieux depuis Baskerville; c'était un homme de belle figure, d'un caractère obligeant, mais d'un esprit chagrin et bizarre.

BASSELIN (Olivier), naquit dans le val de Vire, en Normandie, vers le milieu du quinzième siècle. Propriétaire d'un moulin à foulon situé à l'extrémité de la vallée pittoresque qui borde la petite ville de Vire, il passa sa vie dans l'exercice de sa profession; les muses vinrent le visiter dans sa retraite obscure. Doué d'une imagination féconde, d'une gaieté franche et d'un esprit piquant, il composa une foule de chansons bachiques qui attestent son talent naturel et son ignorance complète des règles. Une édition de ces *Vaux de Vire*, tirée à cent cinquante exemplaires, a paru à Vire en 1811. La tradition est muette sur sa vie, on ignore même l'époque de sa mort; il paraît toutefois qu'il ne vivait plus en 1500. M. Armand-Gouffé l'a mis en scène au théâtre du Vaudeville. L'étymologie de *vau de Vire* est inadmissible. Long-temps avant la première édition, publiée en 1610, long-temps même avant l'existence de Basselin, on connaissait plusieurs recueils intitulés *voix de ville*, qui se composaient de chansons parfaitement semblables à celles qui portent aujourd'hui le nom de vaudevilles; ce genre d'ailleurs est connu avant lui, et il est aussi ancien que la gaieté française. On doit le regarder seulement comme un de nos plus anciens auteurs de chansons bachiques et de rondes joyeuses.

BASSOMPIERRE (François de), maréchal de France, et l'un des hommes les plus brillans et les plus aimables qui ont joué un rôle sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII. Il naquit en Lorraine le 12 avril 1579. Après avoir voyagé en Italie, dans le royaume de Naples, il parut à la cour de Henri IV, où son goût pour le faste et le jeu le firent rechercher; il figura dans les fêtes d'une manière brillante, fit bientôt ses premières armes dans la guerre contre le duc de Savoie, ensuite se signala en Hongrie, et revint à la cour. Il exerça en 1617 la charge du grand-maître de l'artillerie au siége de Château-Porcien, et fut blessé à celui de Réthel. Il se trouva en 1720 comme maréchal de camp au combat du Pont-de-Cé, aux siéges de Saint-Jean-d'Angely, de Montpellier, etc. Enfin, en 1622, le roi Louis XIII le fit maréchal de France. Il fut nommé à l'ambassade d'Espagne, et envoyé en Suisse et en Angleterre; de retour, il se signala dans différens siéges, et bientôt portant ombrage au cardinal de Richelieu, à cause de ses liaisons intimes avec la maison de Lorraine, il fut arrêté et mis à la Bastille le 23 février 1631. Sa détention dura douze ans, et ne cessa qu'à la mort du cardinal. Bassompierre mourut le 12 octobre 1656, à l'âge de 65 ans. Il a laissé des Mémoires qui se lisent avec intérêt, et répandent un grand jour sur les événemens de ce temps-là.

BASSUS. Plusieurs hommes dans l'antiquité ont porté ce nom, et sont cités par divers auteurs anciens comme ayant écrit sur l'histoire naturelle, mais leurs ouvrages, qui ont été estimés pendant plusieurs siècles, sont perdus.

BASTIDE (Jean-François de), né à Marseille le 15 mars 1724, et mort à Milan le 4 juillet 1798, a fait des recueils, des journaux, des lettres, des romans, des mémoires, des contes, des comédies en vers, des tragédies en prose, et serait à peu près oublié s'il n'avait eu l'idée d'être l'éditeur de la Bibliothèque universelle des romans, idée fort heureuse et qui pouvait être mieux exécutée.

BATHUEL, fils de Nachor et de Melcha, neveu d'Abraham, et père de Laban et de Rébecca, femme d'Isaac.

BATHYCLÈS, sculpteur grec, était de Magnésie; il construisit pour la ville d'Amyclée un trône dont Pausanias donne la description la plus brillante. Les Grâces et les Heures en formaient les principaux soutiens. Toute l'histoire fabuleuse de la Grèce y était représentée. Pausanias n'indique point le temps où vivait Bathyclès, mais il regarde le trône d'Amyclée comme d'une haute antiquité.

BATHYLLE, natif d'Alexandrie, fut le rival de Pylade (non pas l'ami d'Oreste), et l'un des plus célèbres pantomimes de l'antiquité. Il était

esclave de Mécène, qui l'affranchit. Les deux saltateurs également habiles, également chers aux Romains, luttaient sans cesse l'un contre l'autre, et s'étaient partagé le domaine théâtral. Pylade excellait dans les scènes graves, sérieuses, et qui tenaient de la tragédie; Bathylle dans les sujets rians et voluptueux. Juvénal fait une peinture énergique de son jeu passionné dans la pièce intitulée *Léda*. Plutarque le cite également. Les succès de ces deux pantomimes furent aussi brillans que rapides, et leurs démêlés occupèrent les Romains autant que les affaires les plus importantes de l'état. Ils étaient tous ou pyladiens ou bathylliens; les deux partis furent près plus d'une fois d'en venir aux mains; Sénèque le reproche amèrement aux Romains. On ignore l'époque de la mort de Bathylle. Plusieurs autres acteurs anciens ont porté ce nom.

BATILDE (SAINTE), épouse de Clovis II, roi de France, fut d'abord esclave d'Archambaud, maire du palais de ce monarque. Elle fut vendue par des pirates, qui avaient l'habitude de venir exposer sur les côtes de France les captifs qu'ils avaient enlevés de l'autre côté de la mer. Après la mort de Clovis II, elle prit les rênes du gouvernement et se conduisit avec une prudence digne d'admiration, pendant dix ans. Les grands se lassèrent d'être sans autorité, et Bathilde fut obligée en 665 de se retirer dans le monastère de Chelles qu'elle avait bâti; elle y mourut en 680. Elle n'avait pas oublié sur le trône quel avait été son premier état; devenue religieuse elle ne se souvint jamais qu'elle eût porté la couronne. Elle fut canonisée par le pape Nicolas I; sa fête est célébrée le 30 janvier, regardé comme le jour anniversaire de sa mort.

BATRACHUS, architecte, naquit à Lacédémone, mais il se distingua surtout à Rome, où il éleva, de concert avec Saurus ou Sauros, son compatriote, un des temples renfermés dans les portiques d'Octavie. Riches tous deux, ils voulurent s'immortaliser en élevant cet édifice à leurs dépens dans l'espoir d'y graver leurs noms; mais on leur en refusa la permission. Ils se servirent alors d'un stratagême pour parvenir à leur but: comme le nom de Batrachus répond dans la langue grecque à celui de grenouille, et Sauros à celui de lézard, ils firent sculpter ces animaux dans les ornemens des colonnes. On a encore à Rome des débris de ce temple sur lesquels se trouvent très-bien conservés des grenouilles et des lézards.

BATTALUS, joueur de flûte d'Ephèse, célèbre par sa mollesse. Le poëte Antiphane, qui vivait vers l'an 400 avant J.-C., avait fait une comédie sur lui, ce qui rendit son nom proverbe. Comme Démosthènes était très-efféminé dans sa jeunesse, on lui donna le surnom de Battalus.

BATTEUX (CHARLES), chanoine de Reims. Il naquit à Allend'huy près de cette ville, le 7 mai 1713; mort à Paris, le 14 juillet 1780, il fut enterré dans l'église de Saint André-des-Arcs. Après avoir professé à vingt ans la rhétorique à Reims, il vint la professer, ainsi que la philosophie grecque et latine, dans les colléges de Lisieux et de Navarre à Paris, et au collége royal. Il fut de l'académie française et de celle des inscriptions. Il a publié un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels les quatre poétiques, sa traduction en prose d'Horace, et surtout son *Cours de belles-lettres*, tiennent les premiers rangs. Ce dernier ouvrage et son traité de la construction oratoire sont devenus classiques chez les étrangers. On ne peut méconnaître dans Batteux le littérateur estimable, l'écrivain élégant, le dissertateur ingénieux, le grammairien habile, et l'admirateur éclairé de l'antiquité.

BATTUS. Il y en a trois: *Battus* I, né à Théra, l'une de Cyclades, descendit d'Euphémus, l'un des Argonautes. Il conduisit une colonie de Théra dans la Lybie, s'établit l'an 631 avant J.-C., dans une petite île nommée Platée, et passa ensuite sur le continent, où il renouvela la ville de Cyrène. Battus régna quarante ans, et laissa en mourant le trône à

Arcésilas son fils. *Battus II*, surnommé l'Heureux, fils d'Arcésilas I, monta sur le trône vers l'an 575 avant J.-C. Cyrène prit beaucoup d'accroissement sous son règne, les habitans y affluaient de toutes les parties de la Grèce. Les Cyrénéens battirent et taillèrent en pièces l'armée d'Apriès, roi d'Egypte, et les Lybiens. Battus II eut pour successeur Arcésilas II, son fils. *Battus III*, surnommé le boiteux, monta sur le trône l'an 544 avant J.-C; les Cyrénéens limitèrent son autorité; on lui attribua une certaine portion de terres et le droit de présider aux sacrifices et à ce qui concernait la religion; le reste de son pouvoir fut transféré au peuple et au sénat. Il y eut un quatrième et un cinquième *Battus*, mais leur histoire nous est à peu près inconnue.

BAURANS, auteur dramatique et musicien, naquit à Toulouse en 1710, et mourut dans cette ville en 1764. Ce fut lui qui mit des paroles françaises sur la musique de la *Servante maitresse* de Pergolèse en 1754, et inspira par cet ouvrage le goût de la musique italienne en France.

BAUSSET (Louis François du), cardinal né à Pondichéry, le 14 décembre 1748, mort à Paris, le 21 juin 1814, composa d'après les manuscrits de Fénélon, l'*Histoire de cet illustre archevêque*; en 1810 l'institut désigna cet ouvrage comme digne du deuxième grand prix décennal de deuxième classe, pour la meilleure biographie. Encouragé par le succès, il entreprit l'*Histoire de Bossuet*, dans laquelle il ne s'éleva pas à la même hauteur. La troisième édition du premier de ces ouvrages a paru à Paris 1817, 4 vol. in-8°, et la 2e ibid, 1814, 4 vol. in-8°.

BAUTRU (Guillaume), comte de Sérau, de l'académie française, naquit à Angers en 1588, et mourut le 7 mai 1665. Il est principalement connu comme un des beaux-esprits du dix-septième siècle. Le rôle politique qu'il joua est très-secondaire, mais n'en tourna pas moins utilement pour sa famille et pour lui. Le cardinal de Richelieu lui avait témoigné de la bienveillance; il fut une des créatures du cardinal Mazarin, et se maintint à la cour autant par l'adresse de sa conduite et les agrémens de son esprit, que par sa complaisance et son dévouement au premier ministre. Il fut introducteur des ambassadeurs, et ministre plénipotentiaire en Flandre, en Espagne, en Angleterre et en Savoie. Ménage fut son ami, et cite beaucoup de ses bons mots.

BAVERINI (Francesco), musicien du quinzième siècle. Il fut très-renommé dans la science du contre-point, et on lui attribue la musique du premier opéra qui ait été représenté. Cet ouvrage dramatique, dont on croit que les paroles furent composées par Jean Sulpitius de Verulam, fut joué à Rome en 1440, et selon d'autres en 1480; il a pour titre: *la Conversione di S. Paolo*.

BAXTER (Richard), théologien anglais non conformiste, né en 1615, reçut les ordres en 1638, et fut nommé en 1648 ministre de Kidderminster. Il ne craignit point, lorsque Cromwel fut arrivé au faîte de sa puissance, de se prononcer contre sa tyrannie, et osa, dans une conférence à laquelle il fut appelé près de lui, lui reprocher d'avoir renversé la monarchie. Il se rendit à Londres quelque temps avant l'abdication de Richard Cromwel, et contribua par ses prédications au rappel de Charles II, qui le nomma l'un de ses chapelains. Il a publié plusieurs ouvrages, et mourut le 8 décembre 1691. *Baxter* (Guillaume), son neveu, et *Baxter* (André), écrivain écossais, ont aussi de la réputation comme écrivains.

BAYARD (Pierre du TERRAIL, seigneur de), surnommé le chevalier sans peur et sans reproche, le seul peut-être de tous les héros du moyen âge dont la vie soit sans tache et qu'on puisse louer sans aucune restriction. Simple, modeste, ami sincère, amant délicat, pieux, humain et magnanime, son âme réunit toutes les vertus; et telle fut la perfection de cet illustre chevalier, que sans le témoignage unanime des historiens contemporains, la postérité n'aurait

peut-être vu en lui qu'un modèle chimérique et inimitable. Il naquit en 1476 au château de Bayard, à six lieues de Grenoble. Sa vie a été écrite d'une manière si intéressante en un vol. in-12, par Guyard de Berville, que ce serait l'affaiblir que de la morceler ici. Il mourut au champ d'honneur en combattant contre les Espagnols, le 30 avril 1524. Les traits les plus saillans du caractère de Bayard et les principaux événemens de sa vie ont été assez habilement placés par de Belloy dans sa tragédie de *Gaston et Bayard.*

BAYLE (Pierre), né à Carlat le 18 novembre 1648, mort à Rotterdam le 28 septembre 1706, âgé de cinquante-neuf ans, sceptique, est surtout connu par ses *Nouvelles de la république des lettres* et par son *Dictionnaire historique et critique.* Bayle fut compilateur et journaliste, et dans ces deux emplois assez peu honorés de nos jours, il s'est acquis une gloire immortelle; c'est que par l'assemblage le plus rare il joignait à l'immensité de ses connaissances un esprit lumineux et même du génie. Son style incorrect et diffus plaît malgré ses négligences, parce qu'il converse avec ses lecteurs, et que peu d'écrivains apprennent mieux à penser. Personne n'employa plus heureusement que lui les armes de la dialectique, et ne sut raisonner d'une manière à la fois plus subtile et plus profonde. Chaste dans ses mœurs, austère dans sa conduite, il put parler de morale sans craindre qu'on le fît rougir en lui opposant le contraste humiliant de ses discours et de ses actions. On a outré contre lui le reproche de scepticisme, et on a calomnié ses intentions; en lisant ses ouvrages avec attention, on aperçoit que son but fut surtout de nous apprendre *à douter*. M. Beuchot a donné une édition soignée de son dictionnaire, enrichie de notes. Paris, 1821, 16 v. in-8°.

BEAUCHAMP (Alphonse de), né en 1767, à Monaco, mort à Paris au commencement de juin 1832, chevalier de la légion d'honneur, a consacré ses talens à décrire les glorieuses campagnes des Français, a publié, outre un grand nombre d'articles dans la biographie universelle, des ouvrages historiques, intéressans par l'exactitude des faits, mais qui se sentent un peu de la précipitation avec laquelle ils ont été composés.

BEAUFORT (François de Vendome, duc de), fils de César de Vendôme et petit-fils de Henri IV, naquit à Paris en 1616; il se distingua par sa valeur à la bataille d'Avein en 1635, aux siéges de Corbie en 1636, de Hesdin en 1639, d'Arras en 1640. Anne d'Autriche, devenue régente en 1643, lui donna toute sa confiance; mais Beaufort étant entré dans la cabale des *importans* et bravant ouvertement le cardinal Mazarin, elle le fit enfermer au château de Vincennes dans la même année 1643; il se sauva de prison en 1649. Il se joignit au prince de Conti, aux ducs de Longueville, d'Elbeuf, de Bouillon, au maréchal de La Mothe, au fameux coadjuteur de Retz, au parlement de Paris, et dans la guerre de *la fronde* devint l'idole de la populace; il fut proclamé *le roi des Halles*. Il finit par résister faiblement aux propositions de la cour, et se soumit sur des promesses vagues qui ne furent jamais exécutées. Il ne fut devant Louis XIV qu'un sujet soumis. Il servit ensuite sur mer, et fut tué dans une sortie au siége de Candie en 1669. Il avait hérité de la valeur de Henri IV, mais elle avait chez lui le caractère de la témérité; plus fin qu'habile, plus grossier que franc, plus hautain que fier, son étourderie constante l'empêcha de jouer le rôle pour lequel il se croyait fait dans les temps de troubles qui agitèrent la minorité de Louis XIV.

BEAUJON (Nicolas), né à Bordeaux en 1718, mort à Paris le 26 décembre 1786. Il avait une grande intelligence dans les affaires, et les opérations de finance dont il fut chargé l'élevèrent à un degré d'opulence extraordinaire. Il jouit de ses richesses en épicurien recherché, mais modeste et paisible, et les dépensa en grande partie en bienfaits utiles. L'hospice qui porte son nom, dans

le faubourg du Roule à Paris, fut établi et doté par lui avec magnificence, Son testament contenait pour plus de trois millions de legs particuliers.

BEAULIEU (Sébastien de PONTAULT, sieur de), premier ingénieur et maréchal des camps et armées du roi, doit être regardé comme le créateur de la topographie militaire sous Louis XIV. Il suivait l'armée, levait sur le terrain le plan des batailles et des siéges, et y ajoutait des sujets historiques en perspective. Son ouvrage le plus important a pour titre: *les glorieuses conquêtes de Louis-le-Grand*, ou *Recueil de plans et vues des places assiégées et de celles où se sont données des batailles*, *avec des discours*, 2 vol. in-fol. C'est l'un des plus magnifiques et des plus curieux ouvrages qui aient paru en histoire militaire. La topographie militaire sembla rétrograder à la mort de cet habile ingénieur, arrivée en 1674, et ne produisit qu'un petit nombre de morceaux d'un mérite supérieur jusque vers 1750, époque où la confection de la carte dite de Cassini vint donner à ce genre de travail une forme nouvelle. Il y a un autre *Beaulieu*, général autrichien, vaincu par les Français en Italie, en 1796.

BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin CARON de), né à Paris le 24 janvier 1752, mort dans la même ville, le 19 mai 1799. Il était fils d'un horloger. Introduit auprès des princesses filles de Louis XV, pour leur donner des leçons de harpe et de guitare, il profita de cette protection puissante pour se lier avec le fameux financier Pâris Duverney; jeune encore il parvint à une fortune inespérée, c'est alors qu'il se livra à la littérature. Il donna successivement deux drames: *Eugénie* et *les Deux amis*, mais il savait mieux rire que pleurer, et *le Barbier de Séville*, qu'il donna en 1775, est resté le meilleur de ses ouvrages, après même qu'il eut fait représenter le *Mariage de Figaro*, *la Mère coupable*, et l'opéra de *Tarare*. Malgré le mauvais goût et le style bizarre qui relèguent nécessairement Beaumarchais dans la classe des écrivains médiocres, ses mémoires méritent d'être conservés par une foule de traits d'une gaieté originale et piquante, qui annoncent un fond d'esprit naturel très-riche. C'est sans exception ce qu'il a fait de meilleur; il y est même quelquefois très-éloquent. Ses intrigues ne sont pas du domaine de cet abrégé: en résultat, il eut comme homme le destin de ses comédies, il obtint plus d'éclat que de considération. Ses œuvres complètes ont été publiées en 7 volumes in-8, en 1809.

BEAUMELLE (Laurent ANGLIVIEL de la), né à Vallerangue en Languedoc, le 28 janvier 1727, mort à Paris le 17 novembre 1775, à l'âge de quarante-cinq ans. Il a publié *mes Pensées*, *les Mémoires et les Lettres de madame de Maintenon*, 15 vol. in-12; *des notes sur le siècle de Louis XIV*, *Commentaire sur la Henriade*, *etc.* Malgré tous ces ouvrages, la Beaumelle serait complètement oublié aujourd'hui sans ses démêlés avec Voltaire, qui le poursuivit jusqu'au tombeau.

BEAUMONT (Christophe de), archevêque de Paris, né le 26 juillet 1703 dans le Périgord, mort le 12 décembre 1781. La vertu se peignait sur sa figure pleine de noblesse et de bonté: son esprit était cultivé, son éducation facile et brillante: il était austère sans rudesse, et répandait avec discernement des aumônes qui absorbaient presque tout son revenu. Il eut de longues disputes religieuses avec les jansénistes, au sujet de la bulle *Unigenitus*: publiée à Rome, enregistrée par le parlement, et par conséquent devenue loi de la religion et de l'état, elle devait être soutenue et défendue par lui. Quant à ses différends avec les philosophes, qu'il combattit toujours avec autant de sagesse que de vigueur, leurs principes ne pouvaient être les siens. On a de lui un recueil de mandemens en 2 vol. in-4, qu'il publia à diverses époques contre les livres de *l'Esprit*, *Emile*, *Bélisaire*, etc.

BEAUVAIS (Jean-Baptiste-Charles-Marie de), évêque de Senèz, né à Cherbourg le 17 octobre 1731, mort à Paris le 4 avril 1790. Il eut

pour professeur de rhétorique le célèbre Lebeau. Il devint l'un de nos plus éloquens prédicateurs, et celui qui s'est le plus approché de cette éloquence mâle et nerveuse que l'on admire dans Bossuet. Ses oraisons funèbres et ses sermons ont été imprimés.

BEAUZÉE (NICOLAS), de l'académie française, né à Verdun le 9 mai 1717, mort à Paris le 25 janvier 1789. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a donnés, on distingue sa *grammaire générale*, sa nouvelle édition *des Synonimes* de l'abbé Girard, une traduction de Salluste et de Quinte-Curce. Littérateur instruit et laborieux, philosophe sans affiche et religieux sans grimace, droit, simple, modeste, et plus indulgent pour les autres que pour lui-même, tel fut Beauzée; il sut conserver sa franchise et sa neutralité au milieu de la guerre éternelle des passions et des cabales, et content du modique fruit de ses travaux littéraires, sa modération lui tint lieu de fortune. Il résista aux offres brillantes du roi de Prusse, qui l'appelait à Berlin.

BECCARIA (CÉSAR BONESANA, marquis de), né à Milan en 1735, mort en 1793. Il fut l'un des bienfaiteurs de l'espèce humaine, et son ouvrage des *Délits et des peines*, qui parut en 1764, le marqua du sceau de cette immortalité qui n'appartient qu'aux génies vertueux. Jamais si petit livre ne produisit de si grands effets, jamais tant de vérités consolantes et sacrées ne furent rassemblées dans un espace si étroit. L'innocence et la justice, la liberté humaine et la paix sociale, parurent se montrer à la terre unies entre elles par un lien indissoluble. Les éditions de son livre se multiplièrent rapidement, il fut traduit dans toutes les langues; il le fut en français en 1766, par M. l'abbé Morellet, sur les instances du vertueux Malesherbes; en Prusse, en Russie, en Toscane, les souverains et les peuples honorèrent à l'envi l'homme qui était à la fois le défenseur de la sécurité des sujets et de la stabilité des gouvernemens. Catherine II le transcrivit dans ses lois. La société de Berne fit frapper pour lui une médaille aux applaudissemens de la Suisse entière; en Angleterre on manifesta pour lui le plus grand respect. L'ami du genre humain ne rencontra d'ennemis que dans sa ville, et dans quelques petits états qui l'avoisinaient; mais le comte Firmiani prit sous sa protection et le livre et l'auteur.

BÉCLARD (PIERRE-AUGUSTE) FAUBOT, médecin, né à Angers en 1785, vint se perfectionner à Paris, remporta tous les premiers prix de l'Ecole de médecine, présenta, pour sa thèse, en 1813, une série de propositions qui sont autant de découvertes. Chirurgien en second, à 30 ans, de l'hôpital de la Pitié, professeur d'anatomie à la faculté de médecine, en 1818, il portait au plus haut degré les talens d'enseigner, lorsqu'il mourut à Paris d'une inflammation cérébrale en 1825. On a de lui des *élémens d'anatomie générale*, Paris, 1823, in-8, et des *additions à l'Anatomie générale de Xavier Bichot*, Paris, 1821, in-8.

BECOEUR (CHARLES), peintre d'animaux, mort en janvier 1833.

BEDFORD ou BETHFORD (JEAN PLANTAGENET, duc de), troisième fils de Henri VI, roi d'Angleterre. Il commandait en 1422 l'armée anglaise contre Charles VII. La même année il fut nommé régent de France pour Henri VI, qu'il fit proclamer roi à Paris. Il défit les Français près de Southamton, et s'empara du Crotoi. Entrant ensuite à Paris avec ses troupes, il battit le duc d'Alençon, et devint maître de presque toute la France. Il mourut à Rouen en 1435; on lui érigea un superbe mausolée. La postérité reprochera éternellement à sa mémoire d'avoir immolé à la politique anglaise, et d'avoir fait brûler l'héroïne Jeanne d'Arc. Dans la tragédie de ce nom, M. d'Avrigny a fort bien tracé le portrait du duc de Bedford.

BEDMAR (ALPHONSE DE LA CUEVA, marquis de), cardinal, évêque d'Oviedo, né en 1572, d'une des plus anciennes familles de la Castille, fut envoyé en 1607, par Phi-

lippe III, en ambassade à Venise, et se rendit fameux par sa conjuration contre cette république. C'est l'année suivante qu'il s'unit avec le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, et avec Don Pedro de Tolède, gouverneur de Milan, pour anéantir l'état auprès duquel il était envoyé. Bedmar rassemble des étrangers dans la ville et s'assure de leurs services à force d'argent. Les conjurés devaient mettre le feu à l'arsenal de la république, et se saisir des postes les plus importans. Des troupes du Milanès devaient arriver par la terre ferme, et des matelots gagnés montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette horrible conspiration fut découverte : on noya tout ce qu'on put trouver des conjurés ; on respecta dans l'auteur de ce complot le caractère d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrètement, de peur qu'il ne fût mis en pièces par la populace. Il mourut le 10 août 1655. Saint-Réal, qui a écrit d'une manière fort intéressante l'histoire de la conjuration du marquis de Bedmar, l'a représenté comme un des plus puissans génies et un des esprits les plus dangereux qu'ait produits l'Espagne. Il joignait à une pénétration rare la plus profonde connaissance des hommes, écrivait et parlait avec facilité, et gardait au milieu des agitations les plus cruelles une parfaite tranquillité d'esprit. Telle était sa sagacité, que ses conjectures passaient presque pour des prophéties. M. Darce dans son *Histoire de Venise*, a donné une autre clé de cette romanesque conjuration.

BEETHOVEN (Louis Van) célèbre compositeur de musique instrumentale, né en 1771, à Bonn, d'un choriste de la chapelle de l'Électeur de Cologne, élève d'Haydn et de Mozart, excella comme eux dans la composition instrumentale, et mourut à Vienne où l'archiduc Rodolphe lui avait assuré une pension de 4000 flor., le 26 mars 1827 ; ses œuvres, dont la plupart ont été gravées à Paris, sont au nombre de plus de 120 ; elles consistent en symphonies, sextuors, quintettes, quatuors, trios et sonates pour le piano. Une surdité complète affligea ses dernières années, et le rendit mélancolique et morose.

BEL ou BELUS, premier roi de Babylone. Après sa mort les Babyloniens lui consacrèrent un temple qui passa pour l'une des sept merveilles du monde. Xercès, au retour de son expédition d'Égypte, le détruisit après l'avoir pillé.

BELGIUS, ou, selon Pausanias, BOLGIUS, chef de Gaulois, qui, vers l'an 279 avant J.-C., fit une irruption en Macédoine et en Illyrie à la tête d'une armée considérable. Il offrit d'abord la paix à Ptolémée-Céraunus, roi de Macédoine, à condition que ce prince lui paierait un tribut ; mais ayant reçu de lui une réponse méprisante, il l'attaqua et le défit complètement. Ptolomée tomba entre les mains des vainqueurs, qui lui tranchèrent la tête et l'attachèrent au haut d'une pique. Ce spectacle effrayant acheva la déroute des Macédoniens, dont un petit nombre parvint à se sauver. Depuis cette action, l'histoire ne fait plus mention de Belgius.

BELIN ou plutôt BELLIN (François), né à Marseille en 1672. Il a fait *Othon, Volonès, la mort de Néron*, tragédies non imprimées, et *Mustaph* et *Zéangir*, tragédie en cinq actes représentée et imprimée en 1705. Cette pièce, dit Laharpe, est faiblement écrite, mais on y trouve des traits de ce naturel heureux qu'on étudiait alors dans Racine. Champfort a depuis traité le même sujet.

BELIN DE BALLU (Jacques Nicolas), né à Paris 1753, membre de l'Académie des inscriptions, quitta la place de directeur du Prytannée de St-Cyr, pour passer en Russie, où il eut des emplois honorables dans l'instruction publique, et mourut dans ce pays en 1815. Le plus important ouvrage de ce savant helléniste est la *tradition de Lucien*, 6 vol. in-8°. 1788.

BÉLISAIRE, l'un des plus habiles généraux dont l'histoire ait parlé, vivait sous l'empire de Justinien, qui dut aux talens, à la fidélité de ce grand homme une partie de l'éclat de son

règne. Il finit la guerre de Perse contre Cabades, par un traité de paix; il prit Carthage et fit prisonnier Gilimer, usurpateur du trône des Vandales. Après avoir joui le premier des honneurs du triomphe à Constantinople en 533, il marcha contre les Goths, s'empara des principales villes de la Sicile, s'avança vers Naples et Rome, défit Vitigès, l'envoya prisonnier à l'empereur Justinien, et refusa la couronne que lui offraient les Goths. Bientôt sa présence devint nécessaire en Orient; il y battit Chosroès, revint en Italie, et en chassa les Huns en 558. On le regarda comme le sauveur de l'empire, et il existe encore des médailles que Justinien fit frapper en son honneur et sur le revers desquelles on lit : *Bélisaire, la gloire des Romains.* L'envie osa attaquer tant de vertus : Justinien, vieux et ombrageux, crut à une prétendue conspiration dont on accusait Bélisaire. Ce brave général perdit ses places; mais Justinien ayant reconnu son innocence, lui rendit ses biens et ses honneurs; cette persécution abrégea ses jours, et il mourut en 565. L'imagination des poëtes, des artistes, et surtout le roman de Marmontel, ont rendu presque historique une tradition apocryphe suivant laquelle Bélisaire, privé de la vue et réduit à une extrême pauvreté, aurait été forcé de mendier dans les rues de Constantinople. Aucun historien contemporain n'a rapporté cette fable, qui doit son origine à Tzetzès, auteur peu estimé du douzième siècle; on l'a répétée depuis sans examen.

BELLANGER (FRANÇOIS), docteur de Sorbonne, mort à Paris le 12 avril 1749, à 61 ans. C'était un homme très-versé dans l'étude des langues. On a de lui *les Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse*, traduites en français, 6 vol. in-8, une traduction d'*Hérodote*, et d'autres ouvrages.

BELLART (NICOLAS-FRANÇOIS), de Paris, né dans cette ville en 1761, s'était déjà fait une réputation au barreau à l'époque de la révolution. L'un des trois conseils du général Moreau, il concourut à la rédaction de son *Mémoire* justificatif. Porté, en 1800, au conseil-général du département de la Seine, il y rédigea la proclamation du premier avril 1814. La première restauration lui avait donné des lettres de noblesse et la décoration de la légion d'honneur. La deuxième l'éleva à la charge de procureur-général de la cour royale de Paris. Mais on lui reproche d'avoir apporté dans ces hautes fonctions, le zèle d'un homme de parti, plus que l'impartialité d'un magistrat, et d'avoir attenté à l'indépendance de l'ordre dont il sortait. Envoyé deux fois à la chambre, la première fois en 1815, puis en 1818, par le collége électoral de la Seine, il y joua un rôle médiocre. Sa santé s'était altérée par l'excès de ses travaux et par le sentiment amer de la défaveur publique, et l'avait obligé à demander sa démission. Enfin il l'avait obtenue lorsqu'il mourut à Paris en 1826.

BELLAY (GUILLAUME DU) seigneur de Langey, né au château de Glatigny, près de Montmirail, en 1491, mourut le 9 janvier 1543, un des plus grands capitaines de son tems, ne fut pas moins utile à son pays dans ses ambassades en Italie, en Angleterre, en Allemagne, s'illustra dans les lettres et dans les armes, et mérita cette épitaphe remarquable par sa précision.

Cy gît Langey, dont la plume et l'épée,
A surmonté Cicéron et Pompée.

BELLAY (JEAN DU) frère aîné du précédent, né en 1492, mourut à Rome, le 16 février 1560, cardinal en 1535, fut un des prélats les plus savans de son temps, servit utilement François premier, soit comme ambassadeur, soit comme lieutenant-général, et se servit de sa faveur pour contribuer à la fondation du collége royal.

BELLAY (JOACHIM DU), né en 1524 à Lire en Anjou; l'un de nos anciens poëtes. Ses premières productions lui procurèrent un accueil flatteur de la part de François I et de sa sœur Marguerite, reine de Navarre. Appelé à Rome par son parent le cardinal Jean du Bellay, il y fit un sé-

jour de trois ans; de retour en France, il fut desservi auprès du cardinal; on lui supposa des torts dans sa conduite et même dans ses écrits. Ces tracasseries portèrent un coup à sa santé, qui était très-faible, et il mourut d'apoplexie le 5 janvier 1560, âgé de trente-six ans. Ses poésies ont été imprimées en 1568: 1 volume in-8. Elles consistent en sonnets, odes, chansons, imités du latin. Il y a plus de naturel que dans celles de Ronsard et des autres poëtes de la même époque. Il cultiva aussi les muses latines, mais avec moins de succès que les muses françaises. Il y a eu plusieurs personnages de ce nom, fameux sous François I, dans l'état militaire, dans l'église et la diplomatie.

BELLEAU (Remi), né à Nogent-le-Rotrou, au commencement de 1528. Il fut l'un des sept poëtes de *la Pleiade française*. Ronsard l'appelait le peintre de la nature. Ce qui pourrait justifier ce titre, ce sont ses *Bergeries*, divisées en journées, et une suite de pièces où il décrit les couleurs et les propriétés de toutes les pierres précieuses. Ses autres ouvrages sont des traductions des odes d'Anacréon, des phénomènes d'Aratus, etc. Belleau a moins de bizarrerie et de mauvais goût que Ronsard, mais il n'a pas son imagination. Il mourut à Paris le 6 mars 1577.

BELLE-ISLE (Charles-Louis-Auguste comte de) petit-fils du surintendant Fouquet, né en 1684, mort en 1761, maréchal de France, ministre de la guerre, de l'Académie française, s'est immortalisé surtout par la retraite de Prague, comparée à celle des dix-mille, pendant laquelle il ramena en dix jours de marche, à travers des défilés, des neiges et des glaces, quatorze mille Français, continuellement harcelé, mais jamais entamé, par des nuées de husards autrichiens. Les trois années de son ministère furent marquées par les ordonnances les plus sages et les plus utiles. Son frère le chevalier de Belle-Isle fut tué à l'attaque du col de l'Assiette, en voulant franchir les Alpes, le 18 juillet 1746, et son fils, le comte de Gisors, jeune homme de la plus grande espérance, blessé mortellement à la bataille de Crevelt, expira le 16 juin 1758, trois jours après, âgé de 27 ans. Ainsi la maison nouvelle dont le maréchal fut le fondateur tomba avec lui, et ses enfans le précédèrent au tombeau.

BELLE-TESTE, sculpteur en ivoire, renommé, mort vers le mois d'avril 1833.

BELLIARD (Le comte Auguste-Daniel), célèbre général français, né le 25 mars 1769, à Fontenay-Vendée, entra dans la carrière militaire en décembre 1791, se fit bientôt connaître par ses talens et par sa bravoure. Nommé général de brigade en 1796, général de division en 1800, il fit avec une rare distinction toutes les campagnes de la république et de l'empire, notamment celle d'Égypte, prit une part glorieuse à la retraite de Moscou. Après avoir opposé pendant les cent jours une vigoureuse résistance aux progrès de l'invasion, cerné par les Russes, il envoya sa soumission à Louis XVIII, fut arrêté en 1825, enfermé à l'Abbaye, remis en liberté et porté sur le cadre de disponobilité en 1818. Pair de France il combattit avec ardeur les principes contre-révolutionnaires. Envoyé en 1530 ambassadeur en Belgique, ce fut à son activité que Bruxelles doit de ne pas être tombé au pouvoir des Hollandais en août 1831. Il mourut dans cette ville, frappé d'une apoplexie foudroyante, le 28 janvier 1832.

BELLOVESE fut le premier chef gaulois qui franchit les Alpes. Il défit les Toscans sur les bords du Tésin, remporta plusieurs autres victoires sur différens peuples, et alla fonder la ville de Milan dans un marais appelé le *champ des Insubriens*, d'où la multitude qu'il avait amenée se répandit dans le pays des Libuens, où sont maintenant les villes de Brescia et de Vérone. De nouvelles émigrations de Gaulois étant accourues au bruit de ses succès, elles allèrent successivement sous sa protection s'établir dans l'Etrurie, dans la Ligurie et jusqu'au pied des Apennins. Bellovèse régna long-temps en paix

sur ces fertiles contrées, que dès lors on appela la *Gaule cisalpine*, et ce ne fut qu'environ deux siècles après cette invasion, que Brennus, l'un de ses successeurs, pénétra jusqu'à Rome. On place l'établissement de Bellovèse dans la Gaule cisalpine à l'an 164 de Rome, 590 avant J.-C. C'est par son secours et avant qu'il eût franchi les Alpes, que les Phocéens avaient fondé la ville de Marseille; Tite-Live fait le récit de la fondation de cette ville puissante.

BELLOY (JEAN-BAPTISTE DU), cardinal, né le 9 octobre 1709, à Marangle, dut à l'esprit de douceur et de modération qui le distingua pendant sa longue carrière, le choix que la cour fit de lui pour remplacer monsieur de Belzunce, évêque de Marseille, dont le zèle outré avait rendu l'administration très-orageuse; il se retira à Chambly à l'époque de la révolution, et l'on aime à croire que son asyle fut protégé par le souvenir de ses vertus. A l'époque du concordat il fit le sacrifice de son titre, pour en hâter la conclusion. Elevé au siège de la capitale, en 1802, il y porta la simplicité de ses mœurs, et la réunion des vertus épiscopales, et mourut presque centénaire, le 10 juin 1808.

BELLOY (PIERRE-LAURENT BUIRETTE de), de l'académie française, né à Saint Flour en Auvergne, le 17 novembre 1727, mort à Paris le 5 mars 1775. Il a fait représenter entre autres tragédies, *le Siége de Calais*, *Gaston et Bayard*, *Gabrielle de Vergy*, et *Pierre le Cruel*. La chute de cette dernière tragédie, qui depuis se releva, l'affecta si vivement qu'elle précipita la fin de ses jours. Malgré l'enflure et l'incorrection de son style, il a obtenu pendant sa vie une réputation que sa mort n'a pas encore éteinte: la passion de cet écrivain pour l'héroïsme français supposait une âme élevée, et semblait promettre au public un poëte national désiré depuis long-temps. Le premier du moins il a donné à ses confrères l'exemple de puiser leurs sujets dans l'histoire de sa nation.

BELSUNCE de CASTEL-MORON (HENRI-FRANÇOIS-XAVIER DE), né le 4 décembre 1671, au château de la Force en Périgord. Devenu évêque de Marseille en 1709, il retraça, durant la peste qui désola cette ville en 1720 et 1721, le zèle et la charité dont saint Charles Borromée lui avait donné un si bel exemple dans la peste de Milan. On le voyait au plus fort de la contagion allant de rue en rue, portant les secours spirituels et temporels aux malades, encourageant par son exemple encore plus que par ses discours, et ses coopérateurs, et les magistrats, et les militaires dévoués à cette œuvre héroïque, à s'y consacrer sans réserve. Sa conduite généreuse en cette occasion fait le sujet d'un petit poème de feu Millevoye, intitulé: *Belsunce ou la peste de Marseille.* Avec une pareille âme on est surpris autant qu'affligé de son zèle exagéré au sujet de la bulle *Unigenitus.* Le régent n'ayant jamais pu le ramener à des sentimens plus pacifiques, disait un jour en sortant d'une conférence avec lui: « Voilà un saint qui a bien de la rancune! » Il termina sa longue carrière le 4 juin 1755. Un héroïsme aussi grand fait excuser bien des torts.

BELZONI (JEAN-BAPTISTE), célèbre voyageur, né à Padoue en 1778, parcourut le monde d'abord en aventurier. Ce qui le fit tirer de la foule des cosmopolites, c'est l'engagement qu'il contracta avec M. Salt, consul anglais, pour enlever l'énorme buste colossal en granit rouge représentant *Memnom le jeune*, qui gisait à moitié enseveli dans les sables sur les bords du Nil, et qui orne aujourd'hui le musée Britannique. Encouragé par le succès, il remonta le Nil jusqu'à l'entrée de la Nubie, et déterra le superbe temple d'Isamboul. Plus tard il pénétra dans la deuxième pyramide, et signala son séjour en Egypte par des fouilles, des recherches et des expéditions dont quelques-unes furent un jeu pour lui. En 1819, il passa en Angleterre, et y rédigea la relation de ses voyages, qui parut à Londres à la fin de 1820, et dont M. Depping a donné une traduction sous ce titre: *Voyages en Egypte et*

en *Nubie* etc. Paris 1821, 2 vol. in-8°, avec un atlas. Non content d'avoir tant fait pour sa gloire, il entreprit, sur un plan plus vaste que ses devanciers, un voyage en Afrique, mais dès ses premiers pas, la dissenterie le força de rétrograder; il arriva tout épuisé à Gato, où il expira en décembre 1823, ne laissant guère à sa veuve que la gloire de son nom.

BEMBO (PIERRE) cardinal, l'un des plus célèbres auteurs Italiens du 16e siècle, né à Venise le 20 mai 1470, mort le 18 janvier 1547, comblé de faveurs par Léon X, à la mort de ce pape, se retira à Padoue, partagé entre la culture de ses lettres et le commerce de ses amis. En 1529, il fut choisi pour continuer l'histoire de Venise, et nommé en même tems bibliothécaire de St.-Marc. Restaurateur du bon style dans la langue Italienne, son mérite littéraire a été universellement reconnu, même pendant sa vie. Ses *rimes*, pour l'élégance et la pureté de la langue, sont mises au premier rang après celles de Pétrarque. Ses *lettre volgari* ont eu plusieurs éditions, et ses poésies latines sont pour la plupart aussi ingénieuses qu'élégantes. Son amabilité et les grâces de son esprit et de sa conversation égalaient ses talens.

BÊME ou BESME, ainsi surnommé parce qu'il était Bohémien de naissance, et dont le véritable nom était *Dianowitz*, fut élevé dans la maison du duc de Guise, et eut la principale part au meurtre de l'amiral de Coligny, dont il jeta ensuite le corps par la fenêtre. Voltaire le cite dans le second chant de sa Henriade. Bême fut pris par les protestans en Saintonge l'an 1575, et les Rochelois voulurent l'acheter pour le faire écarteler sur la place publique de leur ville; mais ils proposèrent ensuite son échange contre Montbrun, chef des protestans du Dauphiné, dont le parlement de Grenoble instruisait le procès. Cet échange n'eut pas lieu. Montbrun fut mis à mort, et Bême ayant corrompu un soldat s'enfuit avec lui. Bertauville, gouverneur de la place où Bême avait été détenu, courut apres eux. Le soldat ne l'attendit point, mais Bême lui tira un coup de pistolet en lui disant : « Tu sais que je suis un mauvais garçon. — Je ne veux plus que tu le sois, répondit Bertauville. » Et il lui passa son épée au travers le corps.

BENADAD, roi de Syrie. Il se joignit à Aza, roi de Juda, pour combattre Baasa, roi d'Israël, qu'il força d'abandonner Rama, que ce prince faisait fortifier. L'Ecriture fait encore mention de deux personnages de ce nom. Le premier, fils et successeur du précédent, déclara la guerre à Achab, roi d'Israël, qui le défit et lui tua cent mille hommes. Après une paix de peu de durée, Bénadad reprit les armes et tua Achab. Etant tombé malade, il fut étranglé par Hazaël, qui se fit déclarer roi à sa place, l'an du monde 3120. Le second, fils de Hasaël, fut vaincu plusieurs fois par Joas, roi d'Israël.

BENHAIL, l'un des premiers seigneurs de la cour de Josaphat, roi d'Israël. Ce prince l'envoya dans plusieurs villes de son royaume pour y répandre des lumières, et tirer le peuple de l'ignorance.

BENJAMIN, dernier fils de Jacob et de Rachel, qui mourut en lui donnant le jour. Joseph ayant reconnu ses frères, que Jacob avait envoyés en Egypte pour y acheter du blé, exigea d'eux qu'ils lui amenassent Benjamin, et retint Siméon en otage. Benjamin étant arrivé, Joseph donna un grand festin, après lequel il fit cacher la coupe dont il s'était servi dans le sac de blé destiné à Benjamin. Aussitôt après leur départ, l'intendant de Joseph fit courir après eux les accusant d'avoir volé la coupe de son maître. Ils nièrent tous ce crime, et consentirent à ce que le coupable demeurât prisonnier. La coupe ayant été trouvée dans le sac de Benjamin, ses frères, pour épargner une douleur aussi cruelle à leur père, s'offrirent à sa place. Joseph ne pouvant plus retenir ses larmes, se jeta au cou de Benjamin et se découvrit à ses frères. Benjamin, après avoir donné son nom à la plus petite des douze tribus, mourut âgé de cent onze ans.

BENOIT (ST.), fondateur des or-

dres monastiques en Occident, né en 480, dans le duché de Spolète, d'une famille riche et illustre, quitta le monde dès l'âge de 17 ans, se retira d'abord dans le désert de Subiako, puis au Mont-Cassin, où il éleva un vaste monastère devenu depuis le berceau de presque tous les ordres religieux de l'Europe, l'asyle des précieux restes de l'antiquité où il mourut le 21 mars 543, un an après cette célèbre entrevue avec Totila, dans lequel la noble hardiesse d'un humble religieux imprima le respect au conquérant barbare. La règle de St-Benoît, plus humaine et plus raisonnable qu'aucune de celles qui l'avaient précédée dans les autres parties du monde, adoptée par la plus grande partie des ordres religieux de l'Europe, est regardée comme la plus parfaite des règles monastiques.

BENSERADE (Isaac de), de l'académie française, né à Lions en Normandie en 1612, mort à Paris en 1691. Bel-esprit redouté de son temps, par le talent qu'il avait de railler avec assez de finesse, quoique la plupart de ses épigrammes ne fussent que des jeux de mots. On a deux volumes de ses vers, sans y comprendre sa traduction bizarre des *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux, pour laquelle Louis XIV lui donna mille louis. Il excella surtout dans les vers des ballets qu'il fit pour la cour, avant que l'opéra fût à la mode. Il y eut deux partis, les jobelins et les uraniens, sur son sonnet de Job, et celui d'Uranie par Voiture; ils partagèrent la ville et la cour, et firent tant de bruit que le grand Corneille s'écria plaisamment :

Pour deux méchans sonnets on demande; Qui vive ?

Saneçai nous a assez bien peint Benserade dans les vers suivans:

Ce bel-esprit eut trois talens divers
Qui trouveront l'avenir peu crédule :
De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers;
Il fut vieux et galant sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

BENTHAM (Jérémie), célèbre jurisconsulte anglais, né à Londres en 1747, mort à Westminster le 6 juin 1832, à l'âge de 85 ans. Entre tous ses ouvrages qui ont été inspirés par la plus pure philanthropie, on doit distinguer son *traité* de législation civile et pénale, 3 vol. in-8°. Paris, 1802, mis en ordre par son ami monsieur Dumont, ainsi que la *théorie* des peines et des récompenses, 2 vol. in-8°, 11, qui est le chef-d'œuvre de cet auteur.

BENTIVOGLIO (Gui), le cardinal. S'est rendu également célèbre dans la double carrière des lettres et des emplois publics. Issu d'une famille illustre, il naquit à Ferrare en 1579. Une éducation très-soignée développa de bonne heure ses talens naturels, et dès l'âge de 18 ans il fut chargé auprès du pape Clément VIII d'une négociation dont le succès lui mérita la faveur de ce pontife. Appelé à la cour de Rome, accueilli dans cette capitale par tout ce qu'elle réunissait d'hommes distingués par leur caractère et par leurs places, il fut en 1607 nommé à la nonciature de Flandre : il la remplit jusqu'en 1616, époque où il passa à celle de France. Cinq ans après Bentivoglio, nommé cardinal, retourna à Rome, où il fut nommé évêque de Terracine. L'estime générale que ses vertus et ses talens lui avaient acquise semblait le désigner pour succéder au pape Urbain VIII son ami; mais en entrant au conclave il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau le 7 septembre 1644. Il a laissé une histoire des guerres civiles de la Flandre, des Mémoires et des lettres. M. Biagioli a publié de ces dernières une édition très-correcte, à Paris, 1807. Nous avons plusieurs autres personnages célèbres du même nom dans les lettres et dans la carrière des armes.

BENTLEY (Richard), le plus célèbre critique de l'Angleterre, né en 1661, mort en 1742. On lui doit des

observations critiques sur les deux premières comédies d'Aristophane, une édition de Térence et de Phèdre, et du *Paradis perdu* de Milton, avec des notes. Sa réputation s'étendit tellement dans tout le monde savant, qu'il ne se fit en Europe durant sa vie presque aucune édition nouvelle d'auteurs anciens que les éditeurs ne s'adressassent à lui. Son neveu *Bentley* (Thomas) est auteur d'une comédie des *Souhaits*, représentée en 1782.

BÉRÉNICE. On en compte six : 1. *Bérénice*, fille de Ptolémée Philadelphe, et femme d'Antiochus, roi de Syrie. Elle fut étranglée l'an 248 avant J.-C., par les ordres de Laodicée, autre femme d'Antiochus qu'il avait répudiée et reprise. 2. *Bérénice*, veuve de Ptolémée Evergète, roi d'Égypte. Ayant consacré sa chevelure à Vénus Zéphiride, on en fit une constellation appelée encore aujourd'hui chevelure de Bérénice. Son fils Ptolémée Philopator la fit mourir 221 ans avant J.-C., et en même temps un frère qu'elle avait. 3. *Bérénice*, fille de Ptolémée Aulétès. Elle fit déposer son père et tuer son mari Séleucus pour épouser Archélaüs, pontife de Comane. Elle-même fut mise à mort 55 ans avant J.-C. 4. *Bérénice*, nièce d'Hérode-le-Grand et femme d'Aristobule, fils de ce prince. Elle se rendit complice de la mort de son mari et épousa Thaudion, autre fils d'Hérode. 5. *Bérénice* de Chios, l'une des femmes de Mithridate Eupator. Ce prince ayant été défait par Lucullus, et craignant que ses femmes ne tombassent entre les mains de l'ennemi, les fit toutes mourir l'an 71 avant J.-C. 6. *Bérénice*, fille d'Agrippa l'ancien et sœur d'Agrippa le jeune, tous deux roi des Juifs. Après la mort d'Hérode, son oncle et son mari, elle épousa Polémon, roi de Cilicie, et le quitta pour retourner à son amant, sans respect pour sa réputation, que Juvénal n'épargne point. C'est cette même Bérénice qui fut aimée de l'empereur romain, et qui a fourni à Racine le sujet de la tragédie de *Bérénice*.

BERGASSE (NICOLAS), né à Lyon en 1750, se distingua dans la profession d'avocat, d'abord dans sa ville natale, puis à Paris, où sa lutte contre Beaumarchais, dans l'affaire Kornemann, augmenta sa réputation. Député en 1789, il se montra partisan modéré des idées nouvelles, parla peu, assista rarement aux séances, et quitta la chambre des sections de la même année. Incarcéré en 1793, il ne dut la vie qu'à la mort de Robespierre. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite, occupé de travaux politiques littéraires, reçut en 1815 la visite de l'empereur Alexandre, refusa de le suivre en Russie, et mourut à Paris le 27 mai 1832.

BERGE (LE BARON FRANÇOIS) lieutenant général d'artillerie, grand officier de la légion d'honneur, né à Collioure le premier mai 1779, un des premiers élèves de l'Ecole Polytechnique, fit les campagnes d'Égypte, parcourut successivement les grades subalternes, colonel en 1808, général de brigade en 1815, se distingua dans les campagnes de Prusse, de Pologne et d'Espagne, et mourut à Paris le 18 avril 1832, inspecteur général et membre du comité consultatif d'artillerie, avant d'avoir accompli sa 52e année.

BERGERAC (CYRANO DE), né dans le Périgord en 1620, mort en 1655. Ses ouvrages sont défigurés par des équivoques et par des pointes ; mais ce qu'ils offrent de plus remarquable, c'est qu'ils ont fourni à Fontenelle, au docteur Swift, à Voltaire et à Molière même, plusieurs idées dignes d'avoir été mises en œuvre par ces hommes supérieurs. On lit encore avec plaisir son *Voyage dans la lune* et sa comédie du *Pédant joué*, assez plaisante pour le temps. Il est à croire qu'il eût acquis une réputation distinguée s'il ne fût pas mort à trente-cinq ans.

BERNARD (St), fondateur d'un ordre célèbre dans l'église, né en 1091, en Bourgogne, de parens nobles, dont les services importans pouvaient ouvrir à son ambition la plus brillante carrière. La retraite et l'étude eurent plus de charme pour lui et lui firent préférer la vie religieuse. Premier abbé de Clairvaux, il ne tarda pas à

rendre ce monastère célèbre dans le monde chrétien. Consulté de toutes parts comme un oracle, il prit part aux événemens les plus importans de son temps, prêcha la croisade dont le mauvais succès ébranla un peu son crédit. Il exerça sur son siècle une influence extraordinaire, tant par ses prédications que par ses ouvrages, dont la liste seule serait trop longue à donner dans ce Dictonnaire; et mourut le 20 avril 1155, dans la 65e année de son âge, épuisé par ses austérités et par ses travaux apostoliques, après avoir fondé en France, en Allemagne et en Italie cent soixante maisons de son ordre.

BERNARD (Pierre-Joseph), né en 1710, mort à Paris le 1 novembre 1775. Outre ses poésies légères, qui le firent appeler gentil Bernard par Voltaire, son opéra de *Castor et Pollux* ajouta beaucoup à sa réputation. Son poëme de l'*Art d'aimer* a été inspiré par les Grâces : le génie de Bernard porte l'empreinte du siècle où il a vécu, c'est-à-dire d'un siècle d'agrément, de frivolité et de luxe. Sa philosophie est celle d'Épicure et d'Anacréon. Aucun de nos poëtes ne s'est plus rapproché que lui de la manière d'Ovide; il en a les défauts et les beautés. — *Bernard* (Samuel), fils d'un peintre-graveur, fut l'un des plus célèbres traitans enrichis sous le ministère de Chamillard. Sa fortune s'élevait à 33 millions de capital; il en fit un très-noble usage; il prêta de l'argent à Louis XIV et à Louis XV, et fut très-bienfaisant envers les indigens. Il mourut en 1739 à quatre-vingt-huit ans. Une parente des deux Corneille et de Fontenelle, *Catherine Bernard*, a fait les tragédies de *Laodamie* et de *Brutus*. Elle fut pensionnaire de Louis XIV. Plusieurs autres personnages distingués ont porté le nom de *Bernard*.

BERNARD de MENTHON, né en 925 dans le voisinage d'Annecy, s'est rendu recommandable par les deux hospices appelés de son nom le grand et le petit Saint-Bernard, qu'il fit établir à ses frais, et où depuis 900 ans les voyageurs trouvent un asile assuré contre les dangers que leur offre le passage des Alpes dans la saison la plus rigoureuse de l'année. Delille a consacré plusieurs vers à célébrer l'admirable instinct des chiens du mont Saint-Bernard, qui vont à la découverte des malheureux près de périr. Saint Bernard de Menthon termina sa carrière à Navarre, le 28 mai 1008. Sa fête est célébrée le 15 juin, jour qu'il fut enterré; les amis de l'humanité lui conserveront un souvenir éternel.

BERNARDÈS DIÉGO, l'un des plus grands poëtes portugais, mort en 1596. La douceur et la mélancolie caractérisent son talent. C'est dans l'idylle qu'il s'est le plus distingué: et les Portugais le nomment leur Théocrite.

BERNARDIN DE St.-PIERRE (Jacques-Henri), membre de l'Institut, né au Hâvre en 1737, mort à Æragny près Pontoise, en 1814, après diverses aventures, publia en 1770, la relation de son voyage à l'Ile-de-France, qui fut son coup d'essai dans la carrière littéraire en 1724, ses études de la nature en 1788, son joli roman de *Paul et Virginie*, et plus tard ses *Harmonies de la nature*. Louis XVI l'avait nommé en 1792, intendant du jardin des plantes, place que la révolution lui fit perdre. M. Aimé-Martin a publié une édition des œuvres complettes de cet auteur justement placé au rang des meilleurs écrivains français, 1818—20, 12 vol. in-8, fig.

BERNIER (François), dans le siècle brillant de Louis XIV, se distingua également comme philosophe et comme voyageur. Son mérite sous ce double rapport était encore rehaussé par les grâces de son esprit et de sa personne. Tant d'avantages lui procurèrent de son vivant une grande célébrité qui lui a survécu en partie. Si on ne lit plus ses *Traités de philosophie*, ses *Voyages* sont toujours fort estimés. Il fut recherché par les personnages les plus illustres et les plus distingués de son temps. Né à Angers, il étudia la médecine, se livra ensuite à son goût pour les voyages, passa en Syrie, se rendit en Egypte, et résida douze ans dans l'Inde. Il

visita l'Angleterre en 1685, et mourut à Paris, le 22 septembre 1688. Plusieurs autres personnages distingués ont porté ce nom.

BERNINI (GIOVANNI-LORENZO), dit le cavalier Bermin. Cet artiste célèbre, qui remplit le dix-septième siècle de sa renommée et Rome de ses ouvrages, fut à la fois peintre, statuaire et architecte ; c'est surtout en cette dernière qualité qu'il mérita sa réputation. Louis XIV le fit venir à Paris, et le combla de caresses et de présens. Il mourut le 28 novembre 1680, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

BERNIS (FRANÇOIS-JOACHIM DE PIERRE, comte de), de l'académie française, né le 22 mai 1715, à Saint-Marcel de l'Ardèche, mort cardinal à Rome, le 1 novembre 1794. Sa réputation littéraire, sans le placer à un rang très-élevé, est pour sa mémoire un titre d'honneur plus recommandable que toutes les dignités dont il fut revêtu après avoir lutté long-temps contre l'infortune. Nous ne parlerons pas de sa carrière diplomatique, elle est trop récente et appartient à peine à l'histoire. Il a fait dans ses poésies un usage trop fréquent de l'ancienne mythologie, et dans son poëme *des Saisons* il a entassé les tableaux les uns sur les autres. Voltaire l'appelait Babet la bouquetière, et d'Alembert disait que si l'on coupait les ailes au Zéphirs et aux Amours, on lui couperait les vivres. Son poëme de *la Religion vengée*, publié après sa mort n'a point effacé le poëme de Racine le fils sur le même sujet. Sa correspondance avec Voltaire, publiée en 1798, doit ajouter à sa réputation. Son épître à ses dieux pénates, celles qu'il a adressées au duc de Nivernois, à Duclos, lui assignent à quelque distance de Gresset un rang fort honorable encore parmi les poëtes qui ont eu plus d'esprit que de génie.

BERNOUILLI. Ce nom, illustré par quatre grands géomètres, est celui d'une famille qui offre une succession d'hommes instruits, jusqu'à présent unique dans les fastes de la science. Huit de ses membres, dans l'espace d'un siècle, ont cultivé au moins avec distinction diverses branches des mathématiques. Cette famille établie originairement à Anvers fut obligée de s'expatrier pour cause de religion, sous le gouvernement du duc d'Albe : elle se réfugia d'abord à Francfort, et passa ensuite à Bâle, où elle parvint aux premières places de la république. 1. *Bernouilli* (Jacques), né à Bâle le 25 décembre 1654, mort le 16 août 1705, âgé de cinquante-un ans. 2. *Bernouilli* (Jean), frère du précédent, né à Bâle le 27 juillet 1667, mort dans la même ville le premier janvier 1748. 3. *Bernouilli* (Nicolas), né à Bâle le 10 octobre 1687, mort le 29 novembre 1759. 4. *Bernouilli* (Nicolas), né à Bâle le 27 janvier 1695, fils aîné de Jean, mort à Pétersbourg le 26 juillet 1726. 5. *Bernouilli* (Daniel), second fils de Jean, né à Groningue, le 9 février 1700, mort à Bâle le 17 mars 1782. 6. *Bernouilli* (Jean), frère des deux précédéns, né à Bâle, le 18 mai 1710, y mourut le 17 juillet 1790. 7. *Bernouilli* (Jean), fils du précédent, né à Bâle le 4 novembre 1744, mort à Berlin le 13 juillet 1807. 8. Enfin, *Bernouilli* (Jacques), frère du précédent, né à Bâle, le 17 octobre 1759, mort à trente ans par un coup d'apoplexie en se baignant dans la Néva, le 3 juillet 1789. Les ouvrages de philosophie, d'astronomie et de mathématiques, publiés par cette savante famille, sont en très-grand nombre.

BÉRODACH BALADAN, fils de Baladan, roi des Babyloniens. Ayant appris la guérison miraculeuse d'Ézéchias, roi de Juda, il lui envoya des présens et des lettres de félicitation, l'an du monde 2292.

BÉROSE, astronome chaldéen, dont Pline parle comme d'un homme très-distingué, et à qui les Athéniens avaient élevé une statue dont la langue était dorée, en reconnaissance de ses belles prédictions. Vitruve dit qu'il quitta la Chaldée pour ouvrir une école à Cos, patrie d'Hippocrate. Il y enseigna l'astronomie et forma plusieurs élèves qui acquirent de la

célébrité. Plutarque parle de Bérose. On ignore l'époque précise de sa naissance et de sa mort.

BERQUEN (Louis de), né à Bruges dans le quinzième siècle. Le hazard lui fit découvrir, en 1476, le moyen de tailler le diamant. Il était jeune et ignorait entièrement les secrets de l'art du lapidaire. Remarquant que deux diamans s'entamaient lorsqu'on les frottait l'un contre l'autre, il prit deux diamans bruts, et les aiguisant y forma des facettes assez régulières. Ensuite, au moyen d'une roue qu'il avait imaginée et de la poudre de ces mêmes diamans, il acheva de leur donner un poli complet. Ce procédé fut perfectionné dans la suite, mais Berquen n'en a pas moins droit à la célébrité due aux auteurs d'inventions utiles. Son petit-fils a écrit sur les merveilles des Indes-Orientales et sur l'orfèvrerie.

BERQUIN (Arnaud), né à Bordeaux, vers l'an 1449, mort à Paris le 21 décembre 1791. Il a fait des idylles, des romances charmantes, et a mis en vers le *Pygmalion* de J.-J. Rousseau; mais il est surtout connu par son ouvrage intitulé : *l'Ami des enfans*, qui obtint en 1784 le prix décerné par l'académie française à l'ouvrage le plus utile qui eût paru dans l'année. Berquin aimait beaucoup les enfans, et se plaisait avec eux; c'est sous ce rapport que M. Bouilly l'a mis en scène au théâtre du Vaudeville. *L'Ami des enfans*, dont Berquin a imité une grande partie dans les ouvrages allemands de M. Weiss, a eu beaucoup d'éditions et de tous formats.

BERRY. Plusieurs princes français ont porté ce nom : 1. *Berry* (Jean, duc de), troisième fils du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, né au château de Vincennes le 30 novembre 1340, et d'abord appelé comte de Poitou. Il se trouva à la bataille de Poitiers, où son père fut fait prisonnier, et fut donné en otage aux Anglais, par le traité de Bretigny; il demeura neuf ans en Angleterre. Il obtint ensuite le gouvernement du Languedoc, que Charles VI ne tarda pas à lui ôter à cause de ses vexations et de sa dureté. Sa vie ne fut qu'un tissu d'inconséquences, de profusions et d'injustices. Il mourut à Paris le 15 juin 1416. 2. *Berry* (Charles, duc de), troisième fils de Louis, dauphin de France appelé le *grand dauphin*, et de Marie-Christine de Bavière, né le 31 août 1686. Son esprit n'avait rien de brillant, et il avait un sens plus droit qu'étendu, mais il était compatissant, accessible, aimant la justice et la vérité. Il mourut au château de Marly le 4 mai 1714, à 28 ans. Plusieurs rois de France, entre autres Louis XVI, ont porté le titre de duc de Berry avant de monter sur le trône. 3. *Berry* (Charles-Ferdinand, duc de), second fils de Charles-Philippe, comte d'Artois, et de Marie-Thérèse de Savoie, né à Versailles le 24 janvier 1778, assassiné par Louvel le 13 février 1820. Son cœur fut noble et généreux ; la bravoure la plus brillante, la plus loyale chevalerie, toutes les grâces de l'esprit accompagnaient en lui une bienfaisance sans bornes et la plus ingénieuse charité. Son agonie l'a rendu immortel, et ne permet pas de se souvenir de quelques torts d'étourderie et de vivacité qui lui ont été reprochés beaucoup trop amèrement.

BERTAUD (Jean), évêque de Séez, né à Caen l'an 1552, mort le 8 juin 1611 ; l'un de ceux qui sauvèrent la langue française du naufrage dont le galimatias pédantesque de Ronsard semblait la menacer, et qui lui conservèrent son génie. On a de lui des poésies chrétiennes et profanes, des cantiques, des chansons, des sonnets et des psaumes. Quelques-unes de ses *stances* ont de la facilité et de l'élégance ; les derniers vers de l'une d'elles sont encore dans la bouche de tout le monde :

Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir !

BERTHE ou BERTRADE, fille de Caribert, comte de Laon, fut surnommée Berthe au grand pied, parce qu'elle en avait un plus grand que

l'autre. Elle épousa Pépin-le-Bref, et fut élevée avec lui sur le trône, lorsqu'il reçut la couronne à Soissons, en 751. Berthe avait un caractère doux et affable ; compagne de son époux dans ses voyages et ses expéditions, elle lui servit souvent de conseil. Elle fut mère de six enfans, et conserva une grande influence sur les rois d'Austrasie et de Neustrie ses fils; il ne fallut pas moins que son adresse pour empêcher leur mésintelligence d'éclater. Elle mourut à Choisy en 770, et fut enterrée à Saint-Denis auprès de son époux. Une fille de Charlemagne, une de Pépin I, roi d'Aquitaine, la fille de Lothaire, roi de Lorraine, et quelques autres princesses portèrent aussi le nom de *Berthe*. L'expression proverbiale italienne : *Al tempo che Berta filava* (au temps que Berthe filait), vient de celle qui régna en Toscane, et mourut en 925. Son tombeau se voit encore à Lucques.

BERTHIER (Alexandre), né à Versailles le 20 novembre 1753, fut officier du génie et fit les guerres d'Amérique. Il suivit Napoléon en Italie, en Egypte, en Allemagne, en Espagne, et partout il fit preuve d'une grande intelligence comme chef d'état-major; c'était son principal talent, et Napoléon sut l'employer; il le combla d'honneurs et de bienfaits; Berthier devint son bras droit. Il se jeta par la fenêtre du palais de Bamberg le premier juin 1815. C'est du moins la version qui a prévalu.

BERTHOLLET (Claude-Louis), chimiste célèbre, né en Savoie le 9 décembre 1748, mort à Paris le 6 octobre 1822. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, et c'est dans ce pays qu'il jeta les premières bases de son immortel ouvrage de la *Statique chimique* qu'il termina au village d'Arcueil. Ses autres ouvrages sont fort nombreux et tous utiles; ils lui ont mérité l'honneur d'être nommé par ses contemporains le Newton de la chimie.

BERTHOUD (Ferdinand), horloger-mécanicien de la marine, pour la construction et l'inspection des horloges à longitudes, membre de l'institut, de la société royale de Londres et de la légion d'honneur, né le 19 mars 1727, à Plancemont, dans le comté de Neufchatel, mort le 20 juin, 1807, à sa maison de Groslay, canton de Montmorency, fit les premières horloges marines, à l'aide desquelles les marins Français ont réussi à perfectionner la géographie, et à donné dans plusieurs ouvrages les véritables principes de son art. Son neveu, monsieur Louis Berthoud, son élève, a marché sur ses traces, et ses montres marines, plus portatives que celles de son oncle, sont entre les mains de tous les navigateurs.

BERTIN (Antoine), poëte érotique français, né à l'île de Bourbon le 10 octobre 1752, mort à Saint-Domingue en 1790. Amené en France à neuf ans, il fit de brillantes études au collège du Plessis, entra au service et devint bientôt capitaine de cavalerie et chevalier de Saint-Louis. Aussi spirituel que brave et galant, il s'adonna à la poésie dès l'âge de vingt ans; un recueil de jolis vers qu'il avait faits pour la société parut en 1773; mais ce ne fut qu'en 1782 que sa réputation fut fixée par la publication de ses quatre livres d'élégies, intitulés *les Amours*. Cet ouvrage eut le plus grand succès. Bertin fut lié de l'amitié la plus intime avec Parny, et jamais elle ne fut altérée; même lieu de naissance, même âge, même goût les unissaient. La prédilection de Bertin pour Évariste Parny lui faisait désirer de marcher sur ses traces et d'imiter ce goût pur, cette touche naturelle, cet abandon qui avait fait nommer son ami *le Tibulle français*. Le chantre d'*Eucharis* et des *Amours* y parvint quelquefois.

BERULLE (Pierre de) cardinal, né le 4 février 1575, au château de Sérilly, dans les environs de Troyes, d'une ancienne famille, fonda la congrégation de l'oratoire, traversée dès sa naissance par la jalousie des jésuites, mais qui, malgré toutes leurs intrigues, se répandit en peu de temps dans un grand nombre de diocèses, où elle occupa des collèges et des séminaires; réconcilia Louis XIII et Gaston d'Orléans avec la reine mère, conduisit avec succès d'impor-

tantes négociations avec l'Espagne et Rome, et devint ministre d'état sous Marie de Médicis et chef de son conseil; éloigné de la cour par la haine du cardinal de Richelieu, mort en disant la messe le 2 octobre 1622. On a soupçonné Richelieu de l'avoir fait empoisonner.

BERVIC (Charles-Clément-Balvay), graveur célèbre, né à Paris en 1756, y mourut le 23 mars 1822. Ses portraits sont fort estimés; son *Éducation d'Achille* et son *Enlèvement de Dejanire* ont obtenu une brillante popularité. Son groupe de *Laocoon*, qui l'occupa pendant dix années, est placé par les connaisseurs parmi les chefs-d'œuvre de l'art de la gravure. Il fut membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur; personne n'en fut plus digne, et la postérité placera ses estampes à côté de celles des Drevet et des Nanteuil.

BERWICK (Jacques FITZ-JAMES, duc de), maréchal de France. Il était fils naturel du duc d'York, depuis Jacques II, et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough; il naquit le 21 août 1670. Il fit ses premières armes en Hongrie, se trouva au siége de Bude et à la bataille de Mohatz. Berwick suivit son père, le roi Jacques, dans l'expédition d'Irlande, et il y fut blessé assez grièvement dans un combat en 1689; ce fut la seule fois de sa vie. Il était à la bataille de la Boyne; en 1692 il accompagna son père sur les côtes de Normandie, et vit toutes les espérances de Jacques II ruinées par le désastre de la Hogue. Il alla ensuite servir en France, se trouva à la journée de Steinkerque et à celle de Nerwinde, où il fut fait prisonnier; après la mort du maréchal de Luxembourg, il servit sous Villeroi. Naturalisé français, il alla en 1704 commander en Espagne, et en 1705 en Languedoc, contre les camisards. Fait maréchal de France en 1706, il fut renvoyé en Espagne pour rétablir les affaires qui paraissaient désespérées, et l'année suivante gagna la bataille d'Almanza, qui rendit le royaume de Valence à Philippe V. En 1708 il se trouva dans l'espace de quatre mois tour à tour à la tête des armées du roi de France, en Espagne, en Flandre, sur le Rhin, sur la Moselle, jusqu'à ce qu'il fût appelé en Dauphiné. Il couvrit cette province les quatre années suivantes; sa belle et savante défense est comparée à celle de Catinat en 1692, et à celle de Villars en 1708. Il retourna commander en Catalogne en 1713, assiégea et prit Barcelonne; en 1718 et 1719 il eut le regret d'être obligé de servir contre le même Philippe V qu'il avait si glorieusement secouru, et qui avait fixé en Espagne, par ses bienfaits, un fils même du maréchal. Berwick engagea le *duc de Liria*, son fils, à bien faire son devoir. La guerre de 1733 vint tirer Berwick de l'inaction qui avait succédé à la guerre de famille en Espagne; il conseilla le siége de Philipsbourg, où il fut tué d'un coup de canon le 12 juin 1734. Le duc de *Fitz-James*, petit fils du maréchal, a publié en 1778 2 vol. in-12, *les Véritables mémoires de* Berwick, revus par l'abbé Hook.

BESELEEL, fils d'Uri et petit-fils de Hur, de la tribu de Juda, fut choisi avec Ooliab, fils d'Achisamech, de la tribu de Dan, pour travailler au tabernacle.

BESSUS, satrape de la Bactriane, amena des secours à Darius pour la bataille de Gangamèle. Après sa défaite Darius s'enfuit avec lui; mais celui-ci le fit prisonnier dans l'espoir d'obtenir des conditions plus avantageuses d'Alexandre en le lui livrant; il fut trompé dans son attente, et ce prince le poursuivit avec plus d'activité pour sauver Darius; alors Bessus, se voyant serré de trop près, prit le parti de tuer Darius pour qu'il ne l'embarrassât pas dans sa fuite, et prit le titre de roi. Ses complices le livrèrent bientôt; Alexandre le fit battre de verges et l'envoya à Bactres; conduit ensuite à Ecbatane pour y subir le supplice qu'il méritait en présence des Perses et des Mèdes, il fut, dit Plutarque, attaché à deux arbres qu'on avait courbés l'un contre l'autre, et qui, en se redressant, l'écartelèrent.

BESTIA (Lucius-Calpurnius), tribun du peuple vers l'an 631. Il rappela de l'exil P. Popilius, qui pendant son consulat avait sévi par ordre du sénat contre les fauteurs de Tibérius Gracchus, et que Caïus Gracchus avait fait condamner par une loi rendue contre ceux qui avaient banni sans jugement des citoyens romains. Le consulat de Bestia lui fit moins d'honneur que cet acte de justice; il fut chargé l'an 641 de la guerre de Numidie; ce consul se laissa corrompre par Jugurtha, et fit avec ce prince un traité honteux pour les Romains, sans avoir consulté le sénat ni le peuple. Salluste et Cicéron, tout en rendant justice aux grandes qualités de Bestia, lui reprochent une avarice et une soif des richesses qui l'avilissent. Le tribun Mamilius ayant fait rendre une loi pour rechercher ceux qui avaient traité avec le roi de Numidie, C. Memmius se porta accusateur de Bestia, et celui-ci fut condamné à un exil perpétuel par les juges du parti de Gracchus, soutenus de toute la faveur populaire.

BETHSABEE, fille d'Eliane et femme d'Urie, officier des gardes de David. Ce prince l'ayant aperçue au bain, fut si épris de ses charmes qu'il l'enleva à son époux. Il écrivit donc à Joab, qui commandait l'armée, d'exposer Urie dans les endroits les plus périlleux et de l'y faire tuer; ce qui arriva. Un an après la mort de son mari, Bethsabée épousa David, dont elle eut quatre fils, Samna, Sobab, Nathan et Salomon.

BÉTIS ou BATIS, eunuque du roi de Perse et gouverneur de Gaza en Syrie, défendit cette place avec beaucoup de valeur contre Alexandre-le-Grand, qui fut même blessé à ce siége. La ville fut cependant prise après deux mois d'assaut, et ses habitans ne voulant pas se rendre furent tous tués en combattant. Bétis eut le même sort.

BEZE (Théodore de), né à Vezelay, petite ville du Nivernais, le 24 juin 1519, mort à Genève, le 13 octobre 1605, écrivain élégant et savant littérateur, après une jeunesse fort dissipée, embrassa la réforme en 1548, fut porté par Calvin à la place de recteur de l'académie et chargé de l'enseignement de la théologie, joua en 156 un des principaux rôles au fameux colloque de Poissy, prit la plus grande part aux affaires des protestans, fut employé à des négociations importantes en Suisse et en Allemagne, et se distingua dans toutes ces occasions par un grand zèle et un grand dévoûment pour son parti. C'est dans sa première jeunesse qu'il composa la plupart des pièces qu'il recueillit sous le titre de *Poemata Juvenilia*.

BEZOUT (Étienne), célèbre mathématicien, né à Nemours le 31 mars 1730, mort le 27 septembre 1783. Il était membre de l'académie des sciences et examinateur des élèves de l'artillerie et de la marine, pour lesquels il composa un *Cours complet de mathématiques* qui fit époque dans ce genre d'ouvrages, et qui est resté jusqu'à nos jours ce qu'il y a de mieux pour la première instruction. Sa *Théorie générale des équations algébriques*, son *Traité de navigation*, etc., ne firent qu'ajouter à sa réputation. Il eut aussi celle d'un homme aimable et modeste; chez lui la science était jointe à toutes les vertus sociales et privées.

BIAGGIOLI (Nicolas-Josaphat), né à Vezzano, petit bourg du duché de Gênes, reçut à Rome une éducation soignée, et fut à 17 ans professeur de rhétorique à l'université d'Urbin. Forcé par les événemens politiques de quitter sa patrie, il trouva un asyle en France, et des ressources dans la carrière de l'enseignement où ses cours de langue et littérature Italienne eurent le plus grand succès. Celui de tous ses ouvrages qui a le plus contribué à sa réputation est son *commentaire du Dante*; sa *grammaire* qui a eu six éditions, a reçu l'approbation de l'académie della Crusca et du Ier corps littéraire de France. M. Biaggioli est mort le 23 décembre 1830, et laisse des manuscrits dont la publication est vivement désirée.

BIAS, l'un des sept sages de la

Grèce, fils de Teutanus; il naquit à Priène, une des principales villes de l'Ionie, vers l'an 560 avant J.-C. Il se livra à l'étude de la philosophie pratique et des lois de sa patrie : il consacra ses connaissances dans ce dernier genre à rendre service à ses amis. Il fit un noble usage de ses richesses : des filles de la Macédoine ayant été prises par des pirates, il les racheta, et les ayant élevées comme s'il eût été leur père, il les dota et les renvoya à leurs parens. Les Priéniens, assiégés par Mazarès, se décidèrent à quitter leur ville en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, et ce fut à cette occasion que Bias répondit *Omnia mecum porto* (je porte tout avec moi), à quelqu'un qui s'étonnait de ce qu'il ne faisait aucune disposition pour son départ. Bias mourut dans sa patrie presque subitement et en plaidant pour un de ses amis. Ses maximes et ses apophtegmes ont été recueillis par Diogène Laerce.

BIBULUS (Marcus Calpurnius), fut créé consul sous le premier triumvirat, l'an de Rome 693. Il avait dans Jules-César un redoutable collègue, et il passa tout le temps de sa magistrature à lutter contre lui, surtout au sujet d'une loi agraire proposée par César, dont l'effet était la distribution des terres de Campanie à vingt mille pauvres citoyens, loi qui passa malgré la vive opposition de Bibulus. Il n'était pas grand homme de guerre, et se servit d'une ruse, lorsqu'il eut à se défendre contre les Parthes, qui vinrent assiéger Antioche; il était alors proconsul en Syrie. Dans la guerre entre César et Pompée, il eut le commandement général des flottes de ce dernier, et mourut sur mer, de maladie, dans le cours de cette guerre, l'an de Rome 704. Il avait épousé Porcie, fille de Caton.

BICHAT (Marie-François-Xavier), médecin célèbre de la fin du dix-huitième siècle, un de ceux qui concoururent le plus à consolider et à étendre les nouveaux principes que consacrait alors la science physiologique. Né le 11 novembre 1771 à Thoirette, dans l'ancienne Bresse, il mourut le 22 juillet 1802. Il fut l'élève et l'ami de l'illustre Dessault, et n'avait pas vingt-huit ans lorsqu'il fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu. Il a publié un *Traité des membranes*, des *Recherches physiologiques sur la vie et sur la mort*, et enfin l'*Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, 4 vol. in-8°. C'est là son grand titre de gloire, ce qui en a fait un des plus grands physiologistes de notre âge, et où se laisse pressentir tout ce qu'il aurait fait pour les autres parties de l'art, si une mort prématurée ne l'eût pas malheureusement enlevé à la science.

BIEVRE (le marquis de), né en 1747, était petit-fils de Georges Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV. D'abord mousquetaire, il se rendit plus fameux par ses calembourgs et ses mauvais jeux de mots que par son *Séducteur*, comédie en cinq actes et en vers qui n'est pas tout-à-fait dénuée de mérite. Il a publié quelques brochures et sa tragédie de *Vercingentorix*, dans le genre misérable qu'il avait adopté et mis à la mode. Il valait mieux que ses calembourgs, et même que tous ses ouvrages; il était affable, officieux, doué d'une physionomie intéressante, et d'une grande adresse pour tous les exercices du corps. Il ne faut regarder son mauvais goût pour les pointes que comme un travers d'esprit; on n'en a pas moins eu la fantaisie de recueillir ses calembourg en un volume sous le titre de *Brièvriana*. Il a eu plusieurs éditions à la honte du goût. De Bièvre mourut à Spa en 1789.

BIEZ (OUDART du), mérita d'être compté parmi les grands capitaines qui illustrèrent les règnes de François I et de Henri II. Il servit avec distinction en Italie en 1528, reçut le cordon de Saint-Michel en 1536, et le bâton de maréchal en 1542. Le dauphin voulut, en 1544, au camp de Marseille, être armé chevalier de sa main; et en 1544, le roi l'ayant nommé lieutenant-général de son armée de Picardie, il battit deux fois les Anglais. Sous Henri II, et en 1549, ses ennemis parvinrent sur une fausse accusation à le faire met-

tre en jugement, et il fut condamné à une prison perpétuelle. Il monta sur l'échafaud où l'on décapitait son gendre, il y fut dépouillé du collier de Saint-Michel, dégradé de noblesse et déchu de sa dignité de maréchal de France; il descendit de l'échafaud pour être conduit au château de Loches. Au bout de trois ans Henri II lui rendit la liberté, et le malheureux vieillard vint achever de mourir de douleur à Paris en 1551. Sa mémoire et celle de son gendre furent réhabilitées en 1575. Pour effacer le souvenir de leur jugement illégal, on leur fit de magnifiques obsèques, où assista un héraut d'armes, prérogative, dit l'historien de Thou, qui n'est accordée qu'aux maisons les plus illustres.

BIGNON (Jérome), naquit à Paris le 24 août 1589. Rolland Bignon, son père, lui enseigna les langues, les humanités, l'éloquence, la philosophie, les mathématiques, l'histoire, la jurisprudence et la théologie. Ses progrès furent si rapides qu'à dix ans il publia *la Chorographie* ou *Description de la Terre Sainte;* peu de temps après, *Discours de la ville de Rome, principales antiquités et singularités d'icelle*, et en 1610 un *Traité de l'excellence des rois et du royaume de France.* Il fut conseiller d'état et avocat-général au parlement. S'étant démis de cette dernière charge en 1641, il fut nommé grand-maître de la bibliothèque du roi l'année suivante. La place de bibliothécaire est restée comme héréditaire dans sa famille; fils, petit-fils et neveu, se montrèrent dignes de porter ce nom par leur savoir et leurs ouvrages. Jérôme Bignon avait été employé dans plusieurs affaires importantes pour l'état; il mourut à Paris le 7 avril 1656.

BILLARD (Claude), sieur de COURGENAY, né à Savigny en Bourbonnais, vers 1550, fut secrétaire des commandemens de la reine Marguerite de Valois. Il a composé plusieurs tragédies qui n'ont eu aucun succès et qui n'en méritaient point. *Polyxène*, *Gaston de Foix*, *Mérovée*, *Panthée*, *Saul*, *Albouin et Genèvre*, sont des ouvrages oubliés; son *Henri-le-Grand*, tragédie avec des cœurs, aurait eu le même sort, si la tragédie de M. Legouvé sur le même sujet n'avait donné en 808 l'idée de réimprimer celle de Billard, qui du reste a le mérite d'être un des premiers poëtes qui mirent sur la scène des événemens pris dans l'histoire nationale. Il mourut vers 1618, âgé d'environ 67 ans.

BILLAUT (Adam), connu sous le nom de Maître Adam, naquit à Nevers où il était menuisier. Sans études, mais doué d'une sorte de génie naturel, il s'amusait à faire des vers. Étant venu à Paris pour un procès, il adressa une ode au cardinal de Richelieu, qui lui fit une pension. Le grand Condé fut du nombre de ses Mécènes, et le grand Corneille du nombre de ses panégyristes. Il fut surnommé *le Virgile au rabot.* Il fit trois recueils de ses poésies, qu'il appela *les Chevilles, le Villebrequin et le Rabot.* Ce dernier n'a point été imprimé. On a donné en 1806 un volume in-12 sous le titre *d'œuvres de maître Adam.* A travers l'incorrection et le mauvais goût, on trouve de la verve dans ses poésies, et, ce qui est plus surprenant, quelquefois de la noblesse dans les pensées et même dans l'expression. Qui ne connaît sa chanson: *Aussitôt que la lumière*, et son rondeau cité avec éloge par Voltaire, et qui commence ainsi: *Pour te guérir de cette sciatique*, etc. En 1805, MM. Francis et Moreau ont fait un joli vaudeville intitulé *les chevilles de maître Adam*, pour la composition duquel ils ont mis à contribution les vers du menuisier, ceux de Ragueneau, pâtissier, de Réault, serrurier, ses contemporains; dans un pareil sujet, c'était de bonne prise.

BION, poëte grec, était de Smyrne et contemporain de Théocrite. Moschus, son maître et son ami, nous apprend, par une élégie touchante qu'il composa sur la mort de ce poëte, qu'il mourut empoisonné. Ses idylles sont tendres et pleines de délicatesse; on les trouve imprimées avec celles de Moschus. Bion a été traduit en vers français par Longepierre, par Poinsinet de Sivry, et en prose par M. Moutonnet de Clairfons, et par

M. Gail. Nous avons deux autres *Bion*, l'un philosophe grec, disciple de Cratès, et qui suivit les leçons de Théophraste; l'autre, mathématicien d'Abdère, était de la famille de Démocrite.

BIRAGUE (René de), né à Milan, le 3 février 1507, se réfugia en France pour éviter la vengeance de Louis Sforce. François I le fit conseiller au parlement, Charles IX garde des sceaux en 1570, et chancelier en 1573. Il fut un de ceux qui conseillèrent le massacre de la Saint-Barthélemy, et le dirigèrent dans l'horrible nuit du 24 août 1572. Grégoire XIII le fit cardinal sur les instances de Henri III, qui cependant lui ôta les sceaux. Il avait la réputation de se servir du poison pour se défaire de ses ennemis ou de ceux de la reine mère, Catherine de Médicis. Il mourut le 24 novembre 1583. Il y a deux autres *Birague*: l'un poëte qui prit Ronsard pour son modèle, et dédia ses premières œuvres poétiques à son oncle le cardinal-chancelier, dont il vient d'être question; l'autre est un graveur en pierres fines, né à Milan, qui florissait en Espagne vers le milieu du seizième siècle, et auquel on doit l'invention de la gravure sur le diamant; le premier il réussit à soumettre à l'action du burin un corps jusque-là jugé impénétrable.

BIREN (Jean-Ernest), duc de Courlande et de Semigalle, né en 1697, fils, dit-on, d'un paysan de Courlande, dut à son extérieur agréable et à son esprit orné la faveur d'Anne, duchesse de Courlande, nièce du Czar Pierre II, régna sous le nom de la souveraine, lorsque cette princesse monta sur le trône, fit périr onze mille personnes dans les supplices et en exila deux fois autant. Nommé régent à la mort d'Anne en 1740, il voulut faire passer le trône dans sa famille. Prévenu par le maréchal Munich, il fut arrêté dans son lit, et bientôt après transporté en Sibérie, où son rival ne tarda pas à le remplacer. Rappelé à la cour après un exil de trente ans, il se joignit au parti de Catherine contre son époux, fut réintégré par elle dans son duché de Courlande, se montra plus modéré dans l'exercice du pouvoir, céda les rênes du gouvernement à son fils aîné Pierre, et acheva tranquillement à Mittau sa longue et orageuse carrière, le 28 octobre 1772, à l'âge de 82 ans.

BIRON. Ce nom se retrouve souvent dans notre histoire; parlons des trois plus célèbres; 1. *Armand de Gontaut, duc de Biron*, d'abord page de la reine Marguerite de Navarre, se signala dans les guerres de Piémont. Ayant été blessé à la jambe au siége du fort Marin, il resta toute sa vie estropié et boiteux. Il assista aux batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Moncontour: ses exploits lui valurent le bâton de maréchal de France; il sauva plusieurs de ses amis au massacre de la Saint-Barthélemi. A la mort de Henri III il fut un des premiers qui reconnurent Henri IV; il servit ce roi avec fidélité, et fut tué d'un boulet de canon au siége d'Epernay, le 26 juillet 1592. Il commandait à la journée d'Arques et à la bataille d'Ivry; fut le parrain du cardinal de Richelieu. 2. *Charles de Gontaut duc de Biron*, fils du précédent, amiral et maréchal de France, favori de Henri IV, qui en sa faveur érigea la baronnie de Biron en duché-pairie. Il déploya une brillante valeur dans différentes affaires, fut comblé de faveurs, et envoyé ambassadeur en Angleterre et ailleurs. Tant d'honneurs furent flétris par sa trahison envers son roi et l'état. Il entra dans une conspiration; ayant refusé la grâce que le bon Henri lui offrait sous la condition de tout avouer, il fut arrêté, jugé et condamné à mort. Il fut décapité dans l'intérieur de la Bastille, à l'âge de quarante ans, le 31 juillet 1602. 3. Un autre duc de *Biron*, connu jusqu'en 1788 sous le nom de duc de Lauzun, et dont on a publié des mémoires en 1822, fut général pendant la révolution. Condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, il fut exécuté le 31 décembre 1793, et s'écria sur l'échafaud: « Je meurs puni d'avoir été in-

fidèle à mon Dieu, à mon roi, à mon nom. »

BISSON (Henri), enseigne de vaisseau, né le 3 février 1793, dans la petite ville de Guéméné (Morbihan) avait parcouru en cette qualité les mers de l'Inde, et visité les côtes d'Amérique, d'Afrique et d'Asie; avant la dernière campagne d'Orient, où il a trouvé un si glorieux trépas. Chargé de prendre le commandement d'un brick forban, et bientôt investi par deux mistiks de pirates, et n'ayant que quinze hommes à leur opposer, il fait la plus vigoureuse résistance. Mais blessé dangereusement, ayant déjà perdu neuf hommes et voyant le port envahi, il fait avertir les quatre français qui restent de se jeter à la mer, il se traîne à la chambre aux poudres, y met le feu et fait sauter le bâtiment avec les brigands qui les encombraient (nuit du 5 au 6 novembre 1827). Les quatre français gagnent la terre, et le pilote plus heureux que l'intrépide Bisson, est jeté vivant sur le rivage. Les chambres ont voté une pension à la sœur de cette héroïque victime.

BITAUBÉ (Paul-Jérémie), membre de la Légion-d'Honneur, naquit à Kœnisberg le 24 novembre 1732, d'une famille de réfugiés français. Il vint à Paris, fut protégé par d'Alembert, et publia sa traduction de l'*Iliade d'Homère*, ensuite celle de l'*Odyssée*: il l'emporta sur madame Dacier. Il publia en 1767 son poëme en prose de *Joseph*, qui jouit d'une grande vogue. Il fut mis en prison pendant la terreur, et ne sortit de captivité qu'au 9 thermidor. Lors de la formation de l'Institut, il entra dans la classe de littérature et beaux-arts, et ensuite dans celle d'histoire et de littérature ancienne. Ses ouvrages ont été réunis en 1804 en 9 volumes in-8. Si Bitaubé ne laisse pas un grand nom, ses ouvrages resteront et contribueront à conserver son honorable mémoire. Sa vie paisible et laborieuse fut consacrée tout entière à l'étude. Il fut l'ami de Thomas et de Ducis; ce dernier lui a adressé une épître en vers. La douleur d'avoir perdu sa femme après une union fortunée d'un demi-siècle le conduisit au tombeau le 22 novembre 1808.

BLACK (Joseph), chimiste célèbre, né en 1728 à Bordeaux, de parens écossais, vint très-jeune en Ecosse; il professa la médecine et la chimie à Edimbourg. Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres ses *Expériences sur la magnésie blanche, la chaux vive et quelques autres substances alcalines*. Il y démontre de la manière la plus claire et la plus ingénieuse l'existence d'un fluide aériforme qu'il désigne sous le nom d'*air fixe*, dont la présence adoucit la causticité des alcalis et des terres calcaires; on peut regarder cette découverte comme la mère de toutes celles qui ont immortalisé les noms des Cavendish, des Priestley, des Lavoisier, etc., et ont donné une face nouvelle à la chimie. Fourcroy l'appelle l'*illustre Nestor de la révolution chimique*. Il mourut le 6 décembre 1799.

BLACKSTONE (Guillaume), célèbre jurisconsulte anglais, composa à l'âge de vingt ans, pour son usage, un *Traité sur les élémens de l'architecture*; il s'appliqua ensuite à l'étude du droit. Nommé professeur à Oxford, il fit sur les lois d'Angleterre des leçons qui furent très-applaudies; elles donnèrent lieu à ses célèbres *Commentaires sur les lois d'Angleterre*, imprimés en 1765, et qui ont été traduits en français. Né à Londres en 1723, il y mourut le 4 février 1780.

BLAESUS (C. Sempronius), fut nommé consul avec Cn. Servilius Caepio, lors de la première guerre punique, l'an 501 de Rome. Neuf ans après une expédition maritime en Sicile, qui lui valut les honneurs du triomphe et non à son collègue qui avait fait la campagne avec lui, il fut créé consul pour la seconde fois avec A. Manlius Torquatus. Ils eurent ordre de continuer le siége de Lilybée, que Blaesus n'avait pu former avec Servilius Caepio à cause de la force de la place et de sa garnison; il leur fut enjoint de faire les plus grands efforts pour s'en emparer;

mais l'habileté d'Amilcar Barcas rendit leurs efforts inutiles. Depuis cette époque l'histoire ne parle plus de Blaesus. V. Blésus.

BLAIR. Ce nom est justement célèbre en Ecosse et en Angleterre. On y compte : 1. *Blair* (Robert), poëte écossais né en 1690 à Edimbourg, mort en 1746. Il a fait un poëme intitulé *le Tombeau*, souvent réimprimé avec l'*Élégie de Gray sur un cimetière de campagne*. 2. *Blair* (Patrice), médecin écossais, mort vers 1728, qui a publié divers ouvrages sur la médecine et la botanique. 3. *Blair* (Jean), savant chronologiste écossais, mort en 1782. Il a donné les *Tables chronologiques* fort estimées et d'autres ouvrages. 4. *Blair* (Hugues), né à Edimbourg le 7 avril 1718, mort le 27 décembre 1800. Il a donné, jeune encore, un *Essai sur le beau*, ensuite un *Cours de leçons sur la composition littéraire*, le premier qui ait jamais été fait en Ecosse; une *Dissertation critique sur les poëmes d'Ossian*. Blair était un de ceux qui avaient le plus excité Macpherson à publier les premiers fragmens de ses poëmes; il fut aussi le plus ardent à faire remplir la souscription qui mit celui-ci en état d'aller rassembler dans les montagnes d'Ecosse les matériaux des poëmes publiés sous le nom d'Ossian. Le succès de ses sermons fut prodigieux, la mode se joignit à l'estime; il fallait avoir lu les sermons du docteur Blair. Son *Cours de littérature* a eu vingt-cinq éditions en Angleterre, et a été traduit dans plusieurs langues de l'Europe; il y en a deux traductions françaises; l'une par M. Cantwel, 4 vol. in-8; l'autre bien supérieure, par M. Prévost, célèbre professeur de Genève, 4 vol. in-8. Son *Cours* est un des meilleurs qui aient été écrits dans des langues modernes.

BLANCHE. Ce nom se trouve souvent dans nos annales : 1. *Blanche de Castille*, fille du roi Alphonse IX, épouse de Louis VIII, roi de France, et mère de saint Louis. Deux fois régente dans des circonstances difficiles, elle assura la tranquillité du royaume, et mourut le 1 décembre 1252, âgée de soixante-cinq ans. 2. *Blanche d'Artois*, reine de Navarre, fille de Robert comte d'Artois, frère de saint Louis, épousa en 1270 Henri I, qui succéda la même année à Thibaut II, roi de Navarre; après la mort de son mari elle épousa en secondes noces Edmond, comte de Lancastre, frère du roi d'Angleterre, et mourut vers l'an 1300. 3. *Blanche de Bourbon*, reine de Castille, fille de Pierre, duc de Bourbon, épousa en 1353, à l'âge de quinze ans, Pierre, roi de Castille, surnommé le Cruel. Ce mariage fut la source des plus grands malheurs; elle mourut en 1361. 4. *Blanche*, reine de Navarre, fille de Charles III, auquel elle succéda sur le trône, épousa en 1482 Martin, roi de Sicile, et en secondes noces Jean, fils de François I, roi d'Aragon, qui lui fut redevable en 1426 de la couronne de Navarre. Elle mourut le 3 avril 1441, après un règne de seize ans, laissant la couronne à D. Carlos son fils, à condition de n'en point prendre possession sans l'agrément de Jean d'Aragon, son père, ce qui occasiona dans la suite de grands démêlés entre le père et le fils. 5. *Blanche de Navarre*, fille aînée de Jean d'Aragon et de Blanche, reine de Navarre; elle épousa en 1448 don Henri, prince des Asturies, depuis roi de Castille, dont elle n'eut point d'enfans, et avec lequel son divorce fut prononcé. Elle se retira à la cour du roi son père, où la haine et l'ambition de sa belle-mère lui attirèrent bientôt de grands malheurs. Elle fut empoisonnée par ordre de la comtesse de Foix, sa sœur cadette.

BLANCHET (Pierre), né à Poitiers en 1459, mort en 1519. On lui attribue la farce de *Patelin*, dont l'édition la plus ancienne est de 1490. Le principal personnage n'était point imaginaire. Cette pièce, rajeunie en 1715 par Brueys, est restée au répertoire. et on la voit toujours avec plaisir. Elle fut traduite en latin en 1512.

BLÉSUS (Junius), commandait dans la Pannonie trois légions romaines sous les ordres de Germanicus quand Auguste mourut. La discipline

s'étant alors relâchée, des malveillans échauffèrent les esprits des soldats et les portèrent à la sédition. Blésus fit tout pour contenir les mutins, et permit que son fils, jeune tribun, allât plaider leur cause auprès de Tibère. Dans la suite cet empereur nomma Blésus proconsul d'Afrique, et le chargea d'exterminer Tacfarinas, chef de Numides, qui depuis long-temps faisait la guerre aux Romains. Il y réussit et obtint les honneurs du triomphe; Tibère lui confirma le titre d'*imperator* que ses soldats lui avaient donné; ce fut la dernière fois, suivant Tacite, que ce titre fut décerné à un général d'armée sous les empereurs. Il paraît que Blésus périt enveloppé dans le massacre des parens et des amis de Séjan, dont il était oncle. V. BLAESUS.

BLETTERIE (JEAN-PHILIPPE-RENÉ de la), né à Rennes le 25 février 1696, mort à Paris le I[er] juin 1772. Son *Histoire de Julien l'Apostat* est le plus estimé de ses ouvrages. C'est un ouvrage curieux, bien écrit et où règnent à la fois l'impartialité, la précision, l'élégance et le jugement. Il a publié en outre une *Traduction de quelques ouvrages de Tacite*, 3 vol. in-12, précédés d'une vie de cet historien, et *Tibère* ou *les Six premiers livres des annales de Tacite*, traduits en français, 3 vol. in-12. Ce dernier ouvrage, qui a essuyé beaucoup de critiques, entre autres celles de Voltaire, est d'ailleurs une traduction assez exacte. La Bletterie avait des connaissances solides et variées, et il était doué de plus de jugement que d'imagination. Il ne fut pas moins recommandable par ses mœurs et par l'avantage qu'il eut de se faire des amis.

BLIN DE SAINMORE (ADRIEN-MICHEL-HYACINTHE), né à Paris le 15 février 1733, mort conservateur de la bibliothèque de l'arsenal, à Paris, le 26 septembre 1807. Il a donné au théâtre en 1773 la tragédie d'*Orphanis*. Outre ses *Héroïdes* son *Épître à Racine*, il est encore l'auteur de diverses traductions de *Psaumes*, d'*Odes de Sapho*, d'*Horace*, d'*Idylles de Bion*, de *Gessner* insérées dans les recueils et les journaux du temps, qui se sont enrichis aussi d'un grand nombre de ses poésies fugitives. Ce dernier genre est un de ceux qu'il a cultivés avec le plus de succès. Il fut censeur royal et secrétaire perpétuel de *la société philantropique*, dont il était l'un des fondateurs. Il se montra toujours fidèle aux vrais principes de la saine littérature, et Voltaire lui-même n'a pas dédaigné de lui rendre justice à cet égard.

BLONDEL ou BLONDIAUS, surnommé *de Neesles*, du lieu de sa naissance, a été l'un des chansonniers les plus féconds et les plus estimés du douzième siècle. Il passa en Angleterre, où il fut attaché à Richard I, surnommé Cœur-de-Lion, devint le favori de ce prince, et l'accompagna en Palestine. Richard ayant fait naufrage à son retour près d'Aquilée, s'engagea imprudemment dans les états de Léopold, duc d'Autriche, qu'il avait offensé au siége d'Acre, et fut arrêté déguisé en pèlerin. Blondel, aimant passionnément son maître, se déguisa aussi en pèlerin et parcourut l'Allemagne pour tâcher d'apprendre de ses nouvelles. Il découvrit enfin que l'on gardait un prisonnier de distinction dans l'une des tours du château de Lowenstein. Après avoir examiné cette forteresse, Blondel en fit le tour en chantant la moitié d'une chanson qu'il avait composée avec Richard; aussitôt ce prince acheva sa chanson. Blondel, assuré de l'endroit où était son maître, se hâta de partir pour l'Angleterre et d'instruire la cour de la découverte qu'il avait faite. Une ambassade envoyée à l'empereur obtint la rançon de Richard moyennant 25,000 marcs. Cette anecdote, rapportée par Fauchat d'après une chronique d'Angleterre composée en 1455, est le sujet de *Richard cœur-de-Lion* de Sedaine. Du grand nombre de chansons composées par Blondel, il ne nous en est parvenu que vingt-neuf.

BLONDEL (FRANÇOIS), un des hommes qui ont le plus contribué à la gloire de l'architecture française, conseiller d'état, maréchal de camp, professeur de mathématiques au col-

lège royal de l'académie des sciences, fut d'abord employé à plusieurs négociations diplomatiques, se distingua ensuite comme architecte, restaura la porte St-Antoine et la porte St.-Bernard, et s'immortalisa par la construction de l'arc triomphal de la porte St.-Denis, ouvrage comparable à tout ce qui reste de monumens anciens du même genre, et mourut en février 1680.

BLOT, baron de CHAUVIGNY, originaire d'Auvergne, gentilhomme de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XII, contribua à l'élévation du cardinal Mazarin en l'indiquant comme très-propre à remplir ses vues à Richelieu, qui cherchait à remplacer le P. Joseph. Mazarin, parvenu au ministère, oublia Blot, qui s'en vengea par des épigrammes et par des couplets satiriques. Il prit parti contre le cardinal dans la guerre de la fronde, et s'y distingua par ses bons mots et son inépuisable gaieté. Mazarin se l'attacha ensuite par une pension. Blot passerait maintenant pour un médiocre chansonnier; il mourut le 13 mars 1655.

BOADICÉE, BODICÉE ou BOUDICÉE, vivait du temps de Néron, et était femme de Prasutagus, roi des Icènes, qui habitaient la côte orientale de l'Angleterre. Après la mort de son mari, ayant été outragée avec ses filles par les officiers romains, elle souleva les Bretons contre leurs oppresseurs; à la tête de cent vingt mille hommes, elle prit la colonie de Camalodunum (Colchester), et massacra les Romains établis dans le pays, au nombre de quatre-vingt mille. Le gouverneur Suétonius Paulinus marcha contre les insurgés, et il mit les Bretons en déroute. Cette bataille eut lieu l'an 61. Peu de temps après Boadicée mourut de chagrin; quelques-uns pensent qu'elle s'empoisonna.

BOCCAGE (JEAN), fils naturel, né à Paris, où son père, marchand de Florence, avait été appelé par des affaires de commerce en 1313; sa famille était originaire de Certaldo, village à vingt milles de Florence, où il fut amené de bonne heure. Pétrarque fut son maître et son ami, et le guida dans ses études. Il a composé une foule d'ouvrages en latin et en italien, mais son vrai titre à l'immortalité est son *Décameron* ou le *Recueil de cent nouvelles*, qu'il fit pour répondre à l'amour qu'avait pour lui une fille naturelle de Robert, roi de Naples; il est mis en Italie au nombre des livres classiques à cause de la pureté de son style; il a été traduit dans toutes les langues, et a obtenu plus de cent éditions. Notre bon La Fontaine en a fait des imitations dans ses contes.

BOCCAGE (MARIE-ANNE LE PAGE, épouse de FIQUET DU), née à Rouen le 22 octobre 1710, morte le 8 août 1802. Elle a imité en vers le *Paradis perdu* et *la Mort d'Abel*, a fait une tragédie intitulée *les Amazones*, et un poëme en dix chants, ayant pour titre *la Colombiade*, qui offre des tirades assez bien faites. Ses admirateurs, car elle en eut beaucoup de son vivant, lui avaient donné pour devise : *formâ Vénus*, *arte Minerva*, Lorsque Voltaire la reçut à Ferney, il lui mit sur la tête une couronne de laurier, seul ornement, disait-il, qui manquât à sa coiffure; ses lettres sont attachantes, bien écrites, et doivent être considérées comme sa meilleure production. Son existence de 91 années fut un triomphe continuel. Elle fut membre des académies des arcades de Rome, de Bologne, Padoue, Lyon et Rouen.

BOCCHÉRINI (LOUIS), célèbre compositeur de musique, né à Lucques le 14 janvier 1740, mort à Madrid en 1806. On a de lui 58 œuvres de symphonies, sextuors, quintettis, etc., gravées à Paris. Ses compositions ont un caractère éminemment religieux, ce qui a fait dire que si Dieu voulait entendre de la musique il se ferait jouer celle de Boccherini. Ses *adagio* sont admirables; ses chants, toujours nobles, ont une grâce, une suavité, qui donnent à ses compositions un caractère en quelque sorte céleste, et le placent au premier rang parmi les auteurs de musique instrumentale.

BOCCHORIS ou BOCCHYRIS,

roi qui donna des lois à l'Egypte. Il fut au commencement de son règne le bienfaiteur de son peuple, mais, ayant voulu le tirer des superstitions dans lesquelles il était plongé, il fut victime de son zèle, et on l'accusa d'avoir insulté le taureau sacré Mnévis. Les Egyptiens engagèrent Sabachus, roi de l'Ethiopie, à venir venger cette impiété. Sabachus vint avec une nombreuse armée, livra bataille à Bocchoris, mit ses troupes en fuite, saisit sa personne, le fit brûler vif et s'empara de son royaume. On croit que Bocchoris est le Pharaon qui permit aux Israélites de quitter l'Egypte sous la conduite de Moïse, Anysis et Cenchrès sous différens noms.

BOCCHUS, roi de Mauritanie, se ligua avec Jugurtha son gendre, qui lui promit un tiers de la Numidie, s'il l'aidait à chasser les Romains de l'Afrique. Bocchus joignit ses forces à celles de Jugurtha; mais, vaincu deux fois par Marius, il rechercha son amitié, et lui écrivit de lui envoyer un officier de confiance auquel il livrerait Jugurtha. Sylla, alors questeur de Marius, eut cette mission. Le roi maure, naturellement inconstant et perfide, agité d'ailleurs par une diversité d'intérêts, fut long-temps combattu, dit Salluste, entre l'alternative de livrer son gendre à Sylla, ou Sylla à son gendre. Après bien des incertitudes il fit ses conditions avec Sylla, et lui livra Jugurtha l'an 103 avant J.-C. Bocchus commit cette action infâme après s'être engagé lui-même envers son gendre à lui livrer Sylla. Le traître eut en récompense le pays des Massaessyliens, qu'il réunit à ses états.

BOCHART DE SARON (Jean-Baptiste-Gaspard), premier président du parlement de Paris, de l'académie des sciences, né à Paris le 16 janvier 1730, d'une famille distinguée dans la magistrature, à laquelle avait appartenu le savant Samuel Bochart, sut unir aux fonctions de son ministère l'étude des mathématiques et de l'astronomie qui lui durent d'importantes découvertes, encouragea les savans par la communication de ses lumières et par tous les moyens que sa fortune mettait à sa disposition, et porta le zèle de la science jusqu'à faire imprimer à ses frais le bel ouvrage de M. de la Place, sur la figure de la terre. Tant de services, tant de vertus ne put le dérober à la fureur révolutionnaire qui lui ôta une vie si utile et si bien employée, le 20 avril 1794.

BODIN (Jean), né à Angers vers l'an 1530. Il avait de grandes connaissances dans les langues et dans les sciences; ses premiers ouvrages lui firent une grande réputation. Henri III, qui se plaisait dans les entretiens des gens de lettres, l'admit dans ses conversations familières. Il se retira en 1576 à Laon, où il se maria avec la sœur d'un magistrat; il y mourut de la peste en 1596. Il publia plusieurs ouvrages; mais celui qui contribua le plus à lui faire une grande réputation fut ses *six livres de la république*. Il traduisit lui-même cet ouvrage en latin. Bodin fut, au jugement de d'Aguesseau, un digne magistrat, un savant auteur et un très-bon citoyen.

BOECE (Anicius Manlius Torquatus Severinus Boetius), l'un des hommes les plus illustres des cinquième et sixième siècles, par ses vertus, ses talens, ses services, ses dignités et ses malheurs. Il naquit à Rome, vers 470, d'un père qui fut trois fois consul. Après avoir reçu à Rome une brillante éducation, il alla à Athènes, où il puisa la philosophie qui caractérise tous ses écrits. De retour à Rome, il fut déclaré patrice et sut charmer Théodoric, dont il fut long-temps l'oracle. Trois fois on l'éleva au consulat, et par une distinction unique il posséda en 510 cette dignité sans collègue. Ses deux fils, jeunes encore, furent désignés consuls pour l'année 522: c'était un privilége réservé aux fils des empereurs. Idole de la nation des Goths et de leur roi, ses amis, ses richesses, ses honneurs, ses services, ne purent le garantir des coups de la fortune. Théodoric devenu vieux devint mélancolique, jaloux et défiant pour tous ceux qui l'approchaient; il ne se régla plus d'après ses conseils. On par-

vint à faire prononcer contre Boece un décret qui le déclarait coupable de haute-trahison, et il fut mis à mort dans des tourmens affreux, le 23 octobre 526. De tous ses ouvrages le plus célèbre est *sa Consolation de la philosophie*. Cet ouvrage va de pair pour la méthode, la solidité et l'exactitude, avec tout ce que les anciens nous offrent de plus parfait en ce genre.

BOERHAAVE (HERMAN), un des plus fameux médecins du dix-huitième siècle, celui que nos temps modernes peuvent le mieux opposer au Galien de l'antiquité, sinon pour l'étendue du génie, au moins pour le nombre des connaissances variées qu'il a réunies, l'empire presque exclusif qu'a obtenu son système médical, et l'immense célébrité dont il a joui durant sa vie. Il naquit près de Leyde, en Hollande, le 31 décembre 1668; mort le 23 septembre 1738, il avait publié sur son art et d'autres sciences une foule d'ouvrages parmi lesquels il faut citer *ses Instituts de médecine* traduits dans toutes les langues, et ses aphorismes *de cognoscendis et curandis morbis*. Quand on lit seulement le catalogue de ses immenses travaux d'érudition, on reste frappé d'étonnement, et en parcourant ses ouvrages en médecine, en chimie et en botanique, on est convaincu que le savant Boerhaave fut un des hommes les plus laborieux, et un des esprits les plus méthodiques que les sciences nous présentent.

BOETHE (BOETHUS). Ce nom fut commun à plusieurs philosophes de l'antiquité. 1. *Boethe*, stoïcien cité par Diogène Laerce et par Cicéron. 2. *Boethe*, péripatéticien, natif de Sidon et disciple d'Andronicus. Strabon, son condisciple, le cite au nombre des plus illustres philosophes de son temps, et Simplicius n'a pas craint de lui donner l'épithète d'admirable. 3. *Boethe* (Flavius), de Ptolémaïs, homme consulaire, autre péripatéticien, disciple d'Alexandre de Damas, et contemporain de Galien. 4. *Boethe*, géomètre et épicurien cité par Plutarque, qui en a fait un des interlocuteurs de son *Dialogue sur l'Oracle de la pythie*. Cicéron et Pline parlent encore d'un autre *Boethe*, célèbre sculpteur; il était de Carthage.

BOETIE (ETIENNE DE LA), né à Sarlat dans le Périgord, le 1 novembre 1530. A l'âge de seize ans il avait déjà traduit plusieurs ouvrages de Xénophon et de Plutarque, et il n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il composa son *Discours de la servitude volontaire*. Il fut l'ami de cœur de Montaigne, à qui il légua ses livres et ses écrits, et qui parle de lui dans son beau chapitre de *l'Amitié*. La Boetie mourut à Germignat près Bordeaux, le 18 août 1563, à trente-trois ans, sans avoir publié aucun ouvrage. C'est à son illustre légataire que l'on doit ce qui nous reste de cet auteur. Montaigne le nomme le plus grand homme de son siècle; il y a dans ce jugement de l'exagération, mais on la pardonne à l'amitié qui les unissait et qu'ils étaient tous deux si bien faits pour connaître.

BOGES ou BUTES, Persan, était commandant d'Eioné, ville de Thrace pour Xercès, après que ce prince eut été vaincu par les Grecs. Ayant été assiégé dans cette place par Cimon, fils de Miltiade, général des Athéniens, il refusa de la rendre et de retourner en Asie. Il résista jusqu'à la dernière extrémité, et lorsqu'il ne lui resta plus de vivres, il fit allumer un bûcher, égorgea sa femme, presque tous ses enfans, toute sa famille et ses amis, et les fit jeter dans les flammes. Il ramassa ensuite tout l'or et l'argent qu'il possédait et qui était dans la ville, le jeta du haut des murs dans le Strymon, et se précipita lui-même dans le bûcher. Xercès loua beaucoup sa conduite, et combla d'honneurs les enfans qui lui restaient. Il est fait mention de Bogès dans Hérodote, dans Polybe et dans Plutarque.

BOGUD, roi de la Mauritanie Tingitane, contemporain de Jules-César, dont il favorisa le parti en Afrique dans la guerre contre Pompée, se mit lui-même en campagne et opéra sa jonction avec Publius Silius, lieutenant de César, qu'il fit général de toutes ses troupes. Les entreprises de

Bogud eurent un heureux succès. Il suivit César en Espagne, et combattit à la célèbre journée de Munda. Le fils de Pompée y résista aux forces et au génie de César, et le dictateur aurait perdu la bataille si Bogud son ami, qui pendant l'action s'était retiré par lâcheté, excité ensuite par la honte, n'eût attaqué avec plusieurs escadrons de cavalerie numide les troupes de Pompée lassées de combattre. Ce mouvement inattendu décida la victoire, et César revint à Rome en souverain et en maître. Après la mort de l'empereur romain, il se déclara en faveur d'Antoine contre Octave à la bataille d'Actium. Il envoya même une armée en Espagne au secours d'Antoine, mais les Tingitaniens ayant refusé de lui obéir et l'ayant chassé de ses états, il alla demander un asile dans le camp du triumvir. Il fut tué ensuite par Agrippa à Méthone, après la bataille d'Actium, vers l'an 29 avant Jésus-Christ, et la Mauritanie fut considérée dès-lors comme une province romaine.

BOIGNE (Le général comte de), né à Chambéry, le 8 mars 1751, quitta son pays à 17 ans pour entrer au service de France, où il resta pendant cinq ans; il se rendit ensuite à Paros, et entra comme capitaine dans un régiment grec, au service de l'impératrice Catherine. Fait prisonnier au siége de Ténédos, il ne devint libre qu'à la paix. Il quitta dès-lors le service de Russie, et prit la résolution d'aller chercher dans l'Inde un meilleur sort. Après avoir servi quatre ans dans un bataillon de cypayes, au service de la compagnie des Indes, il passa, en 1784, à celui du prince mahrate Alabadgy-Scindia, avec deux bataillons qu'il avait levés et disciplinés à l'européenne. Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les actions brillantes par lesquelles il justifia la confiance de ce prince, qui le combla de récompenses et d'honneurs. De retour en Europe, avec l'immense fortune, dont il devait faire un si admirable usage, il résolut de se fixer dans son pays natal. Chambéry dès-lors fut sa résidence, et jusqu'à sa mort, arrivée le 21 juin 1830, il y a semé les bienfaits à pleines mains. Pour donner une idée des œuvres publiques de bienfaisance qui lui sont dues, il suffira de dire qu'il y a consacré un capital d'environ 3,500,000 fr.; outre ces différentes fondations, dotations et rentes, des sommes considérables sont encore laissées, et destinées dans son testament à des œuvres et des établissemens utiles.

BOILEAU DESPREAUX (Nicolas), né à Paris le 1 novembre 1636; mort le 13 mars 1711. Les étrangers ne l'ont appelé long-temps que le poëte français, et cette gloire était bien due à l'immortel auteur de l'*Art poétique*, du *Lutrin* et de tant de belles épîtres qui n'ont jamais été surpassées. On doit regarder ses satires comme l'époque du bon goût. Boileau fut l'ami des Condé, des Larochefoucault, des Vivone des Lamoignon, des Termes, des Daguesseau, et de tous les personnages illustres de son temps: mais celui qu'il aima le plus tendrement, c'est le grand Racine, auquel il dit en mourant: Toute ma consolation est de mourir avant vous. Ne disons pas de mal de Nicolas, disait Voltaire en parlant de Boileau, cela porte malheur. Ses ouvrages, qui ont eu des éditions nombreuses, sont dans les mains de tout le monde. Boileau ne fut méchant qu'en vers, les anecdotes du temps prouvent la bonté et la générosité de son caractère. La postérité n'oubliera jamais les services qu'il a rendus aux lettres françaises; il découragea la médiocrité, et sa louange alla toujours chercher le véritable talent. Si, protégé par Louis XIV, il a beaucoup loué ce grand roi, il a eu le bonheur assez rare pour les panégyristes de parler comme la postérité. La réputation de Despréaux a éclipsé celle de toute sa famille: on se souvient à peine de son frère Jacques Boileau, docteur de Sorbonne.

BOINDIN (Nicolas), né à Paris le 29 mai 1676, mort le 30 novembre 1751. Il fut de l'académie des inscriptions et belles-lettres, pour laquelle il composa des mémoires sur le théâtre des

anciens, les tribus et les noms des Romains, etc. Il a fait en société avec Lamotte la comédie des *trois Gascons*, et celle *du Port de mer*, qui est restée au théâtre. *Le bal d'Auteuil* et *le petit Maître de robe* sont de lui seul. On a réuni tous ses ouvrages en deux volumes in-12. Il se plaisait à pérorer dans le café Procope, sur toutes les matières de philosophie et de littérature.

BOISGELIN (JEAN-DE-DIEU RAYMOND DE CUCE), cardinal, de l'académie française, né à Rennes le 27 février 1732, mort le 22 août 1804. Il aima les lettres et les cultiva avec succès; parmi les ouvrages qu'il a publiés, on cite surtout ses traductions des psaumes en vers français, et celle des *Héroïdes d'Ovide*, de même en vers. Ses actions valent encore mieux que ses ouvrages. La Provence lui dut, lorsqu'il était archevêque d'Aix, la construction d'un canal qui porte son nom, une maison d'éducation pour les demoiselles pauvres, qui subsiste encore à Lambesc, et plusieurs autres établissemens utiles, sans parler d'un pont qu'il avait fait bâtir à Lavaur. Dans un moment de disette dans son diocèse, il donna 100,000 francs pour acheter des grains.

BOISMONT (NICOLAS THYREL DE), membre de l'académie française et prédicateur ordinaire du roi, né dans un village près de Rouen, vers 1715, mort à Paris le 20 décembre 1786. On a de lui un panégyrique de saint Louis, l'oraison funèbre du dauphin fils de Louis XV, celle de la reine de France, celle de Louis XV, et enfin celle de l'impératrice Marie-Thérèse. Sans pouvoir les citer comme des modèles, ces oraisons funèbres offrent des traits brillans et quelquefois la plus haute éloquence. On a recueilli ses œuvres en 1805, un volume in-8°. L'abbé, depuis cardinal Maury, espérant succéder à l'académie française à M. de Boismont, tâchait de lui faire raconter les détails de sa jeunesse et de sa vie: « L'abbé, lui » dit celui-ci, vous me prenez mesure. »

BOISROBERT (FRANÇOIS METEL DE), né à Caen vers 1592, mort le 30 mars 1662. Il fut l'un des cinq auteurs qui travaillaient aux pièces de théâtre du cardinal Richelieu, qu'en outre il amusait tellement par ses saillies et sa gaieté, que le médecin disait au cardinal quand il était malade: *Recipe* Boisrobert. Pour prix de ses bons mots, il obtint de riches et nombreux bénifices, mais il fut très-bienveillant envers les autres, et Richelieu l'appelait *l'ardent solliciteur des muses incommodées*. Ce fut lui qui donna au cardinal l'idée de fonder l'académie française, dont il fut l'un des premiers membres, et sur laquelle il s'égaya en disant dans une de ses épîtres:

> Depuis six mois dessus l'F on travaille,
> Et le destin m'aurait fort obligé
> S'il m'avait dit: Tu vivras jusqu'au G.

Il aimait avec fureur le jeu et la table. Malleville l'a peint fort ressemblant dans son joli rondeau: *Coiffé d'un froc bien raffiné*, etc. Il a publié des comédies, des épîtres, des romans, des nouvelles héroïques et amoureuses, et une paraphrase en vers des psaumes de la pénitence.

BOISSEL DE MONVILLE (LE BARON C.-T.-G.), pair de France, membre du conseil général de la Seine-Inférieure, né à Rouen vers 1760, fut conseiller au parlement de cette ville, se livra à l'étude des sciences, publia plusieurs ouvrages d'économie politique, entr'autres, un *voyage* pittoresque de navigation exécuté sur une partie du Rhône, depuis Genève jusqu'à Seyssel. Il est mort à Paris, le 9 avril 1832, au milieu de ses paisibles occupations.

BOISSY (LOUIS DE), de l'académie française, né à Vic en Auvergne, le 26 novembre 1694, mort à Paris le 19 avril 1758. Il a fait plus de trente comédies, dont il n'est resté au théâtre que *les Dehors trompeurs, le Français à Londres et le Babillard*. Son théâtre forme 9 volumes in-8. Ses vers sont en général pleins d'esprit, et l'on pense qu'il eût pu se faire un nom dans la satire; mais il n'eut que très-rarement la force comique; il

lui manquait la connaissance approfondie du cœur humain, celle du monde et celle de son art. D'abord dans la misère, le privilège du Mercure de France, qu'il obtint, le mit dans une espèce d'opulence. Il ne faut point le confondre avec un M. Laus de Boissy, auteur de quelques opéras comiques et vaudevilles assez médiocres, mort de nos jours avec tous ses ouvrages.

BOISSY D'ANGLAS (François-Antoine, comte de), né en 1756, à Saint-Jean-Chambre, près d'Annonay (Ardèche), d'abord maître d'hôtel ordinaire de *Monsieur*, depuis Louis XVIII, député aux états-généraux, y professa les principes d'une sage liberté. Dans le sein de la convention, lors du procès de Louis XVI, il vota l'appel au peuple. Après le 9 thermidor, il saisit toutes les occasions de réparer les nombreuses iniquités de la tyrannie. Le 1er prairial (1789), une foule furieuse fit irruption dans l'assemblée. Boissy d'Anglas s'empara du fauteuil vacant de la présidence, et là, au milieu des cris et des menaces, à la vue de vingt fusils dirigés contre lui, et de la tête sanglante de son collègue Féraud, son attitude calme, soutenue pendant plusieurs heures, imposa à cette multitude forcenée qui, repoussée par la force armée, finit par évacuer la salle. Le reste de sa carrière politique fut digne de ce dévouement sublime. Membre du conseil des Cinq-Cents, sénateur, pair de France, il se montra toujours le défenseur de nos institutions, et se conduisit dans toutes les circonstances avec la plus louable modération. Admis en 1816 à l'académie des Inscriptions, il mourut à Paris en 1826. Il est auteur de plusieurs ouvrages. Le dernier qu'il ait publié a pour titre: *Études littéraires et poétiques d'un vieillard*, Paris, 1825, 6 vol. in-12.

BOISTE (Pierre Claude-Victoire), né en 1765, mort à Paris en 1824, est principalement connu par un *Dictionnaire de la langue française*, l'un des meilleurs qui existent, et par un *Dictionnaire de géographie universelle*.

BOIVIN (Jean), professeur de grec au collége royal, né à Montreuil-l'Argilé, mort le 29 octobre 1726, à 64 ans, membre de l'Académie française, de celle des belles-lettres et garde de la bibliothèque du roi, ne se fit pas moins aimer par la douceur et la simplicité de ses mœurs qu'estimer par l'étendue de ses connaissances et par les ouvrages utiles qu'il publia. Le plus important est une traduction de l'*Histoire Byzantine de Nicéphore Grégoros*, exacte, élégante, enrichie d'une préface curieuse et de notes érudites.

BOIVIN (Jacques Denis), né à Paris le 28 septembre 1742, maréchal-de-camp, commandant de la légion d'honneur, entra au service en 1771, comme simple dragon, obtint son congé, reprit du service en 1789, en qualité de volontaire dans la garde nationale, parvint rapidement au grade de général de brigade, se distingua en Italie, en Helvétie, en Allemagne, obtint sa retraite en 1814, et mourut à Paris, en juillet 1832, doyen des généraux français.

BOJARDO (le comte Mathieu-Marie), né à Scandiano vers 1435, mort à Reggio dans la nuit du 20 au 21 décembre 1494. Il fut gouverneur de cette dernière ville et de sa citadelle. Il est surtout célèbre par son poëme de l'*Orlando innamorato* (Roland amoureux), l'un des poëmes les plus importans de toute la littérature italienne, puisqu'il a offert le premier exemple de l'épopée romanesque qui méritât d'être suivi, et qu'il a produit l'*Orlando furioso*. Bojardo ne put achever son poëme, qui fut imprimé l'année qui suivit sa mort par les soins de son fils. Le Berni refit en 1541 le poëme tout entier en le traitant à sa manière, et il ne se lit plus que refait par Berni. C'est pour l'amusement du duc de Ferrare Hercule I, et de sa cour, que Bojardo composa tous ses ouvrages. Ses poésies lyriques et sa comédie *il Timone* sont estimées.

BOJOCALUS, chef des Ansibariens, peuple de Germanie, qui, chassés de leur pays par les Causses, vinrent sous sa conduite s'établir sur

des terres que les Romains s'étaient réservées. Avitus, général romain, s'y opposa; il fallut alors recourir aux armes. Quelques peuplades qui avaient d'abord pris le parti des Ansibariens furent effrayées de la menace que les Romains leur firent de ravager leurs terres, et les abandonnèrent. Les Tubantes, les Usipètes, les Cattes et les Chérusques, ne furent pas moins durs envers eux que les Romains; ils ne leur permirent point de s'établir sur leurs terres, et les malheureux Ansibariens, poursuivis par les soldats de Néron, périrent presque tous. Bojocalus ne sur-vécut pas au désastre de ses compatriotes.

BOLESLAS-LE-GRAND, premier souverain de la Pologne, qui ait porté le titre de roi. Il était fils du duc Miecislas, et lui succéda en 999. Ce fut l'empereur Othon III qui lui donna le titre de roi: jusque-là la Pologne n'avait été qu'un duché. Boleslas conquit la Moravie, et la rendit tributaire. Il mourut en 1025, après 26 ans de règne, laissant la réputation d'un des plus grands monarques de son siècle, et un nom à jamais cher aux Polonais.

BOLINGBROKE (Henry-Saint-Jean, lord vicomte de), né en 1672, mort le 25 novembre 1751; secrétaire d'état en Angleterre sous la reine Anne. Il fut ambassadeur à Paris, pour négocier la paix entre l'Angleterre et la France. Après la mort de la reine Anne, il se retira de la cour et passa en France, où il épousa madame de Villette, nièce de madame de Maintenon; il retourna ensuite en Angleterre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages politiques, de mémoires et de lettres. C'est un des caractères les plus équivoques qu'ait produits l'Angleterre.

BOMILCAR. Il y en a trois: 1. *Bomilcar*, général Carthaginois revêtu des premières dignités de la république; il profita des alarmes que causaient à sa patrie les progrès d'Agathocle en Afrique pour tenter de s'emparer de la souveraineté; mais dès qu'il eut été proclamé roi par ses satellites, les jeunes gens prirent les armes pour repousser ce tyran, et du haut des maisons accablèrent ses soldats de traits et de pierres. Poursuivi et abandonné de ses troupes, il se rendit, et malgré la capitulation il fut condamné à périr dans les tourmens et mourut avec un grand courage. 2. *Bomilcar*, amiral Carthaginois, amena quelques renforts à Annibal après la bataille de Cannes, et fut ensuite envoyé en Sicile au secours des Syracusains. Effrayé à l'aspect de la flotte romaine commandée par Marcellus, il prit tout-à-coup le large avec les cent trente galères qu'il commandait, gagna Tarente et abandonna Syracuse aux Romains, vers l'an 209 avant J.-C. 3. *Bomilcar*, favori de Jugurtha, assassina par son ordre, au milieu de Rome même, le jeune Massiva, petit-fils de Massinissa; de retour en Afrique, il eut une entrevue avec le proconsul Metellus, qui lui proposa de lui livrer Jugurtha ou de le faire tuer, lui promettant l'impunité et la protection de Rome. Bomilcar conseilla d'abord à Jugurtha de se soumettre aux Romains, puis voulut le faire périr; mais son complot ayant été découvert, il fut mis à mort vers l'an 107 avant J.-C.

BONCHAMP (Charles-Melchior-Artus de), né en 1759, généralissime des Vendéens, était l'idole des siens; ses talens, sa modestie, et surtout sa bonté d'âme au milieu d'une guerre aussi cruelle, ont rendu son nom recommandable. Blessé mortellement le 17 octobre 1793, à la sanglante bataille de Chollet, il expira presque aussitôt dans les bras de sa femme.

BONDI (l'abbé Clément), né à Mezzano dans le Parmesan en 1742, mort à Vienne en Autriche en 1821. Sa réputation poétique est principalement fondée sur sa belle traduction de l'*Énéide* en *versi sciolti*, deux volumes in-8. Son talent dans ses autres ouvrages se fait surtout remarquer dans les sujets tendres et mélancoliques.

BONGARS, conseiller, maître-d'hôtel d'Henri IV, né à Orléans en 1546, un des plus habiles critiques de son temps, fut employé par ce prince

pendant près de trente ans dans les cours d'Allemagne, en qualité de résident ou d'ambassadeur, lui rendit de grands services dans les négociations les plus importantes, et mourut à Paris, le 29 juillet 1612, avec la réputation d'un très-honnête homme et d'un savant distingué. Ses ouvrages imprimés sont un recueil des historiens des Croisades, sous le titre de *Gesta Dei per Francas*, des lettres latines d'un style pur, correct, élégant, une édition de Justin, avec des notes savantes, et une collection des historiens Hongrois qui ont écrit en latin. On doit regretter ses manuscrits que possède aujourd'hui la bibliothèque de Berne.

BONINGTON (Richard-Pierre), peintre de genre, né vers 1802 à Londres, où il mourut en septembre 1828, vint fort jeune à Paris suivre les leçons de M. Gros, quitta son atelier à 16 ans, pour aller en Italie se former une manière à lui. Assez habile pour se soutenir par ses propres forces, il revint néanmoins se ranger parmi les élèves de son ancien maître, qui bientôt le regarda comme un des ornemens de son école. Ce jeune artiste réussit également dans la marine, l'architecture, les paysages et les intérieurs. On cite comme son plus bel ouvrage, la magnifique Vue du grand canal de Venise.

BONNAY (Charles-François, marquis de), né en 1750, d'une ancienne famille du Nivernais, député de la noblesse de sa province aux états-généraux, y vota avec les monarchistes constitutionnels, eut deux fois l'honneur de présider l'assemblée, et fit voir dans cette position éminente, autant d'impartialité que de talent. En sa qualité de président, le 14 juillet 1790, il prononça le premier le serment civique à la fédération du Champ-de-Mars, et montra, dans tous ses actes et ses discours, beaucoup de mesure et de dignité. Lorsque le pouvoir constitutionnel du roi fut suspendu, il cessa de prendre part aux délibérations, émigra en 1792, servit sous les drapeaux des princes et s'attacha au sort de Monsieur. La restauration lui rendit sa patrie. Il fut nommé ministre d'abord en Danemarck, puis en Prusse, d'où il fut rappelé sur sa demande en 1820, et mourut en 1825, ministre d'état et gouverneur de Fontainebleau.

BONNET (Charles), né à Genève, le 13 mars 1720, mort le 20 mai 1793, membre de presque toutes les académies de l'Europe. Un des plus grands naturalistes et des plus grands métaphysiciens du siècle dernier. Il a publié beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels son *Essai analytique sur les facultés de l'âme*, qu'il mit cinq ans à composer, tient le premier rang. On peut dire hardiment de lui que c'est un des plus ingénieux observateurs, un des plus consolans moralistes et des meilleurs écrivains qui aient existé. Ses œuvres ont été recueillies et imprimées à Neuf-Chatel, 18 vol. in-8., fig.

BONNECORSE (Balthazar de), né à Marseille; consul de France au Caire et à Seyde en Phénicie. Il composa dans ces pays sa *Montre d'amour*. Boileau l'ayant plaisanté, il fit la parodie du *Lutrin* pour se venger, et l'intitula : *Lutrigot*, poëme héroï-comique. Boileau n'y répondit que par l'épigramme :

Venez, Pradon et Bonnecorse,
Grands écrivains de même force.

Bonnecorse mourut à Marseille en 1706. Ses œuvres recueillies en un volume sous le titre de *Poésies*, à Leyde, 1720, in-12, sont devenues assez rares.

BONNEVAL (Claude-Alexandre, comte de), connu aussi sous le nom d'Achmet-Pacha, né le 14 juillet 1675. Il descendait d'une illustre maison du Limousin, et avait épousé la fille du maréchal de Biron. Il quitta la France pour servir sous le prince Eugène, et laissa ce prince pour prendre parti dans l'armée turque. Le grand-seigneur le fit pacha et lui donna un commandement militaire. Il remporta une grande victoire sur les impériaux; malgré ce service signalé, il encourut la disgrâce de son maître, et fut exilé à l'extrémité de la mer Noire; cependant il fut rappelé en

1747. Il mourut le 22 mars de ladite année, à l'âge de soixante-douze ans. Son tombeau se voit encore à Péra, dans un cimetière de derviches mewlewis ou tourneurs, près du palais de Suède. On a publié de prétendus mémoires du comte de Bonneval, 6 volumes in-12. Sa vie entière n'est qu'un tissu d'événemens singuliers et bizarres.

BONNIVET (GUILLAUME GOUFFIER, seigneur de), amiral de France. Il se signala au siége de Gênes, en 1507, et à la journée des éperons, en 1513. Après la bataille de Marignan, François Ier l'envoya en ambassade en Angleterre, pour décider Henri VIII à se déclarer en faveur de la France. L'année suivante Bonnivet parcourut toutes les provinces d'Allemagne pour faire élire François Ier empereur; on sait qu'il n'y réussit pas, il n'en fut pas moins bien accueilli à son retour en France; il remplaça son frère dans la faveur du roi; il obtint le commandement de l'armée de Guyenne, et fit rejeter la paix avec Charles Quint; il jeta par là son roi et sa patrie dans une suite de calamités. Il revint à la cour jouir de sa faveur, et de tous les amis de François Ier, il fut le seul auquel on donna le titre de favori. Il nourrit et servit la haine de la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, contre le connétable de Bourbon, et contribua à sa défection. Bonnivet eut le commandement de l'armée française en Italie, et pénétra en 1523 dans le Milanais; mais par ses mauvaises dispositions, il fit battre à Rebec le fameux Bayard. Il lui confia la retraite; celui-ci sauva l'armée à Romagnano et se fit tuer. L'évacuation du Milanais fut entière. Ce fut par son conseil que François Ier, en 1524, résolut de faire le siége de Pavie, et qu'ensuite il ne voulut pas opérer sa retraite. Bonnivet, au désespoir des malheurs qu'il avait causés, courut se précipiter au milieu des bataillons ennemis, et s'y fit tuer, le 24 février 1525. Ce fut un courtisan gâté par la faveur; mais il avait au moins un grand courage, un caractère ferme et décidé.

BONOSUS (QUINTUS), fils d'un rhéteur ou grammairien, qui était à la suite de ces peuples du Nord que l'on vit se répandre dans les Gaules et les désoler jusqu'au règne de Probus. Il arriva au grade de tribun des soldats, et au commandement des troupes qui gardaient la frontière de Rhétie. L'empereur Aurélien lui fit épouser une prisonnière du sang royal des Goths; comme Bonosus était adonné au vin, il espérait par cette union savoir par lui tout ce qui se passait dans cette nation. Les Germains ayant incendié des navires que les Romains avaient en station sur le Rhin, Bonosus qui en avait le commandement, craignant d'être puni, crut se tirer d'embarras en se faisant proclamer empereur. Probus le défit dans une bataille sanglante. Bonosus se pendit de désespoir, l'an de Rome 1033.

BONSTETTEN (CHARLES-VICTOR de), d'une des plus anciennes familles de Berne, auteur d'un *Voyage classique dans le Latium* et de plusieurs autres écrits estimés, disciple et ami du célèbre Haller son compatriote, est mort le 3 février 1832, à Genève, âgé de 87 ans. Il joignait au caractère le plus bienveillant, les connaissances les plus variées.

BOOZ, fils de Salmon et de Rahab. Il épousa Ruth dont il eut Obed, aïeul de David.

BORDA (JEAN-CHARLES), membre de l'académie des sciences, de l'institut, capitaine de vaisseau, naquit à Dax le 4 mai 1733, et mourut le 20 février 1799. Il a publié divers mémoires sur le mouvement et la théorie des projectiles, a fait exécuter *un cercle à réflexion* dont l'usage est général dans la marine, il fit plusieurs voyages pour l'essai des montres marines, et il a rendu à l'astronomie des services importans par ses travaux et ses découvertes.

BORDE (JEAN-BENJAMIN DE LA), né à Paris le 5 septembre 1734, premier valet-de-chambre de Louis XV, dont il fut le favori, fermier-général, à la mort de ce prince, partagea son temps entre les devoirs de sa place et la culture des lettres, de la musique

et des beaux-arts. On a de lui un *Choix de chansons mises en musique*, 4 vol. in-8; un *Essai sur la musique ancienne et moderne*, 4 vol. in-4; une *Description générale et particulière de la France*, etc. Il a fait la musique de beaucoup d'ouvrages. Par suite d'un défi, on le vit un jour mettre en musique un privilége de librairie; ce morceau singulier a été gravé. Arrêté et amené à Paris, il y périt sur l'échafaud le 22 juillet 1794. Il fut très-lié avec Voltaire, qui a fait quatre vers pour son portrait. On a souvent confondu avec lui un autre Borde, qui n'était pas son parent. *Borde* (Jean-Joseph de la) né à Jaca en Espagne, vint en France, s'y adonna au commerce et y acquit une fortune immense. Il devint banquier de la cour de France, et fut victime de la révolution le 18 avril 1794, à soixante-dix ans. Il protégeait les arts. Deux de ses fils embarqués dans l'expédition de la Peyrouse périrent dans le port des Français avec d'Escures, lieutenant de vaisseau, et dix-huit autres de leurs compagnons. Son fils aîné est mort à Londres, et c'est à son quatrième fils que l'on doit le *Voyage pittoresque d'Espagne*, et d'autres ouvrages. Il y a enfin encore un *Bordes* (Charles), de l'Académie de Lyon sa patrie, mort en 1781, à cinquante ans, qui a fait *Deux discours sur les avantages des sciences et des arts*, en réponse à J.-J. Rousseau; une tragédie de *Blanche de Bourbon*, des comédies et des proverbes, beaucoup de pièces fugitives, quelques fables parmi lesquelles on cite *Chloé et le papillon*. Son ode sur la guerre a aussi quelque réputation.

BORDERIES (Etienne-Jean-François), né le 24 janvier 1764, long-temps vicaire-général de l'archevêché de Paris, s'était placé par son éloquence au premier rang des prédicateurs de cette capitale. Nommé évêque de Versailles, le 29 juillet 1829, il est mort en cette ville, le 5 août 1832, à l'âge de 56 ans.

BORDEU (Théophile de), fils d'un médecin, naquit à Iseste en Béarn, le 22 février 1722, et mourut à Paris le 24 novembre 1776. C'est lui qui a illustré en médecine le nom de sa famille. Premier chef de l'opposition, que la faculté de Montpellier, la première de toutes, apporta à la doctrine de Boërrhave, qui était alors partout dominante, et auteur d'une doctrine nouvelle sur l'observation du pouls dans les maladies, il a joui à ces deux titres d'une grande réputation pendant sa vie, et l'a conservée jusqu'à nos jours. Il a publié une foule d'ouvrages sur son art. Ce fut sans contredit un des bons médecins du dix-huitième siècle, et l'un des restaurateurs de la médecine hippocratique. Ce qui le caractérise surtout, c'est d'avoir ramené toutes ses études au vrai but de la médecine, la guérison des maladies, et de ne s'être pas laissé éblouir par le luxe des accessoires. Fidèle observateur de la nature, il voulait que l'art y fût subordonné.

BORGHÈSE (le prince Camille), après avoir fait deux campagnes dans les rangs des Français, épousa Pauline, sœur de Buonaparte, fut créé *prince Français* en 1805, prince de Guastalla en 1806, et promu au grade de général de brigade après les campagnes de Prusse et de Pologne. Gouverneur-général des états Transalpins, il alla résider à Turin en 1810. En 1814, il capitula avec les Autrichiens, se retira à Rome, de là à Florence où il habita le magnifique palais de ses ancêtres, et y mourut le 9 mai 1832, d'une apoplexie foudroyante.

BORGIA (César), duc de Valentinois, second fils naturel du pape Alexandre VI, cardinal. A l'avénement de son père au souverain pontificat, il fut nommé archevêque de Valence, dignité qui ne convenait ni à ses mœurs ni à ses goûts. On l'accuse d'avoir payé des assassins pour faire jeter son frère dans le Tibre. Sa mère, dame romaine nommée *Vannozia*, lui fit donner le chapeau de cardinal; mais il laissa cette dignité pour épouser Charlotte d'Albret, et Louis XII lui donna le titre de duc de Valentinois. Ce roi fit même une ligue avec lui pour conquérir le Milanais. Il perdit par la suite toutes ses dignités et fut

envoyé en Espagne, d'où il s'enfuit. Il fut tué le 12 mars 1507, d'un coup de feu, dans le château de Viane. L'assassinat et le poison étaient ses armes les plus ordinaires: *Machiavel,* dans son livre *du prince*, a donné César Borgia comme le modèle du tyran; il ne pouvait, pour faire craindre la servitude au peuple, choisir un héros qui inspirât plus d'horreur. Sa vie est écrite par Tomasi. Beaucoup d'autres personnages connus plus avantageusement ont porté ce nom odieux. — *Lucrèce Borgia*, sa sœur, fameuse par l'excessif dérèglement de ses mœurs, épousa en troisièmes noces Alphonse d'Est, fils d'Hercule, duc de Ferrare, union qui fut plus heureuse que les précédentes; elle survécut à toute sa famille, attira à sa cour et récompensa les poëtes dont les flatteries ne peuvent effacer les flétrissures de l'histoire. M. Hugo a fait revivre son odieuse mémoire dans un drame bizarre, mais qui offre des scènes du plus grand intérêt.

BORN (Bertrand de), troubadour et guerrier du douzième siècle, était vicomte de Hautefort, dans le diocèse de Périgueux. Après avoir fait la guerre à son frère Constantin, à Henri II, roi d'Angleterre, à Richard, fils de ce prince, et à d'autres, fatigué du monde dont il était abhorré, il prit l'habit de moine de Citeaux, et mourut dans un cloître. Le Dante, qui ne s'est pas laissé désarmer par ses tardifs remords, le peint dans les enfers condamné à porter sa tête séparée de son corps en guise de lanterne. Les sirventes de Born ne sont dictés que par le désir de diviser et de nuire, et dans les pièces même où il chante les belles qui le captivent, il ne peut s'empêcher de laisser percer ses inclinations. Son fils fut aussi l'auteur de quelques sirventes, mais fut meilleur que lui; il rendit hommage à Philippe-Auguste en 1212, et le suivit à la bataille de Bouvines. Il y a eu aussi un baron de *Born*, célèbre minéralogiste, né en Transylvanie le 26 décembre 1742, mort à Vienne en Autriche le 28 août 1791.

BORROMÉE (saint Charles), cardinal, né le 2 octobre 1538. Il fut le modèle de toutes les vertus au milieu d'un siècle corrompu. Il était le neveu de Pie IV, qui lui donna l'archevêché de Milan, et le revêtit de la pourpre. Il encouragea les études et gouverna son église avec beaucoup de sagesse. Il fit des établissemens de charité, et travailla à la réforme des ordres religieux. Celui des *humiliés*, en proie à toute sorte de désordres, suscita contre lui un frère *Farina*, qui lui tira un coup d'arquebuse; il fit grâce au coupable, qui n'avait fait que le blesser légèrement; mais il ne put empêcher qu'il fût puni de mort avec trois autres religieux ses complices. Dans les ravages d'une peste cruelle, il visita et soigna lui-même les malades. Il mourut dans la nuit du 3 au 4 novembre 1584. Ses ouvrages ont été imprimés à Milan, cinq volumes in-folio. Son cousin germain *Borromée* (Frédéric), cardinal et archevêque de Milan, imita ses bonnes œuvres. Il s'est rendu célèbre par la fondation de la fameuse bibliothèque ambrosienne. Il fut le protecteur des gens de lettres, et s'est lui-même illustré par plusieurs ouvrages, mais purement théologiques.

BOSC (Louis-Auguste-Guillaume), membre de l'institut, des sociétés d'histoire naturelle, d'agriculture, et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, né en 1759 à Paris, où il mourut le 11 juillet 1828, inspecteur des pépinières de France, etc., annonça dès sa plus tendre jeunesse un goût très-vif pour l'étude des sciences naturelles. Il occupa honorablement plusieurs places administratives, qu'il perdit dans les diverses réactions de nos troubles. Envoyé en 1796 aux États-Unis en qualité de consul, il mit à profit son séjour en Amérique pour rassembler de riches collections, et à son retour entraîné par la chute du Directoire, il ne s'occupa plus que de ses travaux et de ses recherches scientifiques. On lui doit la première rédaction des *Mémoires* que madame Rolland avait confiés à son amitié, dont il s'occupa dans la solitude où il s'était retiré

après la mort de cette amie qu'il avait eu le courage d'accompagner jusqu'au pied de l'échaffaud. Ses nombreux ouvrages appartiennent tous aux sciences qu'il a cultivées toute sa vie.

BOSON, roi d'Arles et de Provence, fondateur de cette monarchie de peu de durée nommée par quelques historiens *royaume de Bourgogne cisjurane*, était frère de l'impératrice Richilde, femme de Charles-le-Chauve, qui le créa duc de Milan, dès qu'il eut été proclamé roi d'Italie et couronné empereur. Boson mourut le 11 janvier 888, et laissa son royaume à son fils Louis, qui fut depuis empereur. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Maurice en Dauphiné, où on voyait encore naguère son épitaphe.

BOSSUET (Jacques-Benigne), évêque de Meaux, de l'académie française, né à Dijon le 27 septembre 1627, mort à Paris le 12 avril 1704. le plus éloquent et le plus sublime de nos orateurs. Quelle élévation, quelle véhémence, quelle majesté de style dans ses *Oraisons funèbres!* on le croirait animé d'un enthousiasme divin. La grandeur et la force des pensées, l'énergie des tours, la noble simplicité de l'expression, la rapidité des mouvemens, la hardiesse des figures, l'harmonie soutenue et variée sans laquelle il n'est point d'orateurs, tels sont les principaux traits qui caractérisent l'éloquence de cet homme de génie. Son *Discours sur l'histoire universelle*, ouvrage qui n'avait eu de modèle dans aucune langue, porte l'empreinte du même génie. En lisant ses ouvrages de controverse, on est peiné de voir Bossuet déployer contre Fénélon une fougue presque fanatique; dans leurs fameuses querelles, l'avantage de l'indulgence et de la douceur reste tout entier au cygne de Cambrai.

BOSSUT (Charles), l'un des plus profonds mathématiciens modernes, né dans le Lyonnais, élève de d'Alembert, membre de l'Académie des sciences, examinateur des élèves de l'école d'artillerie et du génie, perdit ses places à la révolution, entra dans l'Institut à la formation de ce corps, fut rétabli dans une partie de ses places, obtint sa retraite en conservant son traitement, et mourut le 14 janvier 1814. Ses principaux ouvrages sont : 1° l'édition des *Œuvres de Pascal*, 1779; 2° *l'Histoire des mathématiques*, 2 vol. in-8°, 1810; 3° *Cours de mathématiques*, 3 vol. in-8°.

BOSTAR, général carthaginois envoyé contre Régulus, fut battu et fait prisonnier, l'an 255 avant J.-C. Livré par le sénat de Rome à Marcia, femme de Régulus, elle le fit mourir dans les supplices pour venger la mort de son époux, et envoya ses cendres à Carthage. Un autre général Carthaginois du même nom, commandant de la citadelle d'Olbie en Sardaigne, fut égorgé avec toute la garnison par les mercenaires révoltés, l'an 240 ou 241 avant J.-C. Un autre Bostar fut envoyé par Annibal à Philippe, l'an 215 avant J.-C., pour confirmer l'alliance qu'il venait de faire avec ce prince.

BOTZARIS (Marc), né en Albanie, dans les montagnes de Souli, l'un des héros grecs qui se sont immortalisés dans l'insurrection contre les Turcs, en 1821, nommé stratarque de la Grèce-Occidentale, surprit le camp ennemi à la tête d'une poignée de braves, trouva une mort glorieuse dans cette audacieuse entreprise, et transporté à Missolonghi, expira le 23 août 1823, à l'âge de 43 ans. Il avait fait ses premières armes au service de France, dans un régiment albanais, où son père et son oncle étaient majors en 1807.

BOUCHARDON (Edme), né en 1698, à Chaumont en Bassigny, mort à Paris le 27 juillet 1762. Sculpteur et architecte français, il s'est fait beaucoup d'honneur par sa fontaine de la rue de Grenelle, qui existe toujours, et sa belle statue équestre de Louis XV, qui ne subsiste plus. Elle lui avait coûté douze annés de travaux assidus. Bouchardon était élève de Coustou le jeune.

BOUCHER (François), peintre français, né à Paris en 1704, mort le 7 mai 1770. Il fut doué de talens réels; mais il ouvrit cette mauvaise

route dans laquelle ses élèves et ses imitateurs allèrent beaucoup plus loin que lui. Il devint à la mode, et fut premier peintre du roi. Ses figures semblent *nourries de roses*; et sa grâce n'était que de la mignardise et de l'afféterie. Il fut riche, franc et généreux.

BOUCHERAT (LOUIS), chancelier de France sous Louis XIV, né à Paris le 20 août 1616, mort dans la même ville le 2 septembre 1699. C'est ainsi que le roi lui annonça sa nomination : « La place de chancelier est le prix de vos longs services; ce n'est pas une grâce, c'est une récompense. Elle n'eût pas été pour vous si tout autre l'eût mieux méritée. » Il succéda à Le Tellier, qui d'une main mourante avait signé la révocation de l'édit de Nantes; il se trouva chargé d'en poursuivre la triste et funeste exécution.

BOUCHET (JEAN), né à Poitiers en 1476, mort en 1555. Il a publié beaucoup de vers et d'ouvrages, parmi lesquels le plus intéressant est son *Histoire* ou *Annales d'Aquitaine et antiquités du Poitou*. Il y a un autre *Bouchet* (Jean du), mort en 1684, à quatre-vingt-cinq ans, qui a publié beaucoup d'ouvrages historiques qui attestent qu'il était très-laborieux. Ils sont précieux par les recherches qu'ils contiennent et le grand nombre de pièces qu'on y trouve. Du Bouchet n'écrit pas mal pour son temps; il est exact, assez bon critique, savant dans l'histoire des grandes familles, surtout de celles d'Auvergne sa patrie.

BOUCICAUT (JEAN LE MAINGRE), maréchal de France, fils d'un maréchal de France, né à Tours en 1364, prit le parti des armes à l'âge de dix ans, et combattit à côté de Charles IV, dont il était enfant d'honneur à la bataille de Rosbec en 1382. Dans cette affaire il osa attaquer un Flamand d'une taille gigantesque ; ce redoutable ennemi le prenant pour un enfant lui fit sauter sa hache d'armes des mains en lui disant : « Va téter, va, enfant; or vois-je bien que les Français ont faute de gens quand les enfans mènent en bataille. » Boucicaut furieux tire sa dague et renversa le Flamand par terre : « Les enfans de ton pays, lui dit-il fièrement, se jouent-ils à de tels jeux ? » Il se signala contre les Turcs, les Vénitiens et les Anglais. Fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, en 1415, il fut conduit en Angleterre, où il mourut en 1421 à l'âge de cinquante-cinq ans. Son corps fut rapporté en France et enterré à Saint-Martin de Tours; son épitaphe lui donne le titre de grand connétable de l'empereur et de l'empire de Constantinople. Boucicaut fut un des plus braves guerriers dont s'honore la chevalerie française ; il fut aussi un des plus vertueux. Il aima les poëtes et cultiva la poésie. *Boucicaut* (Jean de), son père, avait l'âme d'un héros et les sentimens d'un honnête homme. Sa postérité s'éteignit vers 1485.

BOUDOT. Ce nom est connu dans les belles lettres et dans l'imprimerie. *Boudot* (Jean), mort à Paris en 1706, a donné son nom à un *Dictionnaire latin-français*, 1 vol. in-8, fort en usage dans les colléges; ce n'était qu'un extrait d'un dictionnaire manuscrit en 14 vol. in-4, qu'il avait acheté de l'auteur même, Pierre-Nicolas Blondeau. Boudot fut imprimeur du roi et de l'accadémie des sciences. Son fils, *Jean Boudot*, eut le même titre et se distingua par de grandes connaissancs bibliographiques ; ses catalogues raisonnés sont fort estimés. Né à Paris le 9 octobre 1685, il mourut le 10 mars 1754. L'abbé *Boudot* (Pierre-Jean), deuxième fils du précédent, mort à Paris en 1771, était attaché à la bibliothèque du roi. Il aida le président Hénaut dans ses recherches historiques. C'était un homme instruit, officieux et enjoué. On a encore de lui : *Essai historique sur l'Aquitaine*, et les catalogues de la bibliothèque du grand conseil et de celle du roi, avec Sablier.

BOUFFLERS. Ce nom est célèbre dans les fastes militaires et dans les lettres : 1. *Boufflers* (Louis de), né en 1534. Il fut surnommé le robuste, parce qu'il égala la force de Milon de Crotone ; il y joignait l'adresse. Il périt d'un coup d'arquebuse au siége

de Pont-Sur-Yonne, en 1553, à l'âge de dix-neuf ans, sans avoir été marié. *Boufflers* (Adrien de), son frère, gentilhomme de la chambre de Henri *III*, porta les armes fort jeune et se trouva aux journées de Saint-Denis et de Moncontour. Il mourut le 28 octobre 1622, âgé de quatre-vingt-dix ans. 2. *Boufflers* (Louis-François duc de), maréchal de France, né en 1644, se distingua sous les maréchaux de Créqui et de Turenne; il reçut une blessure dangereuse au combat de Voërden, et une seconde à la bataille d'Entsheim, au gain de laquelle il contribua beaucoup. Après plusieurs belles actions il s'immortalisa par la défense de Lille, en 1708; il servit à la bataille de Malplaquet, en 1709, sous les ordres du maréchal de Villars, quoiqu'il fût son ancien. Il joignait à l'activité d'un général l'âme d'un bon citoyen; servant son maître comme les anciens Romains servaient leur république, ne comptant sa vie pour rien dès qu'il était question du salut de la patrie. Il mourut à Fontainebleau le 22 août 1711. « En lui, écrivait madame de » Maintenon, le cœur est mort le der- » nier. » 3. *Boufflers* (Joseph-Marie, duc de), fils du précédent, héritier de la valeur et des vertus de son père, servit avec distinction et fut envoyé à Gènes en 1747, avec la dignité de maréchal de France; il en fit lever le blocus que faisaient les Autrichiens; il mourut de la petite-vérole le jour même que l'ennemi se retirait, le 2 juillet de cette même année; il était né en 1706. 4. *Boufflers* (Marie-Françoise-Catherine de Beauveau Craon, marquise de), fit longtemps les délices de la cour du bon roi Stanislas à Lunéville, par les grâces de son esprit et de sa figure. Voltaire, dont elle fut l'amie, lui a adressé des vers charmans. Elle mourut à Paris en 1787. Elle fut mère du chevalier *Boufflers*, si connu par ses jolis vers, son *Voyage en Suisse*, et son conte d'*Aline*, tant de fois mis au théâtre; né à Lunéville en 1737, Stanislas, chevalier de Boufflers, de l'académie française, mourut le 19 janvier 1815. Abbé, capitaine de hussards, diplomate et chansonnier, il a laissé la réputation d'un homme très-aimable. C'est lui qui, en 1791, fit décréter la propriété des découvertes et inventions en faveur de leurs auteurs, et proposa d'encourager les sciences et les arts.

BOUGAINVILLE (Jean-Pierre de), né à Paris le 1 décembre 1722, mort à Loches le 22 juin 1793, de l'académie française et de celle des inscriptions. On lui doit entre autres ouvrages la traduction en vers de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, 2 vol. in-8. Il a laissé une tragédie inédite de la *Mort de Philippe*, dont on cite de beaux vers. *Bougainville* (Louis-Antoine de), son frère, né à Paris le 11 novembre 1729, fut d'abord avocat au parlement, mousquetaire noir, et publia en 1752 la première partie de son *Traité du calcul intégral, pour servir de suite à l'Analyse des infiniment petits*, 2 vol. in-4. Il devint aide-de-camp de Chevert, fut secrétaire d'ambassade à Londres et aide-de-camp du marquis de Montcalm, chargé de la défense du Canada; fut blessé et fait colonel et chevalier de Saint-Louis avant l'âge. En 1761 il fut employé en Allemagne comme aide-de-camp de M. de Choiseul-Stainville, et s'y distingua. La paix se fit, et Bougainvile, toujours actif, s'embarque comme capitaine de vaisseau pour aller former un établissement aux îles Malouines, et après d'autres expéditions fait son voyage autour du monde, dont le récit, publié par lui-même, a illustré son nom et est devenu son premier et son plus beau titre de gloire comme navigateur. Nommé membre de l'institut, section de géographie, en 1796, il mourut le 30 août 1811 dans sa quatre-vingt-neuvième année. L'histoire de sa vie étonne par la variété de ses occupations, et la multitude des événemens qui la remplissent.

BOUGEANT (Guillaume-Hyacinthe), jésuite, né à Quimper en 1690, mort à Paris en 1743. Son caractère ne l'appelait pas à la retraite; il éprouva même quelques disgrâces dans sa société pour avoir fait un pe-

tit ouvrage intitulé, *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, ouvrage qui parut déroger à la gravité de son état, et qui n'était au fond que l'exposition d'une fable indienne, dans laquelle on suppose que les démons, pour expier leur révolte contre Dieu, font une espèce de purgatoire dans le corps des bêtes. L'auteur, pour se réconcilier avec sa société, fit contre les jansénistes les comédies de *la Femme docteur*, du *Saint déniché*, et des *Quakers français* ou *des Nouveaux trembleurs*, dans lesquelles il y a des scènes vraiment plaisantes; mais le meilleur ouvrage du père Bougeant, et celui par lequel il conservera toujours une réputation distinguée, c'est son *Histoire du traité de Westphalie*, qui passe pour un modèle d'élégance, de précision et de goût.

BOUGHER (Pierre), professeur d'hydrogrophie, membre de l'Académie des sciences de Paris, etc., naquit en Basse-Bretagne le 16 février 1698. L'académie couronna en 1727 son ouvrage sur la mâture des vaisseaux; il n'avait que vingt-neuf ans, et se fit encore plus d'honneur par son *Traité de la gradation de la lumière*. Il fut choisi en 1736, avec Godin et la Condamine, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre, et fut l'âme de l'expédition; il n'en eut pas moins avec la Condamine des disputes qui répandirent de l'amertume sur sa vie et en avancèrent la fin. Il mourut le 13 août 1758, âgé de soixante ans et demi.

BOUHIER (Jean), président au parlement de Dijon, naquit en cette ville le 16 mars 1673. Ses écrits sont très-nombreux et sont pour la plupart des traductions d'auteurs grecs et latins; ils respirent tous l'érudition, mais on y désirerait souvent plus d'élégance; c'est à ce sujet que sa femme, aussi spirituelle que son mari était savant, lui disait quelquefois: « Chargez-vous de penser, et laissez » moi écrire. » Un de ses amis s'étant approché de lui à sa dernière heure, lui trouva l'air d'un homme qui médite profondément. Le moribond lui fit signe de ne pas le troubler: « J'épie la mort » dit-il en faisant un effort pour prononcer ce peu de paroles, et il mourut le 17 mars 1746.

BOUHOURS (Dominique), né à Paris en 1628, mort dans la même ville le 27 mai 1702; jésuite dès l'âge de seize ans. Parmi ses ouvrages on cite avec honneur les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, *la Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, et *les Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*. Le zèle du P. Bouhours pour la pureté du langage dégénéra quelquefois en afféterie, mais contribua beaucoup à cette correction de style si remarquable dans les bons écrivains du siècle de Louis XIV. Les jeunes gens, et surtout ceux qui se dévouent aux lettres, ne peuvent que profiter à la lecture des ouvrages de Bouhours; ce sont des élémens de goût qui n'ont pas encore été surpassés.

BOUILLON. Ce nom se retrouve souvent dans nos annales: 1. *Bouillon* (Robert de La Marck IV, maréchal de), mort en 1556. 2. *Bouillon* (Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de), né le 28 septembre 1555. Il fut créé maréchal de France et servit utilement Henri IV comme guerrier et comme diplomate. 3. *Bouillon* (Frédéric-Maurice de la Tour-d'Auvergne, duc de), né à Sedan le 22 octobre 1605, fils du précédent et frère aîné du grand Turenne. Il se distingua par ses exploits militaires. En 1650 il prit le parti des princes et fut long-temps l'âme de la fronde. Le cardinal de Retz dit dans ses mémoires qu'il était d'un sens profond et d'une valeur éprouvée. Il mourut à Pontoise le 9 août 1652. 4. *Bouillon* (Emmanuel-Théodose de la Tour, cardinal de), fils du précédent, né le 24 août 1644. Sa naissance et ses talens lui frayèrent la route des dignités; il mourut à Rome en 1715. Il y a un autre *de Bouillon*, mort en 1662, qui fut attaché à la maison de Gaston de France, duc d'Orléans, et qui a laissé quelques poésies. Son *Histoire de Joconde* a donné lieu à la célèbre dissertation critique de Boileau.

BOULAINVILLIERS (Henri de), né le 11 octobre 1658, mort le 22

janvier 1772. Historien systématique, a publié beaucoup d'écrits sur l'histoire de France; ils ont été recueillis en 3 vol. in-f°. Il y appelle le gouvernement féodal *le chef-d'œuvre de l'esprit humain.*

BOULANGER (Nicolas Antoine), né à Paris le 11 novembre 1722, mort le 16 septembre 1759. Ses ouvrages, dont on a beaucoup parlé et qu'on ne lit plus, n'ont été publiés qu'après sa mort; ce sont : *l'Antiquité dévoilée* et des *Recherches sur l'origine du despotisme oriental;* le reste ne vaut pas la peine d'être cité; le baron d'Holbach a publié sous son nom le *Christianisme dévoilé.* Un autre *Boulanger* (André), connu sous le nom de petit père André, s'est fait un nom dans la chaire. Il mêlait assez souvent la plaisanterie à la morale et les comparaisons les plus simples aux plus grandes vérités du christianisme; on a pris de là occasion de lui attribuer des jeux de mots et des lazzis, qui sont d'un fort mauvais goût dans l'exercice du saint ministère, mais à coup sûr moins dangereux que les écrits de son homonyme. Le petit père André, de l'ordre des Augustins réformés, mourut à Paris le 21 septembre 1657, âgé de 79 ans.

BOULARD (Antoine-Marie-Henri), né à Paris le 5 octobre 1754, mourut au mois de mai, en 1825. Après des succès brillans dans ses études, il exerça quelque tems les fonctions de notaire, et les quitta en 1809 pour se livrer plus librement à sa passion pour la littérature; il consacra des sommes considérables à l'impression des ouvrages qu'il traduisait de l'anglais, et à la formation d'une bibliothèque plus nombreuse que choisie. Mais ce qui recommande surtout sa mémoire, c'est la réunion de toutes les vertus qui font l'honnête homme et le bon citoyen, c'est sa bienfaisance inépuisable et le noble désintéressement avec lequel il a rempli les fonctions de maire et de membre du corps législatif.

BOULÉE (Étienne-Louis), architecte, membre de l'Institut, né à Paris le 12 février 1728, mort le 6 février 1809, contribua beaucoup à faire disparaître le goût bizarre et mesquin de son temps, et à rendre à l'art les beautés simples et nobles de l'antique. L'hôtel de Brunoy aux Champs-Élysées, fait époque dans l'histoire de l'architecture française. Boulée a construit beaucoup de châteaux, décoré les intérieurs de beaucoup d'hôtels, consacré sa vie entière à l'étude de son art, laissé en porte-feuille de magnifiques projets de toutes les espèces des monumens qui peuvent illustrer un grand empire, des plans et esquises de maisons particulières qui réunissent l'économie et l'élégance, et entr'autres manuscrits précieux un *Essai sur l'agriculture*, dont la publication ne peut qu'ajouter à sa renommée.

BOULEN ou BOLEYN (Anne), l'une des épouses et des victimes de Henri VIII, roi d'Angleterre. Élevée à la cour galante de notre François I, elle y plut beaucoup et passa à celle d'Angleterre. Henri VIII divorça avec Catherine d'Aragon sa femme, et il épousa Anne de Boulen sa maîtresse, qu'il avait créée marquise de Pembrock. Peu de temps après, en 1533, naquit la fameuse Élisabeth. Bientôt Henri fit prononcer son divorce avec elle, et, l'accusant d'adultère, la fit décapiter le 19 mai 1536. Le dernier jour de cette infortunée excite la compassion et offre plusieurs momens d'un véritable intérêt. Le lendemain Henri épousa Jeanne Seymour. Rien n'est plus opposé que les jugemens portés par les différens écrivains sur Anne Boulen; ce qu'il y a de certain, c'est que son ambition hypocrite, sa vanité impitoyable, et sa profonde immoralité, ont entraîné son roi dans des déréglemens odieux; seulement ce n'était pas au complice de ses désordres à l'en punir si barbarement.

BOULLONGNE (Bon), peintre français, d'une famille qui s'est fait dans les arts un nom honorable, né à Paris, en 1649, travailla pour diverses maisons royales, fut nommé professeur à l'académie, réussit dans l'histoire et dans le portrait, excella surtout dans le talent de contrefaire certains maîtres, eut pour ses élèves l'affection d'un père, et mourut à Paris, le 16 mai 1717.

aussi estimé pour son caractère franc et loyal que pour son talent. *Boullongne (Louis)*, son frère, né en 1654, mort premier peintre du roi, le 21 novembre 1733, a pris place parmi les bons artistes de l'École Française. On regarde comme ses plus beaux tableaux ceux qu'il a faits pour la chapelle de Versailles, surtout l'*Annonciation* dans le tableau d'autel et l'*Assomption* dans le petit dôme; et comme son chef-d'œuvre la *Présentation de J.-C. au temple*, faite pour l'église de Notre-Dame.

BOULTON (Mathieu), célèbre mécanicien anglais. Il inventa la machine à vapeur en 1767, et l'appliqua en 1788 à un moulin propre à la fabrication des médailles et de la monnaie de cuivre. Né en 1728, il mourut en août 1809.

BOURBON (Robert de France, comte de Clermont, seigneur de), sixième fils de saint Louis et de Marguerite de Provence, est la tige de la famille de ce nom, qui monta sur le trône de France en la personne de Henri IV. Robert, né en 1256, mort le 7 février 1318, épousa Béatrix de Bourgogne, fille d'Agnès, héritière de Bourbon : ce grand fief n'était dans l'origine qu'une baronnie, qui fut érigée en duché-pairie l'an 1327, en faveur de Louis fils aîné de Robert de France. (*Pour les autres princes de cette famille, voyez leurs articles aux noms sous lesquels ils sont connus.*)

BOURBON (Charles, duc de), si célèbre sous le nom de connétable de Bourbon. Il se couvrit de lauriers à la bataille de Marignan, mais il ternit toute sa gloire en portant les armes contre sa patrie au service de Charles-Quint. Il conduisit ses soldats au siége de Rome, dont il leur promit le pillage. Comme il montait le premier à la brèche, il fut frappé d'un coup mortel le 6 mai 1527, et expira à l'âge de 38 ans, sans laisser de postérité.

BOURBON (Charles de), fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, cardinal archevêque de Rouen et légat d'Avignon. Après la mort de Henri III, le duc de Mayenne, chef de la ligue, fit reconnaître le cardinal Bourbon roi de France, sous le nom de Charles X. On frappa monnaie à son effigie. Prisonnier à Fontenai en Poitou, il fit passer à Henri IV une lettre dans laquelle il le reconnaissait pour son roi légitime; il mourut à Fontenay, toujours prisonnier, le 9 mai 1590, âgé de 67 ans. Un autre *Bourbon* (Charles de), neveu du précédent, connu sous le nom de cardinal de Vendôme, eut l'ambition de monter sur le trône, et se crut chef du parti qui ne voulait reconnaître Henri IV qu'à condition qu'il rentrerait dans le sein de l'église. L'entreprise méditée en sa faveur ayant été découverte et rompue, il en tomba malade de chagrin. Henri IV alla lui rendre visite, et borna sa vengeance à lui dire : « Mon cousin, prenez bon courage; il est vrai que vous n'êtes pas encore roi, mais le serez possible après moi. » Charles de Bourbon mourut le 30 juillet 1594.

BOURBON-CONDÉ (Louis, duc de), né en 1668, grand-maître de France, n'eut jamais de commandement en chef, mais il fit preuve de cette valeur héréditaire dans les princes de son nom, et célèbre dans l'histoire, même avant que le grand Condé son aïeul, eût mérité d'être placé au rang des plus grands capitaines. Il se trouva au siége de Philisbourg, à ceux de Mons et de Namur; il se signala aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde, et mourut subitement à Paris le 4 mars 1710.

BOURBON (Louis-Henri, duc de) et d'Enghien, fils du précédent, né à Versailles en 1692, fut nommé chef du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV, surintendant de l'éducation de ce monarque, et devint premier ministre après la mort du duc d'Orléans, régent du royaume. On le désigne ordinairement par le titre de *monsieur le duc*. Il fut exilé à Chantilly en 1726, et il mourut le 27 janvier 1740, aimé et estimé de tous ceux qui étaient admis dans son intimité. La faiblesse de caractère qui lui avait nui lorsqu'il était chargé d'un grand pouvoir, ne reparut plus qu'une qualité aimable dans un prince réduit à la vie privée.

BOURBON (Nicolas), fils d'un

maître de forges, né à Vandeuvre, près de Bar-sur-Aube, en 1503, se rendit si habile dans les belles-lettres et surtout dans la langue grecque, que Marguerite reine de Navarre lui confia l'éducation de Jeanne d'Albret, sa fille, mère d'Henri IV. Il a publié des vers latins, sous le titre de *Nugæ*, et un poëme, *Ferraria*, par lequel il voulut à 14 ans faire honneur à la profession de son père. Philippe Dubois a donné une édition de ses poésies *ad usum delphini*, Paris 1683, 2 vol. in-4. Un autre *Bourbon* (NICOLAS), petit-neveu du précédent, né à Vandeuvre en 1573, mort le 7 août 1644, est mis au nombre des plus grands poëtes latins depuis la renaissance des lettres. Il fut de l'académie française, et ce fut le cardinal de Richelieu qui l'y fit nommer. On remarque comme son chef-d'œuvre l'imprécation sur la mort de Henri IV : *Diræ in parricidam.* Le fameux distique mis au-dessus de la porte de l'arsenal : *Ætna hæc Henrico,* etc., qui lui est attribué assez généralement, est de Millotet, avocat-général au parlement de Dijon, à ce qu'assure l'un des savans éditeurs de la Biographie universelle ancienne et moderne, que nous avons souvent consultée.

BOURDALOUE (LOUIS), jésuite. Né à Bourges le 20 août 1633, mort à Paris le 13 mai 1704. On l'appelait *le roi des prédicateurs et le Prédicateur des rois.* Louis XIV voulut l'entendre tous les deux ans, *aimant mieux ses redites que les choses nouvelles d'un autre.* Ses ouvrages forment 16 volumes in-8, édition de 1716. Corneille avait réformé la scène, Bourdaloue réforma la chaire en y ramenant la véritable éloquence. Il se distingua surtout par la force de son raisonnement et par la solidité de ses preuves; mais il négligea trop de parler au cœur : enfin il énerva quelquefois son éloquence par un usage trop fréquent des divisions et des subdivisions, méthode qui ne semble imaginée que pour donner mal à propos des entraves au génie. Quoi qu'il en soit, Bourdaloue sera toujours regardé comme un excellent modèle parmi les orateurs chrétiens.

BOURDIC VIOT (MARIE-ANNE-HENRIETTE PAYAN DE L'ETANG DE), née à Dresde en 1746. Son *Ode au Silence* ne serait pas désavouée par les meilleurs poëtes lyriques. Elle a fait aussi les éloges de Montaigne, du Tasse et de Ninon de Lenclos. Mariée trois fois, elle porta successivement les noms de d'Antremont, de Bourdic, et de Viot. Elle était spirituelle, d'une taille élégante, mais elle était loin d'être jolie; aussi disait-elle en parlant d'elle-même : « L'architecte a manqué la façade. » Elle mourut le 7 août 1802.

BOURETTE (CHARLOTTE RENYER, femme CURÉ, puis femme), connue sous le nom de la Muse limonadière. Née à Paris en 1714, morte en 1784. Elle tenait un café où se rendaient tous les beaux esprits, et elle a publié 2 vol. in-12 de vers adressés à tous les hommes célèbres, et qui sont assez médiocres.

BOURGELAT (CLAUDE), fondateur des écoles vétérinaires en France, peut même être regardé comme le créateur de l'*Hippiatrique* ou médecine des animaux domestiques, car cette science n'existait pas avant lui. Il a publié divers ouvrages fort estimés sur son art, et a fait dans l'*Encyclopédie* les articles relatifs à l'art vétérinaire et au manége. Né à Lyon, il mourut le 3 janvier 1779, âgé de soixante-sept ans.

BOURGES. Famille de médecins qui pendant plusieurs siècles a honoré la faculté de Paris, et a obtenu la confiance de nos rois. L'un d'eux, successivement médecin de Louis XII et de François I, hâta la délivrance de ce dernier en faisant croire à Charles-Quint que la vie du monarque prisonnier n'était pas assurée, et que sa mort prochaine lui ravirait probablement sa rançon.

BOURGOGNE (LOUIS, duc de), né à Versailles le 6 août 1682, du dauphin fils de Louis XIV, et de M.-Anne-G. de Bavière. Colère, opiniâtre à l'excès, passionné pour tous les plaisirs, son éducation fut confiée à Fénélon, qui parvint à le corriger et à s'en faire aimer. Le jeune prince lui disait : « Je laisse derrière la porte le

duc de Bourgogne, et je ne suis avec vous que le petit Louis. » A l'âge de dix ans il écrivait également en latin et traduisait avec exactitude les auteurs les plus difficiles. A onze ans il avait lu le Tite-Live tout entier, il avait traduit les *Commentaires de César* et commencé une traduction de Tacite qu'il acheva dans la suite, mais qu'on n'a pu retrouver. Ce fut vers le même temps que Fénélon conçut pour l'instruction de son élève le plan du *Télémaque*, qu'il devait lui remettre au moment où son éducation aurait été achevée; les disputes du *quiétisme* et l'exil de Fénélon vinrent interrompre l'exécution de ce projet. Le jeune prince conserva toujours pour lui beaucoup de respect et de reconnaissance; mais il ne lui écrivait qu'en secret et avec circonspection. Marié en 1697, il eut en 1702 le commandement de l'armée de Flandre, et il y déploya du courage. En 1703 il fut généralissime de l'armée d'Allemagne; en 1717 il devait avoir le commandement de l'armée des frontières d'Italie, et ce fut en 1708, dans les circonstances les plus difficiles, qu'il fut envoyé contre Malborough et le prince Eugène. Ses instructions le mettaient dans la dépendance du duc de Vendôme : leur mésintelligence eut les suites les plus fâcheuses; elle contribua beaucoup à la défaite d'Oudenarde et à la prise de Lille. En 1711 le duc de Bourgogne devint dauphin, par la mort de son père; ce fut alors que Louis XIV ordonna aux ministres de travailler avec son petit-fils; mais le 18 février 1712, ce prince fut enlevé par une maladie violente et inexplicable, six jours après que son épouse eût expiré, et vingt jours avant la mort de son fils aîné, tous frappés de la même maladie. Voltaire en a fait le plus grand éloge, et l'appelle le *philosophe chrétien*. Il y a un autre duc de Bourgogne, frère aîné de Louis XVI, mort en 1761, à l'âge de 9 ans.

BOURGOIN (Edmond), prieur des jacobins de Paris pendant les troubles de la ligue, fut dans ses sermons le panégyriste de son confrère Jacques Clément, assassin de Henri III. Animé du plus ardent fanatisme, il fit retentir la capitale de ses déclamations contre Henri IV, prit les armes, combattit avec le peuple, fut fait prisonnier à l'assaut d'un des faubourgs de Paris en 1589, conduit à Tours et condamné par le parlement en 1590. à être tiré à quatre chevaux. *Jean-François, baron de Bourgoing*, né à Nevers le 28 novembre 1748, mort aux eaux de Carlsbad le 20 juillet 1811, suivit avec distinction la carrière diplomatique. Il a publié divers ouvrages dont le plus connu et le plus estimé est le *Tableau de l'Espagne moderne*, 3 volumes in-8.

BOURGUEUIL, né à Paris en 1763, mort dans cette ville le 8 juin 1802, n'a fait que des vaudevilles et des chansons; mais il s'y montra toujours naturel, plein de verve et partisan du bon goût. Il a fait seul *le Pour et le Contre*; et en société, *le Mur mitoyen*, *M. Guillaume* et le *Peintre français à Londres*.

BOURJOT (Le Baron), habile diplomate, conseiller d'état, officier de la légion d'honneur, grand croix de l'ordre d'Isabelle, employé au ministère des affaires étrangères, fut longtemps chargé de la division du nord, puis de la direction des travaux politiques, et comptait 30 années de services publics, lorsqu'il obtint sa retraite en 1831. Il est mort à Paris, en août 1832, âgé d'environ 55 ans.

BOURSAULT (Edme), né à Mussy-Lévêque en Bourgogne en 1638, mort à Montluçon le 15 septembre 1701. Avec beaucoup d'esprit naturel et des talens peu communs, mais qui n'avaient été cultivés par aucune étude, Boursault mérita quelque réputation dans le siècle de Louis XIV, par des comédies que l'on représente encore et dans lesquelles on trouve des vers heureux et des scènes bien faites, telles sont : *Esope à la ville*, *Esope à la cour*, et le *Mercure galant*. Il était brouillé avec Boileau; celui-ci étant allé aux eaux de Bourbon, Boursault, alors receveur des tailles à Montluçon, s'y rendit pour lui offrir sa bourse et ses services, dans un moment où il savait que le satirique en avait besoin; cette générosité toucha

Boileau, qui devint son ami, et des deux côtés la réconciliation fut sincère. Cette anecdote n'honore pas moins la mémoire de Boursault que la meilleure de ses comédies.

BOURVALAIS (Paul POISSON de), fils d'un paysan des environs de Rennes, fut laquais, huissier de village, et devint l'un des plus riches financiers du royaume. Le frère de Louis XIV allait jouer et manger chez lui. Les pamphlets et les épigrammes ne l'épargnèrent pas. Il mourut sans enfans en 1719.

BOUTTEVILLE (François de MONTMORENCY, comte de), acquit une grande célébrité, non par des actions utiles à sa patrie, mais par son adresse et son intrépidité dans les duels. Cette malheureuse passion, dont la fausse gloire le séduisait, lui fit porter sa tête sur un échafaud en 1627, le 21 juin. Il était père du célèbre maréchal de Luxembourg.

BOUTIERES (Guigues-Guifferey de), lieutenant général pour le roi de Piémont. Il servit d'abord en qualité d'homme d'armes dans la compagnie de Bayard, et devint son lieutenant et son émule. Par la suite il contribua beaucoup au gain de la bataille de Cérisolles en 1544. On ne connaît pas la date de sa mort.

BOUVART (Michel-Philippe), médecin qui a joui d'une grande célébrité à Paris pendant le dix-huitième siècle, né à Chartres le 11 janvier 1717, mort le 17 janvier 1787. Il n'a écrit que des ouvrages polémiques, et fut opposé à Tronchin pour la pratique de l'inoculation. Il était bon malgré la rudesse de son caractère: ayant inutilement cherché pendant plusieurs jours la cause de la maladie d'un négociant qu'il traitait, il s'aperçut enfin qu'elle venait d'une affection morale, c'est-à-dire par suite d'un embarras dans ses affaires. « Cette fois, dit-il à son malade, je suis sûr d'avoir trouvé le remède; » et il lui laissa sous enveloppe un billet de trente mille francs. Nous croyons qu'il a eu et qu'il aura fort peu d'imitateurs dans l'art de guérir pour la manière dont il l'exerçait.

BOUVET (Le Baron François Joseph), vice-amiral en retraite, grand officier de légion d'honneur, etc. Né à Lorient en 1753, commença à naviguer dès l'âge de 12 ans, passa de la marine marchande dans la marine de l'état, et parvint par sa bravoure et sa grande exactitude à remplir ses devoirs aux premiers grades et aux premiers emplois. A son retour de la Guadeloupe, où il contribua puissamment à la reprise de l'île sur les noirs insurgés, il fut nommé commandant de la marine à Brest, puis préfet du 3e arrondissement maritime de Lorient, et obtint sa retraite en 1817, comptant 54 ans de services effectifs. Admis en 1830, à la chambre des députés, il ne fut pas réélu l'année suivante, et mourut le 21 juillet 1832.

BOYER (Claude), abbé, né à Alby en 1618, mort le 22 juillet 1698; de l'académie française. Il a donné un grand nombre de tragédies parmi lesquelles se trouve *Judith*, immortalisée par une épigramme de Racine. Boileau a dit:

> Boyer est à Pinchène égal pour le lecteur.

Ses détestables tragédies ont fourni à Furetière l'épigramme suivante:

> Qnand les pièces représentées
> De Boyer sont peu fréquentées,
> Chagrin qu'il est d'y voir peu d'assistans,
> Voici comme il tourne la chose:
> Vendredi la pluie en est cause,
> Et dimanche c'est le beau temps.

BOYER (le baron), membre de l'Institut, professeur à la Faculté de médecine, chirurgien en chef de la Charité, l'un des chirurgiens de notre époque les plus justement célèbres, mort à Paris le 25 novembre 1833.

BOZE (Claude GROS de), né à Lyon le 28 janvier 1680, mort le 10 septembre 1755; de l'académie française et secrétaire perpétuel de celle des inscriptions et belles-lettres. Les médailles et les antiquités l'occupèrent tout entier. Le chancelier de Pontchartrain, l'abbé Bignon, Vaillant, Hardouin, le chérirent comme un savant profond et aimable. Entre autres ouvrages il a fait l'*Histoire métallique de Louis XIV*, qui fait époque dans la numismatique.

BRADLEY (Jacques), célèbre astronome anglais. En 1727 il découvrit *l'aberration des étoiles fixes*, découverte des plus ingénieuses et des plus belles qu'on ait faites dans la science des astres. Il a enrichi l'astronomie de mémoires et d'observations. Nommé directeur de l'observatoire royal, il fut visité par la reine d'Angleterre, qui s'informa du traitement annuel dont il jouissait; surprise de sa modicité, elle témoigna vivement l'intention de s'intéresser pour qu'on l'augmentât, mais elle fut plus étonnée encore quand Bradley la supplia de n'en rien faire; et comme elle lui eut demandé la raison de son refus, « C'est, dit-il, parce que si la »place d'astronome royal valait quel»que chose, on ne la donnerait plus à »un astronome. » Né en 1692, il mourut le 13 juillet 1762.

BRADSHAWE (Jean), né en 1586, était président de la haute cour de justice qui fit le procès à Charles I, roi d'Angleterre, et le condamna à perdre la tête sur un échafaud. Nommé président du parlement, on lui accorda une garde pour la sûreté de sa personne, un logement à Westminster, une somme de cinq mille livres sterling avec des domaines considérables. Il ne jouit pas long-temps de ces récompenses, se retira du parlement, et mourut dans l'obscurité le 31 octobre 1659 une année après la mort de Cromwel. Lors du rétablissement de Charles II, son corps fut déterré, pendu à Tyburn et brûlé.

BRAHE (TYGE ou TYCHO de), savant astronome, né le 13 décembre 1545 en Scanie, province alors soumise au Danemarck, mort à Prague le 14 octobre 1601. Ses immortels travaux lui ont valu le titre de *Restaurateur de l'astronomie*. On lui doit la découverte de deux nouvelles inégalités dans le mouvement de la lune, la *variation* et *l'équation annuelle*; on lui doit les premiers élémens de la théorie des comètes et d'autres observations qu'il serait trop long de détailler ici. Ce fut l'amitié de Ticho Brahé qui guida Képler et le conduisit dans la carrière de l'astronomie. Sans cette amitié, sans les nombreuses observations de Tycho, dont Képler se trouva dépositaire après la mort de son maître, il n'aurait pu découvrir ces grandes lois du système du monde que l'on a nommées lois de Képler, et qui, combinées avec la théorie des forces centrales découvertes par Huygens, ont conduit Newton à la plus belle découverte que l'on ait jamais faite dans les sciences, à celle de la gravitation universelle.

BRAMANTE (François-Lazzari), né en 1444 à Castel-Durante dans l'état d'Urbin, fameux architecte. L'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur, et qui a rendu son nom immortel, est la basilique de Saint-Pierre à Rome. Ce fut lui qui amena en cette ville et qui entretint pendant quelque temps le fameux Raphaël d'Urbin, auquel il enseigna l'architecture. Ce grand peintre fit par reconnaissance le portrait de son maître, qui est au Vatican dans l'école d'Athènes. Le Bramante faisait son amusement de la poésie, et improvisait avec facilité. On a de lui des sonnets et d'autres morceaux où l'on trouve des maximes exprimées avec élégance. Il mourut en 1514.

BRANCAS (Louis de), marquis de Céreste. Il servit honorablement par mer et par terre sous Louis XIV et sous Louis XV. Il fut fait maréchal de France en 1740, et mourut en 1750 âgé de soixante-dix-neuf ans. Il était de la même famille, mais d'une autre branche que les Villars-Brancas, et tous viennent de la famille Brancacci, originaire du royaume de Naples, déjà illustrée avant l'invasion des Normands, et qui subsiste encore dans ce royaume avec distinction.

BRANDEBOURG (Frédéric-Guillaume, dit le grand Electeur), né à Berlin, le 6 février 1620, éloigné de la cour par la jalousie du ministre de son père, apprit de bonne heure le métier des armes dans le camp de Frédéric-Henri-d'Orange; parvenu à la régence en 1640, il s'occupa d'abord du soin de réparer les malheurs de l'électorat qu'il trouva dans le plus affreux état de ruines et de dévastation, fit avec succès plusieurs guerres, fit reconnaître sa souveraineté

sur la Prusse, parvint à rétablir la prospérité intérieure de ses états, accorda en 1685, un azile aux protestans bannis par la révocation de l'Edit de Nantes, fit de grandes choses avec de petits moyens, et mourut le 28 avril 1688, laissant pour héritier son fils Frédéric III, qui fut le premier roi de Prusse.

BRANTOME (Pierre de BOURDEILLES, seigneur de l'abbaye de), né en Périgord, vers 1527, mort le 5 juillet 1614. On a de lui: *Vie des hommes illustres et grands capitaines français*, la *Vie des grands capitaines étrangers*, la *Vie des Dames illustres*, la *Vie des Dames galantes*, les *Anecdotes touchant les duels*, les *Rodomontades et juremens des Espagnols*, etc. Ses mémoires sont nécessaires à ceux qui veulent savoir l'histoire secrète de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, près desquels il vécut. Le plaisir de voir ces rois dans leur particulier, joint à la naïveté du style de Brantôme, en rend la lecture fort agréable. Son frère aîné, Brantôme (André de), était un homme d'un caractère plus grave que lui. Charles IX, Henri III et Catherine de Médicis, le chargèrent quelquefois de commissions importantes. Le peu d'ouvrages qu'il a composés se trouve joint à la collection des livres de son frère, qui souvent pousse la vanterie gasconne au degré le plus bouffon.

BRASIDAS, fils de Telliès, Spartiate, empêcha, l'an 431 avant J.-C., que les Athéniens ne périssent à Méthone, ville de la Laconie. Guéri d'une blessure qu'il avait reçue, il fut envoyé avec une armée dans la Chalcidique, portion de la Thrace ou plutôt de la Macédoine, peuplée de colonies grecques soumises aux Athéniens ou à leurs alliés. Brasidas y prit un grand nombre de villes, et beaucoup d'autres se rangèrent volontiers dans l'alliance des Lacédémoniens. Il forma ensuite le siége de Potidée, la principale ville de cette contrée; les Athéniens ayant envoyé pour la secourir une armée commandée par Cléon, Brasidas alla à sa rencontre et la défit complétement; mais il fut tué dans le combat ainsi que Cléon, l'an 422 avant J.-C.

BRÉBEUF (George de), né à Thorigny en Normandie, l'an 1618, mort à Venoix près de Caen en 1661. Il a publié plusieurs volumes de poésies, mais il n'est connu aujourd'hui que par sa traduction en vers de la *Pharsale de Lucain*. Lorsqu'il la fit, le goût n'était qu'à son aurore; Brébeuf d'ailleurs était dans l'âge où l'on se passionne aisément pour les faux brillans; son imagination ardente était attisée encore par les accès d'une fièvre opiniâtre qui ne l'abandonna presque jamais: il n'est pas étonnant que dans cette espèce de délire il ait confondu l'emphase avec la grandeur, et l'enflure avec le sublime; mais du moins il eut le mérite de sentir qu'un poëte ne devait être traduit qu'en vers, et les siens ne sont pas très-inférieurs à ceux de son original. On en a retenu plusieurs, et jamais on n'a pu lire une page de la *Pharsale* en prose. On trouve dans celle en vers de Brébeuf des vers que Corneille lui même n'eût pas désavoués; s'il n'eût pas été enlevés par une mort prématurée, et si ses maladies lui avaient laissé le loisir de perfectionner son goût, il eût pu devenir un des poëtes estimés du siècle de Louis XIV. Boileau avait moins d'éloignement pour Brébeuf que d'antipathie pour Lucain.

BREGUET (Abraham-Louis), d'une famille originaire de Picardie, né en Suisse le 10 janvier 1747, mort subitement à Paris le 17 septembre 1823. Ce célèbre horloger se fit connaître en perfectionnant les montres perpétuelles qui se remontent elles-mêmes par le mouvement qu'on leur donne en les portant. Ces sortes de montres, dont l'invention date du milieu du dix-septième siècle, se dérangeaient continuellement; Bréguet les composa sur de meilleurs principes et leur procura la plus parfaite régularité. L'horlogerie lui est redevable d'une foule d'inventions, telles que *le parachute des cadratures* de répétition, *les ressorts timbres*; cette dernière invention a donné naissance aux montres, cachets, tabatières et boîtes à musique. Mais il serait difficile d'énumérer la quantité prodigieuse de perfectionnemens et d'inventions, soit pour

l'utilité, soit pour l'agrément, que Bréguet a introduits dans l'horlogerie. Il a enrichi la science de la mesure du temps appliquée à l'astronomie, à la navigation et la physique, par *ses échappemens à force constante* et *à remontoir indépendant*, par son échappement dit *naturel*, celui à *tourbillon* à *hélice*, etc. Il a exécuté un très-grand nombre de *chronomètres* de poche, de pendules astronomiques, de montres marines, supérieures à tout ce qui a paru de plus parfait en ce genre. La ville de Paris lui doit la plus belle horlogerie de l'Europe. La physique lui doit aussi l'invention d'un nouveau *thermomètre métallique*, et la mécanique lui est redevable de plusieurs idées neuves. Il fut horloger de la marine, membre de l'institut et du bureau des longitudes. Son fils est dépositaire d'un grand ouvrage qu'il a écrit sur l'horlogerie, et dans lequel sont consignées toutes ses découvertes. Son portrait a été lithographié, son buste moulé en plâtre, et M. Lemercier de l'académie française lui a consacré des vers aussi remarquables par la pensée que par l'expression. Bréguet eut autant de modestie que de talent; voyant qu'un de ses ouvrages ne s'était pas dérangé, il s'écria: « C'est singulier ! » Il ne fut ni jaloux ni envieux, qualité rare dans un artiste, et mérita d'avoir beaucoup d'amis.

BRÉMONTIER (NICOLAS-TH.), inspecteur-général des ponts et chaussées, chevalier de la légion d'honneur, mort à Paris, au mois d'août, 1809, âgé de 71 ans. On lui doit la fixation des sables, la plantation des dunes du golfe de Gascogne et la fertilisation de ces terres sablonneuses que couvrent aujourd'hui de superbes pins maritimes et qui sont rendues à une végétation active et toujours croissante.

BRENIER DE MONTMORAND (LE VICOMTE ANTOINE-FRANÇOIS), lieutenant-général, grand officier de la légion-d'honneur, né à St-Marcellin (Isère) le 12 novembre 1767, obtint un avancement rapide dans les premières années de la révolution, fit avec distinction toutes les guerres de la république, et de l'empire, fut à la deuxième restauration, nommé commandant de la 7e division militaire à Grenoble, inspecteur-général de l'infanterie, envoyé commandant supérieur en Corse, obtint sa retraite en 1827, et retourna dans sa ville natale, où il mourut le 8 octobre 1832.

BRENNUS, chef des Gaulois. A la tête d'une armée nombreuse il pénétra dans la Macédoine, y tua Sosthènes, général de ce pays, ravagea la Thessalie et la Grèce, et s'avança vers le temple de Delphes dans le dessein de le piller: ayant été repoussé, il se tua l'an 278 avant J.-C. Un autre *Brennus*, général des Gaules, après avoir ravagé la Lombardie et la Toscane, marcha vers Rome, qu'il pilla et brûla, l'an 364 de sa fondation. Le tribun Sulpicius lui offrit mille livres d'or à condition qu'il épargnerait le Capitole et qu'il quitterait le territoire de la république. Le Gaulois accepta. Des balances ayant été apportées, il mit son épée et son casque par-dessus les poids; et sur ce qu'on se plaignait de sa tromperie, il se contenta de dire *Væ victis*, malheur aux vaincus! Camille le dictateur, irrité de l'insolence de ce barbare, rompit le traité, lui livra bataille et le mit en fuite l'an 388 avant J.-C. Tite-Live, Plutarque et Polybe, font le récit de la guerre des Gaulois contre les Romains.

BREQUIGNY (LOUIS-GEORGES OUDART FEUDRIX DE), de l'académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres. Né à Granville en 1716, il mourut à Paris le 3 juillet 1795. L'étude de l'histoire et de l'antiquité fut l'objet constant de ses travaux. On lui doit entre autres ouvrages un *Essai sur l'histoire de l'Yemen* et une *Table chronologique des rois et des chefs arabes*; une *Histoire des révolutions de Gênes*, en 3 volumes in-12; *Vie des anciens orateurs grecs*, 2 volumes in-12; et des *Dissertations savantes sur Posthume, empereur des Gaules, et sur la famille de Gallien.*

BRESSON (N.), chevalier de la légion d'honneur, né en Lorraine au mois d'août, député à la convention, refusa de voter la mort du roi, et fut proscrit; membre du conseil des cinq cents, il fut après le 18 brumaire,

nommé chef de division au ministère des affaires, chargé de la direction de la comptabilité, emploi qu'il occupa pendant 25 ans, fut admis à la retraite, en 1825, et mourut à Meudon, le 11 février 1832, à près de 72 ans.

BRET (Antoine), né à Dijon en 1717, mort à Paris le 25 février 1792, a publié des poésies légères et deux volumes de comédies écrites avec pureté, mais sans verve ; on ne les joue plus. Nous n'en aurions point parlé dans ce petit dictionnaire, si Bret n'avait tenté sur Molière ce que Voltaire a fait sur Corneille. Il a donné une édition de ce poëte comique avec des commentaires ; mais le mérite commun de l'esprit ne suffisait pas pour se charger d'une pareille entreprise. Pour dérober au génie de Molière quelques-uns de ses secrets, il fallait des yeux plus pénétrans, plus exercés à l'observation, enfin un caractère bien supérieur à celui que Bret a montré dans ses comédies. M. Auger, de l'académie française, quoiqu'il n'ait donné au théâtre que quelques vaudevilles, a complètement réussi dans l'entreprise manquée par Bret. Son édition de Molière n'a qu'un défaut, c'est qu'elle est trop chère pour les jeunes gens.

BRETEUIL (Louis-Auguste Le TONNELLIER, baron de), né en 1733, mort à Paris le 2 novembre 1807. Louis XV le nomma en 1758 son ministre plénipotentiaire près l'électeur de Cologne, et en 1760 à la cour de Russie. Il fut chargé de plusieurs missions diplomatiques à Stockolm, en Hollande, à Naples et à Vienne ; revenu en France en 1783 et ministre d'état, il fut appelé au département de la maison du roi et de Paris. Il améliora le régime des prisons, et se retira volontairement du ministère en 1787. Ennemi du cardinal de Rohan, il a figuré dans la fameuse affaire du collier, et il y prouva son dévouement pour la reine. A l'époque de la révolution il quitta la France et se retira en Suisse. En 1802 il rentra dans son pays. La ville de Paris lui a de grandes obligations; c'est à lui qu'on doit la démolition des maisons du quai de Gèvres et de celles qui obstruaient plusieurs des ponts de Paris. Les gens de lettres reconnaissent que depuis Colbert aucun ministre n'à fait autant que lui pour les sciences et les arts.

BRÈVES (François SAVARY de), né en 1560, mort à Paris en 1628, fut l'un des plus habiles négociateurs des règnes de Henri IV et de Louis XIII, et a rendu d'éminens services aux lettres et à sa patrie.

BREZÉ (Pierre de), grand sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie, suivit le roi Charles VII lorsqu'en 1440 il alla secourir la ville de Saint-Maixent. Il se trouva au siége du Mans en 1447, et aida à toutes les conquêtes de ce prince en Normandie, aux siéges de Conches, du Pont-de-l'Arche, de Verneuil, de Mantes, de Vernon, et de Rouen dont il fut fait gouverneur. Son expédition maritime contre les Anglais à Sandwich fut encore plus brillante. Charles VII avait pour lui la plus grande estime ; mais après sa mort Louis XI son fils ne le traita pas avec autant de gratitude et de bienveillance ; il le fit renfermer au château de Loches. Rendu à la liberté, il fut tué l'un des premiers à la bataille de Montlhéry, le 14 juillet 1465. Pierre de Brézé joignait à la bravoure et à l'audace une gaîté piquante et spirituelle.

BRIAL (Michel-Jean-Joseph), savant bénédictin, membre de l'Institut, né en 1743 à Perpignan, placé par ses supérieurs aux Blancs-Manteaux, pour y travailler à la collection des Historiens de France, avait déjà rédigé, de concert avec D. Clément les tomes XII et XIII, lorsque la révolution vint interrompre ses utiles travaux. Il les reprit aussitôt qu'il lui fut possible, fit paraître le 14e volume en 1806, et quatre autres jusqu'en 1818. le 19e était déjà avancé, lorsque D Brial mourut le 24 mai 1728. Il venait de fonder des écoles gratuites en faveur des garçons et des filles pauvres des communes de Baixas et de Pia (arrondissement de Perpignan) lieux de naissance des auteurs de ses jours.

BRIÇONNET (Guillaume), connu sous le nom du cardinal de Saint-Malo, successivement évêque de Nîmes, de

Saint-Malo, archevêque de Reims et de Narbonne. Il fut honoré de la pourpre romaine par Alexandre VI en 1495, en présence de Charles VIII, qui se trouva au consistoire. Il avait été marié avant de s'engager dans les ordres. Les historiens le louent comme un prélat qui à l'esprit des affaires joignait beaucoup de zèle pour la gloire de sa patrie et un ardent amour pour les lettres et ceux qui les cultivaient. Son frère Robert, archevêque de Reims et chancelier de France, mort à Moulins en 1495, avait joui d'une grande faveur. Son fils, Guillaume comme lui, fut évêque de Meaux en 1516. Le cardinal mourut le 14 novembre 1514 dans un âge très-avancé.

BRIDAINE (Jacques), célèbre prédicateur, né le 21 mars 1701, mort le 22 décembre 1767. Laharpe a inséré dans son *Cours de littérature* l'exorde admirable de son sermon sur l'éternité. Il a publié des *Cantiques spirituels* qui ont été imprimés un grand nombre de fois. Le pape Benoit XIV lui conféra le pouvoir de faire la mission dans toute l'étendue de la chrétienté. Doux, simple, modeste, d'une piété sincère, son caractère et ses mœurs ne contribuèrent pas moins que ses talens aux succès prodigieux de son ministère.

BRIDAN (Charles-Antoine), né en 1730, mort à Paris le 28 avril 1805. Il remporta le grand prix de sculpture à vingt-trois ans. Il a fait le groupe du martyre de Saint-Barthélemi et celui de l'Assomption, qui est dans l'église cathédrale de Chartres. Ses statues de Vauban et de Bayard ornent la galerie des Tuileries. Son Vulcain est placé dans le jardin du Luxembourg. Son dernier ouvrage est le buste en marbre de Cochin, placé dans l'hôpital fondé par ce vénérable ecclésiastique.

BRIGANT (Jacques Le), né à Pontrieux le 18 juillet 1720, mort à Tréguier le 3 février 1804. L'étude des langues fut toujours l'objet principal de ses travaux, et il les faisait dériver toutes du bas-breton. Il publia une foule d'ouvrages pour soutenir ce singulier système. Il avait de la franchise et de la générosité dans le caractère, et sa conversation était fort agréable.

BRIGGS (Henri), célèbre mathématicien anglais, aux grands travaux duquel la géographie et l'astronomie sont en partie redevables des progrès immenses qu'elles ont faits depuis deux siècles. Il a publié une foule de mémoires et d'ouvrages en anglais et en latin. Né vers l'an 1556, il mourut à Oxford le 26 janvier 1630.

BRILLART-SAVARIN (Anthelme), né en 1755 à Belley, avocat distingué, député à l'assemblée constituante, siégea à côté des hommes sages et modérés, président au tribunal civil du département de l'Ain, il fut bientôt nommé au tribunal de cassation alors nouvellement institué. Maire de Belley vers la fin de 1793, il eut le courage de combattre l'anarchie. Mais la proscription le força de s'expatrier. Réfugié aux États-Unis et privé de ressources pécuniaires, il trouva dans sa gaîté inaltérable et dans son industrie des moyens de vivre et des consolations. Rentré en France en 1795, il occupa diverses places, fut rappelé par le choix du sénat à la cour de cassation, passa les 25 dernières années de sa vie dans ce poste honorable, et mourut en 1826, regretté de tous ceux qui avaient pu apprécier ses lumières, ses vertus et ses qualités aimables. *La physiologie du goût*, ingénieux et charmant badinage, dont il a déjà paru trois éditions, a eu et mérité son succès, et ne permettra pas d'oublier l'auteur.

BRILLON (Pierre-Jacques), avocat au parlement de Paris; né le 15 janvier 1671, il est mort le 29 juillet 1736. Il a donné en littérature le *Théophraste moderne* et l'*Apologie de La Bruyère*; s'occupant ensuite d'études relatives aux devoirs de son état, il a publié un *Dictionnaire civil et canonique de droit et de pratique*, et un *Dictionnaire des arrêts*, fort estimés.

BRINDLEY (Jacques), habile mécanicien et ingénieur anglais, né en 1716, mort le 27 septembre 1772. Le principal monument de sa réputation, le canal de Bridgewater, est le plus étonnant ouvrage de ce genre que l'on connaisse.

BRINVILLIERS (Marie-Marguerite d'Aubrai, épouse d'Antoine GOBELIN, marquis de), célèbre par ses crimes d'empoisonnement sur les personnes de son père, de ses deux frères, de sa sœur, et d'un grand nombre d'autres. Madame de Sévigné en parle dans ses lettres. Elle fut décapitée et brûlée le 16 juillet 1676, sur les sept heures du soir. Le peintre Lebrun dessina ses traits lorsqu'elle allait à l'échafaud; on montre sa tête au muséum de Versailles.

BRIOCHÉ (Jean), arracheur de dents. Célèbre par le spectacle qu'il établit vers 1650 aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Il y faisait jouer polichinelle et les marionnettes avec une adresse merveilleuse et jusqu'alors inconnue. Il avait avec lui un singe fameux par ses tours d'adresse, mais Cyrano de Bergerac le prenant pour un homme qui lui faisait la grimace, le tua d'un coup d'épée.

BRIOT (Nicolas), tailleur général et graveur des monnaies de France sous Louis XIII, s'est immortalisé par l'invention du balancier. Avant lui toutes les monnaies se frappaient au marteau; on conçoit qu'il en résultait une inégalité d'empreinte très-favorable aux faux-monnoyeurs. Les contrariétés que Briot éprouva d'abord l'avaient déterminé à porter son invention aux Anglais, qui surent l'apprécier et employèrent le balancier avant nous. La fabrication au marteau fut proscrite par un édit de mars 1645.

BRIQUEMAUT, gentilhomme français, s'acquit une grande réputation dans les guerres civiles du règne de Charles IX. Intrépide dans les combats, habile négociateur, il fut envoyé en 1562 en Angleterre, par le prince de Condé, que les calvinistes avaient choisi pour leur chef, pour engager ou vendre à la reine Elisabeth les places de Dieppe et du Hâvre, en échange des secours dont les confédérés avaient besoin. Il fut chargé de deux autres négociations auprès de cette reine; à son retour il favorisa l'exécution du meurtre de Jacques Prevôt, seigneur de Charri, chargé de la garde du roi au Louvre, et protégea l'évasion des assassins. Deux mois après le massacre de la Saint-Barthelemi, en 1572, il fut pris et condamné à être pendu. Il avait soixante-dix ans. Charles IX était avec sa mère, Catherine de Médicis, à une des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, et le jeune Henri, roi de Navarre, placé près d'eux, fut forcé d'être témoin de cette exécution.

BRISSAC (Albert de GRILLET DE); successivement cornette, lieutenant et capitaine au régiment d'Harcourt-Elbeuf, il servit en Flandre avec ce régiment en 1650, et se distingua surtout à la bataille de Réthel, au combat du faubourg Saint-Antoine en 1652, à celui sous Valenciennes, et à la bataille des Dunes; il alla ensuite aux siéges de Menin et d'Ipres. Il fut fait lieutenant de la compagnie des gardes du corps en 1667, servit aux siéges de Tournay et de Douai, et fut blessé. Il se trouva en 1668 à tous les siéges que le roi fit en personne en Franche-Comté, marcha avec lui à la conquête de la Hollande et puis au siége de Maëstricht. Il fut successivement brigadier des armées, maréchal de camp et lieutenant-général jusqu'à ce que son grand âge l'obligea de se démettre de l'emploi de major des gardes. Louis XIV l'honorait d'une confiance intime et lui donna son portrait. Il n'était ni parent ni allié des Cossé-Brissac. Il mourut le 11 février 1713, à 86 ans. *Brissac* (Louis-Hercule-Timoléon de Cossé, duc de), pair et grand panetier de France, gouverneur de Paris, capitaine-colonel des cent-suisses de la garde du roi, fut nommé en 1791 commandant-général de la garde constitutionnelle de Louis XVI. Il fut massacré à Versailles dans les premiers jours de septembre 1792; il était né le 14 février 1734. M. Delille a chanté ses vertus et sa mort dans son poëme de la *Pitié*.

BRISSON (Barnabé), avocat-général et président au parlement de Paris. Henri III l'employa dans différentes ambassades. Après la mort du monarque, la faction des seize le fit conduire au Petit-Châtelet; il y fut pendu à une poutre de la chambre du conseil le 15 novembre 1591. On a de

lui plusieurs ouvrages de jurisprudence. — Un autre *Brisson* (Mathurin-Jacques), né le 30 avril 1723, mort le 23 juin 1806, fut maître de physique et d'histoire naturelle des enfans de France, censeur royal, membre de l'académie des sciences et ensuite de l'institut. Il a publié un grand nombre d'ouvrages fort estimés sur la physique, la minéralogie et l'histoire naturelle. Le plus important de tous est celui qui a pour titre: *Pesanteur spécifique des corps*. 1787, in-4.

BRITANNICUS (Claudius-Tiberius), fils de l'empereur Claude et de Messaline. Il naquit l'an 794 de Rome et 12 ans avant J.-C.; l'heureuse expédition de son père en Bretagne lui fit donner par le sénat le nom de Britannicus. Il fut exclu de l'empire par les artifices d'Agrippine, mère de Néron; elle le fit ensuite empoisonner l'an 55 avant J.-C. Les deux frères ont été peints admirablement par Racine; et qui ne sait par cœur sa belle tragédie de *Britannicus?*

BRIZARD (Gabriel), avocat au parlement, mort le 23 janvier 1793, a publié un grand nombre d'ouvrages historiques, parmi lesquels il faut distinguer un petit volume in-18, fort curieux et fort estimé, ayant pour titre: *De l'amour de Henri IV pour les lettres:* et un autre intitulé: *Du massacre de la Saint-Barthélemy et de l'influence des étrangers en France durant la ligue. Discours historiques avec les preuves.* Son but est de prouver que ce massacre est moins le crime des Français que le crime du temps; que c'est un délire universel auquel les étrangers eurent plus de part que les Français. Il y a eu au Théâtre Français un acteur célèbre du nom de *Brizard*; il jouait les pères nobles. Il mourut en 1791.

BRODEAU. C'est le nom d'une famille originaire de Tours, d'où sont sortis plusieurs hommes de lettres. L'un d'eux, Julien Brodeau, avocat, mort en 1653, a fait des *Commentaires sur la coutume de Paris*, et des *Notes sur les arrêts de Louet*, dont Boileau parle dans ces vers:

Et commentant Louet allongé par Brodeau,
D'une robe à longs plis balayer le barreau.

BROGITARIUS de Galatie, gendre du roi Déjotarus, aspira également à la royauté. Ayant gagné par ses présens le tribun Claudius, celui-ci lui fit donner à Rome le titre de roi dans une assemblée du peuple, et le rendit maître de la ville de Pessinunte et du temple de la mère des dieux, qui y était en grande vénération. Déjotarus fut obligé de marcher contre son gendre; il le chassa de Pessinunte et rétablit le grand-prêtre dans ses fonctions. Cicéron, dans sa *Harangue pour les aruspices*, adresse à Clodius des reproches très-graves sur la manière dont il avait livré Pessinunte à Brogitarius, sur ce qu'il lui avait fait donner le titre de roi, tandis que Déjotarus l'avait seul obtenu du sénat et de César.

BROGLIE. Nous retrouvons souvent ce nom dans notre histoire. 1. *Broglie* (Victor-Maurice, comte de), né en 1639 d'une famille originaire du Piémont. Il servit avec distinction, et il était le plus ancien des lieutenans-généraux lorsqu'il fut créé maréchal de France en 1724; il mourut trois ans après dans son château de Buhy le 4 août 1727, âgé de quatre-vingt-huit ans. 2. *Broglie* (François-Marie, maréchal duc de), troisième fils du précédent, né le 11 janvier 1671, mort le 22 mai 1745. Il servit sous Boufflers, Villeroi, Vendôme, Villars, Berwick et Montesquiou, et en 1734 commanda l'armée avec le maréchal de Coigny. Il ne se distingua pas moins dans son ambassade en Angleterre. 3. *Broglie* (Victor-François, duc de), fils aîné du précédent, né le 19 octobre 1718, mort à Munster en 1804. Il fut créé maréchal de France à l'âge de quarante-deux ans, et fut toujours un général fort habile. Il fut exilé en 1762. Louis XVI l'appela près de lui en 1789, le nomma ministre de la guerre et commandant des troupes rassemblées autour de sa personne. Sa dernière campagne fut l'expédition de Champagne en 1792, où il commandait un corps d'émigrés. 4. *Broglie* (Charles-François comte de), frère du précédent, né le 20 août 1719, mort en

1781. En 1752 il fut nommé ambassadeur de France auprès de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Investi de plus grands pouvoirs, il correspondait directement avec Louis XV, et informait ce monarque des projets et de la politique des puissances rivales de la France. Rulhière trace son portrait dans son *Histoire du démembrement de la Pologne.* A son retour en France, il obtint le grade de lieutenant-général en 1760, et se fit remarquer par sa belle défense de Cassel en 1761. Après la guerre Louis XV lui confia la direction du ministère secret, qui avait pour objet de correspondre directement avec le roi et de l'éclairer sur l'état de l'Europe. Exilé et rappelé plusieurs fois, il mourut dans une espèce d'oubli, après avoir dirigé la correspondance secrète pendant dix-sept années. Ses papiers ont été conservés. 5. *Broglie* (Claude-Victor, prince de), fils du troisième maréchal de France de ce nom, fut député de la noblesse aux états-généraux de 1789, et se réunit au tiers-état. Il fut employé comme maréchal de camp à l'armée du Rhin. Plus tard, arrêté et traduit au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 27 juin 1794, âgé de trente-sept ans.

BROSSE (JACQUES DE), architecte de Marie de Médicis, a bâti le palais du Luxembourg en 1615.

BROSSE (GUI DE LA), médecin de Louis XIII, et fondateur du jardin du Roi à Paris, né à Rouen, mort en 1641, fut nommé le premier intendant de cet établissement en 1626, travailla toute sa vie à enrichir ce jardin des plantes qu'il faisait venir de toutes parts, et publia divers ouvrages, entr'autres la description des plantes qu'il y avait rassemblées.

BROSSES (CHARLES DE), premier président au parlement de Bourgogne, de l'Académie des inscriptions, né à Dijon le 17 février 1709, mort à Paris 1777, cultiva les lettres avec une ardeur qui ne l'empêcha point de remplir avec distinction les fonctions de la magistrature. Ses ouvrages sont des *lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculanum,* qu'il publia à son retour d'un voyage en Italie; une *dissertation sur le culte des dieux fétiches*; une *Histoire des navigations aux terres australes*, un *Traité de la formation mécanique des langues*, enfin, l'*Histoire du septième siècle de la république Romaine*, où il fit entrer avec beaucoup d'art les fragmens de Salluste, et précédée d'une savante vie de cet historien.

BROSSETTE (CLAUDE), né à Lyon, le 8 novembre 1671, mort le 16 juin 1743. Il fut avocat au parlement de Paris. On lui doit une *Histoire de la ville de Lyon*, écrite avec une élégante précision; mais il est encore plus connu comme éditeur des œuvres de Boileau avec des éclaircissemens historiques, 4 volumes in-12. C'est de Boileau lui-même que Brossette tenait la plupart des éclaircissemens qu'il donne; cependant il faisait des recherches de son côté, et Boileau, à qui il fit part de ses découvertes, lui dit un jour: « A l'air dont vous y allez, vous saurez mieux votre Boileau que moi-même. » On recherche aussi *les Lettres familières de Boileau Despréaux et Brossette,* 3 vol. petit in-12. Il a encore publié les œuvres de Régnier avec des éclaircissemens historiques.

BROTTIER (l'abbé GABRIEL), né à Tauney dans le Nivernais, le 5 septembre 1723, mort le 12 février 1789. Ce que le président de Brosses avait fait sur Salluste avec des recherches infinies, l'abbé Brottier l'a exécuté plus heureusement sur Tacite, dont il a donné une édition en sept volumes in-12. Les lettres lui sont encore redevables de plusieurs éditions précieuses, telles que *de Pline le naturaliste*, du poëme *des jardins de Rapin*, des *fables de Phèdre*, *du théâtre des Grecs du père Brumoy*, qui lui ont coûté beaucoup de recherches, et dont il a éclairci le texte par des notes pleines d'érudition et de goût. Peu de personnes ont porté plus loin la connaissance des médailles, et il en a fait souvent l'emploi le plus heureux pour remplir les vides de Tacite. C'est son neveu qui le 24 mars 1797 fut condamné à mort avec Lavilleheurnois, par une commission militaire, et ensuite déporté à Cayenne comme chef d'une conspiration royaliste.

BROUSSEL (Pierre), conseiller au parlement de Paris, fut une des principales causes des divisions qui agitèrent la France sous la régence d'Anne d'Autriche, par son opposition au gouvernement dans toutes les discussions relatives aux impôts. La populace l'appelait son père et s'ameuta pour lui faire rendre la liberté; mais Anne résista avec la plus grande fermeté aux instances de la cour et aux sollicitations du parlement pendant les trois journées *des barricades*. En 1652 les frondeurs ayant destitué le prévôt des marchands mirent Broussel à sa place; la fin des troubles le fit rentrer dans l'oubli, et il y mourut dans un âge avancé, au commencement du règne de Louis XIV.

BROUSSONNET (Pierre-Marie-Auguste), médecin naturaliste, membre de l'Institut, né à Montpellier, le 28 février 1761, nommé docteur à 18 ans, suppléant de Daubenton à la chaire du collége de France, et en 1784, son adjoint à l'école vétérinaire, sécrétaire de la société d'agriculture de Paris, dont il fit une compagnie nouvelle, fut arraché à ses paisibles travaux par les troubles politiques; électeur de Paris en 1789, puis chargé de l'approvisionnement de la capitale qui mit plus d'une fois sa vie en danger, et membre de l'assemblée législative, arrêté après le 31 mai, il parvint à s'évader, traversa les Pyrénées, gagna Madrid, s'embarqua pour l'Inde, fut obligé de relâcher à Lisbonne, et après de nouveaux dangers, passa en Afrique comme médecin de l'ambassadeur des États-Unis auprès de l'empereur de Maroc. Rentré en France, il fut nommé consul à Mogador, séjourna quelque tems aux Canaries, et revint pour remplir les fonctions de professeur de botanique à l'école de Montpellier; membre du corps législatif en 1805, il mourut jeune encore, d'une apoplexie, le 27 juillet 1807. On lui doit le premier troupeau de mérinos venus d'Espagne et les chèvres d'Angora.

BRUEIS, d'une ancienne famille noble d'Usez, né vers le milieu du dix-huitième siècle, parvint au grade de contre-amiral, commanda l'escadre qui portait l'armée envoyée, en 1798, à la conquête de l'Egypte, concourut, chemin faisant, à la prise de Malte, arriva sans accident dans la rade d'Aboukir, y fut attaqué par l'amiral Nelson, combattit avec un courage digne d'un meilleur sort, et fut tué par un boulet de canon, le premier août de la même année.

BRUEYS (David-Augustin), né à Aix en 1640, mort à Montpellier le 25 novembre 1723. Ses ouvrages de controverse sont totalement oubliés. Il n'en est pas ainsi de ses comédies; *le Grondeur* seul suffirait pour lui faire une réputation distinguée. Son *Muet* (imité de l'*Eunuque* de Térence) est demeuré au théâtre. Enfin on lui doit encore la petite comédie de l'*Avocat patelin*, d'après une ancienne facétie française; mais en conservant la gaîté franche de l'original, il l'a beaucoup embelli. Il est avéré que Palaprat, avec lequel il vécut long-temps dans la familiarité la plus intime, n'eut aucune part à ses bons ouvrages. On sait que Brueys disait avec cette naïveté qui ne déplaît point dans un vrai talent: « Le premier acte du *Grondeur* est entièrement de moi, il est excellent; le second acte a été gâté par quelques scènes de farce de Palaprat, cet acte est médiocre; le troisième est presque entièrement de lui, il est détestable. » On doit regarder Brueys comme un de ceux qui ont conservé parmi nous le goût de la véritable comédie. M. Etienne a donné au Théâtre-Français un fort joli petit acte en vers, intitulé: *Brueys et Palaprat*.

BRUMOY (Pierre), jésuite, né à Rouen en 1668, mort à Paris le 16 avril 1742. Il a publié des poëmes, des tragédies et des comédies; mais il serait à peu près oublié sans son excellente traduction du *Théâtre des Grecs*. Il a rendu les Grecs dans leur noble simplicité, et (ce qui n'est pas un faible éloge) de manière à conserver l'intérêt qu'ils ont dans leur propre langue. On ose croire du moins que ceux qui ne sont pas à portée de lire Sophocle jugeraient par la seule traduction du père Brumoy que l'*Œdipe* et le *Philoctète* sont en effet d'admirables tragédies. Il aurait dû seule-

ment donner une préférence moins aveugle aux anciens sur les modernes.

BRUNCK (Richard-François Philippe), ancien commissaire des guerres, membre associé de l'académie des inscriptions et depuis de l'Institut, né à Strasbourg, le 30 décembre 1729, mort le 12 juin 1803, célèbre helléniste, rendit à la littérature grecque des services signalés, publia divers poëtes grecs, tels que l'anthologie, des pièces détachées du théâtre des Grecs, le Sophocle complet, son chef-d'œuvre, l'Apollonius, l'Aristophane, les poëtes gnomiques, et mit au jour une édition de Virgile, fort estimée pour la correction du texte, le Plaute de l'édition de Deux-Ponts, une superbe édition de Térence, in-4°. etc.

BRUNE (G.-M, A.), maréchal de France, né à Brives-la-Gaillarde en 1763, massacré à Avignon le 2 août 1815. Il obtint de brillans succès comme général en chef de l'armée d'Italie, et fut ambassadeur à Constantinople.

BRUNEHAUT, fille d'Athanagilde, roi d'Espagne, épousa en 568 Sigebert, roi d'Austrasie, l'un des quatre fils de Clotaire I. Devenue régente, elle fut accusée d'avoir empoisonné son fils, pour ne pas perdre l'autorité souveraine. Elle se rendit ensuite tellement odieuse par ses galanteries, son avarice et sa cruauté, qu'elle fut condamnée à être traînée à la queue d'un cheval indompté. Quelques écrivains ont essayé de la justifier. On lui doit la construction de quelques chaussées qui portent son nom dans la Bourgogne, la Flandre et la Picardie, de divers hôpitaux et de plusieurs ouvrages publics. Le plus grand crime de Brunehaut fut d'avoir voulu gouverner sans l'assistance des grands de l'état; ils s'en vengèrent en la condamnant à une mort trop barbare, même dans les mœurs de ce temps.

BRUNO (St.), fondateur de l'ordre des Chartreux, né à Cologne, vers l'an 1050 d'une famille noble et ancienne, d'abord chanoine de Reims, refusa l'archevêché de ce diocèse, et se retira dans le désert affreux appelé *la Chartreuse*, qui donna depuis son nom à l'ordre célèbre qui y prit naissance; appelé à Rome par Urbain II, dont il avait été le maître, il se dégoûta du séjour de cette ville, alla en 1094 fonder une seconde Chartreuse dans la solitude de la Torre en Calabre, gouverna cette nouvelle colonie avec la même sagesse qu'il avait gouverné la première, et mourut entre les bras de ses disciples, le 6 oct. 1101.

BRUNSWICK (Maximilien-Jules-Léopold, duc de), né à Wolfenbuttel le 10 octobre 1752. Il a laissé, après une carrière de peu de durée, une mémoire d'autant plus honorée que les vertus qui l'ont immortalisé, quoique simples et naturelles, sont plus rares chez les princes. Commandant un régiment en garnison à Francfort-sur-l'Oder, il employait ses journées à visiter les malades, les pauvres, et à leur faire donner des secours. Il montait aux étages les plus élevés, entrait dans les réduits de la misère, et distribuait des aumônes abondantes. En 1785 une inondation causa à Francfort d'affreux désastres, deux hommes étaient près de périr; le duc Léopold s'élance dans une barque avec deux rameurs qui consentent à le suivre, et parvient jusqu'à ces infortunés; mais le retour fut impossible, ils luttèrent en vain contre l'impétuosité du fleuve, et le peuple eut la douleur de voir du rivage périr un prince qui seul, parmi tant d'hommes, avait exposé sa vie pour sauver deux malheureux. Ce trait de courage et de dévouement, beau en toute occasion, héroïque de la part d'un prince, a été en France et en Allemagne le sujet d'une foule de morceaux en prose et en vers consacrés à honorer la mémoire de Léopold. C'est le seul Brunswick dont nous parlerons.

BRUNULFE, oncle d'Aribert ou Charibert, et de Dagobert I, entreprit l'an 628 de faire valoir les droits du premier contre les droits du second, qui, après la mort de Clotaire II, voulut se faire reconnaître seul roi, à l'exclusion de son frère. Les armes de Dagobert furent victorieuses, et Brunulfe vint avec Aribert au-devant du monarque et lui fit hommage. Cependant Aribert fut nommé roi d'Aquitaine, et régna dans Toulouse. Brunulfe, pour ne point faire ombrage

à Dagobert, le suivit en Bourgogne, mais le roi le fit arrêter à Saint-Jean de Lône, et il fut mis à mort par trois des principaux seigneurs de la cour.

BRUNYER (Abel), médecin célèbre, né le 22 décembre 1573, mort le 14 juillet 1665. Henri IV l'attacha à la personne de ses enfans, dont il fut singulièrement estimé et chéri. Louis XIII devenu roi s'empressa de de le récompenser par le brévet de conseiller d'état, et le cardinal de Richelieu le plaça près de Gaston, duc d'Orléans, en qualité de premier médecin, mais plus encore pour assister ce prince de ses sages avis. Ce ministre l'employa également à plusieurs négociations importantes auprès des protestans du Languedoc, dont il avait la confiance. Le poëte Scarron, dans son style burlesque, a payé un tribut de louanges à Brunyer.

BRUSQUET, né en Provence, se donna d'abord pour chirurgien, et devint successeur de Triboulet dans l'emploi de fou du roi, sous les règnes de François I, de Henri II, de François II et de Charles IX. Il ne manquait ni de finesse ni de jugement; il avait de la gaîté, de l'esprit et beaucoup d'originalité. Brantôme le cite plusieurs fois avec éloge.

BRUTIDIUS NIGER, sénateur romain, disciple d'Apollodore; il était ami de Séjan et lui survécut. L'an 773 de Rome il se porta accusateur de Silanus, dénoncé comme ayant violé la majesté d'Auguste et méprisé celle de Tibère. Il fut nommé édile. Sénèque parle avec estime d'une histoire qu'il avait écrite, et qui n'est point venue jusqu'à nous. Tacite lui reproche son ambition et son amour des richesses.

BRUTUS (Lucius-Junius), fils de Marcus Junius. Sa mère Tarquinia était sœur de Tarquin-le-Superbe, suivant l'autorité de Tite-Live. Tarquin ayant fait mourir le père et le frère aîné de Brutus, celui-ci affecta la stupidité, abandonna ses biens au monarque, ne dédaigna pas même le surnom injurieux de Brutus, par lequel il était dès-lors connu, et attendit en silence l'occasion de se venger. Après l'outrage fait à Lucrèce, épouse de Collatin, par Sextus, troisième fils de Tarquin, il parvint à chasser les Tarquins et à établir la république. Il fut le premier consul avec Collatinus, vers l'an 509 avant J.-C. Il condamna à mort ses deux fils, qui avaient conspiré pour le rétablissement des Tarquins, et assista à leur supplice. *Vincet amor patriæ laudumque immensa cupido*, a dit Virgile. Aruns, fils de Tarquin, s'étant trouvé dans une bataille en présence de Brutus, animés d'une haine mutuelle, ils fondirent l'un sur l'autre; chacun pensant moins à se défendre qu'à tuer son ennemi, ils se percèrent au même instant, l'an 245 de Rome, et 507 avant J.-C. *Brutus* (Marcus-Junius), conspira contre César, son bienfaiteur, qui fut assassiné en plein sénat. Poursuivi par Marc-Antoine et Octave, il fut obligé de sortir de Rome, et défait à la bataille de Philippe, l'an 43 avant J.-C., il se tua de désespoir. Ces deux Brutus ont fourni à Voltaire le sujet de ses deux tragédies de *Brutus* et de *la Mort de César*. Il y a eu deux autres *Brutus*: Junius, père de Marcus, habile jurisconsulte, et Décius Junius Albinus, qui fut aussi l'un des meurtriers de César, et assassiné après avoir été abandonné de ses troupes.

BRYAXIS, sculpteur grec, florissait 380 ans avant J.-C. Il eut la gloire d'attacher son nom à l'une des sept merveilles du monde. Artémise, reine de Carie, le choisit avec Scopas, Timothée et Léocare, pour élever dans la ville d'Halicarnasse un monument digne de sa douleur et de sa magnificence à la mémoire de Mausole, son mari, dont les cendres furent déposées dans ce superbe tombeau. Bryaxis exécuta encore plusieurs ouvrages remarquables, entre autres cinq statues colossales dans l'île de Rhodes, et un Apollon qui fut placé dans la suite à Daphné, près d'Antioche. Clément d'Alexandrie assure qu'on attribuait souvent à Phidias les ouvrages de Bryaxis.

BRYENNE (Nicéphore), naquit à Orestias en Macédoine. Il épousa Anne Comnène, si célèbre par ses écrits et fille d'Alexis Comnène. Il fut honoré du titre et du rang de César. Il a laissé

des mémoires sur les empereurs qui ont précédé son beau-père. Envoyé en 1137 pour faire lever le siége d'Antioche, il y tomba malade et revint mourir à Constantinople.

BRUYÈRE (Louis), officier de la légion d'honneur, inspecteur-général des ponts et chaussées, ancien directeur-général des travaux publics de Paris, né à Lyon, en 1758, d'une famille honorable, mort dans la capitale le 31 décembre 1831, après avoir rempli avec honneur les fonctions d'ingénieur et de secrétaire du conseil général des ponts et chaussées, fut, en janvier 1811, nommé directeur-général des travaux de Paris; pendant neuf années que dura son administration, il exécuta dans la capitale pour soixante millions de travaux, parmi lesquels on cite les abattoirs, les nouveaux marchés, l'entrepôt général des vins, le collége d'Harcourt et la bourse. M. Bruyère a laissé un grand ouvrage : *études relatives à l'art des constructions*, qui renferme des modèles d'édifices de toutes espèces, des détails pleins d'intérêt sur les différens genres de constructions.

BUACHE (Jean-Nicolas), géographe, né vers 1740, à la Neuville-au-Pont, près Ste-Ménehould, 1er géographe du Roi, membre de l'académie des sciences, et plus tard de l'institut, professeur de la géographie à la première école normale, fut nommé conservateur hydrographe en chef du dépôt de la marine, place qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1825. Il est auteur de quelques ouvrages de géographie.

BUCHAN (Guillaume), médecin écossais, né en 1729, mort à Londres en 1805. Il s'est rendu célèbre par un ouvrage en anglais intitulé : *Médecine domestique*, dont il y eut dix-huit éditions, et qui a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe. Duplanil en a donné une traduction française avec des notes très-étendues et fort intéressantes, en 5 vol. in-8, dont il y a eu cinq éditions.

BUCHANAN (George), poëte et historien célèbre, Ecossais, né en 1506, mort le 28 septembre 1582. Il fut professeur au collége de Sainte-Barbe à Paris, pendant trois ans. Son histoire d'Ecosse ne passe pas pour très-fidèle; on lui reproche surtout de s'être dechaîné contre Marie Stuart, sa bienfaitrice, pour faire sa cour à la reine Elisabeth. Il passe pour le premier des poëtes latins modernes; l'édition la plus estimée de ses poésies est celle de Leyde, Elzévir, 1628, in-16. Il écrivait en prose avec la même élégance, et n'a rien écrit qu'en latin.

BUC'HOZ (Pierre-Joseph), né à Metz le 27 janvier 1731, mort à Paris le 30 janvier 1807, médecin et naturaliste. On peut le mettre au nombre des plus laborieux compilateurs; il a publié plus de trois cents volumes dont quatre-vingt-quinze in-folio, les autres in-8 et in-12, parmi lesquels on peut citer l'*Histoire des plantes de la Lorraine*, une *Histoire naturelle de la France*, et une *Histoire universelle du règne végétal*; le reste est à peu près oublié.

BUCKELDIUS, inventa vers 1416 la manière de saler les harengs et de les encaquer. En reconnaissance de cette utile et précieuse invention les Hollandais lui élevèrent un monument. Il le méritait.

BUCKINCK (Arnold), le premier artiste qui ait gravé et imprimé des cartes géographiques sur cuivre, porta cet art dès son origine à un très-haut degré de perfection. Son édition de *Ptolomée* avec cartes, parut à Rome en 1478, in-folio.

BUCKINGHAM (George Villiers, duc de), trop célèbre par la faveur dont le comblèrent Jacques I et Charles I, et par le funeste et perfide usage qu'il en fit. Il naquit le 20 août 1592, et fut assassiné par Felton, le 25 août 1628. Son fils, né le 30 janvier 1627, mort le 16 avril 1688, fut envoyé en ambassade en 1670 auprès de Louis XIV, qui en flattant sa vanité en obtint tout ce qu'il désirait. Il publia quelques ouvrages qui ont été réunis en deux volumes in-8.

BUCQUOY (Jean-Albert d'Archambaud, comte de), plus connu sous le nom d'abbé de Bucquoy, parvint à s'échapper de la Bastille le

4 mai 1709. Les détails vraiment curieux de son évasion se trouvent dans les *Lettres historiques et galantes de Mad. Dunoyer*, tome 3.

BUDÉ (GUILLAUME), né à Paris en 1467, mort dans la même ville le 23 août 1540. Il était contemporain et ami d'Erasme, on les a comparés ensemble; Budé était plus grave et plus profond. On a recueilli ses ouvrages en quatre volumes in-folio.

BUFFIER (CLAUDE), jésuite, né en Pologne d'une famille française, le 25 mai 1661, mort à Paris le 17 mai 1757. Parmi tous ses ouvrages, celui qui a eu le plus de succès c'est sa *Pratique de la mémoire artificielle pour apprendre et retenir la chronologie, l'histoire et la géographie.*

BUFFON (GEORGE-LOUIS LE CLERC, comte de), de l'académie française et de celles des sciences, né à Montbart en Bourgogne le 7 septembre 1707, mort à Paris le 16 avril 1788; l'un des hommes dont la réputation a augmenté la gloire de la France après le beau siècle de Louis XIV. *Son Histoire naturelle* est un monument d'éloquence et de génie qui nous est envié par toute l'Europe; partout il a été égal à son sujet. Son style a paru trop poétique à quelques esprits chagrins et jaloux; mais à qui convenait-il de peindre, sinon à l'historien des merveilless de la nature? et le moyen de peindre en maître sans dérober quelquefois le feu sacré de la poésie! Si Buffon paraît avoir payé quelque tribut aux faiblesses de l'humanité, c'est en se livrant à l'esprit de système; à l'exemple de Descartes, il a voulu donner une cosmogonie non moins ingénieuse peut-être, mais non moins chimérique que celle de ce philosophe. Il laissa un fils unique, major en second du régiment d'Angoumois, qui a péri en 1783 à l'âge de 30 ans, victime du tribunal révolutionnaire. Avant sa condamnation on lui demanda pour la forme s'il n'avait rien à dire pour sa défense: « Rien, répondit-il, sinon que je me nomme Buffon. » Ce nom seul eût dû suffire pour arracher à la mort, si à cette époque un nom illustre n'eût pas été un titre de condamnation.

BUHLE (JEAN-THEOPHILE GOTTLIEB), philologue allemand, né à Brunswick le 27 septembre 1763, mort dans la même ville le 10 août 1821. La littérature classique lui doit un grand nombre d'ouvrages importans, et son *Histoire de la philosophie* traduite en français, l'a fait connaître très-avantageusement chez nous.

BULARQUE, peintre grec, représenta dans un de ses tableaux une bataille où les Magnétas avaient été vaincus, tableau qu'au rapport de Pline, Candaule, roi de Lydie, acheta au poids de l'or.

BULLANT (JEAN), architecte et sculpteur, florissait en 1540, et vivait encore en 1573. Le château d'Ecouen, qui a fondé sa réputation, est un des monumens dont la France peut s'honorer à juste titre. C'est le connétable Anne de Montmorency qui fit élever cet édifice. En 1564, Bullant fut chargé par Catherine de Médicis de bâtir le château des Tuileries, conjointement avec Philibert de Lorme. La colonne astronomique engagée dans les murs de la halle au blé lui appartient aussi.

BULLET (PIERRE), architecte, né vers le milieu du dix-septième siècle, élève de François Blondel, conduisit d'après ses plans la construction de plusieurs édifices à Paris, et entre autres celle de *la porte Saint-Denis.* Il fut architecte de la ville et membre de l'académie d'architecture. Il fit élever en 1674 *la porte Saint-Martin*; on lui doit encore *l'Eglise de Saint-Thomas d'Aquin*, faubourg Saint-Germain. Ce fut lui qui construisit *le quai Pelletier.* Son *Traité d'architecture pratique* a été souvent réimprimé.

BULLIARD (PIERRE), né à Aubepierre vers 1742, mort à Paris en septembre 1793. Il a publié plusieurs ouvrages sur la botanique qu'il cultivait. On lui doit *Flora parisiensis*, in-8; *Herbier de la France*, 5 volumes in-folio; *Dictionnaire élémentaire de botanique; Histoire des plantes vénéneuses de la France; Histoire des champignons*, in-folio.

BULLION (CLAUDE DE), surintendant des finances et ministre d'état sous Louis XIII. Ce fut sous sa surin-

tendance que les premiers louis furent frappés en 1640. Il mourut d'apoplexie le 22 décembre de cette année. Ses conseils furent souvent utiles au roi et au cardinal de Richelieu.

BUONAROTTI (Michel-Ange), neveu du grand Michel Ange, et que l'on appelle ordinairement *le jeune*, pour le distinguer de son oncle; né à Florence en 1568, mort le 11 janvier 1646. Les deux ouvrages qui lui donnent un rang dans la littérature italienne sont deux comédies intitulées, l'une *la Tancia*, et l'autre *la Fiera*. Cette dernière est divisée en cinq journées, et chaque journée en cinq actes, ou plutôt ce sont cinq comédies de suite sur le même sujet. Le langage en est extrêmement pur, dit M. Ginguené.

BUPALUS, architecte et statuaire de l'île de Chio, florissait l'an 540 avant J.-C. Il exécuta pour la ville de Smyrne une statue de la Fortune, et imagina le premier de la représenter portant un emblême du pôle.

BURGER (Godefroy-Auguste), poëte allemand, né le 1 janvier 1748, mort le 8 juin 1794. Célèbre dans toute l'Allemagne par une ballade intitulée *Léonore*, et par un dithyrambe ou hymne nuptial ayant pour titre *Cantique des cantiques*.

BURIDAN (Jean), né à Béthune, mort vers 1358. Il fut plusieurs fois recteur de l'université de Paris, qui le compte parmi ses bienfaiteurs. Il est moins célèbre par ses *Commentaires sur Aristote* que par son sophisme de l'âne : Il supposait un de ces animaux également pressé de la faim et de la soif, entre une mesure d'avoine et un seau d'eau faisant nue égale impression sur ses organes, et demandait : Que fera cet âne? Si on lui répondait : il demeurera immobile. Donc, concluait-il, il mourra de faim et de soif. Si un autre répliquait : Cet âne ne sera pas assez bête pour se laisser mourir. — Donc, concluait-il, il se tournera d'un côté plutôt que de l'autre, donc il a le franc arbitre. Ce sophisme embarrassa les dialecticiens de son temps, et son âne est devenu fameux dans les écoles.

BURIGNY (Jean-Levesque de), de l'Académie des Inscriptions, né à Rheims en 1692, mort à Paris, le 8 octobre 1735. Doyen de la littérature française, savant, modeste, exempt d'envie sans intrigue, chercha et trouva le bonheur dans le travail. Le plus estimé de ses ouvrages est la *Vie d'Érasme*, 1757, 2 volumes in-12, pleine de recherches intéressantes sur les écrits de ce grand homme, et sur la part qu'il eut à la renaissance des lettres en Europe.

BURKE (Edmon), né à Dublin le 1 janvier 1730, mort le 8 juillet 1797. Il est particulièrement connu par différens ouvrages contre la révolution française, et par un *Essai sur le sublime et le beau*, qui a été traduit en français, 1 volume in-8.

BURNS (Robert), poëte écossais, né en 1769, fils d'un cultivateur du comté d'Ayr en Ecosse, dut à quelques lectures, et entr'autres à celle des poëtes anglais la révélation de son génie poétique qui se fit connaître par des chants populaires dans le dialecte écossais, pleins d'originalité et même de bizarreries, mais remarquables par la chaleur de l'imagination. Après divers essais infructueux pour arriver à une meilleure fortune, les habitudes de mauvaises compagnies qu'il avait contractées, et que n'avait pu détruire son admission dans les sociétés les plus brillantes d'Edimbourg, ruinèrent son tempérament et causèrent sa fin prématurée, le 21 juillet 1796. Il a paru en 1800, en 4 volumes in-8°, une édition complète de ses œuvres, qui sont très-estimées en Angleterre.

BURRHUS (Afranius), commandant des gardes prétoriennes et gouverneur de Néron, qu'il retint d'abord par la sévérité de ses mœurs. (Voyez le portrait admirable qu'en fait Racine, dans sa tragédie de *Britannicus*). Il ne fut pas toujours aussi sévère et partagea les dépouilles de Britannicus. Il mourut l'an 62 de J.-C., ne sachant pas lui-même s'il succombait à la maladie ou au poison. Un autre *Burrhus* (Antistius), beau-père de l'empereur Commode, fut mis à mort par ce prince vers l'an

186, à la sollicitation de Cléandre, dont il avait dénoncé les concussions.

BURY (Guillaume), né à Bruxelles en décembre 1618, mort à Malines le 30 avril 1700. Il a composé un grand nombre de petites poésies latines, parmi lesquelles on distingue des épigrammes badines qu'il composait pour se distraire des douleurs de la goutte. Un autre *de Bury*, avocat de Paris, vivant à la fin du dix-huitième siècle, a laissé plusieurs ouvrages historiques assez médiocres de style, dont : *Eloge de Sully*, in-12; *Histoire de la vie de Henri IV, de Louis XIII*, etc.

BUS (César de), instituteur de la congrégation de la doctrine chrétienne, né le 3 février 1544, à Cavaillon, après avoir porté les armes et mené une jeunesse très-dissipée, embrassa à 30 ans, l'état ecclésiastique, se consacra à l'instruction des enfans du peuple et à la réforme du clergé; secondé par douze de ses coopérateurs, il établit en 1592, dans la petite ville de l'Isle, puis à Avignon, sa congrégation, laquelle, après avoir souffert beaucoup de contradictions, fut enfin approuvée par Clément VIII en 1597; il la gouverna avec sagesse, malgré la cécité qui le frappa dans les treize dernières années de sa vie, et mourut le 15 avril 1607.

BUSA, dame de l'Apulie, citée par Tite-Live et par Rollin. Elle est célèbre par la générosité dont elle usa envers dix mille Romains qui après la bataille de Cannes s'étaient réfugiés dans la ville de Canusium; elle les nourrit et leur fournit des habits et de l'argent. Le sénat romain lui témoigna sa reconnaissance par des honneurs extraordinaires.

BUSCHING (Antoine-Frédéric), né le 27 septembre 1724, mort à Berlin le 28 mai 1793; un des créateurs de la géographie et de la statistique modernes. Il est surtout connu par sa géographie universelle en douze vol. in-8.

BUSSY D'AMBOISE (Louis de Clermont de), signala sa fureur dans le massacre de la Saint-Barthélemi. Il profita du tumulte de cette journée pour assassiner son parent Antoine de Clermont, avec lequel il était en procès pour le marquisat de Renel. Il fut tué lui-même par le comte de Montsoreau, dont il voulait séduire la femme. On trouve son éloge dans Brantôme.

BUSSY LECLERC (Jean), un des chefs de la faction des seize pendant la ligue. Voltaire le fait parler dans le cinquième chant de sa *Henriade*. Le duc de Guise donna à Bussy le commandement de la Bastille. L'année 1591 le duc de Mayenne délivra Paris de la faction des seize. Plusieurs d'entre eux furent pendus. Bussy rendit la Bastille à condition qu'on lui conserverait la vie, et se rendit à Bruxelles, où il reprit son premier métier de maître en fait d'armes. Il vécut encore plus de quarante ans, et mourut dans une profonde misère.

BUSSY-RABUTIN (Roger de Rabutin, comte de Bussy, connu sous le nom de), né le 3 avril 1618, mort à Autun le 9 avril 1693. Il se fit beaucoup d'ennemis à l'armée et à la cour par son caractère caustique. Ayant fait un couplet contre Turenne, celui-ci écrivit au roi que M. de Bussy était pour les chansons le meilleur officier qu'il eût dans ses troupes. Il fut mis plusieurs fois à la Bastille et envoyé en exil, où il resta seize ans; ce fut le fruit qu'il retira de son *Histoire amoureuse des Gaules*. Ses lettres ont été recueillies par le P. Bouhours, son ami, en 7 volumes in-12. Ses suppliques à Louis XIV sont humiliantes pour son caractère; il unissait la bassesse à la vanité. On a de lui des mémoires en 3 vol. Il était le cousin de madame de Sévigné. Son fils, évêque de Luçon, hérita de son esprit sans hériter de ses défauts et de ses ridicules. Il a été célébré par Voltaire et Gresset. Il fut de l'académie française comme son père, et mourut le 3 novembre 1736, âgé de 67 ans.

BUTLER (Samuel), poëte anglais, né en 1612, mort en 1680. Il est auteur du fameux poëme d'*Hudibras*, dont on vient de donner récemment une traduction française. Ce poëme est plein d'esprit, d'originalité, de traits vraiment comiques. Il a pour les Anglais un autre mérite, c'est d'être tout-à-fait national.

BYNG (John), amiral anglais, fils

d'un autre amiral. N'ayant pas réussi dans l'île Minorque, où il avait été envoyé pour secourir le fort Saint-Philippe, assiégé par les Français, il fut disgracié; on lui fit son procès et il fut arquebusé le 14 mars 1757. Il alla à la mort avec calme, et avant de subir son jugement il remit à l'officier de l'amirauté un écrit dans lequel il déclare qu'il éprouve dans l'intérieur de sa conscience la satisfaction de s'être acquitté de son devoir avec fidélité, et se qualifie de victime destinée à détourner le ressentiment d'une nation justement indignée. Voltaire voulut agir pour le sauver, mais ce fut inutilement.

BYRON (Georges CORDON, lord), petit-fils du célèbre amiral Byron, né le 22 janvier 1788, mort à Missolonghi en Grèce, le 19 avril 1824. Sa famille était originaire de Normandie, et par sa mère il descendait de la famille des Stuart. Il débuta dans la carrière littéraire par un choix de poésies fugitives, qu'il publia sous le titre de *Loisirs d'un mineur*. Sa jeunesse fut orageuse et dissipée, il ne fut poëte que par occasion; mais dégoûté de bonne heure des plaisirs du monde, il voyagea pour se distraire, parcourut l'Espagne, le Portugal et la Grèce; les deux premiers chants de son *Childe Harold* sont le résultat de ce *voyage poétique*. *Le Giaour, la Fiancée d'Abydos, le Corsaire*, prouvent combien sa verve était susceptible de s'exalter par le souvenir de la patrie d'Homère et d'Aristide. *Lallah, Possina, le Siége de Corinthe, le Manfred* et *Beppo*, attestent la facilité et la souplesse de son talent. Ses tragédies sont les moins heureuses de ses productions, qui ont toutes été traduites en français; le libraire Ladvocat en a publié plusieurs éditions; espérons que *ses mémoires* en feront bientôt partie, et qu'ils ne sont pas brûlés, comme on l'a prétendu dans quelques journaux; on les dit une histoire franche de sa vie. Byron est mort en défendant la cause des Grecs, de ses vers, de sa fortune et de son épée : il méritait de voir le succès de ses efforts, et d'être lui-même l'Homère de la grande épopée dans laquelle il jouait un rôle glorieux. La couronne de laurier n'ornera que son tombeau.

BYZAS, chef des Mégaréens qui fondèrent Bysance, maintenant Constantinople, l'an 658 avant J.-C. Diodore prétend qu'il était contemporain des Argonautes. Quelques anciens, disent qu'il fut le plus juste de tous les hommes; il y a obscurité, incertitude et contradiction dans les auteurs sur son expédition et sur son règne.

C

CAATH, fils de Lévi et aïeul de Moïse. Il fut chargé, avec ses deux frères Gerson et Mérari, de l'entretien de l'arche et des vases sacrés du tabernacle.

CABANIS (Pierre-Jean-George), médecin, philosophe et littérateur distingué, né à Conac en 1757, mort le 5 mai 1808. Il a publié quelques ouvrages purement littéraires, tels que *Mélanges de littérature allemande*, une traduction en vers de l'*Iliade*; il en a donné un plus grand nombre sur la médecine; mais son grand ouvrage et le fondement le plus solide de sa gloire, est celui dans lequel il expose *les rapports du physique et du moral de l'homme*. Il fut membre de l'institut et du sénat, l'ami de Roucher, de Condillac, de Thomas, de Turgot, de d'Alembert, et surtout de Mirabeau, dont il reçut les derniers soupirs; Cabanis a publié le journal de la maladie et de la mort de ce grand orateur. Cabanis a réuni au plus haut degré les qualités éminentes de l'esprit, les vertus de l'âme, la noblesse du caractère et l'exquise bonté du cœur. Cette dernière qualité, qui présidait à toutes ses actions, respire aussi dans tous ses ouvrages. Il n'y en a aucun qui ne paraisse dicté par un ardent

amour des hommes et par le désir de les rendre meilleurs et plus heureux.

CABRAL (Pierre-Alvarez), navigateur portugais, distingué par sa naissance et ses talens militaires, fut mis par Emmanuel à la tête de la seconde flotte que ce prince envoyait aux Indes. Un heureux hasard le conduisit à la découverte qui a fait sa renommée ; pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit à l'ouest et se trouva le 24 avril 1800, à la vue d'une terre inconnue ; c'était le Brésil. Ensuite il prit la route des Indes, et après une tempête qui lui coûta la moitié de ses vaisseaux, parcourut en conquérant les rivages de l'Inde, y établit les premiers comptoirs du Portugal, reprit la route d'Europe, et mouilla dans le Tage, le 23 juin 1501.

CACHIN (Joseph-Marie-François) inspecteur-général des ponts-et-chaussées, né le 2 octobre 1767, à Castres, département du Tarn, mort à Paris, le 23 février 1825, dirigea pendant vingt ans les travaux de la digue de Cherbourg, et s'est rendu célèbre par l'achèvement de ce port, ouvert à l'Océan, depuis le mois d'août 1813.

CADET DE VAUX (Antoine-Alexis), agronome, membre de la société royale d'agriculture, de l'académie royale de médecine et correspondant d'un grand nombre de sociétés savantes, né à Paris en 1743, mort en juin 1828, à Franconville, près de Montmorency, d'abord pharmacien à Paris, quitta cette occupation, pour s'adonner tout entier à l'économie rurale. On lui doit d'utiles améliorations dans la police de la salubrité publique, la suppression du cimetière des Innocens, l'institution d'une école de boulangerie de concert avec Parmentier, et le projet des comices agricoles. Ses nombreux ouvrages ont pour objet la chimie, l'agriculture, et l'économie.

CADMUS DE MILET, fils de Pandion, passe pour être le premier des Grecs qui ait écrit en prose ; mais, selon Strabon, la prose de Cadmus et celle de Phérécyde, son contemporain, étaient encore une imitation de langage poétique, et ils ne firent que rompre la mesure des vers. Ces deux écrivains florissaient sous le règne d'Halyattes, père de Crésus, vers la quarante-cinquième olympiade. Un autre *Cadmus*, fils de Scythès, après avoir succédé à son père dans le gouvernement de l'île de Cos, abdiqua volontairement et se retira en Sicile. Il y fonda avec quelques Samiens la ville de Zancle, appelée aujourd'hui Messine. Il est cité par Hérodote au sujet de la guerre de Xercès contre les Grecs.

CAECILIUS, poëte comique latin, dut à sa condition d'esclave le surnom de Statius, qu'il conserva et illustra dans la suite par son caractère et ses talens. Il naquit à Milan, et fut le contemporain et l'intime ami d'Ennius. On cite de lui quarante comédies, dont il ne nous reste que quelques fragmens. Horace, Varron, Quintilien, Cicéron et Aulu-Gelle, parlent de lui, relativement à l'art du théâtre. Il fut le protecteur du jeune Térence. Lorsque Caecilius eut acquis quelque réputation par son talent, il fut affranchi, et c'est un rapport qu'il a de plus avec plusieurs poëtes de l'antiquité.

CAESIUS BASSUS, poëte et grammairien latin, avait beaucoup de talent pour la poésie lyrique. Quintilien lui donne le premier rang après Horace ; Pline en fait aussi un grand éloge ; Perse lui adressa sa sixième satire. Bassus fut englouti avec sa maison de campagne dans l'éruption de Vésuve de l'an 79 de J.-C. Il ne nous reste de lui que des fragmens.

CAFFIERI (Philippe), sculpteur, né a Rome en 1634, mort en 1716. Ce fut le cardinal Mazarin qui le fit venir à Paris ; Colbert lui donna un logement aux Gobelins, et l'employa dans divers travaux pour les maisons royales. Il eut quatre fils qui furent tous sculpteurs ; l'un d'eux, Jacques, mort à Paris en 1755, a laissé plusieurs bustes en bronze, parmi lesquels on remarqua celui du baron de Bezenval. *Caffieri* (Jean-Jacques), fils de ce dernier, né en 1725 et mort le 21 juin 1792, fut élève de Lemoine, et l'emporta sur tous ceux de sa famille par le goût, l'expression et la vérité. On distingue parmi ses ouvra-

ges, qui sont en assez grand nombre; les bustes de Corneille et de Piron, qui sont au foyer du Théâtre Français de Quinault, de Lulli et de Rameau, qui ornent celui de l'Opéra; le buste d'Helvétius, et surtout la statue de Molière, qu'il fit par ordre du roi, et qui fut exposée au salon de 1787. Dans cette figure Molière semble épier le ridicule et les folies humaines, et se proposer de les retracer sur la scène avec cette force, cet esprit et cette vérité qui n'appartiennent qu'à lui.

CAGLIOSTRO (le comte Alexandre de), celèbre aventurier, né à Palerme le 8 juin 1743 de parens d'une médiocre extraction, et dont le vrai nom était Joseph Balsamo. Il se fit principalement connaître en France par la fameuse affaire du collier; il fut exilé et voyagea quelques années, faisant toujours de nouvelles dupes. Arrêté à Rome le 27 décembre 1786, et transféré au château Saint-Ange, on lui fit son procès : il fut condamné le 7 avril 1791, comme *pratiquant la franc-maçonnerie*, à la peine de mort, qui fut commuée en une prison perpétuelle. On dit qu'il mourut au château de Saint-Léon en 1795. Il se donnait pour grand alchimiste; en résumant toutes les opinions publiées sur lui, c'était un adroit charlatan.

CAHIER (M.), officier de la légion d'honneur, élevé au collége de Louis-le-Grand, où il fit de bonnes études, embrassa la carrière du barreau, puis celle du ministère public, substitut dès 1800, près le tribunal d'appel de la Seine, en 1815, avocat général à la cour de cassation, il comptait plus de 30 années dans la magistrature, lorsqu'il obtint sa retraite au commencement de 1832. Il est mort du choléra le 15 avril de la même année, laissant la réputation d'un magistrat intègre, éclairé, laborieux, et regretté de ses amis pour la bonté de son cœur et la douceur de son caractère.

CAHUSAC (Louis de), né à Montauban, mort à Paris en 1159. Il est auteur de deux tragédies, *Pharamond* et *le comte de Warwick*. Presque tous ses opéras ont été mis en musique par Rameau, et ne méritaient guère cet honneur. Il n'était pas cependant sans intelligence dans la distribution de ses plans, et savait amener avec art des fêtes ingénieuses. Le roman de *Grigri* est de lui. Il a fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie*; mais l'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation est son *Traité historique de la danse*, en 3 volumes, dans lequel on trouve des recherches curieuses. Il est cependant très-loin des vues pleines d'esprit et de talent que M. Noverre a développées dans ses lettres sur le même art.

CAILLE (Nicolas-Louis de la) né à Rumigny, près de Rosny en Thiérache, mort le 21 mars 1762, célèbre astronome, maître de la Lande et de Bailly, fut associé à la vérification de la méridienne, qu'il termina en quelques mois; nommé en son absence à la chaire de mathématiques du collége Mazarin, il justifia ce choix par les *leçons élémentaires* de mathématiques, de mécaniques d'astronomie et d'optique qui se succédèrent en peu d'années. Les nombreux *mémoires* dont il enrichit les volumes de l'académie des sciences, ses *éphémérides*, et ses calculs d'éclipses pour 1800 ans, insérés dans la première édition de *l'art de vérifier les dates*, témoignent de l'ardeur avec laquelle il se livrait à ses travaux astronomiques. Curieux de connaître et de vérifier les étoiles australes qui ne se lèvent jamais sur l'horison de Paris, il entreprit en 1750, avec l'agrément de la cour, le voyage du Cap de Bonne-Espérance, et parvint, en cent vingt-sept nuits, à déterminer les positions d'environ dix mille étoiles. A son retour en France, pour éviter les distractions et les importunités, il se renferma, dans sa retraite, reprit ses travaux avec une nouvelle ardeur, et pendant un hiver entier, il passa les nuits couché sur les pierres de son observatoire. Cet excès de fatigue hâta sa fin. Un imprimeur-libraire de Paris, du même nom, mort en 1720, est auteur d'une *Histoire de l'imprimerie et de la librairie*.

CAILLY (Jacques de) ou d'ACEILLY, chevalier de Saint-Michel, né en 1604 à Orléans, mort en 1673,

a laissé quelques épigrammes versifiées naturellement.

CAIN, premier fils d'Adam et d'Eve. Jaloux de la préférence que le Seigneur accordait à son frère Abel, il attira ce dernier à l'écart et le tua. En punition de ce crime, Dieu le condamna à errer sur la terre.

CAIPHE, surnommé JOSEPH, grand-prêtre des Juifs. Ce fut lui qui interrogea J.-C. et le fit condamner à mort. Deux ans après il fut déposé par Vitellius, gouverneur de Syrie.

CAIUS POSTHUMIUS, affranchi, vivait sous Auguste, et se fit avec Cocceïus, son élève, un grand nom dans l'architecture. *Caïus*, fils de Marcus Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, naquit l'an de Rome 734. Adopté par Auguste à l'âge de trois ans, il fut désigné consul à quatorze, et partit ensuite avec Tibère pour l'Allemagne, où il fit ses premières armes. Il fut proconsul en Asie; blessé en Arménie, il voulut revenir à Rome, mais il mourut à Lymire, ville de Lycie, à l'âge de 23 ans. *Caïus* (Titius), célèbre jurisconsulte de l'ancienne Rome, vécut, disent les uns, sous Caracalla, les autres sous Adrien; quelques-uns même le confondent avec Caïus Cassius, dont Tacite parle souvent. Quoi qu'il en soit, Titius Caïus avait réuni l'étude des lettres à celle des lois. Il avait écrit sur plusieurs matières et composé des *Institutes*, dont Justinien s'est beaucoup servi dans la composition des siennes. Ces institutes de Caïus, où l'on retrouve encore les traces de l'élégance de l'auteur primitif, sont ordinairement à la suite du corps de droit de Justinien.

CAJETAN (HENRI), cardinal, envoyé en France en qualité de légat *à latere* en 1589, par Sixte V. Sa mission était de contribuer à l'élection d'un roi catholique, mais il embrassa le parti de la ligue, et se mit à travailler de toutes ses forces, dit l'Etoile, pour empêcher qu'on ne s'accommodât avec le Béarnais; il ne fut occupé que du soin de chercher à faire nommer Philippe II, roi d'Espagne, protecteur de France. Il faisait jurer sur l'Evangile de rester soumis à Charles X (le cardinal de Bourbon), et au duc de Mayenne, lieutenant-général du royaume. La bataille d'Ivry vint déranger ses projets. Quelques historiens prétendent que lorsque Henri IV assiégea Paris, ce fut Cajetan qui conseilla l'horrible invention de la farine faite avec de vieux ossemens ramassés dans les cimetières. Il fut enfin rappelé à Rome. Il fut envoyé à Varsovie en 1591, afin de déterminer Sigismond à joindre ses armes à celles des impériaux contre les Turcs. Sa légation en Pologne ne lui réussit pas mieux que celle qu'il avait exercée en France, où il ne fut qu'un instrument de discorde et de guerre civile. Il mourut en 1599, âgé de 49 ans.

CALABER. V. QUINTUS.

CALACES ou CALADES, peintre athénien, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Pline rapporte qu'il excellait à représenter des sujets comiques dans de petits tableaux, *in comicis tabellis*.

CALAMIS, sculpteur et ciseleur grec, florissait à Athènes, environ 420 ans avant J.-C. Il excellait surtout à représenter des chevaux, et fit plusieurs belles statues. Properce a loué son talent, et Pausanias cite un grand nombre de ses ouvrages.

CALANUS, philosophe de l'Inde, à l'âge de 86 ans suivit en Perse Alexandre-le-Grand. Tombé malade, il ne se sentit pas le courage de souffrir, et se fit brûler sur un bûcher dans la ville de Pasagarde, en présence de l'armée rangée en bataille. Alexandre ne put le détourner de ce dessein.

CALAS (JEAN), né le 19 mars 1698, en Languedoc. Elevé dans la religion protestante, il vint s'établir à Toulouse où il embrassa la profession du commerce. Le 13 octobre 1761, son fils aîné Marc-Antoine *Calas*, fut trouvé étranglé dans la maison paternelle. Accusé d'avoir prévenu par le meurtre de son fils l'abjuration que celui-ci voulait faire pour devenir catholique, Jean Calas fut condamné et rompu vif le 9 mars 1762. Il protesta de son innocence au milieu des tortures et en montant à l'échafaud. Après son supplice, sa famille se réfugia à Genève. Voltaire, qui était alors à Ferney, forma le projet de défendre

la mémoire de Calas, et sut vivement intéresser le public à la cause de cette famille malheureuse. Elle se rendit à Paris, et le 9 mars 1765, le conseil du roi déclara Jean Calas et sa famille innocens. Les biens confisqués furent rendus. Le procès de Calas a fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre; il a été traité par MM. Th. Lemierre neveu, Laya, Chénier, V. Ducange; Blin de Sainmore en a fait une héroïde.

CALDARA (Polydore), dit **CARAVAGE**, naquit en 1495 à Caravage dans le Milanais. Ce peintre célèbre fut occupé par Raphaël aux galeries de Vatican; il s'était aussi appliqué à l'architecture. Il fut assassiné par son domestique en 1543, à l'âge de quarante-huit ans. Il fut enterré dans la cathédrale de Messine.

CALDERON de la BARCA (don Pedro), célèbre auteur dramatique espagnol, né en 1600, mort en 1687. Il fit sa première pièce de théâtre avant l'âge de quatorze ans. Il fut d'abord soldat, et se consacrant ensuite à l'église, en 1652 il obtint un canonicat à Tolède. Ses ouvrages sont très-nombreux, et on ne les a pas tous, puisqu'on dit qu'il en avait composé plus de quinze cents. Ses œuvres ont été réimprimées à Madrid en 1726 et 1760, en dix volumes in-4. l'Espagne a eu plusieurs écrivains du nom de Caldéron. Molière, Scarron, et autres auteurs dramatiques français, ont souvent puisé dans le théâtre de Caldéron. Le trop fameux Collot d'Herbois a imité son *Alcade de Zalaméa* sous le titre du *Paysan magistrat*.

CALEB, fils de Jéphoné, de la tribu de Juda. Député par Moïse pour reconnaître la terre de Chanaan, il rassura le peuple effrayé par le rapport mensonger de ses collègues. Dieu, irrité contre ces derniers, les fit tous périr à l'exception de Josué. Lorsque, d'après l'ordre du Seigneur, on procéda au partage du pays conquis, Caleb réclama pour lui les montagnes et la ville d'Hébron. Sa demande lui étant accordée, il marcha sur Dabir, et promit la main de sa fille Axa au vainqueur. Ce fut Othoniel, fils de Cenez et jeune frère de Caleb, qui l'obtint.

CALÉNUS (Q. Fusius), tribun du peuple à Rome l'an 61 avant J.-C. embrassa le parti de César et fit la guerre aux lieutenans de Pompée. Pour prix de ses services il fut fait consul l'an 47 avant J.-C.; après la mort de César il suivit le parti de Marc-Antoine. Ce fut lui qui cacha Varron, inscrit sur les listes fatales des triumvirs, dans une maison de campagne où Marc-Antoine allait souvent, sans se douter qu'un proscrit de cette importance logeât avec lui sous le même toit.

CALIARI (Paul), dit **Paul VERONESE**, célèbre peintre de Vérone, naquit selon les uns en 1528, et selon les autres en 1530; il mourut en 1588. Son tableau le plus fameux est celui qu'on appelle *les noces de Cana*. Il contient cent trente figures, des portraits de princes et d'hommes illustres de son temps. Ses pèlerins d'Emmaüs et son repas de Jésus-Christ chez Simon, sont aussi fort estimés. Ses dessins ont de la réputation. Son frère *Caliari* (Benoît), né en 1538, l'aida en ce qui concernait les ornemens, la perspective, l'architecture, et ne refusa jamais ses conseils à ses deux neveux, Charles et Gabriel; il aimait tendrement le premier, et mourut en 1598. Paul Véronèse laissa un fils connu sous le nom de Carletto.

CALEPINO ou **DA' CALEPIO** (Ambroise), né à Bergame le 6 juin 1435, entra dans l'ordre des Augustins. Il se rendit célèbre par son grand *Dictionnaire* en onze langues. Toute sa vie fut consacrée à cette entreprise, et son nom est passé dans notre langue pour exprimer un recueil de notes et d'extraits. (*Voyez* la première satire de Boileau.) Les diverses éditions de son *Dictionnaire* en prouvent assez le succès et le mérite. La plus complète est celle de Bâle, in-folio. Devenu aveugle dans une extrême vieillesse, Calepino mourut le 30 novembre 1511.

CALIGNON (Pierre-Antoine d'AMBESIEUX de), né près de Londres en 1729, mort à Ponthierry, près Melun, le 25 décembre 1795, a traduit en vers français le poëme de

Claudien intitulé *Rufin*. Il y a eu un habile négociateur de ce nom sous Henri IV.

CALIGULA (CAIUS-CÉSAR-AUGUSTUS-GERMANICUS), fils de Germanicus et d'Agrippine, naquit le dernier du mois d'auguste de l'an de Rome 765 à Antium. Il fut élevé dans le camp de son père, et le surnom de Caligula lui fut donné d'une petite bottine qui faisait la chaussure militaire des Romains. Tibère mourut, et Caligula lui succéda à l'âge de vingt-cinq ans; il fut proclamé empereur par le sénat et le peuple avec le même empressement. Il ne tarda pas à surpasser Tibère en cruauté et à se livrer aux plus affreuses débauches. Il voulut se faire adorer comme un dieu et se distingua surtout par ses extravagances; il associa son cheval au collége des prêtres, et voulait le faire consul; il le faisait manger à sa table. Un tribun des gardes prétoriennes l'assassina la quatrième année de son règne, l'an 41 de J.-C. Chéréa délivra ainsi le peuple romain du tyran le plus féroce, sans aucune vertu. Caligula avait alors vingt-neuf ans; ce monstre se plaisait à voir souffrir, et c'est lui qui souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une tête pour la couper d'un seul coup.

CALIPPE, astronome grec, inventa un cycle dont la durée était de soixante-seize ans, c'est-à-dire qu'il quadrupla la période de Méton, diminuée seulement d'un quart de jour; par ce léger changement, sa période ramenait les mêmes positions du soleil et de la lune avec plus d'exactitude que celle de Méton ne le faisait au bout de 19 ans. Hipparque, par la suite, imagina un autre cycle beaucoup plus exact, et dont la durée était de trois cent quarante-cinq ans; mais la Grèce, accoutumée à ceux de Méton et de Calippe, ne l'adopta pas, quoique plus parfait.

CALIXTE. Il y a eu quatre papes de ce nom. Le premier souffrit le martyre en 222. Le deuxième tint le premier concile général de Latran, en 1123. Le dernier, élu concurremment avec Alexandre III, ne fut pas reconnu par l'église romaine.

CALLENDER (JAMES), historien anglais, né en Écosse, auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire impartiale des vices du gouvernement Anglais, en Europe, en Asie et en Amérique, depuis 1688 jusqu'en 1800*. Mort dans l'état de Virginie.

CALLESCHROS, architecte grec, vivait à Athènes 544 ans avant J.-C. Il fut un des quatre architectes que Pisistrate chargea de construire le temple de Jupiter olympien, qui ne fut fini que sept siècles plus tard, sous le règne de l'empereur Adrien.

CALLIAS. Il y a plusieurs personnages de ce nom dans l'histoire d'Athènes; le plus ancien est le fils de Phœnippus, de la famille des Eumolpides. Lorsque Pisistrate fut chassé d'Athènes, il fut le seul qui osa acheter ses biens mis en vente par le peuple. Il eut un fils qui fut père d'un second *Callias*. Celui-ci était dadouque (porte-flambeau), seconde dignité des prêtres d'Eleusis. Plutarque raconte à son sujet une anecdote assez singulière, qui lui fit donner le surnom de *Laccoploutos* (puits d'or). Il conclut avec Artaxercès cette paix célèbre, par laquelle ce prince s'engageait à laisser libres les villes grecques de l'Asie, etc. Son fils fut père d'un troisième *Callias*, qui fut aussi dadouque et se rendit célèbre par ses prodigalités. Xénophon, dans son *Banquet*, a laissé la description d'un repas qu'il donna. Nous avons encore *Callias*, poëte dramatique grec, fils de Lysimaque, qui composa des tragédies et des comédies; *Callias*, historien, né à Syracuse, et *Callias*, architecte grec, d'Arados en Phénicie, qui vivait 308 ans avant J.-C.

CALLIBIUS, Spartiate, se conduisit avec beaucoup d'insolence à Athènes, où Lysandre l'avait placé comme harmoste, après la bataille d'Ægos Potamos. Il approuva les mesures sanguinaires que prirent les trente tyrans contre ceux de leurs concitoyens dont les richesses tentaient leur cupidité.

CALLICLÈS, sculpteur grec, de Mégare. Un de ses meilleurs ouvrages était la statue de *Diagoras*, athlète vainqueur au pugilat. Il vécut environ 420 ans avant J.-C., et Pausa-

nias fait de lui un grand éloge. Il y eut un autre *Calliclès*, peintre, qui ne peignait que de petits tableaux, et qui est loué par Varron.

CALLICRATÈS, architecte grec, florissait à Athènes 444 ans avant J.-C. Le temple célèbre dit le *Parthénon* a immortalisé son nom ainsi que celui d'Ictinus, qui coopéra à la construction de ce monument élevé par Périclès, dans l'Acropolis ou citadelle d'Athènes. Une partie des colonnes, de l'entablement et des frontons, qui subsiste encore, suffit pour exciter l'admiration. Il y eut un autre *Callicratès* dont Pline, Plutarque, Elien et d'autres, font mention. Ce sculpteur s'attachait à faire des ouvrages d'ivoire d'une délicatesse et d'une petitesse excessives; il avait gravé des vers d'Homère sur des grains de millet, et fait un char attelé de quatre chevaux, qu'on pouvait cacher sous une aile de mouche. Enfin, un troisième *Callicratès*, né à Léontium, ville de l'Achaïe, fut, par ses trahisons et sa cupidité, l'un des principaux instrumens de la ruine de la Grèce; il mourut vers l'an 147 avant J.-C.

CALLICRATIDAS, Spartiate, commença à se faire connaître vers la fin de la guerre du Péloponèse, où les Lacédémoniens l'envoyèrent à Ephèse prendre le commandement de leur escadre. Il est cité par Plutarque et Cicéron. Dans une expédition maritime le vaisseau qu'il montait ayant été submergé sans qu'il pût se sauver, les Lacédémoniens furent complétement défaits l'an 406 avant J.-C. Il est un des derniers qui aient conservé l'ancien caractère spartiate.

CALLICRÈTE, fille de Cyané, courtisane de l'Ionie. Anacréon parle dans une de ses chansons de l'art avec lequel elle savait tyranniser les cœurs. Platon fait allusion à cette chanson dans son *Théagès*: c'est tout ce que l'on sait de cette Callicrète.

CALLIÈRES (François de), né en 1645, à Thorigny, membre de l'Académie française, fut employé par Louis XIV dans des négociations importantes. Le plus remarquable de ses ouvrages est le *Traité de la manière de négocier avec les souverains*, 2 vol. in-12, réimprimé à Paris, 1750, sous le titre de Londres.

CALLIGÈNE, médecin de Philippe II, roi de Macédoine. Persée, fils de ce prince, ayant tué son frère aîné, Démétrius, avait été obligé de s'enfuir. Lorsque Philippe tomba malade, Calligène connut qu'il touchait à sa fin; il dépêcha des courriers à Persée, et jusqu'à son arrivée il cacha la mort du roi aux grands et au peuple de Macédoine. Par ce moyen Persée s'empara facilement du trône, l'an 179 avant J.-C. Le récit de cet événement est dans Tite-Live.

CALLIMAQUE. On en compte trois: 1. *Callimaque*, capitaine athénien qui le premier fut revêtu de la charge de polémarque ou troisième archonte. Il commanda l'aile droite à la bataille de Marathon, l'an 490 avant J.-C., et combattit avec tant de valeur qu'il fut trouvé parmi les morts percé d'un si grand nombre de traits, que son corps resta debout quoique privé de vie. 2. *Callimaque*, sculpteur, peintre et architecte, né à Corinthe, se rendit célèbre dans les trois arts qu'il cultiva. Vitruve lui attribue l'élégante invention du chapiteau corinthien. Il inventa aussi le trépan dont se servent les statuaires pour fouiller dans le marbre. On n'est pas d'accord sur le temps où il vécut; il est probable que ce fut 450 ans avant J.-C. 3. *Callimaque*, célèbre poète et littérateur, né à Cyrène, ville grecque de la Libye. Il ne nous reste de ses nombreux ouvrages que des hymnes et des épigrammes; on en a une traduction française faite en prose par M. de La Porte du Theil, 1775, in-8, et une autre plus récente de M. le docteur Petit-Radel.

CALLIMÉDON, orateur athénien, contemporain de Démosthènes. Il est plus célèbre par son goût pour la bonne chère et les bouffonneries que par son éloquence. Il était d'une société de soixante personnes qui se réunissaient dans le temple d'Hercule à Diomies, bourg de l'Attique, pour dire et faire des plaisanteries. Philippe, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, leur envoya un présent pour qu'ils lui écrivissent ce qui se faisait

on se disait de risible dans leurs assemblées; on voit que les réunions de gourmands et de chansonniers ne sont pas modernes; mais ils n'ont plus de rois pour protecteurs.

CALLINICUS. Il y en a deux : l'un, second fils d'Antiochus IV, dernier roi de Commagène et de Jotapé; l'autre, sophiste et rhéteur, né dans la Syrie ou dans l'Arabie, qui vivait sous le règne de l'empereur Gallien. Il ne nous reste de lui qu'un fragment de discours à la louange de la ville de Rome, où il enseignait l'éloquence. Il est cité par Suidas.

CALLINIQUE, architecte, né à Héliopolis en Egypte, dans le septième siècle de l'ère chrétienne. Il se trouvait en Syrie en 670, à l'époque où le kalife Moavia menaçait Constantinople. Il passa secrètement dans le parti des Romains, et leur porta la célèbre invention du feu grégeois, dont il était l'auteur. L'empereur Constantin Pogonat s'en servit pour brûler la flotte des Sarrasins auprès de Cizique, et il paraît que cette découverte retarda de plusieurs siècles la chute de l'empire d'Orient.

CALLINUS, orateur et poète grec, dont Stobée nous a conservé quelques vers. Il était né à Éphèse. Athénée, Clément d'Alexandrie et Strabon, font mention de ce poète élégiaque, sans assigner l'époque à laquelle il appartient. On lui attribue l'invention de l'élégie; mais cette question se débattait du temps d'Horace, et n'est pas encore résolue aujourd'hui par les érudits.

CALLIPATIRA, fille de Diagoras de Rhodes, célèbre athlète. Mariée à Callianax, elle en eut deux fils: Euclès, qui remporta le prix du pugilat aux jeux olympiques; et Pisirrhodus, qui était encore enfant lorsque son père mourut, et qu'elle forma elle-même aux exercices de la gymnastique. Il remporta le prix aux jeux olympiques; elle assista à cette victoire en se déguisant en maître d'exercice. Voyez le récit que Pausanias fait à ce sujet.

CALLIPIDAS ou CALLIPIDES, acteur tragique contemporain de Sophocle, quoique beaucoup plus jeune, jouit d'une très-grande réputation. Lorsque Alcibiade revint à Athènes, il amena avec lui Callipidès, qui, revêtu de ses habits tragiques, donnait l'ordre aux rameurs. Quoique son jeu fût affecté, et que ses mouvemens ne fussent pas très-nobles, il se croyait un grand personnage, et avait de lui très-bonne opinion, défaut qui n'a pas cessé d'être assez commun de nos jours parmi les gens de sa profession. Il ne faut pas le confondre avec un autre *Callipidès*, espèce de bouffon qui s'était exercé à ne pas sortir de sa place tout en ayant l'air de courir. Son nom était devenu proverbe, pour désigner ceux qui se donnent beaucoup de mouvement pour ne rien faire.

CALLIPPUS, Athénien, disciple de Platon, était ami de Dion de Syracuse, qu'il fit assassiner pour s'emparer de l'autorité; mais il fut tué la même année, 351 avant J.-C., par ses soldats mutinés, et avec le même poignard qui avait servi à assassiner Dion. — Un autre *Callippus*, Athénien, fils de Mœroclès, se distingua par sa valeur lorsque les Gaulois firent une invasion dans la Grèce, l'an 279 avant J.-C., et fut général des Athéniens.

CALLISTE ou CALLIXTE, était un affranchi en grande faveur sous Caligula, et qui mourut la huitième année du règne de Claude. Adroit et fin, il croyait, dit Tacite, qu'il était plus sûr, pour se conserver, d'user de précautions que de mesures violentes. Aussi conserva-t-il ses jours et ses trésors.

CALLISTHÈNE. Il fut brûlé vif pour avoir mis le feu aux portes du temple de Jérusalem pendant que l'on y célébrait la victoire remportée par Judas Macchabée sur Nicanor, Timothée et Bacchides.

CALLISTHÈNES, né à Olynthe, ville de Thrace, environ 365 ans avant J.-C., philosophe grec, parent et disciple d'Aristote, qui le plaça auprès d'Alexandre. Il accompagna ce prince dans ses expéditions; mais sa vanité et son orgueil le lui rendirent insupportable. Alexandre le fit périr à la suite d'une conspiration où il fut ac-

cusé d'avoir trempé, l'an 328 avant J.-C., un autre *Callisthènes*, orateur athénien, contemporain de Démosthènes, se signala comme lui par sa haine contre Philippe et tout le parti macédonien; aussi fut-il un de ceux qu'Alexandre voulut faire chasser d'Athènes après la prise de Thèbes; mais on parvint à l'apaiser, et Callisthènes resta dans sa patrie. Il ne faut pas le confondre avec un autre *Callisthènes*, général athénien, qui, après avoir vaincu Perdiccas, roi de Macédoine, et fait une paix avantageuse avec lui, fut condamné à mort par les Athéniens, qui s'en repentirent le lendemain, dit Aristote.

CALLISTRATE, fils d'Empédus, capitaine athénien. Pausanias rapporte qu'ayant été vaincu près du fleuve Asinarus en Sicile, il se fit jour à travers les ennemis, arriva à Catane avec sa troupe, revint par le chemin de Syracuse fondre sur les vainqueurs qui pillaient son camp, en fit un grand carnage, et, se dévouant pour le salut des siens, périt glorieusement après leur avoir donné le moyen d'échapper et de retourner chez eux comblés de gloire. Un autre *Callistrate*, fils de Callicrate, Athénien, fut l'un des plus célèbres orateurs de son temps. Démosthènes l'ayant entendu plaider, fut si enchanté de son éloquence qu'il abandonna toutes ses autres études pour se livrer à la carrière oratoire, et il convenait lui-même qu'il n'avait jamais pu égaler Callistrate pour le débit. Cet orateur fut employé dans plusieurs ambassades; il finit par être exilé; ayant osé par la suite revenir à Athènes, sans être rappelé, il fut mis à mort. Il y a encore deux autres *Callistrate*, l'un sophiste, l'autre jurisconsulte; le dernier vivait sous les empereurs Sévère et Antonin Caracalla.

CALLIXÈNE, orateur athénien, fit condamner à mort les généraux qui avaient vaincu aux îles Argéruses, parce qu'ils n'avaient pas donné la sépulture aux morts. Bientôt le peuple détrompé força de fuir Callixène, qui mourut misérablement.

CALLON, sculpteur grec, vivait 432 ans avant J.-C. Il était de l'île d'Egine. Ses statues de Minerve, de Proserpine et son nom, sont cités par Pline et Pausanias. Un autre statuaire du même nom, né à Elis, s'illustra en jetant en bronze les statues de trente jeunes Siciliens qui se noyèrent dans le détroit en passant de Messine à Reggio. Il fut cependant moins célèbre que le sculpteur d'Egine.

CALLOT (Jacques), peintre, graveur et dessinateur, élève de Claude Henriet, né à Nancy en 1593, mort dans la même ville le 27 mars 1635. Il se livra particulièrement à la gravure en petit et à l'eau forte, et il y a excellé. Les curieux font le plus grand cas de ses ouvrages, recommandables surtout par la variété et la distribution des groupes, le contraste et l'expression des figures, le feu et l'abondance de son génie; il travaillait avec la plus grande facilité. Son œuvre est composé d'environ seize cents pièces. Ses dessins sont aussi très-recherchés; on y trouve encore plus d'esprit que dans ses gravures, auxquelles il doit cependant sa réputation. Henri, duc de Lorraine, se l'attacha par ses bienfaits. Après la prise de Nancy, sollicité par Louis XIII d'éterniser par la gravure le souvenir de cette conquête, il sut résister aux offres séduisantes du monarque, ainsi qu'aux menaces des courtisans : « Je me couperais le pouce, répondit-il, plutôt que de faire quelque chose de contraire à l'honneur de mon prince ou de ma patrie. » Louis le Juste reçut son excuse, et lui offrit une pension de 3000 livres, qu'il refusa. Il mourut épuisé de travail à quarante-deux ans.

CALMET (dom Augustin), savant bénédictin, né près de Commerci le 26 février 1672, mort à Sénones le 25 octobre 1757. Parmi ses nombreux ouvrages, le meilleur et le plus utile est son *Dictionnaire historique et critique de la Bible*, 4 volumes in-folio. Il a été traduit en latin, en allemand et en anglais. Ce laborieux écrivain était encore plus modeste que savant, il écoutait les critiques et en profitait; il accueillait les jeunes gens qui montraient des dispositions, et les aidait de ses conseils et de ses livres. Il refusa un évêché pour se livrer à l'étude.

Son *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament* et *ses Commentaires* sont fort estimés et ont obtenu plusieurs éditions. Voltaire a fait le quatrain suivant pour le portrait de dom Calmet.

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre,
Son travail assidu perça l'obscurité ;
Il fit plus, il les crut avec simplicité,
Et fut par ses vertus digne de les entendre.

CALONNE (Charles-Alexandre de), né le 20 janvier 1734 à Douai, où son père était premier président du parlement, mort à Paris le 29 octobre 1802. D'abord avocat, ensuite avocat-général au conseil provincial d'Artois ; procureur-général au parlement de Douai, maître des requêtes, il devint contrôleur général des finances, et succéda dans cette partie à M. Necker. Il accrut par sa prodigalité personnelle, et son envie d'obliger, le déficit de l'état. Il provoqua la première assemblée des notables, qui ne servit qu'à découvrir le mal sans y appporter de remède. Exilé par Louis XVI, il se retira en Angleterre en 1790 ; il y publia plusieurs ouvrages estimés sur la politique et sur les finances. Son caractère était franc et généreux, et il conserva beaucoup d'amis dans sa disgrâce ; comme homme public, il mérite des reproches : la vanité l'aveugla ; il mit d'ailleurs trop peu de dignité dans sa conduite et de sévérité dans ses mœurs.

CALPRENÈDE (Gautier de COSTES, seigneur de la), né à deux lieues de Sarlat, mort en 1663. Ses romans de *Cléopâtre* et de *Cassandre* sont remplis d'imagination et ont fait les délices d'un siècle poli. La Calprenède est moins connu aujourd'hui par ses ouvrages que par ces deux vers de Boileau :

Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon ;
Calprenède et Juba parlent du même ton.

Il a fait un grand nombre de tragédies : mais, à l'exception du *Comte d'Essex*, toutes sont détestables. Madame de Sévigné ne haïssait pas les grands coups d'épée que donnent les héros de ses romans ; mais le cardinal de Richelieu, quoique admirateur indulgent de la médiocrité, ne put s'empêcher de dire d'une des tragédies de Calprenède, que le moindre de ses défauts était d'être écrite en vers lâches : « Comment lâches ! s'écria l'auteur ; cadédis ! il n'y a rien de lâche dans la maison de la Calprenède. » Voyez Brioché.

CALPURNIE, femme de Jules-César, fille de Pison, rêva, la veille de sa mort, qu'on assassinait son époux entre ses bras, et voulut vainement le détourner de se rendre au sénat.

CALPURNIUS-FLAMMA (Marcus), a mérité d'être placé auprès des Curtius et des Décius par un dévouement aussi généreux, l'an de Rome 494. (Voy. l'histoire de la première guerre punique.) Un autre *Calpurnius* (Titus-Jule), contemporain de Némésien, natif de Sicile, qui vécut dans le troisième siècle, a laissé sept éclogues ou idylles qui ne sont pas sans mérite et se rapprochent de celles de Virgile. Il y en a une traduction française estimée, de Mairault, 1744, in-8, Bruxelles.

CALUSO (Thomas Valperga di Conti di MASINO), né à Turin en 1707, abbé piémontais, savant et littérateur, membre de l'Académie de Turin, correspondant de l'Institut de France, ami d'Alfiéri, qui l'appelait le *nouveau Montaigne*, fut directeur de l'Observatoire, astronome et professeur de grec et de langues orientales, et mourut le 1er avril 1815, laissant un grand nombre d'écrits latins, italiens et français.

CALVIN (Jean), fils d'un tonnelier, né à Noyon le 10 juillet 1509, mort à Genève le 27 mai 1564. Il fut le second chef de la réforme au seizième siècle, et donna son nom à sa secte. Comme théologien, Calvin fut au premier rang des hommes de son siècle par ses profondes connaissances, par sa sagacité, et, comme il s'en vantait, par l'art de *presser un argument*. Comme écrivain il mérite

de grands éloges; il fut aussi un grand jurisconsulte et un politique très-habile; mais ce n'est pas à tous ces titres qu'il doit sa plus grande célébrité: il est surtout connu comme chef d'un parti de la réforme. Heureux si sa réputation n'eût pas été souillée par le sang qu'il a fait répandre! On peut lire dans Bossuet un parallèle entre Luther et Calvin.

CALVO (Jean-Sauveur), connu sous le nom du *brave Calvo*, né à Barcelonne en 1625, passa au service de France, défendit Maestricht contre le prince d'Orange, qu'il força de lever le siége, devint lieutenant-général, se distingua en 1688 et 89, et mourut à Deinse, le 29 mai 1690.

CAMARGO (Marie-Anne CUPPI, dite), célèbre danseuse, née à Bruxelles en 1710, débuta dans cette ville, vint à Rouen, puis à Paris, où elle eut le plus grand succès, quitta l'Opéra en 1751, avec une pension de la cour, et mourut en 1770.

CAMBACÉRES (J.-J. RÉGIS de), né à Montpellier le 15 octobre 1753, mort à Paris en avril 1824. S'il n'eût pas voté la mort de l'infortuné Louis XVI, il ne mériterait, comme homme public, à peu près que des éloges. On doit dire à sa louange que pendant tout le cours de sa longue existence politique, et placé très-haut, il ne se rendit coupable d'aucun acte arbitraire et rendit d'éminens services aux hommes de tous les partis, et se distingua par un grand esprit de modération. — L'oncle du précédent se distingua dans la chaire, et mourut en 1802, laissant 3 vol. de *Sermons*, 1781.

CAMBON (Joseph), né à Montpellier en 1754, député du département de l'Hérault à la Convention, se fit remarquer de bonne heure dans les discussions sur les finances, et devint en quelque sorte le ministre de cette partie. C'est à lui qu'on doit la formation du grand livre de la dette publique. Pendant toute la durée du gouvernement impérial, il vécut au sein de sa famille, dans une campagne près de Montpellier, rentra dans la Chambre des représentans en 1815, fut forcé de quitter la France au second retour du roi, et mourut en 1820. à Saint-Just, près de Bruxelles.

CAMBRY (Jacques), né en 1760, mort en 1807, après avoir rempli diverses fonctions administratives et publié plusieurs ouvrages, est le fondateur de l'académie celtique.

CAMBERT, habile musicien, est le premier qui fit entendre aux Français une comédie lyrique. Il mourut à Londres en 1677, sur-intendant de la musique de Charles II.

CAMBYSE, fils et successeur de Syrus. Il porta la guerre en Egypte pour la punir de sa révolte, et en fit la conquête. Il fit d'autres expéditions qui ne furent pas heureuses, et se livra à plusieurs actes de cruauté. Ce prince sanguinaire mourut à Ecbatane dans l'Assyrie, l'an 522 avant J.-C., des suites d'une blessure qu'il s'était faite à la cuisse avec son sabre. Il ne laissa point d'enfans.

CAMDEN (Guillaume), célèbre antiquaire, surnommé le Strabon, le Varron et le Pausanias d'Angleterre. Né à Londres en 1551, de parens pauvres, mort le 9 novembre 1623, enterré à l'abbaye de Westminster. Il rechercha pendant une grande partie de sa vie les antiquités de la Grande-Bretagne, et publia un ouvrage intitulé: *Britanniæ descriptio*, qui est devenu la source où depuis cette époque ont puisé tous les historiens d'Angleterre; il parut pour la première fois en 1586. Il a aussi donné au public des annales du règne d'Elisabeth.

CAMERARIUS (Joachim I), littérateur et savant universel, l'un des grands hommes de l'Allemagne, et celui qui a le plus contribué aux progrès des sciences et des belles-lettres dans le seizième siècle, par les bonnes éditions et les versions qu'il a données d'un très-grand nombre d'auteurs grecs et latins, enrichies de commentaires, par divers ouvrages dont la plupart ont été long-temps classiques et sont encore estimés aujourd'hui. Né à Bamberg le 12 avril 1500, il mourut à Leipsick le 17 avril 1574. *Camérarius* (Joachim II), son fils, né à Nuremberg le 6 novembre 1534, est regardé comme l'un des plus savans médecins et des plus-

grands botanistes de son siècle. Il a laissé des ouvrages fort estimés, en allemand et en latin, sur la botanique. Il mourut dans sa ville natale le 11 octobre 1598. Ses quatre autres frères se firent aussi une réputation brillante comme jurisconsultes et médecins. Un autre *Camérarius*, né à Tubingen le 17 février 1665, contribua beaucoup à faire connaître la distinction du sexe des plantes, sur laquelle Linnée a depuis établi son ingénieux système. Il mourut le 11 septembre 1721, âgé de 56 ans, et laissa dix enfans.

CAMERS (Jean), cordelier, est l'un des savans du quinzième siècle qui ont le plus contribué au rétablissement des bonnes études. On lui doit un grand nombre d'éditions d'auteurs classiques à la plupart desquelles il a joint des notes. Il était né en Italie en 1558, et mourut dans un âge très-avancé.

CAM-HO, empereur de la Chine, célèbre par sa justice, par ses talens, et par la protection qu'il accorda aux artistes et aux savans européens, mourut en 1724.

CAMILLA (Jacoma Sintonia VERONÈSE, plus connue sous le nom de), née à Venise en 1735, entra à la comédie italienne, y fut applaudie comme danseuse et comme actrice, et mourut à Paris en 1768.

CAMILLE (Marcus-Furius-Camillus), général romain, illustre par ses vertus militaires et civiles. Il fut cinq fois dictateur : accusé de péculat, il s'exila volontairement, et fut condamné à l'amende par contumace. Rome ayant été prise par les Gaulois, le sénat crut devoir le rappeler; il vint au secours de son ingrate patrie, et en chassa les barbares. Il mourut de la peste qui désola Rome, l'an 365 avant J.-C. Un autre *Camille* (Furius), proconsul d'Afrique sous le règne de Tibère, défit les Maures et les Numides, commandés par Tacfarinas.

CAMINATZIN, neveu de Montezuma, empereur du Mexique, fit de vains efforts pour délivrer sa patrie du joug des Espagnols, et périt les armes à la main au siége de Mexico, en 1521.

CAMMA, veuve de Sinatus, était célèbre par sa beauté : Sinorix étant devenu amoureux d'elle, avait fait périr son mari ; ayant appris cet assassinat, elle dissimula son ressentiment et feignit de consentir à l'union qu'il sollicitait avec tant d'ardeur. Camma, après avoir prononcé les paroles et fait le serment d'usage, prend en main le vase qu'elle avait rempli de poison, en boit une partie et présente la coupe à Sinorix, qui boit le breuvage qui lui est offert. Camma ne pouvant alors dissimuler sa joie : « Je meurs contente, s'écria-t-elle, mon époux est vengé ! » Ce trait historique a fourni à Th. Corneille le sujet de sa tragédie de *Camma, reine de Galatie*. Jean de Hays en avait déjà composé une en sept actes sur le même sujet en 1578.

CAMOENS (Louis), le plus célèbre des poètes portugais, naquit à Lisbonne en 1517. Il se fit soldat, perdit l'œil droit d'un coup de fusil devant Ceuta, et ne fut pas récompensé. On mit dans l'oubli ses blessures et ses talens; indigné, il s'embarqua pour les Indes en 1553; ayant fait une satire qui déplut au vice-roi de Goa, il fut exilé à Macao. C'est là qu'il composa sa *Lusiade*. Rappelé de son exil, il fit naufrage à l'embouchure de la rivière Mécon, en Cochinchine, et se sauva à la nage en tenant dans sa main hors de l'eau les feuilles de son poëme, seul trésor qu'il dérobait à la mer, et dont il prenait plus de soin que de sa propre vie. De retour à Goa, il y fut persécuté par un nouveau vice-roi, et retenu en prison pour dettes. Cependant il revint à Lisbonne en 1569, seize ans après avoir quitté l'Europe. Il y tomba dans une si grande misère qu'un esclave, qu'il avait ramené de l'Inde, mendiait dans les rues pour fournir à sa subsistance. Enfin le héros de la littérature portugaise mourut à l'hôpital en 1579, dans la soixante-deuxième année de son âge. Quinze ans après un monument lui fut élevé. La traduction française de la *Lusiade*, par Laharpe, n'est pas estimée.

CAMPAN (Henriette GENET, femme), fille d'un premier commis des affaires étrangères, reçut sous les yeux de son père une éducation tel-

lement soignée qu'elle fut nommée à 15 ans, lectrice des princesses filles de Louis XV; épousa en 1770 M. Campan, secrétaire intime de la reine, donna les preuves les plus touchantes de dévoûment à sa protectrice, et voulut s'enfermer avec elle au Temple. Après le 9 thermidor, elle ouvrit à St.-Germain en Laye, un pensionnat qui devint célèbre. Parvenu à l'empire, Napoléon, plaça madame Campan à la tête de la maison d'Ecouen instituée par lui pour l'éducation des filles de la légion. Madame Campan quitta cette place à la restauration, et vit sa famille en butte à des revers imprévus, perdit son fils unique, et mourut à Mantes le 16 mars 1822. On a d'elle des *Mémoires* sur la vie privée de Marie-Antoinette, *reine de France*, Paris, 1822, 3 vol. in-8°, et un traité de *l'éducation des femmes*, 2 v. in-8°, Paris, 1824.

CAMPBELL (Jean), duc d'Argyle, né en 1671, se distingua dans les batailles de Chamillier, d'Oudenarde et de Malplaquet. Ambassadeur en Espagne en 1711, il y commanda en chef toutes les forces anglaises; en 1716, il força le prétendant à sortir du royaume, mourut en 1743, et fut enterré à Westminster.

CAMPEN, architecte et dessinateur, né à Harlem, mort à Amsterdam en 1638. L'hôtel-de-ville d'Amsterdam ayant été consumé par un incendie, Campen le reconstruisit dans un style noble et majestueux. On prétend que cet édifice, le plus beau qu'il y ait en Hollande, coûta soixante-dix-huit millions.

CAMPER (Pierre), médecin et naturaliste, né à Leyde le 11 mai 1722, mort le 7 avril 1789, concourut souvent pour les prix proposés par les académies, dont les plus renommées l'admirent dans leur sein, fut nommé en 1785, par l'académie des sciences, à l'une des huit places de ses associés étrangers, fit plusieurs découvertes importantes consignées dans ses nombreux Mémoires, et a mérité les éloges de Condorcet, de Vicq d'Azir et de Cuvier.

CAMPHUYS (Jean), né à Harlem en 1634, fut apprenti orfèvre dans sa jeunesse; à vingt ans il entra au service de la compagnie des Indes, et passa dans cette contrée, où, par ses talens et sa bonne conduite, il s'éleva de grade en grade, et au bout de trente ans il fut nommé à l'emploi de gouverneur général à Batavia. Parvenu au comble des honneurs et de la richesse, il n'oublia point son origine, et fit mettre un marteau d'orfèvre dans ses armoiries. Il est auteur d'un ouvrage très-estimé : *Histoire de la fondation de Batavia*. Il mourut dans cette ville en 1695.

CAMPI (le baron Toussaint), lieutenant-général, officier de la légion-d'honneur, général de brigade en 1813, inspecteur-général de l'infanterie en 1819 et 1820, rentra en activité après la révolution de 1830, est mort à Lyon; le 12 oct. 1832, commandant la division d'infanterie en garnison dans cette ville, et dans un âge où il pouvait rendre de nouveaux services à son pays.

CAMPILLO (Dom Joseph del), ministre de Philippe V, roi d'Espagne, publia en 1742, en espagnol, deux *mémoires* piquans, le premier intitulé : *Ce qu'il y a de trop et de trop peu en Espagne*, et le deuxième *l'Espagne réveillée*.

CAMPISTRON (Jean Galabert de), de l'académie française, né à Toulouse en 1656, mort dans la même ville le 11 mai 1723. Il obtint des conseils de Racine et fit un très-grand nombre de tragédies, parmi lesquelles on cite *Andronic*, *Alcibiade*, *Phocion*, *Tiridate*, etc., les opéras d'*Acis et Galathée*, d'*Achille* et d'*Alcide*. Toutes ses tragédies, à l'exception de *Virginie* et de *Pompeia*, furent très-applaudies aux représentations, et ne soutinrent pas ce succès à la lecture; l'ordonnance en est sage et régulière, le style naturel, mais très-faible. Sa comédie du *Jaloux désabusé* prouve qu'il avait plus d'une sorte de mérite. Ses œuvres, recueillies en 3 volumes in-12, ont eu dix ou douze éditions. Campistron donna des preuves de valeur à la bataille de Steinkerke : il accompagnait le duc de Vendôme, à qui il fut attaché toute sa vie, et dont il fut le secrétaire des commandemens. Son

frère *Campistron* (Louis de), jésuite, cultiva aussi les lettres, et suivit également le duc de Vendôme dans ses campagnes d'Italie.

CAMPOMANES (Don Pedro Rodriguez, comte de), célèbre ministre Espagnol, de l'académie de Madrid, de celle des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, né dans les Asturies au commencement du dix-huitième siècle, fut disgracié, soutint sa disgrâce avec dignité, et mourut à Madrid en 1789. On a de lui plusieurs ouvrages estimés sur l'histoire, l'économie politique, etc., etc.

CAMPRA (André), musicien célèbre né à Aix le 4 décembre 1660; mort à Versailles le 29 juillet 1744, s'unit aux premiers poètes de son temps et travailla pour l'académie royale de musique, dont il fut un des plus fermes soutiens. On a de lui une foule de tragédies-opéras et de ballets. Intermédiaire entre Lulli et Rameau, il contribua autant qu'eux à tirer de la barbarie la musique française. Ses compositions, sans être aussi savantes que celles de Rameau, qui chez nous créa l'harmonie, ont plus de naturel, de vérité que celles de Lully, et présentent un progrès sensible vers le but indiqué au génie. Aujourd'hui elles ne seraient pas supportables.

CAMUEL, fils de Sephtan, de la tribu d'Ephraïm. Il fut l'un de ceux désignés par le Seigneur pour procéder au partage de la terre promise.

CAMULOGÈNE, général gaulois dont César parle dans ses *Commentaires*. Il commandait en chef les Parisiens, dont le chef-lieu était Lutétie, lorsque Labiénus, lieutenant de César, s'approcha de cette ville. Il périt les armes à la main dans le combat livré entre les Gaulois et les Romains dans la plaine d'Issy et de Vaugirard.

CAMUS (Jean-Pierre), évêque de Belley, né à Paris le 3 novembre 1582, mort le 26 avril 1652. Il écrivit contre les moines, et les accabla de railleries et même de turlupinades, suivant le mauvais goût du temps. Ses romans *spirituels* sont à peu près oubliés, ainsi que ses sermons remplis de pointes et de quolibets. Il était le premier à convenir qu'il manquait de jugement. Il fut l'ami de saint François de Sales. *Le Camus* (Etienne) cardinal, évêque de Grenoble, né à Paris en 1632, mort le 12 septembre 1707. Il a fait plusieurs ouvrages; les pauvres furent ses amis pendant sa vie et après sa mort, car il leur laissa tout ce qu'il possédait; il était bon et indulgent. Un de ses curés se plaignait un jour à lui de ne pouvoir empêcher ses paroissiens de danser les dimanches et fêtes. « Eh monsieur! répondit le prélat, laissez-leur au moins la liberté de secouer leur misère. »

CAMUS (Alexandre Gaston), avocat du clergé, membre de l'académie des Inscriptions et de l'Institut, né à Paris en 1740. député à l'assemblée constituante, puis à la Convention, archiviste de l'état, prit une grande part à la constitution civile et à toutes les discussions importantes sur l'administration. Livré aux Autrichiens, il fut, en 1795 échangé contre la fille de Louis XVI, entra au conseil des Cinq-Cents en 1796, en sortit en 1797, et mourut en 1804. Le plus important de ses ouvrages c'est la traduction de l'*Histoire des animaux*, d'Aristote, publiée avec le texte en regard, 2 vol. in-4°, 1783.

CAMUSAT (Jean), célèbre imprimeur-libraire sous Louis XIII. C'était pour un auteur un titre à la faveur publique lorsqu'il s'était chargé de son manuscrit. Il avait pris pour devise la Toison-d'Or avec ces mots : *Tegit et quos tangit inaurat.* Il dut à sa réputation de ne publier que de bons ouvrages, d'être choisi par l'académie française pour son libraire, lors de sa première organisation en 1634. En cette qualité il était tenu d'assister aux séances et d'y servir comme d'huissier. Plusieurs fois il fut chargé de faire pour l'académie des complimens ou des remercîmens, et il s'en acquitta fort bien. Lorsque Camusat mourut en 1659, il fut arrêté, dit Pélisson dans son *Histoire de l'académie françoise*, qu'on lui ferait un *service*, et ce fut, ajoute-t-il, l'honneur que cette compagnie rendit à son libraire.

CANACHUS, sculpteur grec, frère d'Aristoclès, et l'élève de Polyclète

qu'il n'égala point. Outre ses principaux ouvrages, il fit trente-une statues de bronze qui furent érigées dans le temple de Delphes, en l'honneur des chefs grecs vainqueurs des Athéniens au combat d'Egos-Potamos. Cicéron et Pausanias parlent de ce sculpteur né à Sycione, et qui florissait 400 ans avant J.-C.

CANCLAUX (Jean-Baptiste-Camille, comte de), lieutenant-général des armées françaises, commanda deux fois en chef l'armée de l'Ouest, et sauva Nantes assiégé par 60,000 Vendéens. Ambassadeur à Naples jusqu'en 1799, sénateur, pair de France, il mourut à Paris le 30 décembre 1817.

CANDACE, nom commun aux reines d'Ethiopie.

CANDALE (Henri de Nogaret, duc de Candale), fils aîné du fameux duc d'Epernon, servit le grand duc de Toscane contre les Turcs, commanda en 1624, dans la Valteline, contre l'Espagne, passa à Venise comme généralissime, revint en France, commanda les armées de Guyenne, de Picardie et d'Italie, en qualité de lieutenant-général, et mourut en 1639. Louis-Charles-Gaston de Nogaret de Foix, duc de Candale, son neveu, se distingua dans les guerres de Catalogne, y commanda en chef, et mourut à Lyon en 1656, avec la réputation de l'homme le plus brillant et le plus galant de son temps.

CANDAULE, nommé Myrsile par les Grecs, était fils de Myrsis, roi de Lydie, de la race des Héraclides. Il succéda à son père; il aima les arts; Pline en cite des preuves. Sa femme le fit assassiner par Gygès, aux regards duquel il l'avait exposée sans voile par vanité. Hérodote raconte cet événement de cette manière, et Plutarque tout différemment. Candaule régna dix-huit ans, et fut le dernier roi de la maison des Héraclides.

CANDORIER (Jean), maire de la Rochelle, sous le règne de Charles V, parvint, par un stratagème rapporté par Froissart, à chasser les Anglais qui occupaient la citadelle.

CANGE (Charles du Fresne, sieur du), né à Amiens le 18 décembre 1610, mort le 23 octobre 1688. Il fut trésorier de France dans sa patrie. On lui doit un grand nombre d'ouvrages savans, parmi lesquels on recherche surtout ses *Glossaires grec et latin*.

CANITZ (Frédéric-Rodolphe-Louis, baron de), poète allemand, né à Berlin en 1654, conseiller d'état sous l'empereur Frédéric I et Léopold, passa pour le Pope de l'Allemagne, et mourut à Berlin en 1699. Ses poésies ont été publiées sous le titre de *Délassemens poétiques*, Berlin, 1700, in-12.

CANNING (George), ministre d'état anglais, né à Londres le 11 avril 1770, d'une famille ancienne, reçut une excellente éducation, malgré la position de sa mère, réduite à prendre le parti du théâtre. A son entrée dans la chambre des communes, il soutint Pitt et suivit les différentes formes de ce ministère. En 1807 il se battit avec lord Castlereagh et fut blessé. En 1822, nommé gouverneur de l'Inde, il allait partir, quand la mort du marquis de Londonderry le fit appeler au ministère des affaires étrangères qu'il occupa jusqu'au 12 avril 1827. Devenu premier ministre avec la faveur des Whighs qui pour la première fois, lui prêtèrent leur appui, il mourut pauvre, le 8 août de la même année. Les grandes mesures qui signalent sa vie ministérielle, sont la reconnaissance des états de l'Amérique méridionale, le maintien de l'indépendance du Portugal, et le traité conclu entre l'Angleterre, la Russie et la France en faveur de la Grèce.

CANNIZARES (D. Joseph de), auteur dramatique espagnol, vivait à la cour de Madrid dans le dix-septième siècle. Il a composé un grand nombre de pièces, et il se distingua principalement dans la comédie d'intrigue. On estime son *Musico por el amor*, et surtout son *Domine Lucas*, pièce à caractères, et l'une des plus régulières du théâtre espagnol.

CANO (Alonzo ou Alexis), né à Grenade en 1600, mort en 1676, l'un des plus grands artistes que l'Espagne ait produits : il fut à la fois

peintre, sculpteur et architecte. Quand il n'avait pas d'argent pour faire l'aumône, ce qui lui arrivait souvent, il prenait un papier et faisait au mendiant un dessin qu'il lui donnait, en lui enseignant où il pouvait le vendre.

CANO (SÉBASTIEN DEL), navigateur Biscaïen, au dixième siècle, embarqué comme maître à bord d'un des navires (la *Conception*) de l'escadre de Magellan, puis commandant du navire la *Victoire*, contribua en cette qualité à l'établissement d'un comptoir espagnol, reconnut les îles d'Amboine, Timor, Totor, etc., et arriva au port de San-Lucar en Andalousie, après une navigation de plus de trois ans. Mourut en 1526, pendant un nouveau voyage sur la mer du Sud. *Cano* (Jacques), navigateur Portugais, découvrit le Congo, explora plus de 208 lieues de terres au-delà du Zayre, et mourut à Lisbonne en 1486.

CANOVA (ANTOINE), marquis d'Ischia, célèbre sculpteur italien, né en 1747 à Passagno dans les états Vénitiens, mourut à Venise le 12 octobre 1822. Ses statues, ses bas-reliefs et ses autres ouvrages de sculpture sont très-nombreux; on en compte plus de soixante-dix, parmi lesquels on remarque surtout son *Mausolée de Clément XIV*, *l'Amour et Psyché couché*, *Psyché enfant*, *Madeleine repentante*, l'un de ses chefs-d'œuvre, ou du moins le plus populaire de ses ouvrages, *le Mausolée de Marie Christine*, archiduchesse d'Autriche, *Vénus sortant du bain*, *le Mausolée d'Alfieri*, *la Côncorde*, etc. Il sut associer l'imitation de la nature aux beautés idéales de l'antique. Il avait été appelé à Paris en 1802 par Bonaparte, alors premier consul, et accueilli avec distinction. En 1815, lorsque les monumens des arts réunis dans le musée du Louvre furent rendus à leurs anciens propriétaires, Canova fut choisi par le pape pour présider à la reconnaissance et à la translation de ceux qui appartenaient à Rome. Il vint à cet effet à Paris dans le courant d'août, avec le titre *d'ambassadeur* du pape. Comme il procéda fort rigoureusement, un ministre français lui dit qu'il aurait dû prendre le titre d'*emballeur* de S. S.

CANTACUZÈNE (JEAN), empereur d'Orient. D'une famille noble de Constantinople, favori et ministre d'Andronic Paléologue le Jeune, il usurpa l'empire après sa mort en 1342, et le restitua ensuite à Jean Paléologue, son pupille, auquel il appartenait légitimement. Il se retira alors dans un monastère, où il écrivit l'histoire de son temps en 3 vol. in-fol. Il en a paru une version latine en 1603. Il fut grand prince, bon politique, excellent général, et regretté de ses sujets.

CANTHARA. Agrippa, tétrarque de la Judée, lui fit obtenir la grande sacrificature; mais il fut obligé de s'en démettre en faveur de Matthias, frère de Jonathas.

CANTHARUS, sculpteur grec, né à Sycione, trois cents ans av. J.-C., fut l'élève d'Eutychides. Il fit un grand nombre d'ouvrages recommandables, mais aucun ne fut rangé parmi les chefs-d'œuvre de l'art. Un autre *Cantharus* inventa ces vases de terre auxquels on donna le nom de *Canthares*.

CANULÉIUS, tribun du peuple à Rome, excita un soulèvement, à la faveur duquel il fit rendre, l'an 445 avant l'ère chrétienne, le décret qui autorisait les alliances des plébéiens avec les patriciens.

CANUS (JULIUS), Romain mis à mort par l'ordre de l'empereur Caligula. Il mourut en vrai philosophe. Senèque l'admire dans son traité *de Tranquillitate animi*.

CANUT Ier, roi d'Angleterre et de Dannemarck, monta sur ces deux trônes réunis, l'an 1015, remplit à deux reprises le premier de ces royaumes, d'incendie et de carnage, vainquit la Suède, et conquit la Norwège. D'abord cruel et injuste, puis équitable et humain, il finit par être dévot et superstitieux, fit un pélerinage à Rome, couvrit le sol anglais d'églises et de monastères, et mourut en 1036, après un règne de vingt ans, à Shaftsbury, ayant mérité le titre de *Grand*, pour sa puissance et ses conquêtes, plutôt que pour ses vertus. Son testament assigna au premier de ses fils la Norwège, au 2e l'Angleterre et au 3e le Dannemarck. — Plusieurs rois de

Danemarck et de Suède ont porté le même nom.

CAPELLA (MARTIANUS-MINEUS-FÉLIX), écrivain latin, né, selon les uns, vers l'an 490 avant J.-C., ou, selon d'autres, dans le huitième siècle de l'ère chrétienne, sous le règne des deux Gordiens. On a de lui un ouvrage intitulé *Satyricon*, espèce de petite encyclopédie en 9 liv., mélanges de prose et de vers. La dernière édition complète est celle de Lyon, 1619, in-8. — Un autre *Capella*, poète élégiaque, dont il n'est rien resté, est loué par Ovide.

CAPITO (ATTIUS), fils d'un préteur. Il fut l'un des plus grands jurisconsultes de son siècle. Auguste le porta au consulat. Il flétrit son caractère en devenant l'un des flatteurs de Tibère. Tacite ne l'a pas épargné.

CAPITOLINUS (T. QUINCTIUS), frère du célèbre Cincinnatus, fut élu consul pour la première fois avec Appius Claudius, père du décemvir. Il était très-aimé du peuple; ce fut lui qui arracha Appius à la vengeance de la multitude, et fit adopter la loi que les tribuns seraient élus par les curies et non par les tribus. Il marcha contre les Eques, et revint à Rome chargé d'un riche butin; on lui décerna le surnom de *père des soldats*. Appius était appelé le *tyran de l'armée*. Consul une seconde fois avec Q. Servilius Priscus, et vainqueur des Eques et des Volsques, il fut honoré du triomphe; le sénat et le peuple se rendirent avec lui au Capitole; il fut surnommé alors Capitolinus. Il fut nommé consul une troisième et une quatrième fois, puis le fut une cinquième et une sixième; enfin lieutenant-général du dictateur Mamercus Æmilius, il combattit et vainquit l'armée des Falisques, des Fidénates et des Véïens.

CAPITOLINUS (JULIUS), historien romain des 3e et 4e siècle de J. C., un des six écrivains de l'histoire d'Auguste, a laissé les vies d'Antonin le pieux, de Marc-Antonin le philosophe (Marc-Aurèle), de Vérus, de Pertinax, d'Albin, de Macrin, des deux Maximin, de Maximin le jeune, des trois Gordiens, de Maxime et de Balbin, imprimées avec les œuvres de Spartien.

CAPO D'ISTRIA (JEAN, COMTE DE), né à Corfou, conseiller d'état de l'empereur de Russie, secrétaire d'état, grand-croix de l'ordre de Saint-Vladimir, de la première classe, grand-croix de l'ordre de Saint-Léopold d'Autriche et de celui de l'Aigle-rouge de Prusse, était, en 1813, ministre-plénipotentiaire en Suisse; appelé à Vienne en 1814, il y prit part au congrès qui s'y tint, fut, à Hagueneau, un des trois commissaires chargés d'entendre les propositions des cinq plénipotentiaires français, suivit son maître à Paris, où il conclut avec ses collègues le traité de paix définitif avec la France, et le signa le 20 novembre 1815. Elevé depuis à la présidence de la Grèce, il tint dans cette position critique une conduite qui a été jugée diversement, excita des mécontentemens et des haines qu'il n'était guère possible d'éviter, et mourut assassiné en décembre 1831; son meurtrier fut massacré sur le champ et le frère de l'assassin fusillé peu de jours après.

CAPONI (AUGUSTIN), l'un des conjurés pour enlever, en 1513, aux Médicis l'autorité qu'ils avaient recouvrée l'année précédente, avec l'appui d'une armée étrangère. La conspiration ayant été découverte par son imprudence, lui et Paul Barcoli eurent la tête tranchée. Le célèbre Machiavel, l'un des conspirateurs, après avoir été condamné à une prison perpétuelle, reçut sa grâce de Léon X.

CAPPERONNIER. Trois littérateurs, tous parens, ont porté ce nom. Le plus connu est Jean, neveu du précédent, né à Mont-Didier en 1716, mort en 1775, bibliothécaire du roi, membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, après avoir publié des éditions de plusieurs auteurs latins. Son neveu, Jean-Augustin, fut aussi un des conservateurs de la bibliothèque royale.

CAPRARA (JEAN-BAPTISTE), cardinal, archevêque de Milan, comte et sénateur du royaume d'Italie, grand dignitaire de l'ordre de la couronne de Fer, né à Bologne en 1733,

remplit avec distinction les missions que lui confièrent Benoît XIV et Clément XIII. Légat à *latere* près le gouvernement consulaire, il conclut le concordat qui rendit la paix à l'église catholique, sacra Napoléon roi d'Italie, dans la cathédrale de Milan, mourut à Paris en 1810, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Geniève le 23 juillet.

CARACALLA, empereur romain, ainsi nommé d'un habillement gaulois qu'il se plaisait à porter, naquit à Lyon en avril 188. Sa vie ne fut qu'un enchaînement de cruautés et de folies. Il fit poignarder son frère Géta dans les bras de sa mère, et périr ses amis et les habitans d'Alexandrie qui n'avaient pas approuvé ce crime. Il persécuta les savans, et épuisa toutes les provinces par ses impôts et ses exactions, pour enrichir les soldats qu'il voulait s'attacher. Une de ses manies fut d'imiter Alexandre, et ses expéditions militaires ne furent que des extravagances. Il acheta la paix des Germains à prix d'argent, et se décora du titre de *Germanique*, de *Parthique*, sans avoir vaincu ni même vu les Parthes. Un centenier des prétoriens le tua le 18 avril 217.

CARACCIOLI (LOUIS-ANTOINE DE), né à Paris en 1721. Il était d'une branche de la maison napolitaine de ce nom, et d'un père ruiné par le système de Law. Il voyagea beaucoup et jamais ne connut l'aisance de la fortune. La nomenclature des ouvrages qu'il composa pour vivre serait trop longue ; il est surtout connu par les *Lettres intéressantes de Clément XIV*, Paris 1775, 2 vol. in-12, dont il est resté malgré lui l'auteur, quoiqu'il ait protesté constamment qu'il n'en était que le traducteur ; il mourut à Paris le 29 mai 1803, ne laissant à son fidèle domestique que vingt-quatre francs pour tout héritage.

CARACCIOLO (DOMINIQUE), marquis, né à Naples en 1715, fut ambassadeur en France, en Angleterre, vice-roi de Sicile et ministre des affaires étrangères à Naples, et mourut en 1789. C'est à son retour d'Angleterre, qu'il disait en riant que la lune de Naples était plus chaude que le soleil de ce pays, et qu'il n'y avait trouvé de fruits mûrs que des pommes cuites.

CARACTACUS, roi des Silures (peuple de la Grande-Bretagne), brava pendant neuf ans la puissance des Romains. Vaincu et livré par Castrimandua, reine des Brigantes, chez laquelle il avait cherché un asile, il fut conduit à Rome ; il y conserva auprès de l'empereur Claude la fierté de son caractère. Celui-ci le renvoya chargé de présens exercer dans sa patrie une puissance qu'il ne devait plus tourner contre les Romains. Il mourut l'an 54 de J.-C. Tacite a peint à grands traits l'héroïsme de ce roi, qui a fourni le sujet d'une tragédie anglaise fort estimée.

CARANUS, fils d'Aristomidas, aida Phidon, son frère, à monter sur le trône de ses ancêtres. Il se mit ensuite à la tête des mécontens et les emmena dans la Macédoine, où il s'empara d'abord d'Edesse. Ayant ensuite chassé du pays Mydas, roi des Briges, il jeta les fondemens du royaume de Macédoine, vers l'an 800 avant J.-C.

CARAUSIUS (MARCUS-AURÉLIUS-VALÉRIUS), général Romain, né dans la Gaule-Belgique au troisième siècle de l'ère chrétienne ; chargé par l'empereur Maximilien de protéger les côtes de l'Armorique et de la Grande-Bretagne, passa dans cette île, s'y fit proclamer empereur, battit Maximien, et le força à lui laisser la possession de ce pays, fut associé à l'empire, et bientôt après assassiné en 294 par un de ses officiers nommé Allectus, qui revêtit la pourpre impériale.

CARAVAGE (MICHEL-ANGE DE), peintre, né à Caravaggio dans le Milanais, en 1569, mort en 1609. Il fut d'abord compagnon maçon ; mais bientôt s'étant appliqué à l'étude de la peinture, il ne tarda pas à devenir célèbre. Il règne dans tous ses ouvrages un goût bizarre et irrégulier. Son humeur querelleuse remplit sa vie d'amertume.

CARBON (CAÏUS), fut un des plus grands orateurs de son temps. Cicéron en parle avec éloge. Il fut tribun

du peuple et consul. Accusé par L. Crassus, il se donna la mort. Cicéron, dans ses lettres familières, parle aussi du sénateur *Carbon* (Arvina), qui perdit la vie dans le massacre que fit au sénat le préteur Brutus Damasipus, par l'ordre de Marius le fils. *Carbon* (Cnéius Papirius), fils de Caïus Papirius, fut soupçonné de complicité dans le crime de péculat dont on chargea la mémoire de son père. Il fut consul avec Cinna et avec le fils de Marius, et lutta contre Sylla pour lequel Pompée s'était déclaré. Ayant abandonné l'Italie et son armée, il se réfugia en Afrique, puis dans l'île de Cossura. Conduit garotté aux pieds de Pompée, ce général le fit mettre à mort et envoya sa tête à Sylla, l'an de Rome 670.

CARCINUS d'Agrigente, poète tragique et comique, florissait un peu avant l'époque de Philippe, roi de Macédoine. Il se trouva avec le philosophe Eschyne à la cour de Denys. Il composa quatre-vingt-dix-huit pièces; Aristote et Diodore, en parlent avec éloge. Un autre poète tragique de ce nom, et contemporain du premier, était d'Athènes. On lui attribue cent soixante pièces. L'obscurité de son style était passée en proverbe : *C'est du Carcinus*, disait-on pour désigner une diction pénible et entortillée. Aristophane tourna en ridicule la vanité de ses trois fils.

CARDAN (Jérôme), médecin et géomètre, né à Pavie en 1501, mort en 1575 suivant de Thou, et en 1576 suivant Bayle. Il fut professeur de mathématiques à Milan, et donna des leçons de médecine. Il était superstitieux et donnait dans l'astrologie; mais la géométrie lui a l'obligation de problèmes très-délicats, et on lui doit la lampe qui porte son nom, dont la suspension sert aux boussoles, pour ne jamais renverser. Il avait les discours et les fantaisies d'un insensé; sa dernière folie fut de se laisser mourir de faim, pour justifier la prédiction qu'il avait faite de sa mort. Ce fait a été contesté. On a recueilli ses œuvres en dix volumes in-folio, compilation immense de rêveries et d'absurdités.

CARDONNE (Denis-Dominique), savant orientaliste, né à Paris en 1720, mort le 25 décembre 1783. Il passa vingt ans à Constantinople ; à son retour il fut nommé secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, censeur royal et inspecteur de la librairie. On lui doit l'*Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, sous la domination des Arabes*, 3 volumes in-12 ; et des *Mélanges de littérature orientale*, 1770, 2 volumes in-12, qui eurent beaucoup de succès.

CAREY (Harry), poète anglais du dix-huitième siècle qui fut aussi musicien. Il vécut toujours dans un état voisin de l'indigence, et se tua en 1744. Il y a beaucoup d'esprit et de gaîté dans ses petits ouvrages. Il a publié entre autres un recueil de cent ballades anglaises, et c'est de lui qu'est le fameux chant *God save great George our king, etc.* (Dieu conserve le grand George notre roi, etc.). Dans ses poésies et chansons il conserva toujours le respect dû à la décence, et un esprit de satire mesurée.

CAREZ (Joseph), imprimeur à Toul, mort sous-préfet de cette ville en 1801. Il était passionné pour le perfectionnement de l'imprimerie, et doit être considéré comme l'inventeur du clichage, procédé auquel tient la beauté d'exécution du stéréotypage. Il donnait à ses éditions le nom d'*omotypes*, pour exprimer la réunion de plusieurs types en un seul.

CARIBERT ou CHEREBERT, l'aîné des fils de Clotaire I, eut en partage le royaume de Paris, et commença à régner en 561. Il était ami des lettres. C'est sous son règne que commença la puissance des maires du palais, qui dans la suite absorba celle des rois. Il ne faut pas le confondre avec Chérebert, son frère, roi d'Aquitaine. Il mourut en 567.

CARIGNAN (Thomas-François de Savoye, prince de), né en 1596. Son caractère actif et inconstant le jeta dans plusieurs partis, et pendant vingt ans il fit la guerre avec succès. En 1635 il commanda l'armée des Espagnols ; en 1638, battit le maréchal de La Force, et lui fit lever le siége de Saint-Omer. En 1639 il en-

tre dans le Piémont, s'empare de Chivas; d'autres places lui ouvrent leurs portes, il se rend maître de Crescentin, et marche sur Turin, défendu par les Français : une suspension d'armes l'y fait entrer. Après l'expiration de la trève la guerre recommence; il est défait au combat de Quiers par le comte d'Harcourt. Il fit son accommodement avec Louis XIII, déclaré généralissime des armées de France et de Savoie en Italie, il eut pour lieutenans Turenne et le comte de Praslin. Après les campagnes de 1643 et 1645, il se rendit à Paris, où il obtint toute la confiance du cardinal Mazarin. En 1654 le prince de Carignan fut fait grand maître de France à la place du prince de Condé, et fit d'autres campagnes. Il mourut à Turin le 22 janvier 1656. Il avait épousé Marie de Bourbon-Soissons, dont il eut deux fils.

CARINUS (MARCUS-AURÉLIUS), empereur romain qui succéda à son père Carus. Il avait de la bravoure, et défendit courageusement son empire: mais il se livra à la débauche et à la cruauté. Il fut tué dans un combat auprès de Margus, l'an 284.

CARLOMAN. Il y en a eu trois: 1. *Carloman*, fils aîné de Charles Martel et frère de Pépin-le-Bref. Il continua avec gloire les exploits de son père contre les Sarrasins, les Saxons, les Bavarois; mais dégoûté des combats il se fit moine, laissant les grandeurs et le trône à son frère. Il mourut à Vienne en Dauphiné le 7 août 755. 2. *Carloman*, fils de Pépin-le-Bref et frère de Charlemagne, fut roi d'Austrasie et mourut en 771, après un règne de trois ans; il était né en 731. 3. *Carloman*, fils de Louis-le-Bègue et frère de Louis III, eut l'Aquitaine et la Bourgogne, et mourut en 884 d'une blessure qu'un sanglier lui fit à la chasse. Il battit souvent les Normands.

CARLOS (DON), fils de Philippe II et de Marie de Portugal, né à Valladolid le 8 janvier 1545. Son père ayant découvert les traces d'un complot contre sa personne, le fit empoisonner, disent les uns, d'autres prétendent qu'il fut étranglé. La catastrophe de don Carlos paraît avoir été aussi mystérieuse que tragique; l'abbé de St.-Réal n'a pas servi à l'éclaircir. On n'est pas bien d'accord sur l'époque de la mort de cet infant d'Espagne; plusieurs l'ont placée au 24 juillet 1568. Sa fin malheureuse a fourni à Campistron, à MM. de Ximénès et Chénier, le sujet de trois tragédies. Otway, Schiller et Alfieri, ont aussi mis D. Carlos sur la scène.

CARMONTELLE, né à Paris le 25 août 1717, y mourut le 26 décembre 1806. Ses *Proverbes dramatiques*, réimprimés plusieurs fois, lui ont assigné une place dans la littérature, et beaucoup d'auteurs comiques de nos jours y ont puisé sans façon. Au talent d'écrire avec beaucoup de facilité, il joignait le talent de peindre; il a fait les portraits de presque tous les personnages célèbres du dix-huitième siècle. Il s'amusait quelquefois à faire des *transparens*. Son *Théâtre de campagne*, 1775, 4 vol. in-8, et le *Théâtre du prince Clenerzow, traduit en français par le baron Blenning*, noms supposés, 1771, 2 vol. in-8, sont fort estimés; avec quelques développemens plusieurs comédies de ces recueils seraient dignes de la scène française. Il avait été lecteur du duc d'Orléans, et l'ordonnateur des fêtes que donnait ce prince. Il était devenu sourd sur la fin de ses jours, et nous l'avons entendu s'écrier au théâtre du Vaudeville : « Il me semble que de mon temps les acteurs parlaient et chantaient plus haut que cela! »

CARNÉADE de Cyrène, fondateur de la troisième académie, naquit vers l'an 218 avant J.-C. Son école érigeait en précepte un doute absolu, et différait peu de celle d'Arcésilas. Ses adversaires redoutaient son éloquence. Cicéron en parle souvent dans ses ouvrages philosophiques. Il y a eu deux autres *Carnéades*: l'un épicurien, qu'on a quelquefois confondu avec l'académicien et qui a vécu avant lui; il était Athénien et disciple d'Anaxagore; l'autre était un poëte qui faisait des élégies froides et obscures.

CARNOT (LAZARE-NICOLAS-MARGUERITE), né à Nolay en Bourgogne,

le 13 mai 1753, mort à Magdébourg, en août 1823. L'homme politique n'appartient pas au cadre de ce dictionnaire. Il a fait un grand nombre d'ouvrages sur les mathématiques et la géométrie. Son *Traité de la défense des places* a obtenu beaucoup d'éditions, et a été traduit dans toutes les langues. Il cultiva les lettres et même la poésie légère par délassement. Ses vertus furent le désintéressement et la probité. C'est lui qui a fait adopter pour la France les méthodes d'enseignement mutuel de Bell et de Lancastre. Son fils, capitaine du génie, est mort à Paris vers la fin d'août 1832, victime de l'épidémie, à peine âgé de 36 ans.

CARO (Annibal), l'un des plus célèbres auteurs italiens du seizième siècle, né en 1507 à Citta-Nova, mort à Rome le 21 novembre 1566. Il fut bon négociateur et secrétaire du duc de Parme. Il a fait pour ses compatriotes une *Eneide* italienne aussi belle peut-être que la latine le fut pour les Romains. On a encore de lui un recueil estimé de ses poésies et deux volumes de lettres, que les Italiens regardent comme un vrai modèle de la bonne prose italienne.

CARON, chef des Celtibériens et des Numantins, marcha contre le consul romain Quintus Fulvius, lui livra bataille et le défit; mais emporté par son ardeur à la poursuite des fuyards, il fut chargé par la cavalerie romaine, et mourut les armes à la main, l'an 155 avant J.-C.

CARON (le Baron Pierre-Louis-Auguste), maréchal de camp d'artillerie, commandeur de la légion-d'honneur, né à Brunhautel (Aisne) le 25 juin 1774, entra au service en 1790, parcourut successivement les grades subalternes, devint colonel du huitième régiment d'artillerie, directeur d'artillerie à Valenciennes sous la restauration, obtint sa retraite en 1822, après 52 ans de services, et mourut à Paris le 8 mai 1832.

CARPE, l'un des soixante-douze disciples de J.-C. Il logea chez lui saint Paul, qui par reconnaissance lui donna son manteau et ses livres.

CARRACHE (Louis), peintre appelé en Italie Carracci, naquit à Bologne en 1555. Ses plus beaux ouvrages sont dans cette ville; il excella dans les vues d'architecture et dans le dessin. Il mourut en 1619. *Carrache* (Annibal) n'est pas moins célèbre que lui; plusieurs autres peintres du même nom étaient tous de sa famille.

CARRÉ (Louis), géomètre français, de l'académie des sciences, né en 1663, mort en 1711, élève de Mallebranche, a laissé plusieurs *Mémoires* dans la collection de cette académie, et dans le *Journal des Savans*. *Carré* (G.L.J.), célèbre jurisconsulte, occupa près de 30 ans, la chaire de procédure et de législation criminelle à Rennes; il y est mort subitement en mars 1832, d'un anévrisme au cœur, au moment où il allait donner son cours, doyen de la faculté de droit. Il a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence fort estimés. On a donné après sa mort une nouvelle édition de ses *lois de la procédure civile*, 3 forts vol. in-4°, 1832.

CARRIER (Jean-Baptiste), né en 1756, député de la convention, infernal boucher de Nantes dans la révolution. Son nom ne peut être cité que pour être livré à l'exécration de la postérité. Il périt sur l'échafaud le 15 décembre 1794.

CARRION (Emmanuel-Ramirez de), savant Espagnol, né sur la fin du XVIe siècle, trouva le premier dans sa patrie l'art d'enseigner les lettres aux sourds-muets et de leur donner quelque usage de la parole, et s'il n'en fut point l'inventeur, du moins il fut le seul qui l'exerça de son temps, et s'en occupa avec un grand succès.

CARRON (Guy Toussaint-Julien), né à Rennes le 23 février 1760, mort le 15 mars 1821. Ce bienfaisant et vertueux ecclésiastique a publié un grand nombre d'ouvrages de morale et de piété, parmi lesquels on distingue *les Ecoliers vertueux*, 2 vol.

CARTEAUX (Jean-François), général des armées républicaines, fils d'un soldat, né en Franche-Comté en 1751, quitta la peinture pour les armes, devint général, battit les fédéralistes en plusieurs rencontres, et conserva Marseille à la république; éprou-

va deux destitutions, et n'en servit pas la Convention avec moins de zèle le 13 vendémiaire. Administrateur à la loterie, puis commissaire dans la principauté de Piombino, il revint en France, et mourut vers 1807.

CARTHALON, grand-prêtre d'Hercule, fils de Machée, général Carthaginois, mis à mort l'an 530 avant J.-C. *Carthalon*, général Carthaginois, envoyé en Sicile après la défaite de Régulus, assiégea et prit Agrigente, et remporta de grands avantages sur les Romains. Rappelé par le sénat de Carthage, parce qu'il s'était rendu odieux par des rigueurs déplacées, il fut remplacé par Amilcar Barca, père d'Annibal. *Carthalon*, général de la cavalerie carthaginoise, accompagna Annibal dans son expédition d'Italie. Après la bataille de Cannes, ce fut lui qui vint à Rome offrir des conditions de paix, et qui reçut l'ordre de sortir avant la nuit des terres de la république. Il commanda ensuite la garnison de Tarente, et, surpris par les Romains, fut passé au fil de l'épée avec les siens, l'an 209 avant J.-C.

CARTISMANDA, reine des Brigantes dans la Grande-Bretagne, sous l'empire de Claude, embrassa le parti des Romains, vers l'an 43 de J.-C. et poursuivie par son mari Vénusinus qu'elle avait quittée, chercha un asile dans leur camp. Les Romains à la faveur de ces divisions, s'emparèrent du territoire des Brigantes.

CARTOUCHE (Louis-Dominique), fameux bandit dont le nom est devenu populaire et synonyme de voleur et de brigand. Il fut exécuté en place de Grève le 28 novembre 1721. Legrand a fait représenter une comédie qui avait son nom pour titre, et Grandval a donné au public un poëme assez médiocre intitulé : *Cartouche ou le vice puni*. Il y a joint un petit dictionnaire de l'argot des voleurs.

CARUS (Marcus-Aurélius), empereur romain, né à Narbonne, d'autres disent à Rome, succéda à Probus l'an 282. Il dut son élévation à son mérite, défit les Sarmates, les Perses, et mourut au milieu de ses victoires l'an 283, la deuxième année de son règne. Des historiens disent qu'il fut frappé d'un coup de foudre dans sa tente. Il fut mis après sa mort au rang des dieux.

CASA (Jean-Della), orateur et poète Italien, l'un des écrivains les plus élégans du XVIe siècle, né à Mugello près de Florence, le 28 juin 1503, entra dans les ordres, et s'attacha aux deux cardinaux Alexandre Farnèse, dont le premier devint, en 1534, pape sous le nom de Paul III. Nommé en 1554, archevêque de Bénévent, puis nonce à Venise, il fut rappelé à Rome par Paul IV, qui le fit secrétaire d'état, et dont la faveur lui promettait le chapeau de cardinal lorsqu'il mourut le 14 novembre 1556. Celui de ses ouvrages en prose qui lui a fait le plus de réputation, est son traité intitulé : *Il Galateo*, Florence 1560, in-8°; ses *Poésies Lyriques italiennes*, sont comparées pour l'élégance et la pureté du style, à celles du Bembo, et ne contribuèrent pas moins au rétablissement du goût; l'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Venise, 1752, 3 vol. in-4°.

CASAS (Barthélemy de LAS), évêque de Chiappa dans le Mexique, né à Séville en 1474: Il accompagna Colomb dans les Indes, et consacra sa vie à réprimer la cruauté de ses concitoyens et à servir les Indiens. Son *Traité de la destruction des Indes* fut traduit dans toutes les langues. Marmontel, dans ses *Incas*, fait de Las Casas un portrait admirable et vrai. Après avoir passé cinquante ans dans le Nouveau-Monde, et traversé douze fois l'Océan pour aller plaider en Espagne la cause des Indiens, il se démit de son évêché, et revint en 1551 dans sa patrie, où, après s'être immortalisé par son active bienfaisance et la pratique de toutes les vertus, il mourut à Madrid en 1566.

CASAUBON (Isaac de), né à Genève le 18 février 1559. Il fut professeur de grec dans sa ville natale, puis à Montpellier, et fut appelé par Henri IV à Paris, pour occuper le même poste. Il obtint bientôt la place de bibliothécaire du roi. Il montra tou-

jours un esprit de paix dans les querelles de religion, et chercha à plaire à la fois aux catholiques et aux protestans. On a de lui de savans commentaires sur plusieurs auteurs anciens. Scaliger disait de celui qu'il publia sur les satires de Perse, que la sauce valait mieux que le poisson. La nomenclature de ses livres serait ici trop longue. Il mourut à Londres le 1er juillet 1614. Son fils cultiva aussi les lettres avec succès.

CASAUX (Charles, marquis de), membre de la société royale de Londres, propriétaire à l'île de Grenade, s'occupa beaucoup de la culture de la canne à sucre, et réfuta par son exemple l'opinion qu'elle ne pouvait se faire avantageusement que par des nègres esclaves; de retour en France, il fit quelque séjour à Paris, où il était considéré dans les meilleures sociétés par l'agrément de son esprit; passa à Londres après le 10 août 1792, et y mourut en 1796, dans un âge avancé. Ses ouvrages lui ont fait un nom parmi les publicistes.

CASSAGNES ou CASSAIGNE (Jacques), né à Nîmes le 1er août 1636. Il fut de l'académie française en 1662. Prédicateur et poète ridiculisé par Boileau, sa raison s'en altéra, dit-on, et il mourut à Saint-Lazare le 19 mai 1679.

CASSANDRE, fils d'Antipater, passa en Asie peu de temps avant la mort d'Alexandre-le-Grand, prévenu contre lui par les accusations d'Olympias. Il eut ensuite le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce, et mourut l'an 298 avant J.-C. Il aimait les lettres; mais l'ambition le rendit cruel envers la mère et les enfans d'Alexandre.—L'un des plus savans et des plus judicieux théologiens du seizième siècle se nommait *Cassandre*. Un écrivain du dix-septième siècle a aussi porté ce nom. Boileau l'a dépeint sous le nom de Damon dans sa première satire; il n'en a pas moins fait une traduction française de la *Rhétorique d'Aristote*, la meilleure que l'on ait eue long-temps, et dont Boileau lui-même faisait le plus grand cas.

CASSARD (Jacques), né à Nantes en 1672, était fils d'un capitaine de navire marchand. Il se signala à la tête des flibustiers qu'il commandait. Il fut chargé de saccager les possessions des Portugais et des Anglais. En 1715 il fut fait capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. Ayant laissé échapper des propos injurieux contre le cardinal de Fleury, premier ministre, il fut enfermé au château de Ham, où il mourut en 1740.

CASSAS (Louis-François), peintre et architecte, né en 1756 à Azay-le-Féron (Indre), élève de Vien et de Lagrenée jeune, parcourut la grande-Grèce, visita l'Istrie et la Dalmatie où il dessina un grand nombre de monumens antiques, et joignit à ces dessins un itinéraire intéressant pour le commerce et les arts. Cet ouvrage a été publié sous le titre de *Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie*, 1 vol. in-fol. Son *Voyage pittoresque de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Égypte*, offre une riche collection des monumens les plus remarquables de l'Asie-Mineure, et les trente livraisons qui en ont paru font regretter que l'auteur ne l'ait point terminé. On voit aujourd'hui à l'Institut ses 74 modèles des chefs-d'œuvres d'architecture des différens peuples. Cet artiste mourut le 1er novembre 1787 à Versailles, inspecteur-général et professeur de dessins de la manufacture royale des Gobelins.

CASSELIUS ou CESELIUS (Aulus), jurisconsulte romain distingué par son éloquence, et dont parle Horace dans son *Art poétique*. Il fut questeur et refusa le consulat qu'Auguste voulait lui donner. Son attachement pour la liberté et l'ancien gouvernement de Rome ne se démentit jamais. Il en parlait sans crainte avec beaucoup de liberté, parce que, disait-il, il était âgé et sans enfans.

CASSINI. La famille de ce nom est fertile en hommes célèbres dans les sciences : 1. *Cassini* (Jean-Dominique), né à Périnaldo, comté de Nice, le 8 juin 1625, fameux astronome; il fut chargé par Louis XIV de continuer la méridienne de l'observatoire de Paris, commencée par

Picard, et inventa la méthode de représenter les éclipses du soleil pour tous les habitans de la terre. L'astronomie lui doit plusieurs découvertes importantes. On a de lui plusieurs traités sur les planètes et des mémoires estimés. Devenu aveugle à la suite de ses longs travaux, il mourut le 14 septembre 1712. 2. *Cassini* (Jacques), fils du précédent, né à Paris en 1677, mort dans sa terre de Thury le 16 avril 1756. Il hérita des talens de son père, et lui succéda à l'académie des sciences. On a de lui deux ouvrages fort estimés : les *Élémens d'astronomie*, avec les tables astronomiques, 2 vol. in-4; *Grandeur et figure de la terre*, in-4. 3. *Cassini de Thury* (César-François), né le 17 juin 1714, directeur de l'observatoire, fils du précédent. Il fut de l'académie des sciences à vingt-deux ans. Il s'occupa de la vérification de la méridienne, et y corrigea des erreurs. On lui doit une *Carte générale de la France* en cent quatre-vingt-deux feuilles, où les plus petits détails sont rendus avec fidélité. Il mourut de la petite-vérole le 4 septembre 1784. Son magnifique ouvrage, dit *Carte de Cassini*, fit une révolution en géographie, et a servi de modèle à tous les grands travaux exécutés depuis dans ce genre. 4. *Cassini* (Alexandre-Henri-Gabriel, vicomte de), fils du comte de Cassini, membre de l'Institut, né à Paris vers 1785, pair de France, chevalier de la légion-d'honneur, membre libre de l'académie des sciences, parcourut avec honneur la carrière de la magistrature, et mourut à Paris du choléra le 17 avril 1832.

CASSIODORE (AURELIUS CASSIODORUS), historien latin et ministre de Théodoric, roi des Goths, naquit à Squillace vers 470. Il obtint le consulat, fut préfet du prétoire; et, fatigué par cinquante années de travaux assidus, il se retira dans sa patrie et fonda le monastère de Viviers, en Calabre. Il recueillit de bons manuscrits qu'il faisait copier et copiait lui-même. Il fit de ce genre de travail une occupation réglée des moines, et la littérature ancienne lui doit la conservation de monumens précieux qui auraient péri dans le désordre des guerres d'Italie. Il composa plusieurs ouvrages; on en a publié à Rome une édition en 2 vol. in-fol., 1679. Il vécut plus de cent ans, mais on ignore l'époque précise de sa mort.

CASSIUS VISCELLINUS (SPURIUS), fut trois fois consul avec Opiter Virginius; ils reçurent les honneurs du triomphe après la prise de Pomaetia. Il fut encore plus tard deux fois consul. Enfin, accusé d'avoir voulu usurper le suprême pouvoir, il fut précipité du haut de la roche Tarpéïenne: sa maison fut rasée et remplacée par un temple élevé à la déesse Tellus. *Cassius Hermina*, qui florissait vers l'an de Rome 608, avait composé quatre livres d'annales qui sont souvent cités par Pline, par Aulu-Gelle, par Servius et par Macrobe. *Cassius Severus* (Caïus), poète latin du siècle d'Auguste, partisan fougueux du système républicain et l'un des meurtriers de César. Il survécut long-temps à cette grande catastrophe. Quintilius Varus le tua par l'ordre d'Auguste. Cassius avait composé des poëmes, des élégies, des satires, des épigrammes et quelques tragédies. *Cassius* (Lucius Longinus), tribun du peuple l'an de Rome 615, puis consul et censeur. Son inflexibilité dans l'administration de la justice le fit appeler l'*écueil des coupables*. *Cassius-Scaeva* (Marcus); il était centurion de la sixième légion qui combattait pour César contre Pompée. Chargé de la défense d'un fort près de Dyrrachium, privé d'un œil, la cuisse et l'épaule percées de part en part, son bouclier criblé de coups, il tint ferme à son poste, et fut dégagé par un des lieutenans de César. Il reçut 20,000 sesterces et fut nommé premier centurion de la légion. *Cassius* (Caïus-Longinus). Il fut le moteur et l'un des chefs de la conjuration qui fit périr César. Ne voulant pas survivre à sa défaite dans les champs de Philippes, il se fit trancher la tête par son affranchi Pindarus, l'an de Rome 712. Brutus l'appela le dernier des Romains. *Cassius* (Avidius) fit voir de bonne heure une

haine prononcée contre le pouvoir souverain, et qui tenait à son caractère de fierté et d'indépendance. Il montra une grande sévérité pour la discipline militaire, et la poussa quelquefois jusqu'à la cruauté. Dans l'Orient il fut un des principaux instrumens des succès de Marc-Aurèle. Il était ambitieux, avait beaucoup de valeur, d'audace et d'habileté : profitant de l'éloignement où la guerre tenait l'empereur Marc Aurèle et de la nouvelle d'une maladie de ce prince, il répandit le bruit de sa mort et se fit proclamer empereur par les légions de Syrie qu'il commandait. Les officiers de son armée conspirèrent contre lui, et le tuèrent après un règne de trois mois et quelques jours.

CASIVELAUNUS ou CASSIBELAN, un des princes entre lesquels se partageait le territoire de l'Angleterre, lors de l'invasion de Jules César; repoussa deux fois le conquérant, dont la troisième tentative fut plus heureuse, grâce à la discorde qui se mit parmi les Bretons, il offrit alors sa soumission, que César, pressé par l'hiver, n'eut garde de refuser : eut encore sept ans d'un règne tranquille, pendant lequel il est plus que douteux qu'il ait payé le tribut promis.

CASTEL (LOUIS-BERTRAND), né à Montpellier le 11 novembre 1688, mort le 11 janvier 1757, jésuite, connu surtout par son *Clavecin oculaire* : il était grand mathématicien et profond géomètre; il a donné sur ces deux sciences des ouvrages fort estimés. Il travailla long-temps au journal de Trévoux. Un poète de ce nom, inspecteur-général des études, mort à Reims, en 1832, a fait un poëme charmant sur les plantes.

CASTELEREAGH (ROBERT STEWART), ministre anglais, né en Irlande le 18 juin 1769, se suicida le 12 août 1822. Voyez son portrait tracé *ab irato*, par Napoléon, dans le mémorial de Sainte-Hélène.

CASTELLI (BENOIT), l'un des plus célèbres disciples de Galilée, et regardé comme le créateur d'une nouvelle partie de l'hydraulique, la théorie des eaux courantes. Il fut professeur de mathématiques à l'université de Pise. Né à Brescia en 1577, il mourut à Rome en 1644.

CASTELVETRO (LOUIS), savant critique italien, né à Modène, en 1505, d'une famille noble et ancienne, reçut une éducation soignée, fut poursuivi pour des opinions hétérodoxes qu'on lui supposait, incarcéré, s'échappa de Rome, mena une vie errante et malheureuse, et mourut à Chiavenne, le 21 février 1571. Sobre, réglé dans ses mœurs, désintéressé, il méritait un meilleur sort, si sa sévérité dans la critique et la franchise de son caractère ne lui eussent pas fait de nombreux ennemis. Le meilleur de ses ouvrages est son *Exposition de la Poétique d'Aristote*, où l'auteur a fait preuve d'érudition et de sagacité, mais rempli de sophismes, et dont le style est obscur et pénible.

CASTI (JEAN-BAPTISTE), célèbre poète italien, né en 1721, mort à Paris en février 1803. Ses deux principales productions sont ses *Nouvelles galantes*, et son poëme des *Animaux parlans*, qui a été traduit en vers français. On a aussi de lui un petit recueil de poésies lyriques et deux opéras bouffons : *La grotta di Trofonio* et *il re Theodoro in Venezia*. Paesiello a fait la musique de ce dernier.

CASTIGLIONE (BALTAZAR), l'un des plus élégans écrivains d'Italie au seizième siècle, né le 6 décembre 1478, à Cofatino, dans le Mantouan, embrassa la carrière militaire, et s'attacha successivement à plusieurs princes italiens, pour les intérêts desquels il remplit plusieurs missions importantes. Ambassadeur auprès de Léon X, il eut à sa cour les mêmes succès, et s'y lia avec les littérateurs et les artistes les plus célèbres. La prise et le saccage de Rome par les troupes de Charles-Quint, pendant qu'il était en ambassade auprès de l'empereur, lui porta le coup le plus cruel, et quoiqu'il fût parvenu à se justifier auprès de Clément VII, il ne put s'en consoler, et mourut à Tolède, le 2 février 1529. Le plus connu de ses ouvrages est son livre du *Courtisan*, dont la meilleure édition a été donnée par l'abbé Sérassi, Rome, 1760, in-12.

CASTOR de Rhodes, paraît le premier qui se soit occupé sérieusement de la chronologie, et il en avait fait un traité. Un autre *Castor* (Antonius), médecin grec, vécut à Rome plus d'un siècle, depuis le temps d'Auguste jusqu'au règne de Titus. Pline parle de son jardin de plantes médicinales qu'il cultivait lui-même et se plaisait à faire voir; c'est le premier exemple d'un jardin de botanique. Il avait composé un herbier qui n'est point parvenu jusqu'à nous.

CASTRES (H.-A.-L. de), maréchal de camp, commandeur de la Légion-d'honneur, fit la campagne d'Espagne en 1823, comme colonel, chargé de la partie typographique au quartier-général. Appelé au commandement des Hautes-Pyrénées, il apaisa par sa prudence et sa fermeté les troubles qui avaient éclaté à Auch en mars 1828. Après la révolution de 1830, il passa au commandement d'Ille-et-Vilaine, n'eut pas les mêmes succès dans la guerre des chouans, fut remplacé par le vicomte de Rumigny, et mourut à Rennes dans les premiers jours d'octobre 1832.

CASTRIES (CHARLES-EUGÈNE-GABRIEL DE LA CROIX, maréchal de), né le 25 février 1727, s'éleva par des services importans aux plus hautes dignités militaires, et mérita chaque grade par les plus brillans faits d'armes. Ministre de la marine, il porta dans son ministère l'amour de l'ordre, l'activité et l'énergie qui l'avaient signalé dans sa carrière militaire, et fit les plus grands efforts pour rendre à notre marine sa supériorité. Obligé de quitter la France, il alla demander un asile à son ancien adversaire, le duc de Brunswick, qui l'accueillit avec les plus grands égards; il mourut à Wolfenbutel, le 11 janvier 1801, à 74 ans.

CASTRO (GUILHEN DE), auteur du *Cid* espagnol, né à Valence et contemporain de Lopez de Vega. Corneille avoue qu'il doit une partie des beautés de sa pièce à Guilhen du Castro, dont les pièces ont été publiées en deux vol. in-4, Valence, 1621 et 1625.

CATHELINEAU (JACQUES), premier généralissime des Vendéens, mort le 10 juillet 1793 des suites d'une blessure reçue à Nantes. Il était tisserand: une éloquence entraînante, une intelligence extraordinaire pour la guerre, et le talent de diriger les paysans, lui avaient fait donner le commandement.

CATHERINE. Ce nom est célèbre dans toutes les histoires. 1. *Catherine de France*, reine d'Angleterre, née en 1401, morte en 1438, fille de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, et femme de Henri V, roi d'Angleterre. Elle épousa secrètement, après la mort de ce prince, Owen Tudor, gentilhomme gallois dont elle eut trois fils. 2. *Catherine*, reine de Bosnie, qui épousa le cinquième et dernier souverain de ce royaume, Etienne, que Mahomet II fit écorcher vif après avoir conquis ses états en 1465. 3. *Catherine d'Arragon*, reine d'Angleterre, fille de Ferdinand V, roi d'Espagne, et femme de Henri VIII, qui, étant devenu amoureux d'Anne Boulen, divorça malgré la cour de Rome, et sépara son royaume de la communion romaine. Elle ne voulut jamais consentir à la dissolution de son mariage, et mourut en 1536, le 6 janvier. 4. *Catherine de Médicis*, épouse de Henri II, roi de France, née à Florence en 1519, fille unique de Laurent de Médicis, duc d'Urbain, et nièce du pape Clément VII. Elle fut régente du royaume pendant la minorité de Charles IX, et eut beaucoup de part aux actions sanglantes qui signalèrent ce règne. Ce fut par ses conseils que le massacre de la Saint-Barthélemy fut ordonné, et elle vit avec une espèce d'indifférence ce spectacle d'horreur. Elle savait fléchir et recourir même aux larmes dans l'adversité. Elle affrontait les périls, même ceux de la guerre, avec l'intrépidité d'un héros. Quoique indifférente pour toutes les religions, elle fut superstitieuse et crut à l'astrologie judiciaire et à la magie. Elle favorisa les artistes et les gens de lettres; mais sa cruauté et ses débordemens ont laissé sa mémoire en exécration. Elle mourut en

1589. 5. *Catherine de Bourbon*, princesse de Navarre, sœur de Henri IV, née à Paris le 7 février 1558, morte sans postérité à Nancy le 13 février 1604. Elle aimait et cultivait la poésie. Elle ne fut pas heureuse dans son union avec Henri de Lorraine, duc de Bar; elle aimait le comte de Soissons, son cousin germain. 6. *Catherine de Portugal*, femme de Charles II, roi d'Angleterre, et fille de Jean IV, roi de Portugal, fut déclarée régente en 1704, par le roi Pierre, son frère, à qui ses infirmités rendaient le repos nécessaire. Elle fit éclater alors les grandes qualités qu'elle avait reçues de la nature, continua de faire la guerre à l'Espagne avec beaucoup de vigueur, et reconquit sur les Espagnols plusieurs places importantes. Elle mourut en 1705, à 67 ans. 7. *Catherine I*, impératrice de Russie. Orpheline élevée par charité à Marienbourg en Livonie, elle mérita par sa beauté et son esprit de devenir la femme de Pierre-le-Grand, et lui succéda au trône. Elle régna glorieusement, et acheva d'exécuter les grands projets auxquels son mari n'avait pu mettre la dernière main. Elle mourut le 27 mai 1727, à l'âge de 38 ans, après 2 ans de règne. C'était une princesse d'une fermeté et d'une grandeur d'âme au-dessus de son sexe. Elle suivait Pierre-le-Grand dans ses expéditions, et lui rendit de grands servicesdans la malheureuse affaire deProuth. 8 *Catherine II*, impératricede Russie,fille de Christian Auguste d'Anhalt-Zerbst, née en 1729 à Stettin. Elle épousa Pierre III, qu'elle força de renoncer à la couronne, et fit renfermer dans le château de Robscha; on le trouva mort trois jours après; et Catherine fut accusée de l'avoir fait périr. Elle eut deux passions qui ne la quittèrent qu'au tombeau : l'amour et la gloire. La Russie lui doit de nombreux établissemens; elle fit creuser des canaux, encouragea le commerce et les sciences, fonda des hôpitaux, établit des écoles en tout genre pour l'instruction de ses sujets, et rendit la justice régulière et à l'abri de la corruption, en augmentant le traitement des magistrats. C'est sous son règne que fut démembrée la Pologne, dont elle eut une partie. Elle avait formé le projet de chasser les Turcs d'Europe, et de se faire couronner impératrice d'Orient à Constantinople. La politique des autres cours y mit obstacle, en la forçant de faire la paix avec les Turcs en 1792. Elle fut en correspondance avec Voltaire, d'Alembert et autres philosophes français qui l'ont beaucoup louée. Elle mourut d'une apoplexie foudroyante le 9 novembre 1796.

CATILINA (Lucius), né d'une famille patricienne, il s'attacha au parti de Sylla. Bientôt il conspira contre la république. Cicéron ayant découvert la conjuration, Catilina sortit de Rome avec quelques troupes, fut vaincu et fut tué l'an 62 avant J.-C. L'histoire de cette conjuration écrite par Salluste est un chef-d'œuvre.

CATINAT (Nicolas), né à Paris le 1er septembre 1637. Cet illustre général français et maréchal de France se distingua dans un grand nombre de siéges et de combats, et se rendit maître en 1688 de la Savoie et d'une partie du Piémont. En 1701 il fut moins heureux contre le prince Eugène. Il fut blessé et obligé de reculer, ce qui lui valut une disgrâce qu'il supporta en homme supérieur à la fortune. Il joignait beaucoup de modestie à beaucoup d'activité et de courage; fils d'un conseiller au parlement, il commença par plaider : mais ayant perdu une cause juste, il quitta le barreau pour les armes et parvint par son propre mérite. Il mourut dans sa terre de Saint-Gratien le 25 février 1712. Ce fut un philosophe dans la véritable acception du mot.

CATON (Marcus-Porcius). Son nom ne peut être prononcé sans rappeler l'idée des plus hautes vertus publiques et privées. Il fut surnommé le Censeur parce qu'il avait exercé cette charge. Il se rendit célèbre par sa tempérance et l'austérité avec laquelle il remplit son emploi. Il s'attacha particulièrement à réformer le luxe et à donner des mœurs aux Romains. Il avait composé plusieurs ouvrages;

mais il ne nous reste plus de lui que son Traité *de Re rusticâ*. Il termina sa vie l'an 147 avant J.-C., à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On le nomme aussi *Caton l'ancien* pour le distinguer de ses fils et petits-fils. *Caton* (Marcus), fils du précédent, mourut avant son père, qui a rendu témoignage à sa vertu. Il parvint à la dignité de préteur. Un autre *Marcus Caton*, petit-fils de Caton l'ancien, devint consul l'an 638 de la fondation de Rome. *Caton* (Marcus-Porcius), surnommé d'Utique, du lieu où il mourut, était arrière-petit-fils de Caton-le-Censeur; il avait hérité de son austérité : il était surtout très-passionné pour la liberté. Il s'opposa constamment aux projets de César et de Pompée pendant leur union, et après la bataille de Pharsale, il s'enferma dans Utique, où il se donna la mort l'an 48 avant J.-C., après avoir passé une partie de la nuit à lire le *Dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme*. *Caton* (Valérius), grammairien et poète, né dans la Gaule narbonnaise. Il fut dépouillé de ses biens durant les proscriptions de Sylla. C'était un poète habile; il excellait surtout à seconder dans les autres le genre poétique. Le seul poëme qui nous reste de lui a pour titre : *Diræ* (Imprécations); il est rare et n'a encore été traduit dans aucune langue moderne. *Caton* (Dionysius), auteur de quatre livres de distiques moraux adressés en vers latins à son fils, et qu'il ne faut pas confondre avec les maximes de même genre que Caton avait composées en prose. On ignore le temps où il a vécu, mais il est probable que c'était sous les deux Antonins.

CATTANEO (N.), lieutenant-général, officier de la Légion-d'Honneur, commandeur de l'ordre des Deux-Siciles, né en Corse d'une famille distinguée, ne dut son avancement qu'à sa bravoure et à ses longs services. Il fit la campagne de Russie en qualité de général de division, sous les ordres de Murat, se retira en France après la chûte de ce malheureux prince, et mourut du cholera, à Joigny (Yonne), au mois de juin 1832.

CATS (Jacques), né à Brouwershaven en Zélande, en 1577, tient une des premières places parmi les restaurateurs ou plutôt les créateurs de la langue et de la poésie hollandaises. La poésie charma les loisirs d'une vie longue et très-occupée, et le caractère de bonhommie et de naïveté qui distingue sa muse, l'a fait nommer le *La Fontaine* de la Hollande. Après avoir rempli dans les temps les plus difficiles, les plus hautes fonctions administratives et diplomatiques, il mourut à sa campagne de Zorgvhet, sur la route de La Haye à la mer, le 12 septembre 1660.

CATULLE (Caïus Valérius), célèbre poète latin, né à Vérone l'an 86 avant J.-C., mort l'an de Rome 697, à peine âgé de trente ans. On reproche à ses ouvrages trop de licence. L'édition de Coustelier, 1743, réimprimée en 1754 par Barbou, est estimée. Le texte en a été épuré par l'abbé Lenglet.

CATULUS (Quintus Lutatius), consul l'an de Rome 650, est surtout connu par la victoire signalée qu'il remporta avec Marius sur les Cimbres; ils furent associés au même triomphe. Proscrit plus tard par Marius, il s'étouffa lui-même l'an de Rome 665. Son fils eut une grande illustration par son caractère et par les circonstances. Cicéron le loue de sa fermeté, que la crainte du danger et l'espoir de la faveur populaire n'altérèrent jamais.

CAUCHON (Pierre), évêque de Beauvais dans le quinzième siècle. Il se rendit odieusement fameux par la condamnation de Jeanne-d'Arc; les historiens le représentent comme un partisan fanatique des Anglais, qui déshonora son ministère par ses vices et par sa cruauté. Il mourut subitement en 1443; son corps fut déterré et jeté à la voirie. Son neveu fut le premier à déclarer avec serment que la condamnation de Jeanne-d'Arc avait été l'effet de la seule haine des Anglais.

CAULAINCOURT (Armand-Augustin-Louis de), duc de Vicence, lieutenant-général, né en 1773, à Caulaincourt en Picardie, d'une an-

cienne famille de cette province, entra au service dès l'âge de 15 ans, accompagna, comme aide-de-camp, Aubert-du-Bayet à Venise, et à Constantinople; devint aide-de-camp, grand écuyer de l'Empereur et général de brigade. Chargé d'une mission diplomatique sur les deux rives du Rhin, il se trouvait sur la route d'Offenbourg, lors de l'enlèvement du duc d'Enghien, et cette malheureuse coïncidence a fait planer sur cette époque de sa vie des nuages qu'il a cherché à dissiper avec l'accent de l'innocence. En 1805, il fut nommé général de division et duc de Vicence, et suivit l'Empereur dans toutes ses campagnes, excepté celles d'Espagne et de Wagram, pendant lesquelles il remplit à la cour de Russie, comme ambassadeur, une mission d'une haute importance. Après la malheureuse expédition de Russie, seul compagnon de la fuite précipitée de Napoléon, il dut à ce long tête-à-tête un redoublement de confiance, fut chargé des négociations épineuses qui se succédèrent, raparut sur la scène pendant les cent-jours, comme ministre des relations extérieures, rentra dans la retraite après la deuxième restauration, et mourut à Paris, en 1828, ayant protesté jusqu'au dernier moment contre toute participation à l'odieux événement dont il a été question plus haut.

CAUSSIN (Nicolas), né à Troyes en 1583, jésuite. Il fut confesseur de Louis XIII et se fit un nom par ses sermons et par ses ouvrages. Il mourut à Paris le 2 juillet 1651.

CAUX (Gilles de), sieur de Montlebert, né vers 1682. Il descendait par sa mère du grand Corneille, et se montra dès l'enfance passionné pour l'art dramatique. Il est auteur des tragédies de *Marius* et de *Lysimacus*. On connaît encore de lui quelques pièces de vers, parmi lesquelles on doit distinguer l'*Horloge de sable, figure du monde*, l'un des meilleurs morceaux de poésie morale qui existent dans notre langue.

CAVALIER (Jean), le principal chef des camisards, né en 1679, mort en mai 1740. C'était le fils d'un paysan. S'étant joint aux révoltés des Cévènes, son extrême bravoure lui fit bientôt déférer le commandement des troupes de la plaine. Il entra en négociation avec le maréchal de Villars, passa au service d'Angleterre, devint officier-général, et mourut à Chelssé en mai 1740.

CAVALIERI (Bonaventure), est du petit nombre des géomètres dont les découvertes font époque dans l'histoire de la science. Il naquit à Milan en 1598, et mourut le 3 décembre 1647. Il a donné plusieurs ouvrages en latin sur la géométrie.

CAVARINUS, prince gaulois, fut établi, par César, roi des Sénonais dans la Gaule celtique. Il suivit ensuite César dans son expédition contre Ambiorix et les peuples de Trèves.

CAVARUS, roi des Gaulois qui s'étaient établis dans la Thrace, fut le dernier chef de cette colonie. Il avait de grandes qualités; mais les flatteries de Sostrate et de Chalcédoine le perdirent; lui et ses sujets furent exterminés par les Thraces.

CAVENDISH (Henri), Anglais, né en 1733, mort à Londres en mars 1810. Il est un des savans qui ont le plus contribué aux progrès de la chimie moderne. C'est lui qui le premier analysa les propriétés particulières du gaz hydrogène; c'est à lui qu'on doit la fameuse découverte de la composition de l'eau. Il était aussi grand physicien et grand géomètre. Il fut associé étranger de l'institut de France.

CAVINO (Jean), surnommé le Padouan. Cet habile graveur du seizième siècle s'appliqua particulièrement à contrefaire les médailles antiques. S'étant associé vers l'an 1565, Alexandre Bassiano, ils gravèrent ensemble un grand nombre de coins, et inondèrent l'Italie de médailles grecques et romaines qu'ils avaient fabriquées. Ces médailles sont connues partout à présent sous le nom de *padouans*.

CAVOIE (Louis d'OGER, marquis de), né en 1640, mort le 3 février 1716. Sa réputation de bravoure et d'habileté dans ses duels lui mérita d'abord le nom de brave Cavoie; il obtint bientôt une gloire plus véritable, et

servit avec une valeur plus estimable contre l'Angleterre. Il suivit ensuite Louis XIV dans toutes ses campagnes, et se distingua au passage du Rhin. Boileau l'a célébré dans sa fameuse épître. Il était ami de Turenne et du maréchal de Luxembourg ; protecteur des lettres, il avait produit à la cour l'abbé Genest, et était très lié avec Racine.

CAXTON (Guillaume), qui a eu le mérite d'apporter l'imprimerie en Angleterre, naquit vers 1410 et mourut en 1491. Il traduisit du français en anglais *le Jeu d'échecs moralisé*, composé d'abord en latin par un docteur en théologie, et ce volume in-fol., qui parut en 1474, fut le premier livre imprimé en Angleterre. Un évêque de Londres dit alors dans une assemblée : « Si nous ne parvenons pas à détruire cette dangereuse invention, elle nous détruira. »

CAYLUS (Marthe-Marguerite de Villette, marquise de), se fit remarquer à la cour de Louis XIV par son esprit et les grâces de sa conversation. Ses *Souvenirs*, seul ouvrage qu'elle ait fait, ont obtenu du succès et beaucoup d'éditions. Voltaire en fut le premier éditeur. Lafare a fait pour elle un joli madrigal. Elle fut formée à l'esprit du monde par madame de Maintenon, et au talent de la déclamation par Racine. Le comte de Caylus, son fils, né à Paris le 31 octobre 1692, mort le 5 septembre 1765, se distingua d'abord dans la carrière des armes. Après plusieurs voyages en Grèce et dans les Échelles du Levant, il se fixa dans sa patrie, et se livra entièrement à l'étude de l'antiquité et à la pratique des arts. Peinture, sculpture, musique, gravure, tout fut de son ressort; mais il s'occupa principalement d'un grand ouvrage sur les antiquités égyptiennes, grecques, étrusques, romaines et gauloises, qui fit sa réputation, et le fit nommer à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il fonda plusieurs prix et rendit d'importans services aux arts. Il a fait aussi de nombreux ouvrages littéraires, et jusqu'à des facéties et des parades.

CAZALÈS (Jacques-Antoine-Marie de), né en 1752, mort le 24 novembre 1805. Il fut l'un des membres les plus éloquens de l'assemblée constituante et l'un des plus ardens défenseurs de la monarchie.

CAZOTTE (Jacques), né à Dijon en 1720. Son poëme *d'Olivier*, *le Diable amoureux*, des *contes arabes* et d'autres ouvrages, dans le genre badin, lui ont fait une réputation aimable. Son esprit et ses vertus méritaient une fin plus heureuse que la sienne ; il fut décapité le 25 septembre 1792.

CÉBÈS, philosophe grec, disciple de Socrate, né à Thèbes. Son dialogue connu sous le nom de *Tableau de Cébès* est le seul qui nous reste de ceux qu'il a composés. C'est un tableau de la naissance, de la vie et de la mort des hommes. Il est peu de livres qui aient été aussi souvent imprimés et traduits.

CÉCIL (Guillaume), baron de Burleigh, né en 1520, à Bourn, dans le Lincolnshire, secretaire d'état sous Elisabeth, jouit du plus grand crédit, prit part à toutes les opérations importantes de ce règne, dressa le plan de défense contre l'attaque de la grande flotte de Philippe II, conclut un traité avantageux avec la Hollande, et mourut en 1598, peu de temps après ce dernier acte de son ministère, qui avait duré quarante ans, avec la réputation d'un ministre habile et laborieux.

CECINA SEVERUS (Aulus), commandait une armée sous les ordres de Germanicus lors de la révolte des légions romaines en Germanie. Il combattit ensuite et vainquit Arminius; il fut récompensé par les honneurs du triomphe. *Cécina* (Aliénus), né à Vicence, entra fort jeune dans le parti de Galba, qui le fit questeur et le mit à la tête d'une légion. Accusé de péculat, il s'attacha à Vitellius et devint un de ses principaux lieutenans. Il combattit Othon, et fit la guerre en Italie. Il conspira contre l'empereur Vespasien qui le fit mettre à mort.

CÉDAR, fils d'Ismaël. Il bâtit une ville qu'il appela de son nom, dans l'Arabie Pétrée.

CEDMA, dernier fils d'Ismaël.

CELER, architecte romain, vivait sous le règne de Néron. Ce fut lui qui construisit, de concert avec Sévère, autre architecte, et par ordre de ce prince, le palais nommé *la Maison dorée*. Elle disparut avec le monstre qui l'avait fait élever. Vespasien rendit le terrain aux Romains, et sur les ruines s'élevèrent le Colysée et le temple de la Paix, dont les débris subsistent encore.

CELLAMARE (ANTOINE-GIUDICE, prince de), né à Naples en 1657, mort à Séville le 16 mai 1733. Nommé ambassadeur d'Espagne à la cour de France en 1715, il devint le principal instrument des desseins d'Albéroni, et l'âme d'une conjuration contre Philippe d'Orléans, régent du royaume : elle fut découverte; Cellamare fut arrêté et reconduit en Espagne, où il fut comblé des faveurs de sa cour. L'histoire de cette conspiration se trouve dans les *Mémoires de la régence*, 3 volumes in-12.

CELLINI (BENVENUTO), sculpteur, graveur et orfèvre italien, né à Florence en 1500 et mort en 1570, se fit une grande réputation par ses ouvrages. Appelé en France par François Ier, et desservi par la duchesse d'Etampes, il retourna dans sa patrie. Ses mémoires, où il décrit avec autant de verve que de franchise ses aventures et ses querelles, ont été deux fois traduits en français.

CELS (JACQUES-MARTIN), membre de l'Institut et de la Société d'agriculture du département de la Seine, cultivateur et botaniste, né à Versailles en 1743, mort le 15 mai 1806, s'était formé un jardin de botanique très-curieux, cultiva les plantes étrangères, et contribua beaucoup à en répandre le goût. Il a publié successivement des instructions sur diverses branches d'agriculture, et a surtout pris une grande part à la rédaction du projet du code rural.

CELSE (AURELIUS-CORNELIUS), célèbre médecin qui vécut sous les règnes d'Auguste, de Tibère et de Caligula. Il a écrit huit livres sur l'art de guérir, et c'est un fonds où les bons auteurs ont puisé beaucoup de leurs dogmes, tant en médecine qu'en chirurgie. Son ouvrage a été traduit en français par M. Ninuin, en 1755, 2 volumes in-12. Un philosophe épicurien de ce nom vivait au deuxième siècle; il se rendit fameux par ses ouvrages contre le christianisme. Origène, un siècle après, en a fait une célèbre réfutation.

CELSUS (JUBENTIUS), jurisconsulte, vécut à Rome sous le règne de Domitien, de Nerva, de Trajan et d'Adrien. Il entra dans une conjuration contre Domitien, et se sauva par son adresse. Trajan le fit préteur. Un autre *Celsus* (Titus-Cornélius), après avoir été tribun militaire, vivait en Afrique en simple particulier, lorsque Vibius Passiénus, proconsul de cette province, et le commandant de la frontière de Libye, le firent proclamer empereur l'an 264. Sept jours après il fut mis à mort par les ordres de *Gallière*, cousine de l'empereur Gallien.

CENDÉBÉE, général des armées d'Antiochus Sidetès. Ce prince l'ayant fait partir avec ordre de ravager la Judée, Simon, grand sacrificateur, à qui son âge avancé ne permettait pas de conduire une armée, envoya à la rencontre de Cendébée, ses deux fils Judas et Jean, qui le défirent complètement et lui tuèrent dix mille hommes, l'an du monde 3866.

CENSORINUS, grammairien et philosophe sous les règnes d'Alexandre Sévère, de Maximien et de Gordien. Son ouvrage *de Die natali*, qu'il publia vers l'an 238, a été fort utile aux chronologistes pour déterminer les principales époques des événemens anciens. Un autre *Censorinus* (Appius-Claudius), fut un des empereurs éphémères qu'on vit en si grand nombre sous le règne de Gallien. Il fut tué par les mêmes soldats qui l'avaient porté à l'empire malgré lui.

CÉPHALÆON ou CÉPHALION, a écrit un ouvrage qui n'est point parvenu jusqu'à nous, et qui comprenait l'histoire générale depuis Ninus jusqu'à Alexandre-le-Grand. Cet ouvrage est souvent cité par Denys d'Halicarnasse.

CEPHALE, célèbre orateur d'Athènes, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à renverser la tyrannie des Trente. Il florissait vers la fin de la guerre du Péloponèse, et il ne faut pas le confondre avec *Céphale*, fils de Lysanias, chez qui, suivant Platon, Socrate tint les discours qu'il a recueillis dans ses livres sur la république. Un troisième *Céphale*, Corinthien, suivit Timoléon en Sicile, et corrigea les lois des Syracusains.

CÉPHAS, nom donné par J.-C. à Simon, fils de Jean.

CÉPHISODORE, sculpteur grec, hérita des talens et de la réputation de son père Praxitèle. Sa sœur fut la première femme de Phocion. Il vivait 360 ans avant J.-C. Pline et Pausanias citent une foule de statues et de groupes de cet artiste, et les rangent parmi les chefs-d'œuvre de l'art. — Un autre statuaire de ce nom, vivait dans la cent douzième olympiade. Il réussissait surtout dans les statues des philosophes. On trouve encore un peintre du même nom, contemporain d'Aglaophon et d'Evenor, père de Parrhasius, qui florissait 420 ans avant J.-C. L'histoire cite enfin l'Athénien *Céphisodore*, qui arma contre Philippe, fils de Démétrius, pour soustraire sa patrie à son oppression, et auquel les Athéniens érigèrent un tombeau près d'Éleusis.

CÉPHISODOTE, orateur athénien, fut l'un des dix ambassadeurs que les Athéniens envoyèrent à Sparte l'an 368 avant J.-C. Il se distingua ensuite à la tribune, et Démosthènes fait l'éloge de son talent.

CÉPION (Quintus Servilius), était consul l'an de Rome 646. Il fut condamné à l'exil et se retira à Smyrne. Cicéron en parle honorablement.

CERCEAU (Jean-Antoine du), jésuite, né à Paris le 12 novembre 1670, mort le 4 juillet 1730. Il a publié un volume de poésies latines. Dans ses poésies françaises il a imité quelquefois assez heureusement le badinage de Marot. Il est auteur d'une *Histoire de Thamas Koulikan, sophi de Perse*, 2 volumes in-12, et d'une *Histoire de la conjuration de Rienzi*, 1 volume in-12, terminé par le père Brumoy. Il a fait aussi pour les pensionnaires du collége Louis-le-Grand, plusieurs comédies parmi lesquelles on peut citer *les Incommodités de la grandeur*, et *l'Enfant prodigue*. On a réimprimé à Paris, en 1807, son théâtre à l'usage des colléges, en 3 volumes in-18.

CERCIDAS, de Mégalopolis, poète et législateur, donna des lois à sa patrie. Il ordonna en mourant qu'on mît dans son tombeau les deux premiers livres de l'*Iliade*. Un autre *Cercidas* fut l'intime ami d'Aratus, et commandait un corps de mille Mégalopolitains à la bataille de Sellasie, où Cléomène fut vaincu par Antigone.

CERDA (Jean-Louis de la), né à Tolède vers 1560, mort à Madrid en 1643, jésuite, est surtout connu par son *Commentaire de Virgile*, le plus ample qui ait été fait sur ce poète.

CÉRÉ (Jean-Nicolas), directeur du jardin botanique de l'Ile-de-France, né dans cette colonie, en 1737, après deux campagnes sur mer, revint se fixer à l'Ile-de-France, où son père lui avait laissé des possessions considérables. Nommé directeur du jardin royal en 1775, il fit à ses frais toutes les dépenses nécessaires à l'amélioration de cet établissement, fit des pépinières considérables de poivriers, de gérofliers, de canelliers, de muscadiers, envoya aux Antilles, à Cayenne, à la Guyane, des caisses de ces précieux végétaux, et donna à la France le juste espoir de s'affranchir du tribut payé aux Hollandais pour les épiceries. Il enrichit l'île de tous les fruits étrangers qui pouvaient convenir au climat, au point qu'au jugement des voyageurs étrangers, ce jardin était une des merveilles du monde, et mourut à l'Ile-de-France le 2 mai 1810.

CEREALIS ou CERIALIS (Petilius), général romain sous le règne de Vespasien. Proche parent de cet empereur, il fut chargé par lui de marcher contre Civilis et Classicus, chefs des Bataves et des Gaulois révoltés; il les mit en déroute et brûla leur camp. Tacite en parle avec éloge.

CERVANTÈS SAAVEDRA (Miguel); né en 1547 à Alcala de Héna-

rès, dans la nouvelle Castille, mort à Madrid le 23 avril 1616. Il a fait plusieurs ouvrages, mais celui qui assure sa gloire c'est l'ingénieux *chevalier don Quichote de la Manche*. Traduit dans toutes les langues, il est resté sans copie comme il n'avait point eu de modèle. Cervantès, dont l'Espagne, avec raison, est si fière aujourd'hui, fut dédaigné de ses compatriotes, qui ne devinèrent pas son génie. Il vécut et mourut dans la misère. Il écrivit son ouvrage en prison.

CÉSALPIN (André), médecin italien, né en 1519 à Arezzo en Toscane, a rendu son nom célèbre par l'invention d'une méthode en botanique fondée sur l'organisation des plantes, et principalement sur les parties de la fructification ; ce qui a établi les rapports naturels des familles et les caractères qui doivent servir de base aux classifications.

CÉSAR (Caïus Julius), l'un de ceux qui méritent le mieux le titre de *Grand* dont les honore l'histoire. Il descendait de la famille Julia, et naquit l'an de Rome 654, cent ans av. J.-C. Dans son enfance il fut témoin des guerres civiles de Sylla et de Marius, son oncle maternel, et forma de bonne heure le projet d'assujétir sa patrie; il y parvint par la double force de l'éloquence et des armes. Après avoir remporté à Pharsale une victoire décisive sur Pompée, son compétiteur, l'an 48 avant J.-C., il pardonna aux vaincus, et, malgré la douceur du gouvernement de ce dictateur perpétuel, il fut assassiné en plein sénat le 15 mars de l'an 43 av. J.-C., par ceux même qu'il avait comblés de bienfaits. Les guerres qu'il fit, ses combats, ses victoires, sont connus de tout le monde. Il avait composé plusieurs ouvrages en vers et en prose; il ne nous reste que *ses Commentaires* sur les guerres des Gaules et sur les guerres civiles.

CÉSARION, fils de César et de Cléopâtre, désigné à 11 ans par sa mère et par Marc-Antoine pour succéder à la couronne d'Egypte, fut, l'an 30 av. l'ère chrétienne, mis à mort par l'ordre d'Auguste, qui redoutait en lui un rival.

CÉSAROTTI (Melchior), l'un des littérateurs et des poètes italiens du dix-huitième siècle; né à Padoue le 15 mai 1730, il mourut le 3 novembre 1808. Il a publié une traduction d'*Homère*, de *Démosthènes*, un *Cours raisonné de littérature grecque*, etc.; mais de tous ses ouvrages en vers le plus justement célèbre est sa traduction d'*Ossian*; il n'exista peut-être jamais de copie qui eût à ce point l'apparence d'une composition originale. L'édition des *Œuvres de Cesarotti* contient 48 volumes in 8. Il a joui pendant sa vie d'une réputation colossale; réduite à sa juste valeur, elle sera toujours celle d'un des hommes qui ont le plus honoré les lettres, leur patrie et leur siècle.

CÉSON ou CÆSO (Quintius), fils du dictateur Quintius Cincinnatus; Tite-Live en fait un grand éloge. Il était d'une taille gigantesque, d'une force extraordinaire, éloquent et très-brave; mais ses emportemens inconsidérés le forcèrent à se retirer en exil chez les Toscans sans attendre que son jugement fût prononcé. Cicéron dit qu'il fut ensuite rappelé.

CÉSONIE (Cæsonia Milonia), fille d'Orfitus et de Vestilias, fut la quatrième femme de l'empereur Caligula, qui l'aima avec passion. Lorsque Caligula fut assassiné, Césonie périt le même jour percée de coups par un centurion, et sa fille fut écrasée contre les murailles.

CESSART (Louis-Alexandre de), inspecteur-général des ponts-et-chaussées, né à Paris en 1719, se fit connaître par la construction du beau pont de Saumur, qu'il exécuta de concert avec de Voglie, ingénieur en chef. Celle des quais de Rouen et des écluses de Saint-Valery, de Dieppe et de Tréport, ajouta à sa réputation. L'habileté qu'il déploya dans la conduite de ces grands travaux le fit choisir, en 1781, pour la direction de ceux de Cherbourg. Son projet, tout gigantesque qu'il était, fut accueilli; et si des difficultés imprévues entraînèrent des modifications qui causèrent beaucoup de désagrémens à l'auteur, il n'en a pas moins le mérite de l'invention. Ins-

pecteur général, décoré du cordon de Saint-Michel, puis commandant de la Légion-d'Honneur, il est mort en 1806. M. Dubois d'Arneuville a publié la *Description* de ses travaux hydrauliques. Paris, 1806 et 1809. 2 volumes in-4°, avec 67 planches et le portrait de Cessart.

CESTIUS, gouverneur de Syrie sous Néron. Ayant refusé justice aux Juifs, qui se plaignaient de la tyrannie de Florus, gouverneur de la Judée, ce peuple se révolta et prit les armes.

CETHÉGUS (Marcus-Cornélius), vivait pendant la seconde guerre punique. Il fut nommé grand pontife l'an de Rome 539. Il fut préteur, consul et censeur. Il contribua à la défaite de Magon. Cicéron dit qu'il fut le premier Romain qu'on pût appeler éloquent. *Céthégus* (Caïus), sénateur romain, était né pour les factions et les complots. Il suivit tour à tour le parti de Marius et celui de Sylla. Après la mort de ce dernier, il acquit une grande influence et entra dans la conspiration de Catilina; il prit pour sa part de diriger le massacre de leurs ennemis dans Rome. Il fut exécuté par les ordres de Cicéron.

CÉTHIM, arrière-petit-fils de Noé.

CÉTRAS, mécanicien, né à Chalcédonie, perfectionna le bélier, machine de guerre fort célèbre dans l'histoire ancienne. Il est cité par Vitruve.

CETURA, seconde femme d'Abraham. Il eut d'elle six enfans, qui sont: Zamram, Jecsan, Madan, Madian, Jesboc et Sué.

CHABANON (Nicolas de), né en Amérique en 1730, et mort à Paris le 12 juillet 1792, de l'académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres. On a de lui trois tragédies: *Eponine*, *Priam au camp d'Achille* et *Eudoxie;* deux comédies, des fables et quelques autres ouvrages en vers; mais le génie de la poésie lui manquait. Sa prose a plus de mérite; sa traduction des *Odes pythiques* de Pindare est estimée. Il était très-bon musicien, et ce qu'il a écrit sur la musique à l'occasion de la rivalité qui s'établit entre Gluck et Piccini est ce qu'il a fait de mieux. Il a paru depuis sa mort un ouvrage de lui intitulé: *Tableau de quelques circonstances de ma vie*, qui le fait aimer. Il eut avec Voltaire, Chamfort et Thomas des liaisons très-intimes. Son frère *Chabanon de Maugris*, mort en 1780, cultivait comme lui la musique et la poésie.

CHABAUD-LA-TOUR (baron de), ancien député, né à Nîmes en 1769, d'un père colonel du génie, entra de bonne heure au service. Commandant en 1789, de la garde nationale de Nîmes, il servit dans la campagne de Savoie, sous les ordres du général Montesquiou, à la tête du bataillon de volontaires qu'il avait été chargé d'organiser. De retour dans sa ville natale, il reprit le commandement de la garde nationale, mais bientôt arrêté comme suspect et jeté dans les prisons, il échappa, comme par miracle, à la mort, et se retira en Suisse. Rentré en France, il commença sa carrière législative; peu d'hommes en ont fourni une aussi longue. Il avait assisté à 27 sessions, savoir: à 3 des Cinq-Cents, à 8 du du tribunat, 7 du corps législatif, 3 de la chambre des députés, sous Louis XVIII, 3 de la même chambre sous Charles X, et à une partie de la deuxième session de 1830 sous le règne de Louis-Philippe; dans toutes il se montra le défenseur de nos institutions, et mourut à Paris le 20 juillet 1832, frappé d'une apoplexie foudroyante.

CHABRIAS, général athénien. Il périt devant Chio, l'an 355 avant J.-C. Son vaisseau fut coulé à fond. Il aurait pu se sauver à la nage, mais il préféra la mort à une fuite honteuse.

CHALGRIN (Jean-François Thérèse), architecte célèbre, né à Paris en 1739. Il mourut le 20 janvier 1811. Ses travaux les plus importans sont l'hôtel la Vrillière, celui de Saint-Florentin, rue de l'Orangerie; le collége de France, place Cambray; la tour et la chapelle des fonts sous le portail de Saint-Sulpice, l'église de Saint-Philippe du Roule, la res-

tauration du palais du Luxembourg, et l'arc-de-triomphe de l'Étoile, non achevé; il fut membre de l'institut, classe d'architecture, et mourut sans fortune.

CHALOTAIS (Louis-René de Caradeuc de la), procureur général au parlement de Bretagne; né à Rennes le 6 mars 1701, il y mourut le 12 juillet 1785. Il se signala dans l'affaire de l'expulsion des jésuites; mais il se fit de grands ennemis, et devint fameux par ses talens, son courage et ses malheurs, surtout par un procès criminel qui divisa la cour et les parlemens du royaume, amena le renversement des grandes magistratures, et porta atteinte à l'autorité royale avant la révolution de 1789. Ce procès célèbre fut imprimé en 1767, en 3 volumes in-4, et 6 vol. in-12.

CHAM, second fils de Noé. Ayant aperçu son père couché dans une posture indécente, il appela ses frères et le leur montra en plaisantant. Ceux-ci indignés prirent un manteau dont ils couvrirent leur père. Noé, à son réveil, apprenant la conduite de son fils donna sa malédiction à Chanaan, fils de Cham.

CHAMAAN, fils de Berzellai de Galaad. David récompensa en lui les services qu'il avait reçus de Berzellai, lors de sa fuite devant l'armée d'Absalon.

CHAMBERS (Ephraïm), auteur d'un *Dictionnaire des arts et des sciences* ou *Encyclopédie*, mort le 15 mai 1740, et enterré à Westminster. L'ouvrage de cet Anglais peut à juste titre réclamer l'honneur d'avoir donné l'idée de l'*Encyclopédie* française. Il parut en 1728, et il est généralement connu sous le nom de *Dictionnaire de Chambers*.

CHAMBRAY (Jacques-François de), chevalier grand'croix de l'ordre de saint Jean de Jérusalem, né à Evreux en 1687, s'acquit une grande réputation dans la guerre qu'il fit toute sa vie aux infidèles, sur lesquels il prit onze vaisseaux; entre autres *la Patronne de Tripoli*, en 1723, et en 1732, *la Sultane*, portant pavillon de contre-amiral du grand-seigneur. Le grand-maître, pour récompenser ses services, le fit vice-amiral, et commandant général des troupes de terre et de mer de la religion. Le bailly de Chambray fit construire à ses frais dans l'île de Goze une forteresse appelée, de son nom, la cité neuve de Chambray. Il mourut à Malte en 1756, avec la réputation d'un des plus grands hommes de son siècle. L'épitaphe suivante fut gravée sur son tombeau: *Mari ætatis suæ nulli secundus, fudit Turcas, terra arce propriis impensis extructa, tutavit cives.* Le bailly de Chambray ne jouit point de la célébrité qu'auraient dû lui acquérir ses exploits, parce qu'il n'a point eu d'historien. Vertot n'en parle qu'une seule fois et dans la dernière page de son histoire; mais alors le bailly de Chambray était simple chevalier commandant un vaisseau de la religion, et sa carrière militaire ne faisait que de commencer.

CHAMFORT (Sebastien-Roch-Nicolas), né en 1741, dans un village près de Clermont en Auvergne, d'un père inconnu et d'une paysanne: vint de bonne heure à Paris où il fut admis comme boursier au collége des Grassins. Ses *Eloges de Molière et de La Fontaine* commencèrent sa réputation. Ses petites comédies de *la Jeune Indienne* et du *Marchand de Smyrne*, se sont conservées au théâtre, et la dernière surtout étincelle de saillies ingénieuses. Il avait fait de Racine son étude favorite; on s'en aperçoit dans sa tragédie de *Mustapha* et *Zéangir*. L'esprit qu'il portait dans la société n'était ni moins piquant ni moins agréable que celui qu'on trouve dans ses ouvrages; personne ne savait conter avec plus de grâce et n'assaisonnait mieux une bonne plaisanterie. On regrette beaucoup un poëme auquel il travaillait, sur la guerre de la fronde. M. Colnet a publié une édition de ses œuvres en deux volumes in-8°, et un autre le *Chamfortiana*, 1 volume in-12. Il fut entraîné dans les orages de la révolution, et il en mourut, en avril 1794, sinon la victime, du moins par une suite des chagrins qu'elle lui

fit éprouver. La fin de sa carrière fut aussi malheureuse que le commencement en avait paru fortuné. Il fut l'ami intime de Mirabeau.

CHAMOUSSET (Claude Humbert Piarron de), né à Paris en 1717. Il porta jusqu'à la passion le zèle du bien public et l'amour de l'humanité. Il fit de sa maison un hôpital, et il y entretint une pharmacie au profit des pauvres. Il loua une maison à la barrière de Sèvres et en fit un modèle pour les hôpitaux; il parvint à faire donner un lit séparé à chaque malade à l'Hôtel-Dieu; plusieurs autres de ses plans furent adoptés; enfin, on lui doit l'établissement de la petite poste de Paris. J.-J. Rousseau était plein de respect pour lui. Il mourut le 27 avril 1773.

CHAMPAGNE (Philippe), peintre célèbre, né à Bruxelles en 1602, mort le 12 août 1674. Il fut chargé de plusieurs ouvrages importans; la décence guida toujours ses pinceaux. Ses tableaux ont de l'invention, son dessin est correct, ses paysages sont agréables; mais ses compositions sont froides et manquent de mouvement. Son neveu fut peintre aussi et n'eut pas son talent.

CHAMPIONNET (Jean-Etienne), né à Valence en 1762, mort en 1799. Il montra de grands talens comme général de division aux armées de Sambre-et-Meuse et d'Italie.

CHAMPLAIN (Samuel), navigateur français, fondateur de la ville de Quebec au Canada, et premier gouverneur de cette colonie, né à Brouago au seizième siècle, mourut à la fin de 1635. Tous les historiens s'accordent à louer sa bravoure, son désintéressement, la pureté de son jugement et la solidité de ses intentions. La collection entière de ses voyages a été imprimée à Paris, en 1632, in-4, avec une carte. Elle comprend ses navigations et ses découvertes par terre, depuis 1603, époque du premier voyage, jusqu'à la prise de Quebec par les Anglais, en 1629.

CHAMPOLLION (J.-F.), célèbre archéologue, né à Figeac en Quercy, au mois de décembre 1790, se livra avec ardeur à l'étude des langues orientales, et occupa pendant plusieurs années les places de professeur d'histoire et de bibliothécaire de Grenoble. Dès 1814, il avait publié l'*Egypte* sous les Pharaons, ou *Recherches* sur la géographie, la religion, la langue et l'histoire des Egyptiens avant l'invasion de Cambyse, 2 vol. in-8. En 1824, il découvrit à Turin, dans une chambre du musée des *papyrus* d'une haute antiquité. Il fit ensuite un voyage en Egypte; il en rapporta une riche collection de notes, dessins, inscriptions, etc., qu'il venait de mettre en ordre, lorsque la mort l'enleva, à Paris, le 4 mars 1832, à peine âgé de 41 ans. Son buste, en marbre, doit être placé dans le musée égyptien, dont il est le fondateur.

CHANAAN, fils de Cham. Ce fut sur lui que tomba la malédiction de Noé; parce qu'ayant aperçu ce dernier dans une posture indécente, il courut en avertir son père.

CHANDOS (Jean), célèbre capitaine anglais dans le quatorzième siècle, lieutenant-général de toutes les provinces que le roi d'Angleterre possédait en France. A la bataille d'Auray, en 1364, Duguesclin lui rendit les armes. Il fut tué en 1369 près de Poitiers, dans un combat sur le pont de Leusac. Il se fit aimer et estimer de ses ennemis par sa modération et sa générosité.

CHAPELAIN (Jean), de l'académie française, né à Paris le 4 décembre 1595, mort le 22 février 1674. Balsac le mit en réputation, et véritablement Chapelain avait beaucoup de littérature. Son poëme de *la Pucelle*, trop vanté avant de paraître, détruisit en un moment la considération prématurée qu'il avait eu l'adresse d'usurper. Il n'y en a jamais eu que douze chants imprimés, les douze autres sont restés manuscrits dans la bibliothèque du roi. On connaît les satires de Boileau contre lui; elles l'ont immortalisé. Chapelain était fort avare et mourut fort riche. Son nom avait été si imposant, que Racine daigna le consulter sur ses premiers écrits, et qu'il fut choisi par l'académie pour rédiger la cri-

tique du *Cid*. Il porta lui-même Boileau sur la liste des hommes de lettres pensionnés par Louis XIV. Ce trait honore son caractère.

CHAPELIER (ISAAC-RENÉ-GUI LE), né à Rennes en 1741, se fit une grande réputation au barreau. Nommé en 1789 député du tiers-état aux états généraux, il s'y distingua comme orateur, et prit une grande part à tous les travaux de cette assemblée. Les services qu'il avait rendus à la cause de la liberté, ne le mirent pas à l'abri des fureurs révolutionnaires. Arrêté et traduit au tribunal de sang, il fut condamné à mort le 22 avril 1794, et conduit au supplice avec ses deux collègues Thouret et d'Espremenil.

CHAPELLE (CLAUDE-EMMANUEL LUILLIER), né à la Chapelle près de Paris en 1626, mort en 1686, poète facile, naturel, voluptueux et négligé. Il est auteur avec Bachaumont du *Voyage* en prose et en vers connu sous leurs noms, bagatelle agréable qui a été imitée souvent et moins heureusement. Chapelle était homme du monde; mais il sut conserver dans la bonne compagnie de son temps cette naïveté piquante qui fait le principal mérite de ses ouvrages. Il joignit à ce don de la nature celui d'observer avec finesse les ridicules de la société; il y puisait même des scènes comiques qu'il rendait à son ami Molière avec la plus grande vivacité; mais ce feu l'abandonnait quand il voulait les écrire, tant il y a loin de l'esprit de conversation au talent de mettre en œuvre! Racine, Boileau, Molière, La Fontaine, Bernier, l'eurent pour ami et pour conseil. Cet aimable épicurien vécut sans engagement, content de 8000 livres de rente viagère. D'Assouci le représente comme étant tout esprit, et n'ayant presque point de corps, ce qui fait penser qu'il était petit, maigre et fluet.

CHAPPE (CLAUDE), né en 1763, offrit à l'assemblée législative en 1792 sa découverte de la machine à signaux nommée par lui *télégraphe*; on ne s'en servit pour la première fois qu'en 1793. On ne peut sans injustice refuser à Chappe les honneurs de l'invention, car on invente lorsqu'on exécute ce qu'on ne connaissait auparavant que comme une chose possible, et lorsqu'on retrouve des moyens perdus dont il ne restait point de trace. L'envie et la malveillance attaquèrent le système de Chappe, et des rivaux voulurent lui ravir sa gloire et sa place. Il en fut vivement affecté, et mourut subitement le 23 janvier 1805.

CHAPTAL (JEAN-ANTOINE), pair de France, de l'académie des sciences, ministre de l'intérieur sous l'empire, grand-croix de la Légion-d'honneur, né à Nojora (Lozère) le 5 juin 1758, mort à Paris le 29 juillet 1832, a signalé son ministère par d'importans services rendus au commerce et à l'industrie; ses importans travaux sur diverses applications de la chimie aux arts industriels l'ont placé au rang des bienfaiteurs de l'humanité. En 1819, il publia son célèbre ouvrage sur l'industrie française, deux volumes in-12; le premier et le plus étendu dans son genre, livre rempli de sages préceptes et de vues élevées sur le progrès des arts et sur l'esprit des lois qui doivent régir l'industrie. On a encore de lui la *Chimie* appliquée à l'agriculture, 2 vol. in-12, 1823.

CHARDIN, célèbre voyageur, né à Paris le 26 novembre 1643, mort le 26 janvier 1713. Son *Voyage en Perse*, 3 volumes in-4 et 10 volumes in-12, justement estimé, donne une idée complète des usages de ce pays, de ses mœurs et de ses coutumes. On en doit une nouvelle édition, en 10 vol. in-8°. à M. Langlès, Paris, 1811.

CHARÈS, Athénien; il fut général des Athéniens à la bataille de Chéronée, et son incapacité contribua à la perte de cette bataille. Il ne fut pas heureux dans ses expéditions, quoiqu'il ne manquât pas de bravoure. *Charès* de Mitylène fut isaugèle (huissier de la chambre) d'Alexandre-le-Grand, et rassembla des particularités sur la vie de ce prince. Il en composa un ouvrage dont il ne nous reste que quelques fragmens. *Charès*, statuaire grec, florissait vers

la cent vingt-unième olympiade. Il s'immortalisa par le fameux colosse de Rhodes, qu'il mit douze ans à terminer, et qu'un tremblement de terre ne laissa subsister que cinquante-six ans ; il avait soixante-dix coudées de hauteur. Ses débris restèrent au même lieu jusqu'en 667. Un marchand juif les acheta et fit charger neuf cents chameaux du bronze qu'il en retira.

CHARETTE DE LA CONTERIE (FRANÇOIS-ATHANASE), fameux général Vendéen, né en Bretagne en 1763, servit avec courage et talent la cause royaliste. Fait prisonnier en 1796, il subit la mort en héros.

CHARICLÈS, général Athénien, se signala par son animosité contre Alcibiade, fut exilé à son tour, revint après la bataille d'Ægos-Potamos, devint un des trente tyrans d'Athènes, voulut empêcher Socrate de donner des leçons, et périt vraisemblablement avec Critias. *Chariclès*, Athénien, gendre de Phocion, se laissa gagner par Harpalus, qui, après avoir dilapidé les trésors du roi de Perse, qu'Alexandre lui avait confiés, avait cherché un asyle à Athènes. Enveloppé dans la condamnation de Phocion, il échappa par la fuite, et l'on ignore ce qu'il devint dans la suite. *Chariclès*, médecin célèbre, ami de l'empereur Tibère ; sous prétexte de lui baiser la main, lui toucha adroitement le pouls dans sa dernière maladie, et prédit sa fin prochaine. Galien cite quelquefois ses ouvrages.

CHARICLITUS, général Rhodien, commandait l'arrière-garde de leur escadre dans le combat où, de concert avec les Romains, ils défirent l'an 190 avant J.-C., celle d'Anthiochus, commandée par Annibal et par Apollonius.

CHARIDEME, né à Orée, dans l'île d'Eubée, se rendit célèbre par sa bravoure. Exilé d'Athènes par ordre d'Alexandre, contre lequel il s'était déclaré, il se réfugia à la cour de Darius, roi des Perses. Ce prince le fit mourir pour lui avoir dit avec trop de franchise et de liberté ce qu'il pensait de son armée et de celle du roi de Macédoine, l'an 333 avant J.-C. Il fut défendu dans une circonstance particulière par Démosthènes, dont on a le discours.

CHARILLUS, roi de Sparte. Il eut pour tuteur Lycurgue, son oncle, qui profita de cette minorité pour donner à Sparte les lois qui la rendirent si célèbre. Charillus, à qui Lycurgue remit l'autorité lorsqu'il fut en âge de régner par lui-même, commanda les Lacédémoniens dans plusieurs expéditions, et mourut vers l'an 770 avant J.-C. Il eut pour successeur Nicandre son fils.

CHARITON, écrivain grec du bas-empire. Nous avons de lui un roman des *Amours de Chaeréas et Callirhoé*, publié pour la première fois en grec et en latin en 1750, in-4°. Il était de la ville d'Aphrodisée dans la Carie.

CHARLES-MARTEL, duc d'Austrasie, fut roi par l'autorité dont il s'empara, et dont il jouit pendant plus de vingt-cinq ans. Il était fils de Pépin d'Héristal, maire du palais, et père de Pépin-le-bref, qui fonda la dynastie des rois de France. C'est un des plus grands héros dont les Français puissent s'honorer. Il battit les Saxons, les Frisons et les Sarrasins, sur lesquels il remporta une victoire complète près de Poitiers. Il dépouilla le clergé d'une partie de ses biens pour entretenir ses troupes, et mourut en 741 à Quersi-sur-Oise, le 22 octobre.

CHARLES I, dit CHARLEMAGNE, roi de France, empereur d'Occident, naquit en 742, au château de Saltzbourg, dans la Haute-Bavière. Fils de Pépin-le-Bref, il fut couronné roi après la mort de ce prince, arrivée en 768, et partagea la France avec Carloman, son jeune frère ; celui-ci étant mort en 771, Charles devint seul roi de France. Après avoir défait les Saxons, et mis fin à la monarchie des Lombards, il fut couronné empereur en 800, et renouvela l'empire des Césars. Vainqueur partout, il s'appliqua à policer ses États, rétablit la marine, forma le projet de joindre le Rhin au Danube, donna de nouvelles lois, fut le restaurateur et le protecteur des lettres, fonda plu-

sieurs monastères et réprima la mendicité. L'église lui dut le chant grégorien. Ses lois sont admirables. Vaste dans ses desseins, nul souverain ne fit les plus grandes choses avec tant de facilité et les plus difficiles avec tant de promptitude. Il mourut le 28 janvier 814, et fut enterré à Aix-la-Chapelle; son histoire a été écrite en 2 vol. in-12 par M. de la Bruère, et en 4 vol. in-12 par M. Gaillard.

CHARLES II, dit LE CHAUVE, parce qu'il l'était réellement, fils de Louis-le-Débonnaire et de Judith de Bavière, naquit à Francfort-sur-le-Mein le 13 juin 823, et mourut le 6 octobre 877. Il fut couronné empereur en 875. Il ne laissa qu'un fils connu sous le nom de Louis-le-Bègue, qui lui succéda. Charles-le-Chauve fut un prince artificieux, sans amour pour ses peuples et toujours ambitieux de conquérir; son règne fut cependant remarquable par des choses utiles; et comme il avait de l'instruction, il protégea les savans et les combla de bienfaits. On a joint ses capitulaires à ceux de Charlemagne.

CHARLES III, dit LE SIMPLE, fils posthume de Louis-le-Bègue, né le 17 septembre 879. Il monta sur le trône en 898, en fut dépouillé en 923, et mourut prisonnier au château de Péronne le 7 octobre 929. Il laissa un fils connu sous le nom de Louis-d'Outremer. Le seul titre que Charles-le-Simple ait à la gloire est d'être parvenu à ressaisir la Lorraine, qui avait été séparée de la France.

CHARLES IV, surnommé LE BEL, parvint à la couronne en 1322 par la mort de son frère Philippe-le-Long. Il mourut le 31 janvier 1328 à Vincennes, âgé de trente-quatre ans. Il aimait la justice et savait se faire obéir. Ses courtisans disaient de lui qu'il tenait plus du philosophe que du roi.

CHARLES V, dit LE SAGE, roi de France, né à Vincennes le 21 janvier 1337, succéda à son père le roi Jean le 8 avril 1364. Il trouva le royaume dans la désolation et dans l'épuisement, et remédia à tout par ses négociateurs et ses généraux. Bertrand Duguesclin reprit sur les Anglais une grande partie des places fortes qu'ils occupaient. Il mourut à Vincennes le 16 septembre 1380, laissant 17 millions dans ses coffres, somme considérable pour ce temps. Il aimait et protégeait les lettres; la bibliothèque du roi lui doit son origine, et il fit construire la forteresse de la Bastille, pour y déposer son trésor. L'académie française proposa son éloge en 1766, et ce fut La Harpe qui remporta le prix; le surnom donné à ce roi l'emporte sur les éloges prononcés en son honneur.

CHARLES VI, dit le BIEN-AIMÉ, roi de France, fils de Charles V, né à Paris le 3 décembre 1368. Son père lui donna le Dauphiné en apanage, et il fut ainsi le premier des enfans de France qui porta le titre de *dauphin* en naissant. Il succéda à son père le 16 septembre 1380. Les fautes de ses ministres rendirent son règne malheureux; Henri V, roi d'Angleterre, s'empara de la France. Il mourut en démence le 21 octobre 1422; son règne fut signalé par les guerres civiles, étrangères, la peste et la famine.

CHARLES VII, dit le VICTORIEUX, roi de France, fils de Charles VI, né le 22 février 1403, devint dauphin en 1416. Il reconquit presque tout son royaume sur les Anglais, et c'est le motif de son surnom. C'est sous son règne et pour lui que combattit Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans. Proscrit par sa mère, jouet de la démence de Charles VI, victime de la sombre ambition de son fils, il trouva dans Marie d'Anjou, son épouse, une compagne fidèle, une amie sûre, dont l'âme ne se laissa jamais abattre par le malheur. Il se laissa mourir de faim dans la crainte d'être empoisonné par son fils, et succomba le 22 juillet 1461.

CHARLES VIII, dit l'AFFABLE et le COURTOIS, roi de France, fils de Louis XI, né à Amboise le 30 juin 1470, fut sacré à Reims le 5 juin 1484. Il prit le titre d'empereur d'Orient en 1494, et s'empara du royaume de Naples, qu'il fut obligé d'abandonner l'année suivante. Il remporta en se retirant la célèbre victoire de Fornovo; dans cette bataille huit mille Français l'emportèrent sur qua-

rante mille Italiens. Il mourut au château d'Amboise le 7 avril 1498.

CHARLES IX, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à Saint-Germain-en-Laye le 27 juin 1550. Il monta sur le trône le 14 décembre 1560 : il n'avait pas onze ans accomplis; ce fut Médicis qui gouverna le royaume. Les protestans se révoltèrent, et il s'ensuivit une guerre civile. Le massacre de la Saint-Barthélemi, arrivé le 24 août 1572, a souillé pour jamais la mémoire de Charles IX; il n'avait que vingt-deux ans, et deux années après, le 31 mai 1574, il mourut de la violence de ses remords. Il cultiva et favorisa les lettres; il est même resté quelques vers de lui. C'est sous son règne que fut bâti le palais des Tuileries (1554), et que furent faites nos lois les plus sages et les ordonnances les plus salutaires à l'ordre public, par les soins de l'immortel chancelier l'Hôpital. Nous croyons que les caractères de ce magistrat, de Charles IX, et de sa mère, sont tracés historiquement et avec beaucoup de talent par Chénier, dans sa fameuse tragédie de *Charles IX*, dont l'esprit de parti s'est beaucoup trop emparé.

CHARLES X, roi de France imaginaire de la création de la Ligue; elle fit frapper de la monnaie sous son nom. C'était le vieux cardinal de Bourbon.

CHARLES dit le MAUVAIS, roi de Navarre, né en 1332, fut élevé à la cour de Philippe de Valois, et se fit admirer dès sa jeunesse par son savoir, son éloquence et les grâces de sa figure. Plus tard il devint le fléau de son siècle par sa perfidie et ses cruautés. Il mourut en 1387.

CHARLES III, surnommé le NOBLE, roi de Navarre, fils de Charles le Mauvais, eut les qualités de son père sans avoir ses vices. Il contribua à rétablir la paix publique en France, en réconciliant les deux factions d'Orléans et de Bourgogne. Il fit fleurir dans ses états l'industrie, les arts et les lettres. Il mourut à Olite le 8 septembre 1425, âgé de soixante-quatre ans, après un règne de 39, et avoir joui pendant ce temps de l'amour de ses sujets, et des heureux effets d'une administration toute paternelle.

CHARLES le TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne, né à Dijon le 10 novembre 1433. Il fut l'ennemi irréconciliable de Louis XI, avec lequel il fut toujours en guerre; il lui livra le connétable de Saint-Paul, dont il obtint les trésors. Altéré de sang et incapable de repos, il fit la guerre aux Suisses, qui remportèrent sur lui les victoires de Granson et de Morat en 1476. Les Suisses rassemblèrent les ossemens des vaincus, et en élevèrent une pyramide qui a existé jusqu'en 1794, qu'elle fut détruite par un bataillon de la Côte-d'Or, le jour même que les Suisses devaient célébrer l'anniversaire de leur victoire. C'est de cet *ossuaire* de Morat que M. d'Arlincourt a tiré parti dans son roman du *Solitaire*, et de la disparition de Charles. Charles le Téméraire périt le 5 janvier 1477, défait par le duc de Lorraine, et fut tué en se sauvant après la bataille qui se donna près de Nancy, qu'il avait assiégé.

CHARLES D'ANJOU, second du nom, duc de Calabre, comte du Maine, a mérité une place dans l'histoire pour avoir légué la Provence à Louis XI et à ses successeurs. Il mourut le 11 décembre 1481; c'est en 1486 que la réunion de la Provence à la couronne fut faite par Charles VIII.

CHARLES DE DANEMARCK, dit LE BON, comte de Flandre. Il affermit dans ses états sa puissance, par son courage, et la maintint par la sagesse de son gouvernement. On l'appelait le justicier, le défenseur de l'Eglise, le père des pauvres; la renommée de ses vertus était si grande qu'on lui offrit le trône de Jérusalem, pendant la prison de Baudouin II, et l'empire après la mort de Henri V; mais il refusa l'un et l'autre. Il fut tué à Bruges, dans un complot formé contre lui, le 2 mars 1127.

CHARLES D'ORLÉANS, comte d'Angoulême, fils aîné de Louis de France, duc d'Orléans, comte de Valois, et de Valentine de Milan, naquit à Paris en 1391. Il se conduisit en héros à la funeste bataille d'Azin-

court en 1415. Ce prince était bon, humain, charitable, et l'un des plus vertueux personnages de son temps. Si par sa naissance il eut une première place parmi les princes, par ses talens pour la poésie il mérita d'être placé au premier rang des écrivains de son siècle. Les bibliothèques du roi et de l'Arsenal possédant chacune un manuscrit de ses poésies. Avec beaucoup de simplicité, les idées sont nobles, inspirées par le sentiment, réglées par la bienséance, exprimées avec autant de naïveté que d'élégance. Charles d'Orléans mourut le 4 janvier 1465; il fut père de Louis XII, et oncle de François I, roi de France.

CHARLES II, roi d'Espagne et des Indes, fils de Philippe IV, né le 6 novembre 1661, mort le 1 novembre 1700. Le 1 octobre de cette dernière année, il dicta son fameux testament, qui déclarait Philippe de France, duc d'Anjou, héritier de la monarchie espagnole. Ce prince est plus célèbre par ce testament, qui embrasa l'Europe, que par son règne languissant et malheureux. En lui finit la branche aînée de la maison d'Autriche, qui régnait en Espagne depuis deux siècles.

CHARLES III, roi d'Espagne et des Indes, né en janvier 1716, fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse. Il conclut avec Louis XV en 1761 le pacte de famille qui assurait les droits et réunissait toutes les forces des différentes branches de la maison de Bourbon. Il se joignit à la France dans les deux guerres qu'elle eut à soutenir contre l'Angleterre en 1762 et 1778. L'Espagne doit à ce prince tout ce qu'elle peut montrer au voyageur en fait d'établissemens utiles et de monumens publics. Il la retira de la léthargie où elle languissait depuis Philippe III, et il disait: « Mes sujets sont comme les enfans, qui pleurent quand on les nettoie. » Lorsqu'on lui rendait compte de quelque dissension de famille, sa première question était: « Quel moine y a-t-il dans cette affaire? » Il ne reçut point de la nature ces dons brillans qui caractérisent un héros, mais il eut un bon jugement, une sage fermeté, de l'esprit naturel, et surtout les qualités d'un homme de bien. Le souvenir de son administration paternelle et de ses vertus privées est encore cher à ses peuples. Il mourut à Madrid le 14 décembre 1788.

CHARLES IV, fils et successeur du précédent, né à Naples le 11 novembre 1748. Parvenu au trône en 1788, subjugué de bonne heure par sa femme, Marie-Louise, infante de Parme, il devint bon jusqu'à la faiblesse, et donna toute sa confiance à don Manuel Jodoï, depuis *Prince de la paix*, n'entra dans la coalition contre la France qu'après la mort de Louis XVI, au sort duquel il avait pris le plus vif intérêt, et conclut quelque temps après une alliance avec la république française après l'invasion de ses états, faite par les ordres de Napoléon; étant forcé d'abdiquer en faveur de son fils, il se rendit en France, obtint la faculté de se retirer à Marseille, dont les habitans lui témoignèrent le respect que commande une grande infortune et l'estime que méritait sa bienfaisance; se rendit à Rome, en 1811, y occupa le palais Barbérini avec sa famille, et mourut à Naples le 21 janvier 1816, du chagrin que lui causa la nouvelle de la mort de la reine son épouse.

CHARLES I D'ANJOU, roi de Naples, fils de Louis VIII de France et de Blanche de Castille, naquit en 1220. Il gouverna avec éclat, mais son règne fut terni par le massacre des Français, connu sous le nom de *Vêpres siciliennes*, qui eut lieu le 30 mars 1282; dès-lors il n'éprouva plus que des revers, et la punition réservée à ses crimes sembla enfin l'atteindre. Il mourut le 7 janvier 1285.

CHARLRS II, dit LE BOITEUX, fils de Charles I d'Anjou, roi de Naples, naquit en 1248, et mourut le 5 mai 1309. Il eut toutes les vertus d'un bon prince; bienfaisance, affabilité, amour de la justice. Son règne de 25 ans fut l'âge d'or de la monarchie.

CHARLES-EMMANUEL III, roi de Sardaigne, fils de Victor Amédée II. Il s'unit en 1733 à la France et à l'Espagne, qui avaient projeté d'affaiblir la maison d'Autriche; il fit la

conquête du Milanais, vainquit les impériaux à Guastalla, où il commanda en général et combattit en soldat, et signala son habileté durant tout le cours de cette guerre. En 1742 il se déclara contre la France et l'Espagne, pour la reine de Hongrie, qui lui offrait une augmentation de territoire. Il fut battu à Coni le 30 septembre 1744. Il refusa de prendre part à la guerre de 1756, et eut l'avantage en 1763 d'être médiateur de la paix qui assura enfin le repos de l'Europe. Econome, éloigné du faste et des plaisirs, il fit des établissemens utiles, et publia les plus sages réglemens, qu'il étendit aux arts et au commerce; il embellit sa capitale, mit de l'ordre dans la législation et la justice. Son *Code* a été réimprimé en français en 1771, 2 volumes in-12. Cet illustre souverain, l'un des plus sages qu'ait eus le Piémont, était né à Turin le 27 avril 1701; il y mourut le 20 février 1773.

CHARLES-QUINT, empereur et roi d'Espagne, fils aîné de Philippe, archiduc d'Autriche, naquit à Gand le 24 février 1500. Il fit prisonnier François Ier à la bataille de Pavie en 1525, et n'ayant pu triompher de sa fermeté, il consentit à des modifications, et signa le traité de Madrid de janvier 1526. Après la paix de 1529 il quitta l'Espagne, se rendit en Italie, et se fit couronner à Bologne, roi de Lombardie et empereur des Romains. Le récit de ses autres expéditions militaires serait trop long. Il traversa la France pour se rendre dans les Pays-Bas, et passa six jours à Paris; François Ier l'y traita avec une générosité vraiment chevaleresque. On sait qu'il abdiqua la couronne en faveur de Philippe son fils, en 1555, et qu'il ne tarda pas à s'en repentir. Il voulut célébrer lui-même ses obsèques, et cette cérémonie hâta la fin de ses jours, arrivée le 21 septembre 1558. Pour bien connaître Charles-Quint, il faut lire son histoire écrite par Robertson; c'est une des plus belles productions de la littérature moderne; cet ouvrage a été traduit en français par M. Suard.

CHARLES XII, roi de Suède, né à Stockolm le 17 juin 1682. Dès son enfance il avait montré l'ambition d'imiter *Alexandre*, et lorsqu'il fallut le couronner, il arracha la couronne des mains de l'archevêque d'Upsal, et se la mit lui-même sur la tête. Le Danemarck, la Pologne, la Russie, comptant tirer avantage de sa jeunesse, se liguèrent contre lui; il les attaqua tous l'un après l'autre. Il força le Danemarck de conclure la paix avec lui dans moins de six semaines, marcha contre les Russes qui assiégeaient Nerva au nombre de cent mille hommes, et remporta sur eux une victoire signalée, quoique son armée ne fût que de neuf mille hommes. Trente mille furent noyés, et vingt mille prisonniers; il ne perdit que douze cents soldats. Le printemps suivant il marcha contre la Pologne, détrôna *Auguste*, et fit élire à sa place, en 1705, Stanislas Lecziuski. Il aurait dû borner là ses exploits et se réconcilier avec le czar; mais il marcha contre lui de nouveau, et remporta d'abord quelques avantages; mais la fortune l'abandonna à Pultawa le 8 juillet 1709. Il fut vaincu, toute son armée fut détruite, lui-même blessé et obligé de se réfugier dans la Turquie. Il perdit non-seulement tout le fruit de ses conquêtes, mais une partie de ses états. Ses revers ne l'avaient pas corrigé; il leva une armée et attaqua la Norwège. En assiégeant Frédéricschal, il fut tué d'une balle partie du côté des Suédois, le 30 novembre 1718. La fermeté, la valeur, l'amour de la justice, dominaient dans le caractère de Charles; mais il outra ces belles qualités et les rendit souvent funestes à lui-même et à ses peuples. Beaucoup d'écrivains ont écrit sur le héros suédois, mais aucun n'a traité ce sujet avec autant d'intérêt que Voltaire. Son *Histoire de Charles XII* est un modèle de clarté, de précision et d'élégance; il est à regretter qu'il n'ait pu la rendre plus complète, avec les mémoires qui n'ont été publiés en Suède que beaucoup plus tard; il eut alors aussi relevé des erreurs de noms et de dates, et des inexactitudes géographiques.

CHARLES STUART, premier du nom, roi d'Angleterre, né le 29 novembre 1600 en Ecosse. Il succéda à Jacques Ier son père, en 1625, et la même année épousa Henriette de France, fille de Henri IV. Son règne commença par des murmures contre lui; la faveur de Buckingham y contribua beaucoup. En 1641 Charles eut la faiblesse de signer la condamnation du comte Strafford, qui était son unique appui contre les factieux et les perfides. Deux ans après on le contraignit de sortir de Londres, la monarchie anglaise fut renversée avec le monarque; en vain il livra plusieurs batailles aux parlementaires: la perte de celle de Nazerbi en 1645 décida tout. Charles désespéré alla se jeter dans les bras de l'armée d'Ecosse, qui le livra au parlement anglais. On érigea une cour de justice nouvelle, composée de Fairfax, de Cromwel, d'Ireton son gendre, de Waller, et de cent quarante-sept juges. On sait la fin malheureuse de ce prince; il eut la tête tranchée le 30 janvier 1649, les uns disent par la main du bourreau, les autres par celle d'un grand seigneur masqué. Sa constance dans ses revers et dans le supplice étonna ses ennemis mêmes. Ils ne purent s'empêcher de dire qu'il était mort avec bien plus de grandeur qu'il n'avait vécu. On l'honore aujourd'hui comme un martyr de la religion anglicane; le jour de sa mort est célébré en Angleterre par un jeûne général et la privation de tous les plaisirs publics.

CHARLES II, roi d'Angleterre; reconnu par les Ecossais, il fut défait par l'armée de Cromwel et obligé de se retirer en France, où il ne parvint qu'après les plus grands dangers. En 1660 et après la mort de Cromwel, il fut rétabli par les soins du général Monck. Il fit fleurir la paix et les belles lettres dans son royaume; mais sa prodigalité, son irréligion, ses mœurs dépravées, déshonorèrent son règne et ses qualités brillantes et aimables, qui auraient pu le rendre un des premiers princes de l'Europe. Scott l'a peint d'une manière supérieure dans son *Pevéril du pic.* Né le 28 mai 1630, il mourut le 6 février 1685.

CHARLES (JACQUES-ALEXANDRE CESAR), physicien, de l'institut et de la Légion-d'Honneur, mort à Paris à soixante-seize ans, le 7 avril 1823. Son nom se rattache d'une manière particulière à la découverte des aérostats. C'est lui qui a trouvé la manière d'enfler les ballons par le moyen du gaz hydrogène, et de les entourer d'un taffetas vernissé de gomme élastique dissoute à chaud dans l'huile de thérébentine. Ce procédé a prévalu sur tous les autres.

CHARMIDES, dont Platon a donné le nom à un de ses dialogues, fut disciple de Socrate. Ce fut par les conseils de ce philosophe qu'il se livra aux affaires publiques s'étant mis dans le parti de Critias, il fut un des dix tyrans que Lysandre établit dans le Pirée pour gouverner avec les trente de la ville, et il fut tué dans le premier combat que les exilés commandés par Trasybule livrèrent aux tyrans. Xénophon l'a placé dans son *Banquet*, et parle de lui dans plusieurs de ses ouvrages.

CHARMIS, médecin, né à Marseille, vint à Rome sous le règne de Néron. En opposition au système de ses confrères, alors en crédit, il ordonna les bains froids même en hiver. Sénèque le philosophe se fait gloire de s'y être conformé. Il fit un métier de la médecine, et il amassa de grands biens. Pline raconte qu'il exigea 20,000 francs d'un malade pour l'avoir soigné.

CHARON de Lampsaque, fils de Pythoclès, l'un des plus anciens historiens que l'on connaisse, florissait un peu avant Hérodote. Il ne nous reste de lui que quelques fragmens. *Charon*, Thébain, est célèbre par la part qu'il prit à la délivrance de sa patrie opprimée par les Lacédémoniens.

CHARON. Voyez CHARRON.

CHARONDAS, célèbre législateur, de Catane en Sicile, où il florissait vers l'an 650 avant J.-C. Aristote parle de lui, et Elien rapporte qu'exilé de Catane il se réfugia à Rhégium, où il fit adopter ses lois. Elles étaient en vers comme celles de tous les an-

ciens législateurs ; elles se chantaient, et on les faisait apprendre aux jeunes gens.

CHAROST (ARMAND-JOSEPH DE BÉTHUNE, duc de), né à Versailles le 1er juillet 1728, mort le 27 octobre 1800, se montra le digne descendant de Sully par une bienfaisance active et en consacrant son existence et sa fortune au bonheur de son pays. Louis XV le montrant à ses courtisans leur dit : « Regardez cet homme, il n'a pas beaucoup d'apparence, mais il vivifie trois de mes provinces. » Il fut maire du dixième arrondissement de Paris, et membre ou président de toutes les sociétés philantropiques. On a élevé à Meillant (Cher) un monument à sa mémoire.

CHARPENTIER (PIERRE), jurisconsulte, né à Toulouse au commencement du seizième siècle, n'est cité dans ce Dictionnaire que pour être livré à l'exécration. Il osa en 1572 faire l'apologie du massacre de la Saint-Barthélemy, et dans une lettre *imprimée* à François Portus, il cherche à prouver que cet odieux massacre a dû être fait pour abattre une faction impie qui voulait renverser le trône et bouleverser l'état.

CHARPENTIER (FRANÇOIS), né à Paris le 15 février 1620. Il fut mis par Colbert à la tête de l'académie naissante des inscriptions et belles-lettres, et il devint directeur perpétuel de l'académie française. Quelque respect qu'il eût pour les grands hommes d'Athènes et de Rome, dont les ouvrages étaient l'objet principal de ses lectures, il prit parti contre ses maîtres dans la fameuse querelle des anciens et des modernes. On a oublié les écrits qu'il fit pour soutenir sa cause, et l'on ne se souvient que de l'épigramme de Boileau contre *le gros Charpentier*. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, et il contribua plus que personne au dessin de cette belle suite de médailles qu'on a frappées sur le siècle de Louis-le-Grand, et qui parut en 1702 in-fol. Charpentier mourut à Paris, doyen de l'académie française, le 22 avril 1702.

CHARRON (PIERRE), né à Paris en 1541, mort dans cette ville le 16 novembre 1603. Il était fils d'un libraire qui eut vingt-un enfans d'une seconde femme. Il fut d'abord avocat au parlement, et s'appliqua ensuite à l'étude de la théologie et à l'éloquence de la chaire. Son livre de la *Sagesse*, qui a fait sa réputation, est beaucoup moins lu que les *Essais* de Montaigne, dont il fut l'ami, le disciple et l'imitateur ; mais il n'écrivit ni en homme du monde, ni avec la brillante imagination de son modèle. Il avait cependant une grande force d'esprit. Le scepticisme très-raisonnable de Charron, mais très-hardi pour son siècle, le fit accuser faussement d'irréligion par quelques fanatiques, surtout par le jésuite Garasse.

CHARTIER (ALAIN), né en 1386. Il jouit dans son siècle d'un grand degré d'estime ; Pasquier en rapporte pour preuve que se trouvant un jour endormi sur une chaise, Marguerite d'Écosse, épouse du dauphin de France depuis Louis XI, s'approcha de lui et lui donna un baiser sur la bouche. Alain était fort laid, et sur l'étonnement des seigneurs et des dames de la suite de cette princesse, elle leur dit « qu'elle ne baisait pas la personne, mais la bouche d'où étaient sortis tant de beaux discours. » *Ses faicts, dits et ballades*, parurent imprimés à Paris en 1484 in-fol. goth. On ignore l'époque précise de la mort d'Alain Chartier : son frère Jean, qui fit profession à l'abbaye de Saint-Denis, fut historiographe de Charles VII, et le suivit dans ses guerres contre les Anglais.

CHASSÉ (CLAUDE-LOUIS-DOMINIQUE de), seigneur du Ponceau, né à Rennes en 1698, d'une famille noble de Bretagne, servit d'abord dans les gardes-du-corps ; ruiné par le système de Law et par l'incendie de Rennes, il se décida à tirer parti des dons qu'il tenait de la nature, débuta à l'Opéra au mois d'août 1721, effaça bientôt tous les acteurs qui l'avaient précédé dans son emploi, se retira du théâtre en 1738, quoiqu'il fût encore l'idole du public, y rentra au mois de juin 1742, le quitta tout-à-fait en 1757, après avoir fourni la plus brillante carrière, et mourut à Paris le 27 oc-

tobre 1786, à l'âge de 88 ans, laissant la réputation d'un homme qui avait joint à des talens distingués une conduite irréprochable.

CHASSELOUP-LAUBAT (François, comte de), lieutenant-général du génie, grand-officier de la légion-d'honneur, commandeur de Saint-Louis, sénateur, puis pair de France, né à Saint-Sernin le 18 août 1754, mourut le 6 octobre 1833, se distingua en Italie, en Prusse, en Allemagne et en Russie; dirigea les travaux du génie dans les guerres de la révolution et dans celles de Napoléon, et rendit dans toutes d'éminens services, auxquels seuls il dut son avancement. On a de lui différens ouvrages sur l'artillerie et les fortifications.

CHASSENEUX (Barthelemi de), né à Issy-l'Évêque, près d'Autun, en 1480, mort le 15 avril 1541, président au parlement en 1540. Ce qui rend sa mémoire à jamais respectable, c'est qu'il empêcha tant qu'il vécut l'exécution du fameux arrêt du 18 novembre, rendu contre des restes d'anciens Vaudois, habitans des villages de Cobrières, de Mérindol et lieux circonvoisins, qui n'eut effectivement lieu qu'après sa mort.

CHASTELET (Gabrielle-Emilie LE TONNELIER DE BRETEUIL, marquise du), née en 1706. Elle se distingua par des connaissances au-dessus de son sexe. Elle se livra particulièrement aux mathématiques et à l'étude de la philosophie. On a d'elle des principes de physique d'après Newton, qui sont fort estimés. Le latin, l'anglais et l'italien, lui étaient familiers. Elle joignait à l'amour de la gloire, dit Voltaire, une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours. Sa liaison avec ce grand homme troubla sa vie et nuisit à sa réputation; mais le souvenir en sera plus durable que ses ouvrages, et le nom de Voltaire protège sa mémoire. Madame du Chastelet mourut en couches au palais de Lunéville, le 10 août 1749.

CHASTELLUX (François-Jean, marquis de), maréchal-de-camp, né à Paris en 1734, mort le 28 octobre 1788; de l'académie française. Il donna aux lettres tout le temps que le service militaire n'exigeait pas, et publia plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue ses *Voyages dans l'Amérique septentrionale*, et 2 vol. in-8 *de la Félicité publique*. Son but dans ce dernier ouvrage, que Voltaire par une louange exagérée, met au-dessus de *l'Esprit des lois*, est de prouver par l'histoire que le sort du genre humain s'est amélioré à mesure que les lumières se sont étendues, et que le bonheur général s'accroîtra à mesure qu'elles s'augmenteront.

CHASTILLON (Gaucher de), né en 1250, mort en 1329. Il se battit en héros à la funeste journée de Courtrai, le 11 juillet 1302. Philippe-le-Bel le fit connétable de France. Sa prudence et son courage n'éclatèrent pas moins au combat de Mons en Puelle le 18 août 1304, et contribuèrent à la victoire que ce prince remporta sur les Flamands. D'autres faits d'armes éclatans illustrèrent sa vie et sa mémoire.

CHATEAUBRUN (Jean-Baptiste VIVIEN de), de l'académie française, né à Angoulême en 1686, mort à Paris le 16 février 1775. Il est parmi les auteurs tragiques dans la classe de ces imitateurs qui n'ont rien ajouté à la richesse de notre scène. Sa tragédie de *Mahomet II*, a été surpassée par celle de Lanoue, qui n'est elle-même qu'un ouvrage médiocre. *Les Troyennes* et *le Philoctète* qu'il a donnés depuis ont eu le mérite de nous retracer une faible idée de la tragédie d'Athènes, telle que Sophocle et Euripide l'avaient conçue; ces pièces ont obtenu par là quelque succès. On doit à Châteaubrun la justice de reconnaître que s'il fut inférieur aux maîtres de l'art, il n'en fut pas moins un littérateur très-estimable, très-instruit, et surtout très-modeste. C'était un vrai philosophe; il ne tint qu'à lui de faire la plus grande fortune, et il la dédaigna. Maître-d'hôtel ordinaire du duc d'Orléans, il eut assez d'empire sur lui-même pour garder pendant quarante ans ses pièces dans son portefeuille sans les faire jouer. La crainte de déplaire au prince très-pieux auquel il était attaché fut le motif qui l'arrêta.

CHATEAUNEUF (l'abbé de), originaire de Chambéri, mort en 1709 à Paris. Il fut parrain de Voltaire et l'un des derniers amans de Ninon, dont il célébra la mort par une petite pièce de vers.

CHATEAU-REGNAUD (François-Louis de ROUSSELET, comte de), vice-amiral et maréchal de France, né en 1637, mort le 15 novembre 1716. Il mit les Anglais en déroute sur mer, et se distingua dans plusieurs affaires importantes.

CHATEAUROUX (Marie-Anne, duchesse de). Ses deux sœurs avaient successivement régné sur le cœur de Louis XV; douée d'une âme forte et élevée, elle voulut faire excuser son titre de favorite par la manière dont elle usait de son ascendant sur l'esprit du roi. Jalouse de contribuer à la gloire de son amant, ce fut elle qui l'arracha aux délices d'une cour voluptueuse, le décida à se mettre à la tête des armées en Flandre, et l'entraîna en Alsace pour arrêter les progrès de l'ennemi. Elle mourut le 8 décembre 1744. On a publié en 2 vol. in-12, 1806, un recueil de ses lettres.

CHATEIGNERAIE (François de VIVONNE, seigneur de la), né en 1520, eut pour parrain François I. Il parut avec distinction à la cour de ce prince et à celle de Henri II. Il fut un des plus robustes et des plus braves guerriers qu'ait eus la France. Il fut tué le 10 juillet 1547 dans un combat singulier en champ clos, par Jarnac, beau-frère de la duchesse d'Etampe, et l'un des favoris de Henri II. C'est le dernier combat de ce genre qui ait eu lieu en France. *Le coup de Jarnac* qui lui fendit le jarret a passé depuis en proverbe pour signifier une ruse, un retour imprévu de la part d'un ennemi. Le Chateigneraie était l'oncle de Brantôme, qui le représente comme un spadassin plus redouté qu'aimé à la cour.

CHATEL (Jean), fils d'un marchand drapier de Paris. Le 27 décembre 1594 il tenta d'assassiner Henri IV, qui reçut à la lèvre supérieure le coup de couteau que le monstre dirigeait dans la gorge. Il fut écartelé le 29 décembre 1594; il parut insensible aux douleurs du plus affreux supplice. Les jésuites, qui prêchaient la doctrine du régicide, furent bannis du royaume par un arrêt du parlement de Paris; cet arrêt ne fut pas exécuté dans l'étendue de ceux de Bordeaux et de Toulouse.

CHAUCER (Geoffroy), né à Londres en 1328. Il se fit connaître comme poète à l'âge de dix-huit ans par sa *Cour d'amour*, le premier poëme connu qui ait été écrit en anglais. Ce fut dans ses dernières années qu'il composa celui de ses ouvrages qui a conservé le plus de réputation, ses *Contes de Cantorbéry*, écrits en vers dans la forme du décameron de Boccace. On lit peu maintenant les poésies de Chaucer. Il est le premier des modernes qui ait fait usage dans la poésie de l'esprit et des fictions chevaleresques. Il mourut en 1400. Il était allié à la famille royale.

CHAUDET (Antoine-Denis), sculpteur, né à Paris le 31 mars 1763, mort le 19 avril 1810. Il remporta le grand prix en 1784 sur le sujet de *Joseph vendu par ses frères*; il fit depuis le groupe de *l'Emulation de la gloire*, pour le péristyle du Panthéon, maintenant église de Sainte-Geneviève, les statues d'*Œdipe*, de *Cyparisse*, de *Sabatier*, de *David le roi*, du cardinal *Maury*, de *Lamoignon*, *Malesherbes*, etc. *le Bélisaire*, *la Sensibilité*, *le Nid d'Amour*, *Paul et Virginie*. Ses dessins et ses tableaux sont aussi fort estimés. Il fut membre de l'institut, quatrième classe.

CHAULIEU (Guillaume AMFRYE DE), abbé d'Aumale, né à Fontenay dans le Vexin normand en 1639, mort à Paris le 27 juin 1720. Il fut l'élève et l'ami de Chapelle, négligé comme lui dans son style, mais supérieur par la hardiesse, le sentiment et la volupté que ses poésies respirent. Voltaire l'appelait l'Anacréon du Temple, parce qu'en effet, à l'exemple du poète grec, et avec les mêmes grâces, il a chanté jusque dans sa vieillesse les jeux, les amours et le vin, et parce qu'il logeait au Temple chez M. le duc de Vendôme, qui l'honorait de son amitié. Voltaire, du

reste, a bien peint en vers l'abbé de Chaulieu dans son *Temple du goût*. Sa réputation, portée de son vivant au-dessus de sa valeur, commence à décroître un peu. On pardonna à l'homme aimable, à l'homme qui rassemblait chez lui la meilleure compagnie de son temps, des négligences qu'on ne pardonnerait aujourd'hui à aucun poète. Ses œuvres ont eu beaucoup d'éditions. M. Desessarts, libraire à Paris, les a réduites au tiers, sous le titre d'*Elite des poésies de Chaulieu*, un vol. in-12; par là il lui a rendu un grand service.

CHAULNES. Les deux membres de cette famille, Honoré d'Albert, et Charles d'Albert d'Ailly, le premier dans la carrière militaire, où ses services lui obtinrent le bâton de maréchal, et le 2e, son 3e fils, lieutenant-général comme son père dans la diplomatie, deux autres du même nom et de la même famille, savoir Michel-Ferdinand d'Albert d'Ailly, membre honoraire de l'Académie des sciences, et Marie-Joseph-Louis d'Albert d'Ailly, fils du précédent, membre de la société royale de Londres, ont dû leur réputation, surtout à leur goût pour la physique et l'histoire naturelle, et aux découvertes importantes qu'ils firent dans les sciences.

CHAUMETTE (Pierre-Gaspard), né à Nevers en 1763. Les actes de despotisme et de cruauté de ce procureur de la commune de Paris, en 1792, approchent de la démence. Il s'était fait surnommer *Anaxagoras*. Il fut décapité le 14 avril 1794.

CHAUSSARD (Pierre-Jean-Baptiste), né à Paris le 29 janvier 1766, mort dans cette ville le 10 octobre 1823. Il a obtenu des succès dans le genre lyrique, et il avait une grande flexibilité de talent, ses nombreux ouvrages d'érudition et de poésie attestent ce double avantage. *Sa poétique secondaire* renferme de bonnes choses. Il fut lié avec le poète Lebrun, avec Fontanes et M. Lemercier, chargé d'une disposition littéraire dans son testament.

CHAUSSÉE (Pierre-Claude NIVELLE de la), de l'académie française, né à Paris en 1691, mort le 14 mai 1754; le premier qui mit en faveur sur notre théâtre ce qu'on appela *le comique larmoyant* ou la tragédie domestique. Sa *Mélanide* est le chef-d'œuvre de ce mauvais genre. Il entendait très-bien l'art du théâtre. Il y a peu de pièces dans lesquelles on ne trouve et des scènes très-intéressantes et beaucoup de vers heureux, car du moins il n'eut pas la maladresse d'écrire des drames communs en prose commune ou même en prose ampoulée. Mais comme il n'était pas né plaisant, il s'entêta de son triste genre, flatté d'ailleurs du personnage de novateur. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire exclure Piron de l'académie, pour se venger de la fameuse épigramme:

Connaissez-vous sur l'Hélicon, etc.

que ce dernier avait faite contre lui. Les pièces de théâtre et les poésies de La Chaussée ont été réunies en 5 vol. in-12, qui ont eu plusieurs éditions.

CHAUSSIER (François), professeur à la faculté de médecine de Paris, médecin en chef de l'hospice de la Maternité, membre de l'Institut et de plusieurs autres sociétés savantes, né à Dijon le 13 juillet 1746, mort à Paris le 19 juin 1728, d'abord secrétaire perpétuel de l'académie de sa ville natale, vint à Paris en 1794, concerter avec Fourcroy la réforme de l'enseignement médical, contribua à l'organisation de la nouvelle école, y ouvrit un cours d'anatomie, donna une grande impulsion à l'étude de la physiologie, se montra aussi habile dans la pratique que dans l'enseignement, et fut regardé pendant sa longue carrière comme un des premiers médecins de la capitale. On a de lui un grand nombre de mémoires et d'ouvrages. Nous ignorons si son *traité de Physiologie*, dont les gens de l'art attendaient la publication avec impatience, a enfin vu le jour.

CHAUVELIN (François, marquis de), officier de la légion-d'honneur, né vers 1757, élevé à l'école militaire, entra de bonne heure au service, et occupait en même-temps la charge de maître de la garde-robe, qu'avait possédée son père. Nommé en 1792 mi-

nistre plénipotentiaire à Londres, il revint en France lors de la rupture de la paix, fut incarcéré et ne recouvra la liberté qu'après la chute de Robespierre; successivement tribun, préfet de la Lys, conseiller d'état, il fut élu député par le département de la Côte-d'Or aux sessions de 1816, 1822, 1827, 1830, 1831, s'y montra un des plus adversaires du système ministériel, et mourut à Paris, le 9 avril 1832, une des victimes du choléra.

CHAUVIN, habile peintre paysagiste français, chevalier de la légion-d'honneur, est mort jeune en octobre 1832 à Rome, où il s'était fixé depuis long-temps.

CHÉLION, fils d'Elimélech et de Noémi. Une grande famine étant survenue dans la Judée, Chélion suivit son père et sa mère dans le pays de Moab, où il épousa une femme moabite nommée Orpha. Peu de temps après il mourut sans laisser d'enfans.

CHEMNIZER (Ivan-Ivanovitch), fabuliste russe, né à Saint-Pétersbourg en 1744, mort à Smyrne en 1784. C'est le La Fontaine des Russes. Il avait, disent-ils, non-seulement le talent, mais aussi la bonhommie, l'insouciance et la naïveté du fabuliste français. Voyant à Paris Lekain paraître sur le théâtre, il oublia tout ce qui l'entourait, et s'imaginant être seul avec ce grand acteur, il se leva et lui fit une profonde révérence : il ne revint de sa distraction que lorsqu'il entendit les éclats de rire de ses voisins. Une édition de ses *Fables* a été publiée à Pétersbourg en 1799; c'est la meilleure.

CHENARD, ancien acteur du théâtre de Feydeau (Opéra-Comique), doyen de ce théâtre à l'époque de sa retraite en 1822, eut une longue carrière pendant laquelle il établit plusieurs rôles importans, et jouit de l'estime du public; mort à Paris le 16 novembre 1832, dans un âge avancé.

CHÉNIER (Louis de), consul général de France à Constantinople, né en 1723, mort à Paris le 25 mai 1796. On lui doit des *Recherches historiques sur les Maures*, et une *Histoire de l'empire de Maroc*, matière qui n'avait pas encore été traitée et qu'il a su rendre intéressante. Son *Histoire de Maroc* mérite d'autant plus de confiance, que tout ce qu'il a dit est appuyé sur ses observations personnelles. Il fut toujours homme de bien. Les deux poètes, Marie-Joseph et André Chénier, lui doivent la vie.

CHÉNIER (Marie-Joseph), fils du précédent né à Constantinople le 28 août 1764, mort à Paris le 10 janvier 1811. L'homme politique est étranger à ce Dictionnaire. Héritier d'une partie des talens de Voltaire, il choisit à l'âge de vingt-deux ans, dans notre histoire le sujet le plus éminemment tragique qu'elle pût lui fournir; il surmonta la difficulté du sujet de *Charles IX*, et soutint depuis la gloire de son début. Il suffit de citer ses tragédies de *Henri VIII*, *la mort de Calas*, *Caïus Gracchus*, *Timoléon*, *Fénélon*, *Tibère*, etc.; cette dernière n'a pas été représentée. Chénier n'eut pas moins de succès dans le genre de la satire que dans la tragédie, et depuis Boileau on ne saurait trouver de vers mieux faits que ceux de son *Epître sur la calomnie* et de son *Epître à Voltaire*. Sa *Promenade à Saint-Cloud* n'est pas moins remarquable. C'est depuis Voltaire le poète qui a le mieux appliqué le raisonnement à la poésie. Il eut le double mérite de bien écrire en vers et en prose, heureux si, toujours étranger aux spéculations de la politique, et se vouant uniquement à la littérature et aux arts, Chénier n'eût ambitionné que cette gloire, qui, sans mêler à sa vie aucune espèce d'amertume, ne lui eût offert que des jouissances paisibles! On a publié dans ces derniers temps plusieurs éditions in-8 et in-18 de son théâtre et de ses poésies.

CHÉNIER (André), frère aîné du précédent, né à Constantinople en 1763, mort sur l'échafaud le 25 juillet 1794. Avec moins d'empressement de se produire et un désir de gloire non moins vif peut-être que celui de son frère, mais auquel il savait commander, il dédaignait des jouissances

qu'il eût regardées comme prématurées, et quoique déjà très-riche du fond de connaissances qu'il avait acquises par d'excellentes études, il n'était occupé que du soin de les augmenter. S'il se permettait quelques essais de ses talens, loin de penser à les faire paraître, il se contentait de les lire en secret à quelques amis. L'imprimeur Beaudouin a publié un volume in-18 de ses poésies. Depuis il en a paru une édition complète en 2 vol. in-8°, 1833. Tous ses ouvrages annoncent un vrai talent, et rappellent cette antique simplicité, cette grâce naturelle, qui fait le charme des écrits que nous ont laissés les poètes du premier âge. Personne n'a mieux su prêter à notre langue la physionomie du grec. En montant à l'échafaud, il dit en se frappant le front : « J'avais pourtant quelque chose là ! » Le reproche fait à Marie Joseph d'avoir contribué à la mort de son frère, ou de n'avoir rien fait pour l'empêcher, n'est qu'une atroce calomnie, à laquelle lui-même et tous ceux qui l'ont connu ont répondu victorieusement.

CHÉOPS, devint roi d'Égypte vers l'an 1178 avant J.-C. On croit que c'est le même que Chembès, dont parle Diodore de Sicile. Il changea en tyrannie le gouvernement, qui avait toujours été très-modéré : mais Hérodote convient que son histoire et celle de son frère Chéphren, qui lui succéda, sont peu certaines.

CHÉRÉA (Cassius), tribun d'une cohorte prétorienne, fut le chef de la dernière conspiration qui se forma contre Caligula, et dans laquelle ce monstre resta mort sur la place. Il fit ensuite assassiner Césonie, femme de Caligula, et Drusille, sa fille ; mais n'ayant pu empêcher les soldats d'élire un nouvel empereur, Claude le fit mourir ainsi que les principaux conjurés.

CHÉRILE, poète grec, ami d'Hérodote, chanta la victoire que les Athéniens remportèrent sur Xercès, dans un poëme dont il ne nous reste que des fragmens. Ses poésies étaient récitées avec celles d'Homère.

CHERIN (Bernard), né à Langres et mort à Paris le 21 mai 1785. Généalogiste et historiographe des ordres de Saint-Lazare, de Saint-Michel et du Saint-Esprit, il mettait dans l'examen des titres qu'on lui présentait une probité sévère. Son fils, d'abord généalogiste comme lui, suivit la carrière des armes à l'époque de la révolution, parvint au grade de général de division, fut chef de l'état-major de l'armée du Danube, et mourut le 14 juin 1799 des blessures qu'il reçut en Suisse. On a de lui un code de jurisprudence nobiliaire.

CHÉRON (Élisabeth-Sophie), née à Paris en 1648, morte dans la même ville le 3 septembre 1711. Elle obtint des succès dans la musique, dans la poésie, et enleva tous les suffrages par ses tableaux et ses gravures. Elle eut de Louis XIV une pension de 500 livres. J. B. Rousseau estimait beaucoup son petit poëme des *Cerises renversées*, qui ne fut imprimé qu'en 1717. Son ode sur le *Jugement dernier* est un de ses meilleurs ouvrages en ce genre. Elle savait l'hébreu et le latin. *Chéron* (Louis-Claude), né à Paris le 28 octobre 1758, mort à Poitiers préfet du département de la Vienne le 13 octobre 1807. On a de lui une traduction fort estimée du roman de *Tom Jones*, un grand nombre de poésies fugitives, une traduction des meilleures odes d'*Horace*, et plusieurs comédies, parmi lesquelles il faut distinguer le *Tartuffe de mœurs*, qu'il fit d'abord sous trois titres différens, et qu'il a imité de l'*Ecole du scandale*, de Shéridan. Il a fait en société avec M. Picard la comédie de *Duhautcours*. C'est son frère qui a été commissaire royal près du Théâtre Français.

CHERSIPHRON, architecte, né à Gnosse dans l'île de Crète. Il traça le plan et commença la construction du fameux temple d'Ephèse, qui depuis fut incendié par Erostrate. Des fragmens de marbre couvrent encore le terrain une lieue à la ronde. Chersiphron florissait 684 ans avant J.-C.

CHESELDEN (Guillaume), chirurgien anglais, né en 1688, dans le comté de Leicester, mort à Londres, en 1752, savant anatomiste et peut-être le plus habile opérateur de son

temps, il contribua beaucoup à simplifier les procédés et les instrumens de chirurgie en usage avant lui. La circonstance de sa vie la plus digne de conserver son nom à la postérité est l'opération par laquelle il rendit la vue, en 1728, à un jeune homme de quatorze ans, né aveugle, ou qui l'était devenu de bonne heure. Ses ouvrages d'anatomie sont encore estimés, quoiqu'il en ait paru depuis de plus exacts et de plus complets.

CHESTERFIELD (PHILIPPE DORMER STANHOPE, comte de), né à Londres en 1694, mort le 24 mars 1773. Il jouit en Angleterre d'une grande réputation comme homme d'état, comme orateur et comme écrivain. Son *Recueil* de lettres à son fils est fort estimé. Il avait connu Voltaire, dont il aimait passionnément les ouvrages; il était surtout l'admirateur et l'ami de Montesquieu. Ses œuvres ont eu en Angleterre plusieurs éditions in-4 et in-8.

CHEVERT (FRANÇOIS DE), né à Verdun-sur-Meuse le 21 février 1695, mort à Paris le 24 janvier 1769, et enterré à Saint-Eustache. Il s'éleva du poste de simple soldat au grade de lieutenant-général, et dut tout à son mérite et rien à la faveur ni à l'intrigue. Il se distingua particulièrement à l'escalade de Prague en 1741, et à la journée d'Hastembeck en 1757; on lui dut le succès de cette bataille. Son épitaphe, attribuée à Diderot, est à peu près l'histoire de sa vie, la voici: « Sans aïeux, sans fortune, sans » appui, orphelin dès l'enfance, il en» tra au service à l'âge de onze ans; il » s'éleva malgré l'envie à force de mé» rite, et chaque grade fut le prix d'une » action d'éclat. Le seul titre de maré» chal de France a manqué non pas à » sa gloire, mais à l'exemple de ceux » qui le prendront pour modèle. »

CHEVREAU (URBAIN), né à Loudun le 20 avril 1613, mort le 15 février 1701. Il fut secrétaire des commandemens et ordonnateur des fêtes de la reine Christine de Suède, et ensuite à Paris précepteur du duc du Maine. Il était fort érudit et a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels il y a des pièces de théâtre et des livres de morale. Ses poésies, qu'on ne lit plus, sont cependant remarquables par le naturel et la facilité.

CHEVREUSE (MARIE DE ROHAN, duchesse de), née en 1600, morte en 1679. Aussi célèbre par son esprit que par sa beauté; son caractère intrigant se déploya surtout dans les troubles de la fronde, et la fit exiler plusieurs fois; il lui attira successivement la haine de Louis XIII et des cardinaux Richelieu et Mazarin.

CHEVRIER (FRANÇOIS-ANTOINE), mort le 2 juillet 1762, à l'âge de quarante-deux ans. Il travailla pour le théâtre, et inonda Paris de brochures plus ou moins piquantes, mais qui lui firent beaucoup d'ennemis. On lit encore son *Colporteur*. Né avec infiniment d'esprit, il détestait les sots, déchirait impitoyablement les écrivains médiocres, maniait avec une dangereuse facilité l'arme de la satire, mais il ne respectait ni les mœurs ni les convenances, et publia souvent des anecdotes hasardées capables de troubler le repos des familles.

CHÉZY (ANTOINE-LÉONARD DE), célèbre orientaliste, élève de M. de Sacy, membre de la légion-d'honneur, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, professeur de Persan à l'école spéciale des langues orientales et de sanskrit au collége de France, né à Paris le 15 janvier 1773, mort dans la même ville, du choléra, le 31 août 1832, joignait à de vastes connaissances toutes les qualités du cœur. On a de lui une traduction aussi fidèle qu'élégante du poëme persan de Djamy, intitulé: *les amours de Joseph et de Zuleikha*, Paris, 1807, 2 vol. in-8, à laquelle la 3e classe de l'institut accorda un des prix décennaux fondés par Napoléon.

CHIABRERA (GABRIEL), célèbre poëte italien, né à Savone le 8 juin 1552, mort dans la même ville le 14 octobre 1637. Il est particulièrement connu par ses poésies lyriques, imprimées séparément in-8. Il fut surnommé le Pindare de l'Italie; il en est aussi l'Anacréon, car ses *Canzonette* ont autant de grâce et d'élégance que ses grandes *Canzoni* ont de sublimité.

CHILDEBERT I, II et III. Le premier et le troisième furent rois de France, le second roi d'Austrasie. *Childebert I*, troisième fils de Clovis, lui succéda en 511. Il fit bâtir l'église de Saint-Germain-des-Prés. Sa charité envers les pauvres et sa piété ont fait oublier en partie son ambition et sa cruauté. Il mourut à Paris en 558. *Childebert II*, fils de Sigebert et de la reine Brunehaut, succéda à son père en 575, n'étant âgé que de cinq ans. Il mourut empoisonné en 596, à l'âge de vingt-six ans. Sa mort eut une grande influence sur les destinées de la monarchie française, car tous les princes entre lesquels le royaume resta partagé après lui étaient mineurs, et les maires du palais commencèrent à rendre leur autorité rivale du pouvoir souverain. *Childebert III*, dit le Juste, fils de Thierry et frère de Clovis III, succéda à ce dernier, et mourut en 711 à l'âge de vingt-huit ans, sans avoir pris aucune part au gouvernement et sous la tutelle de Pépin, se bornant à entendre les causes de ses sujets et à leur faire rendre justice.

CHILDEBRAND, un des princes les moins connus de l'histoire de France, et celui sur lequel on a le plus écrit, parce qu'un grand nombre d'historiens et de généalogistes ont voulu faire de lui la tige des Capétiens, et rattacher ainsi leur origine à Clovis. On connaît les deux vers de Boileau. Le point est resté si obscur que plusieurs écrivains vont jusqu'à nier l'existence de Childebrand : les uns le disent fils de Pépin-le-Gros, le font frère de Charles Martel; les autres disent que le seul Childebrand est un prince ou roi des Lombards, qui vint au secours de Charles Martel.

CHILDÉRIC I, II et III. Le premier succéda à Mérovée son père, en 458. Il épousa Basine, femme du roi de Thuringe; il en eut Clovis et trois filles. Sa mort est placée en l'année 482. Son tombeau est le monument le plus ancien de la monarchie française, et il semble détruire l'opinion de ceux qui ne font commencer notre histoire qu'à Clovis. *Childéric II*, second fils de Clovis II et de Batilde, eut en partage le royaume d'Austrasie, et commença à régner en 660. A la mort de Clotaire III, son frère, il réunit à la couronne qu'il possédait déjà les royaumes de Bourgogne et de Neustrie. Il se conduisit de la manière la plus déréglée et la plus cruelle, et fut assassiné en 673, par un seigneur nommé *Bodillon*, qu'il avait fait attacher à un poteau, et battre comme un esclave, pour avoir osé lui représenter le danger d'un impôt qu'il voulait établir. *Childéric III*, surnommé l'Idiot ou l'Insensé, dernier roi de la première race, commença à régner en 742. Pépin qui l'avait placé sur le trône, l'en fit descendre quelque temps après, le fit raser et enfermer dans un monastère, où il mourut en 755.

CHILON, l'un des sept sages de la Grèce, éphore de Sparte, vers l'an 556 avant J.-C. Il mena une vie toujours conforme à ses préceptes, et mourut de joie en embrassant son fils, qui avait remporté le prix du pugilat aux jeux olympiques. Sa maxime était : Connais-toi toi-même, et ne désire rien de trop avantageux.

CHILONIS, femme de Théopompe, roi de Sparte. Elle changea de vêtemens avec son mari prisonnier des Arcadiens, et par ce moyen le fit évader; elle fut rendue en échange d'Hymnis, prêtresse de Diane, que Théopompe retourné à Sparte était parvenu à saisir. Une autre *Chilonis*, fille de Léonidas II, roi de Sparte, se rendit célèbre par son dévouement comme fille et femme. Elle aima mieux suivre son père en exil que de partager le trône que Cléombrote son époux avait usurpé sur lui. Léonidas rappelé voulut faire périr son gendre; elle prit sa défense, et ayant obtenu qu'on lui laissât la vie, elle s'exila avec lui malgré les instances de son père.

CHILPÉRIC I, le plus jeune des fils de Clotaire I. Son règne fut une suite de querelles et d'injustices. Il commit toutes sortes de cruautés; il est appelé par les anciens historiens le *Néron* et l'*Hérode* de son temps. Jouet de ses passions et des artifices

de Frédégonde sa femme, il fut assassiné à Chelles, l'an 584, à l'âge de quarante-cinq ans, comme il revenait de la chasse. *Chilpéric II*, roi de France, monta sur le trône en 715, après avoir mené long-temps une vie ignorée. C'était le plus jeune des fils de Childéric II, assassiné en 673, ainsi que son épouse et ses enfans. Childéric échappa au massacre. Il mourut à Attigny en 720, et fut enterré à Noyon.

CHION, natif d'Héraclée, ville du Pont, fut à Athènes un des disciples de Platon. Ce fut lui qui, l'an 352 avant J.-C., affranchit sa patrie en immolant Cléarque, son concitoyen et son condisciple, qui s'était rendu tyran d'Héraclée. Le peuple qui avait recouru à Cléarque pour se soustraire à la tyrannie des grands, ne prit point le parti des conspirateurs, et Chion fut mis à mort avec ses associés par ordre de Satyrus, frère de Cléarque.

CHODORLAHOMOR, roi des Eliméens ou Elamites. Il descendait d'Elam, fils de Sem. Quelques rois ses tributaires s'étant mutinés, il les combattit et leur fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait Loth, neveu d'Abraham. Ce patriarche prit les armes, défit l'armée de Chodorlahomor, et délivra son parent, l'an du monde 2092.

CHOFFARD (Pierre-Philippe), dessinateur et graveur, né à Paris en 1730, mort dans la même ville le 7 mars 1809. Rien de plus ingénieux que les culs-de-lampes qu'il a composés pour les *Contes de La Fontaine*, ainsi que ceux de l'histoire de la *Maison de Bourbon*, des *Métamorphoses d'Ovide*, etc. Si l'on considère Choffard comme graveur, on n'aura pas moins d'éloges à lui donner; sa pointe fine et spirituelle animait tout ce qu'elle traçait. Il a gravé les planches *d'Herculanum* pour le *Voyage pittoresque de l'abbé de Saint-Non*, etc. Sa *Notice historique sur l'art de la gravure* renferme des connaissances étendues et une érudition profonde.

CHOISEUL. Cette famille a produit plusieurs grands hommes: *Choiseul* (Charles de), marquis de Praslin, maréchal de France sous Louis XIII, mort le 1 février 1626 à 63 ans. Il réunissait toutes les vertus civiles et militaires. Il avait servi pendant cinquante ans, s'était trouvé à quarante-sept batailles ou combats; il avait soumis cinquante-trois villes rebelles, commandé neuf armées et reçu trente-six blessures. La guerre de siége est celle qu'il entendait le mieux. Il fut un des premiers capitaines de son temps. *Choiseul* (César, duc de), neveu du précédent et maréchal de France, né à Paris le 12 février 1598, mort le 23 octobre 1675. Il se signala dès sa jeunesse en plusieurs siéges et combats, et défit entièrement en 1650, à Rhétel, le maréchal de Turenne. *Choiseul* (Gilbert de), savant évêque de Tournai, frère du précédent; et, sans les nommer tous, *Choiseul* Etienne-François, duc de,) né le 28 juin 1719, l'un des meilleurs ministres de Louis XV; après avoir eu toute la confiance de ce prince, il fut disgracié et jouit de la plus grande considération dans sa retraite. Il protégea les lettres et les arts, et mourut en mai 1785.

CHOISEUL-GOUFFIER (Marie-Gabriel-Auguste-Laurent), pair de France, membre de l'académie française et de l'académie des inscriptions, né en 1752, ambassadeur près de la Porte Ottomane, y conserva son crédit jusqu'à l'époque de la révolution, passa en Russie, où il reçut le plus honorable accueil, rentra en France en 1802, fut admis dans la 2e classe de l'Institut, publia en 1809 le 2e vol. de son *Voyage en Grèce*, et mourut à Aix-la-Chapelle en 1817.

CHOLET (Jean), dit de Nointel, cardinal légat en France et fondateur du collége des Cholets. Il mourut le 2 août 1291.

CHOLLET (J. L. Léonard), chef d'escadron, chevalier de la légion d'honneur, comptait d'honorables services, lorsque ce brave officier à qui son âge permettait d'espérer un avancement mérité, reçut dans Paris, en pleine paix, la mort qui l'avait épargné sur les champs de bataille, et fut assassiné le 5 juin 1832 par les factieux qui voulaient le forcer de crier *Vive la République*.

CHOMPRÉ (Pierre), né à Narci près de Châlons-sur-Marne, mort à Paris le 18 juillet 1760 à soixante-deux ans. Maître de pension à Paris, il composa plusieurs ouvrages pour l'instruction de la jeunesse, parmi lesquels on distingue surtout le *Dictionnaire de la fable*, Paris 1727, petit in-12, souvent réimprimé; et le *Dictionnaire abrégé de la Bible*, petit in-12, 1755. Son frère mort en 1784, maître de pension comme lui, a laissé aussi plusieurs ouvrages utiles.

CHOQUET (Louis), poète français du seizième siècle, n'est connu que par un ouvrage fort rare, puisqu'il n'a été imprimé qu'une seule fois: c'est un mystère intitulé : *l'Apocalypse Saint-Jean Zébédée*. Il a neuf mille vers, et fut représenté lors de son impression à l'hôtel de Flandre à Paris, par les confrères de la Passion.

CHORICIUS, sophiste grec, vivait sous le règne de Justinien, vers l'an 520 de J.-C. Il eut pour maître Procope de Gaza, et écrivit beaucoup de discours et de déclamations qui lui firent une assez grande réputation.

CHRESTIENS, surnommé de Troyes, lieu de sa naissance, a été l'un des romanciers les plus féconds et les plus estimés du douzième siècle. Aucun poète n'a été plus loué de ses contemporains. Il méritait tout le bien qu'on a dit de lui, par l'invention, la conduite et particulièrement par le style, qui l'élève au-dessus de tous les écrivains de son temps. Il est auteur des romans de *Perceval le gallois*, du *Chevalier au Lion*, de *Lancelot du Lac*, et de beaucoup d'autres qui sont restés manuscrits. Ils font connaître les mœurs et les usages de son siècle.

CHRETIEN (Florent), né à Orléans le 26 janvier 1541, mort à Vendôme le 3 octobre 1596. Il mérita par son savoir dans la langue grecque et ses autres connaissances, d'être nommé précepteur du jeune prince de Béarn, depuis Henri IV. Il a traduit des pièces d'Euripide, d'Eschyle et de Sophocle, ainsi que d'Aristophane, sur lequel il a fait des remarques savantes. Il a eu part à la satire *Ménippée*.

CHRISTINE de France, duchesse régente de Savoie, fille de Henri IV, épousa en 1619 Victor Amédée II, qui, à sa mort en 1637, la déclara régente et tutrice des jeunes princes ses enfans. Elle gouverna avec beaucoup de prudence et de fermeté. Belle sans orgueil, affable avec dignité, s'exprimant avec grâce en français, en espagnol et en italien, enfin digne fille de Henri IV, elle fut une des princesses les plus accomplies de son siècle, et mourut le 27 décembre 1663.

CHRISTINE, reine de Suède, née le 8 décembre 1626, morte à Rome le 19 avril 1689. Elle succéda à Gustave Adolphe son père, en 1632; devenue majeure, elle gouverna avec sagesse, et affermit la paix dans son royaume. Le goût bien décidé qu'elle avait pour les arts et les sciences, des sujets de mécontentement, la conspiration de Messénius, et l'ambition si analogue à son caractère de donner au monde un spectacle extraordinaire, la déterminèrent à renoncer au trône; elle abdiqua en faveur de son cousin Charles-Gustave. Elle embrassa ensuite la religion catholique, et voyagea dans différens états. Ce fut en 1657 qu'elle fit tuer sous ses yeux, à Fontainebleau, Monaldeschi son grand écuyer; cette mort est une tache ineffaçable à sa mémoire. La cour de France lui fit connaître son mécontentement. A la mort de son cousin elle tenta inutilement de remonter sur le trône de Suède. On ne peut lui refuser une grande force d'esprit, beaucoup d'instruction; mais on lui reproche de la hauteur et de la bizarrerie de caractère. Elle a laissé plusieurs ouvrages de peu d'étendue.

CHRISTOPHE (Henri), homme de couleur noire, roi d'Haïti, né le 6 octobre 1767, se tua le 8 octobre 1820. Ce fut un despote cruel, avide d'argent, qu'il acquérait par des exactions épouvantables. Son courage était celui d'un tigre; il animait ses soldats par des hurlemens de rage.

CHRYSIPPE, philosophe stoïcien, antagoniste d'Epicure et fils d'Apollonius, naquit à Solès dans la Cilicie,

vers l'an 280 avant J.-C. Il eut les mœurs réglées et dédaigna les richesses. Ses ouvrages roulaient pour la plupart sur la dialectique. Il mourut vers l'an 207 avant J.-C., à l'âge de soixante-treize ans, d'un excès de vin, disent les uns; et les autres prétendent que, voyant un âne qui mangeait des figues qu'on lui avait servies pour son dîner, il se prit à rire d'une telle force qu'il expira.

CHRYSOSTOME (Jean), l'un des pères de l'église, naquit à Antioche vers l'an 344, mort le 14 septembre 407. Il étudia l'éloquence sous Libanius, le plus fameux des orateurs de son temps, qu'il ne tarda pas à surpasser: le nom de Chrysostome, c'est-à-dire *bouche d'or*, fut donné à Jean peu de temps après sa mort. Il est regardé comme le plus illustre docteur de l'église; Erasme a donné une édition de ses œuvres en 1558, 5 vol. in-fol.

CHRYSOSTHÉMIS, sculpteur grec, natif d'Argos, florissait environ 500 ans avant J.-C. Il fit, de concert avec Eutelidas, autre sculpteur, son compatriote, les statues de Démarate et de son fils Théopompe, vainqueurs aux jeux olympiques. Ces statues existaient encore à Elis au temps de Pausaias.

CHUN, neuvième empereur de la Chine, l'un de ses plus sages souverains, celui dont les maximes de gouvernement ont obtenu parmi les lettrés une autorité irréfragable, et dont le nom, béni de siècle en siècle, est encore aujourd'hui prononcé avec vénération par tous les Chinois. Succeseur d'Yao, il continua ses travaux immenses; il aimait les sciences et favorisa leurs progrès. On lui attribue la célèbre sphère chinoise qui porte encore aujourd'hui son nom. Cet empereur, dont Confucius a recueilli les maximes, mourut l'an 2208 avant l'ère chrétienne, dans la cent dixième année de son âge et la soixante-dix-septième de son régne. Le dernier bienfait de Chun envers ses peuples, fut de leur laisser le sage et vertueux Yu pour maître, en écartant du trône son propre fils, qu'il en jugea peu digne.

CHURCHILL (sir Winston), historien anglais, né en 1620, mort en 1688. Son attachement à la cause de Charles I lui coûta toute sa fortune. Il n'a aucune réputation comme historien; ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est d'avoir donné la naissance au duc de Marlborough. Il y a un autre *Churchill* (Charles), poète satirique anglais né en 1731, mort en 1764. Il est regardé par les Anglais comme un homme de génie.

CHUS, premier fils de Cham et père de Nembrod.

CHUSAI, l'un des serviteurs de David. Ce prince l'ayant engagé à feindre d'embrasser le parti d'Absalon, Chusaï suivit ce conseil, et gagna la confiance de ce prince rebelle. Il fit avertir David du projet de le poursuivre, formé par Architophel. Ce malheureux roi passa promptement le Jourdain pour se mettre en sûreté, l'an du monde 2081.

CHUSAN RASATHAIM, roi de Mésopotamie. Dieu, irrité contre les Israélites, les livra à ce prince, qui les réduisit en servitude pendant huit ans. Othoniel, fils de Cenez, secoua le joug et défit Chusan, l'an du monde 2593.

CHUSI, officier des gardes de David. Ce fut lui qui vint annoncer à ce prince la mort d'Absalon. C'est aussi le nom du père de Sophonie, l'un des petits prophètes.

CIBBER (Colley), fameux acteur et auteur dramatique anglais, né à Londres en 1671, mort en 1757. On trouve en général dans ses comédies de la vivacité, de l'esprit, et plus de naturel qu'on n'en voit dans la plupart des autres comédies anglaises. Il a donné le recueil de ses ouvrages, au nombre de quinze, en deux vol. in-4.

CICÉRON (Marcus-Tullius), naquit à Arpinum le 3 janvier 647 de la fondation de Rome. Il fut dirigé dans ses études par le célèbre orateur Crassus, et sa première cause au barreau fut celle de Roscius Amérinus, accusé de parricide; il le fit absoudre. Il voyagea ensuite dans la Grèce et dans l'Asie, visita Athènes et Rhodes. De retour à Rome, il y

parut comme orateur défendant les causes des particuliers, sans autre intérêt que la gloire. Il devint le partisan de Pompée, parvint au consulat et découvrit la conspiration de Catilina, ce qui lui mérita les titres de *Père de la patrie* et de *sauveur de la république*. Il fut enveloppé dans les proscriptions qui eurent lieu pendant le triumvirat d'Octave, de Lépide et d'Antoine, et tendit la tête à l'exécrable Popilius, chef des meurtriers, autrefois sauvé par son éloquence. Il avait soixante-quatre ans; sa tête et ses mains furent portées à Antoine, qui les fit attacher à la tribune aux harangues. Il fut à la fois grand homme et homme vertueux, tendre père, ami fidèle et sincère. Il était naturellement enjoué et porté à la raillerie; sa vanité fut toujours aussi légitime que franche. Il restera l'éternel modèle de l'éloquence. La meilleure édition de ses ouvrages est celle d'Olivet, 9 volumes in-4, 1740. Celle de Barbou, 14 vol. in-12, est recherchée.

CICÉRON (QUINTUS), frère du célèbre orateur, après avoir été préteur, obtint en l'année 692 le gouvernement de l'Asie. Il devint lieutenant de César, et le suivit en cette qualité dans son expédition en Bretagne (l'Angleterre). Après la bataille de Pharsale il s'enfuit en Asie avec son fils. Proscrit par le triumvirat, il se tint caché dans Rome ainsi que son fils: mais les émissaires de Marc-Antoine les y découvrirent et les mirent à mort. Quintus avait un talent marqué pour la poésie, et on avait de lui plusieurs tragédies, desquelles il ne nous est rien parvenu. Le nom de son frère obscurcit le sien. *Cicéron* (Marcus), seul fils du grand Cicéron et de Térentia, naquit l'an 688 de Rome. A dix-sept ans son père le conduisit au camp de Pompée, il commanda à Pharsale une aile de cavalerie, Il devint lieutenant de M. Brutus et servit en Macédoine; il battit C. Antoine, frère du triumvir, et le fit prisonnier. De retour à Rome, il vécut quelques temps dans la vie privée, mais Auguste, seul maître du gouvernement, le prit pour son collègue dans le consulat. Il fut ensuite nommé au gouvernement de l'Asie ou de la Syrie, et mourut dans un âge avancé.

CID (RODRIGUE-DIAZ DE BIVAR, surnommé le), héros Castillan, naquit à Burgos vers l'an 1040. Il se rendit redoutable aux Maures, et deux fois fut exilé de la cour d'Alphonse VI, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir osé exiger de lui, lorsqu'il parvint au trône, le serment de n'avoir pas trempé dans le meurtre de Sanche II, son frère. Il ne cessa de rendre hommage au monarque qui l'avait exilé, et mourut à Valence en 1099. Son surnom lui vient de ce que les députés maures le qualifièrent en présence d'Alphonse, du titre d'*el seid*, qui, en langue mauresque, veut dire Seigneur. Les romanciers et même les historiens espagnols ont mêlé le merveilleux à leurs récits des exploits du Cid. Sa querelle avec le comte de Gormas, et son amour pour la belle Chimène, sont regardés comme fabuleux; ce qui est certain, c'est que général habile, loyal chevalier, il fut le modèle des guerriers de son siècle. On a imprimé à Séville en 1716 une *Vie du Cid*. Il a fourni aux théâtres espagnols et français le sujet d'une tragédie.

CIMABUÉ (GIOVANNI), peintre d'histoire, né à Florence en 1240, mort en 1310, est considéré comme le restaurateur de la peinture dans les temps modernes.

CIMAROSA (DOMINIQUE), célèbre compositeur, né à Naples en 1754, mort à Venise le 11 janvier 1801. Il a composé plus de cent vingt opéras, dont une trentaine reparaissent fréquemment sur les premiers théâtres de l'Europe. Aucun de ses ouvrages n'excita dans la nouveauté un enthousiasme plus général et n'a eu un succès plus constant que *il Matrimonio segreto*. Cimarosa n'était pas moins recherché pour la pureté et la douceur de ses mœurs que pour ses talens. L'esprit, la vivacité, la gaîté qui brillent dans ses ouvrages, se remarquaient aussi dans ses manières enjouées et dans ses saillies.

CIMON, peintre grec né à Cléone. Suivant Pline, il aurait vécu longtemps avant le règne de Romulus. Il fit faire à l'art des pas importans et imagina les *raccourcis*. Un autre *Cimon*, statuaire, fit dans la ville d'Athènes des chevaux d'airain. *Cimon*, fils du célèbre Miltiade. Ce général athénien se signala particulièrement contre les Perses, qu'il contraignit de signer ce fameux traité qui procura aux Athéniens et à leurs alliés une paix glorieuse. Il fut aussi grand dans la paix que dans la guerre, et contribua au bonheur de ses concitoyens par ses libéralités. Sa maison était l'asile des indigens: il eut cependant la douleur d'être banni. On le rappela ensuite pour lui donner le commandement de la flotte des Grecs alliés. Il mourut à la tête de son armée l'an 449 avant J.-C., dans la cinquante-unième année de son âge. Il fut le premier qui établit des écoles publiques à Athènes.

CINCINNATUS (Lucius-Quintus, dit), ainsi nommé parce qu'il avait des cheveux bouclés; sénateur romain. Il fut tiré deux fois de la charrue pour être consul et dictateur. Après avoir battu l'ennemi, il retourna à sa charrue. Elu encore une fois dictateur à l'âge de quatre-vingts ans, il triompha de ses goûts simples, de son âge et de son amour pour l'obscurité. Il déjoua la conspiration de Spérius Mélius, qui avait formé le dessein de se faire roi. C'est l'un des personnages les plus illustres des premiers siècles de la république romaine.

CINCIUS ALIMENTUS (Lucius), historien romain dont les ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il fut préteur en Sicile, et fait prisonnier par les troupes d'Annibal, dont il écrivit l'histoire, quoique Romain. Tite-Live, Aulu-Gelle et Arnobe, parlent de lui

CINÉAS, Thessalien, orateur et négociateur célèbre. Il avait reçu des leçons de Démosthènes; il devint l'ami intime de Pyrrhus, dont il n'approuvait cependant pas toujours les projets de conquêtes. Pyrrhus l'envoya comme ambassadeur aux Romains, et le vieux Appius Claudius l'empêcha de réussir dans les vues qu'il avait d'en faire les alliés des Thessaliens: c'est alors qu'il dit que le sénat lui avait paru une assemblée de rois. On connaît deux autres *Cinéas*; le premier était roi de la Thessalie, le second était aussi Thessalien, et Démosthènes, son contemporain, le range parmi les traîtres qui vendirent leur patrie à Philippe; mais Polybe le justifie très-bien à cet égard.

CINNA (Helvius), fut, suivant Plutarque et Appien, tribun du peuple et ami de César. Parmi les meurtriers de ce dictateur était un autre *Cinna*, nommé L. Cornélius, qui fut préteur l'an de Rome 708. Le peuple prit l'ami de César pour celui qui avait été l'un de ses assassins; il se jeta sur lui et le mit en pièces dans sa fureur.

CINNA (Cnéius-Cornélius), était arrière-petit-fils de Pompée, et fut comblé de bienfaits par Auguste. Cet empereur, dans la trente-sixième année de son règne, ayant découvert un complot que Cinna avait formé contre lui, eut la générosité de lui pardonner et le nomma consul. Cet excès de bonté toucha tellement Cinna qu'il fut depuis un des plus zélés et des plus fidèles partisans de l'empereur. Ce trait, rapporté par Dion Cassius, a souvent été mis en doute; il est sûr que Tacite et Suétone n'en font aucune mention. De plus Sénèque met la scène dans les Gaules, et Dion à Rome. Remercions ce dernier, puisque Corneille lui doit le sujet de l'une de ses meilleures tragédies.

CINQ-MARS (Henri COIFFIER DE RUZÉ, marquis de), second fils d'Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, maréchal de France et surintendant des finances. Ce favori de Louis XIII fut grand-écuyer de France dès l'âge de dix-neuf ans; en se conciliant la faveur du roi, il négligea de ménager le cardinal de Richelieu, et le desservit même auprès du monarque. Il devait cependant sa fortune à ce ministre; mais l'envie de se venger de quelques

mortifications qu'il lui avait fait éprouver le fit conspirer contre son prince et entrer dans des négociations avec l'Espagne. Richelieu ayant découvert cette intrigue, Cinq-Mars fut arrêté et eût la tête tranchée sur la place des Terreaux à Lyon, le 12 septembre 1642, à l'âge de vingt-deux ans.

CIPIERRE (PHILIBERT DE MARSILLY, seigneur de), gouverneur de Charles IX, lorsque ce prince n'était encore que duc d'Orléans; distingué par sa bravoure, ses lumières et sa probité, il ne donna à son élève que de sages conseils; on sait comment Charles en profita. Se sentant près de mourir, Cipierre donna à ce roi et à Catherine de prudens avis pour la réconciliation des Guise avec les Coligni. Il mourut sur la fin de septembre 1566. « C'était, dit l'historien de Thou, un homme de bien et un grand capitaine, qui n'avait rien plus à cœur que la gloire de son élève et la tranquillité de l'état. »

CIS, fils de Ner et père de Saül. Il était de la tribu de Benjamin.

CITARIUS, grammairien, né à Syracuse au quatrième siècle, professa la langue grecque à l'école de Bordeaux, alors très-célèbre. Aucun de ses ouvrages n'a été conservé. Ausone le loue beaucoup.

CITOIS (FRANÇOIS), né à Poitiers en 1572, mort en 1652, doyen de la faculté de médecine. Il fut médecin du cardinal de Richelieu, et se fit connaître avantageusement par diverses productions utiles ou curieuses.

CIVILIS (CLAUDIUS), chef des Bataves, issu des rois de cette nation, qui, protégée par les bras du Rhin et par ses marais, n'était point soumise aux tributs que les autres parties des Gaules payaient aux empereurs romains, et leur fournissait seulement des armes et des soldats. Il se révolta contre les Romains, l'an 70 de l'ère vulgaire, et remporta sur eux plusieurs avantages. Enfin il fut battu et conclut la paix. La guerre de Civilis a été écrite par Tacite avec de nombreux détails; elle remplit presque en entier les deux derniers livres de son histoire.

CLAIRAUT (ALEXIS-CLAUDE), né à Paris le 7 mai 1713, mort le 17 mai 1765. Il est l'un des trois géomètres qu'on peut regarder comme les successeurs immédiats de Newton, dans la découverte des lois du système du monde. Son entrée dans la carrière des mathématiques suivit de près celle d'Euler, et précéda celle de d'Alembert, à la suite desquels il se place sans aucun intermédiaire. Parmi ses ouvrages on estime surtout ses *Elémens de géométrie et d'algèbre*, son *Traité de la figure de la terre* et sa *Théorie de la lune*.

CLAIRON (CLAIRE-JOSÈPHE-LEYRIS DE LA TUDE, plus connue sous le nom de mademoiselle), l'une des plus grandes comédiennes qui aient paru sur la scène française. Elle a laissé des *Mémoires* et des *Réflexions sur la déclamation théâtrale*, qui peuvent être utiles à ceux qui se destinent à la carrière du théâtre. Née en 1723 dans les environs de Condé, en Flandre, elle mourut à Paris le 18 janvier 1803. Elle était d'un caractère altier, dans le monde et dans sa propre maison; elle paraissait toujours pénétrée des sentimens de grandeur et de majesté qui brillaient dans les rôles de son emploi de reine.

CLARENDON (EDOUARD HYDE, comte de), grand chancelier d'Angleterre, né le 16 février 1608. Il se distingua par ses talens et sa capacité dans les affaires; disgracié en Angleterre, il vint mourir à Rouen le 9 décembre 1674. Son *Histoire de la rébellion* depuis 1641 jusqu'au rétablissement de Charles II est fort estimée.

CLARKE (SAMUEL), célèbre théologien anglais, né à Norwich le 11 octobre 1675, est surtout connu par ses sermons sur l'existence et les attributs de Dieu, regardés comme la plus forte et la plus belle démonstration qui jamais en ait été faite, et par son édition d'Homère que termina son fils. Doux, bienveillant et modeste, il mourut le 17 mai 1729, avec la réputation d'un des hommes les plus savans et l'un des philosophes les plus profonds de son siècle.

CLAUDE LYSIAS, tribun des troupes romaines. Pour soustraire

saint Paul à la fureur des juifs, il le fit mettre en prison, d'où il le tira pour l'envoyer à Césarée.

CLAUDE FELIX, frère de Pallas, affranchi de l'empereur Claude. Il succéda à Cumanus dans l'intendance de la Judée. Ce fut devant lui que fut amené saint Paul, dans la ville de Césarée. Il le traita assez bien; mais espérant en tirer quelque argent, il le retint en prison. Les concussions de Félix le firent rappeler à Rome l'an 60 de J.-C., et il n'évita la mort que par le crédit de son frère.

CLAUDE (TIBÉRIUS DRUSUS), fils de Drusus, naquit à Lyon l'an de Rome 744. Il porta d'abord le surnom de Germanicus, si illustré par son frère aîné. Il succéda au sanguinaire Caligula, qui le laissa vivre parce qu'il n'en craignait rien. Naturellement doux, il se fit aimer au commencement de son règne; mais incapable de gouverner par lui-même, il se laissa conduire par *Messaline*, et ensuite par *Agrippine*, ses épouses, qui s'abandonnèrent à de honteux excès, et lui firent commettre toutes sortes de cruautés. Il fut empoisonné par Agrippine l'an 808, le 13 octobre, dans se soixante-quatrième année, après un règne de près de quatorze ans. *Voyez* Tacite, Suétone et le philosophe Sénèque sur cet empereur. *Claude* (Marcus Aurelius Flavius), surnommé le Gothique, né dans l'Illyrie ou en Dalmatie, de parens inconnus. Il fut élu empereur l'an 268, après la mort funeste de Gallien. L'empire reprit sous son règne une nouvelle vie. Il abolit les impôts, rendit aux particuliers les biens que son prédécesseur leur avait enlevés, remporta plusieurs victoires sur les Goths, et mourut emporté par la peste, généralement regretté, après un règne de deux ans, et dans la cinquante-sixième année de son âge, vers le mois de mai 270. Le peuple lui érigea une statue d'or.

CLAUDE de France, femme de François Ier, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, naquit à Romorantin en 1499, et mourut au château de Blois le 20 juillet 1524. Sa taille était médiocre, elle boitait un peu, défaut qu'elle tenait de sa mère; mais elle possédait des vertus si éminentes, que les historiens contemporains ont parlé d'elle comme d'une sainte, tandis que le peuple, la jugeant par les qualités qui sont à son usage, l'appelait *la bonne reine*.

CLAUDIA, fille de Néron et de Poppée. Elle mourut au bout de quatre mois. Tacite dépeint la joie immodérée de Néron à la naissance de Claudia, et son extrême affliction lorsqu'il la perdit. L'une et l'autre sont extravagantes.

CLAUDIEN (CLAUDIUS), poète latin qui illustra le règne de Théodose, et particulièrement celui de ses fils Arcadius et Honorius. Il était d'Alexandrie en Égypte. On lui érigea une statue sur le forum de Trajan. Il passe pour un des derniers poètes latins qui aient eu quelque pureté dans un siècle grossier. On a donné une édition de ses œuvres *ad usum delphini*, in-4, peu commune. Nous avons en prose française une traduction complète de Claudien, par M. Souquet de la Tour, Paris, 1798, 2 vol. in-8, et M. Michaud a donné une imitation en vers français de son poëme sur l'*Enlèvement de Proserpine*.

CLAUDIUS (APPIUS), consul, l'an de Rome 488, fut surnommé *Caudex*. Il battit le roi Hiéron, attaqua les Carthaginois et les défit complètement. Il retourna à Rome, où il fut reçu avec des applaudissemens universels; c'était le premier général romain qui eût été vainqueur au-delà de la mer.

CLAUDIUS PULCHER (PUBLIUS), eut cette fierté et ce despotisme qui étaient héréditaires dans la maison Claudia, et porta même ces défauts jusqu'à l'insolence. Étant consul l'an de Rome 503, dans la première guerre punique, il commandait une flotte de plus de deux cents vaisseaux, et avait en tête Asdrubal, amiral carthaginois. Sa flotte fut mise en déroute, et il se sauva à Lilybée avec trente vaisseaux. Les Romains eurent huit mille hommes tués et vingt mille prisonniers. Quatre-vingt-treize de leurs vaisseaux furent pris; un plus grand nombre périt dans l'action. Le

sénat rappela Claudius de la Sicile, et lui enjoignit de nommer, en sa qualité de consul, un dictateur. Il nomma M. Claudius Glycias, son scribe ou son appariteur. L'indignation fut générale, on le força d'abdiquer et de comparaître pour subir le jugement du peuple. Suivant Cicéron, il fut condamné ; suivant d'autres, il échappa à la condamnation.

CLAUDIUS PULCHER (Appius). frère de Claudius, consul en 699, fut le collègue de Cicéron comme augure, et son prédécesseur dans le gouvernement de Cilicie. Cette circonstance établit entre eux des rapports désagréables. Voyez à ce sujet *les Épitres familières* de Cicéron. Il fut élu censeur et en exerça les fonctions avec une rigidité qui contrastait singulièrement avec ses mœurs relâchées. Il périt dans la guerre civile.

CLAVIER (Étienne), conseiller au Châtelet avant la révolution, juge à la cour criminelle du département de la Seine, en 1814, de l'Académie des inscriptions, professeur au collége de France, l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, né à Lyon, en 1762, mort à Paris, le 18 novembre 1817, perdit sa place de juge pour avoir refusé de condamner le général Moreau, et trouva dans l'étude et les travaux littéraires la consolation du sacrifice qu'il avait fait à sa conscience. Le plus important de ses ouvrages est la *Description de la Grèce*, traduit de Pausanias, avec le texte grec, collationné sur les manuscrits de la Bibliothèque du roi, 1814-1821, 6 volumes in-8.

CLAVIÈRE (Étienne), banquier Génevois, fugitif de sa patrie, aux troubles de laquelle il avait pris part, vint à Paris, se lia avec Mirabeau à l'époque de la révolution, et fut, en 1791, nommé par les électeurs de Paris, suppléant à l'assemblée législative. Porté en 1792, au ministère des finances, puis après le 10 août, membre du pouvoir exécutif, il fut arrêté le 2 juin 1793, sur la dénonciation de Robespierre, décrété d'accusation le 9 du même mois, et pour se soustraire à l'échafaud, se donna la mort le 8 décembre suivant, la veille du jour où il devait paraître devant le tribunal révolutionnaire ; sa femme s'empoisonna deux jours après.

CLEANDRIDAS, Spartiate. Il commanda les Lacédémoniens dans une expédition contre les Tégéates. S'étant laissé corrompre par Périclès, lors d'une irruption dans l'Attique, l'an 446 avant J.-C., il fut condamné à mort, n'attendit pas le jugement, et se retira en Italie avec les Athéniens qui fondaient Thurium, l'an 444 avant J.-C. Ces nouveaux colons le choisirent pour général, et il leur fit remporter plusieurs victoires sur les Lucaniens et d'autres peuples. Il eut un fils nommé Gylippe qui hérita de ses talens militaires et de son amour pour l'argent.

CLEANTHE, artiste grec, passe pour l'un des inventeurs du dessin, et quelques savans le font antérieur à Homère. *Cléanthe*, philosophe stoïcien, né à Assos, ville éolienne de l'Asie, florissait vers l'an 260 avant J.-C. Disciple de Zénon, il fut jugé le plus capable d'être à la tête de son école lorsqu'il mourut. Il gagnait sa vie à tirer de l'eau pendant la nuit, pour pouvoir étudier pendant le jour. Attaqué d'un ulcère à la gencive, à quatre-vingt-dix-neuf ans, il se décida à se laisser mourir de faim.

CLEARQUE, Spartiate, fils de Ramphius, eut vers la fin de la guerre du Péloponèse le commandement de quelques vaisseaux que les Lacédémoniens envoyèrent dans l'Hellespont, et se trouva ensuite à plusieurs batailles. Rappelé à cause de son insolence et de sa dureté, il refusa d'obéir, fut condamné à mort, et il se rendit alors vers Cyrus le jeune, qui l'employa et qu'il trahit. Il fut mis à mort par ordre d'Artaxercès. Xénophon fait un très-grand éloge de Cléarque. *Cléarque*, né à Héraclée, ville du Pont, vint dans sa jeunesse à Athènes, et fut l'un des disciples de Platon. Il cultiva aussi l'éloquence sous Isocrate. Il se distingua dans les armées de Mithridate, satrape du Pont, et par une double trahison il usurpa l'autorité à Héraclée. Il s'y livra à toutes sortes de cruautés, et ses

expéditions contre des peuples voisins ayant réussi, il en conçut un tel orgueil, qu'il voulut se faire passer pour fils de Jupiter. Il fut enfin victime d'une conspiration, l'an 352 avant J.-C. Il y a encore deux autres *Cléarque* : l'un fils de Denys, tyran d'Héraclée, qui de concert avec son frère Oxathres, fit périr sa mère; l'autre, disciple d'Aristote, s'acquit quelque célébrité par un ouvrage sur les vies des hommes illustres, que les anciens citent souvent.

CLÉLIE, jeune romaine, célèbre par son amour pour sa patrie et par une action courageuse rapportée par Tite-Live : Donnée en otage à Porsenna lorsqu'il mit le siége devant Rome, elle se baignait sur les bords du Tibre, lorsque l'aspect de sa ville natale excita en elle le désir d'y retourner : elle se jeta à la nage et traversa le fleuve avec ses compagnes, malgré les flèches qu'on leur tirait du rivage. On lui éleva une statue équestre, et elle fut la première personne de son sexe honorée de cette distinction.

CLÉMENCE de Hongrie, reine de France, femme de Louis X, surnommé le Hutin, était fille de Charles Martel, roi de Hongrie. Son fils Jean ne vécut que cinq jours; l'usage de ne pas le compter au nombre des rois de France a prévalu. Elle mourut à Paris à l'hôtel du Temple, le 13 octobre 1328.

CLÉMENCE-ISAURE, illustre dame Toulousaine, qui ranima dans sa patrie le goût et l'amour des lettres à la fin du quinzième siècle. Elle laissa à la ville des revenus pour servir exclusivement à la célébration des jeux floraux, qui furent érigés en académie en 1694 par lettres patentes. L'histoire de cette académie a été écrite par M. Poitevin Peitavi. Clémence-Isaure a été le sujet de plusieurs pièces de théâtre, l'une entre autres de M. Armand Gouffé, au Vaudeville. M. Bouilly en a fait aussi un opéra en trois actes qui a eu peu de succès.

CLÉMENT d'Alexandrie (Titus-Flavius-Clemens), docteur de l'Église, vécut vers la fin du deuxième siècle et dans les premières années du troisième. Il fit ses premières études à Athènes, les continua en Italie et dans l'Asie mineure, et vint les achever dans la capitale de l'Égypte, dont l'école était célèbre. On a plusieurs éditions de ses œuvres.

CLÉMENT IV (Guido FULCODI, FOUQUET ou FOULQUES), né à Saint-Gilles au commencement du treizième siècle, fut successivement militaire, jurisconsulte, secrétaire de Louis IX, marié, père de famille, veuf, prêtre, chanoine, archidiacre, évêque, cardinal et pape. Il dut son avancement à la protection et à l'amitié de saint Louis, qu'il avait servi avec beaucoup de zèle.

CLÉMENT XIV, pape. Il s'appelait Laurent Ganganelli, et il naquit le 31 octobre 1705. Tout le monde connaît les fameuses lettres en trois volumes, que le marquis de Caraccioli lui attribue. Ce pape philosophe mourut le 22 septembre 1774. Il y a eu quatorze papes de ce nom.

CLÉMENT (Jacques), religieux dominicain, a rendu son nom fameux par un crime exécrable. Il naquit au village de Sorbon à une lieue de Rethel. D'un esprit sombre et mélancolique, d'un caractère ardent et inquiet, ignorant, grossier, fanatique et libertin, il conçut le dessein d'assassiner Henri III, et l'exécuta à Saint-Cloud, le 1 septembre 1589, en plongeant un couteau dans le bas-ventre de ce monarque. Il fut percé de coups par les gardes et plusieurs seigneurs qui accoururent. Il avait à peine vingt-deux ans. Son corps fut exposé, traîné ensuite sur la claie, tiré à quatre chevaux, mis en quartiers et brûlé sur la place devant l'église de Saint-Cloud. Bientôt il passa dans Paris pour un véritable martyr; on plaça son portrait sur les autels, et on délibéra en Sorbonne si on demanderait à Rome sa canonisation. Dix ans après, en 1599, Mariana osa se faire l'apologiste du moine chargé aujourd'hui de deux siècles d'exécration.

CLÉMENT (Jean-Marie-Bernard), célèbre critique, surnommé l'*Inclément*, né à Dijon en 1742 le 25 dé-

cembre, mort à Paris le 3 février 1812. Il a fait une tragédie de *Médée*, une imitation en vers de la *Jérusalem délivrée*, dans laquelle on lui reproche avec raison d'avoir mutilé son modèle ; en prose, il a publié un *Tableau annuel de la littérature* et des *Observations sur différens écrits qui ont paru de nos jours*, observations qui méritent d'être lues et qui lui ont fait la réputation d'un littérateur très-instruit. D'abord admirateur de Voltaire, il se prononça ensuite contre lui, et critiqua avec humeur Saint-Lambert, Delille et autres. Il fut aussi l'ennemi déclaré de Laharpe, avec lequel il se réconcilia plus tard. Saint-Lambert ayant obtenu une lettre de cachet contre lui, le fit mettre au Fort-Lévêque. J.-J. Rousseau s'éleva avec force contre la tyrannie qui privait de sa liberté un écrivain pour avoir trouvé des vers mauvais, et produisit par son éloquence tout l'effet qu'on devait en attendre; il ne fut prisonnier que trois jours. Clément avait une grande sévérité de mœurs; ses principes en littérature, parfois exagérés, mais très-sains, tenaient de l'austérité de son caractère.

CLEOBULE, né à Lindos dans l'île de Rhodes, fils d'Evagoras, roi de cette ville. Quelques-uns le comptent pour un des sept sages de la Grèce. Il voyagea en Egypte pour acquérir les connaissances qui manquaient alors aux Grecs, et revint dans sa patrie, où il monta sur le trône après la mort de son père; car il ne l'usurpa point, comme dit Plutarque. Il mourut vers la cinquante-cinquième olympiade, à soixante-dix ans, et conserva toute sa vie des liaisons avec Solon.

CLÉOBULINE, fille du précédent, se livrait à la poésie. Partageant avec son père les soins du gouvernement, elle tempérait souvent sa sévérité. Conservant les mœurs des temps héroïques, elle lavait elle-même les pieds des hôtes qui venaient le voir.

CLEOETAS, sculpteur et architecte grec, dont Pausanias parle souvent sans indiquer sa patrie ni le temps où il vivait. Ce fut lui qui donna le dessin de la fameuse barrière d'Olympie, l'un des monumens dont les Grecs se vantaient avec le plus d'orgueil. On appelait ainsi un édifice en forme de proue de navire, situé à la tête du stade ou de la carrière destinée aux courses.

CLÉOMBROTE, nom de deux rois de Lacédémone: l'un tué à la bataille de Leuctres, gagnée par Epaminondas, l'an 371 avant J.-C.; l'autre, gendre de Léonidas, usurpa le trône pendant le bannissement de ce prince, mais lorsque celui-ci fut rappelé, il fut banni à son tour, et sa femme, qui avait accompagné son père dans son exil, y suivit aussi son mari. Il y a deux autres *Cléombrote*; l'un qui fut tuteur de Plistarque, son neveu, après la mort de Léonidas, son frère, tué aux Thermopyles, l'an 480 avant J.-C.; l'autre jeune homme d'Ambracie, qui fut si persuadé de l'immortalité de l'âme, à force de lire le *Phédon* de Platon, qu'il se tua lui-même. Callimaque a célébré cette action, qui ne fait pas l'éloge de son jugement, et il en est souvent question dans les anciens.

CLÉOMEDES d'Astypalée, athlète célèbre, tua Iccus d'Epidaure, en lui disputant, à Olympie, le prix du pugilat, l'an 492 avant J.-C. Il fut privé du prix et condamné à une amende. Il y a un autre *Cléomèdes*, écrivain grec dont on ne sait rien, sinon qu'il est auteur de l'ouvrage intitulé : *Théorie circulaire des astres*, ou *Théorie cyclique des météores*, qui n'est guère qu'un traité de cosmographie.

CLEOMÉNÈS I, II et III, rois de Sparte. Le premier vainquit les Argiens, et délivra Athènes de la tyrannie de Pisistrate; le second succéda à son frère Agésipolis II, et régna soixante-un ans dans la plus grande tranquillité; le troisième, fils de Léonidas, auquel il succéda, s'étant engagé dans une guerre contre les Achéens, fut défait et obligé de s'enfuir en Egypte, où lui-même mit fin à sa vie, l'an 221 avant J.-C. Sa vie a été écrite par Plutarque, qu'il faut comparer avec Polybe pour le rectifier. Il y a deux autres *Cléoménès*, l'un sculpteur grec et Athénien, qui serait presque inconnu si son nom ne

nous était parvenu gravé sur un ouvrage immortel, *la Vénus Médicis*, qui est de lui, suivant l'opinion de M. Visconti, quoique le socle de ce chef-d'œuvre soit rapporté. L'autre, était un des Grecs qui suivirent Alexandre. Il fut mis par ce conquérant à la tête des revenus de l'Egypte et de l'Afrique, et se fit abhorrer dans son administration par ses exactions continuelles; il fut mis à mort par ordre de Ptolémée, fils de Lagus, qui obtint, après la mort d'Alexandre, le sceptre d'Egypte.

CLÉON (Athénien), corroyeur de profession, demagogue fameux, ne dut quelque influence, après la mort de Périclès, qu'à son extrême impudence, devint le chef du parti populaire contre les grands, fut l'objet des sarcasmes d'Aristophane, et, sans talent pour la guerre, fut tué dans une expédition dont il s'était fait donner le commandement.

CLÉON, sculpteur grec, qui florissait 388 ans avant J.-C., fut élève d'Antiphanes d'Argos. Il fit pour les Eléens deux statues de Jupiter en bronze, une Vénus d'airain et une statue d'Admète, que Pline cite comme étant son chef-d'œuvre. Il excellait aussi à représenter les vieillards et les philosophes.

CLÉONYME, second fils de Cleomenès II, roi de Sparte. Il voulut, après la mort de son père, l'an 309 avant J.-C., disputer le trône à Aréus, mais ses prétentions furent rejetées du sénat. Il fut quelques années après général des Tarentins, et força les Lucaniens à faire la paix. Il fit ensuite d'autres expéditions et s'abandonna au luxe et à la débauche. Léonidas, son fils, fut dans la suite roi de Sparte.

CLÉOPATRE. Il y a eu plusieurs princesses et reines de ce nom; nous ne citerons que les plus célèbres: 1. *Cléopâtre*, fille de Ptolémée Philometor, roi d'Egypte; pour s'assurer le trône elle poignarda elle-même son fils aîné et voulut empoisonner le second; mais il l'obligea de prendre le poison qu'elle lui avait préparé, l'an 120 avant J.-C. Elle avait épousé Démétrius, qui l'abandonna pour Rodogune. 2. *Cléopâtre*, femme de Ptolémée Physcon, auquel elle succéda après sa mort. Alexandre son fils, qu'elle voulut faire périr pour régner seule, la fit mourir l'an 86 avant J.-C. 3. *Cléopâtre*, fille de Ptolémée Aulète, roi d'Egypte, dépouillée de la portion de ses états par son frère, se mit sous la protection de César, qui prit les armes en sa faveur. Après sa mort elle se déclara pour Antoine, dont elle causa la perte en prenant la fuite à Actium. Il voulut la suivre et perdit la bataille qui assura à Auguste l'empire romain. Cléopâtre, pour éviter la honte d'être conduite à Rome en triomphe, se fit piquer par un aspic, et mourut l'an 30 avant J.-C. à trente-neuf ans. C'était la plus belle femme de son temps, aimable et pleine d'érudition; elle parlait toutes les langues, mais on lui reproche son ambition et sa cruauté; elle fit empoisonner son plus jeune frère, pour ne pas partager le trône avec lui.

CLÉOPHANTE, natif de Corinthe, était regardé chez les anciens comme le premier artiste grec qui eût appliqué de la couleur sur des dessins, et par conséquent en ce qui concerne la Grèce comme l'inventeur de l'art de peindre. Pline dit qu'il n'employa qu'une seule couleur, de la brique pilée. Il vivait au moins 1400 ans avant J.-C., et même plus anciennement, suivant toute vraisemblance.

CLÉOPHAS, fils de Jacob et frère de saint Joseph. Il épousa Marie, sœur de la sainte Vierge.

CLÉOPHON, fameux démagogue d'Athènes. Doué de quelque facilité à parler, il acquit beaucoup de crédit sur le peuple. Après la bataille d'Ægos-Potamos, il excita une sédition contre le sénat; mais Satyrus décida le sénat à un acte de vigueur en faisant arrêter Cléophon, qui fut condamné à mort vers la fin de l'an 405 avant J.-C.

CLÉOSTRATE de Ténédos vivait du temps de Tarquin-le-Superbe. Il découvrit le premier les signes du zodiaque, observa les signes du Bélier et du Sagittaire, et réforma le calendrier des Grecs.

CLÉRAMBAULT (Louis-Nicolas), né à Paris en 1676, y mourut en 1749.

Louis XIV le nomma organiste de Saint-Cyr et surintendant des concerts de madame de Maintenon. Sa famille était depuis Louis XI attachée à la cour. On a de lui cinq livres de cantates, parmi lesquelles celle d'*Orphée* est regardée comme son chef-d'œuvre. Elles ont encore aujourd'hui du naturel et de la grâce ; le style en est facile : elles sont généralement bien accentuées.

CLERKE (CHARLES), ami et compagnon de l'illustre Cook, qu'il suivit dans plusieurs expéditions. Né en Angleterre en 1741, il mourut à la vue des côtes du Kamtschatka le 22 août 1779. Il visita ce dernier pays, et, s'avançant au nord entre les deux continens, il acheva de démontrer l'impossibilité de pénétrer à travers les glaces, soit sur la côte d'Asie, soit sur celle d'Amérique. C'est dans la relation du troisième voyage de Cook qu'on peut apprécier la part honorable que Clerke eut à cette célèbre expédition.

CLERMONT (LOUIS DE BOURBON, CONDÉ, comte de), né le 15 juin 1709. Il se trouva à Fontenoy, à Raucoux, et fut chargé des siéges d'Anvers et de Namur, dont il s'empara successivement ; il montra de la valeur et de l'habileté, et parut en plusieurs occasions digne de son grand nom. En 1754 il fut nommé membre de l'académie française, y siégea et reçut le jeton de droit de présence. Il mourut à Versailles le 15 juin 1770.

CLERMONT-TONNERRE (GASPARD, marquis de), né en 1688, mort en mars 1781. Après plusieurs expéditions brillantes, il commanda trente-deux escadrons à la bataille de Laufeld ; exposé au feu de quarante pièces de canon, il soutint pendant quatre heures l'infanterie qui attaquait le village de Laufeld, qu'elle emporta. Il fut créé maréchal de France, et représenta le connétable au sacre de Louis XVI, en qualité de doyen des maréchaux. Le nom de Clermont et de Clermont-Tonnerre a été illustré par d'autres personnages recommandables.

CLÉRY, né en 1762, mort à Vienne en Autriche le 10 juin 1809. Valet-de-chambre auprès de Louis XVI dans la prison du Temple, il montra beaucoup de zèle et de fidélité. Le testament de l'infortuné monarque, dans lequel il recommande Cléry à sa famille, a rendu son nom immortel. Cléry a publié à Londres, en 1708, un *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI, roi de France*, en 1 vol. Cet ouvrage a obtenu de nombreuses éditions en France et en Allemagne, et a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe.

CLÉSIDES, peintre grec, florissait à Ephèse 294 ans avant J.-C. Fier de sa renommee, il crut que le sceptre même devait s'abaisser devant lui. Il se vengea de la reine Stratonice, qui lui avait fait peu d'accueil, en la peignant auprès d'un vil pêcheur ; mais la reine se trouva si belle, qu'elle ne voulut pas qu'on détruisît un monument fâcheux pour sa réputation, mais glorieux pour ses charmes.

CLÈVE (CORNEILLE VAN), sculpteur, né à Paris en 1645, mort dans cette ville en 1732. Il seconda son maître, Fr. Anguier, dans le travail des bas-reliefs de la porte Saint-Martin. Le groupe de marbre placé dans le jardin des Tuileries, et représentant *la Loire et le Loiret*, est de ce sculpteur, d'une famille originaire de Flandre.

CLÈVES (MARIE DE), princesse de Condé, fille de François I, duc de Nevers. Les poètes du temps la célébrèrent sous le nom de *la belle Marie*. Elle inspira une passion violente au duc d'Anjou, depuis Henri III, mais elle épousa son cousin germain Henri I, prince de Condé, et mourut en couches le 30 octobre 1574, âgée de vingt-un ans. Henri III se montra inconsolable de sa perte. Il y a un roman fameux sous le titre de *la princesse de Clèves*.

CLINIAS, père du célèbre Alcibiade, né à Athènes, se distingua à la bataille de Salamine, et fut tué à celle de Coronée, l'an 447 avant J.-C. Un autre *Clinias* de Tarente, philosophe pythagoricien, fut un des amis de Platon. Lorsqu'il se sentait disposé à la colère, il prenait sa lyre et en jouait jusqu'à ce que son esprit fût calmé.

CLINTON (George), vice-président des États-Unis de l'Amérique septentrionale; né en 1739, dans la nouvelle Angleterre, mort le 20 avril 1812, à Washington, un des hommes qui ont le plus puissamment contribué à l'indépendance nationale, prit une part active et brillante à la guerre qu'elle occasiona, et sa savante retraite, opérée devant les forces supérieures du général anglais sir Henri Clinton qu'il empêcha de secourir Burgoyne, amena la capitulation de ce général. Elu par le choix libre des habitans gouverneur de l'état de New-Yorck, il remplit cette place de 1777 à 1810, favorisa les progrès de la population, le développement des arts et du commerce; en 1814, élu vice-président des Etats-Unis et président du Sénat, il acquit de nouveaux titres à la reconnaissance de ses concitoyens par la suppression de la banque générale des États-Unis, dont presque toutes les actions étaient entre les mains des négocians, qui par ce moyen tenaient le gouvernement Américain dans leur dépendance.

CLISSON (Olivier de), connétable de France en 1380, sous le règne de Charles VI, né en Bretagne. Il se distingua dans plusieurs batailles, et fut dépouillé de ses charges, condamné au bannissement et à une amende de cent mille marcs d'argent par les ducs de Bourgogne et de Berry, régens du royaume pendant la frénésie de Charles VI. Il se retira en Bretagne dans son château de Josselin, où il mourut le 24 avril 1407, aimé des gens de guerre auxquels il permettait tout, et haï des grands qu'il traitait avec hauteur.

CLISTHENES, fils d'Aristonymus, tyran de Sycione, succéda à Myron son grand-père. Il rendit de très-grands services aux amphictyons dans la guerre sacrée contre Cirrha, en bloquant avec ses vaisseaux le port de cette ville. Il remporta le prix de la course des chars. *Clisthènes*, fils de Mégaclès et d'Agariste, fille du précédent, était l'un des principaux citoyens d'Athènes, et fut le grand-père de Périclès. Il contribua beaucoup à l'expulsion des Pisistratides, et fut archonte éponyme l'année même de leur fuite. Il fit un nouveau partage du peuple, qu'il divisa en dix tribus, et fut l'auteur de la loi connue sous le nom d'*ostracisme*, par laquelle on condamnait un citoyen au bannissement, de peur qu'il ne devînt le tyran de sa patrie. Il fit exiler par ce moyen Isagoras, son antagoniste, qui était à la tête du parti démocratique. On ignore l'époque de sa mort.

CLITARQUE, fils de Dinon l'historien, suivit Alexandre dans ses expéditions, et en écrivit à son retour une histoire qui ne nous est pas parvenue; on croit que Diodore de Sicile et Quinte-Curce en ont fait beaucoup d'usage.

CLITOMACHUS, Thébain, fils d'Hermocrates, fut un athlète des plus célèbres. Il fut plusieurs fois vainqueur aux jeux olympiques, et remporta le prix de la lutte, celui du pugilat et celui du pancrace. Il prenait les plus grandes précautions pour ménager ses forces, et vivait vers l'an 206 avant J.-C.

CLITOMACHUS, Carthaginois, fils de Maharbal. Il quitta sa patrie à l'âge de vingt-huit ans, et alla s'établir à Athènes. Il devint chef de l'école académicienne, l'an 130 avant J.-C., après la mort de Carnéade. Il eut de fréquentes disputes avec les stoïciens, surtout au sujet de la divinité, ce qui le fit traiter d'athée. Aucun de ses ouvrages n'est venu jusqu'à nous. Revenu d'une léthargie, il se donna la mort vers l'an 100 avant J.-C. Cicéron cite souvent ses ouvrages, et fait l'éloge de son esprit subtil.

CLITUS, surnommé *le Noir*, pour le distinguer des autres Macédoniens de ce nom, était fils de Dropidès et de Lanice, nourrice d'Alexandre-le-Grand. Il suivit ce prince en Asie, et lui sauva la vie au passage du Granique. Il combattit à Arbelles et autres lieux. Dans un repas à Bactres, l'an 328 avant J.-C., Clitus s'étant permis de faire à Alexandre quelques remontrances et des railleries un peu vives, ce prince ne se possédant plus saisit la sarisse d'un de ses gardes et perça Clitus, qui mourut sur-le-champ. Alexandre au désespoir voulut se tuer lui-

même, on l'en empêcha. Il est question de trois autres *Clitus* dans l'histoire d'Alexandre, parmi lesquels deux commandaient un corps d'infanterie et un de cavalerie; le troisième était fils de Bardyllis, roi d'Illyrie, et se révolta contre Alexandre.

CLODION ou CHLODIO, surnommé *le Chevelu*, parce qu'il portait une longue chevelure, doit être considéré comme le troisième roi de France, en admettant pour le premier Théodemir, dont Grégoire de Tours dit même qu'il était le fils, car Pharamond ne fut que son tuteur. Il monta sur le trône en 430. Chef des Saliens, principale tribu des Francs, il fit une invasion dans les Gaules, s'empara de Tournai, de Cambrai, et, pénétrant jusqu'à Amiens, il fit sa capitale de cette dernière ville. Clodion mourut en 449, laissant deux fils, auxquels il donna Mérovée pour tuteur. M. Delrieu a fait une tragédie de *Clodion*; elle n'est pas encore représentée.

CLODIUS (PUBLIUS), fils d'Appius Claudius, personnage consulaire, était de l'illustre maison *Claudia*. Il fut le seul qui démentit le caractère noble de cette famille; il déshonora même son nom par ses dissolutions, ses menées factieuses et sa basse popularité. Il fit condamner Cicéron à l'exil, ordonna comme tribun du peuple, la confiscation de ses biens, et fit piller et détruire toutes ses propriétés. Clodius fut tué par Milon, l'an de Rome 701.

CLODIUS MACER (LUCIUS), était pro-préteur d'Afrique, lorsque les Romains, fatigués des crimes de Néron, favorisèrent les révoltes qui éclataient de toutes parts vers la fin de son règne. Il tenta de parvenir à l'empire, et fut assassiné par l'ordre de Galba.

CLODOMIR, le second des quatre fils de Clovis, et le premier né de son mariage avec Clotilde. Il s'unit à ses frères pour faire la guerre à Sigismond, roi de Bourgogne, qui fut fait prisonnier et assassiné ainsi que sa femme et ses enfans. Clodomir avait eu en partage le royaume d'Orléans. il périt à l'âge de trente ans, dans une nouvelle bataille qu'il livra aux Bourguignons.

CLOTAIRE I, II et III, rois de France. Le premier, quatrième fils de Clovis, naquit en 497, et commença à régner en 511. Courageux, libéral, politique habile, mais cruel, il surpassa tous les princes de son temps par ses débauches. Il mourut à Compiègne, dans la soixante-unième année de son âge, et la quarantième de son règne. Son fils s'étant révolté contre lui, il le fit brûler avec toute sa famille, dans une chaumière où il s'était retiré. *Clotaire II*, fils et successeur de Chilpéric I[er] et de Frédégonde, succéda à son père en 584, n'étant âgé que de quatre mois, sous la régence de sa mère. Il dompta les Saxons, tua de sa main leur duc Bertoalde, et ne s'occupa plus qu'à assurer la paix de l'état, en y faisant régner l'abondance et la justice, ce qui fit oublier en partie ses cruautés. Il avait fait égorger les quatre enfans de Théodoric, son cousin. Il mourut en 628, laissant deux fils, Dagobert et Aribert. *Clotaire III*, l'aîné des fils de Clovis II, commença à régner en 655. Batilde, sa mère, gouverna pendant sa minorité avec beaucoup de sagesse; s'étant retirée dans un monastère, par suite des intrigues d'Ebroin, maire du palais, Clotaire mourut peu d'années après, âgé de dix-huit ans. Il y a un *Clotaire IV*, qui fit le personnage du roi d'Austrasie pendant trois ans, par la politique de Charles Martel, maire du palais; et ne régna que de nom. On ignore même de qui il était fils; il mourut en 720.

CLOTILDE, reine de France, femme de Clovis I[er], était fille de Gondebaud, roi des Bourguignons. Ce fut elle qui décida son époux à embrasser la religion chrétienne, et elle acquit sur lui un grand ascendant par ses vertus, par l'étendue de son esprit et par sa rare beauté. Après la mort de Clovis elle se fixa à Tours, où elle mourut l'an 543. Une fille de Clovis, portant le nom de *Clotilde*, fut mariée à Almaric, roi des Visigoths, et mourut en 531.

CLOVIS I, II, et III, rois de

France. Le premier, né l'an 465, succéda l'an 481 à son père Childéric. Il est regardé comme le véritable fondateur de la monarchie française. Occupé de bonne heure du soin d'étendre ses conquêtes, il affermit sa puissance et détruisit celle des Romains dans les Gaules. Il subjugua aussi les Visigoths, et tua leur roi Alaric de sa propre main. Sur le point d'être vaincu par les Germains, il fit vœu d'adorer le Dieu de son épouse Clotilde, qui était chrétienne, s'il remportait la victoire; le sort des armes change, et les ennemis défaits sont mis en fuite. Clovis sollicité par Clotilde se fit baptiser la même année à Reims, le 25 décembre 496, avec trois mille hommes de son armée. Il fut ainsi le premier roi chrétien, et transféra le siége de son royaume à Paris, qui en devint la capitale. Il y mourut le 27 décembre 511. Il était très-vaillant, grand politique, mais fort cruel. Il commit des barbaries inouies contre tous les princes ses parens, et s'empara de leurs états. *Clovis II*, second fils de Dagobert, régna après lui en 638. Il épousa Batilde, jeune Anglaise, enlevée par des pirates et vendue comme esclave à son maire du palais. Il était charitable et bienfaisant, d'une santé faible, et mourut en 655, âgé de vingt-deux ou vingt-trois ans, laissant trois fils mineurs. *Clovis III*, fils de Thierri I, roi de France, succéda à son père en 691 n'ayant que neuf ans. Il régna sous la tutelle de Pépin-le-Gros, maire du Palais, et mourut en 695 à l'âge de quatorze ans, à Choisy-sur-l'Aisne, où il fut enterré.

COCCEIUS AUCTUS, architecte romain sous l'empire d'Auguste, fut chargé de travaux importans dans les environs de Naples, entre autres de plusieurs chemins souterrains dont il existe encore des restes. On croit que la fameuse grotte de Pausilippe était au nombre de ses ouvrages. Son père et lui étaient affranchis. Strabon en parle avec détail.

COCCEIUS NERVA, jurisconsulte célèbre et fort instruit, suivant Tacite, dans le droit divin et humain, vivait dans le premier siècle de notre ère. Il parvint au consulat et fut du petit nombre des conseillers que Tibère conduisit avec lui à Caprée. Ce séjour lui déplut au point que, malgré les sollicitations de Tibère, il se laissa mourir de faim, l'an 24 de l'ère vulgaire. Son fils soutint la réputation de son père; on croit qu'il fut celui de l'empereur Nerva.

COCCEIUS NERVA, empereur romain, succéda à Domitien l'an 96 avant J.-C., et mourut l'an 98, à soixante-douze ans. On le place au rang des meilleurs empereurs; il s'occupa constamment du bonheur de ses sujets, et prouva sa sagesse en choisissant Trajan pour son successeur. Il ne sut pas réprimer la tyrannie des gouverneurs de provinces, et en cela sa douceur eut de malheureux effets.

COCHIN (Henri), avocat célèbre du parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1687 et y mourut le 24 février 1747. Ses œuvres ont été recueillies en 6 volumes in-4, 1751. Son éloquence est noble, simple, pleine de nerf et de précision. Il joignait à une étude profonde de la jurisprudence, celle des orateurs et des philosophes anciens et modernes. Une modestie extrême rehaussait l'éclat de ses vertus et de ses talens. Il est digne de servir de modèle à ceux qui courent la même carrière que lui.

COCHIN. Il y a eu plusieurs graveurs de ce nom: *Charles-Nicolas*, né à Paris en 1688, mort en 1754. On trouve dans ses ouvrages, qui sont en très-grand nombre, cette harmonie, cette exactitude, qui constituent l'excellence de cet art. *Charles-Nicolas* son fils, né à Paris en 1715, mort le 29 avril 1790. Il donna la plus grande perfection à la gravure à l'eau forte. La correction et l'élégance du dessin, la facilité et la noblesse de la composition, une force d'expression et une intelligence particulière pour bien exprimer les allégories, caractérisent toutes ses productions. Il a publié un voyage d'Italie, trois volumes in-8, et plusieurs autres ouvrages sur son art. Précédemment il avait existé plusieurs graveurs du nom de *Cochin* sous Louis XIII et Louis XIV, entre autres *Nicolas Cochin*, natif de

Troyes en Champagne, qu'on croit élève de Callot, et qui a gravé dans le goût de son maître : et *Noël Cochin*, mort à Venise en 1695, qui a exécuté une grande partie des planches de la collection du grand Beaulieu. Les autres descendaient de cette ancienne famille.

COCHIN (Jacques-Denis), fondateur de l'hospice qui porte son nom à Paris, né dans cette ville le 1 janvier 1726, mort le 3 juin 1783. Curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, il fut le père des pauvres. On a de lui des prônes qu'il avait recommandé par son testament de ne pas publier. Le produit en a été consacré à l'hospice qu'il avait fondé en 1780, vis à-vis l'Observatoire.

COCHRANE (lord Alexandre), célèbre marin anglais, chevalier de l'ordre du Bain, né le 24 décembre 1775, servit d'abord aux Indes-Orientales, puis sur les côtes de Biscaye, signala sa carrière militaire par de brillans faits d'armes et des prises importantes, et mourut à Paris en janvier 1832. Il avait été membre du parlement et s'y était fait peu remarquer.

COCLÈS (Publius Horatius), neveu du consul Horatius Pulvillus, connu par un trait de courage que Tite-Live avoue être plus célèbre que digne de foi. Voyez le récit qu'en fait cet historien. Les autres écrivains sont peu d'accord entre eux sur Horatius Coclès, qui a fourni à M. Arnault le sujet d'un grand opéra, représenté et imprimé en 1794.

CODRUS, poète latin, contemporain et ami de Virgile, qui en fait l'éloge dans sa septième églogue. Il ne nous reste rien de lui. Un autre poète latin du même nom vivait sous Domitien; il en est question dans Juvénal.

COEFFETEAU (Nicolas), né en 1574, mort à Paris le 21 avril 1623. Henri IV lui donna le titre de son prédicateur. L'ouvrage qui lui avait fait le plus de réputation est sa traduction de l'*Histoire de Florus*; Vaugelas la citait comme un modèle.

CŒNUS, fils de Polémocrates, l'un des principaux officiers d'Alexandre-le-Grand, commandait un des corps qui formaient la phalange. Il se trouva aux batailles d'Issus et d'Arbelles, et fut aussi de l'expédition de l'Inde; il y mourut.

COEUR (Jacques), fils d'un orfèvre de Bourges; il se livra au commerce, dans lequel il acquit une grande fortune. Charles VII lui confia l'administration des finances du royaume, avec le titre d'*argentier*. Lorsqu'en 1448 ce roi entreprit la réduction de la Normandie, J. Cœur lui prêta 200,000 écus d'or, et entretint quatre armées à ses frais. Ses ennemis l'accusèrent de trahison pour s'emparer de ses dépouilles, et le firent condamner à une amende considérable, à la confiscation de ses biens et au bannissement perpétuel. Il se rendit à Rome, et mourut à Chio en 1461. Jacques Cœur est un des hommes les plus remarquables de son siècle; personne n'entendit mieux que lui le commerce maritime; il dirigeait lui-même les opérations de celui qu'il faisait avec le Levant et les côtes d'Afrique; il rendit d'importans services à l'état dans sa charge d'argentier, et il en fut payé par l'ingratitude de Charles VII, et les délations intéressées des courtisans.

COFFIN (Charles), né en 1676, mort le 20 juin 1749, recteur de l'université de Paris; son rectorat fut illustré par l'établissement de l'instruction gratuite, dont le cardinal de Richelieu avait autrefois formé le projet. Coffin eut la plus grande part au succès de cette négociation délicate, et le célébra par un mandement digne du bienfait et de la reconnaissance. Il a composé des harangues latines et des poésies. Parmi ces dernières on remarque une ode sur le *vin de Champagne*, qui lui valut de la part de la ville de Rheims un présent annuel de ses meilleurs vins. Il est principalement connu par *les hymnes* qu'il composa pour le quatrième bréviaire de Paris. Ses œuvres ont été recueillies en 2 volumes in-12, Paris, 1755.

COGER (François-Marie), professeur d'éloquence au collége Mazarin et recteur de l'université de Paris; né en cette ville en 1723, il y mourut

le 18 mai 1780. On a de lui un examen critique du Bélisaire de Marmontel, et plusieurs pièces de vers latins d'un style pur et correct, mais faible de poésie. Sa réputation ne se serait jamais étendue au-delà du petit nombre de personnes qui aiment la poésie latine, sans les plaisanteries et les sarcasmes dirigés contre lui par Voltaire, qui l'appelait *Coge pecus*. Ses qualités étaient bien supérieures à ses talens.

COHORN (MENNO, baron de), né dans la Frise en 1641, mort le 17 mars 1704. On a de ce célèbre ingénieur un traité sur une nouvelle manière de fortifier les places. Il a mérité le surnom de *Vauban hollandais*. Ses qualités morales égalaient ses talens. Son second fils rivalisa son père pour les connaissances, mais il quitta le service de bonne heure. La marine française a eu un officier du même nom qui s'est distingué en plusieurs occasions. Cette famille des Cohorn remonte à l'an 1012.

COIGNY (FRANÇOIS DE FRANQUETOT, duc de), maréchal de France, né le 16 mars 1670, mort le 18 décembre 1759. Il fut vainqueur à Parme et à Guastalla en 1734. Il avait eu pour secrétaire dans ses campagnes l'auteur de l'*Art d'aimer* (Gentil Bernard).

COIGNY (la marquise de), fille du marquis de Conflans, est morte du choléra en septembre 1832, à l'âge de 73 ans. La perte de cette dame laissa un grand vide dans la haute société, dont elle faisait le charme et l'ornement par son esprit et par son amabilité.

COISLIN (PIERRE DE CAMBOUST de), cardinal, né à Paris en 1636, mort le 5 février 1706. Pénétré des vrais principes de la religion, il s'opposa constamment, étant évêque d'Orléans, aux violences exercées contre les protestans pour les forcer à l'abjuration. Il mourut regretté de tous les gens de bien, et son oraison funèbre fut prononcée dans toutes les églises d'Orléans. Le duc de *Coislin*, son neveu, évêque et prince de Metz, publia un *rituel* rempli d'instructions utiles, et légua à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés la célèbre bibliothèque du chancelier Séguier, dont il avait hérité. Né à Paris le 15 septembre 1664, il mourut en 1732.

COLALTO, acteur de la troupe italienne, composa beaucoup de pièces pour son théâtre, entre autres les *Trois jumeaux vénitiens*, en 4 actes. Le succès qu'eut cette dernière pièce l'engagea à la dialoguer en français, et à la faire imprimer dans cette langue, in-8, 1777. Cette comédie est supérieurement intriguée, pleine de situations originales et de vrai comique. Colalto est mort le 5 juillet 1778, âgé de soixante-cinq ans. MM. Dumolard et Moreau ont donné sur cet acteur-auteur un joli vaudeville au théâtre des Variétés.

COLARDEAU (CHARLES PIERRE), né à Janville près d'Orléans en 1732, mort à Paris le 7 avril 1776. Sa traduction en vers d'une épître d'Héloïse à Abailard, eut un succès très-brillant, et le méritait. L'original est de Pope. Colardeau fut moins heureux en voulant imiter le Tasse, dans une épître d'Armide à Renaud, et dans laquelle cependant il y a des beautés. Ses tragédies d'*Astarbé* et de *Calixte*, remarquables seulement par le talent des vers, n'en annonçaient aucun pour l'art dramatique. Colardeau conservera toujours la réputation sinon d'un grand poëte, ce qui supposerait le don de l'invention, du moins d'un excellent versificateur. Sa manière est très-brillante, mais sans ostentation et sans recherche; son coloris a beaucoup de fraîcheur; en un mot, il a su réunir à un très-haut degré l'élégance et l'harmonie. Ses œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-8; on en a publié un choix en 2 vol. in-18.

COLBERT (JEAN-BAPTISTE), ministre et secrétaire d'état, contrôleur général des finances sous Louis XIV; né à Reims le 29 août 1619, mort le 6 septembre 1683. Après la disgrâce de Fouquet, il fut chargé de l'administration des finances, qu'il rétablit, et ne cessa de travailler à la gloire du roi et à la grandeur de l'état. En 1664 il eut la surintendance des bâtimens. On vit éclore sous son administration

des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'architecture : la façade du Louvre, la galerie de la colonnade, l'écurie de Versailles, l'observatoire de Paris, etc. On lui doit l'établissement des académies des inscriptions, des sciences et d'architecture. Non content d'avoir rétabli les finances et encouragé tous les arts, il porta ses vues sur la justice, sur la police, sur le commerce, sur la marine. Les compagnies des Indes furent formées pour la prospérité du commerce, le canal du Languedoc fut entrepris pour la communication des deux mers, un grand nombre de vaisseaux et de galères furent construits en peu de temps, des arsénaux bâtis dans plusieurs ports; les draps fins, les étoffes de soie, les glaces de miroir, l'acier, le fer blanc, la belle faïence, le cuir maroquiné, que l'on tirait de l'étranger, furent fabriqués dans le royaume: chaque année de son ministère fut marquée par l'établissement de quelques nouvelles manufactures. La famille Colbert a produit plusieurs personnages distingués, mais leur souvenir est éclipsé par celui du grand Colbert. La seule tache à sa gloire est sa persécution contre le malheureux Fouquet.

COLIGNI (Gaspard de), amiral de France, né à Châtillon-sur-Loire, le 16 février 1517. Après la mort de Henri II, il se mit à la tête des calvinistes contre les Guises, et forma un parti puissant qui fit trembler la cour; la paix se rétablit en 1571, après plusieurs batailles sanglantes. Coligni parut à la cour et fut comblé de caresses comme tous ceux de son parti, mais ce n'était que pour mieux le tromper. Dans la nuit du 23 au 24 août 1572, il fut la première victime de l'horrible massacre de la Saint-Barthélemi : on sait par cœur le récit qu'en fait Voltaire dans la Henriade. Coligni fut un des plus grands capitaines de son temps, propre à former les plus grands projets, et sage dans les détails de l'exécution; malheureux à la guerre, mais sachant réparer par son habileté les plus grands désastres, et plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire. Cette famille a produit plusieurs autres personnages recommandables par leur bravoure.

COLLATINUS (Tarquinius), Romain plus fameux par la situation pénible où le sort le plaça, que recommandable par ses qualités personnelles. Époux de Lucrèce et neveu de Tarquin-le-Superbe, il se joignit à Brutus pour chasser les Tarquins de Rome. Il fut fait consul avec lui, l'an 500 avant J.-C.; mais voyant que le peuple avait conçu une haine violente contre toute sa famille, il abdiqua sa charge, et s'exila à Lavinium, avec les richesses qu'il n'aurait pas dû recevoir du peuple et de Brutus, qui avait contribué à le faire déposer. Il mourut dans une extrême vieillesse.

COLLÉ (Charles), né à Paris en 1709, mort dans cette ville le 3 novembre 1783. Il fut l'un des conservateurs de cette gaîté franche et piquante qui était autrefois le caractère distinctif de notre nation. Ses vaudevilles ont plus de recherche, de finesse et d'énergie que ceux de Panard, et annonçaient davantage l'homme qui avait vécu dans un monde choisi. Il fut long-temps secrétaire ordinaire et lecteur du duc d'Orléans. Il y a d'excellentes scènes comiques dans son *Théâtre de société* en deux vol. in-8. Sa comédie de *Dupuis et Desronais* est véritablement une pièce dans le genre de celles de Térence. Les sentimens sont vrais, les caractères heureusement tracés, le dialogue naturel et tel qu'il doit être; mais la pièce de Collé qui s'est soutenue au théâtre avec le plus d'éclat c'est *la partie de chasse d'Henri IV*, espèce de comédie nationale, dont nous n'avions pas encore d'exemple. On y trouve toute la gaîté de l'auteur réunie à la sensibilité la plus touchante; c'est un monument populaire érigé à la mémoire du meilleur roi qu'ait eu la France. Collé fut l'un des fondateurs de la société appelée le Caveau, qu'on a renouvelée de nos jours, et dont l'auteur de ce dictionnaire fut convive et secrétaire.

COLLETET (Guillaume), l'un des premiers membres de l'académie

française, né le 12 mars 1598, mort le 11 février 1659. Il travailla pour le théâtre, sur l'invitation du cardinal de Richelieu, son protecteur. Il composa un grand nombre d'ouvrages, entr'autres un *Art poétique*. Il était fécond et laborieux; il ne manquait ni de naturel ni de facilité; quelques-unes de ses épigrammes sont pleines d'agrément. Son fils fit comme lui des vers et de la prose, mais il n'est guère connu que par la place que Boileau lui a donnée dans ses satires. Le jugement sévère, mais juste, du grand prevôt du Parnasse sur *François* a fait beaucoup de tort à la réputation de *Guillaume*; la plupart des lecteurs ont très-souvent confondu le fils avec le père.

COLLIN (HENRI DE), né vers 1772 à Vienne en Autriche, mort le 28 juillet 1811, a laissé la réputation d'un des poètes allemands les plus distingués du dix-neuvième siècle. Ses tragédies l'ont placé dans l'opinion de ses compatriotes immédiatement au-dessous de Schiller, qu'ils regardent comme leur premier poète tragique. C'est lui qui, dans la guerre de 1809, composa les chants de guerre contre les Français; ils respirent le patriotisme le plus exalté; plusieurs sont admirables. Ils se trouvent dans le recueil de ses poésies lyriques.

COLLIN D'HARLEVILLE (JEAN-FRANÇOIS), né à Maintenon, près de Chartres, le 30 mai 1755, mort à Paris le 24 février 1806. Sa première comédie fut *l'Inconstant*, et c'est sans contredit l'une de ses meilleures; facilité, naturel, grâces piquantes sans aucune affectation, c'est le style de la bonne comédie; l'*Optimiste* et les *Châteaux en Espagne*, qu'il donna ensuite, firent dire qu'il avait fait une comédie en quinze actes. Son théâtre très-nombreux a été réuni en quatre volumes in-8; il revint dans son *vieux Célibataire* aux principes de la scène; on y trouve un intérêt moral qui se développe avec force et vérité du sein de l'intrigue: les caractères en sont également bien dessinés et soutenus. Molé et Contat y furent inimitables. En général on peut reprocher aux comédies de Collin de manquer de gaîté; ses personnages comiques n'ont pas de physionomie; il crayonne légèrement quelques ridicules, et la vigueur qu'il faudrait employer pour attaquer les vices semble épouvanter ses mœurs douces et faciles. Il n'eut pas d'autre ennemi que *Fabre d'Eglantine*, son rival, qui outrepassa toutes les bornes de l'honneur et des convenances dans sa préface de *Philinte*. Collin fut lié de l'amitié la plus étroite avec MM. Andrieux, Guillard et Picard. Il fut membre de l'institut, classe de l'académie française, et le mérita bien sous tous les rapports.

COLLINS (GUILLAUME), né en 1720, fils d'un chapelier, mort en 1756. On a de ce poète anglais des odes et des églogues fort estimées. Ses œuvres ont été publiées en un vol. in-12.

COLLOT D'HERBOIS (JEAN-MARIE). Ce fameux député à la convention, d'abord mauvais comédien et assez médiocre auteur dramatique, fut en 1793 le mitrailleur de Lyon. Ce monstre mourut à Cayenne, en déportation, le 8 janvier 1796.

COLMAN (GEORGE), né en 1733, mort aliéné le 14 août 1794. Cet auteur anglais a travaillé au *Connaisseur*, ouvrage périodique, et a fait plusieurs comédies estimées, parmi lesquelles il faut placer *le Mariage clandestin*, *Polly Honeycomb* et *la Femme jalouse*, que Desforges a imité en français. On lui doit une traduction de Térence et de l'*Art poétique* d'Horace. Ses œuvres dramatiques ont été recueillies en quatre volumes in-8, et les autres en trois volumes.

COLNET (CHARLES JOSEPH), homme de lettres et libraire à Paris, né en 1770, près de Vervins (Aisne), débuta dans les lettres par quelques satires, et travailla successivement à différens journaux, et mourut à Belleville près Paris, le premier juin 1832. On a recueilli en 2 vol. in-8° (1833) les articles piquans qu'il a fournis à la *Gazette de France*, dont il a été long-temps l'un des rédacteurs. Son *Art de dîner en ville*, petit poëme plein d'esprit et de vers heureux, a eu plusieurs éditions.

COLOMB (CHRISTOPHE), le plus

célèbre des navigateurs, né dans l'état de Gênes en 1441, d'un cardeur de laine. Il étudia avec beaucoup de succès les mathématiques et surtout la cosmographie. Par un raisonnement tiré de la disposition du monde, il jugea qu'il devait y en avoir un autre, et il résolut de l'aller découvrir. Il communiqua ses idées au gouvernement de Gênes, à la France, au Portugal; mais son projet n'ayant pas été accueilli, il s'adressa à Ferdinand et à Isabelle, roi et reine d'Espagne, qui consentirent à lui fournir trois vaisseaux. Dans ce premier voyage, en 1492, il découvrit la première île de l'Amérique; dans un second il découvrit la Jamaïque. Accusé de vouloir s'emparer pour lui-même de ces découvertes, il fut en 1500 ramené en Espagne chargé de fers. Son innocence fut reconnue. Il entreprit un nouveau voyage dans lequel il aperçut le continent à dix degrés de l'équateur, et la côte où l'on a bâti Carthagène. Il mourut à Valladolid le 20 mai 1506. C'est donc à lui qu'est dû l'honneur du nouveau continent; cependant c'est Améric Vespuce, homme subalterne, qui, après y avoir été conduit par un des compagnons de Colomb, a donné son nom au Nouveau-Monde: *sic vos non vobis*. Le frère de Colomb s'est fait une réputation par la construction de ses sphères et par ses cartes marines. Son fils fut un savant ecclésiastique.

COLOMBIERES (François de Briqueville, baron de), un des plus braves capitaines du seizième siècle. Il servit sous François I, Henri II, François II, et Charles IX. Il porta au plus haut degré la bravoure et la fermeté. Assiégé dans la ville de Saint-Lô, en 1574, il fut tué d'un coup d'arquebuse dans l'œil; il avait soutenu une lutte de deux années.

COLONNA (Victoire), marquise de Pescaire, l'une des femmes les plus illustres de l'Italie, née en 1490, morte en 1547. Ses poésies la mettent au rang des plus heureux imitateurs de Pétrarque; on lui donna le nom de *divine* dans plusieurs éditions de ses œuvres. Elle fut un modèle d'amour conjugal.

COLONNA (Fabio), savant botaniste, né à Naples en 1567, mort dans la même ville en 1650. Il a publié un grand nombre d'ouvrages sur la botanique, et c'est lui qui a ouvert la route pour la formation des genres. Il a fait adopter le mot *pétale* pour désigner la partie brillante de la fleur que l'on nommait *feuilles*, évitant par là toute équivoque.

COLOTÈS ou COLOTHÈS, sculpteur grec, était contemporain de Phidias, qui le fit travailler avec lui à la fameuse statue de Jupiter olympien. Il avait déjà signalé son talent par d'autres ouvrages. Il y eut un peintre grec du même nom; il était de Théos et florissait dans la quatre-vingt-quinzième olympiade. Il concourut avec Timanthe pour le tableau du sacrifice d'Iphigénie.

COLPOYS (Sir John), amiral du pavillon rouge, grand-croix de l'ordre du Bain, commandant en chef les forces navales anglaises, un des plus distingués et des plus anciens officiers de la marine anglaise, est mort dans le courant de 1832.

COLUMELLE (Lucius-Junius-Moderatus), le plus savant agronome de l'antiquité, né à Cadix; il vivait sous le règne de l'empereur Claude. C'est vers l'an 42 de notre ère qu'il a composé ses ouvrages, entre autres *de Re rusticâ* et *de Arboribus*. Outre l'utilité, ils se ressentent de la latinité et du bon goût du siècle d'Auguste. Sénèque cite Columelle, et Pline en fait l'éloge. Il a souvent été traduit en français.

COLUTHUS, poète grec, vivait sous l'empereur Anastase, vers la fin du cinquième siècle. Il avait fait plusieurs poëmes, entre autres *l'Enlèvement d'Hélène*, retrouvé à Otrante, et qui a été traduit en français par du Molard. M. Harles l'appelle un inepte imitateur d'Homère; l'édition la plus complète de ce poëme a été donnée par M. Stanislas Julien, Paris, 1822, un volume in-8.

COMBABUS, jeune homme de la plus grande beauté, était l'un des favoris de Séleucus, premier roi de Syrie. Il prouva d'une manière non équivoque à ce prince qu'il n'a-

vait pas attenté à l'honneur de sa femme Stratonice. Il bâtit un temple sur les bords de l'Euphrate, et il y finit ses jours. Séleucus lui fit ériger dans ce temple même une statue en bronze, qu'il avait bien méritée par son rare dévouement.

COMBES-DOUNOUS (Jean Jacques), né à Montauban en 1758, mort le 14 février 1820; a traduit avec talent un grand nombre d'auteurs grecs anciens.

COMÉNIUS (Jean-Amos), philologue du dix-septième siècle, connu par ses travaux pour perfectionner l'éducation et les méthodes d'instruction; Bohémien d'origine, naquit en 1592, et mourut à Amsterdam le 15 novembre 1671. Il a composé quatre-vingt-douze ouvrages écrits pour la plupart en latin. Sa *Janua linguarum* au bout de 26 ans se trouvait imprimée en douze langues, et lui fit une réputation colossale.

COMESTOR (Pierre, surnommé), c'est-à-dire *le mangeur*, non parce qu'il mangeait plus qu'un autre, mais parce qu'il avait lu et comme dévoré beaucoup de livres. Il est auteur du livre fameux intitulé: *Scolastica historia*, qui fut reçu avec enthousiasme et regardé pendant trois siècles comme un excellent corps de théologie positive; c'est un des premiers livres imprimés en Hollande. Comestor mourut à Paris en 1178 suivant quelques auteurs, et selon d'autres le 21 octobre 1185.

COMINES (Philippe de), né en 1445, mort à Argenton le 16 août 1509. Il se distingua comme homme d'état et comme historien. Accusé d'avoir vendu les secrets de la cour, il fut enfermé pendant deux ans sous Charles VIII; mais il fut enfin absous et mis en liberté. *Ses mémoires* pour l'histoire de Louis XI et de Charles VIII sont fort estimés.

COMMIRE (Jean), jésuite, né en 1625 à Amboise, mort à Paris le 25 décembre 1702. Il cultiva avec succès la poésie latine. On a de lui des idyles sacrées et profanes, des fables et des odes. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Barbou, 1753, 2 vol. in-12.

COMMODE (Lucius ou Marcus-Ælius-Aurélius), Antonin, empereur romain, fils de Marc-Aurèle et arrière-petit-fils de Trajan par Faustine sa mère, naquit l'an 161 de l'ère chrétienne. Il succéda à son père l'an 180; il eut les mêmes inclinations perverses de Néron; comme lui il fit périr les personnages les plus célèbres de Rome, comme lui il se livra aux plus infâmes débauches. Sa manie était qu'on l'appelât *Hercule*, et de combattre dans l'amphithéâtre comme un gladiateur. Marcia, sa maîtresse favorite, qu'il voulait faire périr, lui présenta une coupe empoisonnée et le fit étrangler par Narcisse, athlète favori du prince, vers la fin de l'an 192. Ce monstre avait vécu trente-un ans et régné près de treize années.

CONAN dit Mériadec ou Caradoc, prince d'Albanie, naquit dans la Grande-Bretagne, passa dans les Gaules avec le tyran Maxime. Il gouvernait depuis vingt-six ans, sous la dépendance des Romains, la partie de l'Armorique connue depuis sous le nom de *Bretagne*, lorsque vers l'an 409 les Bretons soulevés lui déférèrent l'autorité souveraine. Il mourut vers l'an 421. Conan est regardé par les historiens comme la tige de tous les souverains qui régnèrent après lui en Bretagne. Il avait établi à Nantes le siège de son gouvernement.

CONARUS, roi d'Écosse, vivait du temps de l'empereur Antonin, et succéda à son père Mogald, contre lequel il fut accusé d'avoir conspiré. Il combattit les Bretons et les Romains. S'étant livré à tous les excès, il fut déposé par les états du royaume, et mourut en prison en 150, après quatre ans de règne.

CONDAMINE (Charles-Marie de la), des académies française et des sciences, né à Paris en 1701, y mourut le 4 février 1774. Il quitta l'état militaire pour s'adonner aux sciences; il entreprit différens voyages, où il recueillit plusieurs observations qui en hâtèrent les progrès. Il fut choisi en 1736 avec Godin et Bouguer pour aller au Pérou déter-

miner la figure de la terre; il avait parcouru avant sur la Méditerranée les côtes de l'Afrique et de l'Asie. On a de lui plusieurs relations de voyages fort intéressantes. Il contribua à répandre l'usage de l'inoculation en France. La poésie était aussi un de ses talens; on a de lui des vers de société d'une tournure piquante; on connaît ceux-ci, qu'il adressa à sa femme le lendemain de ses noces :

D'Aurore et de Titon vous connaissez l'histoire,
Notre hymen en rappelle aujourd'hui la mémoire.
Mais de mon sort Titon serait jaloux;
Que ses liens sont différens des nôtres!
L'Aurore entre ses bras vit vieillir son époux;
Et je rajeunis dans les vôtres.

CONDÉ. Cette famille a produit plusieurs hommes célèbres. Louis I de Bourbon, premier prince du nom de *Condé*, né le 7 mai 1530, de *Charles* de Bourbon, duc de Vendôme, se signala à la bataille de Saint-Quentin et dans plusieurs autres affaires. Quelques mécontentemens qu'il éprouva le jetèrent dans le parti des *réformés;* il prit les armes contre son roi, fut blessé à la bataille de Dreux, et tué à celle de Jarnac, le 15 mars 1569. Il était doué des plus belles qualités, spirituel, éloquent, affable envers les soldats, généreux; la violence de son caractère occasiona seule ses fautes, que l'histoire impartiale ne peut lui pardonner. On a publié après sa mort ses mémoires en 6 volumes in-4. *Henri II de Bourbon*, petit-fils du précédent, né le 1 septembre 1588. Henri IV, qui l'aimait beaucoup, le fit élever dans la religion catholique. En 1616 il fut mis à la Bastille pour des intrigues de cour. Après la mort de Louis XIII il reprit son crédit, fut ministre d'état et servit utilement sa patrie. Il mourut à Paris le 11 décembre 1646. Sa plus grande gloire, dit Voltaire, est d'avoir été le père du grand Condé. *Louis II de Bourbon, prince de Condé*, né à Paris le 8 septembre 1621. La postérité lui a confirmé le nom de *grand*, qui lui fut donné par ses contemporains. Il fut un des premiers généraux de l'Europe, et un des plus grands hommes de son siècle. A vingt-deux ans il gagna la bataille de Rocroy. L'année suivante il passa en Allemagne, donna trois combats de suite en quatre jours, et fut vainqueur chaque fois. Le maréchal de Turenne, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Mariendal, il vola reprendre le commandement, et joignit à l'honneur de commander Turenne celui de réparer sa défaite; il remporta une victoire complète, mais il ternit sa gloire en portant les armes contre son roi et sa patrie. Le cardinal Mazarin, sur l'administration duquel il s'était permis des railleries très-vives, l'avait fait enfermer à Vincennes. La cour crut lui faire oublier cette sévérité en le nommant au gouvernement de Guyenne; il s'y retira, mais pour se préparer à la guerre et traiter avec l'Espagne. En 1652, la guerre civile s'établit, le prince de Condé se joignit aux mécontens et s'empara de Paris. Il prit d'autres places et soutint les affaires des Espagnols. Le maréchal de Turenne, qui lui fut opposé, le battit à la journée des *Dunes*, et la paix des Pyrénées rendit ce prince à la France en 1659. Il la servit utilement dans la conquête de la Franche-Comté, dans celle de la Hollande, et à la mort de Turenne, il continua la guerre en Allemagne avec avantage. Il mourut le 11 décembre 1686 à Fontainebleau. Il fut le protecteur de Racine, de Boileau et de Molière, et il les accueillit constamment. L'amour de la gloire est le principal trait du caractère de Condé. Son histoire a été écrite en 4 volumes par Désormeaux, par Turpin, et en 1806 par Louis-Joseph de Bourbon, son quatrième descendant. Celui-ci, grand-maître de France, colonel-général de l'infanterie française, né en 1735 à Chantilly, fils unique du duc de Bourbon, fit ses premières armes en Allemagne dans la guerre de sept ans, eut part à la

gloire de la brillante victoire de Johannesberg (1762) remportée sur le prince héréditaire de Brunswick; émigra le 17 juillet 1789 avec sa famille, ainsi qu'avec un grand nombre de gentilshommes, qui, plus tard, formèrent sous ses ordres l'armée dite *de Condé*. Rentré en France après la restauration, le prince accompagna Louis XVIII à Gand, et mourut à Chantilly le 13 mai 1818.

CONDILLAC (ÉTIENNE BONNOT DE), abbé, de l'académie française, né à Grenoble en 1715; il mourut près de Baugenci le 2 août 1780. Il fut parmi nous un des premiers disciples de Locke, et son *Essai sur l'origine de nos connaissances* est un ouvrage que son maître n'eût pas désavoué; mais dans son *Traité des sensations* il se place à côté de lui. Par son *Traité des systèmes*, l'un de ses plus utiles ouvrages, il démontre la vanité des romans de physique, qui n'ont pour appui que le merveilleux d'une imagination désordonnée. Son *Traité des animaux* est ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur le mystère impénétrable de la nature des bêtes. Il y combat victorieusement l'opinion de Descartes et celle de Buffon à ce sujet. Un des plus vastes et des plus importans ouvrages de l'abbé de Condillac, c'est le *Cours de littérature* qu'il a fait pour l'instruction du jeune prince de Parme, et qui ferait désirer que tous ceux qui sont nés pour commander aux hommes, n'eussent jamais que des instituteurs de son mérite. Il renferme la grammaire, l'art de penser, l'art d'écrire et de raisonner; enfin un cours complet d'histoire ancienne et moderne. Toutes les œuvres de ce profond métaphysicien ont été réunies en 1798, à Paris, et forment 23 vol. in-8°.

CONDORCET (MARIE-JEAN-ANTOINE CARITAT DE), des académies française et des sciences, né à Ribemont en Picardie le 17 septembre 1743, mort en 1794, géomètre et philosophe comme d'Alembert, et son ami le plus intime. Il était véritablement appelé aux sciences exactes, mais il a eu moins de réputation parmi les gens de lettres. Son style est en général lourd et diffus, sans imagination et sans coloris. Rivarol disait de lui qu'il écrivait avec de l'opium sur des feuilles de plomb. A vingt-un ans il publia un mémoire sur le calcul différentiel, écrivit ensuite en faveur de la liberté des nègres, publia divers écrits sur les sciences exactes, les vies de Turgot et de Voltaire, dont il fut l'un des plus zélés admirateurs. Proscrit et fugitif, il composa son ouvrage intitulé: *Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain*; arrêté et renfermé dans un cachot au Bourg-la-Reine, il y fut oublié pendant vingt quatre heures; lorsqu'on vint lui apporter du pain et de l'eau, on le trouva sans aucun mouvement et glacé; il paraît que, perdant toute espérance, il périt par un poison actif qu'il avait toujours sur lui. C'était dans la nuit du 28 au 29 mars 1794. Il eut pour amis les écrivains les plus distingués. D'Alembert l'appelait un volcan couvert de neige. Ses œuvres complètes, publiées en 1804, forment 21 vol. in-8: ses ouvrages de mathématiques n'y sont pas compris.

CONFUCIUS ou KOUNGTSÉE. La Chine le place avec orgueil au premier rang des grands hommes qu'elle a produits; il y jouit d'une vénération devenue presque religieuse. Il naquit dans la province de Chan-tong l'an 551 avant notre ère. Son école fut si célèbre, qu'en peu de temps il eut plus de trois mille disciples. Toute sa doctrine avait pour but de dissiper les ténèbres de l'esprit et de bannir les vices du cœur. Il enseignait d'aimer son prochain comme soi-même, de se vaincre, de soumettre ses passions à la raison, et il ne recommandait rien aux autres qu'il ne pratiquât lui-même. Il mourut à soixante-treize ans, l'an 479 avant notre ère, neuf ans avant la naissance de Socrate.

CONGOLITAN, général gaulois, combattit et vainquit les Romains vers l'an 225 avant J.-C., à Fésule, où ils perdirent cinquante mille hommes; mais auprès de Télamon, forcé de tenir tête à deux armées romaines, il fut battu, fait prisonnier et conduit

en triomphe à Rome; il y mourut dans les fers.

CONGREVE (Guillaume), célèbre poète dramatique anglais, né vers 1672, mort en 1729. *Le vieux Garçon*, *le Fourbe*, *Amour pour amour*, *l'Epousée en deuil* et *le Train du monde*, sont les titres de ses comédies; il n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il abandonna le théâtre. Ses œuvres dramatiques et autres ont été recueillies en 3 vol. in-8. Ses pièces sont très-intriguées, son dialogue est spirituel, mais recherché. Il manque d'ailleurs de cette originalité d'observation, de cette naïveté de ton, de cette vigueur de pinceau qui distingue le génie. C'est à tort qu'on l'a appelé *le Molière des Anglais*. Notre Molière est peut-être le seul homme de génie qui n'ait eu ni modèle chez les anciens, ni concurrent parmi les modernes.

CONON, fils de Timothée, célèbre général athénien, se forma pendant la guerre du Péloponèse. Il fut défait par Lysandre, général de Sparte, dans un combat naval; il se retira auprès du roi de Perse, à l'aide duquel il se vit en état de rendre de grands services à sa patrie. Il remporta, vers Gnide, une victoire éclatante sur les Lacédémoniens, qui perdirent l'empire de la mer. Il rentra dans sa patrie couvert de gloire, fit rétablir le Pyrée et les murailles de la ville. Il mourut dans l'île de Chypre, vers l'an 390 avant J.-C. Cornélius Népos a donné un abrégé de sa vie; mais on trouve beaucoup plus de détails dans l'histoire grecque de Xénophon, et dans Diodore de Sicile.

CONON de Samos, astronome et géomètre célèbre, dont il ne nous reste aucun ouvrage, n'est connu que par les témoignages honorables qu'ont rendus de lui Archimède, Sénèque, Virgile, Callimaque et plusieurs autres poètes: Il vivait trois cents ans environ avant J.-C.

CONRAD, fils de Guillaume III, marquis de Montferrat, dit Le Vieux, connu dans l'*Histoire des croisades* sous le nom de *Marquis de Tyr*, naquit vers le milieu du douzième siècle. Après plusieurs exploits glorieux, il se fit donner la souveraineté de la ville de Tyr qu'il avait vaillamment défendue; et ayant épousé Isabelle sœur de Sybille, il voulut se faire déclarer roi de Jérusalem. Sa prétention occasiona de grands débats dans l'armée chrétienne. Un accommodement venait de rapprocher les deux partis, lorsque Conrad, ayant refusé de rendre au Vieux de la montagne un vaisseau que les Tyriens lui avaient enlevé, fut poignardé par deux assassins, le 29 avril 1190.

CONRADIN, fils de Conrad IV, roi de Germanie, naquit en 1251. Il n'avait que trois ans à la mort de son père, qui laissa la régence du royaume de Naples à Mainfroi, son oncle. Charles d'Anjou, auquel le pape avait donné l'investiture de ce royaume, étant passé en Italie, après avoir vaincu Mainfroi, qui fut tué dans la bataille, fit prisonnier Conradin, et lui fit trancher la tête par la main du bourreau, au milieu de la place de Naples, le 16 octobre 1268.

CONRART (Valentin), né en 1603 à Paris, mort le 23 septembre 1675. Il fut pour ainsi dire le père de l'académie française. C'était chez lui que se rassemblaient les gens de lettres, lorsqu'en 1634 l'abbé de Boisrobert parla de cette réunion au cardinal de Richelieu, qui fit offrir sa protection à cette compagnie; elle l'accepta, et en janvier 1635, les lettres patentes de Louis XIII fixèrent l'existence de l'académie française. Conrart en fut le secrétaire jusqu'à sa mort. Il a laissé fort peu d'ouvrages, ce qui fait qu'on ne peut trouver une hyperbole dans les vers de Boileau sur le *silence prudent* de Conrart.

CONSALVI (Hercule), cardinal et principal ministre de Pie VII, né à Rome en 1757, après avoir occupé plusieurs places de judicature, entra comme secrétaire dans le conclave qui s'ouvrit à Venise, en 1799. Chiaramonti, dont il avait contribué à vaincre la répugnance, le nomma pro-secrétaire d'état aussitôt après son exaltation, et cardinal en 1800. Consalvi commença dès lors à gouverner, avec autant d'habileté que de modération, mit de l'ordre dans les finan-

ces, simplifia le mécanisme de l'administration, et encouragea l'industrie et l'agriculture. Malgré la promptitude avec laquelle il avait conclu le concordat, Bonaparte qui avait conservé des préventions contre lui, demanda son renvoi. Mais Consalvi n'en conserva pas moins son influence : en 1814, chargé de défendre les intérêts de Rome auprès des puissances alliées, il se rendit à Londres où se trouvait toute la diplomatie étrangère, réussit dans ses négociations, et obtint à Vienne des succès non moins brillans. De retour à Rome, il s'efforça de réparer les maux causés pendant son absence par une mauvaise administration; mais ses efforts furent trop souvent paralysés par les partisans des vieilles routines. A la mort de Pie VII en 1823, il eut la douleur de voir ses plans abandonnés par Léon XII. Il parut néanmoins prendre sur l'esprit de ce pontife une influence qui le fit nommer préfet de la propagande. Il ne jouit pas long-temps de cette faveur, et mourut au commencement de 1824.

CONSTANCE-CHLORE (FLAVIUS-VALERIUS), père de Constantin-le-Grand. Maximien le fit césar et l'adopta ; il mérita cet honneur par ses victoires sur les Germains et d'autres peuples. Devenu empereur par l'abdication de Dioclétien, il partagea l'empire avec Galerius en 305, et mourut à York dans les bras de Constantin, son fils, l'an 306 avant J.-C., au retour d'une campagne glorieuse contre les Pictes.

CONSTANCE (CONSTANTIUS-FLAVIUS-JULIUS), fils et successeur du grand Constantin, naquit à Sirmich en Pannonie, au mois d'août 317. Il fut élu empereur en 337 ; les soldats, pour assurer l'empire aux trois fils de Constantin, massacrèrent leurs oncles et leurs cousins, à l'exception de Julien l'apostat et de Gallus son frère. Après cette exécution barbare, les fils de Constantin se partagèrent l'empire ; mais Constance en resta seul maître, par la mort de ses frères, vers l'an 353. La fin de son règne fut honteuse. Il mourut le 3 novembre 361 ; doux, clément et généreux, il n'eut d'ailleurs aucune des qualités qui conviennent aux souverains; mais ses défauts comme son caractère, furent sans suite et sans énergie. Son incapacité égala son entêtement et sa versatilité. Sa lenteur et son manque d'habileté furent fatals à l'empire romain.

CONSTANCE, général romain, sous le règne du grand Théodose. Il assiégea dans Arles Constantin, général, qui s'était révolté, le força à se rendre et l'envoya à Honorius, qui lui fit trancher la tête. Constance fut nommé consul en 413 et en 414, marcha contre Ataulfe, roi des Goths, pour le forcer à livrer Attale, ce fantôme d'empereur dont le roi goth se servait pour intimider Honorius. Ataulfe s'enfuit en Espagne, et Attale fut livré aux Romains. En 421 Honorius accorda le titre d'auguste à Constance, mais Théodose II, empereur d'Orient, refusa de le confirmer. Constance allait pour se venger porter la guerre en Orient, lorsqu'il mourut à Ravenne le 2 septembre 421. Les qualités qui l'avaient porté au rang suprême se démentirent lorsqu'il l'eut obtenu, Placidie, sa femme, le rendit trop avide, injuste et oppresseur.

CONSTANCE ou CONSTANTIUS, né à Lyon, dans le cinquième siècle, fut le Mécène et l'Aristarque des gens de lettres. Il les encourageait par ses bienfaits et les perfectionnait par ses conseils. Il fut l'ami de Sidoine Apollinaire, qui lui a adressé quatre lettres. Il paraît qu'il vécut jusqu'en 488.

CONSTANCE, reine de France, surnommée *Blanche* ou *Candide*, à cause de la blancheur de son teint, était fille de Guillaume V, comte d'Arles. Elle épousa, en 998, le roi Robert, que le pape venait de contraindre à se séparer de Berthe, sa première femme. Le caractère impérieux et tracassier de Constance ne fit qu'ajouter aux regrets de ce malheureux prince, qui aimait tendrement Berthe. Constance voulut que toutes les affaires passassent par ses mains; elle opprima son époux, et alla jusqu'à faire assassiner, sous ses

yeux mêmes, Hugues de Beauvoir, seul confident de ses peines. On ne peut omettre que c'est à cette reine que la France dut ses premiers poètes ou troubadours, qu'elle amena de la Provence. Elle fut aussi mauvaise mère qu'elle était mauvaise épouse; de ses quatre fils elle ne chérit que *Robert*, le troisième. Elle mourut à Melun en 1032, et fut inhumée à Saint-Denis.

CONSTANT I (FLAVIUS-JULIUS-CONSTANS), empereur romain, était le plus jeune des fils du grand Constantin et de Fausta. Nommé césar en 333, il parvint à l'empire après la mort de son père en 337. Fier, emporté, fastueux, plongé dans la débauche, il s'attira bientôt la haine et le mépris. Magnence, qu'il avait tiré de l'obscurité pour l'élever aux premières places, lui ravit à la fois le trône et la vie. Il avait trente ans et en avait régné treize.

CONSTANT II (HÉRACLIUS-CONSTANTINUS), fils d'Héraclius II, Constantinus, et de Grégoria, né en 630; il fut proclamé empereur en 641. Vaincu par les Sarrasins, il courut cacher au fond de son palais la honte de sa défaite. Depuis ce temps, cruel, soupçonneux, il n'épargna pas son propre frère Théodose, et le fit tuer en 639. Après avoir pillé Rome, il se retira dans la Sicile, qu'il épuisa par ses rapines. Tant de lâcheté, de fureur et d'incapacité, trouvèrent leur terme: le 15 juillet 668, il fut tué dans son bain à Syracuse, à trente-huit ans, après un règne de vingt-sept.

CONSTANT DE REBECQUE (BENJAMIN), né à Genève en 1767, fils d'un général au service de Hollande, vint en France dans les premières années de la révolution; en 1796, il parut à la barre du conseil des cinq cents, pour réclamer les droits de citoyen français, comme descendant d'une famille expatriée par la révocation de l'édit de Nantes. A cette époque il se fit connaître comme écrivain politique et applaudit à la formation du gouvernement directorial; porté au tribunat lors de sa naissance, et bientôt regardé comme un des chefs de l'opposition, il fut en conséquence éliminé par Buonaparte en 1802. Forcé de quitter la capitale, il voyagea avec madame de Stael que le même ordre avait forcé de s'en éloigner, et fixa sa résidence à Goettingue. En 1814, il revint à Paris avec le prince royal de Suède (Bernadotte) parut s'unir aux partisans des Bourbons, et l'année suivante en mars 1815 témoigna la plus grande énergie en combattant le retour de Buonaparte. Mais cependant le 20 avril, il reçut de lui le titre de conseiller d'état, et publia plusieurs brochures en faveur de la constitution présentée au champ de mai. Après le retour des Bourbons, Benjamin Constant se rendit à Bruxelles et n'en revint à Paris qu'en 1816. Depuis il entra dans la chambre des députés, se plaça dans les rangs de l'opposition, s'y montra constamment le défenseur des libertés constitutionnelles, et y déploya autant de talent que de courage. Après la révolution de juillet, président du conseil d'état et membre de la chambre des députés, il mourut en décembre 1830; une foule immense a suivi son convoi. Publiciste, philosophe et littérateur, Benjamin Constant a laissé une foule d'écrits qui déposent en faveur de ses talens, de ses lumières et de son amour pour la liberté.

CONSTANT, tyran. V. CONSTANTIN III, tyran.

CONSTANTIA (FLAVIA-JULIA-VALERIA), sœur du grand Constantin et femme de Licinius, fut célèbre par ses vertus, son esprit et sa beauté. Elle mourut en 329.

CONSTANTIA (FLAVIA-JULIA), fille posthume de Constance II et de Faustine, naquit en 362. Le tyran Procope, qui s'était fait déclarer empereur, voulant se concilier la faveur de l'armée, portait cet enfant dans les rangs des soldats, auxquels la mémoire de Constance était chère. En 373 elle épousa Gratien, et mourut en 383 à vingt-un ans.

CONSTANTIN-LE-GRAND (CAÏUS-FLAVIUS-VALERIUS-AURELIUS-CLAUDIUS), empereur, né en 272 ou 274. Fils de Constance-Chlore, il lui succéda en 306. Il eut à combattre

Maxence et ensuite Licinius; il battit l'un et l'autre, et tous deux périrent à la suite de leur défaite. Le premier, en fuyant, se noya dans le Tibre; le second fut étranglé par ses ordres. Resté seul maître de l'empire, il ne s'occupa plus qu'à assurer la tranquillité publique et à faire fleurir la religion catholique, qu'il avait embrassée au commencement de son règne. Il joignit la fermeté à la douceur pour affermir sa puissance. Les délateurs furent condamnés à mort, le sénat rétabli dans ses droits, le peuple soulagé par des bienfaits, Rome et plusieurs villes réparées ou embellies; d'excellentes lois civiles remédièrent aux désordres; mais son règne fut troublé par des querelles de religion. On est fâché de voir ce prince législateur ternir sa gloire par des cruautés fort contraires à ses maximes. Elles le rendirent odieux au peuple de Rome: il prit le parti de transporter l'empire à Byzance, qu'il rétablit et qui prit son nom. Cette nouvelle ville devint la rivale de Rome, ou plutôt lui fit perdre tout son éclat. Le reste de son règne offre plus de sujets de blâme que de louange. On l'a accusé d'ambition, de prodigalité. Il mourut le 2 mai 337, à soixante-trois ans, après un règne de trente-un. Il était brave à la tête de ses armées, doux et affable envers ses sujets. Il fut la terreur des ennemis et le protecteur des gens de lettres.

CONSTANTIN. Il y a eu plusieurs autres empereurs de ce nom: *Constantin II*, fils du grand Constantin, né à Arles le 7 août 316, avait été nommé césar en 317, et proclamé auguste en 337. Après la mort de son père il obtint les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne pour sa part; mais enviant celle de son frère Constant, il marcha contre lui et fut tué à Aquilée en avril 340. *Constantin III*, tyran, était un simple soldat que les légions romaines, cantonnées dans la Grande-Bretagne, revêtirent de la pourpre vers l'an 407. Sa bravoure et un nom cher aux armées furent ses seuls droits à l'empire. Il périt par ordre d'Honorius, le 18 septembre 411; sa tête et celle de son fils furent portées à Ravenne, et ensuite à Carthage. *Constantin IV*, surnommé Pogonat ou le Barbu, empereur d'Orient, monta sur le trône en 668 avec ses deux frères Tibère et Héraclius, après la mort de leur père Constant II, qui venait d'être assassiné en Sicile. Il remporta plusieurs victoires sur les Sarrasins, qu'il contraignit à faire la paix. Il entreprit ensuite de pacifier l'église. Le désir d'assurer la couronne à son fils le porta à faire crever les yeux à ses deux frères. Ce crime, auquel il survécut peu, le rendit odieux à son siècle et à la postérité. Il mourut en septembre 685, à trente-sept ans, après en avoir régné dix-sept. *Constantin V*, surnommé Copronyme, parce qu'il salit les fonts baptismaux, succéda à son père Léon l'Isaurien en 741, et enchérit sur sa fureur contre les images des saints. Il fit périr un grand nombre d'évêques et d'ecclésiastiques, et mourut du charbon en 775, âgé de cinquante-six ans, après en avoir régné trente-quatre. Quelques talens militaires n'ont pas suffi pour relever sa mémoire flétrie par ses vices infâmes et son caractère odieux. *Constantin VI*, empereur d'Orient, fils de Léon IV Chazare et d'Irène, ne fut pas meilleur. Irène, sa mère, lui fit crever les yeux en 797. Il mourut peu de temps après. *Constantin VII*, surnommé Porphyrogénète, fils de Léon VI le philosophe, monta sur le trône à l'âge de sept ans, sous la tutèle de sa mère Zoé Carbonopsime, et mourut le 15 novembre 959, à cinquante-quatre ans, du chagrin d'apprendre que son fils conspirait contre lui pour la seconde fois. Ce prince, ami des sciences et des savans, a laissé plusieurs ouvrages qui auraient fait honneur à un homme d'une condition privée, mais pour lesquels un prince n'aurait pas dû négliger les affaires de son empire. Il se laissa gouverner par Hélène sa femme, qui vendit les dignités de l'église et de l'état, accabla le peuple d'impôts, et le fit gémir sous l'oppression. *Constantin* VIII, empereur; on désigne sous ce nom un des fils de Romain Lecapène. Il fut déposé avec ses frères en 944, et relégué à Ténédos et en-

suite à Samothrace, où il fut massacré dans une tentative qu'il fit pour s'échapper. *Constantin IX* se contenta du titre d'empereur, et ce fut Bazile II qui gouverna l'empire avec plus de vigueur que de talent pendant cinquante ans. A sa mort, Constantin put donner un libre cours à ses vices; il opprima les provinces, et choisit pour ses victimes les premières personnes de l'empire. Il termina ses crimes et sa vie à l'âge de soixante-dix ans, après en avoir régné seul un peu moins de trois. *Constantin X*, surnommé Monomaque, empereur d'Orient, dut son élévation à l'empire, à l'amour que conçut pour lui l'impératrice Zoe, veuve de Romain Argyre, et femme de Michel le Paphlagonien. Le règne de Monomaque fut celui du scandale, des troubles et des guerres civiles. Il mourut le 30 novembre 1054, après un règne de douze ans. Il ne laissa point d'enfans. *Constantin* XI (Ducas); il monta sur le trône d'Orient le 25 décembre 1059. Isaac Comnènes, en abdiquant volontairement la couronne, l'avait désigné pour son successeur. Il ne montra dans le rang suprême que des vertus obscures, et aucune des qualités d'un roi. Son règne fut marqué par des invasions pendant lesquelles il employait son temps à composer des harangues; sa faiblesse était de se croire un brillant orateur. Il mourut en 1067. *Constantin* XIII, fils du précédent, n'est pas compté par tous les historiens au nombre des empereurs grecs. S'étant fait proclamer auguste, il fut pris par Botaniate, tonsuré et relégué dans un monastère. Alexis Comnènes, devenu empereur, l'en tira et l'employa dans quelques expéditions. *Constantin* (Dracosès), dernier empereur de Constantinople, était fils de Manuel Paléologue. Il succéda à son frère en 1449, et fut le treizième du nom de Constantin, ou le quinzième suivant quelques auteurs qui comprennent dans ce nombre deux princes que d'autres historiens ne regardent que comme des césars. En lui finit l'empire de Constantinople. Cette ville fut prise par Mohamet II, l'an 1453 et la 1123e depuis sa fondation par le grand Constantin. Il périt les armes à la main à l'âge de cinquante ans, après un règne de trois ans et sept mois. Sa mort fut suivie du pillage de Constantinople, où Mahomet fixa le siége de l'empire Ottoman. Constantin était digne, par ses vertus et ses talens, de régner sur un état florissant. Il a du moins répandu l'éclat le plus glorieux et l'intérêt le plus vif sur la dernière journée de l'empire romain d'Orient.

CONSTANTINA (Flavia-Julia), fille aînée de Constantin-le-Grand, fut mariée par son père au jeune Annibalien, lorsque cet empereur le fit roi de Pont. Annibalien ayant été assassiné, Constantina resta veuve, et vécut ainsi pendant quatorze ans. Elle épousa Gallus; ce fut alors que se développèrent toutes ses mauvaises inclinations; elle devint complice des persécutions et des crimes de son mari. Ammien Marcellin l'appelle une furie, et lui attribue la mort de plusieurs personnages de distinction. Elle mourut dans une ville de Bithynie.

CONTAT (Louise), née à Paris en 1760, morte le 9 mars 1813. Cette actrice, spirituelle, vive, piquante, accomplie dans les premiers rôles de la comédie, a laissé un aimable souvenir, et a été dignement remplacée au Théâtre-Français, par mademoiselle Mars.

CONTÉ (Nicolas-Jacques), peintre, chimiste et mécanicien habile, naquit en Normandie le 4 août 1755, et mourut le 6 décembre 1805. Il fut l'un des premiers membres de la Légion-d'Honneur. Il inventa un instrument pour mesurer les distances, une machine hydraulique très-ingénieuse, fut chef d'une école d'aérostiers à Meudon, et perdit un œil en faisant des expériences sur le gaz hydrogène. Il remplaça une matière que notre sol ne donne pas, et éleva en moins d'une année la manufacture de crayons qui porte son nom. Il fut au nombre des savans qui firent partie de l'expédition d'Egypte; il y rendit de grands services et y transporta tous les arts de l'Europe. Il a imaginé une machine à graver que plusieurs artistes ont in-

troduite dans leurs ateliers. Il fut modeste, désintéressé, et le modèle de toutes les vertus. Il mourut du chagrin d'avoir perdu sa femme.

CONTI. Cette maison a produit plusieurs grands hommes; les plus célèbres sont : *Conti* (Armand de Bourbon, prince de), frère du grand Condé et chef de la branche de Conti, né à Paris en 1629, mort à Pézénas le 21 février 1666. Il se jeta dans les guerres de la fronde, et on l'opposa au grand Condé son frère. Ils se réunirent ensuite, et furent enfermés tous deux au château de Vincennes. Conti n'en sortit que pour épouser une nièce du cardinal Mazarin, et fut dès lors dans la plus grande faveur. On a quelques ouvrages de ce prince; il fut un des protecteurs du talent de Molière, et lui offrit une place de secrétaire. *Louis-Armand*, l'aîné de ses fils, né en 1661, épousa mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV et de la duchesse de la Vallière; il se distingua dans une campagne contre les Turcs, et mourut le 9 novembre 1685, sans laisser de postérité. *Conti* (François-Louis, prince de la Roche-sur-Yon et de), le second fils d'Armand, né à Paris en 1664, mort le 22 février 1709. Il se distingua dans plusieurs siéges et combats. Il fut élu roi de Pologne, mais l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Il ressemblait au grand Condé par l'esprit et le courage, dit Voltaire, et il fut toujours animé du désir de plaire, qualité qui manqua quelquefois au grand Condé. *Conti* (Louis-François de Bourbon, prince de), petit-fils du précédent, né à Paris le 13 août 1717, mort le 2 août 1776, se signala dans les guerres de 1744 et 1745. Il fut vainqueur à Coni et prit Mons. Il blâma souvent les opérations de la cour et tomba dans la disgrâce de Louis XV. Il contribua au renvoi de Turgot, et montra dans plusieurs occasions importantes les sentimens de citoyen, de véritable ami du trône et de sa patrie. Il avait un goût très-vif pour la poésie; on a conservé des vers qu'il fit à l'occasion de l'OEdipe de Voltaire. Il fut toujours le protecteur des lettres et des arts. Ses deux fils naturels, MM. le marquis et le comte de *Bourbon-Conti*, colonels, furent les dignes héritiers de sa noble passion pour les lettres et de toutes ses qualités personnelles : leur amitié fraternelle retraça d'une manière touchante celle de Castor et de Pollux. Le dernier prince de *Conti*, mort à Barcelonne en 1814 sans postérité, était fils de Louis-François de Bourbon, père des deux précédens. Son esprit était sage et orné; il eut l'adresse de traverser la révolution sans y succomber, quoiqu'il ait éprouvé de grandes infortunes. C'est à ce prince que le père de l'auteur de ce Dictionnaire fut attaché pendant un demi-siècle. Il alla au plus fort de la terreur demander à la barre de la Convention la permission de partager les fers de son prince dans les cachots de Marseille; stupéfaite, la Convention l'accorda. Ce fidèle serviteur, que le prince de Conti honora dans son intérieur et dans sa correspondance du titre de son ami, est mort le 15 janvier 1814, et repose dans la terre d'exil, à côté de son prince, qui ne lui survécut que de cinquante-six jours.

COOK (JACQUES), né le 27 octobre 1728, dans le comté d'York en Angleterre, de parens obscurs. Ce célèbre navigateur parvint de grade en grade à celui de capitaine de vaisseau. Il avait fait de tels progrès dans l'astronomie et les mathématiques, qu'on le chargea en 1767 d'aller observer le passage de Vénus à Otaïti. Ce voyage dura trois ans, et lui fit une telle réputation, qu'il fut chargé en 1772 d'un second voyage pour compléter les découvertes de l'hémisphère méridional; et enfin en 1776 on lui fit entreprendre un troisième voyage pour la découverte d'un passage au nord. Il fut massacré en 1779 dans la baie de Karakakoua, par les insulaires, qui l'avaient d'abord accueilli très-favorablement. Aucun marin n'entendit mieux que lui l'art de conserver dans des voyages de long cours son vaisseau en bon état et son équipage en bonne santé. On a traduit ses voyages, en français, en 18 vol. in-8; ouvrage précieux aux navigateurs.

COPERNIC (Nicolas), né à Thorn en Prusse, le 19 février 1475, mort le 24 mai 1543. Il entreprit de renouveler les anciennes idées de Philolaüs, philosophe pythagoricien, ou plutôt des différens systèmes astronomiques il composa cet admirable ensemble que nous nommons le *système de Copernic*, qui n'est réellement que l'arrangement véritable du système planétaire dans lequel nous nous trouvons. C'est vers l'an 1507 qu'il commença à arrêter ainsi ses idées et à écrire ses découvertes. Son système ayant été soutenu par Galilée comme le seul véritable, fut condamné en 1616 par l'inquisition de Rome, qui le croyait contraire à l'Ecriture-Sainte. Cependant quatre ans après ce tribunal permit de l'enseigner comme hypothèse. On prétend que Copernic ne l'avait jamais envisagé autrement. On a de lui divers ouvrages en latin, dans lesquels il explique son système.

CORAM (Thomas), philanthrope anglais, né vers 1668, consacra la plus grande partie de sa vie au soulagement de l'humanité. Il parvint à établir à Londres un hôpital pour les enfans trouvés, et fut aussi l'auteur d'autres mesures utiles relatives au commerce et aux colonies. Vers la fin de sa carrière il eut lui-même besoin des secours de la bienfaisance, à force d'avoir fait du bien. Mort à Londres en 1751, il fut enterré suivant ses désirs dans la chapelle de l'hôpital des enfans trouvés. Une inscription y rappelle ses bienfaits. Hogarth a fait son portrait.

CORAS (Jacques), né à Toulouse vers 1630, mort en 1677, a publié 1 volume in-12 sous le titre d'*Œuvres poétiques*, qui est fort rare; c'est à peu près son seul mérite. Il renferme son poëme de *Jonas*, qui n'est plus connu que par le vers de Boileau; l'oubli s'est étendu à toutes les productions de l'auteur.

CORAX (de Syracuse), né dans le 5e siècle avant l'ère chrétienne, est cité par Cicéron, d'après Aristote, avec son compatriote Tisias, comme le créateur de l'art oratoire.

CORBI, fille de Sur, prince des Madianites; Zambry, fils de Salu, étant entré dans la tente de Corbi, Phinées, fils d'Eleasar, l'y suivit et les perça tous deux de son épée.

CORBIN (Jacques), né vers 1580, mort en 1653, est cité par Boileau dans son *Art poétique*, avec les auteurs les plus obscurs. Parmi d'autres poëmes, Corbin a fait celui de *la Sainte-Franciade ou vie de saint François*, en douze chants; il le compare modestement lui-même à l'*Iliade* et à *l'Enéide*.

CORBINELLI (Jacques), né à Florence, vint à Paris, et fut chargé par Catherine de Médicis, dont il était allié, de surveiller l'éducation du duc d'Anjou, son fils. Il fut estimé des grands, et ami de tous les gens de lettres. Le chancelier de l'Hôpital disait qu'il était le seul homme que la cour n'eût pas corrompu. Il fut souvent utile à Henri IV. On lui doit l'édition de plusieurs ouvrages italiens. Jean Corbinelli, son petit-fils, mort en 1719, âgé de plus de cent ans, était secrétaire des commandemens de Marie de Médicis. C'était un épicurien aimable, recherché pour l'enjouement de son caractère; mais sa conversation valait mieux que ses écrits.

CORBULON (Cneius Domitius), général romain, sous les règnes de Claude et de Néron. Il rétablit l'honneur de l'empire, chassa Tiridate d'Arménie, remit Tigrane sur le trône, et contraignit les Parthes à demander la paix. Néron, jaloux de sa réputation, donna des ordres pour qu'on le fît périr. Il se tua lui-même l'an 67 de J.-C. en disant : *Je l'ai bien mérité* ! se reprochant sans doute de n'avoir pas mieux jugé Néron. Il fut le plus grand guerrier de son siècle et l'un des hommes les plus vertueux.

CORDAY D'ARMANS (Marie-Anne-Charlotte), née en 1768 en Normandie, délivra la France, en 1793, de l'exécrable Marat. Elle avait toutes les grâces de son sexe et l'âme d'une Romaine. Elle subit la mort sur l'échafaud avec un calme héroïque, le 18 juillet 1793. Elle regardait son action comme le gage de la paix et du bonheur de son pays.

CORDEMOY (GÉRAUD DE), membre de l'académie française, disciple de Descartes, fut placé par Bossuet auprès du dauphin en qualité de lecteur. Il a fait une *Histoire de France depuis le temps des Gaulois et le commencement de la monarchie jusqu'en* 987. Personne avant lui n'avait mieux débrouillé le chaos des premiers siècles de la monarchie. Il a donné plusieurs autres ouvrages. Né à Paris au commencement du dix-septième siècle, il mourut le 8 octobre 1684.

CORDUS (A. CRÉMUTIUS), s'étant exprimé dans ses écrits que nous n'avons plus, avec trop de franchise sur l'énorme crédit de Séjan, celui-ci le fit accuser devant le sénat du crime de lèse-majesté. Ne doutant point que sa condamnation n'eût été préparée et commandée d'avance, Cordus se laissa mourir de faim.

CORÉ, de la tribu de Lévi. Il fut englouti dans la terre avec Dathan et Abiron, pour avoir voulu exercer le sacerdoce sans y être appelé.

CORELLI (ARCANGELO), né à Fusignano en 1653, mort le 18 janvier 1713. Il s'est fait un grand nom par ses sonates et ses concertos en Italie et en France. Ceux qui se destinent à l'art du violon doivent les regarder encore comme leur rudiment. Une statue a été érigée à Corelli dans le Vatican, avec cette inscription: *Corelli, princeps musicorum.*

CORINNE, née à Tanagre en Béotie, près de Thèbes, fut surnommée *la Muse lyrique.* Contemporaine de Pindare, elle étudia la poésie avec lui et triompha cinq fois de ce célèbre poète, grâce au dialecte éolien qu'elle employa de préférence au dorique, et grâce à sa beauté. Les auteurs anciens citent plusieurs ouvrages attribués de leur temps à cette fameuse Corinne; il ne nous en reste aujourd'hui qu'un petit nombre de fragmens; mais on voit que l'héroïne du roman fameux de madame Staël n'est pas tout-à-fait idéale. Les Tanagriens placèrent le tombeau de Corine dans l'endroit le plus apparent de leur ville. Suidas cite deux autres *Corinne*, l'une de Thespie, l'autre de Thèbes.

CORIOLAN (CAÏUS-MARCIUS, surnommé), naquit à Rome. S'étant couvert de gloire au siége de *Corioles*, le consul Comminius lui décerna le surnom de Coriolan. Ce héros, dont on loue la probité et le désintéressement, ne connaissait pas les vertus douces qui gagnent les cœurs. Dans une disette, sa dureté mit le peuple en fureur contre lui; il fut condamné à un bannissement perpétuel, malgré les services qu'il avait rendus à sa patrie; mais Rome ne tarda pas à se repentir de son ingratitude. Il se retira chez les Volsques, qu'il engagea à déclarer la guerre aux Romains, et se mit lui-même à la tête de leur armée. Il vint assiéger Rome, mais, cédant aux prières de sa mère et de sa femme envoyées par le sénat pour le fléchir, il se retira et fut massacré par les Volsques, comme coupable de trahison, vers l'an 489 avant J.-C. M. de Ségur, La Harpe, et d'autres auteurs français, se sont exercés sur ce sujet; Shakspeare, Thomson, l'avaient fait auparavant, mais jamais ce personnage ne sera intéressant au théâtre. Tout guerrier qui porte les armes contre sa patrie, tels torts qu'il ait à lui reprocher, paraîtra toujours odieux; un fils ne peut battre une mauvaise mère.

CORMONTAIGNE (N.), célèbre ingénieur français, mort en 1752, entré en 1713 dans le corps du génie, y parvint de grade en grade jusqu'à celui de maréchal-de-camp, après avoir fait les siéges les plus mémorables de 1713 à 1745, et perfectionna le système de Vauban. C'est sous sa direction et sur ses plans que furent construits les grands ouvrages ajoutés sous le règne de Louis XV, aux places fortes de Metz et de Thionville. Les extraits de ses ouvrages, publiés sous différentes formes, ont beaucoup contribué à perfectionner l'instruction du corps du génie.

CORNEILLE (PIERRE), de l'académie française, né à Rouen le 6 juin 1606, mort à Paris dans la nuit du dernier septembre au premier octobre 1684; le créateur de l'art dramatique en France. Il a composé

trente-trois pièces, et les éditions de son théâtre sont très-nombreuses; la plus correcte que nous ayons est celle en dix volumes in-12, que Joly publia en 1758. Corneille sera toujours le plus imposant de nos poètes tragiques. Il semble à notre égard avoir acquis la majesté d'un antique. L'héroïsme des Romains lui devint si familier en méditant leur histoire, qu'il a l'air de leur appartenir plutôt qu'à nous. Son génie fut sublime, comme celui de La Fontaine fut naïf. Dans ses productions du second rang, qu'on affecte trop de rabaisser aujourd'hui, on sent la richesse de son génie; on peut appliquer à ce grand poète ce que Longin disait d'Homere: « Ses rêves sont ceux de Jupiter. » Sa tragédie du *Cid*, jouée en 1635, commença le siècle qu'on appelle celui de Louis XIV. Richelieu en fut jaloux, et la fit critiquer par l'académie. En 1642 Corneille donna sa comédie du *Menteur;* on peut croire que nous lui devons Molière. Corneille était mélancolique, avait l'humeur brusque et quelquefois rude en apparence; au fond il était très-facile à vivre, bon père, bon mari, bon frère, ami tendre et fidèle. Son âme était fière et indépendante: nulle souplesse, nul manège: ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu romaine, et très-peu à faire sa fortune.

CORNEILLE (Thomas), de l'académie française et de celle des Inscriptions, né à Rouen en 1625, mort aux Andelis le 8 décembre 1709. Le grand nom de son frère devint pour lui un honneur dangereux; aussi Boileau l'appelait-il en riant *un cadet de Normandie.* Il est un des premiers qui aient altéré la noble simplicité de la tragédie par des intrigues romanesques; mais il a fait la tragédie *du Comte d'Essex*, et le beau rôle d'*Ariane* qui est son chef-d'œuvre. Son théâtre a été recueilli en cinq volumes in-12; mais ce ne sont pas ses seuls ouvrages; il a fait des traductions, des épîtres, des dictionnaires. L'union entre son frère et lui fut toujours intime. Ils avaient épousé les deux sœurs, ils eurent le même nombre d'enfans. Ce n'était qu'une même maison, qu'un même domestique, qu'un même cœur. Après vingt-cinq ans de mariage ni l'un ni l'autre n'avaient songé au partage du bien de leurs femmes, et il ne fut fait qu'à la mort du grand Corneille. Ce tableau de leur double ménage a été mis sur la scène; mais nous pensons qu'il pourrait l'être encore avec avantage par un pinceau plus exercé.

CORNÉLIA, dame romaine de l'illustre famille du même nom, et que l'histoire accuse de crimes aussi odieux qu'extraordinaires. Elle et Sergia, autre patricienne, composaient des breuvages empoisonnés pour faire périr les principaux patriciens. Accusées par une esclave, elles soutinrent que c'étaient des remèdes salutaires; l'esclave alors demanda qu'il fût ordonné aux deux dames d'avaler leurs potions. Ayant obtenu une conférence avec les autres accusées au nombre de cent-soixante-dix, elles burent toutes le poison pour éviter une mort plus cruelle. C'est vers l'an 423 de Rome, 331 avant J.-C., que ce fait s'est passé. Il est révoqué en doute par Tite-Live, qui avoue que plusieurs écrivains n'en parlent pas; mais ce qui est arrivé en France en 1679 ne permet pas de le rejeter absolument comme incroyable.

CORNÉLIE, femme de Tibérius Gracchus, personnage consulaire, était fille du premier Scipion l'Africain. Elle est plus connue comme mère des Gracques. Elle se rendit célèbre par ses vertus et l'éducation qu'elle donna à ses douze enfans, dont elle se croyait plus parée qu'on ne peut l'être des plus rares bijoux. Tibérius et Caïus Gracchus, ses deux fils, faisaient l'orgueil de leur mère. Ils étaient les jeunes Romains les plus accomplis de leur temps. Il lui fut élevé de son vivant une statue avec cette inscription: *Cornelia mater Gracchorum.*

CORNÉLIE, fille de Cinna, fut la seconde femme de Jules César, et la mère de Julie qui épousa Pompée. César lui était si attaché, que le terrible Sylla ne put obtenir de lui qu'il la répudiât.

CORNÉLIE, première vestale sous le règne de Domitien, fut convaincue d'inceste, et enterrée toute vive. Au moment où elle descendait dans la fatale fosse, sa robe s'étant accrochée, elle se retourna et se débarrassa avec autant de tranquillité que de modestie.

CORNÉLIUS SÉVÉRUS (P.), poète latin, contemporain d'Ovide, qui lui adressa sa deuxième épître, livre 4. Il avait entrepris un poëme qu'une mort trop prématurée l'empêcha d'achever. Il reste de lui un poëme sur l'*Etna* long-temps attribué à Virgile, et un beau fragment sur *la mort de Cicéron*, qui prouvent que son rang était marqué parmi les grands poètes. Sa mort est déplorée par Quintilien.

CORNÉLIUS (CNÉUS), ingénieur romain contemporain de Vitruve; il fut chargé par Auguste de la confection et de l'entretien des machines de guerre employées par les armées romaines.

CORNÉLIUS (C. PINUS), se distingua dans la peinture sous le règne de Vespasien.

CORNÉLIUS (SATURNIUS), sculpteur. Son nom se lit dans Apulée..

CORNÉLIUS-NÉPOS, historien latin, florissait sous César et Auguste, et mourut pendant le règne de ce dernier. On ignore les détails de sa vie. Il fut l'intime ami de Catulle, de Cicéron et de Pomponius Atticus, qui en font le plus grand éloge. On croit que *ses Vies des grands capitaines de l'antiquité* ne sont qu'un abrégé fait par Æmilius Probus, d'un ouvrage plus considérable que Cornélius Népos avait composé.

CORNET (MATHIEU-AUGUSTIN), comte, pair de France, grand officier de la Légion-d'Honneur, né à Nantes, le 19 avril 1750, était marchand à Nantes; député du Loiret au conseil des anciens, il s'y fit remarquer par son courage et par sa modération. Resté sans emploi pendant les cent-jours, il fut maintenu dans sa dignité de pair, continua de faire partie de la haute chambre après la révolution de 1830, eut part à ses travaux malgré son âge avancé, et mourut le 3 mai 1832, à l'âge de 82 ans.

CORNUTUS (ANNÆUS), né à Leptis en Afrique, professa la philosophie stoïcienne, à Rome, avec distinction, et compta parmi ses disciples deux poètes célèbres, Lucain et Perse. Ce dernier lui adressa sa cinquième satire par reconnaissance, et lui laissa sa bibliothèque en mourant. Nous avons de lui un *Traité de la nature des dieux*, qu'on a publié plusieurs fois sous le nom de *Phurnutus*. Il fut exilé par Néron, à cause de la liberté avec laquelle il avait jugé de ses vers. Suidas *seul* dit que le monstre le fit mourir. Néron, poète offensé, en était bien capable.

COROEBUS, Eléen, connu par l'honneur qu'on lui a fait de donner son nom à la première olympiade. L'an 776 avant J.-C., il remporta le prix de la course du stade; son nom désigna l'olympiade dans laquelle il avait été couronné, et les jeux olympiques, institués depuis soixante ans par Lycurgue et Iphitus, prirent alors une marche régulière. Athénée dit que Corœbus était cuisinier. On voyait son tombeau sur les frontières de l'Elide et de l'Arcadie.

CORRÉA DE CERDA (JOSEPH-FRANÇOIS), botaniste distingué, né en 1750 à Serra, province d'Alentéjo, ouvrit, à Lisbonne, en 1779, sous les auspices du duc de la Foens son protecteur, une académie des sciences dont il devint secrétaire perpétuel. Cette réunion, affranchie de toute censure, contribua beaucoup au développement et à la propagation en Portugal des principes de la civilisation moderne. Inquiété par l'inquisition, il se réfugia la première fois en France, la seconde en Angleterre, où il fut nommé membre de la société royale. A la paix d'Amiens il se rendit en France, et y résida jusqu'en 1813, uniquement livré aux sciences. Devenu en 1816, ministre plénipotentiaire aux États-Unis, il remplit ce poste pendant quatre ans. Las de voir ses justes réclamations en faveur du commerce de son pays mal accueillies, il fut rappelé en 1819, pour siéger au conseil des finances, fut nommé, par sa province, député aux Cortès en 1823, mais mourut la même

année. On a de lui des *Mémoires* estimés dans divers recueils français, anglais et américains. Il était correspondant de la troisième classe de l'Institut, et membre de plusieurs sociétés savantes.

CORRÈGE (ANTOINE ALLEGRI, dit le), peintre, qui signait quelquefois du nom de *Lieto*, naquit en 1494 dans la ville de Correggio, dont le nom lui est resté. Il ne dut sa gloire qu'à lui-même. La nature l'avait fait peintre, et ce fut plutôt par son génie que par l'étude des grands maîtres, qu'il fit des progrès étonnans dans son art. Il est le fondateur de l'école lombarde. On admire surtout dans ses tableaux la fraîcheur de ses carnations, la vérité et la force de son coloris, qui donne de la rondeur et du relief à tout ce qu'il traite. C'est lui qui le premier a représenté des figures en l'air, et qui a le mieux entendu l'art du raccourci et la magie des plafonds. Il mettait un prix très-modique à ses ouvrages, et aimait à assister les pauvres dont la triste destinée approchait assez de la sienne. Ses tableaux de chevalet sont très-rares. Il n'avait que quarante ans lorsqu'il mourut en 1534.

CORROZET (GILLES), imprimeur libraire, né à Paris le 4 janvier 1510, mort dans la même ville le 4 juillet 1568. Il apprit sans maître l'histoire, la géographie, le latin, l'italien et l'espagnol. Il avait du talent pour la poésie, et son conte du *Rossignol* n'aurait pas été désavoué par les meilleurs poètes de son siècle. Il a fait ou traduit beaucoup d'ouvrages : le principal est : *Les antiquités chronologiques et singularités de Paris*, in-8, 1568. Il est un des premiers qui aient débrouillé les antiquités de Paris, et son ouvrage est toujours estimé. On cite encore de lui le *Tableau de Cébès*, et *les Fables du très-ancien Esope Phrygien, en rythme français, avec leurs argumens*, Paris, 1542, in-16.

CORSINI (ÉDOUARD), un des italiens du dix-huitième siècle les plus savans dans la littérature grecque et les antiquités, né en 1702, mort le 27 novembre 1765, est surtout célèbre par son grand ouvrage des *Fasti attici*, où l'histoire et la chronologie des Grecs sont si bien exposées, qu'il fit oublier ce qui avait paru jusqu'alors sur ce sujet.

CORTEZ (FERNAND), conquérant du Mexique, né dans l'Estramadure en 1485. Il partit pour Saint-Domingue en 1504, et en 1511 accompagna Diégo Vélasquez dans son expédition de l'île de Cuba. Grijalva, lieutenant de Vélasquez, avait découvert le Mexique, la conquête en fut confiée à Cortez. Le 4 mars 1519, il débarque sur la côte du Mexique, et bientôt s'empare de la ville de Tabasco. Il pénétra ensuite dans l'intérieur du pays, leva une contribution considérable sur Montezuma, roi du Mexique, qui fut tué plus tard dans un combat; son pays fut acquis aux Espagnols. La passion de s'enrichir fit commettre à Cortez d'horribles cruautés. A son retour, il fut traité avec peu de considération par l'empereur Charles-Quint. Le vainqueur des Indes, abreuvé de dégoûts dans sa patrie, passa le reste de ses jours dans la solitude, et mourut la 2 décembre 1554 près de Séville, envié par ses compatriotes, et abandonné par son souverain. Fernand Cortez a fourni à Piron le sujet d'une tragédie, et celui d'un grand opéra à M. de Jouy.

CORTICELLI (P. D. SALVATOR), né à Bologne en 1690, mort le 5 janvier 1758, a fait la meilleure grammaire de la langue toscane. Le suffrage unanime de l'Italie instruite, et des éditions multipliées, en ont confirmé le succès. Il fut membre de l'académie de la Crusca.

CORTONE (PIERRE de), peintre toscan, dont le nom de famille était Burettini, né à Cortone en 1609, mort en 1669. Son génie était vaste et demandait de grands sujets à traiter. Il mettait une grâce singulière dans ses airs de tête, du brillant et de la fraîcheur dans son coloris; mais son dessin était peu correct, ses draperies peu régulières, et ses figures quelquefois lourdes. Le Musée possède quelques-uns de ses tableaux.

CORUNCANIUS (TITUS), sénateur romain, vivait au temps des Cu-

rius et des Fabricius, et fut leur émule de vertu. Consul l'an de Rome 472, il fit la guerre aux Étrusques et aux peuples de l'Étrurie. Vers l'an 500 il fut créé grand pontife. Il fut le premier de l'ordre des plébéiens qui obtint cette dignité. Cicéron dit qu'il se distingua par des écrits et des travaux analogues à ses fonctions.

CORVIN (Mathias), roi de Hongrie, fils de Jean Hunniade, élu en 1458 à l'âge de 15 ans, fut comme guerrier et législateur, l'homme le plus illustre de son temps, organisa une force militaire imposante, et défendit avec courage et succès ses états contre de redoutables voisins. Quoique presque toujours en guerre, il appela des savans d'Allemagne, de France et d'Italie, éleva le premier observatoire qu'ait eu la Hongrie, y importa l'imprimerie vers 1473, et mourut en 1490, emportant avec lui dans le tombeau la gloire et l'indépendance de la monarchie Hongroise.

CORVISART DES MARETS (Jean-Nicolas), médecin célèbre, né en 1755 dans les Ardennes, mort le 18 septembre 1821. Il était bienfaisant, aimait et cultivait les lettres. Son ouvrage le plus connu est son *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux*. Cet ouvrage suffit pour assurer sa gloire comme médecin.

COSME (Jean BASEILHAC, dit le frère), né le 5 avril 1703, mort le 8 juillet 1781. Ce feuillant a inventé plus de vingt instrumens de chirurgie, et en a perfectionné beaucoup d'autres. La taille était l'opération à laquelle il avait donné plus particulièrement ses soins, aussi fut-il réputé un des premiers lithotomistes de la France. Il était très-désintéressé, avait le génie vraiment chirurgical, et opérait gratuitement les indigens; c'était le père des pauvres et un religieux véritablement philanthrope.

COSSUS (Aulus-Cornélius), se distingua l'an 316 de Rome, dans la guerre contre les Véiens. Il fut tribun des soldats, consul, puis dictateur, et obtint de grands succès contre les Volsques. C'est lui qui fit conduire en prison Manlius Capitolinus; il abdiqua peu de temps après. Voyez ce qu'en rapporte Tite-Live.

COSSUTIUS, architecte romain, florissait 173 ans avant J.-C. Sa réputation égala celle des artistes grecs. Il acheva le temple de Jupiter olympien d'Athènes, dont il existe encore des débris.

COSTAR (Pierre), né à Paris en 1603, mort le 13 mai 1660. Il avait de la mémoire et de la littérature. Les auteurs grecs, latins, italiens, lui étaient familiers. Ami de Voiture, de Balzac, et d'autres beaux esprits du temps, il était très-bien accueilli à l'hôtel Rambouillet. Il a laissé quelques ouvrages; il est question de lui dans le voyage de Chapelle et Bachaumont.

COSTE (Pierre), né en 1668, mort le 24 janvier 1747, tour à tour traducteur, éditeur, auteur, sa vie fut toute littéraire. Il est surtout connu par les éditions de *Labruyère*, des *Essais de Montaigne* et *des Fables de La Fontaine*, qu'il a données avec des remarques et des notes.

COSTER (Samuel), fondateur du théâtre d'Amsterdam. On ne connaît ni la date précise de sa naissance ni celle de sa mort. On a de lui cinq pièces dans le genre comique, et six tragédies. La plus ancienne de ses pièces porte la date de 1615, et la plus récente celle de 1644. Le langage des passions ne lui est pas étranger, ses caractères sont bien soutenus, sa versification est facile, son style a souvent de l'énergie et de la noblesse; c'est à la naissance de l'art un poète très-remarquable. Il était aussi docteur en médecine, et donna pendant cinquante ans ses soins gratuitement à l'hôpital d'Amsterdam.

COTIN (l'abbé Charles), aumônier du roi et chanoine de Bayeux, l'un des quarante de l'académie française, naquit à Paris où il mourut en 1682. Il fut poète et prédicateur. Son nom, immortalisé par les satires de Boileau, est devenu proverbial pour désigner les plus mauvais auteurs. C'est lui que Molière peignit dans les *Femmes savantes*, sous le nom de Trisotin; le sonnet de la princesse *Uranie*, qu'il y rapporte, était

véritablement de l'abbé Cotin. Le traiteur Mignot, pour se venger de Boileau qui l'avait appelé empoisonneur, eut recours à la plume de Cotin, qui lui fournit une satire; Mignot en enveloppait ses biscuits qui avaient de la réputation, et par ce moyen il vint à bout de lui donner une sorte de publicité. Je ne sais pourquoi tous les dictionnaires historiques répètent à l'envi un madrigal, assez joli à la vérité, de l'abbé Cotin. C'est convenir que Boileau n'avait pas tort, que d'aller chercher dans les ouvrages d'un chanoine et d'un prédicateur, quatre vers d'amour. Il faut que ses odes soient bien médiocres, et que son recueil de divers rondeaux en deux volumes in-12 n'en offrent pas un qui soit passable, pour en être réduit à choisir quatre vers d'amour dans tous ses ouvrages.

COTTA (Caïus-Aurélius), était de l'école de Lucius Grassus, orateur célèbre à Rome, et se distingua lui-même par son éloquence, l'an de Rome 661. Cicéron parle de lui avec éloge. Au temps orageux de Marius et de Sylla, il s'exila lui-même; il fut rappelé par ce dernier. Consul en 677, il fit rendre une loi qui donnait aux tribuns du peuple le droit d'arriver aux dignités.

COTTA (Lucius-Aurélius), florissait au barreau de Rome quand Cicéron était jeune encore. Il excita son émulation. Préteur l'an de Rome 682, il fut porté au consulat en 687, et à la censure l'année suivante. En 695 il opina le premier dans le sénat pour le rappel de Cicéron.

COTTA (Marcus-Aurélius), consul en 678; il éprouva des revers auprès de Chalcédoine. Etant proconsul, il se rendit maître d'Héraclée par la famine, et il y exerça toutes sortes de cruautés et de brigandages. Accusé devant le peuple, il fut condamné. On lui fit grâce de l'exil: il fut seulement privé des marques de sa dignité de sénateur.

COTTA (Jean), poète latin du seizième siècle, né près de Véronne, et mort à vingt-huit ans, s'est acquis par un petit nombre de vers une réputation grande et méritée. On trouve ce qui nous reste de lui dans un recueil intitulé : *Carmina quinque poetarum*, 1548, in-8.

COTTA DE COTTENDORF (le baron N.), le plus célèbre des libraires d'Allemagne, chevalier des ordres de Prusse, de Wurtemberg et de Bavière, membre du comité des États de Wurtemberg, dont il était un des plus riches propriétaires, dut sa grande fortune à son intelligence, à son activité; il s'est fait une réputation européenne par l'impression des ouvrages de Schiller, Goëthe, Humboldt, etc., par la publication de divers écrits périodiques. Soutien zélé d'une foule d'établissemens industriels, tels que fabriques, blanchisseries, fonderies de caractères, etc., c'est lui qui a fait construire les premiers bateaux à vapeur sur le Rhin et sur le lac de Constance. Cet homme utile est mort à Stuttgard, le 31 décembre 1832, à l'âge de 69 ans.

COTTE (Robert de), architecte, né à Paris en 1656, mort en 1735. On lui doit la colonnade ionique du palais de Trianon, le dôme des Invalides, le bâtiment de l'abbaye de Saint-Denis, et la chapelle de Versailles.

COTTIN (Sophie RISTAUD), née à Tonneins en 1773, morte le 25 août 1807. Auteur des romans *de Claire d'Albe, de Malvina, de Mathilde*, etc. Elle a pénétré dans les secrets du cœur, et a rendu les sentimens et les passions avec beaucoup d'éloquence et de vérité. Elle était bonne, modeste et bienfaisante. Ses romans ont eu beaucoup d'éditions in-12 et in-16.

COTTIUS (Marcus-Julius), Gaulois, qui se forma dans les Alpes un état indépendant composé de douze cantons, dont Suze était la capitale, que César ne put soumettre, et que les historiens latins désignent sous le nom de *royaume de Cottius*. Il devint l'allié du peuple romain.

COTTON (Pierre), jésuite célèbre, né en 1564, mort à Paris le 19 mars 1626. Il jouit de la faveur d'Henri IV long-temps avant d'être son confesseur. A la mort de Henri il témoigna la plus vive douleur. C'est lui qui porta au collége des jésuites de la

Flèche le cœur de ce bon prince. La reine régente le nomma confesseur du nouveau roi Louis XIII, auquel il avait enseigné la morale et la religion. En 1617, le P. Cotton quitta la cour, et parcourut les provinces du midi en missionnaire et en apôtre. Il était pour son temps un habile prédicateur; il a laissé des sermons et quelques ouvrages de controverse et de piété.

COTYS, nom commun à plusieurs rois de la Thrace, de la Cappadoce et du Bosphore cimmérien. Le plus anciennement connu est Cotys, roi de Thrace, vers l'an 600 avant J.-C.

COUCY (Raoul ou Renaud, châtelain de), né vers l'an 1160. Il se fit remarquer par ses poésies. Parti pour la terre-sainte en 1191, il trouva la mort sous les murs d'Acre. C'est lui qu'on a désigné comme le héros d'une aventure épouvantable, qui a fourni le sujet de deux tragédies bien noires. La même aventure a été attribuée par les Provençaux au troubadour Cabestaing, par les Italiens à un prince de Salerne, et par les Espagnols à un marquis d'Astorgas. Elle a été tirée d'un conte du douzième siècle, renouvelé plusieurs fois. La famille de Coucy est très-ancienne, et a produit dans ses différentes branches des personnages illustres.

COULANGES (Philippe-Emmanuel, marquis de), né à Paris vers l'an 1631, mort en 1716. Il fut d'abord conseiller au parlement et vendit sa charge; les fonctions graves de la magistrature s'alliaient fort peu avec son humeur légère et son esprit frivole. On a de lui un *Recueil de chansons* en 2 vol. in-12, Paris, 1698. Il y en a fort peu de piquantes. On trouve quelques-unes de ses lettres parmi celles de son illustre cousine germaine madame de Sévigné; elles sont gaies et faciles. C'était un homme de beaucoup d'esprit.

COULOMB (Charles-Augustin de), né en 1736, mort le 23 août 1806. Cet ancien officier au corps du génie fut l'un des plus grands physiciens de l'Europe. Il était de l'académie des sciences et a publié plusieurs dissertations savantes. On estime surtout ses *Recherches sur l'hydraulique*.

COUPERIN, nom d'une famille féconde en célèbres musiciens. Le plus anciennement connu fut organiste de Louis XIII, et le plus récent, organiste de la chapelle de Louis XV; ce dernier a publié 4 vol. de pièces de clavecin.

COURIER (Paul-Louis), ancien officier supérieur d'artillerie légère, né vers 1774, assassiné le 10 avril 1825, dans sa terre de la Chavonnière, près de Tours, s'est fait connaître comme savant helléniste et comme écrivain politique très-spirituel et très-piquant. Le recueil de ses pamphlets politiques et opuscules littéraires a été publié en 1826, 1 vol. in-8, et depuis en 2 vol. in-18. La fin tragique de Paul Courier a donné lieu a des poursuites juridiques qui ont été sans résultat.

COURT DE GEBELIN (Antoine), né à Nîmes en 1725, mort le 10 mai 1784 à Franconville. Il est principalement connu par un ouvrage d'une érudition immense en 9 vol. in-4, sous ce titre: *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne.* Il fut président du Musée, censeur royal, lié avec les économistes, et partagea le rêve du magnétisme animal. Son grand ouvrage est peu lu aujourd'hui.

COUSIN (Jean), peintre et sculpteur, né à Souci près de Sens, vécut sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX et Henri III. On doit le regarder non-seulement comme le premier artiste qui se soit distingué en France dans la peinture d'histoire, mais encore comme un des plus grands maîtres de notre école. Il excellait à peindre sur verre; ses tableaux à l'huile sont en très-petit nombre; le plus célèbre dans ce genre est le *Jugement dernier*, qui a été gravé par P. de Jade; c'est une composition immense. On admire son *Tombeau de l'amiral Chabot*. Il a composé plusieurs ouvrages sur la perspective et la géométrie. Son petit livre sur les proportions du corps humain est classique.

COUSTOU (Nicolas), habile statuaire, né à Lyon le 9 janvier 1658, mort le 1er mai 1733. Le groupe re-

présentant la jonction de la Seine avec la Marne, qui est aux Tuileries, est sorti de son ciseau. On y voit aussi de lui deux retours de chasse figurés par des nymphes dont chacune est groupée avec un enfant. La statue de *Jules-César*, et surtout le *Berger chasseur*. Son frère Guillaume, né à Lyon en 1678, mort à Paris le 22 février 1746, fut élève de Coysevox, et surpassa le précédent. Parmi ses principaux ouvrages, il faut placer le fronton du Château d'eau vis-à-vis le Palais-Royal, le beau bas-relief qui décore la porte des Invalides, et les deux groupes qu'on voit à l'entrée des Champs-Élysées, dont chacun est composé d'un cheval qui se cabre et d'un écuyer qui le retient.

COUTHON (GEORGES), né en 1756. D'abord avocat, sa bonne réputation lui avait fait donner le surnom de *Caton*. Devenu député à la convention, ce cul-de-jatte se montra sanguinaire et froidement atroce. Il mourut sur l'échafaud le 28 juillet 1794.

COWLEY (ABRAHAM), célèbre poète anglais, fils d'un marchand épicier, né à Londres en 1618, mort le 3 août 1667. Ses *Odes pindariques* sont estimées. Il a laissé aussi quelques pièces de théâtre. Buckingham lui fit élever un monument à Westminster, près de ceux de Chaucer et de Spenser. C'était un homme d'un caractère modeste, égal et tempéré par une sagesse qui se fait remarquer dans tous ses écrits.

COWLEY (ANNE), Anglaise qui s'est fait une réputation comme auteur dramatique, naquit à Tiverton en 1743, et y mourut en 1809. Ses pièces sont au nombre de onze; on a d'elle, en outre, trois poëmes épiques.

COWPER. Ce nom est célèbre en Angleterrre. 1. *Guillaume Cowper*, célèbre anatomiste et chirurgien de Londres, mort en 1710, a laissé sur son art des observations importantes. 2. *Guillaume Cowper*, grand chancelier, mort le 10 octobre 1723, avec la réputation d'un magistrat éloquent, habile et intègre. 3. *Guillaume Cowper*, l'un des meilleurs poètes anglais du dix-huitième siècle, né en 1732, mort en 1800, a traduit, en vers blancs, *l'Iliade* et *l'Odyssée* d'Homère. Son poëme de *la Tâche* est fort estimé. Il est, après Thomson, le poète anglais qui a le mieux observé et peint la nature, et, après Milton, celui qui a le mieux écrit en vers blancs.

COYER (GABRIEL-FRANÇOIS), né en Franche-Comté le 18 novembre 1707, mort à Paris le 18 juillet 1782. Il a publié des bagatelles morales, une traduction du *Commentaire de Blackstone*, une *Histoire de Jean Sobieski*, en 3 vol. in-12; *la noblesse commerçante* et le petit roman de *Chinki*, le tout assez médiocre.

COYPEL (NOEL), le premier de tous ceux de ce nom qui se soit adonné à la peinture, naquit à Paris le 25 décembre 1628; il y mourut le 24 décembre 1707. Il fut employé par Louis XIV pour orner les maisons royales. Ses ouvrages sont remarquables par des compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin et un coloris agréable. Il eut pour élèves ses deux fils, *Antoine* et *Noël Coypel*, qui se distinguèrent dans leur art. Le premier, né à Paris en 1661, mourut le 7 janvier 1722. Il inventait facilement, et exprimait avec beaucoup de succès les passions de l'âme. Ses compositions sont nobles, ses airs de tête agréables. Le second, né à Paris le 7 janvier 1668, mourut le 14 décembre 1734. Il se fait remarquer par la correction, l'élégance, l'agrément du dessin, et par une imitation heureuse de ce que la nature a de plus gracieux. Charles Antoine, fils d'Antoine *Coypel*, mort le 14 juin 1752, fut inférieur aux autres, quoiqu'il ait été premier peintre du roi: mais il a fait vingt-quatre pièces de théâtre, dont quelques-unes obtinrent du succès dans leur nouveauté.

COYSEVOX (ANTOINE), célèbre sculpteur, né à Lyon en 1640, mort à Paris le 19 octobre 1720. On trouve de ses ouvrages aux Tuileries, à Versailles et à Marly. C'est lui qui a fait le tombeau du cardinal Mazarin.

COYTHIER (JACQUES), premier

médecin de Louis XI. Il avait pris beaucoup d'ascendant sur l'esprit de ce prince, qui craignait prodigieusement la mort, et par là il en tira des sommes exorbitantes.

CRABBE (George), doyen des poètes anglais, vicaire de la petite ville de Trowbridge, où il jouissait de la plus haute considération, est mort en février 1832, à l'âge de 78 ans. Sa mort y a été un sujet de deuil général.

CRANMER (Thomas), premier archevêque protestant de Cantorbéry, né en 1489, dans le comté de Nottingham, servit Henri VIII dans l'affaire de son divorce avec assez d'habileté pour obtenir à la fois les faveurs du saint-siége et la confiance de son souverain; embrassa la réforme et la fit établir sous le règne d'Edouard VI en employant la violence et la contrainte. A l'avénement de la princesse Marie au trône, il fut dénoncé, incarcéré, condamné au feu comme hérétique, et subit son supplice avec la plus grande intrépidité.

CRANTOR, philosophe académicien, né à Soles dans la Cilicie, florissait vers l'an 306 avant J.-C. Il fut à Athènes l'un des disciples de Xénocrate, et l'ami de Polémon. Il avait fait plusieurs ouvrages, entre autres un *Traité de l'affliction*, dont Cicéron se servit dans l'ouvrage qu'il fit pour sa propre consolation, après la mort de sa fille Tullie. On en trouve aussi des fragmens dans Plutarque. On ne connaît ni l'époque précise de la naissance de Crantor, ni celle de sa mort.

CRAON. Maison célèbre dans l'histoire de France, et qui a produit un grand nombre de guerriers. Elle remonte à Maurice V de Craon, qui se croisa l'an 1267 avec saint Louis.

CRAPELET (Charles), né le 13 novembre 1762, mort le 19 octobre 1809. Les ouvrages sortis des presses de cet imprimeur habile sont remarquables par la correction des textes, la netteté et l'élégance de l'impression. La plupart des vignettes qu'il employa furent faites d'après ses dessins.

CRASSUS (Lucius-Licinius), Romain consulaire et orateur, débuta à l'âge de vingt-un ans avec le plus grand éclat au Forum, dans une cause contre C. Carbon, ex-consul. A vingt-sept ans il fit absoudre par son éloquence la vestale Licinia, sa parente. Cicéron en fait le plus grand éloge. Il mourut l'an de Rome 661.

CRASSUS (Marcus-Licinius), consul romain. Il avait amassé des richesses prodigieuses en vendant des esclaves, et exerça une espèce de triumvirat avec Pompée et César. Il fut tué dans une guerre qu'il avait entreprise contre les Parthes l'an 699. Orode, roi des Parthes, lui fit couler de l'or fondu dans la bouche, en disant: « Rassasie-toi donc enfin de ce métal dont tu as été si affamé. »

CRATER ou CRATÉRUS, médecin de Pomponius Atticus, dont Cicéron, Horace et Perse parlent d'une manière flatteuse.

CRATERUS ou CRATINUS, peintre grec, exerça son art dans Athènes, et décora de ses ouvrages l'édifice nommé Pompeion.

CRATERUS, un des capitaines d'Alexandre, partagea sa confiance avec Ephestion, et fut tué dans un combat contre Eumène.

CRATÈS, célèbre philosophe cynique, disciple de Diogène. Il mourut dans un âge très-avancé, et florissait vers l'an 288 avant J.-C. Il avait écrit plusieurs ouvrages en vers et en prose, dont il ne reste que quelques fragmens.

CRATÈS, fils de Timocrates, philosophe stoïcien. Il s'attacha surtout à faire des corrections sur l'Iliade et l'Odyssée. Il ouvrit un cours de littérature à Rome l'an 156 avant J.-C.

CRATESIPOLIS, reine de Sicyone, célèbre par sa valeur. Après la mort de son mari Alexandre, fils de Polyperchon, ses sujets s'étant révoltés, elle marcha contre eux et les força de se soumettre. Elle mourut l'an 314 avant J.-C.

CRATEVAS, botaniste grec qui a vécu du temps de Mithridate, dédia à ce prince deux plantes dont il avait découvert les propriétés, l'une sous le nom de *mithridatia*, l'autre sous celui d'*eupatoria*.

CRATINUS, poète d'Athènes, tient un rang distingué parmi les poè-

tes de l'ancienne comédie. On lui attribue l'invention du drame satirique. Il mourut à quatre-vingt-quinze ans, au commencement de la guerre de Péloponèse.

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien, ouvrit une école à Mytilène, sa patrie. Il se chargea de l'éducation du fils de Cicéron. Il avait fait un *Traité de la divination des songes*, à laquelle il croyait.

CRATISCUS, géomètre grec de l'école de Platon, et dont Proclus nous a conservé la mémoire dans son *Commentaire* sur Euclide. La géométrie lui était comme innée, et Montucla le nomme le Pascal de l'antiquité.

CRATON, né à Sicyone, inventa, suivant une tradition conservée par le philosophe Athénagoras, la *graphie*, ou le dessin ombré par des hachures. On ignore le temps où il vivait.

CRAWFORD (David), historien et antiquaire écossais, né en 1665, mort en 1726, a écrit l'histoire de ce royaume et une histoire de la famille royale des Stuarts.

CRAWFORD (Adair), célèbre médecin et chimiste anglais, né en 1749, mort le 29 juillet 1795. L'ouvrage auquel il doit sa réputation contient une doctrine sur la chaleur animale et l'inflammation des corps combustibles.

CRÉBILLON (Prosper JOLYOT de), de l'académie française, né à Dijon le 15 février 1674, mort à Paris en 1762. Ce poëte avait véritablement du génie, mais un génie brut et sauvage, que ni l'éducation, ni le goût n'avaient perfectionné. La plupart de ses rôles de femmes sont de la plus grande faiblesse ; il n'a jamais sacrifié aux grâces, et presque toutes ses pièces sont fondées sur des travestissemens et des changemens de nom, petits moyens qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. *Atrée*, quelques scènes d'*Electre*, et principalement *Rhadamiste*, conserveront à Crébillon la réputation d'homme de génie : mais le style barbare qui défigure trop souvent ses meilleures pièces l'empêchera toujours d'être compris dans le nombre de nos auteurs classiques. Madame de Pompadour protégea Crébillon pour chagriner Voltaire, dont elle croyait avoir à se plaindre, quoiqu'elle en eût été beaucoup trop flattée. Louis XV devint son protecteur, fit imprimer ses ouvrages au Louvre, et après sa mort lui fit ériger un tombeau. Crébillon, du reste, fut un très-bon homme, modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux, enchanté du succès des jeunes auteurs, et les échauffant de sa flamme. Il a dit de lui-même avec raison :

« Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume. »

CRÉBILLON (Claude-Prosper JOLYOT de), fils du précédent, naquit à Paris le 14 février 1807, et il y mourut le 12 avril 1777. Ecrivain plein d'esprit, mais qui n'avait rien de commun avec le génie de son père, il n'a fait que des romans, tels que le *Sopha Tanzaï* et *Néardané*, *Lettres athéniennes*, *Ah ! quel conte*, etc. On y trouve la peinture la plus fidèle des mœurs corrompues de ce qui s'appelait alors la très-bonne compagnie. La vérité ne saurait être plus exacte, les caractères mieux tracés, les situations filées et graduées avec plus d'art. On peut le regarder comme le Pétrone français, mais il l'emporte sur l'auteur latin dont la licence n'est guère moins effrénée et moins grossière que la cour de Néron qu'il a voulu peindre. La gaîté piquante, l'originalité des romans de Crébillon, surtout la vérité de mœurs, les fera vivre tant qu'on sera curieux de connaître les Français du dix-huitième siècle. On ne peut nier que le nôtre ne vaille beaucoup mieux. On a recueilli les œuvres de Crébillon fils, en 7 volumes in-12. 1779.

CREECH (Thom), né à Blandfort en 1669, de parens peu aisés, vécut lui-même dans un état voisin de l'indigence, et se pendit dans son cabinet, en juin 1700. Les anglais estiment surtout sa traduction de *Lucrèce*, en vers, Oxford, 1684, in-8°.

CRÉQUI (Jean de), seigneur de Canaples, combattit contre Jeanne d'Arc au siége de Compiègne. Charles-le-Téméraire le regardait comme

un des plus habiles chefs de son armée. Il mourut en 1443.

CRÉQUI (ANTOINE DE), commandait l'artillerie à la bataille de Ravenne en 1512. Il se distingua à la bataille de Marignan en 1515, et au siége de Parme en 1523; c'est l'année de sa mort.

CRÉQUI (CHARLES I DE), de Blanchefort et de Canaples, duc de Lesdiguières, maréchal de France, se rendit célèbre par ses exploits en Savoie et contre les Espagnols. Il fut tué d'un coup de canon au siége de Brême, le 17 mars 1638. Son fils suivit avec succès la carrière des armes sous Louis XIV. Il se battit avec Charles V, duc de Lorraine, et lui ferma l'entrée de ses états. Il mourut le 4 février 1687, à soixante-trois ans. Le nom de Créqui a été illustré par d'autres personnages.

CRESCENTIUS, romain qui vers la fin du dixième siècle s'efforça de rendre à sa patrie sa liberté et son antique gloire. Il fut mis à mort par ordre de l'empereur Othon III.

CRESCIMBENI (JEAN-MARIE), célèbre littérateur et poète italien, né à Macérata le 9 octobre 1663, mort le 8 mars 1728. Il a publié une *Histoire de la poésie italienne*, 7 vol. in-4, fort estimée, et une foule d'autres ouvrages. On lui doit l'établissement à Rome de l'académie des bergers d'Arcadie, dont il fut le premier gardien (custode), sous le nom d'Alphésibée.

CRESTIN (GUILLAUME), poète français du commencement du seizième siècle. Il vécut sous les rois Charles VIII, Louis XII et François I, et fut chargé par ce dernier d'écrire l'histoire de France; c'est ce qu'il fit en vers en 5 vol. in-fol. manuscrits, qui sont à la bibliothèque du roi. Ses poésies furent estimées de son temps, et l'ont plus fait connaître que son histoire. Marot a fait son épitaphe en termes honorables; mais Rabelais l'a raillé, sous le nom de *Rominagrobis*, sur son goût pour les pointes. Crestin mourut vers l'an 1525.

CRÉSUS, fils d'Alyatte, roi de Lydie, naquit vers l'an 591 avant J.-C. Il succéda à son père vers l'an 560 avant J.-C. Il soumit à son empire les peuples grecs de l'Asie mineure, les Ioniens, les Æoliens et les Doriens: il leur imposa un tribut sans changer la forme du gouvernement. Il fit fleurir à sa cour les sciences et les lettres, et y attira de toutes parts les poètes et les philosophes. Lorsqu'il eut résolu de combattre Cyrus, il consulta l'oracle de Delphes, et pour se rendre le dieu favorable, il lui fit des offrandes, qui, d'après Hérodote, s'élèveraient à plus de 20 millions. Cyrus n'en fut pas moins vainqueur, et en mourant il recommanda son fils Cambyse à Crésus, qui lui donna de sages conseils.

CREVECOEUR (PHILIPPE DE), maréchal de France, mort en 1494, s'illustra par sa valeur, sous Charles-le-Téméraire et Louis XI.

CRÉVIER (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), né à Paris en 1639 d'un ouvrier imprimeur, mort dans la même ville le 1 décembre 1765, fut professeur de rhétorique au collége de Beauvais et élève de Rollin, dont il acheva l'histoire romaine depuis le neuvième volume jusqu'au seizième. Il publia ensuite l'*Histoire des empereurs*, 12 vol. in-12: l'*Histoire de l'université*, 7 vol. in-12; une *Rhétorique française*, 2 vol. in-12. On trouve dans ses histoires de l'exactitude dans les faits, des pensées justes, des réflexions utiles, des sentimens purs; mais il est très-inférieur à Rollin pour l'élévation des pensées, le coloris et la noblesse de la diction. Son style en général est pesant, diffus et négligé.

CREXUS, musicien grec, contemporain de Timothée, passe pour être le premier qui ait fait entendre séparément du chant le jeu des instrumens. Plutarque le traite de trop hardi et d'amateur d'innovation. Il vivait environ 400 ans avant l'ère vulgaire.

CRILLON (LOUIS de BALBE ou BALBIS DE BERTON DE), ami de Henri IV, et l'un des plus grands guerriers du seizième siècle. Né en 1541, il mourut le 2 décembre 1615. L'histoire montre le brave Crillon brillant dans les combats, sage dans le conseil, esclave de ses devoirs et de sa parole; mais il portait la franchise jusqu'à la rudesse, était pointilleux

et jurait. Ce n'en est pas moins de tous les Français celui qui ressembla le plus à Bayard. Il a éclipsé les autres personnages qui ont porté le nom de Crillon, et après lui nous n'en parlerons pas.

CRINAS, médecin, né à Marseille, dans le premier siècle de l'ère chrétienne, alla s'établir à Rome, éclipsa tous ses confrères, en mêlant à la pratique de son art les jongleries du charlatanisme et de la superstition, amassa des richesses immenses, dont il employa plus de la moitié à élever les fortifications de sa ville natale.

CRISPINE (Bruttia-Crispina), était fille de Bruttius Prœsens, sénateur romain qui avait été deux fois consul sous le règne de l'empereur Antonin. Marc-Aurèle la maria à Commode, son fils. Surprise en adultère par son époux, elle fut exilée à Caprée et mise à mort suivant Dion, en même temps que Lucille, femme de L. Vérus et sœur de Commode.

CRISPUS (Flavius-Julius), fils de Constantin-le-Grand, né vers le milieu du 3e siècle, élève du célèbre Lactance, eut des succès brillans sur terre et sur mer, et ses vertus promettaient un règne heureux, lorsque Fausta sa belle-mère, pour ouvrir l'accès du trône à ses fils l'accusa de brûler pour elle d'une flamme incestueuse. Constantin irrité fit périr ce malheureux prince, reconnut trop tard son erreur, et lui fit élever une statue d'argent doré.

CRITIAS. Cicéron le cite comme un des meilleurs orateurs d'Athènes; il fut disciple de Socrate, et quelques fragmens qui nous restent de lui prouvent qu'il avait du talent pour la poésie. Devenu l'un des trente tyrans d'Athènes, il fut le plus cruel de ses collègues. Il fut tué dans une bataille l'an 400 avant J.-C.

CRITIAS (Nesiotes), sculpteur grec, a vécu 432 ans avant J.-C. Il fut le contemporain et l'émule de Phidias. Athènes renfermait plusieurs de ses ouvrages, entre autres les statues d'Harmodius et d'Aristogiton.

CRITOLAUS, né en Lydie, vint étudier la philosophie à Athènes. Il fut l'un des disciples d'Ariston de Céos, et devint, après sa mort, chef de l'école péripatéticienne.

CRITOLAUS, général achéen, fut un des principaux auteurs de la guerre contre les Romains, qui amena la ruine de la Grèce. Vaincu par Métellus, préteur de la Macédoine, l'an 146 avant J.-C, il s'enfuit à Scarphée, ville de la Locride, et des auteurs disent qu'il s'empoisonna après cette défaite.

CRITON, riche Athénien, ami intime et disciple de Socrate, était le seul qui eût inspiré assez de confiance à ce philosophe pour qu'il eût recours à lui dans ses besoins. Lorsque ce dernier eut été condamné à mort, Criton corrompit les geôliers et lui offrit le moyen de s'échapper; mais Socrate refusa. Criton avait écrit dix-sept dialogues, dont aucun ne nous est parvenu. Il avait quatre fils, qui furent tous comme lui disciples de Socrate. Il y eut à Athènes un statuaire, et à Rome deux médecins du même nom; l'un d'eux fut médecin de l'empereur Trajan.

CROMWEL (Olivier), personnage fameux dans l'histoire moderne. Il naquit le 25 avril 1599, à Huntingdon, comté d'Angleterre. Dès sa première jeunesse il fut préoccupé d'idées de grandeur et de fortune, et sa conduite fut assez irrégulière; mais marié à vingt-un ans, il prit dès-lors un train de vie sage et réglé, et revint dans son pays natal. En 1628, il fut élu membre du parlement: il se signala par ses déclamations contre le papisme. La dissolution de ce parlement dérangea sa fortune, mais il trouva moyen, par une intrigue astucieuse, de se faire choisir pour député de l'université de Cambridge *au long parlement*. Il fut bientôt admis à tous les secrets de la faction qui s'éleva contre Charles I. Il leva un régiment de cavalerie, qu'il commanda avec habileté et bravoure. On le nomma lieutenant-général de cavalerie; ce furent ses conseils, son courage et son activité, qui décidèrent le succès des deux grandes batailles en 1644 et 1645. Ces deux actions amenèrent la ruine du parti royaliste et les désastres de l'infortuné Charles I. L'ambition de Cromwel ne

connaît plus de bornes, il dissout cette même chambre des communes qui l'avait élevé si haut, fait passer à l'armée la prépondérance du pouvoir, et le 16 décembre 1355 le nouveau parlement, dont il avait dirigé la composition, le déclara *Protecteur de la république d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*. Charles I n'existait plus depuis le 30 janvier 1649, et Cromwel avait eu la plus grande part à ce meurtre. Olivier, qui voulut et n'osa pas prendre le titre de roi, régna sous le titre de protecteur, et n'en fut pas plus heureux. Tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné pendant la nuit, il ne couchait jamais deux fois de suite dans la même chambre, et mourut de la fièvre le 13 septembre 1658, âgé de 59 ans. Ses grands talens et ses grands crimes *l'ont condamné à une renommée éternelle*, suivant l'expression de Pope. La défiance était le trait le plus marqué de son caractère; il sut se maintenir autant par l'artifice que par la force, et couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur. Notre cadre est trop étroit pour peindre un homme comme Cromwel; mais une foule d'historiens ont écrit sa vie, celle de *Raguenet* est estimée. De nos jours, M. Villemain en a publié une qui préludait à ses triomphes dans la littérature. Cromwel avait été embaumé et enterré avec magnificenee, mais il fut exhumé en 1665, au commencement du règne de Charles II, traîné sur la claie, pendu et enseveli au pied de la potence. Son fils, Richard, lui succéda dans le *protectorat*, mais n'ayant ni son ambition, ni ses talens, et trouvant des obstacles, il aima mieux se démettre en 1659, que de régner par des assassinats. Il parvint à une grande vieillesse, cultivant les vertus privées, moins puissant, mais plus heureux que son père, et mourut en juillet 1712. Une partie de la famille de ce tyran protecteur disparut, l'autre reprit le nom de Williams qu'elle avait quitté, et échappa ainsi à l'exécration publique.

CROMWEL (THOMAS), comte d'Essex, célèbre politique anglais, fils d'un forgeron. Il apprit l'art de la guerre sous le duc de Bourbon, et la politique sous le cardinal Wolsey. Il devint premier ministre de Henri VIII, et le servit avec zèle dans l'affaire de la réformation, mais il encourut sa disgrâce pour s'être mêlé de son mariage avec Anne de Clèves. Accusé de haute trahison et d'hérésie, il fut condamné sans être entendu, et décapité le 28 juillet 1540, trois mois après sa plus grande élévation.

CTÉSIAS, né à Gnide, se livra à la profession de la médecine. Il fut long-temps attaché à la cour de Perse en qualité de médecin, et y fut employé à diverses négociations. Il avait écrit l'histoire de Perse; Diodore de Sicile y a puisé.

CTÉSIBIUS, mécanicien célèbre, florissait en Égypte 124 ans avant Jésus-Christ. Fils d'un barbier, et barbier lui-même, il dut à son seul génie ses talens et sa célébrité. Il trouva *l'orgue hydraulique*, et fut inventeur de *la clepsidre*, ou horloge mécanique; on lui attribue aussi la découverte du *belopeaeca*, ou fusil à vent, et de la pompe aspirante et foulante à deux corps de pompe qui porte encore son nom.

CTÉSILAS ou CTESILAUS, sculpteur grec, florissait 432 ans avant Jésus-Christ. On croit *le gladiateur mourant* de la main de cet artiste; c'est un ouvrage sublime.

CUEVA (JEAN DE LA), que les Espagnols placent au premier rang de leurs poètes, naquit vers le milieu du seizième siècle, à Séville. On ne sait rien de sa vie. Il composa des vers sur toutes sortes de sujets.

CUJAS (JACQUES), né à Toulouse en 1520 mort le 4 octobre 1590, à Bourges. Il était fils d'un foulon. Il professa le droit à Toulouse, à Valence, à Bourges et en Allemagne; on venait de toutes parts entendre ses leçons. Il fut surnommé le père des étudians, parce qu'il prêtait de l'argent et des livres à ceux dont le peu de fortune pouvait mettre obstacle à la perfection de leurs études. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Fabrot, 10 vol. in-folio

CULLEN (Guillaume), un des plus célèbres médecins du dix-huitième siècle, né en Ecosse en 1712, mort le 5 février 1790. Il s'est occupé essentiellement des nerfs, et il a voulu établir un nouveau système médical sur les ruines de celui de Boërhaave.

CUMBERLAND (Guillaume-Auguste, duc de), fils de George II, roi d'Angleterre, né le 15 avril 1721, mort le 31 octobre 1765. Il remporta le 27 avril 1746 la célèbre victoire de Culloden, qui força le prétendant à abandonner l'Écosse, et usa cruellement de sa victoire. Il commandait l'armée à Fontenoy.

CURAUDAU (François-René), chimiste et pharmacien, né en 1765, mort le 25 janvier 1813. Il inventa des appareils ingénieux et simples pour blanchir le linge à la vapeur, perfectionna le tannage des cuirs, publia un nouveau procédé pour épurer les huiles à brûler; imagina des fourneaux économiques et beaucoup d'autres objets. Il n'eut jamais que l'ambition d'être utile à son pays; laborieux et savant, il mourut sans fortune.

CURION (Caïus-Scribonius), sénateur Romain, est noté dans l'histoire comme le premier et le principal instrument de la guerre civile du temps de César et de Pompée. Défait par Sabura, lieutenant de Juba, il périt jeune encore l'an de Rome 706. C'est César lui-même qui rapporte ce fait dans ses *Commentaires*.

CURIUS DENTATUS (Manius), consul Romain, célèbre par sa valeur et sa frugalité. Il vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, battit Pyrrhus près de Tarente, l'an 672 avant J.-C., et n'en fut pas plus riche. Il distribua par égale portion les terres conquises, en donna quatre arpens à chacun, et n'en garda pas davantage pour lui, en disant que *personne n'était digne de commander une armée s'il ne se contentait pas de ce qui suffit à un soldat.*

CURTIUS (Métius), Sabin, qui donna des preuves d'un grand courage lors des combats que ses compatriotes, commandés par Tatius, livrèrent aux soldats de Romulus pour recouvrer les Sabines qui avaient été enlevées. Il fut un des trois Sabins qui vinrent s'établir à Rome avec leurs familles lorsque la paix fut conclue entre les deux peuples.

CURTIUS (Marcus), chevalier Romain, se dévoua pour sa patrie l'an 362 avant J.-C., en se précipitant dans un gouffre qui s'était subitement entr'ouvert dans une place de Rome. Catte action est rapportée par Tite-Live.

CUSSAY (N.), commandant du château d'Angers, mort en 1579, est du petit nombre des gouverneurs qui refusèrent de verser le sang des calvinistes

CUSTINE (Adam-Philippe, comte de), né à Metz en 1740, sous-lieutenant dès l'âge de sept ans, colonel en 1762, passa avec son régiment dans le Nouveau-Monde, et se distingua dans la guerre d'Amérique. En 1789, député de la noblesse aux États-Généraux, il appuya tous les projets de réforme et de liberté. Commandant des armées républicaines, il eut d'abord de brillans succès, éprouva ensuite des revers qui donnèrent lieu aux plus violentes accusations, et périt sur l'échafaud, le 28 août 1793. Son fils (Renaud-Philippe), qui joignait à un extérieur séduisant un esprit très-cultivé, débuta dans la carrière diplomatique de manière à promettre à la France un habile négociateur. La chaleur de ses démarches lors du procès de son père, le fit remarquer, et dénoncé par Robespierre, il fut condamné le 3 janvier 1794, et montra dans les derniers momens plus de fermeté que son père.

CUVIER (George-Léopold-Chrétien-Frédéric, baron), pair de France, grand-officier de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut, de la plupart des sociétés savantes des deux mondes, né le 25 août 1769 à Montbéliard, annonça dès son enfance une vive intelligence et une rare application à l'étude. Admis dans l'établissement militaire de Stuttgard, il se livra particulièrement à l'étude du droit et de l'histoire naturelle. Pré-

cepteur des enfans du comte d'Hérícy dans les environs de Rouen, il consacra ses loisirs à ses études favorites, et se mit par ses travaux en relation avec les naturalistes de la capitale. Appelé en 1795 aux écoles centrales de Paris et à la première classe de l'Institut, il publia son *Tableau* élémentaire de l'histoire naturelle des animaux, ouvrage qui le place au premier rang des zoologistes. Ses cours au Muséum d'histoire naturelle et au collége de France, attirèrent de toutes les parties de la France et de l'Europe lettrée, une foule d'auditeurs que charmaient sa science profonde, l'élégance et la clarté de son élocution. Commissaire pour la formation des lycées, inspecteur général des études, conseiller de l'Université, chargé deux fois de présider le Conseil d'Instruction publique, il se montra digne de cette confiance. Conseiller d'État en 1814, président du comité de l'intérieur, il ne déploya pas moins de capacité dans ces hautes fonctions, porta dans les discussions politiques la même justesse d'idées, la même clarté d'élocution, la même pureté de style. et ce savant européen fut en même temps homme d'État du premier ordre. Élu en 1803 secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, il a fait des éloges qui ont pris place avec ceux de Fontenelle, de Condorcet et de Vicq d'Azir et qui lui ouvrirent les portes de l'académie française. C'est au milieu de ces leçons publiques que la mort est venue détruire cette merveilleuse organisation. Cuvier calcula avec précision les heures d'existence qui lui restaient, vit arriver la mort avec calme, et expira le 14 mai 1832 à neuf heures du soir, laissant à regretter la plus haute capacité scientifique et la plus vaste intelligence du dix-neuvième siècle. Aux hommages rendus à sa mémoire par ses collègues des corps politiques et savans dont il faisait partie, il est agréable de joindre ceux que les étrangers se sont empressés de lui rendre. A leur tête, M. le duc de Sussex s'est porté pour l'interprète des sentimens dans lesquels la société royale de Londres s'est associée à tous les nôtres. Jamais on ne parla de la science et du génie avec un plus digne langage. Outre une foule de *Mémoires* sur l'histoire naturelle et les écrits déjà mentionnés, d'articles scientifiques insérés dans les journaux, M. Cuvier a publié l'*Histoire des ossemens fossiles*, ouvrage classique pour les géologistes, et les huit premiers volumes de l'*Histoire des Poissons*, dont il a légué la tâche de le terminer, à ses élèves MM. Valenciennes et Laurissard.

CYAXARE, roi des Mèdes, succéda à son père Phraorte, vers l'an 634 avant J.-C. Il assiégea Ninive, qu'il détruisit de fond en comble après une longue résistance, et passa tous les habitans au fil de l'épée. Il poursuivit ses conquêtes, se rendit maître des autres villes du royaume d'Assyrie, et mourut l'an 594 avant J.-C.

CYDIAS, peintre grec, né à Cythnos, une des Cyclades, florissait environ 564 ans avant J.-C. Ses ouvrages jouissaient d'une haute réputation; un seul, *le Départ des Argonautes pour la Colchide*, fut acheté 144 mille sesterces. On lui attribue l'invention d'une couleur rouge produite par l'ocre brûlé.

CYLON, Athénien, était le plus bel homme de son temps, et remporta le prix de la double course, 640 ans avant J.-C. Il conçut le projet de se rendre tyran d'Athènes, et ne put y réussir.

CYNANE ou CYNA, fille de Philippe, roi de Macédoine, défit les Illyriens, et tua de sa propre main leur reine qui les commandait. Saisie par l'armée macédonienne, elle fut mise à mort vers l'an 322 avant J.-C.

CYNÉGIRE, frère d'Eschyle le poète tragique, se signala par sa valeur à la bataille de Marathon.

CYNÉTHUS, né dans l'île de Chio, prétendait descendre d'Homère, et mêla dans les *rapsodies* du prince des poètes beaucoup de vers de sa composition.

CYNISCA, fille d'Archidamus et nièce du célèbre Agésilas, eut l'ambition de se faire couronner aux jeux

olympiques, ce qui n'était encore arrivé à aucune femme; elle y remporta le prix de la course des chars. Les Lacédémoniens lui érigèrent un monument qu'on voyait encore du temps de Pausanias.

CYPSELUS se mit à la tête du parti populaire; chassa les Bacchiades qui, au nombre de deux cents, gouvernaient Corinthe avec un orgueil insupportable, et se fit décerner l'autorité souveraine. Il en usa avec beaucoup de modération. Il avait été sauvé dès sa naissance de la mort que les Bacchiades avaient prononcée contre lui, par sa mère Labda, qui le cacha dans un coffre nommé *cypsela*, en grec, d'où lui vint son nom. Il monta sur le trône vers l'an 628 av. J.-C., et régna trente ans.

CYRIADE, un des trente tyrans qui ravagèrent l'empire Romain sous Valérien et Gallien. Il fut assassiné par ses soldats en 258.

CYRUS, célèbre conquérant, était fils de Cambyse et de Mandane, fille d'Astyages. Il naquit l'an 599 avant J.-C. Il subjugua la Syrie, l'Arabie, prit Babylone après avoir détourné l'Euphrate, et remplit l'univers de son nom. Il mourut, suivant les meilleurs historiens, l'an 529 avant J.-C., aimé et regretté de ses peuples. Il est le héros de la *Cyropédie* de Xénophon. Elle a été traduite en français, 2 vol. in-12.

CYRUS, le jeune, fils de Darius Nothus, jaloux de son frère Artaxercès, auquel son père avait laissé l'empire, conspira contre lui pour parvenir au trône. Son complot fut découvert, et il dut la vie à sa mère, qui obtint sa grâce. Cette clémence ne le guérit point de son ambition; il leva des troupes et marcha contre son frère. La bataille fut sanglante: il périt des blessures qu'il reçut, l'an 401 avant J.-C. Dix mille Grecs, qui avaient combattu pour lui, échappèrent aux poursuites du vainqueur, et firent cette belle retraite qui leur a donné l'immortalité.

CYRUS (Flavius), né à Panopolis en Egypte. Après avoir commandé avec valeur les troupes romaines à la prise de Carthage, il parvint aux premières charges de l'empire sous le règne de Théodose II. Il fut consul et préfet de Constantinople. Dépouillé de ses honneurs et de ses biens par le jaloux Théodose, il se fit prêtre et fut bientôt nommé évêque de Cotyée en Phrygie. Il reste de lui sept épigrammes d'un style pur et élégant. Il vivait encore vers 460.

D

DABIR, l'un des quatre rois qui se réunirent à Adonisdech, roi de Jérusalem, pour combattre Josué, et que ce chef fit mettre à mort après avoir défait leurs troupes.

DACIER (André), de l'académie française et de celle des Inscriptions et belles-lettres, garde des livres du cabinet du roi, né à Castres le 6 avril 1651, mort le 18 septembre 1722. On lui doit: 1. les *Œuvres d'Horace*, en latin et en français, avec des remarques historiques, 10 vol. in-12. 2. *Réflexions morales de l'empereur Marc-Antoine*. 3. *La Poétique d'Aristote*, traduite en français avec des remarques sur tout l'ouvrage; c'est le chef-d'œuvre de Dacier. 4. l'*Œdipe* et l'*Electre de Sophocle*. 5. le *Manuel d'Epictète*. 6. *Les Œuvres de Platon*, traduites en français, etc. Par le titre seul de ces ouvrages, on voit combien Dacier était versé dans les langues grecque et latine; ses notes et commentaires prouvent combien il était érudit.

DACIER (Anne-Lefèvre), épouse du précédent. Fille du célèbre Tannegui-Lefèvre, née à Saumur en 1651, morte le 17 août 1720. C'est sans contredit la femme la plus savante que la France ait produite. Ses traductions de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, 8 vol. in-12, sont encore lues avec

plaisir; elles sont accompagnées de notes d'une profonde érudition, mais peu utiles. On les a supprimées dans une nouvelle édition. 4 vol. in-12. On a encore d'elle des traductions de Plaute, d'Aristophane, etc., et de savans commentaires sur plusieurs auteurs. Elle combattit avec trop d'ardeur peut-être contre Lamothe-Houdart, dans la fameuse querelle des anciens et des modernes, où Boileau prit une part si active. Le mari de madame Dacier l'aidait dans ses travaux littéraires, « dans leurs productions d'esprit faites en commun, disait Boileau, c'est elle qui est le père. » Tous les bons esprits doivent de la reconnaissance aux travaux réunis de ces deux savans époux; on a fait beaucoup mieux depuis, mais ils n'en ont pas moins la gloire d'avoir ouvert et exploité les premiers la mine si riche et si féconde des trésors de l'antiquité.

DACIER (Bon-Joseph), secrétaire de l'académie des inscriptions, officier de la légion-d'honneur, conservateur des manuscrits de la bibliothèque du roi, ancien membre du tribunat, élève de M. de Foncemagne, reçu à l'académie des belles-lettres, en 1772, choisi par cette compagnie pour secrétaire perpétuel, en remplit les fonctions jusqu'à la dissolution des académies en 1793, les reprit en 1796, après l'organisation de l'institut, et les conserva jusqu'à sa mort arrivée à Paris le 4 février 1833, dans la 91e année de son âge. On a de lui une traduction des *histoires d'Elien;* une de la *Cyropédie*, 1777, 3 vol. in-12; de nombreux *Éloges des académiciens*, remarquables par la précision, l'exactitude et l'élégance du style; le *Recueil des travaux de l'académie*, 10 vol. in-4°, plusieurs vol. des *Notices* et *Extraits* des manuscrits de la bibliothèque du roi, 2 vol. des *Mémoires* de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut, le texte de l'*Iconographie ancienne* de Visconti, etc. Il avait préparé une édition de Froissard, dont les matériaux, transmis par lui à M. Buchon, ont servi de base à l'édition publiée par ce dernier.

DAGOBERT I, II et III. Le premier, fils de Clotaire II, et né vers l'an 600, se signala contre les Esclavons, les Saxons, les Gascons et les Bretons; mais il ternit l'éclat de ses victoires par sa cruauté et par sa passion démesurée pour les femmes. Il a publié les lois des Francs, avec des corrections et des augmentations, et a fondé Saint-Denis, où il fut enterré en 638. Le second, fils de Sigebert II, devait monter sur le trône de son père, mais Grimoald, maire du palais, le fit tondre et renfermer dans un monastère, et donna le sceptre à son propre fils Childebert. Il fut assassiné en 679. Le troisième, fils et successeur de Childebert III en 711, mourut le 17 janvier 715. Il fut au nombre des rois fainéans : Pépin, maire du palais, gouvernait tout le royaume.

DALAIAS. Il tenta vainement de détourner Joachim, roi de Juda, de faire brûler le livre du prophète Jérémie.

DALAYRAC (Nicolas), compositeur célèbre, de l'institut et de la légion d'honneur, né en 1753, mort le 27 novembre 1809, a donné à l'Opéra-Comique une foule d'ouvrages dans lesquels on remarque une musique agréable, vive et toujours chantante; de ce nombre sont principalement : *Maison à vendre*, *les Petits Savoyards*, *Adolphe et Clara* et *Gulistan.*

DALBERT (Charles-Théodore-Antoine-Marie, baron de), prince primat, grand-duc de Francfort, etc., né le 8 février 1744 à Hernsheim près Worms, d'une des plus anciennes familles d'Allemagne, fut successivement chanoine capitulaire de Mayence, de Worms et de Wurtzbourg, gouverneur civil de la principauté d'Erfurt, président de l'académie des sciences de cette ville, évêque de Constance, et mourut à Ratisbonne le 10 février 1817. Comme tous les princes allemands du deuxième ordre, le baron de Dalberg s'était éloigné de la maison d'Autriche, et rapproché de la France; Ratisbonne, le siége de son gouvernement, fut enrichie de divers établissemens utiles au perfectionnement des sciences et des arts : comme évêque, le prince archi-chancelier se régla

d'après le principe qui sépare le pouvoir spirituel du pouvoir temporel. Il établit à Aschaffenbourg une galerie de tableaux, une bibliothèque publique, une université et un théâtre, aggrandit les établissemens sanitaires de Francfort, et y construisit des quais, de grandes places et de nouvelles rues. A Wetzlar, il fonda une école de droit, et les fabriques de Hanau reçurent de lui d'utiles encouragemens. Protecteur éclairé des gens de lettres et des savans, qui furent souvent l'objet de ses libéralités, il prit lui-même place parmi eux par un grand nombre d'ouvrages remarquables par des idées ingénieuses, neuves, hardies et par une vraie philantropie. Associé-étranger de la troisième classe de l'Institut, il assista à quelques seances, et donna lieu d'admirer ses connaissances et son affabilité.

DALBERG (Emeric Joseph, duc de), neveu du pair de France précédent, ministre d'État, grand-cordon de la légion-d'honneur, né à Mayence le 3 mai 1773, acheva ses études à l'université de Goettingue, se rendit auprès de son oncle, alors coadjuteur de l'électorat de Mayence, pour se former aux affaires, et de là à Vienne, où devait commencer sa carrière politique. Le parti que prit son oncle dans les affaires du temps nuisit à son avancement. Conseiller de collége à Manheim, il s'y occupa de finances et acquit de grandes lumières dans cette partie. A la mort de son père, devenu propriétaire français, et ministre de Bade près du gouvernement français, il se concilia l'amitié du prince de Talleyrand; ministre des finances de Bade, il établit dans le Grand-Duché une caisse d'amortissement qui jouit d'un crédit toujours croissant; après le traité de Vienne il reprit ses fonctions diplomatiques auprès de Napoléon, devint citoyen français, fut créé duc, et entra en conseil d'état. Depuis il fit cause commune avec le prince de Talleyrand, ne prit plus, du moins en apparence, aucune part aux affaires publiques; et fut nommé l'un des cinq membres du gouvernement provisoire en avril 1814. Vers la fin de la même année, il fut du nombre des diplomates qui accompagnèrent le prince de Talleyrand à Vienne, et lui fut fort utile dans ses négociations avec les princes d'Allemagne. Après la restauration, ambassadeur de France à la cour de Turin, en 1816 il obtint de jouir des lettres de naturalisation. A l'exemple de son père et de son oncle, il sut réunir aux affaires les jouissances qu'offre la société, embellies par les arts et par un goût épuré. Il est mort à Paris, le 27 avril 1833.

DALEMILE, le père de la poésie bohémienne, est l'un des plus anciens auteurs qui ont écrit sur l'histoire de Bohême. Il vivait en 1308.

DALESME (André), physicien français, mort en 1727. On lui doit plusieurs inventions utiles; mais la découverte qui lui fait le plus d'honneur est celle du poêle ou fourneau qui a conservé son nom, dans lequel la fumée est forcée de descendre dans le brasier, et s'y convertit en flamme; idée ingénieuse qui a fait naître la belle invention du thermolampe. Il n'est plus en usage que chez les ouvriers.

DALESME (le baron Jean-Baptiste), lieutenant-général, grand officier de la légion-d'honneur, commandant de l'Hotel des Invalides, né à Limoges le 23 juin 1763, entré au service dès le commencement de la première révolution, parvint rapidement au grade de général de brigade, le 11 septembre 1793, et fit avec toute distinction les campagnes de cette époque. Gouverneur de l'île d'Elbe au mois d'avril 1815, il rendit cette place aux alliés, resta sans emploi à la seconde restauration, entra en activité après la révolution de 1830, et mourut à Paris, le 14 avril 1832, une des premières victimes du choléra.

DALIBARD (Thomas-François), botaniste français qui vivait à Paris vers le milieu du dix-huitième siècle, a publié une flore des environs de cette capitale. Il est le premier auteur de botanique en France qui adoptât les principes et la manière de décrire de Linnée. Il accueillit aussi et pro-

pagea la découverte de Franklin sur l'électricité et les paratonnerres; le premier il en éleva un sur une cabane qu'il avait fait construire près de Marly-la-Ville, et s'y tint avec courage pendant un orage.

DALILA, de la vallée de Sorec. Samson, épris des charmes de cette courtisane, lui ayant confié le secret de sa force extraordinaire, elle le livra aux Philistins.

DAMAGETE, roi d'Yalysus dans l'île de Rhodes, étant venu consulter l'oracle de Delphes sur le choix d'une épouse, en reçut l'ordre de prendre pour femme la fille du plus vaillant des Grecs. Il crut que cette réponse désignait Aristomène, qui venait de se signaler contre les Lacédémoniens par une longue défense dans la Messénie, et il épousa sa fille vers l'an 623 avant J.-C. De ce mariage descendait Diagoras.

DAMACIUS, l'un des derniers philosophes éclectiques, né à Damas en Syrie, vivait du temps de l'empereur Justinien.

DAMIENS (Robert-François), régicide, né à Tieulloy près d'Arras. Dans sa jeunesse on ne l'appelait que *Robert-le-Diable*. Il frappa Louis XV d'un coup de couteau dans le côté droit, le 5 janvier 1797. Ce monstre fut écartelé en place de Grève le 28 mars de la même année. Son procès a été recueilli en 4 vol. in-12.

DAMILAVILLE, premier commis au bureau des vingtièmes. Il avait le droit de contresigner toutes les lettres qui sortaient de son bureau, et il s'en servait pour faire passer les paquets de ses amis francs de port d'un bout du royaume à l'autre. Ce privilége le mit en relation particulière avec Voltaire, à qui il faisait parvenir de cette manière les lettres de Thiriot et d'autres correspondans de cet homme célèbre. Il le devint lui-même. Il a publié des ouvrages d'impiété; il mourut en buvant du vin de Champagne, le 13 décembre 1768, à l'âge de quarante-sept ans.

DAMOCLÈS, flatteur de Denys-le-Tyran, lui vantait le bonheur dont il jouissait; celui-ci l'invita à un grand festin, et fit suspendre au-dessus de sa tête une épée nue qui ne tenait qu'à un fil. Damoclès, effrayé du danger, changea alors d'opinion, et pria Denys de lui permettre de retourner à son obscurité, qui le mettait à couvert des coups de la fortune.

DAMOCRITE, sculpteur grec, de Sicyone, florissait 400 ans avant J.-C. Pline le cite comme ayant surtout excellé à sculpter des statues de philosophes.

DAMON et PHINTIAS, philosophes pythagoriciens, vivaient à Syracuse sous le règne de Denys le jeune. Des courtisans ayant suborné des témoins qui déclarèrent que Phintias avait conspiré contre Denys, celui-ci le condamna à mort. Alors Phintias demanda le reste de la journée pour mettre ordre à ses affaires, et offrit Damon pour sa caution. Ce dernier se mit à la place de son ami, sous la puissance du tyran, en répondant de son retour. Phintias revint au jour et à l'heure indiqués. Denys, touché de la fidélité de ces deux amis, pardonna à Phintias, et les pria l'un et l'autre de lui accorder leur amitié.

DAMON, musicien célèbre, enseigna la musique à Périclès et à Socrate, qui en fait l'éloge dans plusieurs des dialogues de Platon.

DAMOPHILUS ou DEMOPHILUS, peintre et modeleur, décora, avec Gorgasus, l'ancien temple de Cérès, qu'on voyait à Rome, auprès du grand cirque. Il y eut un autre *Damophilus*, qui fut un des maîtres de Zeuxis.

DAMOPHON, sculpteur grec, né dans la Messénie, fut le seul statuaire habile que produisit ce pays. Sa grande réputation le fit choisir pour restaurer la fameuse statue de Jupiter olympien. Il était postérieur à Phidias.

DAN, cinquième fils de Jacob, et le premier de Bala, servante de Rachel. Il mourut âgé de cent-vingt-sept ans.

DAN, surnommé Mykillati ou le Magnifique, premier roi de tous les états Danois, régnait vers la fin du troisième siècle. Il confédéra les trois peuples de la Scanie, des îles et du Jutland, par un serment solennel; il

donna au royaume uni le nom de *Danemarck*, c'est-à-dire le territoire de Dan.

DANCHET (ANTOINE), de l'académie française et de celle des inscriptions, né à Riom le 7 septembre 1671, mort à Paris le 21 février 1748. Sa versification est assez douce, mais faible. On a de lui des tragédies et des opéras ; ces derniers ont eu du succès, surtout celui d'Hélione, mis par La Harpe au-dessus de tous ceux de Campistron, de Duché et de Fontenelle.

DANCOURT (FLORENT-CARTON), auteur comique, né à Fontainebleau le 1 novembre 1661, mort le 6 décembre 1726. Le *Chevalier à la mode*, les *Bourgeoises de qualité*, les *Trois cousines*, le *Galant jardinier*, et quelques autres pièces de cet auteur fécond, sont remplies de gaîté, et ne sont pas indignes d'être représentées même après les chefs-d'œuvre de Molière. Le dialogue de Dancourt est très-vif et très-enjoué, mais souvent il s'écarte de l'objet de le scène pour montrer de l'esprit et courir après un bon mot ; c'est pécher contre le naturel, dont la comédie ne saurait trop se rapprocher. Il a peint les femmes d'intrigue et les chevaliers d'industrie tels qu'on les voyait dans la société. Aucun auteur dramatique n'a su peindre plus fidèlement le mélange de malice et de naïveté qui caractérise la plupart des paysans ; ses ouvrages dans ce genre sont en grand nombre, ce qui a fait dire qu'il était plus souvent au village qu'à la ville, et plus souvent au moulin qu'au village ; il peut être regardé comme le Téniers de la comédie. Cet auteur, si animé dans sa prose, n'est plus le même lorsqu'il écrit en vers ; il avait commencé par être avocat, et quitta le barreau par amour pour une comédienne qu'il épousa, et dont le talent égalait la beauté.

DANDOLO (HENRI), le plus célèbre des doges qui ont porté ce nom, né vers le commencement du 11[e] siècle, prit, à l'âge de 84 ans, quoiqu'aveugle, une part active à la conquête de Constantinople, en obtint de grands avantages pour la république de Venise, avec le partage des richesses immenses que produisit le pillage de la capitale grecque, dont firent partie les quatre chevaux de bronze qu'on a vus sur la place du Carrouzel à Paris. Dandolo mourut en 1205 fort regretté de ses concitoyens.

DANGEAU (PHILIPPE DE COURCILLON, marquis de), né le 21 septembre 1638, mort le 9 septembre 1720. Il fut membre de l'académie française ; il est surtout connu par des *Mémoires* ou *Journal de la cour de Louis XIV*, 18 vol. in-fol. manuscrits, dont madame de Genlis a publié de nos jours un extrait en 4 vol. in-8. *Dangeau* (l'abbé), son frère, de l'académie française, a publié des méthodes pour apprendre l'histoire, la géographie, etc., qui sont assez rares.

DANGEVILLE (MARIE-ANNE-BOTOT), célèbre actrice, et la meilleure qui ait paru sur la scène française dans l'emploi des soubrettes. Dorat l'a chantée dans son poëme de *la Déclamation*. Née à Paris le 26 décembre 1714, elle mourut en mars 1796.

DANIEL, de la tribu de Juda et du sang royal de David. Ayant été conduit en captivité à Babylone après la prise de Jérusalem, l'an du monde 3398, il fut mis au nombre des jeunes gens destinés au service de Nabuchodonosor, et élevé à la cour de ce prince. A l'âge de douze ans, il fit reconnaître l'innocence de Suzanne et confondit l'imposture des deux vieillards. Nabuchodonosor le nomma chef des mages et gouverneur de la province de Babylone ; mais quelque temps après, ayant refusé d'adorer la statue d'or qu'on avait érigée à ce prince, il fut jeté avec ses compagnons dans une fournaise ardente, d'où, suivant la Bible, ils furent retirés sains et saufs. Balthasar ayant succédé à Nabuchodonosor, se fit expliquer par Daniel le sens des paroles qu'une main invisible avait tracées dans la salle du festin. Après la mort de Balthasar, Darius le Méde nomma Daniel son premier ministre. Condamné à la fosse aux lions pour s'être opposé à ce qu'on rendît les honneurs divins à Darius, il fut conservé miraculeu-

sement, selon la Bible, et ses accusateurs punis. Jeté une seconde fois dans la même fosse, un second miracle le sauva. Il mourut âgé de quatre-vingt-huit ans, vers la fin du règne de Cyrus.

DANIEL (Gabriel), jésuite, né à Rouen en 1649, mort le 23 juin 1728. Louis XIV lui accorda une pension de 2000 livres avec le titre d'historiographe de France. Sa vie fut laborieuse et marquée par un grand nombre d'écrits, qu'on peut diviser en trois classes: philosophiques, théologiques et historiques. Son *Histoire de France* a souffert de la révolution qui s'est faite dans le genre historique, où l'on veut moins de détails et plus de philosophie. Il y a négligé ce qui mérite principalement d'être connu, les lois, les usages, les mœurs de chaque siècle, et surtout les progrès de l'esprit humain. Sa narration a de la méthode et de la clarté, mais le style est faible et diffus. Le plus grand défaut de cette histoire, c'est que son auteur était maîtrisé, non-seulement par ses préjugés particuliers, mais par ceux de la société dont il était membre. On reconnaît trop le jésuite à l'esprit de partialité qui se fait sentir dans les règnes orageux de François II, de Charles IX, d'Henri III, et même avant cette époque. Dans sa vie privée lui-même était un homme de parti, et il appuya de ses intrigues celles du P. Letellier. Il entreprit de répondre aux *Lettres provinciales*; mais ce fut un écueil contre lequel il se brisa. Il s'était fait plus de réputation par son *Voyage du monde de Descartes*, qui fut traduit en plusieurs langues.

DANTE ALLICHIERI, poëte florentin qu'il suffit de nommer pour rappeler un génie puissant et créateur, un caractère noble et passionné, une grande infortune, et une grande renommée. Né à Florence au mois de mai 1265, il mourut le 14 septembre 1321. Sa *Divina Commedia*, ou poëme de l'enfer, du purgatoire et du paradis, a rendu son nom immortel. On en a fait plusieurs traductions; celle de M. Artaud est surtout fort estimée.

DANTON (Georges-Jacques), né à Arcis-sur-Aube le 8 octobre 1759. Ce farouche député de la Convention avait l'habitude de dire: « La nature m'a donné la figure âpre de la liberté. » Il eût pu ajouter, et de la cruauté, car ce fut lui qui provoqua l'établissement du tribunal révolutionnaire; ce tribunal le condamna à mort le 5 avril 1794. On doit rappeler que plusieurs personnes, sans distinction de classe ou d'opinions, ont reçu de lui d'importans services, et qu'il tenta de sauver la reine.

DARCET (Jean), médecin et chimiste distingué, né en 1725, à Douazit en Guienne, mort le 13 février 1801, professeur du collége de France, de l'académie des sciences et depuis de l'Institut, directeur de la manufacture de Sèvres et membre du sénat conservateur, a, dans ses longs travaux chimiques, cherché surtout des découvertes d'une application utile aux arts. On doit à ses savantes recherches le perfectionnement, et, l'on peut dire, la création de la porcelaine en France.

DARÈS, de Phrygie, sacrificateur de Vulcain, qu'Homère, dans l'*Iliade*, qualifie d'homme très-riche et d'une sagesse consommée. Il fut, dit Isidore de Séville, le premier historien chez les Gentils, qui écrivit sur des feuilles de palmier l'histoire des Grecs et des Troyens.

DARIUS, fils d'Hystapes. Il conspira contre le faux Smerdis, usurpateur du trône de Perse, et fut mis à sa place l'an 552 avant J.-C., par la ruse de son écuyer. Il prit Babylone, fit rebâtir le temple de Jérusalem, et renvoya les Juifs dans leur pays. Son armée fut défaite à Marathon. Il se proposait de marcher en personne contre les Grecs, lorsqu'il mourut l'an 485 avant J.-C. C'était un prince ambitieux et conquérant, mais son goût pour le faste l'amollit et perdit son pays. La nation la plus intrépide se vit en peu de temps la plus efféminée et la plus faible, c'est l'Assuérus sous lequel arriva l'histoire d'Esther.

DARIUS II, surnommé Nothus, s'empara du trône après le meurtre de Xercès, et mourut après un règne

de dix-neuf ans, l'an 405 avant Jésus-Christ.

DARIUS III ou CODOMAN, dernier roi de Perse; après avoir perdu plusieurs batailles contre Alexandre, il fut tué par Bessus, l'un de ses satrapes, 331 ans avant J.-C. En lui finit l'empire de Perse, 230 ans après que Cyrus en eut jeté les premiers fondemens.

DARNLEY (Henri Stuart, lord), époux de Marie Stuart, reine d'Ecosse, né en 1541, mort le 9 février 1567. Il tint envers elle une conduite odieuse, et paya ses bienfaits par la plus noire ingratitude.

DARQUIER (Augustin), né à Toulouse le 23 novembre 1718, mort le 18 janvier 1802. Cet astronome a publié un ouvrage ayant pour titre : *Uranographie* ou *Contemplation du ciel à la portée de tout le monde*, in-16, Paris 1771. Lalande en fait un grand éloge.

DARU (Pierre-Antoine-Noel-Bruno, comte), né en 1767 à Montpellier; de l'académie française, mort le 5 septembre 1829. Personne plus que lui n'a prouvé que l'esprit des belles-lettres n'est pas incompatible avec l'esprit des affaires : grand administrateur, il a publié une traduction en vers d'Horace, qui a obtenu beaucoup de succès, et des poésies légères fort agréables, entre autres *Epître à mon sans-culotte*, et *le Roi malade* ou *la chemise de l'homme heureux*. Il n'a pas moins de réputation comme historien, et son *Histoire de Venise*, 7 volumes in-8, est fort estimée : elle a eu plusieurs éditions.

DARWIN (Erasme), médecin et poète anglais, né le 12 décembre 1731, mort le 18 avril 1802. On a de lui plusieurs poëmes, entre autres *le Jardin botanique* divisé en deux parties : l'*Economie de la végétation*, *les Amours des plantes*; la dernière a été traduite en français par Deleuze, 1799, in-12.

DASCHOWA (Catherine-Romanevna, princesse), fille du comte Vorontsof, née en 1744, célèbre par la part qu'elle prit à la révolution qui mit Catherine II sur le trône des czars, dut à cet événement la confiance de sa souveraine, et à son goût pour les sciences et les lettres, la direction de l'académie des sciences en 1782, la présidence de l'académie Russe en 1783, contribua à la publication du dictionnaire de l'académie, publia plusieurs écrits en prose et en vers, etc., et mourut en 1810.

DATHAME, un des généraux d'Artaxercès Ochus, vainquit les ennemis de ce prince, mais, desservi par les courtisans, fit révolter la Cappadoce, battit le satrape Artabase, envoyé contre lui, et fut tué peu de temps après par le fils de ce même satrape, l'an 361 avant J.-C.

DATHAN, fils d'Eliab. Il prit le parti de Coré et Abiron contre Moïse, et fut englouti dans la terre avec eux.

DATI, nom d'une famille de Florence, qui a fourni plusieurs savans distingués, entre autres *Dati* (Charles), qui eut pour maître en physique Torricelli, et en géométrie Galilée. Il mourut en 1676, et fut pensionné par Louis XIV.

DAUBENTON (Jean-Louis-Marie), de l'institut, démonstrateur d'histoire naturelle au Jardin des plantes, né le 29 mai 1716, mort le 1er janvier 1799. Il suffit de dire pour faire son éloge, qu'il fut le collaborateur de Buffon, et se chargea d'écrire l'anatomie des animaux, dont le Pline français peignait les mœurs et les habitudes. Il s'occupa aussi avec le plus brillant succès de la minéralogie et de la physique végétale.

DAUMESNIL (le baron), *dit la Jambe-de-Bois*, lieutenant général officier de la légion-d'honneur, né à Périgueux le 14 juillet 1777, servit d'abord comme simple soldat, fit les campagnes d'Egypte, d'Italie, d'Espagne et d'Autriche, et dut tous ses grades à son courage; gouverneur du château de Vincennes en 1814 et en 1815, il résista avec une héroïque fermeté aux alliés, qui, désespérant de le vaincre, tentèrent vainement de le corrompre. La révolution de 1830 lui rendit le gouvernement de Vincennes, mais il n'en jouit pas longtemps, et mourut du choléra le 17 août 1832, âgé seulement de 55 ans.

DAUN (Léopold-Joseph-Marie,

comte de), né à Vienne en 1705, mort le 5 février 1766. Il servit l'impératrice Marie-Thérèse avec zèle et avec gloire. Ce maréchal doit être regardé comme un des premiers généraux de son siècle. Il fut deux fois vainqueur du grand Frédéric, et soutint contre lui une lutte longue et difficile.

DAVID, fils de Jessé, de la tribu de Juda, né à Bethléem, l'an du monde 2919, mort l'an 2990. Il avait environ quinze ans, et gardait les troupeaux de son père, lorsque Samuël le proclama roi d'Israël. Saül ayant promis la main de l'aînée de ses filles au vainqueur de Goliath, David, qui était venu au camp pour voir ses frères, s'avança, armé d'une fronde et d'un bâton, pour combattre le Philistin. Une pierre qu'il lança à son ennemi l'ayant renversé, il lui coupa la tête et la porta au roi, en réclamant la récompense promise. Ce prince parjure lui offrit sa plus jeune fille, en exigeant toutefois que David lui apportât encore cent têtes de Philistins. Les éloges que ce nouveau triomphe lui valut firent naître la jalousie dans le cœur de Saül. Pour fuir sa persécution, David se retira à la cour d'Achis, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg. Les Amalecites ayant emmené ses femmes et celles de toute sa troupe après avoir ravagé et brûlé la ville, David poursuivit ces barbares et leur enleva leur butin. Saül, qui cherchait toujours à le faire périr, s'étant trouvé deux fois en son pouvoir, il se contenta de lui faire savoir qu'il avait été maître de sa vie. Après la mort de Saül, la couronne passa à David, qui fut sacré de nouveau à Hébron. De son côté, Abner, général des armées de Saül, proclama Isboseth, fils de ce prince: mais peu de temps après il se déclara en faveur de David, qui dès lors régna sur tout Israël. Ce prince, épris des charmes de Bethsabée, qu'il avait aperçue au bain, fit exposer Urie, son époux, dans les endroits les plus périlleux de l'armée, où ce brave officier trouva la mort. Le prophète Nathan vint trouver le roi pour lui reprocher son crime et lui en prédire le châtiment. Il suivit de près les menaces du prophète : car David ayant fait faire le dénombrement de ses sujets, fut puni de ce mouvement de vanité par un fléau qui désola son royaume, et fit périr soixante-dix mille hommes dans l'espace de 3 jours. Ayant désigné Salomon pour son successeur, au préjudice d'Adonias, son fils aîné, il mourut bientôt après dans la quarantième année de son règne.

DAVID (Jacques Louis), peintre célèbre, né à Paris, en 1725, acheva l'œuvre commencée par son maître Vien, en ramenant l'école française à la grandeur calme et noble qui doit caractériser la peinture, embrassa les principes de la révolution avec un enthousiasme qui l'égara plus d'une fois. Il offrit en 1791 à l'assemblée nationale son beau dessin du *serment du jeu de paulme*. Oublions le démagogue insensé, l'admirateur de Robespierre et le panégyriste de Marat, pour ne voir que le grand artiste, l'auteur du *serment des Horaces*, *de Léonidas*, le maître des Girodet, des Gérard, des Gros et des Guérin, etc. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1816, David est mort à Bruxelles en décembre 1825. Il a paru en 1826 une *vie de David* par M. A. T. in-8.

DAVILA (Henri-Catherine), né le 30 octobre 1576 au Sacco, village dans le territoire de Padoue, d'une illustre famille; amené en France par son père à l'âge de 7 ans, se distingua, pendant la guerre civile, dans plusieurs rencontres, retourna à Padoue après la mort de ses protecteurs Catherine de Médicis et Henri, dont la reconnaissance de son père lui avait donné les noms; après diverses aventures, s'établit à Venise où il s'occupa de son grand ouvrage pour lequel il avait rapporté de France un grand nombre de matériaux, le fit enfin paraître en quinze livres, sous ce titre : *Historia delle guerre civili di Francia*, 1630, in-4°, et mourut assassiné près de Vérone en 1631. La meilleure édition est celle qui fait partie de la collection des classiques italiens, Milan, 1807, 6 v. in-8°. Cette histoire, malgré quelques défauts graves, a mérité, par les qualités éminentes qui la distinguent, l'estime des bons juges, qu'a confirmée le suffrage de la postérité.

DAVOUST (Louis-Nicolas), maréchal de France, né le 10 mai 1770 à Annoux, département de l'Yonne, déploya un courage brillant aux armées du Nord et du Rhin, en 1793, 94 et 95; contribua au succès de la journée d'Aboukir, se distingua à Iéna, à Eylau, à Heilsberg, à Friedland, et surtout à la bataille d'Eckmülh, qui lui mérita le titre de prince d'Eckmülh. Son nom se rattache à presque toutes les victoires qui suivirent ces campagnes. Il mourut à Paris en juin 1823.

DEBORA, femme de Lapidoth, prophétesse. Elle engagea Barac, fils d'Abinoem, à marcher contre Sizara, général des armées de Jabin, et l'accompagna dans son expédition, l'an du monde 2719.

DAVY (Humphrey), célèbre chimiste anglais, né à Pézance (Cornouailles), entra à 17 ans, en 1795, comme élève, chez un chirurgien apothicaire de sa ville natale; et, dans cet humble apprentissage, s'occupait déjà de recherches qui annonçaient la direction qu'il devait suivre. Nommé professeur de chimie à l'institution royale, il ouvrit son cours en 1802, et s'y fit une telle réputation que deux ans après il fut admis dans la société royale de Londres, dont il devait plus tard être le président. Grâce aux facilités que lui donnait cette position, il fit ces sublimes découvertes qui ont attaché à son nom une gloire immortelle, et en tête desquelles on peut placer le développement des lois de l'électricité voltaïque. C'est à cette occasion que, malgré la guerre acharnée qui divisait les deux nations, l'institut de France décerna spontanément le prix fondé par Napoléon pour les découvertes importantes qui seraient faites dans l'électricité et le galvanisme. Les limites de cet abrégé ne nous permettent pas d'entrer dans le détail de ses travaux sur la décomposition des alcalis, des terres; nous nous bornerons à citer la lampe de sûreté, aujourd'hui généralement adoptée, qui met la vie des mineurs à l'abri des malheurs pruduits par l'explosion de l'air inflammable. Son ouvrage le plus curieux, celui où il s'est plu à déposer l'essence de ses opinions philosophiques, est son livre des *consolations*, composé de six dialogues, dont les interlocuteurs, pris dans des positions sociales différentes, se livrent aux considérations les plus élevées sur les points les plus importans de la philosophie; et l'on ne peut qu'admirer cette intelligence si forte et si active, qui jetait encore d'aussi vifs rayons au milieu des angoisses de ses derniers momens.

DEBUCOURT, peintre et graveur distingué, né à Paris en 1755, est mort à Belleville, près de Paris, le 30 septembre 1832; élève de Vien et de David, c'est surtout comme graveur qu'il a fait sa réputation, il a, le premier, employé avec un grand succès la gravure dite à *l'aqua tinta*.

DECAEN (Le comte Charles-Mathieu-Isidore), lieutenant-général, grand-croix de la légion-d'honneur, né en 1769 à Creilly près de Caen, entré au service comme volontaire, le 27 juillet 1787, dut les plus hautes distinctions et les grades les plus élevés à ses talens administratifs, et à la brillante valeur qu'il déploya dans les combats; capitaine-général des établissemens français dans l'Inde, en 1802, il fut forcé de remettre aux Anglais les îles de France et de Bourbon. Après le deuxième retour des Bourbons, le 13 décembre 1816, il fut enfermé à l'abbaye, et puis mis à la retraite; la révolution de juillet le remit en activité; mais, frappé d'apoplexie, il mourut à Paris le 11 septembre 1832.

DECE (Cnéius-Messius-Quintus-Trajanius-Décius), empereur romain, né en Pannonie. Envoyé par l'empereur Philippe pour apaiser une révolte de soldats dans la Mœsie, il se fit proclamer par les rebelles, et marcha contre son souverain. Il se signala contre les Perses et les Goths, et périt dans un marais où il s'était engagé avec toute son armée, l'an 251 de J.-C.

DÉCÉBALE, roi des Daces, fut élevé par son mérite au rang suprême chez un peuple belliqueux qui sut seconder son courage. Duras lui céda le gouvernement, parce qu'il l'en croyait

plus digne, exemple peut-être unique de modestie et de grandeur. Il lutta long-temps avec succès contre les Romains; et parvint, sous le règne de Domitien, à imposer aux maîtres du monde un tribut dont Trajan seul sut les affranchir. Vaincu par lui, Décébale se donna la mort l'an 105 de notre ère. Sa tête fut portée à Rome. La guerre des Daces est une des plus importantes qu'aient soutenues les Romains. La colonne trajane atteste encore aujourd'hui la gloire et les succès de Trajan dans la Dace, maintenant Transylvanie.

DECENCE (Decentius-Magnus), fut fait césar à Milan l'an 351, et vint s'établir dans les Gaules pour les défendre contre les incursions des Germains; mais il fut vaincu et s'étrangla.

DECIUS-MUS (Publius), sauva l'armée romaine entourée par les Samnites, et reçut la couronne *civique*. Il fut ensuite nommé consul, et eut pour collègue le fameux Manlius Torquatus. Voyant que l'aile gauche de l'armée qu'il commandait contre les Latins, commençait à plier, il se jeta dans la mêlée, et expira percé de coups, 338 ans avant J.-C. Son collègue lui fit faire de magnifiques funérailles. Son fils, nommé aussi *Décius-Mus* (Publius), fut quatre fois consul, puis censeur et proconsul. Il obtint de grands avantages contre les Samnites et surtout contre les Etrusques. Il se dévoua comme son père, 296 ans avant J.-C., et rendit par là le courage aux Romains, qui remportèrent une victoire complète sur les Etrusques, les Samnites et les Gaulois réunis.

DECIUS JUBELLIUS, tribun des soldats romains, fut envoyé à Rhégium, colonie grecque, l'an de Rome 471, pour la défendre contre Pyrrhus et les Carthaginois, et fit mettre à mort tous les Rhégiens pour s'emparer de leurs dépouilles. Chassé par ses propres soldats, il se réfugia chez les Messéniens, où un ancien habitant de Rhégium le rendit aveugle par vengeance, et en lui promettant de le guérir d'une fluxion sur les yeux. Dix ans après, il se tua lui-même pour échapper au supplice prononcé contre lui par le sénat romain, en punition de son odieux forfait.

DECLIEU (on), militaire français, mérite une place dans l'histoire pour avoir procuré à nos colonies une branche de revenus considérable. Nommé en 1723 lieutenant du roi à la Martinique, il emporta avec lui un plant de cafeyer, l'arrosa pendant la traversée avec sa ration d'eau, parvint à le multiplier, et distribua généreusement les plants qu'il avait obtenus. On ignore la date de la naissance et de la mort de cet estimable citoyen, négligé pendant sa vie, auquel une tardive reconnaissance a proposé d'élever un monument.

DEFFANT (Marie de Vichi CHAMROUD, marquise du), née en 1697, morte le 24 septembre 1780; femme du dernier siècle, célèbre par sa correspondance avec Walpole, Voltaire, d'Alembert, Montesquieu, etc., publiée de nos jours. Elle fut quarante ans l'amie de Pont de Veyle. Elle était privée de la vue, et Voltaire, frappé de la justesse de ses observations et de ses jugemens, l'appelait l'*aveugle clairvoyante*. Elle fut aussi renommée pour ses bons mots.

DELAMBRE (Jean-Baptiste-Joseph), astronome, né à Amiens le 19 septembe 1749, mort à Paris le 18 août 1822. Ce secrétaire perpétuel, pour les mathématiques, de l'académie des sciences, est surtout célèbre par son *Histoire de l'astronomie ancienne, du moyen âge et moderne*, et par ses *Tables astronomiques*. Ses travaux immortels ont été dignement appréciés par MM. Charles Dupin, Cuvier et Arago. Son caractère privé n'est pas moins honorable pour sa mémoire, que celui qu'il déploya comme membre de l'institut, de l'université, et comme administrateur.

DÉJOTARUS, tétrarque de Galatie, obtint le titre de roi de cette province et de la petite Arménie. Il avait embrassé le parti de Pompée contre César, qui lui ôta l'Arménie. Il assista à la bataille de Pharsale, et s'enfuit sur le même esquif qui reçut l'infortuné Pompée à son bord.

DELILLE (Jacques), célèbre

poète français, né le 22 juin 1738 dans les environs de Clermont en Auvergne, baptisé dans cette ville et reconnu sur les fonts de baptême par Antoine Montanier, avocat au parlement, qui peu de temps après lui laissa en mourant une pension viagère de cent écus. Avec ce modique secours, Delille fut élevé à Paris au collége de Lisieux. Il fit de brillantes études; on lui offrit une place de professeur d'humanités au collége d'Amiens, et c'est là qu'il commença sa belle traduction des *Géorgiques*. Il obtint ensuite une place de professeur au collége de la Marche à Paris, se fit connaître en poésie par quelques odes et par une *Epître à M. Laurent*, qui déjà présageait le talent qu'il aurait un jour dans le genre descriptif. Il publia ses *Géorgiques*; c'était de tous les poëmes qui avaient paru depuis un siècle celui qui avait créé dans la poésie française les richesses les plus nouvelles et les plus inconnues. Voltaire en fut si frappé, que, sans avoir aucun rapport avec Delille, il écrivit à l'académie pour l'engager à le recevoir dans son sein. Il y fut admis en 1774. Peu d'années après il fit paraître son poëme des *Jardins*, et ne répondit point aux critiques. Ami de M. de Choiseul Gouffier, il le suivit dans son ambassade à Constantinople, et visita le rivage d'Athènes. C'est dans ce voyage qu'il commença son poëme de l'*Imagination*. De retour à Paris, il reprit avec le même succès ses fonctions de professeur de belles-lettres dans l'université, et de poésie latine au collége de France. Un auditoire nombreux venait l'entendre expliquer Juvénal, Horace, et surtout son cher Virgile. Ces poètes étaient expliqués lorsqu'il les avait lus; il y joignait ses vers: tous avaient dans sa bouche un charme inexprimable; c'est pour lui qu'on avait retrouvé le mot de *dupeur d'oreilles*, mais il n'avait pas besoin de la séduction du débit pour assurer le succès de ses poëmes. Delille fut comblé des bienfaits de la cour sans les avoir sollicités; la révolution les lui enleva, et il fit pour se consoler des vers charmans sur la pauvreté. Lors de *la fête* bizarre de l'*Etre suprême*, Robespierre lui fit demander un hymne qu'il refusa; sur une demande réitérée, il composa un dithyrambe, dans lequel il peignait l'effrayante immortalité du coupable et l'immortalité consolante de l'homme de bien: c'était envoyer aux tyrans leur condamnation. En 1794 Delille se retira à Saint-Diez, patrie de sa femme, et y acheva sa traduction de l'*Enéide*, commencée depuis trente ans. Un an après il voyagea en Suisse, et obtint le droit de bourgeoisie dans l'île célèbre de Saint-Pierre; il y termina l'*Homme des champs* et le poëme des *Trois règnes de la nature*. Il se rendit ensuite en Allemagne, où il composa le poëme de *la Pitié*, et passa à Londres, où il traduisit en vers le *Paradis perdu* de Milton. En 1801 Delille revint à Paris et rentra au sein de l'académie. Il se prit pour modèle dans son poëme de *la Conversation*; personne n'avait dans le monde un esprit si facile, si brillant, une gaîté si douce, si inaltérable. Personne ne parlait, ne racontait avec plus de charme et n'écoutait avec plus d'indulgence. Il travaillait à un poëme sur *la Vieillesse*, lorsque, frappé pour la cinquième fois d'une attaque d'apoplexie, il expira le 1 mai 1813, à l'âge de soixante-quinze ans. Aucun poète, ni dans l'antiquité ni parmi les modernes, n'a laissé un plus grand nombre de vers et de beaux vers; personne mieux que lui n'a possédé tous les secrets de la versification. La traduction des *Géorgiques* est restée sous un double rapport son premier ouvrage. Il est du petit nombre des auteurs qui ont également bien écrit en prose et en vers. Il est resté fidèle aux Bourbons, dont il avait chanté la gloire et les malheurs. Ses ouvrages ont eu des éditions nombreuses sous tous les formats; l'in-8 en 17 vol. est la plus complète.

DE L'ISLE (Guillaume), premier géographe du roi, de l'académie des sciences, né à Paris, le premier février 1675, formait, très-jeune encore, le hardi projet de réformer le système de la géographie, et de le reconstruire en entier sur de nouvelles bases, et à vingt-cinq ans, avait terminé cette

difficile entreprise. Il publia successivement un grand nombre de cartes de géographie ancienne et moderne pour toutes les parties du monde et pour diverses époques de l'histoire. Malgré les progrès immenses de cette science, depuis la mort de De l'Isle, arrivée le 5 janvier 1726, ses cartes peuvent encore être consultées, parce qu'il s'y trouve souvent des positions exactes, méconnues ou négligées par les géographes qui sont venus après lui.

DELISLE DE LA BREVETIÈRE (Louis-François), mort en 1756. C'est à lui qu'on doit les premières comédies régulières qui furent représentées au Théâtre-Italien en 1721, 1722, etc.: *Arlequin sauvage*, *Timon le misanthrope* (loué par la Harpe), les *Oies de Boccace*, *Arlequin au banquet des sept sages*, etc.

DELLAMARIA (Dominique), né à Marseille en 1778, mort en 1800. On lui doit la musique charmante du *Prisonnier*, de l'*Opéra comique*, de l'*Oncle valet* et du *Vieux château*. Ses chants sont faciles et naturels, son style élégant et pur, et ses accompagnemens légers, vifs et gracieux.

DELLARD (le baron Jean-Pierre), maréchal de camp, commandeur de la légion-d'honneur, né à Cahors en 1775, entré au service en 1725, commandait le département de l'Ain depuis plusieurs années, et dans ce poste s'était fait généralement estimer, lorsqu'il mourut à Bourg, le 12 juillet 1832. Ce brave guerrier était couvert de blessures.

DELMACE ou DALMACE (Flavius-Julius-Delmatius), petit-fils de Constance Chlore, naquit dans les Gaules. L'orateur Exupère, qui l'éleva à Narbonne, en fit un prince accompli. Constantin, son oncle, le nomma consul en 333, et deux ans après il le déclara césar. Il gouverna la Thrace et la Macédoine. Après la mort de Constantin, l'avide Constance excita les troupes contre lui, et le fit massacrer.

DELORME (Philibert), né à Lyon vers le commencement du seizième siècle. Parmi ses ouvrages d'architecture, ceux qu'il a faits à Lyon doivent tenir le premier rang. Appelé à la cour par Henri II et Catherine de Médicis, il fit élever d'après ses plans la tour de Valois à Saint-Denis, et le palais des Tuileries; c'est dans la construction de ce dernier édifice, qu'il déploya les richesses de son génie. Delorme a écrit sur la coupe des pierres; il a la gloire d'avoir travaillé le premier sur cette matière, de l'avoir réduite en règle, d'avoir frayé une route inconnue aux anciens, et d'avoir surpassé tous ses contemporains dans la construction des voûtes; cette partie est celle où il a excellé. Il mourut en 1577. Il n'a pas peu contribué à établir en France le bon goût de l'architecture.

DELPECH (J.), célèbre chirurgien, chevalier de la légion-d'honneur, correspondant de l'Institut, professeur de clinique chirurgicale à la faculté de Montpellier, auteur de plusieurs ouvrages estimés, tomba, le 28 octobre 1832, sous les coups d'un assassin qu'il avait, l'année précédente, guéri radicalement d'une maladie locale, et qui se tua aussitôt d'un deuxième coup de feu.

DELPHIDIUS (Attius-Tiro), fut professeur de rhétorique à Bordeaux, au quatrième siècle, et obtint une grande réputation. Ausone a consacré le souvenir de ses talens dans une pièce de vers touchante. Il se livra à l'étude des lois, et plaida devant l'empereur Julien. Aveuglé par son ambition, il entra dans la conjuration de Procope contre Valens; son père obtint sa grâce de l'empereur.

DE LUC (Jean André), un des plus célèbres physiciens du 18e siècle, né à Genève en 1727, fut d'abord destiné au commerce, et suivit sa carrière en se livrant à l'étude des sciences jusqu'à l'âge de 46 ans; le dérangement de sa fortune l'ayant forcé à y renoncer, il passa en Angleterre, où il devint lecteur de la Reine. Après divers voyages sur le continent, il revint dans ce pays, et mourut à Vindsor le 7 novembre 1817, âgé de 91 ans, professeur honoraire de géologie à Gœttingue, correspondant de l'Institut, et membre

de la société royale de Londres; il a enrichi la géologie et la météorologie de plusieurs découvertes importantes.

DEMADES, célèbre démagogue athénien. Il fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée. Son éloquence lui avait acquis un grand pouvoir sur l'esprit de Philippe, roi de Macédoine. Ayant été accusé de trahison, il fut mis à mort l'an 202 avant J.-C.

DEMANNE, l'un des conservateurs des imprimés de la bibliothèque royale, chevalier de la légion d'honneur, membre de la société asiatique, mort à Paris le 24 juillet 1832, avait publié d'importans ouvrages sur la statistique et sur la géographie ancienne.

DEMARATE, de la seconde branche des rois de Sparte, fils d'Ariston, succéda à son père. Il commandait une partie de l'armée dans l'expédition que Cléomènes, roi de l'autre branche, entreprit pour se venger des Athéniens. Il fut dépossédé du trône, passa en Asie où il fut très-bien accueilli par Darius, qui lui donna des possessions considérables. Il mourut dans la Perse.

DE MARNE (JEAN-LOUIS), peintre, né en 1744 à Bruxelles, vint de bonne heure étudier son art en France. Les compositions qui lui ont fait le plus d'honneur sont ses peintures d'animaux; octogénaire et membre de la légion d'honneur, il est mort aux Batignoles, près Paris, le 23 mars 1829.

DÉMÉTRIANUS ou DEXTRIANUS, architecte, contemporain d'Adrien, jouit sous ce prince d'une grande réputation et de beaucoup de faveur. C'est lui qui fit transporter, au moyen de vingt-quatre éléphans, au devant du Colisée, la statue de Néron, appelée *le Colosse*.

DÉMÉTRIUS, surnommé *Polyorcètes*, ou *le preneur de villes*, fils d'Antigone, l'un des plus célèbres généraux d'Alexandre. Il s'empara d'Athènes et en chassa Démétrius de Phalère. Après avoir perdu la fameuse bataille d'Ipsus, et avoir désolé l'Asie pendant quelque temps, il fut vaincu par Séleucus, qui avait épousé sa fille, et qui le relégua dans la Chersonèse de Syrie, où il pourvut à ses besoins avec magnificence. Il mourut d'un excès de table, l'an 286 avant J.-C.

DÉMÉTRIUS I, II et III, rois de Syrie. Le premier, surnommé Soter, fils de Séleucus Philopator, fit marcher ses troupes contre les Juifs, pour faire Alcime grand-prêtre, au préjudice de Judas Machabée. Cette expédition fut heureuse; mais elle souleva contre lui tous les peuples voisins. Il perdit la vie dans une bataille 150 ans avant J.-C. Le second, dit Nicanor, fils du précédent, retabli sur le trône de son père par Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, se rendit odieux à ses sujets par son orgueil, et fut obligé de s'enfuir à Tyr, où il fut tué par le gouverneur, l'an 126 avant J.-C. Pour récompenser les Tyriens de ce meurtre, on leur accorda de vivre selon leurs lois particulières. Le troisième, surnommé Eucerus, se rendit maître de Damas, 93 ans avant J.-C.; mais il fut pris par les Parthes et mis en captivité.

DÉMÉTRIUS de Phalère, philosophe péripatéticien et disciple de Théophraste. Son éloquence et ses vertus lui méritèrent la place d'archonte chez les Athéniens. Pendant dix ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices et rendit ses concitoyens heureux. Leur reconnaissance lui décerna des statues; mais son mérite excita l'envie. Ce peuple léger le condamna à mort et renversa ses statues. Il se retira chez Ptolémée Lagus, et ennuyé de son exil et de la vie, il se donna la mort en se faisant mordre par un aspic, l'an 284 avant J.-C. Tous ses ouvrages sont perdus; la rhétorique qu'on lui attribue est de Denis d'Halicarnasse.

DÉMÉTRIUS, philosophe cynique du temps de Caligula. Vespasien, irrité de son insolence, le bannit. Sénèque cependant a fait son éloge.

DÉMÉTRIUS (les faux), imposteurs qui, au commencement du dix-septième siècle, usurpèrent le pouvoir en Russie, et firent naître dans ce pays des révolutions remarquables.

DEMEURÉE, ingénieur-mécani-

cien, mort à Brest, sur la fin de septembre 1832, dans la 83e année de son âge. On lui doit la formation de l'atelier des boussoles dans le port de Brest.

DÉMOCEDE, médecin grec, était de Crotone. Hérodote en parle comme d'un praticien très célèbre. Fait prisonnier, il guérit Darius et devint son médecin; il retourna dans sa patrie où il épousa la fille du fameux athlète Milon.

DÉMOCHARÈS, orateur et historien grec, neveu de Démosthènes. Cicéron parle d'une histoire de son temps qu'il avait écrite, et dans laquelle il déchirait Démétrius de Phalère.

DÉMOCRITE, fameux philosophe, né à Abdère, ville de la Thrace, 470 ans avant J.-C. Il riait des folies du genre humain, et trouvait que rien n'est plus comique que la vie. On l'emploie, disait-il, à chercher des biens imaginaires et à former des projets qui demanderaient plusieurs vies. Qu'arrive-t-il? C'est qu'elle échappe au moment où l'on comptait le plus sur sa durée. Il mourut à l'âge de cent neuf ans, 362 ans avant J.-C. Il ne nous reste aucun de ses ouvrages. Il est devenu le sujet de plusieurs comédies.

DÉMONAX, philosophe grec, originaire de Crève, vivait sous Adrien et Marc-Aurèle, et sans embrasser aucune secte particulière, mena la vie des Cyniques. On lui attribue plusieurs mots heureux. Sur le point de mourir, il dit à ceux qui étaient présens: « Vous pouvez vous retirer, » la farce est jouée. »

DÉMOSTHÈNES, Athénien, le plus grand orateur de la Grèce, naquit l'an 381 avant J.-C. Il était fils d'un forgeron. Il commença par étudier la philosophie sous Platon, et la quitta pour l'art oratoire. Deux obstacles qui paraissaient insurmontables s'opposèrent d'abord à ses succès; il avait la poitrine faible, et une difficulté de prononcer très-remarquable. Il vainquit le premier en déclamant sur le bord de la mer, et cherchant à se faire entendre au-dessus du bruit des flots, ce qui eut l'avantage de l'accoutumer au bruit confus des assemblées populaires: pour corriger l'autre défaut, il se mettait de petits cailloux dans la bouche. L'art du geste, il l'apprit devant un miroir. Ses succès dans l'art oratoire le firent mettre à la tête du gouvernement; dans ce poste, il déconcerta tous les projets ambitieux de Philippe, roi de Macédoine. Antipater ayant exigé des Athéniens qu'on lui livrât tous les orateurs, il s'empoisonna l'an 322 avant J.-C. Les Athéniens lui érigèrent une statue. La meilleure édition de ses *harangues* est celle de Francfort, 1604, in-folio, avec une traduction latine. Elles ont été traduites en français avec celles d'Eschine par l'abbé Auger, en 6 volumes in-8.

DEMOUSTIER (Charles-Albert), né à Villers-Cotterets le 11 mars 1760, mort dans la même ville le 9 mars 1801. Sa famille remontait par son père au grand Racine, et par sa mère à La Fontaine; son talent ne répondit point à cette double origine; il eut beaucoup d'esprit, et c'est tout; point de connaissances du monde dans ses comédies. Ses *Lettres à Emilie* eurent un succès prodigieux qui ne prouve pas en faveur du temps où il les publia. Son nom, comme celui de Marivaux, sert à désigner un genre d'esprit affecté et prétentieux. Son oncle, mort en 1803, fut chargé de la construction du pont de Louis XV, du pont des Arts de celui de l'île Saint-Louis et du pont du Jardin des plantes. Il a imaginé un procédé nouveau pour le décintrement des ponts, et qui est toujours suivi maintenant avec succès.

DENHAM (sir John), né à Dublin en 1615, mort en 1668, et enterré à Westminster. Son poëme intitulé *la Colline de Cooper*, publié en 1643, est le premier poëme descriptif qu'ait eu l'Angleterre, et l'un des plus estimés qu'il ait produits. Denham est regardé comme un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner la poésie anglaise, à laquelle il donna cette régularité qu'un demi-siècle auparavant Malherbe introduisit dans la poésie française.

DENISART (Jean-Baptiste), né en 1712, mort à Paris le 4 février 1765, procureur au châtelet de Paris. On a de lui une *Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence*, 4 vol. in-4, recueil justement estimé.

DENON (Dominique Vivant, Baron), membre de l'Institut, etc. né en 1747, à Châlons sur-Saône, mort à Paris le 25 avril 1825. D'abord page de la chambre du roi (Louis XV), puis secrétaire d'ambassade, profita de son séjour en Italie en cette qualité, pour se perfectionner dans l'art du dessin, prit part à l'expédition d'Egypte, en brava, malgré ses soixante ans, la fatigue et les dangers. De retour à Paris, le premier consul le chargea de l'administration des musées et de celle de la monnaie des médailles, emplois qu'il conserva jusqu'au 2e retour de Louis XVIII. On ne doit pas oublier le courage avec lequel il défendit alors, plus qu'octogénaire, contre la force brutale, le précieux dépôt qui lui était confié. C'est sous sa direction que fut élevée la colonne triomphale de la place Vendôme. Son principal ouvrage est *le voyage dans la haute et la basse Egypte pendant les campagnes du général Bonaparte*. Paris, an X (1802) vol. grand in-fol., avec 141 planches; réimprimé la même année dans les formats in-4° et in-12.

DENYS, l'un des juges de l'Aréopage, ce qui l'a fait surnommer l'aréopagite. Il fut converti par saint Paul, devint le premier évêque d'Athènes, et finit sa vie par le martyre. On prétend qu'il fut brûlé à Athènes l'an 95 de J.-C.

DENYS I et II, tyrans de Syracuse. Le premier, nommé l'ancien, devint général des Syracusains, et ensuite leur tyran. Il soutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois, mais avec des succès divers. Il avait la manie de faire des vers et punissait ceux qui ne les trouvaient pas bons. Ses cruautés le rendirent odieux; il craignait sa femme et ses enfans; il fut le plus malheureux des hommes; on sait comme il le prouva à Damoclès, l'un de ses flatteurs. Il mourut d'une indigestion, après trente-huit ans de tyrannie, et 386 avant J.-C. Le second, surnommé le jeune, fils et successeur du précédent, fit venir Platon à sa cour; mais ce philosophe n'adoucit point le tyran; il fut plus cruel encore que son père et moins politique. Dion et ensuite Timoléon le chassèrent de Syracuse. Il se retira à Corinthe, où il ouvrit une école.

DENYS, tyran d'Héraclée, épousa la nièce de Darius et augmenta ses états. Il était d'une grosseur prodigieuse et n'osait se montrer en public. Il mourut à cinquante-cinq ans, l'an 304 avant J.-C. Ses sujets le regrettèrent, parce qu'il les avait traités avec douceur.

DENYS de Milet, l'un des plus anciens écrivains grecs en prose, vivait sous le règne de Darius. Diodore de Sicile s'est beaucoup servi de son *Cycle mythique*.

DENYS de Thrace, surnommé Técus, fut disciple d'Aristarque, et enseigna la grammaire à Rome du temps de Pompée.

DENYS d'Halicarnasse, historien grec, vint à Rome 30 ans avant J.-C. Il y composa *les Antiquités romaines* en 20 livres, dont il ne nous reste que les onze premiers, qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome. On remarque en lui un discernement exact et une critique judicieuse. La meilleure édition de ses œuvres est celle d'Oxford, 2 vol. in-fol. en grec et en latin.

DENYS LE PÉRIÉGÈTE, ainsi nommé, parce qu'il est auteur d'un petit poëme intitulé : (*Periegeses oikoumenôs*) *Voyage autour du monde habitable*. Ce poëme en vers hexamètres grecs, remarquable par l'élégance du style, offre avec la géographie de Strabon des rapports qui donnent lieu de croire que l'auteur est contemporain d'Auguste. La meilleure édition est celle qu'on a imprimée à Oxford in-8°, 1717.

DEPARCIEUX (Antoine), habile mathématicien, né en 1703, mort à Paris le 2 septembre 1768. Il est surtout connu par un *Traité de trigonométrie*. Il avait aussi pour la mé-

canique un véritable talent, et l'appliqua aux arts utiles. Il mérita par son zèle pour le bien public le nom de citoyen philosophe, que Voltaire lui a donné en adoptant ses calculs dans l'*Homme aux quarante écus*. Son neveu, mort le 23 juin 1799, se distingua comme lui dans les sciences physiques et mathématiques.

DERJAVINE (GABRIEL-ROMANOVITSCH), homme d'état et l'un des plus beaux génies de la nation Russe, né à Casan le 3 juillet 1743, nommé secrétaire d'état par Catherine II, conseiller privé par Paul Ier et ministre de la justice par Alexandre, se retira en 1803, et mourut dans une de ses terres le 6 juillet 1810; écrivain lyrique, didactique et dramatique, il a excellé dans chacun de ces genres. Ses *œuvres complètes* ont été imprimées à St.-Pétersbourg, 1810 et 1815.

DESAIX (LOUIS-CHARLES-ANTOINE), né le 17 août 1768, mort le 14 juin 1800 glorieusement à la bataille de Marengo. Il avait fait partie de l'expédition d'Egypte. Il réunissait au courage la plus exacte probité, et cette dernière vertu lui avait mérité de la part des habitans du Caire le titre de *sultan juste*.

DESAUGIERS (MARC-ANTOINE), un de nos plus agréables chansonniers, né à Fréjus en 1772, mort à Paris, le 9 août 1827, s'est fait connaître par des couplets pleins de verve, de naturel et de gaîté. Directeur en 1815 du théâtre du vaudeville, il quitta cette direction en 1822, et la reprit en 1825. Ses vaudevilles sont encore vus avec plaisir. Ses *chansons et poésies* diverses ont été publiées en 1827, 3 vol. in-18.

DESAULT (PIERRE-JOSEPH), né en 1744, mort le 1 juin 1795, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris. La chirurgie lui doit un grand nombre d'instrumens propres à assurer les guérisons et à épargner les douleurs aux malades. On a de lui un *Traité des maladies chirurgicales* 2 vol. in-8. « La chirurgie, a dit M. Percy, était pour Desault une sorte d'instinct, comme l'art de la guerre en fut un pour le grand Condé. » On sait qu'il prodigua ses soins au Temple à Louis XVII, et qu'il mourut quelques jours après lui. Desault passe à juste titre pour le restaurateur de la chirurgie française; généreux, désintéressé, il avait le cœur excellent, et l'humanité était le mobile de toutes ses actions.

DESBILLONS (FRANÇOIS-JOSEPH TERRASSE), excellent poète latin, né le 26 janvier 1711, mort le 17 mars 1789. Il est surtout célèbre par son recueil de *Fables latines*, dont il a donné une traduction française avec le texte en regard. La meilleure édition est de Manheim, 1768, 2 vol. in-8 avec des figures et des notes.

DESCARTES (RENÉ), né à la Haye en Touraine le 1 avril 1596, mort à Stockolm le 11 février 1650, le plus grand philosophe de l'Europe, puisque lui est redevable de Newton même, et de la méthode avec laquelle on a combattu ses propres erreurs. C'est lui qui délivra la raison de l'espèce de chaos scolastique où elle était demeurée ensevelie depuis plusieurs siècles. Il s'égara dans l'esprit de système, et substitua de nouvelles erreurs aux chimères qu'il avait détruites; ce ne fut à la vérité qu'en s'écartant de ses excellens principes, et ses fautes mêmes ont contribué indirectement aux progrès de l'esprit humain. Ramus, Kepler, *Galilée* et Bacon doivent être regardés comme ses précurseurs; mais aucun d'eux n'avait fait la révolution qu'il a occasionée dans toutes les branches de la philosophie; aucun n'avait été doué de ce génie inventif qui est à la fois la source de ses grandes découvertes; aucun enfin n'avait imaginé comme lui d'appliquer l'algèbre à la géométrie, et la géométrie à la physique. Le cartésianisme est tombé quant à l'hypothèse des tourbillons, à celle des animaux, en qui Descartes ne reconnaissait que de pures machines, enfin quant aux lois du mouvement et au système inexplicable des idées innées; mais la méthode de ce philosophe et la gloire de son nom ne périront jamais. M. Bouilly a donné au Théâtre-Français une comédie en trois actes intitulée: *René Descartes*.

DESEINE (Louis-Pierre), sculpteur, né à Paris en 1750, y mourut le 13 octobre 1822. Il est surtout connu par son mausolée en marbre, dans l'église de Notre-Dame, du cardinal de Belloy; c'est son meilleur ouvrage. Il a fait aussi les statues de l'Hôpital et de Daguessau, placées au pied des degrés de la façade de la chambre des députés. La mort ne lui a pas permis d'achever le *Mausolée du duc d'Enghien* à Vincennes : il a été terminé par son neveu, M. Durand.

DE SÈZE (Romain), né à Bordeaux en 1750, quitta cette ville où il exerçait la profession d'avocat, pour venir chercher des succès plus brillans au barreau de Paris. Il doit sa célébrité au courage qu'il eut d'accepter le rôle honorable, mais dangereux, de défendre Louis XVI, de concert avec Tronchet et Malesherbes. Ce fut lui qui porta la parole à la barre de la Convention, le 26 décembre 1792; arrêté long-temps après la condamnation du roi, enfermé à la Force, il recouvra la liberté au 9 thermidor. La restauration ne laissa pas son dévouement sans récompense. Nommé d'abord premier président de la Cour de cassation, il était à sa mort, arrivée à Paris en 1828, comte, pair de France, chevalier de Malte, grand trésorier de l'ordre du Saint-Esprit, commandeur des ordres du roi et membre de l'académie française.

DESFAUCHERETS (Jean-Louis BROUSSE), auteur dramatique, né en 1742, mort le 18 février 1808. Il est surtout connu par sa jolie comédie en trois actes et en vers du *Mariage secret*.

DESFONTAINES (l'abbé Pierre GYOT), né à Rouen le 29 juin 1685, mort à Paris le 16 décembre 1745. Ecrivain périodique trop souvent prévenu, passionné et entraîné dans des jugemens précipités qui ont fait beaucoup de tort à sa réputation; cependant il avait fait de bonnes études, et du moins dans ses feuilles, l'antidote est quelquefois à côté du poison. Par une sorte d'instinct heureux, il fut un des plus courageux adversaires du néologisme, du faux bel esprit, du comique larmoyant, et de toutes les innovations absurdes que de son temps on essayait déjà de mettre en crédit. On connaît ses longs démêlés avec Voltaire. On a de cet abbé une traduction de Virgile, en quatre volumes, et des *Voyages de Gulliver* de Swift.

DESFONTAINES (René-Rouiche), né en 1751 à Tremblay, village de Bretagne, mort le 15 novembre 1833. L'étude de la médecine le conduisit à Paris, et, en l'obligeant de s'occuper accessoirement de botanique, lui révéla sa vocation. Cette science l'occupa bientôt tout entier, et le mit en rapport avec les principaux botanistes de ce temps, au bout de peu d'années, d'estimables travaux lui avaient ouvert l'académie des sciences, et valu la chaire de Tournefort. C'est depuis cette époque que nous avons vu M. Desfontaines s'élever aux premiers rangs, et se faire un nom qui ne passera point. Sa *flore atlantique* et son mémoire sur les tiges des Monocotylédonées sont des ouvrages du plus grand mérite.

DESFORGES (Pierre-Jean-Baptiste CHOUDARD), auteur dramatique et acteur, né à Paris le 15 septembre 1746, mort en cette ville le 15 août 1806. Il a fait une foule d'opéras comiques, mais il est principalement connu par ses comédies de *la Femme jalouse*, de *Tom Jones*, et du *Sourd* ou *l'auberge pleine*, facétie qui a eu un succès prodigieux. Ses Mémoires, qu'il a publiés sous le titre du *Poète*, sont très-dangereux pour la jeunesse, et ne lui font pas honneur.

DESFORGES-MAILLARE (Paul), né en 1699, mort le 10 décembre 1772. On ne le connaît plus guère aujourd'hui que par le stratagème qu'il employa pour donner du prix à ses vers, de les publier sous le nom de mademoiselle Malcrais de la Vigne, stratagème qui a fourni à Piron le sujet de *la Métromanie*. Voltaire et Destouches en furent les dupes, et rendirent hommage au poète hermaphrodite.

DESHOULIERES (Antoinette du LIGIER DE LA GARDE), née à Paris en 1638, morte le 17 février 1694,

Il y a du naturel et de la facilité dans plusieurs de ses idylles et dans quelques-unes de ses poésies ; mais elle eut le malheur de faire un sonnet satirique contre la *Phèdre* de Racine en faveur de celle de Pradon, ce qui ne fait pas honneur à son goût. Elle donna une tragédie de *Genseric* qui lui attira le conseil de retourner à *ses moutons*. Quoi qu'il en soit, il faut convenir avec Voltaire que de toutes les dames françaises qui ont cultivé la poésie, c'est elle qui a le plus réussi, et qu'elle est encore aujourd'hui presque la seule dont on ait retenu des vers. Sa fille Antoinette Therèse, née à Paris en 1662, fort inférieure à sa mère comme poète, par une fatale conformité avec elle, après avoir vécu comme elle dans les privations de la fortune et dans de longues douleurs, mourut au même âge et de la même maladie, le 6 août 1718.

DESMAHYS (Joseph-François-Edouard de CORSEMBLEU), né à Sully-sur-Loire le 3 février 1722, mort le 25 février 1761. Sa petite comédie de l'*Impertinent* offre des détails agréables, de l'esprit, mais trop peu de naturel. C'est aussi l'agrément et le vice de ses poésies fugitives. Il joignit au talent de faire de jolis vers celui d'écrire agréablement en prose; il a fourni deux ou trois articles pleins d'esprit à l'*Encyclopédie*. On sait par cœur les vers charmans que Voltaire lui adressa :

Vos jeunes mains cueillent des
 fleurs ; etc.

On a recueilli les œuvres de Desmahys en 2 vol. in-12.

DESMARETS (Jean), avocat-général au parlement de Paris, fut le seul magistrat qui eut le courage de rester dans cette ville pour tâcher d'y rétablir l'ordre lors de la sédition des maillotins en 1381, et n'en fut pas moins condamné à mort 20 mois après en 1382, d'après le ressentiment des ducs de Berry et de Bourgogne.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN (Jean), l'un des premiers membres de l'académie française, né à Paris en 1595, mort en cette ville le 28 octobre 1676. Le cardinal de Richelieu se déclara son protecteur, et l'engagea à travailler pour le théâtre. *Ses Visionnaires* et *Mirame* méritent d'être distingués parmi ses pièces. On connaît ses jolis vers sur une violette pour *la Guirlande de Julie*. Boileau s'est égayé sur son poëme de *Clovis*.

DESMARETS (Nicolas), élève et neveu de Colbert, rendit de grands services à Louis XIV et à l'état dans ses fonctions de contrôleur-général des finances. Il mourut en 1721, et fut le père du maréchal de Maillebois.

DÉSORMEAUX (Joseph-Louis RIPAULT), né le 3 novembre 1724, mort le 21 mars 1793. Il mérite d'être cité comme historien pour son *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, 5 vol. in-12, et son *Histoire de la maison de Bourbon*, 5 vol. in-4. Il fut historiographe de cette maison.

DESORMEAUX, professeur d'accouchemens, médecin en chef de l'hospice de la maternité, né à Paris, le 5 mai 1778, y est mort le 28 avril 1830. Fils, petit-fils, arrière petit-fils de médecins, il a exercé avec éclat cet art qui était pour lui un héritage de famille. Les articles qu'il a fournis au nouveau *dictionnaire de médecine* forment un corps de doctrine qui embrasse la science des Levret et des Baudelocque, et un titre qui place M. Désormeaux au rang de ces célèbres accoucheurs.

DESPAUTERE (Jean), fameux grammairien, né l'an 1460 dans le Brabant. On a de lui des *Rudimens*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des figures et des tropes*, et une *Grammaire latine*, dont on se servait autrefois en France, et qui a conservé son nom.

DESPORT (François), mort vers 1760, a été l'un des plus grands chirurgiens militaires dont s'honore la France. Il déploya les plus grands talens dans le traitement des plaies d'armes à feu, qui avait fait peu de progrès devant Ambroise Paré, et il inventa une nouvelle méthode pour les guérir.

DESPORTES (Philippe), né à Chartres en 1546, mort le 5 octobre 1606, oncle du célèbre Regnier. Il eut comme Bertaud le mérite de dégager la langue française du fatras

grec et latin sous lequel Ronsard avait pensé l'ensevelir. Ses poésies méritent encore quelque estime ; on y remarque des traits d'un tour énergique et original. Il fut comblé des bienfaits de Henri III et de Charles IX. D'abord ligueur, il contribua ensuite à faire rentrer la Normandie sous l'obéissance de Henri IV, et obtint l'amitié de ce monarque.

DESRUES (Antoine-François), marchand épicier, s'est rendu fameux par ses crimes, qu'il couvrait du manteau de la religion. Cet empoisonneur fut rompu vif et brûlé le 7 mai 1777. Sa vie a été écrite par d'Arnaud Baculard.

DESSALINES (Jacques), né à la Côte-d'Or en Afrique, prit une part active aux premiers troubles de St.-Domingue, passa dans le parti de Toussaint-l'Ouverture, et se soumit après la déportation de ce général. Bientôt il rejoignit les noirs révoltés, fit soulever la partie du nord de St.-Domingue, s'y soutint contre les attaques de Rochambeau, et s'empara enfin de l'autorité souveraine avec le titre d'empereur, et sous le nom de Jacques Ier. Las de sa férocité, plusieurs de ses généraux mirent un terme à sa tyrannie, en l'assassinant en 1806. Christophe fut son successeur.

DESSOLLES (Jean-Joseph-Paul Augustin marquis), né à Auch en 1767, d'une famille noble de Gascogne, entra de bonne heure au service, fit comme adjudant-général la première campagne d'Italie sous les ordres de Bonaparte, et fut nommé général de brigade. Il dut le grade de général de division aux avantages signalés qu'il remporta sur les Autrichiens dans la Valteline, et signala son zèle et ses talens dans les campagnes de l'an VIII et de l'an IX. Il ne se distingua pas moins, dans le commandement de l'armée de Hanovre et dans celui d'une division de l'armée du centre en Espagne, par sa valeur et son désintéressement. Il prit part à l'expédition de Russie, et entra dans Smolensko, mais quitta l'armée par raison de santé. En 1814 le gouvernement provisoire lui confia le commandement de la garde nationale de Paris, qu'il perdit pendant les cent jours pour le reprendre à la deuxième restauration, mais dont les exigences du parti réactionnaire le forcèrent de donner sa démission; le 28 décembre 1818, il remplaça comme président du conseil des ministres le duc de Richelieu, et eut aussi le porte-feuille des relations extérieures. Deux mois après il se retira avec deux de ses collègues, le maréchal Gouvion St-Cyr et le baron Louis, et sur les bancs de la pairie, se montra jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1828, l'un des soutiens les plus fermes et les plus éclairés des libertés publiques.

DESTOUCHES (Philippe NERICAULT), de l'académie française, poète comique, né à Tours en 1680, mort le 4 juillet 1754. Il n'a eu ni la vigueur de style, ni la raison profonde, ni le naturel de Molière, ni même la gaîté de Régnard ; mais il connaissait son art, avait étudié ses maîtres et porté sur les caractères un coup d'œil observateur. Il est souvent un peu froid, mais plein de sens, et le ton de ses ouvrages décèle l'éducation cultivée d'un homme du monde. Le régent l'employa comme diplomate en Angleterre. Ses œuvres ont eu beaucoup d'éditions dans tous les formats. Sans *le Glorieux* et *le Philosophe marié* (qui est son chef-d'œuvre) on pourrait regarder Destouches comme un des premiers par qui la comédie a dégénéré sur notre scène. Il l'a rendue froide sous prétexte de l'épurer, et il a été le précurseur de la Chaussée ; on a de lui pourtant quelques comédies d'intrigue dont la représentation est agréable. Il a publié un recueil d'épigrammes dénuées de sel, qui prouvent qu'il n'avait pas l'esprit du genre.

DESYVETEAUX (Nicolas-VAUQUELIN, seigneur), plus connu par sa vie épicurienne que par ses écrits. Il fut précepteur du duc de Vendôme, fils de Henri IV et de Gabrielle. C'est pour son élève qu'il composa son poëme de l'*Institution du prince*. Renvoyé de la cour, il fit d'un jardin qu'il avait dans Paris, une petite Arcadie, et, pendant trente-cinq ans, se vêtit et vécut en berger. Il mourut le 9 mars 1649, âgé de quatre-vingt-dix ans. On a de lui des stances,

des sonnets, etc. Mézerai, son compatriote, trouva en lui un protecteur et un ami.

DEVIENNE, compositeur français, mort le 5 septembre 1803, à Charenton. Il a mis en musique *Rose et Aurèle*, *les Comédiens ambulans*, *le Valet à deux maîtres* et *les Visitandines*, opéras-comiques; cette dernière composition est un chef-d'œuvre de chants faciles et gracieux, et vient d'être reprise sous le titre du *Pensionnat*.

DEVONSHIRE (la duchesse de), dame anglaise célèbre par sa beauté, les agrémens de son esprit et la noblesse de son caractère. Elle y joignait beaucoup d'instruction et du talent pour la poésie. Son poëme du *Passage du Saint Gothard* a été traduit en vers par notre célèbre Delille. Elle mourut en mai 1806.

DEXIPHANES, architecte grec, né dans l'île de Chypre, a signalé ses talens en Egypte, sous le règne de Cléopâtre.

DEXIPPE, historien grec du troisième siècle, et guerrier courageux, commanda un parti d'Athéniens qui repoussa les Goths de l'Achaïe.

DEZEDE ou DEZAIDES. On ignore sa famille et sa patrie. Il fut créateur en musique d'un style qui n'a point été imité. La plupart des sujets qu'il a traités sont des sujets champêtres, et personne n'a mieux réussi que lui dans ce genre; aussi l'appelait-on l'*Orphée des champs*. Il mourut en 1792. Ce fut Monvel qui composa les paroles de presque toutes ses pièces villageoises, entre autres *Blaise et Babet*, et jamais musicien ne rendit mieux les intentions du poète.

D'HELL ou D'HELE (Thomas), né en Angleterre vers l'an 1740, mort à Paris le 27 décembre 1780. Il est auteur du *Jugement de Midas*, de l'*Amant jaloux*, et des *Evénemens imprévus*, qui depuis long-temps sont en possession de la scène au théâtre de l'Opéra-Comique. Ses pièces sont fortement intriguées et ont de l'originalité; l'action en est vive et l'intérêt en est soutenu. Un vers lui coûtait plus qu'une scène, et ses morceaux chantés sont de différentes personnes.

D'HOZIER (Pierre), sieur de la Garde, gentilhomme provençal, fut le premier qui débrouilla l'histoire généalogique et en fit une science. Né à Marseille le 10 juillet 1592, il mourut à Paris le 1 décembre 1660. Boileau a fait des vers pour son portrait. Son fils se distingua par des connaissances étendues dans l'art héraldique, et composa plusieurs ouvrages par ordre de Louis XIV. Sa famille a suivi la même carrière avec honneur et succès.

DIADES, ingénieur grec, suivit Alexandre dans ses expéditions, et construisit avec Chéréas plusieurs machines de guerre. Il est cité par Vitruve.

DIAGORAS, Rhodien et célèbre athlète, remporta le prix du pugilat l'an 464 avant J.-C., en la soixante-dix-neuvième olympiade; sa victoire est le sujet de la septième olympiade de Pindare. Cicéron et Plutarque rapportent qu'il mourut de joie en voyant couronner ses deux fils aux jeux olympiques. Il y a un autre *Diagoras*, poète contemporain de Pindare, et un troisième philosophe, disciple de Démocrite et ami d'Alcibiade, et qui fut condamné à mort pour avoir tourné en ridicule les mystères sacrés d'Eleusis. Il prit la fuite et alla demeurer à Corinthe, où il termina ses jours.

DIANE de Poitiers, née le 3 septembre 1499, favorite de Henri II, roi de France. Le président de Thou et les écrivains calvinistes, lui attribuent tous les malheurs du règne de Henri II, la rupture de la trève avec l'Espagne, qui entraîna la perte de la bataille de Saint-Quentin, et causa des maux infinis à la France, et les persécutions que souffrirent les protestans. *Diane*, duchesse de Valentinois, mourut à Anet le 22 avril 1566.

DIANE de France, duchesse de Castro, puis de Montmorency, était fille légitimée de Henri II, et se signala dans les guerres civiles par sa fermeté et sa prudence. La maison de Bourbon lui dut sa conservation, et l'état son salut, par la réconciliation qu'elle ménagea entre Henri IV, roi de Navarre et Henri III, son beau-frère. Elle mourut âgée de plus de quatre-vingts ans, le 11 janvier 1619.

DIBUTADES, potier de Sicyone, auquel les Grecs attribuaient l'invention de l'art de modeler. On ne peut fixer l'époque à laquelle il vivait.

DICÉARQUE de Messine en Sicile, philosophe, orateur, historien et géographe; nous n'avons plus ses ouvrages, dont Cicéron, Pline, Suidas et Athénée font le plus bel éloge. Il y a eu un autre *Dicéarque-le-Lacédémonien*, disciple d'Aristarque le grammairien.

DICTYS de Crète, suivit Idoménée au siége de Troie, et composa l'histoire de cette guerre en 6 livres, qu'il fit mettre avec lui dans son tombeau. Un tremblement de terre la fit découvrir, et Néron en fit faire une version grecque. Elle était écrite en phénicien. Le texte grec n'est pas venu jusqu'à nous; nous n'avons que la version latine, qui a été traduite en français par M. Achaintre, en 1813.

DIDEROT (DENYS), né à Langres, d'un coutelier, en 1713, mort à Paris le 30 juillet 1784. Physique, géométrie, métaphysique, morale, belles-lettres, il embrassa tout. C'est lui qui conçut le projet du *Dictionnaire encyclopédique*; son ami Dalembert partagea l'honneur et les périls de ce travail immense, dans lequel ils furent secondés par plusieurs savans et divers artistes. Diderot se chargea seul de la description des arts et métiers. Trop souvent il eut recours à une métaphysique inintelligible qui l'a fait appeler le *Lycophron de la philosophie*. Il travailla pendant vingt ans à ce dictionnaire; on sait les persécutions qu'il essuya. Il a fait deux drames: *le Fils naturel* et *le Père de famille*; le dernier est plus théâtral. On connaît ses demêlés avec J.-J. Rousseau. Naigeon, ami et disciple de Diderot, a recueilli ses ouvrages en 15 vol. in-8, 1797. M. Brière, libraire, en a publié une édition en 22 vol. in-8, remarquable sous plus d'un rapport. On a dit avec justesse de Diderot qu'il avait écrit quelques belles pages, sans avoir pu faire un bon livre.

DIDIA CLARA, fille de Didius Julianus, empereur romain, qui ne régna que soixante-six jours, l'an 193 de Jésus-Christ. Elle rentra dans la vie privée, et fut mariée à Cornélius Repentinus, préfet de Rome.

DIDIER, dernier roi des Lombards, fut détrôné par Charlemagne, qui le fit enfermer dans l'abbaye de Corbie, en 774. C'est ainsi que fut éteint en Italie le royaume des Lombards, après avoir duré 206 ans.

DIDIUS JULIANUS SEVERUS, est le seul homme connu par l'histoire qui ait acheté un empire à un encan public. C'est ce qu'il fit après la mort de Pertinax, l'an 193; mais à la nouvelle de l'élection de Sévère, il fut mis à mort par ordre du sénat, après un règne de soixante-six jours.

DIDON ou ELISE, reine et fondatrice de Carthage, fille de Bélus, roi de Tyr. Elle épousa son oncle Sichée, qui fut massacré par son beau-frère Pygmalion. Didon s'enfuit avec les trésors de son malheureux époux, et, abordant près d'Utique, colonie tyrienne, non loin de la Sicile, elle y fonda Carthage, dont le nom, en langue phénicienne, signifie *la ville neuve*, 882 ans avant J.-C. Yarbas, roi des Gétules, voisin de ses nouveaux états, la rechercha en mariage; elle le refusa, ne voulant point violer la foi jurée à Sichée. Yarbas marcha alors contre Carthage, à la tête d'une armée. Didon demande un délai pour apaiser les mânes de son premier époux, l'obtient, et le délai expiré, elle monte sur un bûcher préparé par ses ordres, tire un poignard et se donne la mort. Elle n'a vécu que trois siècles après Enée. Didon a fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre, de tableaux et de gravures.

DIDOT. Ce nom est devenu classique en imprimerie. *Didot* (François), premier imprimeur de ce nom, était libraire et ami de l'abbé Prévost. *Didot* (François-Ambroise) son fils, né à Paris en janvier 1730, mort le 10 juillet 1804, imprimeur et fondeur de caractères, est surtout connu par *la collection des classiques*, imprimés par ordre de Louis XVI, pour l'éducation du dauphin. C'est lui qui, en 1780, fit les premiers essais, en France, d'impression sur

papier vélin. Ses éditions sont très-correctes. *Didot* jeune, frère du précédent, se distingua aussi comme imprimeur et fondeur de caractères Il est encore connu avantageusement par ses connaissances bibliographiques. Il est mort le 7 décembre 1795. L'un de ses fils, *Didot* (Henri), a inventé un moule à refouloir. Le talent typographique est resté héréditaire dans toute cette famille.

DIDYME, dit le Grammairien, vivait sous le règne d'Auguste; son ardeur infatigable pour l'étude le fit surnommer *Chalcentrès*, c'est-à-dire *entrailles d'airain*. Aucun ancien ou moderne n'a égalé sa prodigieuse fécondité. Sénèque dit qu'il avait composé quatre mille traités. Origène lui attribue six mille volumes; aucun n'est parvenu jusqu'à nous. C'était un critique plus sévère que judicieux. Il y a eu plusieurs autres auteurs du même nom.

DIEGULIS, souverain des Cannes, dans un canton de la Thrace, régnait vers la cent cinquante-septième olympiade. Il surpassa en cruautés Phalaris et Apollodore. S'étant emparé de la ville de Lysimachie, il fit couper la tête, les pieds et les mains de tous les enfans des malheureux habitans de cette ville, et fit suspendre leurs membres sanglans au cou de leurs pères et de leurs mères, sur lesquels il exerça mille autres atrocités aussi épouvantables. Il fut détrôné par les ministres de ses fureurs, qui craignirent de devenir eux-mêmes les victimes de ce tyran.

DIEU-LAFOY. Voyez MICHEL.

DIEU (S.-Jean de), fondateur de l'ordre de la Charité, né à Monte-Major-el-Novo, en Portugal, l'an 1495, d'une famille obscure et pauvre, après avoir porté les armes, résolut, pour expier les égaremens de sa jeunesse, de se dévouer au service des malheureux, exécuta sa résolution malgré tous les obstacles, loua en 1540 une maison pour y recevoir les malades indigens, et pourvut à leurs besoins avec autant d'activité que d'économie. Ce fut là le berceau de l'ordre de la charité, qui depuis s'est répandu dans le monde chrétien. Epuisé de travaux et d'austérités, Jean de Dieu, à genoux devant l'autel dressé dans sa chambre, expira le 8 mars 1550, et fut canonisé en 1690 par Alexandre VIII.

DIGEON (Alexandre-Elizabeth-Michel, vicomte), né à Paris en 1771, entra au service comme sous-lieutenant, fit les guerres de la révolution, s'éleva rapidement au grade de général de brigade, et justifia cet avancement par de brillans faits d'armes. Gouverneur civil et militaire en 1812, des provinces de Cordoue et de Jaen, il réussit, par la douceur et la sagesse de son administration, à calmer l'irritation des habitans. Devenu lieutenant-général, il se trouva en cette qualité à la bataille de Vittoria, où il fut blessé pour la cinquième fois, et sous les ordres du maréchal Suchet, commanda toute la cavalerie et la première division de l'infanterie. Inspecteur-general de cavalerie; après la première restauration, il montra beaucoup de dévouement pour la cause royale; et Louis XVIII, à son retour, le nomma commandant de la division de cavalerie légère de la garde royale; et plus tard, pair de France, avec le titre de vicomte. Il vota dans la chambre haute avec le côté droit, fut chargé par intérim du portefeuille de la guerre en 1823, le rendit bientôt après au titulaire. Il eut l'année suivante le commandement de l'armée d'occupation, rentra en France avec une partie de cette armée, et mourut en 1826, à sa terre de Ronqueux, près Paris.

DIGBY (Everard), gentilhomme anglais, tristement célèbre par la part qu'il prit à la conspiration des poudres contre Jacques I. Il fut pendu, puis écartelé, le 30 janvier 1606, en punition de son crime. Il n'avait que vingt-cinq ans. Son fils donna tant de marques de fidélité à son prince, qu'il fut rétabli dans ses biens. Charles I l'employa dans différentes occasions; il mourut à Londres le 11 juin 1665. Il a publié un *Système philosophique*, et il était fort savant, quoiqu'il ait ajouté foi aux rêveries des alchimistes.

DILLENIUS (JEAN JACQUES), médecin allemand, l'un des plus savans botanistes du dix-huitième siècle, né à Darmstadt en 1687. Il mourut à Oxford le 2 avril 1767. On a de lui plusieurs ouvrages de botanique fort estimés. Son *Historia muscorum* in-fol., est très-rare et fort chère.

DINA, fille de Jacob et de Lia. Sichem, fils d'Hémor, roi de Salem, en devint amoureux et l'enleva. Peu de temps après il vint la demander en mariage à Jacob, qui la lui accorda, mais à condition que lui et ses sujets se feraient circoncire. Cette proposition étant agréée, les frères de Dina entrèrent dans la ville, lorsque le peuple était dans le plus fort de la douleur, tuèrent tous les hommes, et firent le reste prisonnier.

DINARQUE, fils de Sostrate, né à Corinthe vers l'an 560 avant J.-C. Cet orateur fut disciple de Théophraste. Accusé d'avoir reçu des présens des ennemis de la république d'Athènes, où il était venu s'établir, il s'exila volontairement. Il nous reste trois de ses *harangues* dans la collection des orateurs anciens d'Etienne.

DINIZ DA CRUZ (ANTOINE), poëte lyrique portugais, né en 1730. On a de lui un recueil d'héroïdes, d'épîtres, de dythirambes, sonnets, idylles, et un poëme héroï-comique intitulé le *Goupillon*.

DINOCRATES, architecte grec, vivait en Macédoine à l'époque des conquêtes d'Alexandre en Asie. Ce conquérant l'emmena en Egypte, où il le chargea de tracer et de construire Alexandrie. Ce fut aussi Dinocrates qui rétablit le temple d'Ephèse, brûlé par Erostrate.

DINOMENES ou DINOMEDES, sculpteur grec, florissait 400 ans avant J.-C. Pline le cite et lui attribue plusieurs statues.

DINOSTRATE, géomètre grec, contemporain de Platon. Il ne nous reste aucun ouvrage de lui; mais on le croit l'inventeur de la *quadratrice*, qui a conservé son nom.

DIOCLES, surnommé Charystius, de Charyste, ville de l'Eubée, sa patrie; célèbre médecin de la famille des Asclépiades, que l'antiquité mettait, pour la réputation, immédiatement au-dessous d'Hippocrate. Il est souvent cité par Pline et Plutarque, et Oribase nous a conservé quelques fragmens de lui. Comme ses prédécesseurs, il ne tirait ses remèdes que des plantes.

DIOCLÈS, géomètre grec, que l'on croit avoir vécu au sixième siècle; il est connu par une solution ingénieuse du fameux problême de la duplication du cube.

DIOCLÉTIEN (CAÏUS-VALERIUS-AURÉLIUS-DIOCLETIANUS), empereur romain, né en Dalmatie, de parens obscurs, l'an 245 de J.-C. L'époque de son règne est une des plus brillantes de l'histoire. Simple soldat, il s'éleva par degrés au rang de général, et après le meurtre de Numérien, il fut élevé à l'empire l'an 284. Il choisit Maximien, son ami, simple soldat comme lui, pour collègue, et ils régnèrent ensemble avec la meilleure intelligence. Dioclétien fut un grand prince, ferme dans ses projets et actif dans l'exécution; il sut se faire obéir et respecter, employer le mérite et éloigner les hommes vicieux de sa personne. On lui a reproché la hauteur, le faste, l'arrogance, et beaucoup de dureté; mais ce qui a surtout terni son règne, c'est la persécution cruelle qu'il ordonna contre les chrétiens. Il abdiqua la couronne à Nicomédie, l'an 305 de J.-C., et se retira à Salone, où il vécut dans la retraite en cultivant ses jardins et ses vergers. Il disait à ses amis qu'il n'avait vécu que du jour de son abdication. Il mourut l'an 314 de J.-C., à l'âge de soixante-neuf ans.

DIODORE de Sicile, célèbre historien, écrivait sous Jules-César et sous Auguste. Il voyagea d'abord pendant plusieurs années en Europe et en Asie, et après trente ans de travaux et de recherches, il publia sa *Bibliothèque historique*, comprenant l'histoire de presque tous les peuples de la terre, Egyptiens, Syriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois. Elle était divisée en quarante livres dont il ne nous reste plus que quinze. Sa chronologie n'est pas toujours exacte; prolixe dans les détails

il glisse quelquefois sur les affaires importantes; mais son histoire présente des faits curieux, et des réflexions sensées et judicieuses, qui font regretter la perte des autres livres. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, en grec et en latin, 2 volumes in-folio. Terrasson en a donné une traduction en 7 volumes in-12, très-inexacte.

DIOGÈNE, surnommé le Cynique, né à Sinope, ville de l'Asie-Mineure, était fils d'un changeur. Convaincu d'avoir altéré la monnaie, de complicité avec son père, il prit la fuite et vint à Athènes, où il fut disciple d'Antisthènes, chef des cyniques, espèce de philosophes qui prêchaient le mépris des richesses et des usages reçus. Il ne fut donc pas le fondateur de cette secte, mais il en outrepassa la doctrine. Un tonneau lui servait de demeure; il n'en était pas moins le plus orgueilleux des hommes. Platon l'appelait Socrate en démence. Il mourut l'an 323 avant J.-C., la même année qu'Alexandre-le-Grand, à l'âge de 90 ans. On plaça sur son tombeau, à Corinthe, un chien en marbre de Paros.

DIOGÈNE, surnommé Laërce, parce qu'il était de Laerte en Cilicie, vivait sous les empereurs Septime Sévère et Caracalla. Il était de la secte d'Epicure; il nous reste de lui un ouvrage en dix livres, contenant la vie, les dogmes, et les dits mémorables des anciens philosophes. Il est sans méthode, et rapporte souvent les traditions les plus contradictoires. Nous en avons une traduction en français, 3 volumes in-12.

DIOGÈNE d'Apollonie, ville de l'île de Crète, fut disciple d'Anaximènes. Il était de la secte ionique, et vint s'établir à Athènes.

DIOGÈNE, célèbre stoïcien, né à Séleucie, étant venu s'établir aussi à Athènes, fut l'un des disciples de Chrysippe, et devint plus tard l'un des chefs de son école. Il fut envoyé en ambassade auprès des Romains; il ouvrit à Rome une école de dialectique, et inspira aux Romains le goût de la philosophie. Il mourut à quatre-vingt-huit ans.

DIOGÉNIEN, grammairien d'Héraclée, ville du Pont, vivait sous le règne de l'empereur Adrien. Il nous reste de lui un recueil de proverbes grecs.

DIOGNETE, philosophe, fut le maître de l'empereur Marc-Aurèle.

DION de Syracuse, gendre de Denys l'Ancien, fut l'ami de Platon, et chassa Denys le Jeune de Syracuse. Il fut assassiné par Callippe, qu'il avait comblé de bienfaits, et qui voulait lui ravir l'autorité, l'an 354 avant J.-C.

DION CASSIUS de Nicée, suivit la carrière du barreau à Rome, et parvint au consulat. Il a écrit une *Histoire romaine* en quatre-vingts livres. Les trente-quatre premiers et les vingt derniers sont perdus. Il avait pris Thucydide pour modèle, mais il lui est bien inférieur. Son style est clair, ses maximes solides, sensées, judicieuses; mais il est crédule, superstitieux, partial, et trop souvent porté à la flatterie et à la satire. Il mourut dans sa patrie vers le milieu du troisième siècle. Son histoire traduite en français par M. Noël, n'a point encore été publiée.

DION, surnommé Chrysostôme ou Bouche-d'or, à cause de son éloquence. Il était de Pruse en Bithynie, et florissait à Rome sous Domitien. Un de ses amis ayant été condamné à mort par ce tyran, il s'exila volontairement dans le pays des Gètes, pour éviter le même sort. Il revint à Rome sous l'empereur Trajan, qui avait pour lui une grande considération. Il nous reste de lui quatre-vingts discours, d'un style simple et élégant. Le texte grec parut pour la première fois en 1551.

DIONIS (PIERRE), né à Paris, fut l'un des plus grands chirurgiens du dix-huitième siècle; Louis XIV le protégea. Son *Traité sur les opérations chirurgicales* fut le premier bon ouvrage composé sur cette matière depuis la renaissance des lettres; il a été pendant un siècle le guide des professeurs et des élèves. Dionis mourut à Paris le 11 décembre 1718. Il a publié plusieurs autres ouvrages fort estimés.

DIOPHANTE d'Alexandrie, est

l'auteur du plus ancien traité qui nous soit parvenu sur l'algèbre; il passe pour l'inventeur de cette science. Le temps où il a vécu est fort incertain; son ouvrage n'a été connu en Europe qu'au quinzième siècle.

DIOSCORIDE, célèbre graveur en pierres fines, florissait sous Auguste. Il grava son portrait sur un cachet dont l'empereur se servait pour sceller ses édits. C'était un chef-d'œuvre pour la pureté du dessin et la finesse du travail.

DIOSCORIDE, médecin né en Cilicie, vers le commencement de l'ère chrétienne, a laissé un ouvrage grec très-célèbre sur *la matière médicale générale*.

DIOTOGENE est du nombre des philosophes pythagoriens dont Stobée a mis les ouvrages à contribution. Il s'est servi de la langue dorique. On ne connaît pas les circonstances de sa vie.

DIPENE, sculpteur grec, frère de Syellis, avec lequel il fit tous ses ouvrages, était né dans l'île de Crète, et florissait 540 ans avant J.-C. On les regarde comme les premiers qui aient employé le marbre pour la sculpture, et comme les fondateurs de la célèbre école de Sycione. Ils firent un grand nombre de statues qui subsistaient encore au temps de Pausanias.

DIPHYLE, poète comique grec, un peu plus jeune que Ménandre, fut son contemporain. Il était de Sinope, et florissait dans la cent dix-huitième olympiade. Il avait composé cent comédies. Il a été imité par Térence et Plaute. Un autre *Diphyle*, cité par Cicéron, avait composé quelques tragédies.

DIVITIAC, chef des Eduens et membre du collége des Druides, ami de Cicéron et de César, resta toujours fidèle aux Romains, guida les légions de César dans l'expédition contre Arioviste, et rendit à ce général d'importans services dans la guerre contre les Belges.

DJAMY, poète très-célèbre, le Pétrarque des Persans, naquit à Djam en Khoraçan, le 7 novembre 1414 de J.-C. Il fut comblé de faveurs par le sultan Abou-Saïd. Il mourut l'an 1492 de J.-C. La Perse a produit peu d'écrivains aussi féconds que Djamy; il a composé près de quarante ouvrages différens.

DOBROWSKY (L'abbé JOSEPH), né le 17 août 1755, à Jermet, près de Raab, en Hongrie, élevé en Bohême, venait de se faire jésuite à Brunon lorsque l'ordre fut supprimé. Il se rendit alors à Prague, s'y livra à l'étude des langues orientales et surtout à celle de la langue et de la littérature de son pays, dont il n'a pas cessé de s'occuper jusqu'à sa mort arrivée à Brunon le 6 janvier 1829, à l'âge de 76 ans, laissant la réputation de l'homme de l'Europe le plus versé dans la connaissance de l'histoire des antiquités et des langues slavonnaises. La grammaire de cette langue est devenue classique, en particulier pour les Polonais et les Russes, qui se sont enrichis par des traductions de la plupart de ses savantes recherches.

DODSLEY (ROBERT), littérateur et libraire anglais né en 1703, mort le 25 septembre 1764. Il acquit dans sa profession non-seulement de la considération, mais de l'aisance. Il se montra digne de sa fortune, et rendit à la littérature le bien qu'il en avait reçu. Il encourageait le talent timide par ses conseils et par des secours pécuniaires, et s'attachait à n'imprimer que des ouvrages bons ou utiles. Il a composé et publié diverses pièces de poésie et de théâtre; sa meilleure comédie paraît être *le Roi et le Meunier de Mansfield* (1736), qui a fourni à Collé le plan de *la Partie de chasse de Henri IV*.

DOLABELLA (PUBLIUS-CORNELIUS), fut le troisième mari de la fille de Cicéron. Inquiet et ambitieux, il était tout dévoué à César, et chercha à détacher son beau-père du parti de Pompée; il lui donna bien des chagrins, et divorça d'avec Tullie, à cause du désordre de sa fortune. Il se vendit à Antoine, et finit plus tard par se tuer pour ne pas tomber vif entre les mains de Cassius, qui avait détruit sa flotte devant Laodicée, l'an de Rome 710.

DOLGOROUKI (LE PRINCE JEAN MICHAELOVITCH), né en 1764 à Moscou, fit avec distinction plusieurs campa-

gnes contre les Turcs et les Suédois, remplit ensuite de hauts emplois administratifs, se retira en 1812, et mourut en 1824. Ce prince s'est placé comme poète au premier rang des littérateurs modernes de son pays, et a excellé surtout dans l'épître et dans la satyre. La meilleure édition de ses œuvres parut à Moscou en 1819.

DOLOMIEU, savant naturaliste, géologiste et minéralogiste, né le 24 juin 1750, mort le 26 novembre 1801. Il fit partie de l'expédition d'Égypte, et publia un grand nombre d'ouvrages sur les volcans et les matières volcaniques; on fait un grand cas de son voyage aux îles de Lipari.

DOMAT ou DAUMAT (Jean), savant jurisconsulte, né à Clermont en Auvergne, le 30 novembre 1625; mort à Paris le 14 mars 1695. Il fut l'arbitre de sa province par son savoir, son intégrité et sa droiture. On a de lui un excellent ouvrage : *Lois civiles dans leur ordre naturel*. Boileau appelle Domat le restaurateur de la raison dans la jurisprudence, et Daguesseau n'en parle jamais qu'avec le sentiment de la plus profonde estime.

DOMBEY (Joseph), né à Mâcon en 1742, mort en 1793. Par son courage, son zèle et ses nombreuses découvertes, il doit être placé parmi les plus grands botanistes voyageurs du dix-huitième siècle.

DOMERGUE (François-Urbain), né en 1747, mort le 29 mai 1810, membre de l'institut, est surtout connu par sa *grammaire simplifiée*, et encore plus par les épigrammes de Lebrun. Toute sa vie il s'occupa de *grammaire*, et voulut y introduire des innovations qui ne lui réussirent pas.

DOMINICA (Annia), impératrice, femme de l'empereur Valens, était fille de ce Pétrone qui, par ses exactions et ses cruautés, attira sur son gendre et sur lui la haine publique, et occasiona, en 365, la révolte dangereuse de Procope. Elle sauva Constantinople en 378 de la fureur des Goths, par son courage et son activité.

DOMINIQUIN (Domenico ZAMPIERI, dit le), peintre célèbre, naquit d'un cordonnier à Bologne en 1581, et mourut à Naples en 1641. Elève des Carraches, il excellait dans l'art d'exprimer les différentes passions. Ses attitudes sont bien choisies, ses airs de tête d'une simplicité et d'une vérité admirables. Il eut beaucoup d'envieux, qui remplirent sa vie de chagrins, et qui même l'abrégèrent par le poison. Son caractère était bon, simple et modeste.

DOMITIA-LONGINA, fille du célèbre Corbulon, avait épousé Lucius Ælius Lamia. Domitien, n'étant alors que césar, l'enleva à son mari. Lorsqu'il fut parvenu à l'empire il lui donna le titre d'auguste. Il la répudia à cause du dérèglement de ses mœurs et la reprit ensuite; mais, l'ayant portée sur une liste de proscription, elle prévint l'empereur, et forma la conspiration qui causa sa mort.

DOMITIEN (Titus-Flavius-Sabinus), empereur romain, fils de l'empereur Vespasien, né à Rome l'an 51 de l'ère chrétienne. Il était frère de Titus, qu'il est accusé d'avoir empoisonné, et il égala en folies et en cruautés Néron, Caligula, Commode et Héliogabale. Les commencemens de son règne, comme ceux de Néron, promettaient des jours heureux, mais bientôt il s'abandonna à son mauvais naturel, commit les cruautés les plus inouïes, et se livra aux plus infâmes débauches. Il versa le sang des chrétiens, et voulut en abolir le nom. Un de ses plaisirs était d'enfiler des mouches avec un poinçon, et il avait l'orgueil de se faire donner les noms de Dieu et de Seigneur dans les requêtes qu'on lui présentait. Troublé cependant par ses remords et les prédictions des astrologues, il était dans des transes continuelles, et s'environnait de précautions pour n'être pas assassiné; il le fut pourtant par Etienne, affranchi de sa femme, qui ourdit un complot contre lui, en apprenant qu'il voulait la faire périr. Sa mort arriva le 18 septembre de l'an 96; il fut le dernier des empereurs appelés les douze Césars.

DOMITILLE (Flavia Domitilla), femme de l'empereur Vespasien, dont elle eut deux fils : Titus et Domitien, et une fille qui porta son nom. Elle mourut, ainsi que sa fille, avant que

Vespasien fût parvenu à l'empire ; néanmoins on lui décerna le titre d'auguste.

DOMITIUS ÆNOBARBUS (Cneius), Romain de la maison Domitia ; il en eut l'âpreté et la fierté. Il fut consul l'an de Rome 630, et il eut des succès brillans dans la Gaule transalpine, où il fit la guerre. Proconsul, il vainquit les Allobroges et les Arverniens, guidés par Bituitus, leur roi. Il avait dans son armée des éléphans de guerre qui contribuèrent beaucoup à la victoire. Il fut censeur en 637, et il exerça cette magistrature avec une grande sévérité ; on ignore l'époque de sa mort.

DOMITIUS ÆNOBARBUS (Cneius), fils de Lucius Domitius, consulaire arrogant et farouche, épousa Agrippine seconde, qui lui donna Néron. Suétone le peint comme un homme cruel. Il fut préteur et consul, et mourut sous le règne de Caligula. Comme on le félicitait sur la naissance de Néron, il répondit que d'Agrippine et de lui il ne pouvait naître que quelque chose de détestable et de funeste. C'était se connaître et apprécier sa femme.

DONAT, évêque de Cases-Noires en Numidie, est regardé comme le chef du schisme des donatistes, qui commença l'an 305, troubla l'Eglise pendant plus d'un siècle, épuisa la patience de trois empereurs, et remplit l'Afrique de calamité et d'horreurs.

DONAT (Ælius), grammairien célèbre, né vers l'an 333, fut précepteur de saint Jérôme, qui parle avec éloge de ses talens. Il a composé des ouvrages estimés, entre autres ses *Commentaires sur Virgile et Térence*, et un *Traité des huit parties du discours* pour la langue latine. On disait alors de ce livre *un Donat*, comme on a dit depuis *un Tricot*, *un Lhomond*.

DONATELLO (Donato, plus connu sous le nom de Donatello), né à Florence en 1383 de parens pauvres, acquit bientôt, comme statuaire, une réputation qui ne resta pas renfermée dans sa patrie, et est encore aujourd'hui regardé comme l'un des sculpteurs qui ont le mieux entendu le genre des bas-reliefs. Sa statue en bronze de St-Marc est devenue célèbre par un mot de Michel-Ange : un jour que ce grand artiste la considérait, il s'écria : *Marco, perche non mi parli*. Ses talens furent employés à Florence par Cosme de Médicis, et sa vieillesse soutenue par les bienfaits de Pierre, fils de ce prince. Il mourut en 1466, âgé de 83 ans.

DORAT (Claude-Joseph), né à Paris le 31 décembre 1734, mort dans la même ville le 29 avril 1780. Esprit léger et agréable qui semblait s'être assigné à lui-même la place qui lui convenait, en prenant dans ses petits ouvrages le ton cavalier d'un petit maître en littérature. Il a fort peu réussi dans la tragédie et même dans la comédie ; *la Feinte par amour*, *le Célibataire*, *le Malheureux imaginaire* et *les Prôneurs*, n'offrent aucune scène qui suppose le génie de l'art, aucune profondeur de vues, aucun caractère bien observé ; ce sont des paillettes d'esprit, et voilà tout. Il aurait dû s'en tenir aux bagatelles qu'il a données sous le nom de *Fantaisies*, et surtout les rendre moins volumineuses. Son poëme sur *la déclamation*, dont il avait publié le premier essai en un seul chant, contenait des vers heureux, et aurait pu tenir un rang parmi nos poëmes didactiques, si l'auteur, au lieu de l'étendre et de l'affaiblir, se fût borné à le corriger. Avec tous ses défauts, Dorat a fondé une espèce d'école, et conserve encore quelques imitateurs. M. de Rougemont l'a mis en scène au Vaudeville avec succès. Son recueil a été réduit en 1786 à trois volumes, petit in-12 ; dans cet état, il laisse l'idée d'un poète fort agréable.

DORIA, une des quatre plus puissantes et plus anciennes familles de Gênes. Elle a fourni des amiraux aux Génois, et *Doria* (André), le restaurateur de leur liberté, né en 1458. Voyez, sur cette nombreuse famille, l'excellente histoire de Venise de Monsieur Daru.

DOTTEVILLE (Jean-Henri), enfant naturel, né à Palaiseau le 22 décembre 1716, mort le 25 octobre 1807. On a de cet oratorien des traductions de Salluste et de Tacite, fort estimées.

DOUGLAS (Gawin), évêque et

poète écossais, né en 1474, mort en 1521. Il est un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner la langue et la poésie écossaises. Ses vers sont d'une rare élégance. Il a traduit en vers *l'Enéide*, et c'est son ouvrage le plus considérable.

DOUSA, ou VANDERDOES (JEAN), philologue, historien et poète hollandais, né en 1515, mort en 1604; après avoir eu le malheur de survivre à deux de ses fils, défendit avec courage la ville de Leyde contre les Espagnols, eut la gloire de leur faire lever le siége, se distingua dans les lettres, dans les emplois civils et militaires, et contribua par ses services à l'affranchissement de sa patrie.

DOW (GÉRARD), peintre de l'école hollandaise, fils d'un vitrier, né à Leyde en 1613. Il est surtout célèbre par son tableau de *la Femme hydropique*, où tout est grand, tout est noble; c'est vraiment Raphaël et Le Poussin. Il était très-soigneux dans ses ouvrages, qui ont eu et ont encore beaucoup de vogue. On ignore l'année de sa mort.

DOYEN (GABRIEL-FRANÇOIS), né à Paris en 1726, fut, après son retour de Rome, agréé à l'académie de peinture, en 1758. Son chef-d'œuvre est *la peste des Ardens*, qui orne aujourd'hui l'église paroissiale de St.-Roch. A l'époque de la révolution il passa en Russie, y fut accueilli avec distinction par la czarine, traité par son fils avec la même faveur, et y mourut le 5 juin 1806, après un séjour de 16 ans.

DRACON, célèbre législateur d'Athènes, dont il fut archonte l'an 624 avant J.-C. Ses lois étaient d'une sévérité cruelle; il était vieux lorsqu'il les fit. L'assassin, le voleur et le citoyen convaincu d'oisiveté, étaient également punis de mort. Solon les abrogea toutes, à l'exception de celles qui regardaient les meurtres.

DRACON, grammairien grec, né à Stratonicée; il vivait avant Marc-Aurèle; il nous reste de lui un traité des mètres poétiques.

DRAGON (HONORÉ), jurisconsulte, né à Nice au seizième siècle, fut l'élève et l'ami d'Alciat. Il a traduit en vers les *Institutes de Justinien*.

DRAKE (FRANÇOIS), célèbre navigateur anglais, né en 1545, mort le 9 janvier 1597. On a une traduction française de son voyage curieux fait autour du monde.

DRENGOT, premier des aventuriers normands qui, par leurs conquêtes, fondèrent le royaume de Naples. Il fut tué dans un combat à Cannes le 1 octobre 1019.

DREPANIUS (LATINUS-PACATUS), poète et orateur du quatrième siècle, dont parle Ausone, qui lui dédia plusieurs de ses ouvrages. Il était né à Bordeaux. Aucun de ses nombreux ouvrages en vers ne nous est parvenu; on doit bien les regretter, puisque Ausone prétend qu'il égalait Catulle, et qu'il surpassait tous les poètes latins, excepté le seul Virgile.

DREUX (ROBERT DE FRANCE, comte de), cinquième fils de Louis VI dit le Gros, roi de France, eut le comté de Dreux pour apanage; de là son nom. En 1147 il se croisa et fut le premier des seigneurs français qui se rendirent à Jérusalem. Il mourut en 1188.

DREUX (PHILIPPE DE), évêque de Beauvais et pair de France, fut, malgré son caractère épiscopal, l'un des plus valeureux guerriers de son siècle. Il était fils de Robert de France, comte de Dreux. Il combattit auprès de Philippe-Auguste, son cousin-germain, à la bataille de Bouvines en 1214, et mourut à Beauvais le 4 novembre 1217. D'autres comtes de *Dreux* sont cités dans l'histoire de France d'une manière favorable.

DREVET. Nom de deux graveurs père et fils morts l'un et l'autre à Paris en 1739. Ils se firent un nom par des portraits qui sont des chefs-d'œuvre de l'art. Le fils, plus célèbre que le père, a gravé aussi plusieurs sujets d'histoire également estimés. Un troisième *Drevet* de la même famille s'est distingué dans la peinture et la gravure; il mourut en 1782.

DROZ (PIERRE JACQUET), habile mécanicien, né le 28 juillet 1721, à la Chaux-de-Fond, comté de Neufchâtel, mort à Bienne le 28 novembre 1790, exécuta, entr'autres ouvrages, le plus extraordinaire de tous,

l'automate écrivain, dans lequel les mouvements des articulations des mains et des doigts étaient sensibles à l'œil et réguliers pour former des caractères agréables. Son dernier ouvrage fut une pendule astronomique. — Henri-Louis Jacquet *Droz*, son fils, né à la Chaux-de-Fond le 13 octobre 1752, mort à Naples le 18 novembre 1791, soutint la réputation de son père, fit un automate dessinateur, une jeune fille qui jouait du clavecin, deux mains artificielles, au moyen desquelles M. de la Régnière le fils, privé de l'usage des siennes, pouvait suffire à presque tous ses besoins. Les automates du père et du fils ont été transportés en Amérique.

DROUAIS (JEAN-GERMAIN), l'un des peintres les plus distingués de l'école française, né à Paris en 1763, mort à Rome le 13 février 1788. Il a peint *Marius à Minturnes*, *Philoctète*, et sur-tout le chef-d'œuvre de la *Cananéenne aux pieds du Christ.*

DRUSILLE (JULIA - DRUSILLA), l'une des filles de Germanicus et d'Agrippine, née à Trèves l'an 15 de l'ère chrétienne. Caligula, son frère, la déshonora et la maria à dix-sept ans à Lucius-Cassius-Longinus, homme consulaire, la lui enleva ensuite, et vécut avec elle jusqu'à sa mort (l'an 38), dans un commerce incestueux. Ce monstre, en la perdant, se livra à tous les excès de la douleur la plus extravagante, et en fit une divinité.

DRUSILLE, fille d'Agrippa-le-Grand, roi de Judée. Elle fut fiancée à Philadelphe, fils d'Antiochus IV, roi de Comagène, épousa Azize, roi d'Emèse, et l'abandonna pour épouser Antonius-Félix, affranchi de l'empereur Claude et frère de Pallas l'affranchi de Néron.

DRUSUS. Il y en a plusieurs dans l'histoire romaine : 1. *Marcus Livius*, père et fils ; l'un tribun du peuple, eut pour collègue, vers l'an 630 de Rome, le fameux Caïus Gracchus ; l'autre fut tribun du peuple vers l'an 660, et se fit le patron de l'ordre des chevaliers. Il fut assassiné l'an 90 avant J.-C. 2. *Drusus* (Néro-Claudius-Germanicus), second fils de Tibère-Claude-Néron et de Livie ; il fut père de Germanicus. Il mourut à trente ans, après une carrière glorieuse et toute militaire. 3. *Drusus*, fils de l'empereur Tibère ; il se distingua par son courage dans la Pannonie, dans l'Illyrie et en Germanie. Il fut empoisonné par Séjan, à qui il avait donné un soufflet ; il mourut l'an 20 de J.-C., sans être regretté ; il s'était rendu odieux par ses débauches et ses emportemens. 4. *Drusus*, second fils de Germanicus et d'Agrippine, n'eut rien de leurs vertus. Séjan trouva moyen de le perdre auprès de Tibère, qui le fit enfermer dans son palais, et l'y laissa mourir de faim, l'an 33 de J.-C.

DRYDEN (JEAN), célèbre poète dramatique anglais, né en 1631, mort le 1 mai 1707. Il travaillait avec beaucoup de facilité ; aussi trouve-t-on dans ses ouvrages des inégalités choquantes. Ses tragédies offrent de grandes beautés ; mais il règne dans ses comédies une licence que notre théâtre ne supporterait pas. Son poëme d'*Absalon et Architopel* est l'un de ses meilleurs ouvrages. On a encore de lui une traduction de *Virgile* en vers anglais, qui lui a fait beaucoup d'honneur. Il mourut pauvre.

DUBOCCAGE (madame). Voyez BOCCAGE (du).

DUBOIS (GUILLAUME), cardinal, premier ministre du duc d'Orléans, régent du royaume. C'était le fils d'un apothicaire de Brive-la-Gaillarde en Limousin ; il y naquit le 6 septembre 1556. Il s'éleva par l'esprit d'intrigue, et ses mœurs étaient infâmes. Louis XIV l'employa dans diverses négociations, dont il se tira adroitement. Il devint le conseil intime du régent et l'arbitre suprême de sa maison. La négociation de la triple alliance de 1717 entre la France, l'Angleterre et la Hollande, le place au nombre des plus habiles diplomates. Il mourut le 10 août 1723, plus méprisé encore que haï. On a écrit sur lui des monceaux de volumes, et fait contre sa personne des milliers de couplets et d'épigrammes.

DUBOS (l'abbé JEAN-BAPTISTE), de l'académie française, né à Beauvais

en 1670, mort à Paris le 23 mars 1742. On doit le joindre à ces excellens esprits qui ont donné sur les arts des leçons pleines de goût. Ses *Réflexions sur la poésie et la peinture* seront méditées utilement par tous les jeunes gens curieux de s'instruire. Ce fut l'abbé Dubos qui, dans ce livre, indiqua le premier comme un choix heureux pour l'épopée le sujet de la *Henriade*. A ses connaissances littéraires il en joignait de très-profondes sur l'histoire : il a donné celle de la *Ligue de Cambrai*, qui est très-estimée, et qui renferme une des époques les plus intéressantes de l'histoire moderne. Le système établi dans son *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, a été victorieusement réfuté par Montesquieu.

DUBUISSON (Paul-Ulric), né en 1753, mort sur l'échafaud le 24 mars 1794. Il a fait des tragédies, des comédies et des opéras. Son *Vieux garçon*, comédie en cinq actes, n'est pas sans mérite.

DUCAS (Michel), historien grec, fut témoin de la chute de l'empire de Constantin, et a écrit l'histoire de sa décadence. Il descendait de l'illustre famille des Ducas, qui avait donné plusieurs empereurs à Constantinople. Son histoire est fort estimée.

DUCASSE (Jean-Baptiste), célèbre marin français, né dans le Béarn, passa de la marine marchande dans la marine royale, y devint bientôt capitaine de vaisseau. Nommé gouverneur de Saint-Domingue, défendit avec succès cette colonie contre les Espagnols, se distingua sur mer dans plusieurs combats ; fut élevé au grade de lieutenant-général des armées navales, et mourut à Bourbon-l'Archambault en juillet 1715.

DUCHAT (Jacob le), habile philologue, né à Metz le 23 février 1658, mort le 23 juillet 1735. Il est éditeur d'un grand nombre d'ouvrages avec des remarques grammaticales et historiques, entre autres des *Œuvres de Rabelais* et de *la Satire Ménippée*. Il y eut un autre *Duchat*, poète latin et français, né à Troyes au 16e siècle.

DUCHATEL, grand aumônier de France au seizième siècle. Il fut le protecteur des gens de lettres. Ce fut à sa sollicitation que François I attira à Paris des savans de tous les pays, qu'il établit des chaires dans toutes les facultés, qu'il les remplit d'habiles professeurs, qu'il attacha des gens de lettres distingués à la bibliothèque royale, avec de bons honoraires. François I prenait un singulier plaisir à l'entretenir et à l'entendre converser sur toutes sortes de sujets. « C'est, disait-il, le seul homme de lettres que je n'aie pas épuisé en discours. » Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 2 février 1552. Les L'Hôpital, les Sainte-Marthe, les de Thou et autres, s'empressèrent de jeter des fleurs sur sa tombe.

DUCHÉ DE VANCY (Joseph-François), de l'académie des inscriptions, né à Paris le 29 octobre 1668, où il mourut le 14 décembre 1704. Le désir de plaire à madame de Maintenon lui fit choisir tous les sujets de ses tragédies dans l'Ecriture sainte. On connaît peu *Jonathas et Débora*, mais *Absalon* a des beautés du premier ordre, et qui prouvent que Duché eût pu devenir un des meilleurs élèves de Racine. Son opéra d'*Iphigénie en Tauride* n'est pas très-inférieur à ceux de Quinault, et sa réputation s'est conservée jusqu'à nos jours. Il avait autant de douceur dans le caractère que d'agrément dans l'esprit ; il plaisait encore par le talent de la déclamation, qu'il possédait dans un degré peu commun.

DUCHESNE (André), l'un des plus savans historiens que la France ait produits, et qui, par ses immenses travaux, a mérité le titre glorieux de père de l'histoire de France. Né à l'Ile-Bouchard en Touraine, au mois de mai 1584, il mourut le 30 mai 1640. Son fils cultiva le genre de l'histoire avec autant de zèle, mais moins de succès et de réputation que son père. Il obtint aussi le titre d'historiographe de France, et mourut en 1693.

DUCIS (Jean-François), auteur dramatique, membre de l'institut, etc. Né à Versailles le 25 août 1733,

mort dans cette ville dans les premiers jours de 1817. On trouve dans la plupart de ses tragédies des morceaux qui respirent un grand caractère et un génie vraiment tragique. Elles sont presque toutes imitées de Shakspeare; ce n'est pas qu'il l'imite en esclave; s'il ne l'égale pas toujours, il le corrige du moins, quelquefois même il l'embellit, et si les fréquens emprunts qu'il lui fait ne permettent pas de supposer une grande richesse d'invention, il a dans quelques détails des traits de maître qui n'appartiennent qu'à lui. Sa manière s'est ressentie des défauts de son modèle. L'ordonnance de ses tragédies est en général vicieuse et incohérente; souvent il tombe dans la déclamation, dans l'enflure et dans des fautes de convenance; il associe enfin à un génie fortement tragique des inégalités qui le tiendront toujours à une grande distance des maîtres de l'art. Ses œuvres ont été publiées en 3 vol. in-8 et in-18 par Nepveu. On y trouve une foule de poésies légères qui sont charmantes. C'est de Ducis qu'on a dit avec raison qu'on trouvait en lui *l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère*. Louis XVIII, dont il avait été secrétaire des commandemens, l'accueillit avec bonté en 1814, et lui répéta de ses vers. Au sortir de cette audience Ducis s'écria : « Je suis plus heureux que Racine et Boileau; ils récitaient leurs vers à Louis XIV, et le roi me récite les miens. » Lors de l'occupation étrangère, les Anglais envoyèrent une sauvegarde à la maison de Ducis à Versailles.

DUCLOS (Charles-Pineau), de l'académie française, né à Dinant en Bretagne, en 1705, d'un chapelier, mort à Paris le 26 mars 1772 avec le titre d'historiographe de France; secrétaire perpétuel de l'académie française et membre de celle des inscriptions. Ses ouvrages sont des romans, parmi lesquels on remarque les *Confessions du comte de ****, des *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et Louis XV*, un *Voyage en Italie*, une *Histoire de Louis XI*, des *Remarques sur la grammaire de Port-Royal*, et surtout : *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, in-12, livre plein de maximes vraies, de définitions exactes, de discussions ingénieuses, de pensées neuves et de caractères bien saisis. « C'est l'ouvrage d'un honnête homme », a dit Louis XV; c'est le meilleur de Duclos, et ce seul volume a plus fait pour sa réputation que la volumineuse collection de ses autres ouvrages. Son austère probité, principe de cette franchise un peu dure qu'on lui reprochait dans la société, sa bienfaisance, ses vertus, lui ont acquis des droits légitimes à l'estime publique; peu de personnes connaissaient mieux le prix et les devoirs de l'amitié.

DUDLEY (Robert), comte de Leicester, né en 1531. Il fut le favori d'Elisabeth presque à son avénement au trône. Elle le combla d'honneurs et de biens, et son ascendant sur elle était tel, que le peuple l'appelait communément le *cœur de la cour*. On l'accuse de plusieurs empoisonnemens. Elisabeth paraît avoir conservé toujours pour lui la même tendresse; ce fut le seul mauvais choix qu'elle fit dans tout son règne, du moins pour des choses de quelque importance. Il lui avait conseillé d'empoisonner Marie Stuart; elle rejeta ce moyen; on connaît celui que cette reine employa.

DUFOUR (le baron François Bertrand), maréchal de camp, commandeur de la légion d'honneur, né le 25 juin 1765, entré dans la carrière militaire, fit toutes les campagnes de la révolution française, obtint un avancement rapide, se distingua en Allemagne, en Espagne et en Russie, et fut mis définitivement à la retraite en 1832; élu député en 1830 et 1831, prit, en raison de sa santé, une part peu active aux travaux législatifs, et mourut au commencement d'octobre 1832, dans la commune de Souillac, dont il était maire.

DUFRESNOY (madame), morte en mars 1825, à l'âge de 59 ans, a publié un volume d'*Elégies* qui lui assure un rang fort distingué parmi les poètes en ce genre; il la place entre Parny et Bertin.

DUFRESNY (Charles-Rivière), né à Paris en 1648, où il est mort le 6 octobre 1724. Il passait pour être petit-fils de Henri IV, et lui ressemblait.

C'était un homme né avec une aptitude singulière à presque tous les arts, et qui pourtant n'a rien laissé de fini en aucun genre. Son *Siamois à Paris, Amusemens sérieux* et *comiques*, souvent réimprimé, a pu donner à Montesquieu l'heureuse idée de ses *Lettres persanes*; il ne prouve pas moins que son théâtre la finesse et la sagacité avec lesquelles il observait les hommes. Il associa dans quelques pièces ses talens à ceux de Regnard, et fit voir par quelques comédies qu'il était digne de partager la gloire de son rival. Son vers est moins facile, mais son style est plus pur que celui de Regnard; on trouve dans toutes ses pièces des scènes heureuses, et même des traits d'un génie vraiment appelé au genre comique; mais il a moins de gaîté que de finesse. On peut croire qu'il eût mérité une réputation encore plus distinguée, si le goût de la dissipation et des plaisirs n'eût étouffé en lui l'amour du travail. *Le Double veuvage*, *la Réconciliation normande*, *le Mariage fait et rompu*, *le Faux sincère*, *le Jaloux honteux de l'être*, *le Négligent*, dans lequel il s'est peint, sont des ouvrages charmans: *l'Esprit de contradiction* en est le plus régulier. On sait que le régent ne put parvenir à l'enrichir. Son théâtre a été recueilli en 6 volumes et en 4 volumes in-12.

DUGUAY-TROUIN (René), dont le nom est si justement célèbre dans les fastes de la marine française, naquit à Saint-Malo le 10 juin 1673, et mourut à Paris le 27 septembre 1736. Dès l'âge de dix-huit ans il commanda comme armateur une frégate de quatorze canons; il devint lieutenant-général des armées navales de France, et se couvrit de gloire en plusieurs occasions. Louis XIV aimait à entendre de sa bouche le récit de ses actions. Un jour qu'il avait commencé celui d'un combat où se trouvait un vaisseau nommé *la Gloire*: « J'ordonnai, dit-il, à *la Gloire* de me suivre. — Elle vous fut fidèle », reprit le roi. De toutes les expéditions de Duguai-Trouin, la plus célèbre est celle de la prise de Rio de Janeiro. L'Europe admira la hardiesse de l'entreprise et la vigueur de l'exécution. Généreux et désintéressé, il ne laissa qu'une fortune médiocre. Il a publié les mémoires de sa vie, 2 volumes in-12.

DUGUESCLIN (Bertrand), connétable de France, le plus célèbre guerrier du quatorzième siècle, l'appui de la France et le libérateur de l'Espagne. Né vers l'an 1314, près de Rennes, il mourut le 13 juillet 1380. Il s'est immortalisé par une valeur héroïque accompagnée d'une prudence consommée. Il chassa les Anglais d'une très-grande partie de la France, et mourut au milieu de ses triomphes. Terrible dans les combats, il était humain après la victoire, généreux et modeste au comble de la gloire et des honneurs, il fut adoré de ses soldats et chéri même de ses ennemis. Il trouva l'art de la guerre dans son enfance, et dut tout à son génie. Charles V voulut qu'on lui donnât à Saint-Denis la sépulture des rois, faveur jusqu'alors sans exemple. On a plusieurs histoires de sa vie.

DUHAMEL-DUMONCEAU (Henri-Louis), un des savans les plus remarquables qui aient illustré la France pendant le dix-huitième siècle par l'étendue, la variété et l'utilité de ses recherches, qu'il appliqua avec succès aux progrès de l'agriculture, du commerce et de la marine. Né à Paris en 1700, il y mourut le 23 août 1782. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages estimés sur l'agriculture, écrits avec clarté et méthode: les principaux sont: *Élémens d'agriculture*, 2 volumes in-12; *Traité de la culture des Terres*, 6 volumes in-12; *la physique des arbres*, 2 volumes in-4; *Traité des arbres et arbustes*, 2 volumes in-4, etc. Il a beaucoup travaillé à la description des arts et métiers donnée par l'académie des sciences, et a aussi écrit sur l'architecture navale.

DUILLIUS (Caïus), consul l'an 492 de Rome, 261 ans avant J.-C. Ce fut le premier capitaine romain qui remporta une victoire navale sur les Carthaginois; il obtint l'honneur du premier triomphe naval. Le sénat fit ériger à sa gloire, dans le Forum, une colonne rostrale de marbre de Paros.

DULARD (Paul-Alexandre), né

à Marseille en 1696, mort le 7 décembre 1760. Son poëme *de la grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature*, renferme quelques morceaux heureux, et des notes qui ne sont pas à la hauteur des connaissances actuelles. Lorsqu'il parut en 1749, il eut beaucoup de succès ; ses œuvres diverses, 2 volumes in-12, sont peu connues.

DULAULOY (Charles-François-Randon, comte), lieutenant-général d'artillerie, grand-croix de la légion-d'honneur, né à Laon (Aisne), le 9 décembre 1764, servit avec distinction dans les armées de l'ouest, de l'intérieur, du nord d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne et de Russie ; obtint sa retraite en 1816, et mourut le 30 juin 1832, à sa campagne, près de Soissons.

DULAURENS (André), premier médecin de Henri IV, né à Arles, mort le 16 août 1609. Il fut estimé de son souverain et considéré à la cour. Il a laissé sur son art plusieurs ouvrages encore estimés et écrits en latin.

DULAURENS (Henri-Joseph), né à Douai le 27 mars 1719, mort à Paris le 3 mai 1789. Cet abbé poète, vif et turbulent, inquiet et hypochondre, auteur de plusieurs poëmes, n'est que trop connu par le *Compère Mathieu*, qui fut attribué à Voltaire. Les caractères et les épisodes de ce roman sont ingénieux, l'ouvrage est semé de traits d'esprit et de saillies : mais sa lecture est dangereuse pour les jeunes gens.

DUMANIANT (Jean-André BOURLAIN, dit), auteur comique et ancien acteur, né en 1754 à Clermont (Auvergne), mort en 1828, entrepreneur breveté de spectacles de province. Ses meilleures pièces sont celles qu'il donna aux anciennes Variétés. Celle qui obtint le plus de succès est celle qui a pour titre *Guerre ouverte, ou ruse contre ruse*, en 3 actes et en prose, imprimée en 1787, in-8°. Cette pièce, imitée de l'Espagnol, est restée au répertoire.

DUMARSAIS (César CHESNEAU), grammairien philosophe, né à Marseille le 17 juillet 1676, mort le 11 juin 1756. Son meilleur ouvrage est son *Traité des tropes ou figures*. Ses œuvres ont été recueillies en 7 vol. in-8, 1797. A la conception la plus nette, à l'esprit le plus juste, à la méditation la plus profonde, il joignait une pureté d'âme, une simplicité de mœurs, une constance dans l'adversité, rares parmi les hommes. Il fut oublié, méconnu pendant sa vie ; son Traité des Tropes resta trente ans dans les magasins du libraire. En 1804, l'institut de France proposa pour prix son éloge ; il fut remporté par M. Degerando.

DUMESNIL (Marie-Françoise), célèbre actrice, née à Paris en 1713, morte le 20 février 1803. Jamais tragédienne n'eut plus de flamme ni plus de sensibilité ; aucune n'a su et ne saura mieux qu'elle inspirer la terreur et la pitié. Un soir, au moment où elle venait de débiter avec une grande énergie les odieuses imprécations de Cléopâtre, dans le cinquième acte de *Rodogune*, elle se sentit frappée d'un coup de poing dans le dos par un vieux militaire placé dans la coulisse, lequel lui dit avec indignation : « Va t'en, chienne, va-t'en à tous les diables ! » Jamais la faveur du public, jamais l'encens des poètes et des journalistes ne flatta aussi vivement son amour-propre que cette brusque et rude apostrophe. Elle a publié des mémoires assez volumineux en réponse à ceux de mademoiselle Clairon.

DUMNORIX, frère de Divitiac, chef des Eduens, n'est connu que par les Commentaires de César, où il est représenté comme un homme ambitieux, amateur de nouveautés, jaloux de son frère, et capable de tous les excès, pour satisfaire son désir du pouvoir. Il fut tué pour avoir résisté aux ordres de César, l'an 59 avant l'ère actuelle.

DUMOULIN (Charles), jurisconsulte célèbre, né à Paris en 1500, mort le 27 décembre 1566. Il fut persécuté toute sa vie pour des querelles de religion. Le premier il trouva les véritables sources et les règles fondamentales du droit français, et ce qu'il a fait sur une partie de la coutume de Paris a toujours passé pour un chef-d'œuvre.

DUMOURIEZ (Charles François-

DUPÉRIER), né à Cambray le 25 janvier 1739, mort le 14 mars 1823, à Tinville-Park en Angleterre, à quatre-vingt-quatre ans. Il laisse des mémoires qui donneront d'intéressantes notions sur les premiers événemens de la révolution, dans lesquels il a joué un grand rôle. Il a composé divers ouvrages militaires et politiques.

DUNI (EGIDIO-ROMUALD), compositeur, né dans le royaume de Naples, le 9 février 1709, mort à Paris le 11 juin 1775. Il fut l'un des premiers musiciens qui nous firent connaître les charmes de la musique italienne, et il doit être regardé comme le premier compositeur qui ait su donner au chant français l'âme et la vie. Ses airs sont gais, naturels, faciles, et toujours adaptés au caractère des paroles. *Les Chasseurs et la Laitière*, *la Fée Urgèle*, *la Clochette*, *les Moissonneurs*, *Ninette à la Cour*, et beaucoup d'autres opéras-comiques de sa composition, prouvent cette assertion. Il avait fait douze opéras italiens.

DUNOIS (JEAN), fils naturel de Louis de France, duc d'Orléans, et de Mariette d'Enghien, épouse d'Aubert de Cany-Dunois, naquit à Paris le 23 novembre 1402. Il défendit courageusement Orléans contre les Anglais, leur prit plusieurs places et les chassa d'une grande partie de la France; il partagea les lauriers de Jeanne-d'Arc. En toute occasion il se distingua par ses exploits glorieux. Il fut grand chambellan de France, créé comte de Dunois; mais il conserva toujours dans ses titres celui de *Bâtard d'Orléans*, dont il s'honorait. Il mourut en 1468, redouté des ennemis de l'état et respecté des Français pour sa bravoure, sa grandeur d'âme et toutes les vertus qui font le grand homme.

DUNOYER (ANNE-MARGUERITE PETIT, dame), née à Nîmes vers 1663, morte en 1720. On a d'elle des lettres et des mémoires qui ont été souvent réimprimés.

DUPATY (CHARLES-MARGUERITE-JEAN-BAPTISTE MERCIER), magistrat et homme de lettres, né à la Rochelle en 1744, mort à Paris le 17 septembre 1788. Il fut président à mortier au parlement de Bordeaux; intègre, éclairé et éloquent, tel fut ce magistrat, auquel on doit des réflexions historiques sur les lois criminelles, qui ont servi à faire améliorer le code criminel de France, et des *Lettres sur l'Italie*, 2 vol. in-8, défigurées quelquefois par des recherches d'esprit, et où l'auteur se livre trop au sentiment et à l'enthousiasme. Elles eurent un succès brillant.

DUPATY (LOUIS-MARIE-ADRIEN-JEAN-BAPTISTE MERCIER), chevalier de la légion-d'honneur, fils de l'auteur des *Lettres sur l'Italie*, frère du poète et du sculpteur du même nom, mort le 13 novembre 1825, successivement juge-suppléant au tribunal de la Seine, substitut du procureur près le même tribunal, conseiller à la cour d'appel, président de chambre, et conseiller à la cour de cassation, magistrat intègre et éclairé, mort en juillet 1832.

DUPERRIER (CHARLES), l'un de nos meilleurs poètes latins; c'est surtout dans le genre de l'ode qu'il a excellé. Né à Aix en Provence, il mourut à Paris le 28 mars 1692. Ses vers latins, épars dans les recueils du temps, ne sont pas réunis et mériteraient de l'être. C'est à lui que Malherbe adresse ses belles *stances* qui commencent par ce vers:

Ta douleur, Duperrier, sera donc
éternelle?

DUPERRON (JACQUES-DAVY), cardinal, né en Suisse le 25 novembre 1556, mort à Paris le 3 septembre 1618. Sa mémoire tenait du prodige; il apprit sans maître le grec et l'hébreu. Philippe Desportes lui procura la place de lecteur de Henri III; il embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de plusieurs bénéfices. Il s'attacha au cardinal de Bourbon après la mort de Henri III, et devint l'âme du parti qui travaillait à lui assurer le trône au préjudice de Henri IV. Il obtint bientôt les bonnes grâces de ce dernier prince, et fut fait évêque d'Evreux. Il contribua beaucoup à l'abjuration solennelle de Henri. Il obtint en 1640 le chapeau de cardinal, et la même année il fut envoyé à Rome

avec le titre de chargé des affaires de France. A son retour il fut fait grand aumônier. L'ambition paraît avoir été sa seule passion, et il l'étendit même à la littérature, où il croyait occuper un des premiers rangs. Ses ouvrages se divisent en trois classes, controverse, littérature et négociations; on les a recueillis en 3 vol. in-fol. Paris, 1622.

DUPLEIX (Scipion), conseiller d'état et historiographe de France, né à Condom en 1569; il y mourut en 1661. Son meilleur ouvrage, pour le travail, les recherches et l'exactitude, a pour titre : *Mémoires des Gaules depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie française*, in-4. Son histoire générale est peu estimée.

DUPLEIX (Joseph, marquis), négociant, administrateur, guerrier. Rival de La Bourdonnais dans l'Inde, aussi actif que lui et plus méditatif, il obtint de grands honneurs, et fut considéré comme un souverain; mais sa prospérité ne fut pas de longue durée, ses ennemis envoyèrent des mémoires contre lui; il fut rappelé et obligé de se rendre à Paris, où il mourut de chagrin en 1763.

DUPONT DE NEMOURS (Pierre-Samuel), savant économiste, membre de l'institut, etc., né à Paris en 1739, remplit avec succès des missions diplomatiques, et fut nommé conseiller d'état; député aux états-généraux, deux fois président de l'assemblée constituante, courut de grands dangers dans les diverses chances de nos révolutions; passa pour la seconde fois en Amérique, où il mourut le 6 août 1817, après avoir honorablement figuré pendant trente ans sur la scène politique.

DUPRAT (Antoine), cardinal légat, chancelier de France et principal ministre de François I, né à Issoire en Auvergne, le 17 janvier 1463, mort le 9 juillet 1535. C'est lui qui conseilla à François I de vendre les charges de judicature et d'abolir la pragmatique sanction. Il était cupide et de mauvaise foi; sa mémoire est devenue odieuse, et il l'a mérité par ses actions.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR (Nicolas-François), maître des comptes, né à Paris vers 1695, mort le 1 décembre 1774. Il fut membre de l'académie française. Il jouissait d'une grande considération par la manière dont il remplissait sa place, par l'usage qu'il faisait de sa fortune, par les lumières de son esprit et les agrémens de son commerce. On a de lui une traduction du *Paradis perdu* de Milton, réimprimée plusieurs fois, 3 vol. in-12, avec les remarques d'Addison; elle est écrite d'un style vif, énergique et brillant. Son *Essai sur les monnaies de France*, in-4, est rempli de recherches curieuses et justement estimées.

DUPUY (Louis), secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né le 23 novembre 1709, mort le 10 avril 1795. Sa carrière fut partagée entre les sciences et les lettres. Il a traduit de Sophocle l'*Ajax*, *les Trachiniennes*, l'*Œdipe à Colonne* et l'*Antigone*, dont Brumoy n'avait donné que l'analyse dans son *Théâtre des Grecs*. Il a inséré plusieurs *Mémoires* remplis de recherches dans le recueil de l'académie, et a travaillé long-temps au Journal des savans.

DUPUY (le comte André Julien), pair de France, grand-officier de la légion-d'honneur, né à Brioude (Haute-Loire) le 13 avril 1753, embrassa la carrière de la magistrature, et fut reçu conseiller au Châtelet en 1775. Intendant, en 1789, des îles de France et de Bourbon, il garantit par la sagesse de sa conduite ces deux colonies des troubles de la révolution, et à son retour en 1799, entra au conseil d'état, puis au sénat. En 1816, nommé gouverneur des établissemens français dans l'Inde, il exerça, malgré son âge déjà avancé, ces hautes fonctions avec autant de sagesse que de désintéressement, rentra en France en 1825, et mourut à Paris, le 12 janvier 1832, âgé de près de 79 ans.

DUQUESNE (Abraham), un des plus célèbres héros de la marine française, né à Dieppe en 1610, mort à Paris le 2 février 1688. Il commandait un vaisseau dans la flotte qui battit les Espagnols en 1637, et les chassa des îles

de Lerins ; il les vainquit de nouveau près de Gattari, se couvrit de gloire dans l'expédition de la Corogne en 1639, et au combat devant Tarragone en 1641 : il reçut plusieurs blessures. Pendant la minorité de Louis XIV, il servit en Suède ; nommé vice-amiral de la flotte suédoise, il remporta des avantages signalés sur les Danois. En 1650, il arma une escadre à ses frais, ferma l'embouchure de la Gironde aux Espagnols, et mit en fuite la flotte anglaise, après un combat meurtrier. Anne d'Autriche le nomma chef d'escadre. Le récit des autres occasions où se signala Duquesne nous mènerait trop loin. Il fut, sous le règne de Louis XIV, l'honneur du pavillon français, et ce monarque lui écrivit de sa main pour le féliciter. Il érigea pour lui en marquisat, sous le nom de Duquesne, la terre du Bouchet près d'Etampes ; s'il n'eût pas été protestant, il eût été mieux récompensé ; le roi le lui dit à Versailles. Ayant rapporté ce discours à sa femme, elle lui dit : « Il fallait répondre, Oui, sire, je suis protestant, mais mes services sont catholiques. »

DURANTE (François), un des plus grands compositeurs de l'Italie, né à Naples en 1693, y mourut en 1755. Il fut élève de Scarlatti. Il est regardé comme le fondateur de l'école moderne, d'où sont sortis les Pergolèse, les Traetta, les Sacchini et autres grands maîtres. Il ne travailla jamais pour le théâtre, et n'a fait que de la musique d'église ; il n'en est pas moins le modèle le plus parfait que puisse suivre un jeune compositeur, à quelque genre qu'il veuille se livrer.

DURAS (Jacques-Henri de Durfort, duc de), originaire d'une famille illustre de Guyenne, né le 9 octobre 1626, servit avec la plus grande distinction dans les guerres de Louis XIV, et mourut doyen des maréchaux de France le 12 octobre 1704. Son nom a été soutenu avec gloire par plusieurs membres de la famille ; les Durfort et les Duras sont célèbres dans nos annales.

DURAS (N. de Kersaint, duchesse de) a pris un rang distingué parmi les femmes auteurs par la publication de ses deux jolis ouvrages, intitulés *Ourika* et *Edouard*. Cette dame, faisait partie de la société d'enseignement élémentaire, et présidait une société de bienfaisance, lorsqu'elle mourut le 23 janvier 1828.

DUREAU DE LA MALLE (Jean-Baptiste-Joseph-René), né le 21 novembre 1742 à Saint-Domingue, mort le 19 septembre 1807. Il fut membre de l'institut et du corps législatif. On lui doit une traduction de *Tacite*, une de *Salluste*, une des cinq premiers livres de l'histoire de *Tite-Live*, continuée par M. Noël, et du *Traité des bienfaits de Sénèque*, ouvrages qui méritent la réputation qu'ils ont acquise.

DURER (Albert), peintre et graveur, né à Nuremberg le 20 mai 1471, mort le 6 avril 1528. On a de lui un grand nombre d'estampes et de tableaux estimés. Son estampe de *la Mélancolie* est son chef-d'œuvre.

DURYER (Pierre), né à Paris en 1605, mort en 1658. Il fut secrétaire de César, duc de Vendôme, de l'académie française, et historiographe de France. Il se mit aux gages des libraires à tant la feuille pour faire des traductions d'auteurs latins; elles sont nombreuses et assez peu estimées. Les besoins de sa famille le forçaient à un travail obstiné. On a de lui dix-huit pieces de théâtre imprimées, dont sept tragédies : *Scévole* est son chef-d'œuvre : la moins mauvaise de ses traductions est celle des œuvres de Cicéron.

DURYER (André), consul en Egypte, a donné une *grammaire turque*, et une traduction française du Koran ou Alcoran, estimée à cause de sa fidélité, quoique mal écrite. Il mourut vers le milieu du dix-septième siecle.

DUROC, duc de Frioul, né à Pont-à-Mousson en 1772. Il se distingua dans l'expédition d'Egypte au siége de Saint-Jean-d'Acre, remplit avec intelligence plusieurs missions diplomatiques, et fut tué d'un boulet dans les champs de Bautzen, le 22 mai 1813.

DUSSAULT (JEAN-JOSEPH), né à Paris en 1769, élève de Ste-Barbe, puisa dans cette communauté célèbre, ce goût pur et sévère qui devait le rendre un des critiques le plus distingués de nos jours, et l'adversaire intrépide du mauvais goût. Le mérite de ses articles, plus spécialement consacrés à l'analyse des ouvrages de littérature, contribua puissamment à la vogue prodigieuse que le journal des Debats dût aux talens de ses rédacteurs. Ces articles réunis en 5 vol. in 8° sous le titre *d'Annales littéraires* (Paris, 1818-24) forment un cours de littérature dont la lecture est aussi agréable qu'elle peut être utile. Jouissant d'une pension du gouvernement, membre de la légion-d'honneur, conservateur de la bibliothèque de Sainte Geneviève, il est mort dans l'exercice de ses fonctions, le 14 juillet 1824.

DUSSAUX (JEAN), né à Chartres le 28 décembre 1728, mort à Paris le 16 mars 1799. Personne n'a décrit avec plus de force les funestes emportemens de la passion du jeu et les dangers qui en résultent et pour l'état et pour les citoyens. On doit au même écrivain une traduction de *Juvénal*, très-supérieure à toutes celles qui l'ont précédée, et qu'on ne pourra surpasser que difficilement. Dans un écrit intitulé: *Mes rapports avec J.-J. Rousseau*, il a donné des anecdotes intéressantes et curieuses sur ce philosophe. Dussaux fut un homme d'une bonté, d'une probité et d'un désintéressement fort rares. Sa veuve a publié sur sa vie des *Mémoires* qu'on ne peut lire sans le plus vif intérêt.

DUSSEK (JEAN-LOUIS), compositeur de musique instrumentale, et fameux pianiste. Né en Bohême en 1760, il mourut à Paris en 1812. Il a publié soixante œuvres pour le piano; elles jouissent d'une grande réputation: comme virtuose sur le piano il obtint un très-grand succès en société et dans les concerts qu'il donna.

DUTILLET (JEAN) est le premier auteur qui ait examiné l'histoire de France par les titres authentiques: il a ouvert et frayé la route à ceux qui l'ont suivi. Il n'estimait que l'exactitude dans les faits. Ses ouvrages historiques sont nombreux; il écrivait sous Charles IX. Il mourut greffier du parlement de Paris le 2 octobre 1570, avec la réputation méritée d'un des plus savans hommes de son siècle.

DUTILLET-TITON. Voyez TITON-DUTILLET.

DUVAURE, né en Dauphiné, à la fin du 17[e] siècle, mort en 1778 à quatre-vingt-quatre ans, est surtout connu par *le Faux savant*, comédie en trois actes. Il avait été militaire et chevalier de Saint-Louis avant de suivre la carrière du théâtre.

DUVERDIER (ANTOINE), né le 11 novembre 1544. mort le 25 septembre 1600. *Sa bibliothèque française* a sauvé son nom de l'oubli; réimprimée avec celle de Lacroix du Maine, elle jouit encore de quelque estime.

DUVERNEY (JOSEPH GUICHARD), célèbre anatomiste, né le 5 août 1648, mort le 10 septembre 1730. Son *Traité de l'organe de l'ouïe* est devenu classique. On a aussi de lui *Œuvres anatomiques*, 2 volumes in-4, et un *Traité des maladies des os*, 2 volumes in-12. On lui doit plusieurs découvertes en anatomie, qu'il professait avec talent.

DYCK, voy. VANDICK.

DZÉHÉBY (MOHAMMED BEN AHMED), l'un des docteurs les plus célèbres, et l'un des écrivains les plus féconds qu'ait produits l'islamisme. Il naquit à Damas le 6 octobre 1274, et il y mourut en 1347. Ses nombreux ouvrages ont pour objet l'histoire, la critique du Coran, les traditions ou la philologie. Il est surtout connu par un *Dictionnaire historique des écrivains musulmans*, divisé par siècles,

E

EBLÉ (N. Baron), général français, inspecteur général d'artillerie, né vers 1755, parvint rapidement aux grades supérieurs, fit avec distinction toutes les campagnes jusqu'à la paix de Tilsit, commanda en chef l'artillerie de Portugal, et un an après les équipages de pont de l'armée destinée à l'expédition de Russie ; au retour de cette désastreuse campagne, il mourut de ses fatigues à Kœnigsberg, le 2 janvier 1813, laissant la réputation d'un des officiers généraux les plus distingués de son arme.

ÉBROIN, maire du palais sous Clotaire III et Thierri I, fameux dans nos annales par ses cruautés. Il fut tué en 681 par Hermanfroi, qu'il menaçait de la mort après l'avoir dépouillé de ses biens. Ce personnage a fourni à M. Ancelot le sujet d'une tragédie jouée au Théâtre-Français en mai 1823.

ECHARD (Laurent), historien anglais, né en 1671, mort le 14 août 1730, a publié en 1699 une *Histoire romaine* estimée ; elle a été traduite en français en 16 volumes in-12.

ECHION, peintre grec, vivait 352 avant J.-C. Pline le range à côté d'Apelles, de Mélanthius et de Nicomaque, et cite quelques-uns de ses meilleurs ouvrages. Il fut aussi sculpteur et travailla de concert avec Thérimaque.

ECKHARD (Tobie), savant philologue et littérateur saxon, né en 1662, mort en 1757. Il contribua beaucoup à la réputation qu'obtint le gymnase de Quedlimbourg. Tous ses ouvrages sont en latin.

ECKHARD (Jean-George d'), savant historien, né dans le duché de Brunswick en 1674, mort en 1730. Ses ouvrages sont nombreux et estimés pour les recherches, la méthode et la saine critique. Ils sont aussi écrits en latin.

ECKHEL (Joseph-Hilaire), célèbre numismate, né en Autriche le 13 janvier 1737, mort le 16 mai 1798. Il était jésuite : à la suppression de son ordre, il fut nommé directeur du cabinet impérial des médailles à Vienne, et professeur d'antiquités. On lui doit une nouvelle méthode de classer les médailles, et plusieurs ouvrages sur cette science.

ECLUSE DES LOGES (Pierre-Mathurin de l'), docteur de Sorbonne, né en 1716 à Falaise, mort à Paris vers 1783. L'édition estimée qu'il a donnée des *Mémoires de Sully*, malgré les altérations dans le texte en ce qui regarde les jésuites, a plus contribué à le faire connaître que tous les ouvrages sortis de sa plume.

EDELINCK (Gérard), né à Anvers en 1649, mort le 2 avril 1707. Ce fameux graveur fut appelé en France par Colbert, et fut comblé des bienfaits de Louis XIV. Très-peu de graveurs ont produit un aussi grand nombre d'ouvrages. Un burin brillant et moelleux, une touche large et savante, un dessin coulant et correct, caractérisent toutes ses productions. On admire surtout ses gravures de *la Sainte famille* d'après Raphael, d'*Alexandre visitant la famille de Darius*, et de *la Magdeleine renonçant aux vanités du monde*, d'après Lebrun.

EDMOND I et II, rois d'Angleterre. Le premier, fils d'Edouard le Vieux, monta sur le trône en 940, chassa les Danois du royaume de Murcie, subjugua le Northumberland, et donna le Cumberland au roi d'Ecosse en considération des secours qu'il en avait reçus. Il fut assassiné dans ses appartemens, par un voleur, en 946. Il mérita les regrets de ses sujets. *Edmond II*, dit Tête-de-fer, commença à régner après son père Ethelred, en 1016. Après plusieurs batailles, il partagea le royaume avec Canut, roi de Danemark, et mourut en 1017.

EDMONDS (Elisabeth), hôtelière à Chester en Angleterre, s'est rendue célèbre pour avoir, par une ruse fé-

minine, sauvé de leur perte les protestans d'Irlande, sous le règne de Marie.

EDOUARD le Vieux, roi d'Angleterre, succéda à son père Alfred, l'an 900, remporta plusieurs victoires sur les Bretons du pays de Galles, fonda l'université de Cambridge, protégea les savans, et mourut en 925.

EDOUARD le Jeune, roi d'Angleterre, né en 962, couronné en 975, fut assassiné par ordre de sa belle-mère Elfride, après un règne de trois ans.

EDOUARD le Confesseur, couronné roi par les Anglo-Saxons, en 1041, mourut en 1066. « Toute l'obligation que lui eut la nation anglaise, dit l'historien Larrey, ce fut d'avoir régné avec douceur, diminué les impôts, dressé ou recueilli de bonnes lois, et introduit dans tout le royaume une vie tranquille et commode. » Il nous semble que peu de rois ont mérité un pareil éloge, et la naïveté de Larrey est ici fort singulière.

EDOUARD I à VI, rois d'Angleterre. *Edouard I* se croisa avec saint Louis contre les infidèles, du vivant de son père Henri III, auquel il succéda en 1272. Il subjugua l'Ecosse et donna à ses sujets des lois sages qui le firent surnommer le *Justinien anglais*. La soif de la vengeance et quelques traits de cruauté ont terni ses bonnes qualités. *Edouard II*, fils du précédent, se laissa gouverner par ses favoris, qui, par leur hauteur, révoltèrent les grands du royaume. Il fut condamné à une prison perpétuelle, et il y mourut en 1327. *Edouard III*, fils et successeur du précédent, régna glorieusement. Il fit prisonnier Jean, roi de France, à la bataille de Poitiers, et David Bruce, roi d'Ecosse. Il mourut en 1377. C'est lui qui institua l'ordre de la Jarretière, vers l'an 1349. Il fut moins heureux sur la fin de ses jours et perdit une partie de ses conquêtes. *Edouard IV*, fils de Richard duc d'York, succéda à Henri VI en 1461. Les premières années de son règne furent une suite de guerres continuelles, et l'Angleterre fut un théâtre de carnage et de cruauté. Il mourut en 1483, à l'âge de quarante-un ans. Son affabilité lui avait gagné tous les cœurs; mais il se livra trop à la débauche. *Edouard V*, son fils, lui succéda, n'ayant encore que onze ans. Richard, son oncle, le fit enfermer avec son frère, et les fit étouffer dans leur lit en 1483. *Edouard VI*, fils de Henri VIII, lui succéda à l'âge de dix ans et n'en régna que six. C'est sous son règne que *la réforme*, commencée sous Henri VIII, fit les plus grands progrès et prit de la consistance; la religion romaine fut proscrite.

EDOUARD, prince de Galles, surnommé le *Prince Noir*, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, naquit en 1330. Il n'avait que quinze ans lorsque son père l'arma chevalier; il lui laissa la gloire de la bataille de Crécy et l'honneur de celle de Poitiers, l'une en 1346, l'autre en 1356. Il mourut avant son père en 1376.

EDOUARD PLANTAGENET, le dernier de sa race qui porta ce nom, fut décapité en 1499 sous Henri VII.

EDOUARD (CHARLES), dit *le Prétendant*. Voy. STUART.

EDWARDS (RICHARD), auteur anglais né en 1523, est regardé comme un des plus anciens écrivains dramatiques de sa nation. On a conservé de lui trois pièces de théâtre, dont la première date de 1562.

EDWARDS (GEORGE), naturaliste anglais, peintre et auteur d'une *Histoire des oiseaux* très-estimée, naquit en 1693, et mourut en 1773. Il avait été l'ami de Linnée.

EFFIAT (ANTOINE COIFFIER, marquis d'), maréchal de France, né en 1581, mort le 27 juillet 1632. Le cardinal de Richelieu l'employa à la guerre, dans l'administration, dans les ambassades, et partout il confirma l'opinion qu'il avait fait concevoir de sa capacité.

EGBERT I[er], roi d'Angleterre, se distingua par ses vertus et son courage. Il soumit tous les états de l'Heptarchie, et mourut en 837. C'est lui qui a donné le nom d'Angleterre à l'ensemble des royaumes réunis, sous son sceptre.

EGGELING (JEAN-HENRI), célè-

bre antiquaire allemand, né à Bremen en 1639, mort en 1713. On a de lui des ouvrages latins fort estimés sur la numismatique. Il a donné l'explication de beaucoup de médailles et de monumens antiques.

EGILL, guerrier scandinave du septième ou huitième siècle, à qui on attribue une aventure semblable à celle de Guillaume Tell.

EGINHARD ou EGINARD, historien célèbre du neuvième siècle. Il fut secrétaire de Charlemagne, qui lui accorda en mariage sa fille Emma ou Imma. Les circonstances dont les écrivains ont orné le récit des amours d'Eginhard doivent être regardées comme inventées à plaisir, et ne méritent aucune croyance, quoique la poésie et le théâtre s'en soient emparés; cette fable de la neige a fourni aussi le sujet de plusieurs tableaux. Entre autres ouvrages latins, Eginhard a laissé *Vita et gesta Caroli magni*. Après la mort de Charlemagne, Louis-le-Débonnaire lui confia l'éducation de son fils Lothaire.

EGINTON (François), artiste anglais, l'un de ceux qui ont le plus contribué au perfectionnement de l'art de la peinture sur le verre au dix-huitième siècle. Il est mort le 26 mars 1805.

EGLON, roi des Moabites. Ayant réduit le peuple juif en servitude, il fut tué par Aod, qui lui enfonça un poignard dans le ventre. Au du monde 2599.

EGMOND (LAMORAL, comte d'), né en 1522, l'un des principaux seigneurs des Pays-Bas. Il servit avec distinction dans les armées de Charles-Quint, commanda et se couvrit de gloire aux célèbres batailles de Saint-Quentin en 1557 et de Gravelines en 1558. Il fut décapité à Bruxelles en 1568, avec Philippe de Montmorency, sous prétexte de liaison avec le prince d'Orange.

EHLERS (Martin), professeur de philosophie à Kiel, né en 1732, mort le 9 janvier 1800. Il a consacré une partie de sa vie à perfectionner les méthodes d'enseignement dans les écoles publiques, et l'Allemagne lui doit plusieurs institutions utiles, résultat des méditations d'un philosophe ami de l'humanité et de la vertu.

EHRET (Georges-Denis), artiste allemand qui s'est rendu célèbre par son habileté à peindre les plantes. Né vers 1710, il est mort en 1770. C'était le fils d'un jardinier; un goût naturel lui inspira son talent.

EHRMANN (Frédéric-Louis), professeur de physique à Strasbourg, où il est mort en 1800, est inventeur des lampes à air inflammable. On lui doit aussi plusieurs ouvrages utiles sur la physique.

EICHNER (Ernest), fameux musicien, est un des meilleurs bassons qui aient paru, et celui qui a perfectionné le plus cet instrument. Il a composé pour divers instrumens. Il mourut en 1776.

EISEN (Charles), dessinateur, né à Paris en 1711, mort à Bruxelles en 1778. Il s'est appliqué avec beaucoup de succès à la composition de petits sujets destinés à orner les ouvrages de littérature, entre autres *les Métamorphoses d'Ovide*, *les Baisers de Dorat*, *les Contes de La Fontaine*, édition des fermiers généraux, etc., etc.

ELCANA, de la tribu de Lévi, père de Samuel.

ELEAZAR. L'Écriture-Sainte offre plusieurs personnages de ce nom. Les plus connus sont : 1. *Eléazar*, troisième fils d'Aaron et son successeur dans la dignité de grand-prêtre. 2. *Eléazar*, fils d'Abinadab, à qui fut confiée la garde de l'arche sainte. 3. *Eléazar*, l'un des généraux de David et des plus dévoués à sa personne. 4. Et enfin, *Eléazar*, l'un des frères Macchabées, qui, dans un combat contre Antiochus Eupator, se glissa sous l'éléphant qui portait le roi, lui enfonça son épée dans le ventre, et périt accablé sous le poids de l'animal.

ÉLÉONORE DE GUYENNE, d'abord reine de France, et ensuite reine d'Angleterre. Fille de Guillaume IX, elle épousa Louis VII, qu'elle accompagna dans la Terre-Sainte; elle ne brilla que trop à Antioche par sa beauté et les grâces de son esprit; Louis VII cessa d'avoir de l'attachement pour elle, et, après la mort de l'abbé Suger, qui s'y opposait, il di-

vorça en 1152, dans le concile de Beaugency. Eléonore quitta le royaume, le dépit et la vengeance dans le cœur, et choisit de préférence pour époux celui qui pouvait faire la guerre à Louis : ce fut Henri, duc de Normandie, depuis Henri II, roi d'Angleterre. Par ce mariage les riches provinces de l'Aquitaine passèrent sous la domination du monarque anglais ; de là vint cette suite de guerres qui désolèrent l'Angleterre et la France. Éléonore porta le trouble et la discorde à la cour d'Angleterre, comme elle avait porté le scandale à la cour de France ; elle divisa la famille royale, arma les fils contre leur père. Henri la fit enfermer dans une étroite prison, où elle resta quinze ans ; elle n'en sortit qu'à l'époque où Richard Cœur-de-Lion succéda à son père. Elle mourut à l'abbaye de Fontevrault en 1203, âgée de plus de quatre-vingts ans.

ÉLÉONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, roi de Castille ; épousa en 1375 Charles III, roi de Navarre, se brouilla bientôt avec lui, se mit à la tête d'un parti qui s'éleva contre son neveu Henri III, roi de Castille ; assiégée et faite prisonnière par ce dernier, elle fut renvoyée au roi son époux, qui la traita avec générosité. Elle mourut à Pampelune en 1404, avec la réputation d'une des femmes les plus spirituelles et les plus aimables de son siècle.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE, reine de France, était sœur aînée de Charles-Quint, et naquit à Louvain en 1498. Elle épousa, en 1519, Emmanuel, roi de Portugal, qui la laissa veuve deux ans après. Elle devint le lien de la paix de la chrétienté en épousant, le 4 juillet 1530, François I, déjà veuf de la reine Claude. Arrivée à la cour de France, elle fut souvent délaissée par le jeune et galant François I. Veuve une seconde fois, elle se retira en Espagne et mourut à Talavéra, le 18 février 1558. Son corps fut porté à l'Escurial.

ELIAB, compagnon de David, rendit à ce prince des services signalés, lorsqu'il était persécuté par Saül.

ELIE, prophète. Il fit plusieurs miracles, et choisit pour son successeur Elisée, auquel il laissa son manteau lorsqu'il fut enlevé au ciel dans un char de feu.

ELIE DE BEAUMONT (JEAN-BAPTISTE-JACQUES), né en 1732, mort à Paris le 10 janvier 1786. Cet avocat se fit une grande réputation par ses mémoires, et surtout par celui qu'il écrivit pour les Calas. Sa femme est auteur du roman par lettres du marquis de Roselle, qui a eu beaucoup de succès ; elle mourut le 12 janvier 1783.

ELIEN (CLAUDE), Grec de nation, vivait sous le règne de l'empereur Adrien. Il lui dédia un ouvrage sur la tactique grecque, qui a été imprimé plusieurs fois.

ELIEN (CLAUDE), vivait à Rome sous les règnes d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère. On a de lui plusieurs ouvrages ; le plus connu est intitulé : *Variæ historiæ*, qui a été traduit en français par M. Dacier ; c'est une compilation curieuse, c'est le plus ancien des *ana*, et peut-être l'un des meilleurs.

ELIEZER, serviteur d'Abraham. Ce fut lui que ce patriarche envoya chercher une épouse pour son fils Isaac. Il y a encore de ce nom un fils de Moïse et un prophète.

ELIMÉLECH, mari de Noémi. V. NOÉMI.

ELIOT (GEORGE-AUGUSTE), général anglais, né vers 1718, mort le 6 juillet 1790. Il s'est rendu célèbre par ses exploits militaires, et surtout par sa belle défense de Gibraltar, en 1782, contre les forces réunies de la France et de l'Espagne.

ELIPHAR, fils d'Esaü et d'Ada, succéda à son père dans le gouvernement de l'Idumée. C'est aussi le nom d'un des amis de Job.

ELISABETH, femme de Zacharie et mère de saint Jean-Baptiste.

ELISABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, née le 7 septembre 1533. Elle parvint au trône en 1559. Son règne fut l'époque la plus glorieuse de l'Angleterre. Le commerce étendit ses branches aux quatre coins du monde, des manufactures nombreuses furent

établies, les lois affermies, la police perfectionnée, le luxe réprimé, et les finances employées à défendre la patrie. Jalouse du pouvoir arbitraire, elle se décida à ne pas se marier, et n'en posséda pas moins l'affection de ses sujets. Elle s'acquit une gloire immortelle par la fermeté, la prudence, la sagesse de son gouvernement, et surtout par sa profonde politique, sa vigilance infatigable, son courage et sa dextérité dans les affaires difficiles. Elle avait une grande connaissance de la géographie et de l'histoire, parlait plusieurs langues, et a traduit divers traités du grec, du latin et du français. Elle commit quelques cruautés que la politique pourrait essayer de justifier; mais la mort de l'infortunée Marie Stuart, reine d'Ecosse, est une tache ineffaçable à sa mémoire. Ce sujet vraiment dramatique a été mis au Théâtre Français, d'après Schiller, par M. Lebrun. Elle mourut le 3 avril 1603, après 44 ans de règne, à l'âge de 70 ans.

ELISABETH D'AUTRICHE, reine de France, née le 5 juin 1554, morte le 22 janvier 1592. Elle épousa Charles IX, et fut la princesse la plus vertueuse et la plus accomplie de son temps; c'est dire qu'elle n'eut aucune part à tout ce qui se passa en France pendant le règne tumultueux et sanguinaire de ce monarque.

ELISABETH FARNESE, reine d'Espagne et épouse de Philippe V. Elle bannit la princesse des Ursins, favorite de ce prince; mais étrangère dans son royaume, et haïe des Espagnols qu'elle détestait, elle fut toujours livrée à la cabale italienne, et ne vit que par les yeux d'Albéroni. Née le 25 octobre 1692, elle mourut en 1766.

ELISABETH PÉTROWNA, fille de Pierre-le-Grand et de Catherine première, impératrice de toutes les Russies, née le 29 décembre 1709, mourut en 1761. Son règne fut glorieux pour la Russie, et la douceur qui en fut le caractère dominant, contribua aux progrès de la civilisation.

ELISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse, née le 8 novembre 1715, morte le 13 novembre 1797; femme de Frédéric le-Grand. Sa douceur, sa modestie, sa patience et sa générosité, captivaient tous ceux qui approchaient de sa personne. Elle n'était point étrangère à la littérature, et connaissait les bons écrivains de son pays et ceux de la France.

ELISABETH (Madame), sœur de Louis XVI, né à Versailles le 23 mai 1764, condamnée à mort le 10 mai 1794, eut toutes les vertus de son frère, qu'elle chérissait tendrement, et dont elle adoucit souvent les chagrins. Elle exposa aussi plus d'une fois sa vie pour sauver celle de la reine, et ne put y parvenir; les deux victimes succombèrent sous les efforts du crime.

ELISÉE, prophète, fils de Saphat, de la tribu de Manassé. Il fut disciple et successeur d'Elie, qui lui laissa son manteau lorsqu'il fut enlevé au ciel. Des enfans l'ayant raillé de ce qu'il était chauve, il les maudit: et, aussitôt des ours, sortis d'une forêt prochaine, les dévorèrent presque tous. Ce prophète mourut à Samarie, âgé d'environ cent ans, vers l'an 835 avant J. C.

ELISÉE (JEAN-FRANÇOIS COPEL, connu sous le nom de père), célèbre prédicateur, né à Besançon le 21 septembre 1726, mort à Pontarlier le 11 juin 1783. Ses sermons ont été recueillis en quatre volumes in-12. Le quatrième contient les panégyriques et les oraisons funèbres. Son style est pur et élégant, il a des morceaux dignes de Bossuet et de Massillon. Un chirurgien de Sa Majesté Louis XVIII a porté ce nom; c'était un élève du célèbre frère Côme.

ELIUS (LUCIUS-ÆLIUS-CÆSAR), fils de Céjonius Commodus, fut adopté par l'empereur Adrien, qui le fit ensuite préteur et consul. Elius mourut avant Adrien, et en fut vivement regretté.

ELLER (JEAN-THÉODORE), né en 1689, mort le 30 septembre 1760. Premier médecin du roi de Prusse Frédéric-Guillaume, et du grand Frédéric, il fut un des membres les plus laborieux de l'académie des sciences de Berlin, et il a laissé plusieurs ouvrages estimés.

ELLIS (GUILLAUME), chirurgien

anglais, accompagna le capitaine Cook dans son troisième voyage, et publia la relation de cet intéressant voyage. Il mourut en 1785.

ELPINICE, fille de Miltiades, sur laquelle Cornélius Népos fait un récit peu vraisemblable. Plutarque et Athénée en parlent aussi, mais il n'y a rien de bien certain sur sa vie.

ELYE (Elias), natif de Lauffen, doit être compté parmi les premiers restaurateurs des lettres en Suisse. Il y établit la première imprimerie en 1470, et le fameux Ulrick Gering, premier imprimeur de Paris, fut l'élève de ce chanoine.

ELYMAS, faux prophète, qui voulut détourner le proconsul Sergius Paulus d'embrasser le christianisme. Il en fut puni par saint Paul qui le priva de la vue.

ELZEVIR. Nom sous lequel sont connus des imprimeurs célèbres dont le véritable nom est Elzevier. Le premier connu est Louis, qui fut aussi libraire; c'est chez lui que se vendait l'*Eutropius*, Leyde, 1592, in-8. Son nom se trouve sur des livres de 1617, année de sa mort. Cette famille a produit un grand nombre de savans littérateurs. Parmi les imprimeurs de ce nom, les plus renommés sont Bonaventure, Abraham et Daniel.

EMADI, célèbre poète persan, a publié un *Divan* ou recueil de quatre mille vers, qui lui mérita le surnom de *Prince des Poètes*. Il mourut l'an 973 de l'hégyre, et vivait sous l'empire de Malek.

EMILE. V. Paul-Emile.

EMILI (Paul), auteur italien d'une *Histoire de France*, écrite en latin dans le septième siècle. Il fut appelé à Paris par Louis XII, et ce fut par ordre de ce monarque qu'il écrivit cette histoire, dans laquelle il a débrouillé le premier le chaos de nos vieilles annales. Il est souvent diffus et a été mal traduit en 1581 par Jean Renard. Emili mourut le 5 mai 1529.

EMILIEN (Marcus Julius-Æmilius-Æmilianus), né d'une famille obscure de Mauritanie, se distingua dans l'armée romaine par son courage, et parvint de grade en grade à celui de général. Les soldats le proclamèrent empereur en 253, après la mort de Dèce, et l'assassinèrent quelques mois après, auprès de Spolète, au moment où il se disposait à combattre Gallus, son rival.

EMILIEN (Alexander-Æmilianus), lieutenant du préfet d'Egypte pour les Romains, profita d'une sédition qui s'éleva à Alexandrie pour prendre le titre d'empereur. Gallien envoya des troupes contre lui; il fut vaincu et envoyé à ce prince, qui le fit étrangler dans sa prison.

EMMANUEL, nom qui fut donné à Jésus-Christ par l'ange Gabriel, lorsqu'il annonça sa naissance à la vierge Marie.

EMMANUEL, dit *le Grand*, roi de Portugal, monta sur le trône en 1495, après Jean II, son cousin, mort sans enfans. Le Brésil et plusieurs autres possessions furent découverts sous son règne; ce fut pour le Portugal une source de trésors. Il mourut le 13 décembre 1521.

EMPÉDOCLES, célèbre philosophe grec d'Agrigente en Sicile. Il était à la fois philosophe, poète et historien. Son mérite et ses talens fixèrent sur lui les yeux de la Grèce entière. Il refusa la souveraineté de sa patrie, et se montra toujours l'ennemi déclaré des tyrans. Il avait adopté l'opinion de Pythagore sur la transmigration des âmes, et se servit quelquefois de la musique comme d'un remède souverain contre les maladies de l'âme et même celles du corps. Il tomba, dit-on, dans le goufre du mont Etna, qu'il était allé visiter; quelques-uns disent qu'il s'y jeta volontairement, afin que sa mort fût inconnue et de passer pour un dieu; d'autres disent qu'il se noya dans la mer à un âge fort avancé, vers l'an 440 avant J.-C.

ENAMBUC (VAUDROSQUES DIEL d') fondateur des colonies françaises dans les Antilles en 1625. Il était devenu capitaine de vaisseau par ses talens et sa bravoure, et mourut en 1636.

ENÉE, le tacticien dont parle Xénophon, et qui vivait vers l'an 361 avant J.-C., a fait un traité de l'*Art de la guerre*, qui a été publié pour

la première fois par Isaac Casaubon, à la suite de son édition de Polybe.

ENÉE DE GAZA, philosophe platonicien, embrassa le christianisme vers la fin du cinquième siècle. On a de lui un dialogue sur *l'Immortalité de l'âme et la résurrection des corps*; on le trouve dans la bibliothèque des saints pères avec une version latine.

ENGHIEN (LOUIS-ANTOINE-HENRI DE BOURBON, duc d'), né à Chantilly le 2 août 1772, fusillé le 21 mars 1804 dans les fossés du château de Vincennes. Il joignait aux qualités de l'esprit toutes celles du cœur. Il fit preuve d'un brillant courage à l'armée de Condé; ses manœuvres habiles étonnèrent les vieux capitaines. Son humanité et sa grandeur d'âme ont été mille fois citées. Il vivait dans la retraite, cultivant des fleurs et se livrant aux plaisirs de la chasse et de la vie privée, lorsqu'il en fut arraché pour être assassiné. C'était le seul rejeton de la maison de Condé.

ENNIUS (QUINTUS), poète latin né en Calabre l'an 240 avant J.-C. Il fut lié d'amitié avec Caton l'Ancien, qui l'emmena à Rome et lui donna une maison située sur le mont Aventin. Quintilien en a fait un grand éloge; et Virgile, en confessant qu'il a transporté dans son *Enéide* des vers tout entiers d'Ennius, disait souvent que c'étaient des perles qu'il tirait du fumier. Ennius fut recherché par tous les grands hommes de son siècle, surtout par Scipion l'Africain. Il a mis en vers héroïques les annales de la république romaine; il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages. Ennius était tellement convaincu de son talent pour la poésie épique, qu'il s'appelait l'Homère des Latins.

ENOCH, fils de Caïn, donna son nom à la première ville qui fut bâtie. Un autre *Enoch*, fils de Jared et père de Mathusalem, après avoir vécu 365 ans, fut enlevé de ce monde par le Seigneur.

ENOS, fils de Seth et père de Caïnan, né l'an du monde 235, mourut âgé de 905 ans.

ENSENADA (ZÉNON SILVA, marquis de la), né de parens obscurs, fut un des plus habiles ministres d'Espagne sous Ferdinand VI. Disgracié par des intrigues de cour, il supporta sa disgrâce avec courage et mourut en 1762. Il encouragea les sciences et les arts : l'homme à talent trouvait toujours près de lui un favorable accueil et des récompenses, mérite bien rare chez les ministres.

ENTINOPUS, né dans l'île de Candie. Les Goths s'étant emparé de l'Italie, il se réfugia dans les marais du golfe Adriatique, où il bâtit une maison; elle fut la seule jusqu'en 413. Son exemple fut suivi alors par plusieurs autres fugitifs qui construisirent successivement vingt-quatre maisons, que l'on peut regarder comme le commencement de la ville de Venise.

ENTRECASTEAUX (JOSEPH-ANTOINE BRUNI D'), né à Aix en Provence. Cet officier de marine distingué fut chargé en 1791 du commandement de deux frégates pour aller à la découverte de Lapeyrouse, et mourut du scorbut sur mer le 20 juillet 1793, sans avoir pu découvrir aucune trace de cet infortuné navigateur. M. de Rossel, qui était son capitaine de pavillon et dirigea la suite de cette expédition après sa mort, a publié en 1808, par ordre du gouvernement, la relation de ce voyage, en 2 vol. in-4. Le grand nombre et la précision des reconnaissances qui ont été faites pendant le cours de ce voyage, rendent cet ouvrage extrêmement précieux pour la géographie et l'hydrographie. Le second volume contient le *Traité d'astronomie nautique* le plus complet qui ait encore paru.

ENZINA (JEAN DE LA), né dans la Vieille Castille en 1446. Ferdinand le Catholique fut son protecteur, et on peut dire que la Enzina fut véritablement le premier qui jeta les fondemens du théâtre espagnol. Il a fait, outre douze comédies, de petits poëmes, des odes, des chansons, un *Art poétique* qui ajouta beaucoup à sa réputation. Don Juan de la Enzina, comblé d'honneurs et de richesses, mourut dans les premières années du règne de Charles-Quint.

EOBANUS HESSUS (ELIUS), né le 9 janvier 1488, mort le 5 octobre

1540. Il fut professeur de belles-lettres à Erfurt, à Nuremberg et à Marbourg. On a de lui une traduction en latin des idylles de Théocrite, de l'Iliade, et des *Poésies latines* dignes des siècles de la plus belle latinité, publiées à Hall, sous le titre de *Poëmatum farragines duæ.*

EON DE BEAUMONT, né à Tonnerre le 5 octobre 1728, mort à Paris le 21 mai 1810. Il fut successivement avocat, guerrier, ambassadeur et écrivain politique. Son sexe fut long-temps un mystère, on ne l'appelait que la chevalière d'Eon, parce qu'il portait des habits de femme. On a recueilli ses ouvrages sous le titre de *Loisirs du chevalier d'Eon.* Ils sont pour la plupart relatifs à la politique et aux diverses négociations dont il avait été chargé. Ils annoncent un observateur intelligent; son style manque quelquefois de noblesse et de correction. On ne peut assigner la cause de son déguisement; mais la déclaration du P. Elysée, premier chirurgien de Louis XVIII, qui a assisté à Londres à l'inspection et à la dissection de son corps, ne peut laisser aucun doute sur son sexe, qui était masculin. Il avait pour prénoms Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée. Il était chevalier de Saint-Louis.

EPAMINONDAS, fils de Polymnis, né à Thebes. Ce fameux capitaine de l'antiquité est aussi célèbre par ses vertus morales que par ses exploits et les services signalés qu'il rendit à sa patrie. Il fut blessé et mourut sur le champ de bataille de Mantinée, le 4 juillet de l'an 363 avant J.-C. Après sa mort la ville de Thèbes rentra dans l'obscurité d'où il l'avait tirée. Cicéron prétend qu'Epaminondas est le plus grand homme que la Grèce ait produit; il offre en effet un des modèles les plus parfaits du grand capitaine, du patriote et du sage. Tous les historiens grecs ou latins en ont parlé à peu près dans ce sens.

EPAPHRODITUS, affranchi et secrétaire de Néron, fut condamné à mort par Domitien pour avoir aidé son maître à s'ôter la vie.

EPÉE (Charles-Michel de l'), mort à Paris le 25 décembre 1789. C'est à son assiduité, à sa patience autant qu'à ses talens et au sacrifice de sa fortune, que nous sommes redevables de la célèbre institution des *sourds-muets.* Seul, sans appui, sans secours, il forma, soutint cet établissement philanthropique, qui lui assure la reconnaissance éternelle des amis de l'humanité. Il a publié plusieurs ouvrages sur son institution et la méthode qu'il emploie pour instruire les sourds-muets. Il ne put jamais obtenir du gouvernement français l'adoption d'un établissement qui faisait l'admiration de l'Europe: son successeur, l'abbé Sicard, fut plus heureux. M. Bouilly a fait une comédie historique en cinq actes sur l'abbé de l'Epée; elle est fort intéressante, mais elle excita dans les temps des réclamations sur ce qu'elle violait la vérité historique; on fit même une contre-partie de cette pièce. La meilleure raison à donner par monsieur Bouilly, c'est qu'un auteur dramatique n'est pas un historien, et que pour lui l'essentiel est d'émouvoir et de plaire; c'est ce qu'il a fait.

EPHORUS, célèbre orateur grec, né à Cumes dans l'Asie mineure, vers l'an 363 avant J.-C. Il étudia sous l'orateur Isocrate, et profita des leçons de ce grand maître. Ses harangues et une histoire qu'il écrivit ne sont point parvenues jusqu'à nous. Quintilien dit qu'il manquait de verve et de chaleur. Ephorus prit le deuil à l'occasion de la mort de Socrate; cet hommage fait honneur à ses sentimens et à son courage. On croit qu'il mourut vers l'an 300 avant J.-C.

EPHRAIM, fils de Joseph et d'Aseneth, fille de Putiphar, naquit en Egypte, l'an du monde 2293.

EPICHARIS, affranchie qui conspira contre Néron. Elle fut torturée sans rien avouer, et le lendemain elle s'étrangla avec sa ceinture. Cette femme courageuse a fourni à messieurs Ximenès et Legouvé le sujet d'une tragédie.

EPICHARME, poète et philosophe pythagoricien du cinquième siècle av.

J.-C., né en Sicile, fut un des premiers créateurs du genre de la comédie, et composa sous le règne d'Hiéron un grand nombre de pièces dont quelques-unes ont été imitées par Plaute.

ÉPICTÈTE, philosophe stoïcien, d'Hiéropolis en Phrygie, esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron. Il naquit au premier siècle de notre ère; les circonstances de sa vie sont peu connues; son nom même ne l'est pas, car Epictète en grec est un adjectif qui veut dire *esclave*, *serviteur*. Il fut obligé de sortir de Rome avec les autres philosophes, sous Domitien; mais il y revint après sa mort, et mérita l'estime et l'amitié d'Adrien et de Marc-Aurèle. Sa philosophie consistait principalement dans le précepte, *sustine et abstine*, supportez les peines et fuyez les plaisirs. Il pratiqua la vertu sans faste et sans orgueil; malgré son indigence il jouit toute sa vie, et plus encore après sa mort, de la considération publique. On a recueilli et traduit en français les maximes du philosophe phrygien, sous le titre de *Manuel d'Epictète*. Il fait partie de la collection des moralistes anciens, et la traduction en est de Naigeon. M. le général Pommereul en a donné une autre traduction estimée.

ÉPICURE, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, né au bourg de Gargettie dans l'Attique. Il fonda à Athènes une nouvelle secte qui porte son nom. Sa morale était entièrement fondée sur le principe de l'intérêt personnel. L'homme est sur la terre pour chercher le bonheur, il le trouve dans une vie calme et tranquille. S'abstenir pour jouir était sa grande maxime. Il joignait les exemples aux leçons, inspirait aux hommes, par des manières douces et affables, l'enthousiasme de la vertu, l'éloignement des affaires, la fermeté de l'âme; il les exhortait à la tempérance, à la frugalité, à la continence. Les stoïciens attaquèrent ses principes, et l'accusèrent d'immoralité. Il n'opposa à leur imposture que le silence et une vie exemplaire. Il est constant qu'il vivait selon les règles de la sagesse et de la frugalité. On ne mangeait que du pain et des légumes chez lui, et l'on ne buvait que de l'eau. Ses disciples ont bien dégénéré de la vertu philosophique de leur maître. Epicure mourut à soixante-douze ans, épuisé par le travail, l'an 270 avant J.-C. Ses ouvrages montaient, dit-on, à plus de trois cents volumes; aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Gassendi a développé le système de sa philosophie.

ÉPIMÉNIDE, de la ville de Gnosse dans l'île de Crète, cultiva à la fois la poésie et la philosophie. Il était contemporain et ami de Solon, qui le fit venir à Athènes. Dans sa première jeunesse il se retira dans une solitude et lorsqu'il se crut parfaitement oublié il reparut tout à coup dans sa patrie avec les cheveux et la barbe longs et négligés, et fit répandre le bruit qu'il avait dormi cinquante ans. C'est cette idée qui a servi de cadre à tous les réveils d'Epiménide joués sur nos théâtres. Épiménide mourut dans sa patrie vers l'an 598 avant Jésus-Christ, dans un âge très-avancé.

EPINAY (madame LOUISE-FLORENCE-PÉTRONILLE DE LA LIVE D'), est auteur d'un excellent ouvrage de morale intitulé: *les Conversations d'Emilie*, qui remporta en 1783, à l'académie française, le prix d'*utilité* fondé par M. de Monthion. Cet ouvrage, en 2 volumes in-12, est bien écrit, et renferme tout ce qu'il est utile d'enseigner en morale à l'enfance jusqu'à l'âge de douze ans. On lui doit encore *Lettres à mon fils*, in-8°, de 198 pages. Madame d'Epinay mourut au mois d'avril 1783, deux mois après son triomphe à l'académie et dans la fleur de son âge. C'est elle qui fit bâtir pour J.-J. Rousseau l'*Hermitage* dans la vallée de Montmorency; ses liaisons avec ce philosophe et avec Grimm l'ont encore plus fait connaître que ses ouvrages. Ses mémoires ou lettres, que l'on regrettait, et qui ont paru il y a quelques années, n'ont pas contribué à honorer sa mémoire sous le rapport des mœurs; mais elle aura toujours la réputation d'une femme sensible et de beaucoup d'esprit.

EPIPHANE, surnommé le Sco-

lastique, c'est-à-dire le jurisconsulte suivant le sens attaché alors à ce mot, florissait vers 510. Il traduisit, à la prière de Cassiodore, son ami, les *Histoires ecclésiastiques* de Socrate, de Sozomène et de Théodoret. Il en fit ensuite un abrégé auquel il donna le titre d'*Historia tripartita.* On lui attribue d'autres ouvrages.

EPPONINE ou EPONINE, femme de Julius Sabinus, qui se joignit à ceux qui entreprirent de soustraire les Gaules à la domination des Romains. Vaincu, il se cacha dans un souterrain de sa maison, et fit courir le bruit de sa mort. A cette nouvelle, Eponine s'abandonna au désespoir, et ne voulut prendre aucune nourriture; Sabinus la fit prévenir par un de ses affranchis qu'il vivait encore, et lui recommanda de feindre les mêmes regrets et de continuer son deuil. Pendant la journée, Eponine jouait en public le rôle d'une veuve désespérée, et le soir elle allait à la dérobée se renfermer dans le souterrain qu'habitait son mari. Elle eut de lui deux jumeaux qu'elle allaita dans le lieu où elle les avait enfantés. Enfin au bout de neuf ans le fatal secret fut découvert, et toute cette infortunée famille fut amenée devant l'empereur Vespasien, qui fit mourir Eponine et Sabinus, l'an 78 de Jésus-Christ, comme convaincus du crime de révolte ouverte. Ce sujet éminemment tragique a été mis au théâtre, mais sans succès.

ERASISTRATE, célèbre médecin grec, né à Julis dans l'île de Céos. Sa mère était fille d'Aristote. Il vécut quelque temps à la cour de Séleucus Nicanor, roi de Syrie, et c'est lui qui découvrit l'amour d'Antiochus pour Stratonice sa belle-mère. Ce trait a été mis au théâtre et a exercé l'art de la peinture. Aucun des ouvrages d'Erasistrate ne nous est parvenu; mais il paraît que ses connaissances en médecine et en anatomie étaient profondes; le premier il jouit de l'avantage de disséquer des cadavres humains, et fut l'ennemi déclaré des empiriques. Son école fut célèbre pendant plus de 400 ans.

ERASME (DIDIER), né à Rotterdam le 28 octobre 1467, mort le 12 juillet 1536. Il fut le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle. C'est lui qui tira l'Allemagne de la barbarie; c'est à lui principalement que le nord de l'Europe dut la renaissance des lettres, les premières éditions de plusieurs pères de l'Eglise, les règles d'une saine critique et le goût de l'antiquité. On a recueilli ses œuvres en 9 vol. in-fol. Son *Eloge de la folie*, qui est une satire de tous les états de la vie, et *ses Colloques*, qui sont ses productions les plus répandues, renferment quelques bonnes plaisanteries, mais beaucoup plus de froides et de forcées. On les lit plus pour la latinité que pour le fond des choses.

ERATOSTHÈNE, né à Cyrène, 276 ans avant notre ère. Ce grec fut géomètre, astronome, géographe, philosophe, grammairien et poète. Le premier il a donné une méthode pour déterminer la grandeur de la terre. On ne peut se refuser à le regarder comme le fondateur de la véritable astronomie. Il fut directeur de la bibliothèque d'Alexandrie; il ne nous reste que des fragmens de tous ses ouvrages. Ayant perdu la vue dans sa vieillesse, il en conçut un tel ennui qu'il se laissa mourir de faim, à l'âge de 80 ans.

ERCILLA Y ÇUNIGA (DON ALONSO D'), le premier des poètes épiques de l'Espagne, né vers l'an 1525, mort à Madrid vers l'an 1595. Il fut élevé comme *menin* à la cour de Charles-Quint. Son poème épique intitulé *Arancana*, estimé des Espagnols, a pour sujet l'expédition contre le pays sauvage d'Aranco, à laquelle il avait assisté et où il avait fait des prodiges de valeur. Il lui valut plus de réputation que de faveur et de fortune. Philippe II, auquel il présenta son manuscrit, ne tint aucun compte du mérite de l'auteur ni comme poète, ni comme soldat, ni comme navigateur. Ce poëme vient d'être traduit en français.

ERIC est le nom de quatorze rois de Suède; les plus connus sont: *Eric IX*, qui gagna une bataille complète sur les Finlandais, et se rendit

maître de leur pays. Il a promulgué un code qui porte son nom, et fut assassiné en 1162. *Eric XIII* et *XIV* princes faibles et cruels. Le premier succéda à la reine Marguerite, et, n'ayant pu se soutenir sur le trône, se retira l'an 1438 en Poméranie, où il mena une vie obscure; le second, successeur de Gustave I, fut détrôné par ses sujets en 1568, et finit ses jours dans les fers.

ERICEIRA (François-Xavier de Ménézes, comte d'), né à Lisbonne le 29 janvier 1673, mort le 21 décembre 1743. Les Portugais le mettent au nombre de leurs plus grands hommes. Boileau, dont il avait traduit l'*Art poétique* en vers portugais, lui a écrit une lettre de remerciment, qui lui a donné parmi nous une sorte de célébrité. Plusieurs membres de sa famille se sont distingués dans les lettres.

ERIZZO (Sébastien), antiquaire philosophe et savant littérateur italien, né à Venise en 1525, mort en 1585. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, entre autres un qui fait époque dans la science numismatique, et qui jouit encore de l'estime des savans.

ERLACH (Jean-Louis d'), né à Berne en 1595, mort en 1650. Il porta les armes au service de la France sous Louis XIV, et se signala en diverses occasions; c'est à lui qu'on doit la victoire de Lens en 1648. Trois jours avant sa mort il fut fait maréchal de France.

ERNESTI. La famille des Ernesti a produit un grand nombre de littérateurs et de savans distingués, dont quelques-uns comptent parmi les hommes les plus célèbres de l'Allemagne. Son illustration remonte au 16e siècle. Le plus célèbre est Jean-Auguste, l'un des plus habiles critiques qu'ait produits l'Allemagne, né à Tennstadt, en Thuringe, le premier août 1707. Ce savant, devenu pour son pays un objet de vénération, membre de toutes les sociétés savantes, comblé des faveurs de la fortune, revêtu de toutes les distinctions, parvint à une heureuse vieillesse, et mourut le 11 septembre 1781.

EROSTRATE, natif d'Ephèse, dans l'espoir d'immortaliser son nom, incendia le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, l'an 356 avant J.-C. On défendit de prononcer son nom, ce qui contribua, sans doute, à perpétuer sa mémoire.

EROTIANUS (Erotien), médecin grec, vécut dans le premier siècle, sous le règne de Néron. Il est auteur d'un glossaire d'Hippocrate, en grec, par ordre alphabétique, et antérieur à Galien.

ERPENIUS ou d'ERPE (Thomas), célèbre orientaliste, né à Gorcum le 7 septembre 1584, mort le 13 novembre 1624. Il a laissé plusieurs ouvrages remarquables, et son nom sera toujours un des plus beaux ornemens de la littérature qu'il a cultivée.

ERRARD (Jean), né à Bar-le-Duc vers le milieu du seizième siècle, fut appelé par Henri IV et Sully le premier des ingénieurs. Il construisit la citadelle d'Amiens et une partie du château de Sédan. C'est le premier ingénieur en France qui ait écrit sur la fortification, et la plupart de ses principes n'ont pas vieilli.

ERSKINE (Thomas), l'un des plus célèbres orateurs anglais, né en 1750, mort en 1823, entra à 14 ans dans la marine, puis dans un régiment d'infanterie en qualité d'enseigne, embrassa la carrière du barreau où il eut les succès les plus brillans, fut membre du parlement en 1783, et constamment réélu, appelé à la pairie en 1806, et lord grand-chancelier d'Angleterre, place qu'il perdit l'année suivante. Les anglais lui durent la conservation et l'extension des deux institutions, bases fondamentales de tout gouvernement représentatif, la liberté de la presse, et le jugement par jury.

ESAU, fils d'Isaac et de Rébecca, frère aîné de Jacob, né l'an du monde 2168. On le nomme aussi Edom. Un jour qu'il revenait de la chasse, étant très-fatigué, il proposa à Jacob de lui céder son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Ce dernier ayant accepté, profita de l'absence d'Esaü pour demander à Isaac, qui était aveugle, sa bénédiction paternelle; Esaü de re-

teur entra si fort en colère, que Jacob, pour éviter son ressentiment, s'enfuit chez Laban son oncle. Les deux frères se réconcilièrent cependant quelques années avant la mort de leur père.

ESCHINE, philosophe grec, disciple de Socrate. Il lutta toujours contre la misère, et composa à Athènes des plaidoyers pour subsister. Il avait fait plusieurs dialogues; il ne nous en reste qu'un, *l'Axiochus*. L'époque de sa mort n'est pas connue.

ESCHINE, célèbre orateur athénien. Il fut contemporain et rival de Demosthènes, qui le fit exiler. Il se retira à Rhodes, où il ouvrit une école d'éloquence, et ensuite à Samos, où il mourut à soixante-quinze ans. Il nous reste de lui trois *Harangues* qui sont d'une beauté parfaite. On les trouve dans les œuvres de Démosthènes, traduites par l'abbé Auger.

ESCHYLE, le vrai père de la tragédie grecque, né à Eleusis 525 ans avant J.-C.; il perfectionna la tragédie grecque, que Thespis avait inventée. De quatre-vingt-dix-sept pièces qu'il avait composées, il ne nous en reste que sept. La meilleure édition est celle de Henri Etienne, in-4, et celle de Glascow, 2 vol. in-8. M. Laporte Dutheil en a publié une assez bonne traduction, 2 vol. in-8, avec le texte en regard. Eschyle a de l'élévation et de l'énergie, mais elle dégénère souvent en enflure et en rudesse. Avant de prendre son rang comme poète parmi les plus grands génies de l'antiquité, il s'était avantageusement distingué par ses talens et par sa bravoure militaires. Il se trouva aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée, et fut même assez dangereusement blessé.

ESCOBAR Y MENDOZA (Antoine), fameux casuiste, né à Valladolid en 1588, mort le 4 juillet 1669. Il est auteur d'une *Théologie morale*, 7 vol. in-fol., et de *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, 9 vol. in-fol. On lui reproche une morale trop relâchée. Celui qui porta le plus rude coup à la doctrine du jésuite espagnol, ce fut Pascal dans ses *Lettres provinciales*.

ESCOIQUITZ (don Juan), ministre d'état espagnol, né en 1762, mort le 19 novembre 1820; ce précepteur de Ferdinand VII a joué un rôle fort important en politique lors de l'abdication du roi Charles IV. Sa conversation avec Napoléon au château de Marrac est célèbre. Voy. les écrits du temps.

ESCULAPE, médecin qu'on présume né vers l'an 1321, et mort vers l'an 1243 avant J.-C. Les anciens en ont fait un dieu. Les Grecs, dans leurs récits hyperboliques, lui attribuaient des cures merveilleuses, et jusqu'au pouvoir de ressusciter les morts. On lui érigea des autels. On doit regarder comme supposés les livres qu'on nous a donnés sous son nom.

ESDRAS, fils du grand-prêtre Saraïas, est auteur des deux premiers livres que nous avons sous son nom dans la Bible.

ESMÉNARD (Joseph-Alphonse), né en 1770, tué par accident le 26 juin 1811. Il est principalement connu par son poëme de *la Navigation*, qui renferme de très-beaux vers. Il était membre de l'institut.

ESOPE, célèbre fabuliste, né dans la Phrygie, fut esclave dans sa jeunesse. Il vivait du temps de Solon. Ses talens et sa vertu lui méritèrent d'être affranchi. Crésus le fit venir à sa cour et l'engagea par ses largesses à demeurer avec lui. Ayant déplu aux habitans de Delphes par ses reproches, ils le précipitèrent du haut d'un rocher. Sa vie, mise à la tête de ses fables par Planude, moine grec du quatorzième siècle, est remplie de contes ridicules et puériles qui ne méritent aucune croyance. Il ne paraît pas, suivant les anciens auteurs, qu'il fût difforme et contrefait: il est même certain à présent que les fables qui nous restent sous son nom ne sont pas de lui. Il y en a un grand nombre d'éditions.

ESOPE, célèbre acteur romain, fut le plus redoutable rival de Roscius, quoique dans un genre différent. Il partagea avec lui l'amitié de Cicéron, et lui donna aussi des leçons de déclamation. Il contribua puis-

samment à son rappel. On ignore l'époque de sa mort. Il laissa à son fils une succession de plus de deux millions de nos francs. Ce fils, appelé Clodius, est célèbre par ses imbéciles prodigalités.

ESOPE (Joseph), poète hébreu, est l'auteur du poëme célèbre intitulé: *Vase d'argent,* qu'il fit à l'occasion du mariage de son fils Samuel. Estimé des chrétiens et des Hébreux pour l'élégance et l'harmonie du style, il a été imprimé à Constantinople en 1525. On en a une traduction latine.

ESPAGNOLET (Joseph RIBÉRA, dit l'), peintre, né dans le royaume de Valence, mort à Naples en 1656, âgé de soixante-douze ans. Il acquit une grande réputation et des richesses considérables; ses tableaux étaient fort recherchés. Contemporain du Poussin et de Rubens, il travailla avec ce dernier à la cour de Philippe IV. Outre son mérite comme peintre, il gravait supérieurement à l'eau-forte. L'Espagnolet était d'un caractère sombre, d'un abord brusque, mais d'un cœur honnête et bienfaisant.

ESPEJO (Antoine), voyageur espagnol auquel on doit la découverte, en 1582, du nouveau Mexique; né à Cordoue.

ESPERNON (Jean-Louis-NOGARET de LAVALETTE, duc de), né en 1554 dans le Languedoc. Favori de Henri III, il abusa de son crédit pour satisfaire son ambition et son insatiable cupidité. Il se refusa à reconnaître Henri IV comme roi de France; ce bon prince lui pardonna cette conduite et le nomma gouverneur de la Provence et ensuite du Limousin. Il lui montra la plus grande confiance lorsque, après avoir soumis plusieurs villes dans le Languedoc et dans la Saintonge, il revint à la cour. D'Espernon était dans le carrosse de Henri IV lorsque ce monarque fut assassiné, et on n'est pas parvenu à le justifier entièrement des soupçons de complicité de ce crime. Il força le parlement à reconnaître comme régente du royaume la reine-mère, qui l'en récompensa en lui accordant de nouvelles dignités. Sous Louis XIII on lui voit la même hauteur et le même esprit d'intrigue; il mourut à Loches le 13 janvier 1642, à quatre-vingt-huit ans; sa seule qualité brillante fut une fermeté d'âme extraordinaire, et qui ne se démentit jamais dans le cours de sa longue vie.

ESPINASSE (Julie Jeanne-Éléonore de l'), née à Lyon en 1732, morte en 1776. Son esprit et son amabilité l'ont rendue célèbre. Elle fut l'amie de madame Dudeffand, de d'Alembert et autres écrivains. On a d'elle un *Recueil de lettres*, qui se font remarquer par l'esprit et la sensibilité.

ESSARS (Pierre des), sur-intendant des finances de France, sous Charles VI. Il fut long-temps en faveur auprès de l'audacieux duc de Bourgogne Jean-sans-Peur; mais, accusé d'avoir voulu enlever le roi, la reine et le dauphin, il fut condamné à perdre la tête et exécuté aux Halles le 1 juillet 1413. Son corps fut porté au gibet de Montfaucon, où lui-même avait fait attacher autrefois celui de Jean de Montagu, grand-maître de la maison du roi, qu'il avait arrêté en 1409 par ordre du duc de Bourgogne.

ESSÉ (André de MONTALEMBERT, plus connu sous le nom d'), l'un des plus vaillans capitaines de son siècle, né en 1485. Il fit toutes les guerres d'Italie, et y acquit une telle réputation de courage et de bravoure, que François I le choisit pour compagnon au tournoi célèbre en 1520, où quatre chevaliers français soutinrent avec avantage l'effort des quatre plus vaillans chevaliers de l'Angleterre. Il se montra le même sous Henri II, et fut tué d'un coup d'arquebuse au siége de Térouanne le 12 juin 1553.

ESSEX (Robert DEVEREUX, comte d'), brave militaire, fameux par la faveur de sa souveraine et par la fin malheureuse que lui attirèrent la jalousie de ses ennemis et sa propre ambition. Né le 10 novembre 1567, il parut tout jeune à la cour d'Elisabeth; cette reine d'Angleterre prit pour lui un goût que son âge mettait à l'abri des soupçons; elle avait cinquante-huit ans. Elle le fit

grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretière et le mit du conseil privé. En 1599 il fut envoyé en Irlande avec une armée de 20,000 hommes, qu'il laissa dépérir. La reine lui ôta ses bonnes grâces, le chassa du conseil et lui défendit sa cour. Le comte, outré contre sa bienfaitrice, conspira contre elle pour la détrôner, croyant être secondé de Jacques, roi d'Ecosse : il se trompa. Il fut arrêté et décapité dans la Tour le 25 février 1601. Il périt à l'âge de trente-quatre ans, victime de sa témérité, de son imprudence et de son caractère violent. Il est certain qu'Elisabeth signa son arrêt de mort et ne reçut pas l'anneau qu'elle lui avait donné pour gage d'un pardon dans tous les temps. Le comte de Nottingham, ennemi mortel d'Essex, empêcha sa femme de remettre cet anneau à la reine. Il y a trois tragédies françaises sur cette catastrophe : la meilleure est celle de Th. Corneille.

ESTAING (Charles-Hector, comte d'), né en 1729. Lieutenant général des armées navales en 1763, il fit honneur à la marine française, fut vainqueur, en 1778, de l'amiral anglais Howe, et prit d'assaut la Grenade. Il commandait la garde nationale de Versailles dans les journées des 5 et 6 octobre 1789. Il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 28 avril 1794.

ESTAMPES (Anne de PISSELEU duchesse d'), née vers l'an 1508, morte vers 1576; favorite de François I. La beauté n'était pas son seul avantage; son esprit solide et brillant à la fois assura son empire sur le cœur du roi, et le rendit durable; elle obtint l'éloge d'être *la plus belle des savantes et la plus savante des belles*, et mérita le titre de *Mécène des beaux esprits*. Dépositaire de toutes les grâces, elle se servit de son crédit pour enrichir sa famille. Sa mésintelligence avec Diane de Poitiers, maîtresse du dauphin, porta la désunion dans la famille royale, et eut les suites les plus funestes pour les intérêts de l'état. Elle se mit à la tête d'un parti, favorisa Charles-Quint, et détermina François I à signer le honteux traité de Crépy, le tout pour contrecarrer Diane de Poitiers. Après la mort du roi, Diane lui fit donner l'ordre de se retirer dans ses terres; elle mourut dans l'obscurité. La postérité lui reprochera éternellement d'avoir trahi la confiance du roi qui l'aima pendant plus de vingt années.

ESTE, une des plus illustres maisons souveraines d'Italie. Elle comprend les seigneurs, marquis et ducs d'Este, de Ferrare et de Modène, depuis le dixième siècle jusqu'à nos jours.

ESTERHAZY. Cette famille, dont l'origine remonte au milieu du dixième siècle, a fourni pendant huit cents ans un grand nombre d'hommes illustres qui ont attaché leurs noms à l'histoire de la Hongrie et à celle de la maison d'Autriche, qui l'a comblée de bienfaits, d'honneurs et de richesses. Trois se sont aussi placés dans les rangs des hommes de lettres et un quatrième est célèbre par la protection qu'il accorda aux arts.

ESTHER, fille d'Abihaïl, de la tribu de Benjamin. Après la mort de ses parens, elle fut élevée par son oncle Mardochée. Vasthi, femme d'Assuérus, roi de Perse, ayant été répudiée par ce prince, Esther fut choisie pour lui succéder. Elle obtint la révocation d'un édit qui avait été surpris à Assuérus par Aman, son favori, et qui ordonnait le massacre de tous les Juifs à un jour marqué. Aman fut pendu, et Mardochée obtint sa place dans la confiance du roi. (Voyez Hadassa).

ESTIENNE. Nom de plusieurs imprimeurs célèbres qui ont contribué aux progrès des lettres en France dans le seizième siècle. Le chef est Henri I, né à Paris vers 1470; il commença à exercer l'imprimerie vers 1503. Il est surtout connu par un psautier à cinq colonnes, et mourut à Paris, à ce qu'on croit, en 1520. *Estienne* (Robert), son fils, le surpassa et se distingua par la beauté et la correction de ses éditions. On a de lui *Thesaurus linguæ latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre. Une Bible, qu'il avait imprimée avec des notes altérées par

Calvin, lui suscita des affaires; il se retira à Genève, où il mourut en 1559. *Estienne* (Henri), son fils, et l'un des plus savans hommes de son siècle; il était calviniste. Une satire qu'il publia contre les moines l'obligea de s'enfuir de sa patrie; il mourut à Lyon en 1598. On lui doit le *Trésor de la langue grecque*, 4 volumes in-folio, ouvrage estimé. On a encore de lui des éditions de plusieurs auteurs anciens, qu'il corrigea avec beaucoup de soin, et qui lui ont fait un grand nom parmi les savans. Cette famille a produit plusieurs autres imprimeurs fameux: le dernier fut Antoine, qui mourut aveugle à l'Hôtel-Dieu de Paris, en 1674.

ESTOUTEVILLE (Guillaume d'), célèbre cardinal, mort à Rome le 22 décembre 1485, âgé de quatre-vingts ans. Il fut chargé de commissions importantes sous les règnes de Charles VII et de Louis XI, réforma l'université de Paris, et protégea les savans.

ESTRÉES (César d'), cardinal, né à Paris le 5 février 1628, y mourut le 18 décembre 1714. Il fut abbé de Saint-Germain-des-Prés, et membre de l'académie française. Louis XIV le chargea des affaires les plus importantes, et il s'en acquitta avec beaucoup d'honneur. Il protégea les savans. Il était d'une famille ancienne et distinguée de Picardie, qui a produit plusieurs autres grands hommes, entre autres Jean d'Estrées, grand-maître de l'artillerie de France, et qui servit sous François I, Henri II, François II et Charles IX, et son fils Antoine, qui fut aussi grand-maître de l'artillerie avant Sully. Cette famille s'est éteinte en la personne de Louis César, duc d'Estrées, maréchal de France et ministre d'état, mort en 1771.

ESTRÉES (Gabrielle d'), fille d'Antoine d'Estrées, grand-maître de l'artillerie; née en 1571, elle mourut empoisonnée, à ce qu'on croit, le 10 avril 1599. De toutes les maîtresses de Henri IV, c'est celle pour laquelle il témoigna le plus d'attachement et qui le fixa le plus long-temps; chacun sait par cœur la romance qu'il lui adressa. Elle n'abusa jamais de sa faveur, et rendit d'importans services à son royal amant.

ETCHEVERRY ou ECHÉVERRI (Jean de), le plus fameux des poètes basques, né vers le milieu du seizième siècle, fut prêtre et docteur en théologie.

ETHELBERT, roi de Kent, monté sur le trône en 566, releva la gloire de sa maison, réduisit tous les princes de l'Heptarchie sous sa dépendance, embrassa la religion chrétienne et l'introduisit dans son pays, rédigea, avec le consentement des états de son royaume, le premier corps de lois écrites qui eussent été promulguées par les conquérans du Nord, et mourut en 615, après un règne glorieux pour lui et utile à son peuple.

ETHELFLÈDE ou ELFLÈDE, fille d'Alfred-le-Grand et sœur d'Édouard l'ancien, roi d'Angleterre, se montra digne de ces deux grands hommes. Elle commanda les armées en personne, et on l'appelait le roi Ethelflède, pour faire voir qu'on reconnaissait en elle les qualités d'un homme et d'un roi. Elle mourut en 922.

ETHÉREGE (George), auteur dramatique anglais, né vers 1636, s'est fait connaître par des *poésies légères* et de jolies comédies, entre autres *la Vengeance comique ou l'amour dans un tonneau*.

ETIENNE. Il y a eu neuf papes de ce nom. C'est sous *Etienne I*, élu en 253, que s'éleva la fameuse dispute au sujet du baptême administré par des hérétiques. Il décida qu'on ne devait pas les baptiser de nouveau, et souffrit le martyre dans la persécution de Valérien, en 257. *Etienne IX* assembla un concile pour réformer les mœurs du clergé, et mourut en 1058.

ETIENNE DE BYZANCE, habile grammairien, vivait à Constantinople vers la fin du cinquième siècle, ou au commencement du sixième. Il avait composé un dictionnaire géographique où se trouvaient les noms des lieux, ceux des habitans, l'origine des villes, des peuples et de leurs co-

lonies, avec des remarques historiques, mythologiques et grammaticales. On n'a de cet important ouvrage qu'un mauvais extrait fait par un autre grammairien, nommé Hermolaüs, qui le dédia à l'empereur Justinien. La meilleure édition est celle de Gronovius, 1694.

ETION, peintre grec, est surtout célèbre par son tableau des amours de Roxanne et d'Alexandre-le-Grand. Exposé aux jeux olympiques, ce chef-d'œuvre mérita les applaudissemens de tous les spectateurs, et le président des jeux, homme considérable par son rang et ses richesses, en fut si charmé qu'il donna sa fille en mariage à l'artiste.

ETOILE (Pierre de l'), né à Paris vers 1540, mort dans les premiers jours d'octobre 1611. Ses *Journaux de Henri III et de Henri IV* sont estimés et souvent cités. Son fils, l'un des premiers membres de l'académie française, fut chargé par elle de donner ses observations sur la versification du *Cid*. Il était au nombre des cinq auteurs qui travaillaient pour le théâtre du cardinal de Richelieu.

ETRUSCILLE, femme de l'empereur Trajan Dèce, et mère des césars Herennius et Hostilien. Les historiens anciens ne parlent pas de cette princesse; on ne la connaît que par des médailles.

EUBULUS, poète comique grec d'Athènes, qui vécut au commencement de la cent-unième olympiade. Athénée cite de nombreux fragmens de ses comédies et lui en attribue cinquante. Suidas lui assigne un rang intermédiaire entre la comédie *vieille* et la *moyenne*. Deux orateurs de ce nom furent contemporains de Démosthènes; l'un d'eux, ne pouvant l'égaler, le calomnia.

EUCHIR ou EUCHIRUS, sculpteur de Corinthe, florissait entre la quarantième et la cinquantième olympiade. Il eut pour élève Cléarque de Rhegium, qui montra la sculpture à Pythagore.

EUCLIDE. L'antiquité en compte quatre célèbres; l'un fut premier archonte d'Athènes, 403 ans avant J.-C., l'autre de Mégare, ville voisine de l'Attique, fut disciple de Socrate, et introduisit *la philosophie disputante*; le troisième, et c'est le plus fameux, est auteur des plus anciens élémens de géométrie qui nous soient parvenus; on le regarde par cette raison comme l'un des pères de la science. Il vivait à Alexandrie 300 ans avant J.-C. M. Peyrard a publié en 1804 une traduction littérale des *Élémens d'Euclide* en 1 vol. in-8, avec des notes. Le quatrième *Euclide* est un sculpteur grec né à Athènes; on ne sait dans quel temps il a vécu.

EUCRATIDAS, roi de la Bactriane, régna sur cette contrée vers l'an 170 avant J.-C. Il succomba sous les Parthes; mais la guerre qu'il soutint contre Démétrius, roi des Indes, le place au rang des plus illustres capitaines. C'est lorsqu'il revenait vainqueur de l'Inde qu'il fut assassiné par son fils, qu'il avait associé à sa puissance.

EUCTEMON, astronome athénien, vivait environ 432 ans avant J.-C. Il était contemporain et ami de Méton, avec lequel il observa des solstices dont parle Ptolémée.

EUDES, duc d'Aquitaine. Il remporta près de Poitiers sur Abdérame, général des Sarrasins, une victoire complète en 732, et mourut en 735. Il avait de grandes qualités qui furent ternies par une vile politique qui sacrifiait tout à l'intérêt.

EUDES, frère de l'historien Mézerai, fonda en 1643 la congrégation des *Eudistes*, dont le but était d'élever les jeunes gens dans la piété et les sciences ecclésiastiques. Il mourut à Caen en 1680, et a laissé plusieurs ouvrages. D'autres *Eudes* se sont distingués dans la carrière des armes; un architecte de ce nom suivit saint Louis en Palestine, et fut chargé des fortifications de Jaffa.

EUDOXE de Cyzique, navigateur célèbre qui vivait vers la fin du deuxième siècle avant J.-C. Strabon a conservé en entier le passage où Posidonius, astronome recommandable, ami du grand Pompée, racontait les aventures d'Eudoxe.

EUDOXE de Cnide, ami de Platon, vivait 370 ans avant J.-C. Il fut

à la fois astronome, géomètre, médecin et législateur; mais il est principalement connu comme astronome. Il mourut l'an 350 avant J. C., après avoir donné des lois à sa patrie.

EUDOXE, fils de saint Césaire, embrassa les erreurs des ariens et fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Il fut élevé par l'empereur Constance au patriarcat de Constantinople, persécuta les catholiques avec fureur, et mourut à Nicée l'an 370.

EUDOXIE (ELIA-EUDOXIA), impératrice d'Orient, femme d'Arcadius, d'origine française. Elle fit exiler saint Jean Chrysostome, parce qu'il avait prêché contre le luxe et la vanité des femmes. Elle régna en despote sous le nom de son mari, et amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes.

EUDOXIE (LICINIA-EUDOXIA), impératrice d'Occident, femme de Valentinien III. Elle porta sur le trône des vertus qui lui concilièrent l'affection des peuples. Elle fut forcée d'épouser le sénateur Maxime, meurtrier de son époux. Elle appela en Italie Genseric, en 455; à son approche Maxime fut massacré; sa mort ne fut que le prélude des horreurs dont Rome et l'impératrice elle-même furent les victimes.

EUDOXIE, impératrice d'Orient. Veuve de Constantin Ducas, elle se fit proclamer impératrice, avec la tutelle de ses trois fils, aussitôt après la mort de son époux en 1067. Quelques années après, Michel, son fils, la renferma dans un monastère. Elle cultiva la littérature avec succès.

EUGÈNE, homme d'une naissance obscure, professeur de rhétorique à Vienne en Dauphiné, élevé à l'empire par le rebelle Arbogaste, fut vaincu en 394 par Théodose, et décapité sur le champ de bataille.

EUGÈNE. Il y a eu quatre papes de ce nom. Le premier succéda à Martin II et mourut en 657. Sous *Eugène IV* le pontificat fut dans une continuelle agitation. Il travailla avec zèle à réunir les églises grecque et latine, mais l'union ne fut pas durable. Il mourut en 1447. Il y eut plusieurs rois d'Ecosse du nom d'*Eugène*.

EUGENE (FRANÇOIS DE SAVOIE, appelé le prince), né à Paris le 18 octobre 1663, fut le plus grand général de son temps. N'ayant pu obtenir un régiment en France, il passa au service de l'empereur d'Autriche Léopold, en qualité de volontaire; mais bientôt sa valeur lui fit obtenir un régiment de dragons, et de grade en grade il parvint à celui de généralissime des armées impériales, qu'il commanda avec beaucoup de gloire jusqu'à sa mort, arrivée subitement à Vienne le 21 avril 1736. Sa vie a été publiée en 5 vol. in-12 et ses batailles en 2 vol. in-fol. Il fut le protecteur de J.-B. Rousseau, notre grand poète lyrique.

EULER (LÉONARD), l'un des plus illustres géomètres du dix-huitième siècle, né à Bâle le 15 avril 1707, mort le 7 septembre 1783. Il cessa de calculer en cessant de vivre. Il perfectionna le calcul intégral, inventa le calcul des sinus, et simplifia les opérations analytiques. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, où il paraît à la fois original et profond, élégant et clair. Ses *Élémens d'algèbre*, qui sont écrits avec méthode et clarté, ont été traduits de l'allemand en français par Bernouilly, avec des notes et additions par M. de Lagrange, 2 vol. in-8, et son *Introduction à l'analyse des infiniment petits* a été traduite du latin en 3 vol. in-4. La plupart des princes du nord donnèrent à Euler des marques d'estime. Il mourut à Saint-Pétersbourg. Son fils Jean Albert, né dans cette ville, suivit glorieusement la carrière de son père et glana dans un champ presque moissonné. Charles et Christophe, second et troisième fils du grand Euler, se distinguèrent aussi dans les sciences.

EUMELUS, poète et historien grec de Corinthe, de la race des Bacchiades, naquit environ 750 ans avant J.-C. Il tient le premier rang parmi les cycliques. Historien et poète, il se distingua également en vers et en prose, au rapport de Pausanias. Il nous reste quelques-uns de ses ouvrages et quelque chose de son *Histoire de Corinthe*.

EUMÈNE. Il y en a trois qui mé-

ritent d'être cités : 1. *Eumène*, grammairien et rhéteur latin, né à Autun vers l'an 261 de notre ere. Il y enseigna la rhétorique avec succès. On trouve quelques-unes de ses *Harangues dans Panagyrici veteres ad usum Delphini.* Son style se ressent un peu de la décadence de la latinité. 2. *Eumène* de Cardie, l'un des secrétaires de Philippe, roi de Macédoine. Il suivit en Asie, en qualité de secrétaire en chef, Alexandre-le-Grand, qui le chargea de quelques expéditions militaires. Il s'y distingua. Après la mort de ce conquérant, il fut livré à Antigone, qui l'avait vaincu et le fit égorger l'an 315 avant J.-C., à l'âge de quarante-quatre ans. 3. *Eumène*, roi de Pergame, succéda à son père Attale l'an 197 avant J.-C., et gouverna trente-huit ans avec beaucoup de gloire. Il mourut l'an 139 avant J.-C.

EUNAPE, payen zélé et platonicien enthousiaste, naquit à Sardes, dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne. On a de lui les *vies des philosophes et des sophistes*, ouvrage qui, malgré ses défauts, est d'une grande importance pour l'histoire philosophique et littéraire. Le texte en est mutilé et les manuscrits en sont rares. L'édition de J. Commelin, 1596, in-8°, est jusqu'à présent la plus satisfaisante.

EUPATOR, roi du Bosphore cimmérien, est peu connu dans l'histoire, quoique d'après ses médailles il ait régné plus de quinze ans.

EUPHÉMIE (Flavia-Ælia-Marcia), impératrice d'Orient, née de parens esclaves ; elle fut vendue à un Romain obscur, qui en fit sa femme et monta en 518 au trône de Constantinople sous le nom de Justin I : il la fit couronner. Elle s'opposa à l'union de Justinien avec Théodora tant qu'elle vécut.

EUPHORBUS, médecin, frère d'Antoine Musa, qui vivait à Rome du temps d'Auguste, fut médecin du roi Juba. Ce prince, en son honneur, donna le nom *d'Euphorbia* à une plante salutaire qu'on venait de découvrir.

EUPHORION, poète et historien, né à Chalcis, fut bibliothécaire d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, et composa beaucoup d'ouvrages en vers et en prose, dont il ne nous reste presque rien.

EUPHRÆUS, d'Orée dans l'Eubée. Il fut l'un des disciples de Platon. Il se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains des soldats de Philippe, roi de Macédoine ; c'est ce que nous apprend Démosthènes, son contemporain.

EUPHRANOR, peintre et sculpteur, un des plus grands artistes grecs, florissait 364 ans avant J.-C. Pausanias et Plutarque font un éloge magnifique de son double talent.

EUPHRATES, philosophe stoïcien, fut l'ami de Pline le Jeune, qui le loue dans une de ses lettres. Il est cité avec éloge par Epictète, et il fut honoré de l'amitié de l'empereur Adrien. Attaqué d'une maladie incurable, il s'empoisonna en l'an 118 de J.-C.

EUPOLIS, poète comique d'Athènes, florissait 435 ans avant J.-C. Imitateur de Cratinus, il appartient comme lui à la *vieille* comédie ; il en fit dix-sept d'après le calcul de Suidas, et neuf obtinrent l'honneur du triomphe. Il servait comme simple soldat dans l'armée navale que commandait Alcibiade, et périt dans l'Hellespont dans la guerre contre les Lacédémoniens. Les Athéniens, par un décret, fermèrent alors aux poètes la carrière des armes. Il ne nous reste d'Eupolis que quelques fragmens.

EUPOMPE, peintre grec, né à Sicyone, florissait 364 ans avant J.-C. Emule et contemporain de Zeuxis, de Timanthe, d'Androcides et de Parrhasius, il fut regardé comme l'un des plus grands peintres que la Grèce ait produits, et fit école, sous le nom d'Ecole de Sicyone. Son disciple Pamphile fut maître d'Apelles.

EURYDICE, fils de Mnésarque et l'un des plus grands poètes qui aient illustré la scène tragique, naquit 480 ans avant J.-C. Clito, sa mère, était marchande d'herbes. Il fut contemporain de Sophocle. Aristophane l'immola à la risée publique dans ses comédies. Il se retira à la cour d'Ar-

chelaüs. roi de Macédoine; il y fut comblé d'honneurs. De quatre-vingt-douze tragédies qu'il avait composées il ne nous en reste que dix-neuf. Il est tendre, touchant et pathétique. Le P. Brumoy en a traduit les plus beaux morceaux dans son *Théâtre des Grecs*, et M. Prévost de Genève a complété cette traduction. Une des conjectures sur la mort d'Euripide est qu'il fut dévoré par des chiens à soixante-seize ans. A la nouvelle de sa mort, Athènes fut plongée dans la consternation ; Sophocle, son ami, son rival et ensuite son ennemi, prit le deuil et fit paraître ses acteurs sans couronne sur le théâtre.

EURYDICE. Nom de plusieurs femmes célèbres dans l'histoire de la Macédoine. La plus ancienne est la femme d'Amyntas, roi de Macédoine. Une autre *Eurydice*, fille d'Antipater, fut mariée à Ptolémée, fils de Lagus, dont elle eut plusieurs enfans. Une troisième *Eurydice*, enfin, fille de Cynnané, et petite-fille de Philippe, fille d'Antipater, fut conduite par sa mère en Asie, pour épouser Aridée; mais Perdicas et Alcétas, qui craignaient l'influence qu'elle pourrait exercer sur les Macédoniens, firent tuer Cynnané à son arrivée. Eurydice suivit son mari en Macédoine; mais Olympias, revenue de l'Epire pour prendre le gouvernement, l'ayant forcée à s'enfuir à Amphipolis, elle y fut bientôt prise, et s'étrangla l'an 316 avant J.-C.

EUSEBIA (Aurelia), impératrice romaine. L'empereur Constance, son époux, la fit monter au trône en 353. Elle protégeait les savans, et favorisait de tout son pouvoir le progrès des sciences. Désespérée d'une longue stérilité, elle prit pour la faire cesser des remèdes si violens, qu'ils la conduisirent au tombeau en 360.

EUSTHATE, archevêque de Thessalonique, et célèbre commentateur d'Homère, florissait à Constantinople dans le douzième siècle ; on conjecture qu'il mourut après 1198. A défaut de la première édition (Rome 1542-1550, 4 vol. in-fol.), qui est très-rare et très-chère, on peut se servir utilement de celle de Bâle, imprimée par Froben, 1559-1560, en 3 volumes in-fol.

EUTHYCRATES, sculpteur grec, l'un des fils de Lysippe, et l'élève le plus habile de son père, vivait 300 ans avant J.-C. Il réussit principalement dans les ouvrages qui demandaient de la force et de la sévérité.

EUTROPE (Flavius-Eutropius), historien latin du quatrième siècle. Il a laissé un *Abrégé de l'Histoire romaine* depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empire de Valens. Cet abrégé est assez bien fait. Les événemens y sont exposés avec netteté; mais le style n'a rien de remarquable. L'édition de Barbou est estimée. Il y a un autre *Eutrope*, eunuque, ministre de l'empereur Arcadius, et qui eut la tête tranchée en 399.

EUTYCHIDES, sculpteur grec, et de l'école de Sicyone. fut un des élèves de Lysippe. Pline fait mention de sa statue de l'*Eurotas*. Il mourut à seize ans. Il y eut un autre *Eutychides*, peintre, cité aussi par Pline.

EVAGORAS, roi de Salamine, dans l'île de Chypre, descendait de Teucer, fils de Télamon, qui avait fondé cette ville après le siége de Troie. Il fut tué par un eunuque l'an 374 avant J.-C.

EVE. V. Adam.

EVILMÉRODACH, roi de Babylone, monta sur le trône, après la mort de Nabuchodonosor, son père, l'an 561 avant J.-C., et périt victime d'une conspiration tramée contre lui par Niriglifdor, son beau-père, l'an 559 avant J.-C.

EWALD (Jean), poète danois, a produit des ouvrages poétiques qui honoreraient une littérature quelconque, et que le Danemarck place au rang de ses chefs-d'œuvre. L'ode et la tragédie sont les deux genres où Ewald a excellé. Sa *Mort de Balder* est un de ses meilleurs ouvrages dramatiques. Il en a laissé d'autres remarquables ainsi que des élégies très-estimées. Né en 1743, il mourut en 1781.

EXMOUTH (Lord) un des marins les plus distingués de l'Angleterre, pair d'Angleterre, grand-croix de l'ordre du bain, d'abord connu sous le nom de sir Edouard Pellen, baronnet, né à Dou-

vres, débuta dans la marine comme lieutenant en deuxième, s'éleva par ses talens et par de brillans succès au grade d'amiral. En 1816, commandant en chef des forces navales dans la Méditerrannée, et chargé de punir la violation des traités, il se présenta devant Alger, bombarda la ville pendant dix heures, et obtint un traité qui, suivant toute apparence n'eût pas été plus fidèlement observé que les précédens, si les armées françaises n'eussent pas enfin affranchi la navigation des brigandages de la plus redoutable des régences barbaresques. On a annoncé la mort de cet illustre marin arrivée à Plimouth le 25 novembre 1832.

EXUPERANTIUS (Lucius, ou Julius), historien latin, qu'on suppose, d'après le caractère de son style, avoir vécu au commencement du cinquième siècle. On a sous son nom un opuscule intitulé : *De Marii Lepidi et Sertorii bellis civilibus*, que l'on croit tiré des *histoires de* Salluste.

EYCK (Jean Van), plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*, né à Maeseyck dans le pays de Liége en 1370, excella dans tous les genres de peinture estimés des Flamands; on le regarde généralement comme l'inventeur de la peinture à l'huile; cette invention lui a été contestée : il paraît du moins qu'elle consistait dans l'emploi combiné des huiles plus ou moins dessicatives. On croit que cet artiste mourut vers 1450.

EZECHIAS, seizième roi de Juda, fils d'Achas et d'Abia. Il succéda à son père l'an du monde 3277, et mourut après un règne de 28 ans.

EZÉCHIEL, l'un des douze grands prophètes. Il est auteur du livre de prophéties que nous avons sous son nom.

F

FABERT (Abraham), maréchal de France, né à Metz le 11 octobre 1559, mort à Sedan le 17 mai 1662. Il parvint par son seul mérite, et chacun de ses grades fut le prix d'une action d'éclat. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence et prit Stenay. Sa modestie, son jugement et ses vertus égalaient ses talens militaires. Il était fils d'un imprimeur de Metz. Son frère servit avec distinction.

FABIUS VIBULANUS (Quintus), sauvé comme par miracle du massacre des Fabius à la funeste journée de Crémera, l'an de Rome 275, fut la souche des diverses branches de la famille des Fabius. Il fut l'un des décemvirs, préfet de Rome et consul l'an de Rome 287, 467 avant J.-C.

FABIUS AMBUSTUS (Marcus), trois fois consul et depuis dictateur, vers l'an de Rome 403. Il mérita l'honneur du triomphe par ses victoires sur les Herniques.

FABIUS MAXIMUS RULLIANUS (Quintus). C'est le premier Fabius à qui l'on ait décerné le nom de Maximus. Rome reconnaissante a mis à côté de ce surnom dont elle décorait le vainqueur des Apuliens, des Liguriens, des Samnites, des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans, celui de Rullianus, tiré d'un simple instrument de labourage. Il fut cinq fois consul, deux fois dictateur et une fois censeur.

FABIUS PICTOR (Quintus). On peut l'appeler le père de l'histoire latine; il vivait l'an 225 avant J.-C., au temps de la deuxième guerre punique. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses *Annales de l'histoire romaine*.

FABIUS (Quintus-Maximus-Verrucosus), surnommé *Cunctator* ou le Temporiseur, parce qu'il vainquit Annibal par ses sages lenteurs en le fatiguant par des marches et contremarches, sans qu'il pût jamais le forcer d'en venir à une affaire décisive. Il rendit de si grands services à sa patrie qu'il fut appelé *le bouclier de la république*. Ayant repris Tarente, il régla avec le général carthaginois le

rachat des prisonniers, et, le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit noblement ses biens pour s'acquitter de sa parole. Il mourut dans un âge avancé, l'an 204 av. J.-C. Il eut un fils nommé comme lui *Fabius Maximus* (Quintus), qui fut préteur et ensuite consul. Il prit sur Annibal la ville d'Arpi. On ne sait quand il mourut.

FABIUS MAXIMUS ÆMILIANUS (QUINTUS), fils du consul Paul-Émile. Ce fut par l'adoption qu'il passa dans l'illustre maison des Fabius. Il fut consul l'an de Rome 606, et vainquit deux fois Viriate en Espagne. Un autre *Q. Fabius Maximus*, surnommé *Servilianus*, consul en 610, et commandant aussi en Espagne, battit le même Viriate. Il fut censeur l'an 626.

FABIUS MAXIMUS (QUINTUS), de la maison Fabia, et petit-fils par adoption de Paul-Émile, soutint la gloire de ces deux grands noms, et mérita d'être distingué par le surnom d'*Allobrogicus*. Il fut consul en 631, et censeur l'an de Rome 604.

FABRE D'ÉGLANTINE (PHILIPPE-FRANÇOIS-NAZAIRE), né en 1755 à Carcassonne, et décapité à Paris en 1794, sur le même échafaud que Danton. Nous laisserons l'homme qui se fit remarquer par ses excès révolutionnaires pour ne parler que de l'homme de lettres. D'abord comédien de province, puis auteur dramatique, il a fait beaucoup de pièces de théâtre, *le Présomptueux*, *l'Intrigue épistolaire*, etc. Il y outrage la langue à chaque moment; mais d'après une opinion paradoxale de J.-J. Rousseau, il découvrit dans le personnage de Philinte le modèle d'un parfait égoïste: une inspiration heureuse lui fit sentir qu'il ne pouvait mieux terminer sa pièce qu'en y représentant l'égoïste puni par une conséquence naturelle de ses principes et par son égoïsme même; il obtint et mérita, par le seul mérite de cette conception, un véritable succès. La Harpe appelle sa comédie des *Précepteurs* un *chef-d'œuvre unique en bêtise*; le mot est dur, mais il est certain que Fabre, en voulant mettre en action le système d'éducation que Rousseau a développé dans son Émile, a prouvé qu'il n'avait pas compris un mot de la doctrine de ce philosophe. Les poésies de Fabre, comme ses comédies, ne peuvent supporter la lecture. Ayant obtenu le prix de l'églantine aux jeux floraux de Toulouse, il ajouta à son nom celui de cette fleur.

FABRE (MARIE-JACQUES-JOSEPH-VICTORIN), né à Jaujac (Ardèche), le 19 juillet 1785, jeune encore, se dévoua à une mort presque certaine pour sauver son frère sur le point de se noyer dans le Rhône. De glorieux succès signalèrent les débuts de Victorin dans la carrière des lettres, outre des prix de vers qui lui furent décernés par l'académie française, deux productions oratoires du même auteur, l'*Éloge de Labruyère*, et le *Tableau littéraire de la France au dix-huitième siècle*, furent au concours 1810 couronnés dans la même séance. *Son éloge de Corneille* parut digne du grand homme qu'il célébrait. En 1822, Victorin reprit, après un long intervalle, ses leçons à l'Athénée de Paris, et y lut plusieurs fragmens de son grand travail sur les *Principes de la société civile*. On connaît de lui des fables politiques, dont la publication est impatiemment attendue. Les lettres et la liberté l'ont perdu le 29 mai 1831. Son vertueux père, un des plus honorables citoyens du département de l'Ardèche, frappé au cœur par la perte douloureuse d'un fils si distingué, l'a suivi au tombeau sur la fin d'octobre, âgé de 73 ans.

FABRE DE L'AUDE (Le comte JOSEPH-PIERRE), pair de France, commandeur de la légion-d'honneur, né à Carcassonne, le 9 décembre 1755; d'abord avocat au parlement de Toulouse, député aux États de Languedoc en 1783, entra dans la carrière législative en 1795, où il soutint constamment la cause de l'humanité. Président du tribunal en 1804, sénateur en 1807, pair en 1815, il se fit remarquer par ses vastes connaissances en administration, surtout en matière de finances, et publia plusieurs ouvrages politiques et moraux. Cet homme d'état distingué mourut en juillet 1832, dans sa 77[e] année.

FABRETTI (Raphael), le plus habile antiquaire du dix-septième siècle, naquit à Urbin en 1618, et mourut à Rome à quatre-vingt-deux ans. Il a laissé plusieurs ouvrages en latin fort estimés des antiquaires.

FABRICE ou FABRIZIO (Jérôme), surnommé d'*Acquapendente*, né dans cette ville d'Italie en 1537, mort le 17 février 1634. Il eut pour guide dans l'art de la médecine l'illustre Fallope, dont il fut le plus célèbre disciple et le digne successeur. On a de lui plusieurs ouvrages de chirurgie et d'anatomie.

FABRICIUS (Caïus), surnommé *Luscinus* parce qu'il avait les yeux petits. Cet illustre Romain fut deux fois consul, et mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens. Il se fit remarquer surtout par sa prudence, l'austérité de ses mœurs et son désintéressement. Il refusa les présens et les honneurs de Pyrrhus qui voulait corrompre sa fidélité, et, non moins fidèle à l'honneur qu'à sa patrie, il découvrit à ce prince l'offre perfide que faisait son médecin de l'empoisonner. Il mourut dans la pauvreté et fut enterré aux frais publics. Ses filles furent dotées par le sénat.

FABRICIUS VEIENTO, auteur latin, fut dénoncé par Tatius Geminus comme ayant composé des satires contre les sénateurs et les prêtres. Néron instruisit lui-même l'affaire; les satires furent brûlées et l'auteur banni de l'Italie. Après la mort de Néron il revint à Rome et fut fait préteur. Il vivait encore sous Domitien.

FABRICIUS (Jean-Albert), le plus savant, le plus fécond et le plus utile des bibliographes, né à Leipzig le 11 novembre 1668, mourut le 30 avril 1736. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages écrits en latin.

FABRICIUS (Jean-Chrétien), le plus célèbre entomologiste du dix-huitième siècle, né en 1742, mort en 1807. Il fut le disciple de Linnée, et publia un système d'entomologie qui changea la face de cette science en Europe.

FABRIS (Nicolas), habile mécanicien d'Italie, mort en 1801, s'est illustré par de nombreuses inventions, entre autres par celle d'un clavecin au moyen duquel les notes frappées par les touches sont en même temps écrites par elles, et par celle du moyen d'écrire aussi vite que la parole la plus précipitée, sans abréviations et sans rature.

FABRONI (Ange), célèbre biographe italien du dix-huitième siècle, né le 7 septembre 1732, mort le 22 septembre 1803. Le pape Clément XIV, Ganganelli, fut son protecteur. Parmi ses nombreux ouvrages, il faut compter la traduction en italien du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, dont le remercia l'abbé Barthelemy.

FABROT (Charles-Annibal), né en 1580, à Aix en Provence, mort le 16 janvier 1659, fut un des plus célèbres jurisconsultes de son temps. Il a publié une édition des œuvres de Cujas avec des notes.

FACCIOLATO (Jacques), savant italien du dix-huitième siècle, né le 4 janvier 1682, mort le 25 août 1740. Il employa près de quarante ans à faire avec Forcellini un grand *Vocabulaire latin*, comprenant tous les mots de la langue et toutes leurs différentes acceptions. Ils firent aussi un *Lexicon*.

FAERNE (Gabriel), célèbre poète latin moderne, né à Crémone, et mort le 17 novembre 1561. On a de lui un recueil de cent fables latines, dont les sujets sont en partie tirés d'Esope. Elles ont été traduites en vers par Perrault, et en prose par Boinvilliers.

FAGAN (Christophe-Barthelemy de LUGNY), né à Paris en 1702, mort le 28 avril 1755. Son théâtre forme 4 volumes in-12, qui pourraient se réduire à un seul, renfermant *la Pupille*, *l'Étourderie*, *le Rendez-vous*, et par faveur *l'Inquiet* et *les Originaux*. Quoiqu'il eût du naturel, il a trop souvent écrit par besoin. Il excède la mesure de son talent toutes les fois qu'il ne se réduit pas à des sujets d'un acte; mais il a été jugé trop sévèrement par La-Harpe, à qui cela n'est arrivé que trop souvent.

FAGEL. Cette maison, pendant

un siècle et demi, de 1670 à 1795, s'est illustrée dans les Pays-Bas par une suite d'excellens hommes d'état et de guerre.

FAGES (JOSEPH), né à Toulouse le premier août 1764, mort le 4 juin 1824; à peine âgé de dix-huit ans, faisait déjà un cours d'anatomie, de chirurgie et d'accouchement; nommé au concours en 1785 premier chirurgien interne de l'hôtel-Dieu de Montpellier, il mérita plusieurs médailles qui furent décernées à ses travaux par l'académie royale de chirurgie. Depuis chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Montpellier, il fit un cours où se formèrent plusieurs de nos chirurgiens militaires. En 1814 nommé après deux brillans concours, à la chaire de médecine opératoire, il fut tout entier à ses élèves, et son zèle a peut-être hâté sa mort.

FAGON (GUI-CRESCENT), premier médecin de Louis XIV, né à Paris le 11 mai 1638, y mourut le 11 mars 1718. Il travailla à enrichir le Jardin des plantes dont il était surintendant. Un de ses plus beaux titres de gloire est sans contredit d'avoir non-seulement estimé, admiré, mais recherché et protégé avec une sorte de passion les savans et les artistes.

FAHRENHEIT (GABRIEL-DANIEL), habile physicien et artiste ingénieux, né à Dantzig vers la fin du dix-septième siècle, mort en 1740, est principalement connu par les aéromètres et les thermomètres de son invention.

FEIGNET (JOACHIM), né en Bretagne en 1703, mort vers 1780, fut sinon l'un des créateurs en France de la science de l'économie politique, du moins l'un de ceux qui en propagèrent les principes et en firent ressortir les avantages avec le plus de zèle et de constance. Les ouvrages qu'il a laissés sont tous dans ce genre.

FAIPOULT (GUILLAUME-MARIE), né en 1752, d'une famille noble de Champagne, entré de bonne heure au service, était capitaine de génie lorsque la France secourut les colonies anglaises insurgées. N'ayant pu obtenir la permission de faire partie des premiers secours envoyés, il donna sa démission. Livré à l'étude des sciences à l'époque de la révolution, il en adopta les principes, devint ministre des finances sous le directoire, et remplit diverses missions importantes sous le gouvernement consulaire. Nommé à la préfeture de l'Escaut, il administra pendant dix ans ce département avec un zèle et des talens qui l'avaient élevé au plus haut point de prospérité, et qui ont laissé les souvenirs et les regrets les plus honorables. Appelé en Espagne comme ministre des finances sous Joseph Bonaparte, il passa de là à la préfecture de Saone-et-Loire, et opposa le plus grand courage à l'invasion. De retour à Paris en 1816, il mourut sans fortune en octobre 1817, avec la réputation d'un administrateur aussi intègre qu'habile.

FAIRFAX (EDOUARD), poète anglais, a fait une traduction de *la Jérusalem délivrée*, vers pour vers, fort estimée. Il a fait aussi des *Eglogues* ingénieuses. Il mourut, à ce qu'on croit, vers 1632.

FAIRFAX (THOMAS, lord), né en 1611, joua en Angleterre un grand rôle durant les guerres civiles du règne de Charles I; général en chef des troupes du parlement, il se laissa dominer par Cromwel, dont il devint l'instrument, et s'opposa en vain au meurtre juridique de *Charles I.* Après avoir quitté le commandement, il se retira dans ses terres, et n'en sortit que pour se joindre à Monk en 1659, pour rétablir Charles II sur le trône, et mourut le 12 février 1671.

FALBAIRE (CHARLES-GEORGE FENOUILLOT DE), est surtout connu au théâtre par son premier ouvrage: l'*Honnête criminel*, pièce fondée sur un événement réel. A l'exception de ce drame en vers et de ses *deux Avares*, opéra comique, ses autres ouvrages sont à peu près oubliés. Ses œuvres ont été réunies en 2 volumes in-8°. C'est à son zèle que *Fabre*, l'honnête criminel, dut sa réhabilitation. Né à Salins le 16 juillet 1727, Falbaire mourut le 26 octobre 1800.

FALCONET (ETIENNE-MAURICE), sculpteur célèbre, né à Paris en 1716, y mourut le 23 janvier 1791. Il a

fait un grand nombre de statues et de monumens. Sa réputation le fit demander à Saint-Pétersbourg en 1766, par l'impératrice Catherine II, pour faire *la statue équestre de Pierre-le-Grand*. La composition en est ingénieuse; le cheval a beaucoup de mouvement; il n'est porté que sur les jambes de derrière, et semble s'élancer du fameux rocher qui lui sert de piédestal. Il a publié des œuvres diverses concernant les arts, qui ne lui font pas moins d'honneur que ses plus belles statues.

FALLOPE (Gabriel), anatomiste et chirurgien célèbre, né à Modène en 1523, mort en 1562. L'anatomie lui doit plusieurs découvertes importantes. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise en 4 volumes in-folio.

FANTIN-DÉSODOARS (Antoine-Etienne-Nicolas), né en 1738, mort le 25 septembre 1820. L'histoire, et surtout celle de la révolution française, fut le principal objet de ses travaux. Il a laissé un grand nombre de volumes; il n'est pas toujours exact et judicieux; son style est d'ailleurs presque habituellement tendu et déclamatoire.

FANNIUS-STRABON (Caïus), consul de Rome avec M. Valérius Messala, l'an 161 av. J.-C. C'est sous son consulat que furent publiés les deux règlemens contre les progrès du luxe et de la table. C'est la plus ancienne loi somptuaire des Romains. Son fils *Fannius* (Caïus), orateur, fut tribun, consul, et ami de Scipion l'Africain.

FANNIUS (Caïus), neveu de Fannius-Strabon, fut questeur et préteur. Il était de la secte des stoïciens. Cicéron l'a choisi pour l'un des interlocuteurs de son *Dialogue de l'Amitié*, et le loue comme historien; mais ses annales ne sont point parvenues jusqu'à nous.

FANNIUS-CEPION, conspira contre Auguste; il s'enfuit et fut caché par un de ses esclaves; mais, découvert par la trahison d'un autre esclave, il fut mis à mort. Lisez Macrobe et Dion.

FANNIUS (Caïus), historien, ami de Pline le jeune, qui le loue beaucoup. Son *Exitus occisorum aut relegatorum à Nerone* n'est point parvenu jusqu'à nous.

FANNIUS-QUADRATUS, poète latin. Il obtint que son portrait et ses ouvrages fussent placés dans la bibliothèque établie par Auguste dans le temple d'Apollon. C'était un médisant, et Horace le lui reproche dans sa dixième satire.

FARDULFE, découvrit à Charlemagne un complot tramé contre ses jours par Pépin, son fils aîné; cet empereur lui donna en récompense plusieurs bénéfices et l'abbaye de Saint-Denis. Il mourut en 1806, et fut enterré dans son abbaye.

FARE (Charles-Auguste), marquis de la), né en 1644, mort en 1712, fut l'ami de Chaulieu et l'ami tendre, constant et délicat de madame de la Sablière. Ses poésies portent toutes ce caractère de douce insouciance et d'aimable gaîté, qui rappellent à l'esprit le *Molle atque faetum* d'Horace. On a aussi de lui des *Mémoires sur les principaux événemens du règne de Louis XIV*, écrits avec sincérité et liberté. Il laissa un fils qui devint maréchal de France.

FARET (Nicolas), mort en 1646, un de ces auteurs médiocres qui durent toute leur célébrité aux satires de Boileau. Ce grand poète le fit rimer avec *cabaret*, et Faret s'en plaignait, parce qu'en effet il n'était pas ivrogne. Il a fait plusieurs ouvrages et fut membre de l'académie française, à la fondation de laquelle il contribua beaucoup; ses premiers statuts sont rédigés par lui.

FARIA DE SOUSA (Manoel), célèbre historien et poète castillan, mort à Madrid en 1647. On a de lui des *Discours moraux et politiques*, des *Commentaires sur la Luisiade*, une *Histoire de Portugal*, et sept volumes de poésies sous le titre de *la Fontaine d'Aganippe*.

FARINELLI, célèbre chanteur italien, né à Naples le 24 janvier 1705, mort le 15 juillet. Son nom véritable était Ch. Broschi. Il fit une grande fortune en Angleterre; de là, étant passé à la cour d'Espagne, il y fut en grande faveur et adoucit les infirmités

de Philippe V. Nécessaire à sa santé, il en obtint des appointemens considérables, et ne se servit jamais du crédit dont il jouissait que pour protéger le mérite indigent; c'est sous ce rapport plus que pour son talent fugitif que nous avons fait mention de ce chanteur.

FARMER (Richard), célèbre critique anglais, né en 1735, mort en 1797. Sa réputation est fondée sur quelques poésies et surtout sur son ouvrage intitulé : *Essai sur l'érudition de Shaskspeare*, l'un des meilleurs morceaux de critique que possède la littérature anglaise.

FARNESE, maison illustre d'Italie, connue dès le milieu du treizième siècle; elle a produit plusieurs hommes célèbres, entre autres *Farnèse* (Alexandre), l'un des plus grands capitaines du seizième siècle, et le pape Paul III. C'est ce pape qui éleva cette maison à la souveraineté de Parme et de Plaisance.

FARQUHAR (George), auteur dramatique et acteur anglais, s'est fait connaître par deux comédies sur huit, qui eurent le plus grand succès, surtout *la Ruse du petit-maître*. Il mourut en 1707, n'ayant pas encore trente ans.

FATHIMEH, fille unique de Mahomet le prophète, qui la maria à Ali son cousin, l'an 623 de J.-C. Presque toutes les dynasties qui se sont établies dans l'islamisme font remonter leur origine à l'un des fils de Fathimeh. Elle mourut à Médine six mois après son père, dans un âge peu avancé.

FATOUVILLE, conseiller au parlement de Rouen, qui vivait à la fin du dix-huitième siècle, a donné un nombre prodigieux de pièces à l'ancien Théâtre-Italien. Son *Grapignan* ou *Arlequin procureur*, eut un si grand succès, que Bayle en a parlé dans ses nouvelles de la république des lettres.

FAUCHARD (Pierre), né en Bretagne à la fin du dix-septième siècle, mort à Paris le 22 mai 1761. On peut regarder ce chirurgien comme le créateur de l'art du dentiste. Avant lui on ne plombait pas les dents; il s'est servi de ce secours avec le plus grand avantage et a donné un ouvrage *ex professo* intitulé *le Chirurgien-dentiste* ou *Traité des dents*, 2 vol. in-12. Il soutient encore aujourd'hui sa grande réputation.

FAUCHET (Claude), historien, né à Paris en 1529, mort en 1601. Il rechercha avec beaucoup de soin et de succès les antiquités de la France. Son recueil de l'*Origine de la langue et de la poésie française*, in-4, n'est pas commun. Il se trouve quelquefois avec le recueil de ses œuvres, contenant entre autres *Antiquités gauloises*, etc., 1 vol. in-4. Henri IV le nomma historiographe de France. Fauchet est un historien impartial et d'une fidélité scrupuleuse; ses ouvrages contiennent des faits importans et qu'on chercherait vainement ailleurs; mais son style est grossier.

FAUJAS de St.-FOND (Barthélemi), savant géologue, né en 1750 à Montelimart, mort à Paris le 26 juillet 1819, administrateur et professeur au musée d'histoire naturelle, a enrichi cette science de plusieurs découvertes précieuses, en ce qui concerne les produits volcaniques. Ses voyages en Europe et dans le nouveau monde l'ont mis à portée de recueillir les savantes observations qu'il a consignées dans ses nombreux ouvrages.

FAUSTA (Flavia-Maximiana), fille de Maximien Hercule et femme de Constantin, éprise de son beau-fils Crispus et irritée de ses refus, l'accusa devant l'empereur, qui reconnut trop tard l'innocence du jeune prince, et fit étouffer sa coupable épouse dans un bain chaud, l'an 327 de J.-C.

FAUSTINE (Annia-Galeria-Faustina), née l'an 140 et femme de l'empereur Antonin-le-Pieux, souilla le trône des césars par ses débauches. Son époux aveugle la fit placer après sa mort au rang des déesses. Sa fille Annia Faustina épousa l'empereur Marc-Aurèle, et surpassa sa mère par ses dissolutions. Elle mourut vers l'an 174, et le trop indulgent Marc-Aurèle fit pour elle ce qu'Antonin avait fait pour sa mère.

FAVART (Charles-Simon), né à Paris le 13 novembre 1710, mort en

cette ville le 12 mai 1793. Il eût pu s'élever jusqu'au genre de la comédie : *l'Anglais à Bordeaux* et *les Trois sultanes* le prouvent ; mais c'est principalement pour le théâtre de l'Opéra-Comique qu'il a travaillé, et sa *Chercheuse d'esprit* a été regardée comme le modèle de ce genre d'ouvrages. Le naturel, la délicatesse, la grâce, le sentiment même, se trouvent souvent réunis dans ses pièces, qui s'élèvent à plus de soixante, et qui presque toutes ont réussi. Madame Favart, épouse de l'auteur de ce nom, était une actrice charmante du théâtre des Italiens; elle a eu part à six opéras-comiques, et mourut en 1772. Le père du poète se glorifiait d'être l'*inventeur des échaudés*; il était pâtissier.

FAVEREAU (Joseph-Dominique), lieutenant général, chevalier de la légion-d'honneur, né à Versailles le 29 juin 1755, entré dans la carrière militaire, parvint en peu d'années au grade de général de division. De graves infirmités le forcèrent de demander sa retraite. Inspecteur-général des hôpitaux militaires à Venise, il rentra en France en 1814, s'établit à Blayes près de Bordeaux, et y mourut vers la fin de décembre 1832, à l'âge de 77 ans et demi.

FAVIER, célèbre publiciste, né à Toulouse, vers le commencement du dix-huitième siècle, mourut à Paris le 2 avril 1784, après une jeunesse dissipée, s'appliqua surtout à l'histoire et à la politique, suivit comme secrétaire monsieur de la Chétardie, ambassadeur à la cour de Turin, et ne tarda pas à être initié dans tous les secrets de l'ancienne politique Européenne. Après avoir rempli différentes missions secrètes en Espagne et en Russie, il encourut la haine de M. de Choiseul, échappa d'abord par la fuite à son ressentiment, mais bientôt fut enlevé à Hambourg, enfermé et détenu à la Bastille pendant six ans. Délivré de sa captivité par l'intervention courageuse du comte de Broglie, il n'eut pour subsister d'autre ressource que ses talens et les mémoires qu'il composait pour les hommes en place sur les affaires du temps. A l'avénement de Louis XVI, M. de Vergennes lui fit donner 40,000 francs pour payer ses dettes, et une pension de deux mille écus. Outre ses connaissances politiques, Favier avait une immense littérature et un talent distingué pour la poésie. M. de Ségur a recueilli une partie de ses œuvres dans l'ouvrage intitulé : *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, in-8°, 3 vol. 1802, 3e édition.

FAVRE (Antoine), l'un des plus grands jurisconsultes du commencement du dix-septième siècle, né le 4 octobre 1557, mort le 28 février 1624. Il fut successivement juge mage de Bresse, président du Genevois, prémier président du sénat de Chambéry et gouverneur de Savoie. Les grands ouvrages qui ont établi sa réputation forment 10 vol. in fol.

FAYETTE (Gilbert MOTIER de la), né vers la fin du quatorzième siècle, suivit le duc de Bourbon au siége de Soubise, et reprit Compiègne en 1415. Charles VII lui confia la défense de Caen et de Falaise contre les Anglais, qu'il battit en 1422 ; il fut fait alors maréchal de France. Il se signala par plusieurs autres faits d'armes éclatans, et partagea avec les généraux de Charles VII la gloire d'avoir chassé les ennemis de la France. Il mourut le 23 février 1464.

FAYETTE (Louise MOTIER de la), de la même famille que le précédent. A dix-sept ans elle fut fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Aimée de Louis XIII, elle sut conserver sa vertu dans toute sa pureté, et ne se servit du crédit qu'elle avait sur l'esprit du roi, que pour le réconcilier avec la reine. Elle mourut en 1665 dans le couvent de Chaillot, qu'elle avait fondé. Madame de Genlis a publié sur elle un roman historique, 2 vol. in 12.

FAYETTE (Marie-Madeleine PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse de la), née en 1632, morte en 1693 ; célèbre par son esprit, par ses connaissances en littérature et par ses liaisons avec les gens de lettres. Elle fut la bienfaitrice de La Fontaine et l'amie intime du duc de Larochefou-

cauld, l'auteur des *Maximes*, pendant vingt-cinq ans. On a d'elle des *Mémoires de la cour de France*, *l'Histoire d'Henriette d'Angleterre*; mais elle est plus connue par les romans de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*, auxquels, dit-on, Ségrais et Larochefoucauld ont pris part. Elle a fait aussi *la Comtesse de Tende* et la *Princesse de Montpensier*, romans beaucoup moins connus.

FÉLIX. Il y a eu cinq papes de ce nom. Le premier souffrit le martyre en 274 : le second, archidiacre de Rome et anti-pape, mourut en 356 ; le troisième excommunia Acace, et mourut en odeur de sainteté ; le quatrième, mort en 530, gouverna l'église avec beaucoup de zèle et de piété ; le cinquième, qui était Amédée VIII, comte de Savoie, fut élu pape en 1440, et abdiqua en 1449 pour mettre fin au schisme.

FÉLIX DE TASSY (CHARLES FRANÇOIS), premier chirurgien de Louis XIV, et l'un des plus savans et des plus habiles de son art, né à Paris au XVIIe siècle, mourut le 23 mai 1703. Il est le premier qui ait opéré la fistule à l'anus parmi les modernes : ce fut le 21 novembre 1687 qu'il opéra son auguste malade avec autant d'adresse que de succès ; de nos jours les hommes les moins renommés dans leur art pratiquent cette opération avec réussite.

FÉNELON (FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE DE), archevêque de Cambrai, de l'académie française, le Racine de la prose par son immortel ouvrage de *Télémaque*, qu'il composa pour l'éducation du duc de Bourgogne, dont il était le précepteur. Il avait trouvé dans son propre cœur le modèle de cette morale douce et pure que son *Télémaque* respire. On voit dans cet ouvrage, unique en son genre, combien Fénélon était nourri des beautés simples et nobles d'Homère et de Virgile. Il faut être bien malheureusement organisé pour y trouver, comme madame de Genlis, des principes *révolutionnaires*. Il était dans la destinée de Racine et de Fénélon d'être méconnus par des femmes. Fénélon eut le malheur de tomber dans la disgrâce de Louis XIV ; sa mémoire est vengée des persécutions cachées qu'il éprouva, par un sentiment plus flatteur encore que celui de l'admiration, par une espèce d'hommage de cœur qui ne se partage qu'entre La Fontaine et lui. Dans sa dispute avec Bossuet sur son livre des *Maximes des saints*, il n'opposa à son impétueux adversaire que de la douceur et de la modération ; sa rétractation est un triomphe honorable pour son caractère. Né au château de Fénélon en Querci le 6 août 1651, il mourut le 7 janvier 1715. Chénier a mis ce vertueux prélat au théâtre Français avec beaucoup de talent et de vérité.

FÉNÉLON (BERTRAND DE SALIGNAC, marquis de), mort en 1559, se distingua dans les combats par sa valeur, et fut envoyé comme ambassadeur en Angleterre. Charles IX ayant voulu le charger d'excuser auprès de la reine Elisabeth l'odieuse journée de la Saint-Barthélemi : « Adressez-vous, sire, à ceux qui vous l'ont conseillée, » répondit le preux chevalier. On a de lui plusieurs voyages, mémoires ou négociations.

FÉRAUD (JEAN-FRANÇOIS), grammairien, né à Marseille le 17 avril 1725; il y mourut le 8 février 1807. On a de lui : *Dictionnaire grammatical de la langue française*, 2 vol. in-8, et *Dictionnaire critique de la langue française*, 3 vol. in-4. Ce dernier est un ouvrage capital, et dans lequel on trouve, sur un grand nombre de difficultés, des solutions qu'on chercherait en vain dans le dictionnaire de l'académie.

FERDINAND I, II et III, empereurs d'Allemagne. Le premier, mort en 1564, succéda à Charles-Quint son frère, lorsqu'il abdiqua en 1558 ; fit la paix avec les Turcs, et réconcilia la Suède et le Danemarck. Le second, fils de Charles, duc de Styrie, élu roi de Bohême et de Hongrie en 1618, défit Frédéric, électeur Palatin, à Prague, et remporta une victoire éclatante sur Christiern IV. Il mourut en 1637. Le troisième, appelé Ernest, fils du précédent, lui succéda et conclut la paix de Munster. Il mourut à Vienne en 1657.

FERDINAND. Six rois de Castille ont porté ce nom : Le premier, surnommé le Grand, tua Alphonse, roi de Léon, dans un combat, remporta de grands avantages contre les Maures, et marcha contre son frère, Garcias IV, roi de Navarre, qui perdit son royaume et la vie. Il mourut en 1065. Le deuxième remporta de grands avantages sur les Portugais, et fit leur roi, Alphonse Henriquez, prisonnier. Le troisième prit plusieurs villes sur les Maures, purgea ses états des brigands et des voleurs, et donna des lois sages à l'Espagne, qui reprit sous son règne une nouvelle face. Il mourut en 1252. Le quatrième, prince violent, emporté et despotique, mourut subitement en 1312 à 27 ans. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade, et sur les Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort qu'aujourd'hui. Le cinquième, fils de Jean II, roi d'Aragon, épousa Isabelle de Castille; ainsi ces deux royaumes se trouvèrent réunis. Il conquit celui de Grenade, une partie de la Navarre, et chassa les Maures d'Espagne, ce qui lui mérita le surnom de Catholique que ses successeurs ont toujours porté depuis. C'est sous son règne que Colomb découvrit l'Amérique. Ce prince fut le plus grand roi de son siècle; mais ses brillantes qualités furent obscurcies par son ambition et sa perfidie envers les nations qu'il voulait subjuguer. Il mourut en 1516. Le sixième, dit le Sage, rendait justice lui-même à ses sujets; il rétablit les finances et la marine, protégea le commerce, les arts et l'agriculture. Il mourut sans postérité en 1759, âgé de quarante-six ans.

FERDINAND, roi de Naples et de Sicile, régna de 1458 à 1494. Il mourut détesté de ses sujets pour ses débauches et ses cruautés. Son fils *Ferdinand II* régna en 1495 et 1496.

FERGUSON (JACQUES). Il tient un rang distingué parmi les mécaniciens et les astronomes de l'Angleterre; ses ouvrages, clairs et simples, ont eu du succès. Il dut tout à lui-même, car dans son enfance il fut réduit à garder les moutons. Né en 1710, il mourut le 16 novembre 1776.

FERGUSON (ADAM), célèbre écrivain écossais, né en 1724, mort vers l'an 1800. Le plus important de ses ouvrages est l'*Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, 5 vol. in-8, qui a été traduite en italien, en allemand et en français. Le caractère de Ferguson était modeste et généreux.

FERMAT (PIERRE DE), né à Toulouse, et mort dans cette ville en 1665, à soixante-dix ans. Il se livra particulièrement à l'étude des mathématiques. On trouve dans ses ouvrages le germe de la géométrie des *infinis* qu'on doit à Leibnitz et à Newton. C'est l'un des plus grands géomètres dont la France s'honore.

FERNANDES (JEAN), Portugais, le premier Européen qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, en 1446.

FERNANDEZ NAVARETTE (JEAN), surnommé *el Mudo*, le Muet, célèbre peintre espagnol, né en 1526, mort en 1570. Il travailla pour le monastère et l'église de l'Escurial, et mérita d'être appelé le *Titien Espagnol*, pour son coloris. Quoique sourd et muet, il était fort instruit dans l'histoire et dans la mythologie.

FERNANDEZ-THOMAS (MANUEL), l'un des principaux auteurs de la révolution Portugaise, en 1820, juge à Oporto, fut choisi aussitôt pour être membre de la junte provisoire du gouvernement. Député aux Cortès par la province de Beyra, il s'y fit remarquer par son éloquence et sa philanthropie, en fut élu vice-président et membre de la commission chargée de poser les bases de la constitution nouvelle. Il refusa les récompenses que les Cortès voulaient lui décerner comme membre du gouvernement provisoire, et mourut à Lisbonne en 1822, mort que le Portugal déplora comme un malheur public.

FERRACINO (BARTHELEMI), né en 1692, mort à Sologna près de Bassano en 1777. Doué d'un talent naturel pour la mécanique, il inventa une machine à scier les planches, fit l'horloge de la place Saint-Marc à Venise, construisit une machine hydraulique, et le pont de Bassano. Cette ville lui a élevé un monument. Il dut son génie inventeur à la nature.

FERRAND (Antoine), mort à Paris en 1719, à quarante et un ans. On a de ce conseiller à la cour des aides un recueil de poésies et de chansons. Voltaire a cité de ses vers, et dit qu'il joutait avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal, et qu'il mettait plus de naturel, de grâce et de délicatesse que lui dans les sujets galans.

FERRAND (Antoine, le comte), pair de France, de l'académie française, secrétaire des ordres de St-Michel et du Saint-Esprit, né en 1758, mort à Paris le 17 janvier 1825, à l'âge de soixante-douze ans. Nous ne le suivrons pas dans sa carrière politique et dans celle des honneurs qu'il a justement obtenus, ce n'est pas le but qu'on se propose dans ce Dictionnaire; nous ne verrons en lui que l'écrivain. Nous citerons avec éloge ses *Lettres politiques et morales d'un père à son fils*, dont le plan est bien conçu et savamment exécuté. Son *Esprit de l'histoire*, qu'il publia en 1801, est rempli de vues neuves et profondes. Sa *Théorie des révolutions* a mis le sceau à sa réputation; mais qui ne serait attendri en lisant son *Éloge de Madame Elisabeth*, qui fut un ange sur la terre, et qui ne tarda pas à suivre son frère Louis XVI dans les cieux! Sa longue carrière a été signalée par un dévouement inaltérable à l'auguste famille des Bourbons, et par un zèle constant pour le bien public. Nous avons oublié de dire qu'il a composé plusieurs tragédies, une entre autres qui a pour titre *Philoctète*. Mais sa réputation comme homme de bien est préférable à celle que lui ont méritée ses talens littéraires.

FERRARI (Gui), célèbre littérateur, né à Novarre en 1717, mort en 1791, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages latins. On trouve dans ses histoires des morceaux qui peuvent soutenir la comparaison avec les plus belles pages de Salluste, et dans ses biographies il égale souvent Cornélius-Népos.

FERRARIS (Joseph, comte de), né à Lunéville en 1726, mort le 1er avril 1814. Il fut lieutenant-général au service d'Autriche, et fit la guerre avec honneur; mais sa gloire est surtout fondée sur sa carte des provinces belges. Ce bel ouvrage peut sous beaucoup de rapports soutenir la comparaison avec la carte de France de Cassini.

FERREIRA (Antoine), l'un des poètes classiques du Portugal, né à Lisbonne en 1528, mort en 1569. Il perfectionna l'élégie et l'épître, et donna à la poésie portugaise l'épithalame, l'épigramme, l'ode et la tragédie. Son *Inès de Castro*, imitée par Lamotte, est la seconde tragédie régulière composée en Europe après la renaissance des lettres; la *Sophonisbe du Trissin* est la première. Il est après Camoëns, de tous les poètes Portugais, celui qui a créé le plus de mots, et donné à l'idiome poétique le plus de formules et d'expressions nouvelles. On a aussi de lui des poëmes et des comédies qui ont été imprimés en 1592 et 1622.

FERRERAS (Jean de), célèbre historien espagnol, né le 7 juin 1652, mort le 14 avril 1755. On a de lui une *Histoire d'Espagne* en 16 volumes in-4; c'est le plus important de ses ouvrages. Il contribua beaucoup à la composition du *Dictionnaire espagnol*, 6 volumes in-folio, très-estimé, et regardé comme l'un des meilleurs de ce genre. Il était membre de l'académie d'Espagne, et fut bibliothécaire de Philippe V. Son *Histoire d'Espagne* est exacte, impartiale, et peut servir de modèle à tous ceux qui s'appliquent à ce genre de littérature. Elle a été traduite en français par M. d'Hermilly, 10 volumes in-4, et cette traduction est excellente.

FERRET, appelé le *grand Ferret*, à cause de sa taille colossale, né au village de Rivecourt, près de Verberie, fut d'abord l'un des chefs des paysans révoltés contre les nobles du Beauvaisis, vers 1356. Gagné par le dauphin, il lui soumit ce qui restait de la faction de la Jacquerie, lui resta fidèle et servit utilement l'état. Sa force et sa réputation de bravoure continrent longtemps les anglais, contre lesquels il obtint ensuite des succès brillans, montra en différentes rencontres de l'intrépidité, et mourut avec une pieuse tranquillité, après

avoir repoussé de son lit et frappé de son bras terrible, cinq des douze ennemis qui voulaient le surprendre, et mis en fuite les sept autres.

FERRETO, historien, né à Vicence vers la fin du treizième siècle. Il passe pour un de ceux qui contribuèrent le plus à faire renaître en Italie le goût des bonnes études. Il n'est pas moins estimé comme poète que comme prosateur.

FERRIERES (Claude de), né à Paris en 1639, mort à Reims le 11 mai 1714. Il fut le premier qui dans les temps modernes entreprit de traduire en français les livres de droit romain. Ses ouvrages nombreux contribuèrent à répandre la connaissance du droit. Son fils suivit la même carrière, perfectionna et augmenta les ouvrages de son père.

FERRY (André), minime, géomètre et mathématicien, né à Reims en 1714, mort le 5 septembre 1773, donna le plan et présida à la construction de la machine hydraulique pour les fontaines de Reims, que le chanoine Godinot fit exécuter à ses frais, en 1717. Les villes d'Amiens et de Dole lui doivent les eaux dont elles jouissent.

FÉRYD-EDDYN ATTHAR, poète persan célèbre, né l'an 1226 de notre ère, d'un épicier. Parmi ses nombreux ouvrages, son *Pend-Naméh* (livre de conseil) n'a pas moins de célébrité en Orient que n'en ont parmi nous les *Maximes* de Larochefoucauld. Il a été traduit en français par M. Silvestre de Sacy.

FESTUS (Pompéius Sextus), philologue célèbre vers le cinquième siècle, est connu comme abbréviateur de l'ouvrage de Verrius Flaccus, *de verborum significatione*. La meilleure édition est celle qu'a donnée André Docier, Paris, 1681, intitulée : *ad usum Delphini.*

FEUILLADE (François d'AUBUSSON, vicomte de la), maréchal de France; il montra une brillante valeur dans diverses occasions. Louis XIV le combla de grâces, et l'admiration de la Feuillade pour ce grand roi alla jusqu'à l'enthousiasme. Il fit ériger à son héros une statue pédestre en bronze doré, au milieu de la Place-des-Victoires, qu'il forma en achetant le terrain. Il mourut en septembre 1691.

FEUILLÉE (Louis), minime, s'est rendu célèbre comme astronome et botaniste. Né en 1660, il mourut en 1732.

FEUQUIÈRE (Manassés de PAS, marquis de), né à Saumur le premier juin 1590, mort le 14 mars 1640. Son père avait été tué à la bataille d'Ivri, sous Henri IV; celui-ci prit le mousquet à treize ans, et de grade en grade devint lieutenant-général : ce fut l'un des plus grands capitaines de son temps; il se distingua au siége de La Rochelle sous Louis XIII, où il fut fait prisonnier. Nommé ensuite ambassadeur extraordinaire en Allemagne, il rendit de grands services à l'état. On a imprimé ses négociations, 3 volumes in-12. Son fils fut aussi lieutenant-général ainsi que son petit-fils. Ce dernier a publié des *Mémoires sur la guerre*, dans lesquels Voltaire a puisé pour son siècle de Louis XIV.

FEUTRY (Amé-Ambroise-Joseph), né en 1720, mort à Douay le 28 mars 1789. Il a fait un assez grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels on distingue *Epître d'Héloïse à Abailard*, *les Tombeaux*, poëme, *Ode aux Nations*, et le poëme du *Temple de la Mort*.

FEYJOO Y MONTENEGRO (Benoit-Jérome), célèbre critique espagnol, né à Oviédo le 16 mai 1701, mort en 1764. Ses œuvres forment 33 vol in-8, parmi lesquels il faut distinguer son *Théâtre critique uiversel* et *Lettres curieuses et instructives.* Il fut, dit M. Delaborde, le lustre de sa patrie et le savant de tous les siècles.

FICHTE (Jean-Théophile), un des plus célèbres philosophes allemands de l'école moderne, né à Composvelbe, le 16 février 1762, mort le 19 mai 1814. Le fondement de sa réputation est son *Essai de critique de toutes les révélations.* Il avait épousé une nièce de Klopstock.

FICORONI (François), célèbre antiquaire italien, né en 1664, mort le 23 janvier 1747. Fondateur de la so-

ciété littéraire de *gl' inculti* à Rome. Il a fait un très-grand nombre d'ouvrages savans et curieux sur les antiquités romaines; tous sont écrits en italien.

FICQUET (ETIENNE), graveur, né à Paris en 1731, mort en 1794. On peut le regarder comme le Gerard Dow de la gravure. Sa collection de portraits est d'un fini précieux et fort estimée.

FIELDING (HENRI), célèbre romancier anglais, né en 1707, mort le 8 octobre 1754. Il a donné quelques comédies et un plus grand nombre de romans; celui de *Tom Jones* a rendu son nom immortel. Tous ont été traduits en français et forment 23 vol. in-18.

FIESQUE. Une des quatre grandes familles de Gênes; elle fait remonter son origine au onzième siècle. Le plus fameux est Jean-Louis *Fiesque*, chef d'une conjuration formée en 1547 contre les Doria, et dont le cardinal de Retz a donné la relation.

FIGUEROA (FRANÇOIS DE), célèbre poète espagnol, né vers 1540, mort vers l'an 1620. Par ce qui nous reste de ses poésies, en espagnol ou en italien, on peut juger qu'il aurait été un grand poète chez toutes les nations. Il excellait dans le genre tendre et pastoral. Il y a plusieurs autres personnes de ce nom qui se sont illustrées soit dans les sciences, soit dans les armes.

FILANGIERI (GAETAN), l'un des publicistes du dix-huitième siècle qui ont le plus contribué aux progrès de la législation et à l'adoucissement du sort des hommes. Né à Naples le 18 août 1752, il mourut le 21 juillet 1788. *La science de la législation*, son principal ouvrage, a été traduite en français par M. Gallois, 7 vol. in-8.

FILASSIER (JEAN-JACQUES), né vers 1736, mort en 1806, est principalement connu par son *Dictionnaire historique de l'éducation*, 2 vol. in-8, et par *Eraste ou l'Ami de la jeunesse*, ouvrage fait en société avec un ancien magistrat nommé Rose. Filassier était agronome. Il a fait aussi un *Dictionnaire agronomique* et un *Dictionnaire du Jardinier français*, 2 vol. in-8, estimé.

FILICAIA (VINCENT DE), né à Florence le 30 décembre 1642, mort dans la même ville le 24 septembre 1707. Il est placé parmi les premiers poètes lyriques italiens. Ses œuvres poétiques en italien et en latin ont été réunies en 2 vol. in-8, Venise 1767. Il est l'un des poètes italiens qui résistèrent avec le plus de succès au torrent du mauvais goût dans le dix-septième siècle. La reine Christine de Suède se montra généreuse envers lui et sa famille.

FIMBRIA (CAÏUS-FLAVIUS), l'un des plus cruels satellites de Marius et de Sylla, au temps des proscriptions. Il tua de sa main Lucius Cœsar, consulaire, et fit assassiner Quintus Scœvola. Le récit de ses autres cruautés serait trop long. Il se tua lui-même l'an de Rome 668.

FINIGUERRA (TOMMASO), sculpteur et orfèvre, inventa l'art d'imprimer des estampes sur des planches de métal gravées en creux. Il vivait à Florence au milieu du quinzième siècle.

FIRENZUOLA (ANGE), célèbre auteur italien du seizième siècle, né à Florence, le 28 septembre 1593, suivit d'abord le barreau, puis entra dans l'état ecclésiastique. On ignore le temps de sa mort. Ses ouvrages portent l'empreinte d'un esprit vif, naturellement porté à la satire et à la licence. On y remarque surtout une imitation de l'âne d'or, dont l'auteur met la scène en Italie; ses écrits en prose font autorité dans la langue. L'édition la plus complète et la meilleure est celle de Florence, 1763, en 3 vol. in-8°.

FIRMONT (HENRI-ESSEX EDGEWOTTH DE), prêtre de l'église romaine, né en 1745. Ce fut cet ecclésiastique qui assista l'infortuné Louis XVI dans ses derniers momens, et lui dit ces paroles sublimes: « Fils de saint Louis, montez au ciel! » Après cette épouvantable catastrophe, il se retira en Angleterre, et mourut le 22 mai 1807. Le roi Louis XVIII composa lui-même son épitaphe en latin.

FLACCILLA (ÆLIA), impératrice romaine, femme de Théodose I, monta sur le trône en 379. Elle allia, comme son époux, la modestie et la grandeur

d'âme, fit les délices de l'empire et le bonheur de Théodose, et ne négligea rien pour inspirer à ses enfans, Arcadius et Honorius, l'amour de la vertu. Elle mourut en Thrace, et son corps fut rapporté à Constantinople; tout l'empire la pleura sincèrement.

FLAMEL (NICOLAS), écrivain libraire juré en l'université de Paris, vivait sous Charles VII; c'est un des hommes sur le compte desquels s'est le plus exercée la crédulité publique. On a prétendu qu'il avait trouvé la pierre philosophale. Voy., au sujet de Flamel et de sa femme Pernelle, les *Essais historiques sur Paris*, de Saint-Foix.

FLAMINIUS (TITUS-QUINTIUS), consul avant l'âge de trente ans, à cause de son mérite. Il défit Philippe, roi de Macédoine, et réduisit la Thessalie, la Phocide et la Locride. En 556, ce consul romain proclama la liberté publique au milieu de la Grèce assemblée; le tableau de cette scène unique dans l'histoire est rapporté par Tite-Live, et c'est là qu'il faut la lire.

FLAMINIUS (CAÏUS), consul romain. Il proposa, étant tribun, une loi agraire qui mit le trouble dans Rome. Attiré au combat par les ruses d'Annibal, il perdit la bataille de Trasimène, où il périt avec un grand nombre de soldats, l'an 555 de Rome. Il fit établir, étant censeur, un chemin jusqu'à Rimini et construire un cirque; ces deux monumens portèrent son nom.

FLAMINIO (MARC-ANTOINE), fils d'un père qui se fit une réputation dans la poésie latine, s'en fit une plus grande encore. Né en 1498, à Seravalle, il mourut à Rome en 1550.

FLAMSTEED (JEAN), célèbre astronome anglais, né le 19 août 1646, mort le 31 décembre 1719. Il se distingua par ses observations sur le nombre d'étoiles visibles et par ses longues études pour les déterminer avec précision. On lui doit entre autres ouvrages: *Historia cœlestis*, 3 vol. in-fol.

FLAXMAN (JEAN), célèbre statuaire anglais, membre des académies de Londres et de Florence, né à Yorck, le 6 juillet 1755, mort à Londres, le 7 décembre 1826, eut à lutter contre sa mauvaise santé et sa mauvaise fortune, força bientôt l'estime des artistes ses contemporains, et composa un grand nombre d'ouvrages qui augmentèrent sa réputation et sa fortune et qui ornent les églises et les châteaux des riches amateurs. On distingue parmi ses écrits ses *leçons de sculpture*, dont il fit un cours en 1810, et parmi ses nombreux dessins ses *illustrations d'Homère, d'Eschyle* et *du Dante*, composées à Rome, et depuis ses dessins tirés d'*Hésiode* où il a déployé toutes les ressources de son imagination.

FLECHIER (ESPRIT), évêque de Nîmes, né le 10 juin 1632, mort le 16 avril 1710. Il y a moins d'éloquence et de génie dans ses *Oraisons funèbres* que dans celles de Bossuet; mais son élocution est brillante, et personne n'a montré plus d'esprit sans qu'on puisse lui en reprocher l'abus. On admire principalement son *Oraison funèbre de Turenne*. Il fut membre de l'académie française; outre ses *Oraisons funèbres* et ses *Panégyriques*, on a de lui l'*Histoire de l'empereur Théodose*, in-12, et celle de *Ximenès*, 2 vol. in-12.

FLEURANGES (ROBERT DE LA MARCK, seigneur de), maréchal de France, l'un des plus grands hommes de guerre de son siècle, né vers 1490 à Sédan. Après divers brillans exploits, il reçut au siége de Novarre, en 1513, quarante-six blessures: il se guérit et commanda l'avant-garde à la bataille de Marignan; il contribua tellement au succès de cette journée, que François I voulut l'armer lui-même chevalier. Il fut fait prisonnier avec ce monarque à la bataille de Pavie. Il se distingua dans d'autres occasions, et mourut en 1537. Pendant sa captivité il écrivit des *Mémoires* sur les règnes de Louis XII et de François I. Le style en est simple et naïf, et il y règne un très-grand intérêt.

FLEURIEU (CHARLES-PIERRE CLARET, comte de), membre de l'institut et du bureau des Longitudes, né à Lyon, en 1738, entra de bonne heure dans la marine, où il fut un modèle d'application et de bonne condui-

te, et servit pendant la guerre de sept ans. La construction d'une horloge marine fut le premier fruit des méditations auxquelles la paix lui permit de se livrer. Directeur général des ports et arsenaux de la marine, en 1776, il rendit dans cette place les services les plus éclatans à son pays. Nommé ministre de la marine le 27 octobre 1790, il cessa de l'être le 17 mai 1791, et ne put, dans un si court espace de temps, donner suite aux plans qui auraient pu amener dans cette administration la perfection, objet constant de ses vœux et de ses efforts. Chargé de l'éducation du fils de Louis XVI, en qualité de gouverneur, il fut forcé en 1792 de se retirer des affaires publiques, sortit malgré lui de sa retraite, pour siéger en l'an V (1797) dans le conseil des anciens, fut appelé au conseil d'état, devint sénateur, et peu d'années après termina sa carrière le 18 août 1810, aussi digne de regrets par ses vertus privées que par ses talens et ses services.

FLEURY (Claude), sous-précepteur des enfans de France, né à Paris le 6 décembre 1640, mort le 14 juillet 1723. On lui doit une *Histoire ecclésiastique* en 37 vol. in-4. Elle a été continuée par le père Fabre, oratorien, depuis le vingtième volume. C'est l'ouvrage le plus complet que nous ayons en ce genre. Le style en est d'une simplicité touchante, les *Discours préliminaires* répandus dans cet ouvrage, et imprimés separément en un vol. in-12, sont écrits avec beaucoup d'élégance, de pureté, de précision et de force. On a encore de lui des ouvrages non moins recommandables: *les Mœurs des Israélites et les mœurs des chrétiens*, réunis en 1 seul vol. in-12, etc. Il fut prieur d'Argenteuil. Il était doux, affable; pas un mot qui ne fût une politesse, pas une action qui ne fût une vertu.

FLEURY (André-Hercule de), cardinal, ancien évêque de Fréjus et précepteur de Louis XV, né à Lodève le 22 juin 1653, mort le 29 janvier 1743. Il dut sa fortune à une figure agréable et à un esprit délicat. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine et ensuite du roi. Louis XIV le nomma précepteur de Louis XV, qui le plaça à la tête du ministère. Quoiqu'il eût alors plus de soixante-dix ans, il montra l'habileté d'un homme d'état. Il commença et termina glorieusement la guerre contre Charles VI, et obtint la Lorraine pour la France; mais moins heureux dans la guerre de 1740, on lui en imputa tous les malheurs, quoiqu'on eût entrepris cette guerre contre son avis. Il était d'un caractère tranquille; il se conduisit toujours en homme prudent, regardant le repos public comme le fondement du bonheur: aussi en maintenant longtemps la paix, la France répara-t-elle les pertes que lui avaient occasionées les profusions de Louis XIV et les opérations de la régence. Jamais ministre n'a moins coûté à l'état et ne fut plus heureux; on lui reproche d'avoir trop négligé la marine. Le peu de forces maritimes qui restait à la France fut détruit par les Anglais.

FLEURY (Guillaume-François-Joly de), procureur-général du roi au parlement de Paris pendant plus de vingt ans; l'un des hommes dont le caractère et les talens ont illustré la magistrature française. Son nom passera à la postérité avec ceux des L'Hôpital, des Harlay, des Molé et des d'Aguesseau. Né à Paris le 11 novembre 1671, il y mourut le 25 mars 1756.

FLINDERS (Mathieu), navigateur anglais qui a acquis une grande célébrité par ses découvertes et ses travaux nautiques sur le continent de la Notasie ou Nouvelle-Hollande. Son *Voyage à Terra Australis*, et l'*Atlas* qui l'accompagne le placent au nombre des meilleurs marins du siècle et des hydrographes les plus distingués. Il mourut le 19 juillet 1814.

FLIPART (Jean-Jacques), graveur, né à Paris en 1723, mort le 9 juillet 1782. Il a gravé d'après Jules Romain, Greuze, Vernet, Natoire et Vien, surtout d'après le second. On s'aperçoit dans ses ouvrages, qui sont fort estimés, qu'il s'était beaucoup appliqué à l'étude du dessin.

FLORIAN (Jean-Pierre-Claris de), de l'académie française, lieutenant-colonel, né le 6 mars 1755, mort en 1794 le 13 septembre. Une naïveté piquante, presque étrangère à nos mœurs actuelles, une sensibilité douce, une imagination riante, enfin la délicatesse et la grâce, forment le caractère de cet habile écrivain, que Voltaire appelle dans ses lettres *Florianet*, nom mignard qui peint assez bien son genre d'esprit. Quelqu'un qui l'a connu personnellement nous a assuré que chez lui l'homme privé ne ressemblait pas du tout à l'écrivain; c'est un point de conformité singulière qu'il aurait eu avec Saint-Foix. Il n'était appelé qu'à de petits ouvrages: son roman de *Numa* le prouve. Il sut donner au personnage d'Arlequin, qu'on eût pu croire épuisé au théâtre, une physionomie toute nouvelle. Sa traduction du roman de *Don Quichotte* n'a pas eu de succès. Ses pastorales, ses petites comédies, ses romances et quelques fables, voilà ce qui constitue sa réputation littéraire. Ses œuvres complètes ont été souvent imprimées, et dans tous les formats; on pourrait en faire un joli choix.

FLORIDA-BLANCA (François-Antoine-Monino, comte de), né à Murcie, en 1730, de parens pauvres, mais d'une honnête bourgeoisie, après s'être livré exclusivement à l'étude des lois, se fit bientôt connaître pour un des plus habiles avocats, et parvint successivement aux places les plus distinguées de la magistrature. Ministre à Rome sous le pontificat de Clément XIV, il fit régner entre les deux cours la plus parfaite intelligence. Appelé au ministère, il justifia la confiance de son souverain, établit dans la capitale une police exacte, fit respecter sur toutes les mers le commerce et le pavillon espagnol, maintint une paix constante avec ses voisins, protégea les sciences, les arts et l'industrie, et tant que Charles III vécut, jouit de toute sa faveur. Disgracié en 1792, éloigné de la cour, et même enfermé dans la citadelle de Pampelune, puis retiré dans ses terres, il ne sortit de sa retraite en 1808, que pour présider les cortès, et peu de temps après il mourut à Séville le 20 novembre. Ses mœurs furent toujours pures, son cœur humain, son caractère égal, et il sut faire oublier quelques défauts par ses talens et par des qualités éminentes.

FLORUS (Lucius-Annæus-Julius), historien latin. Sous le titre d'*Epitome* il nous a transmis en 4 livres les principaux événemens de l'histoire romaine, depuis Romulus jusqu'à Auguste. Cet abrégé l'a placé au rang des historiens distingués. On peut considérer son ouvrage comme une introduction à l'histoire de la république romaine; la narration en est rapide. L'opinion commune place Florus sous le règne de Trajan et d'Adrien.

FLORUS (Julius), célèbre orateur gaulois, né 20 ans avant notre ère. Son éloquence était vive et entraînante. Sénèque nous a conservé quelques fragmens de l'un de ses *Discours*. Quintilien en parle aussi avec le plus grand éloge. De Rome il revint dans les Gaules, et mourut vers l'an 55 ou 56.

FLOYER (sir John), médecin anglais, né en 1649, mort en 1734. Parmi ses ouvrages, son *Traité de l'asthme* est regardé comme classique. Il est un des premiers qui aient compté les pulsations des artères, car, quoique le pouls eût dès les temps anciens été le sujet de fréquentes observations, l'on n'avait cependant pas fixé l'attention sur le nombre de ses battemens dans un temps donné.

FOÉ (Daniel de), auteur anglais dont le nom serait inconnu aujourd'hui hors de l'Angleterre s'il n'avait pas fait le roman ingénieux et intéressant de *Robinson Crusoé*. Fils d'un boucher, il naquit à Londres en 1663, et mourut en 1731.

FOÉS (Anuce), médecin et helléniste, né à Metz en 1528, mort le 8 novembre 1595. On a de lui une traduction en latin des *Œuvres d'Hippocrate*. Cet ouvrage mérite encore aujourd'hui le succès qu'il obtint lorsqu'il parut. Il est devenu classique par la fidélité de la traduction et les

doctes commentaires; il est cher et rare.

FOIX (Gaston de), duc de Nemours, né en 1489. Il mérita d'être nommé la *Foudre de l'Italie* pour ses brillans exploits à cette armée en 1512, et fut tué le 11 avril de cette année à la bataille de Ravenne. Louis XII son oncle et toute la France le regrettèrent vivement.

FOIX (Paul de), archevêque de Toulouse, né en 1528, mort en 1584. Il fut l'un des plus célèbres hommes d'état de son temps; il vécut sous Henri II, Charles IX et Henri III.

FOLARD (Jean-Charles de), né à Avignon le 13 février 1669; il y mourut le 23 mars 1752. Il se distingua dans plusieurs sièges, et notamment à Malte contre les Turcs. Le duc de Vendôme, qui l'avait pris pour aide-de-camp, ne faisait rien sans le consulter. Il servit ensuite sous le duc de Berwick en qualité de mestre-de-camp. On lui doit dans l'art militaire plusieurs découvertes qu'il a exposées dans ses *Commentaires sur Polybe*, en 6 vol. in-4. On a encore de lui un *Traité de la défense des places*, et un livre de *Nouvelles découvertes sur la guerre*, in-12, où les idées sont aussi profondes et plus méthodiques que dans son *Commentaire*. Chevalier de Saint-Louis, on le nomme ordinairement le chevalier de Folard.

FOLKES (Martin), Anglais, né le 29 octobre 1690, mort le 28 juin 1754. Il fut parmi les savans du dix-huitième siècle un des plus remarquables par le nombre et l'utilité de ses travaux, et par les éminens services que son zèle infatigable a rendus aux lettres et aux sciences.

FONCEMAGNE (Etienne LAUREAULT de), né à Orléans en 1694, mort le 26 septembre 1779, des académies française et des inscriptions. Il est particulièrement connu par le différend qu'il eut avec Voltaire au sujet de l'authenticité du testament du cardinal de Richelieu. Il a publié des *Mémoires* sur l'histoire de France. Il aidait libéralement de ses conseils, de ses livres, souvent même de sa bourse, les jeunes gens qui montraient des dispositions pour l'étude.

FONTANA (Publio), poète italien d'un grand talent, né en 1548, mort en 1609. Le plus estimé de ses ouvrages est sa *Delphinis*; il y peint largement les images terribles de la guerre, et il avait passé sa vie à la campagne.

FONTANA (Dominique), architecte et ingénieur italien, mort à Naples en 1607 à l'âge de 64 ans. Il parvint à redresser l'obélisque de granit rouge d'une seule pièce, et du poids d'environ un million de livres, qu'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome, et qui était alors à moitié enterré dans des décombres près du mur d'une église. Des médailles furent frappées pour consacrer le succès de cette entreprise, et Fontana honoré et récompensé. Son frère Jean l'aida dans ses plus grands travaux; mais son plus grand talent était pour l'hydraulique.

FONTANA (Félix), savant physicien et naturaliste italien, né en 1730, mort en 1805, a laissé de bons écrits sur la chimie, la physique et la physiologie. On lui doit des expériences curieuses sur les effets du venin de la vipère. Son frère, mort en 1803, fut un mathématicien habile.

FONTANELLE (Jean-Gaspard-DUBOIS), né en 1737, à Grenoble, mort le 15 février 1812. On lui doit une traduction des *Métamorphoses d'Ovide* plus exacte que celle de l'abbé Banier; un *Cours de Belles-Lettres*, 4 vol. in-8, plus élémentaire que celui de La Harpe, et moins sec que celui de Batteux; *Naufrage et aventures de Pierre Viaud*, ouvrage devenu populaire, des tragédies, des romans et des contes philosophiques et moraux.

FONTANES (Louis de), né à Niort en 1761, mort le 17 mars 1821. Comme personnage politique, il a pu encourir des censures qui n'appartiennent pas au cadre de ce Dictionnaire; comme poète et prosateur, il tient un rang distingué parmi les écrivains de notre époque; ses fonctions de grand-maître de l'université ont été remplies avec sagesse, ses écrits en prose sont des modèles de correction et d'élégance : les bienséances oratoires s'y trouvent surtout bien obser-

vées ; sa poésie unit à la grandeur et à la grâce des pensées, une versification pleine de nerf, de charme et d'harmonie. On lira toujours avec plaisir son poëme du *Verger*, son *Essai sur l'Homme* traduit de Pope, les fragmens de son poëme de *la Grèce délivrée*, et peut-être voudra-t-on relire ses *Discours* en prose, ne fût-ce que pour y chercher l'art de flatter avec esprit, avec grâce, adresse et convenance. On a dit de lui qu'il avait réhabilité l'éloge.

FONTANINI (JUSTE), archevêque d'Ancyre, savant littérateur, antiquaire et critique italien, né en 1666, mort en 1756. Ses principaux ouvrages sont : *Bibliotheca della eloquenza italiana*, 2 vol. in-4, *Histoire litteraire d'Aquilée*, in-4.

FONTENELLE (BERNARD LE BOVIER de), né à Rouen le 11 février 1657, mort à Paris le 9 janvier 1757. Sa mère était sœur du grand Corneille. Le premier qui, dans le siècle de Louis XIV, fit succéder le bel esprit au génie, et en effet un des plus beaux esprits qui aient existé. Tous ses ouvrages dramatiques, à l'exception de l'opéra de *Thétis et Pélée*, sont aujourd'hui inconnus ; ses *Eglogues* pétillent de traits ingénieux et fins, et sont par conséquent bien éloignées de la naïveté du genre pastoral. Il y a dans ses *Dialogues des Morts* beaucoup de pensées brillantes, mais qui ne soutiennent pas toujours l'analyse. On ne doit lire Fontenelle qu'avec précaution, et lorsqu'on a le goût formé par l'étude des bons modèles. Il était aussi recommandable dans les sciences qu'il l'était peu dans les arts d'agrément, quoique même dans la première partie, on ne puisse le mettre au nombre des génies inventeurs, car il a emprunté le fond de son *Traité des Oracles* du savant médecin Vandale, et l'idée de son livre de la *Pluralité des Mondes* de Cyrano de Bergerac, auteur plein d'imagination, et qui eût été plus célèbre s'il avait su la régler. Le premier, Fontenelle a mis les sciences abstraites à la portée du plus grand nombre de lecteurs, grâce à son esprit lumineux et méthodique, plus étendu que profond. Son *Histoire de l'Académie des Sciences* et ses *Eloges* immortaliseront son nom. Il dut à une absence totale de passions une philosophie pratique qui le préserva du malheur plutôt qu'elle ne le rendit heureux, mais qui exempta même sa vieillesse des infirmités et de la douleur.

FOOTE (SAMUEL), comédien et auteur comique anglais, mort à Douvres le 21 octobre 1777. On a de lui 22 pièces de théâtre remplies de vivacité et de gaîté, qui ont été imprimées ainsi que le recueil de ses *Bons mots*. Il ne ménagea pas ses meilleurs amis, et fut surnommé le *Moderne Aristophane* ; amputé d'une jambe par suite d'une chute de cheval, il continua à paraître sur le théâtre avec une jambe de bois, et devint alors plus que jamais le favori du public.

FORBIN (CLAUDE), chef d'escadre des armées navales de France, né en Provence en 1656, mort le 4 mars 1733. Il se signala par les exploits les plus glorieux, et fait chef d'escadre en 1707, il défit la même année, avec Duguay Trouin, la flotte anglaise près du cap Lézard. Ses talens et sa valeur lui obtinrent la confiance de Louis XIV ; mais il en fut peu récompensé. Sa brusque franchise lui avait fait trop d'ennemis dans les bureaux du ministère.

FORBONNAIS (FRANÇOIS VÉRON de), inspecteur général des monnaies, membre de l'Institut, né en 1722 au Mans, mort le 20 septembre 1800. Il a donné un grand nombre d'ouvrages sur le commerce et les finances ; ses *Elémens de commerce*, 2 vol. in-12, sont devenus un livre classique, et ont été traduits dans la plupart des langues de l'Europe. Il est le premier qui ait traité méthodiquement tout ce qui qui a rapport au commerce.

FORCE (JACQUES NOMPAR de CAUMONT duc de la), né vers 1559, mort le 19 mai 1652. Échappé comme par miracle, étant enfant, au massacre de la Saint-Barthélemi, il rendit de grands services à son prince et à sa patrie, et fut fait maréchal de France. Voyez sur lui Mézerai et Voltaire dans sa Henriade. Son fils fut aussi maréchal de France. Sa

petite-fille a laissé des poésies agréables et seize romans presque tous historiques.

FORGEOT (Nicolas-Julien), né à Paris en 1758, y mourut le 4 avril 1798. Il a laissé des comédies et des opéras-comiques, parmi lesquels on remarque *les Dettes*.

FORMEY (Jean-Henri-Samuel), né à Berlin le 31 mai 1711, mort le 8 mars 1797. Il était d'origine française. La liste de ses ouvrages est immense. Ils sont presque oubliés; mais on se rappelle les plaintes de J.J. Rousseau sur ce que Formey avait tronqué son *Emile* dans une édition qu'il en fit.

FORSTER (Jean-Reinhold), naturaliste et voyageur, né le 22 octobre 1729, mort le 9 décembre 1798. Il accompagna le capitaine Cook dans son second voyage, dont il a publié la relation. On a de lui plusieurs autres ouvrages estimés sur l'histoire naturelle, et qui prouvent de vastes connaissances.

FORTAGUERRI. Famille ancienne de Pistoie, qui a fourni à l'église et à la littérature plusieurs sujets de marque, parmi lesquels il faut distinguer le poète de ce nom, né en 1674, qui a fait le charmant poëme de *Richardet*, dont l'action fait suite à celle de *Roland le furieux*. Ce poëme a été imité en vers français. Ce poète, auteur de beaucoup d'autres ouvrages badins, mourut le 17 février 1735.

FORTUNAT (Venance), évêque de Poitiers à la fin du sixième siècle, fut l'un des meilleurs poètes de son temps. On a de lui onze livres de poésies presque toutes en vers élégiaques, des hymnes d'église adoptées pour les offices; le *Vexilla regis* est du nombre.

FOSCOLO (Ugo), né vers 1776 à bord d'une frégate Vénitienne, près de Zante, élevé à Padoue, se retira en Lombardie, lorsque Venise fut donnée à l'Autriche, devint professeur de littérature à l'université de Pavie, place qui lui fût ôtée par un coup d'autorité arbitraire de Napoléon, quitta Florence comme accusé d'avoir pris part à une conspiration contre les Autrichiens, se réfugia en Suisse, passa en 1813 en Angleterre: et mourut d'hydropisie dans les environs de Londres le 10 septembre 1827. Outre un grand nombre de poésies, on a de lui *les dernières lettres de Jacques Ortiz*, roman plein de chaleur et de sensibilité.

FOTHERGILL (Jean), médecin anglais, moins célèbre encore par ses talens que par sa bienfaisance qui signala son existence toute entière; né le 8 mars 1712, dans le comté d'York, mourut généralement regretté le 26 décembre 1780. On mit sur son tombeau cette épitaphe aussi simple que touchante: *Cy gît le docteur Forthergill, qui dépensa deux cent mille guinées pour le soulagement des malheureux*.

FOUCHÉ (Joseph), ministre et politique célèbre, né à Nantes le 29 mai 1753, mort à Trieste le 25 décembre 1820. Une notice même succincte sur ce fameux duc d'Otrante dépasserait les limites de ce Dictionnaire. La première partie de sa vie ne paraît pas susceptible de justification; dans la seconde partie il prend rang parmi les ministres illustrés par leurs talens et les services importans qu'ils ont quelquefois rendus à la société toute entière. Les documens historiques qu'il a publiés sont écrits d'un style ferme et soutenu, mais ils appartiennent plutôt à la diplomatie qu'à la littérature. Fouché avait professé avec distinction la philosophie et les mathématiques à l'école de Juilly, à Arras, et à l'école militaire de Vendôme.

FOUQUET (Nicolas), surintendant des finances sous Louis XV, né à Paris en 1615, célèbre par ses talens et sa disgrâce. Maître des requêtes à vingt ans, procureur-général au parlement de Paris à trente-cinq, il fut surintendant des finances à trente-sept. Il est certain que ce fut l'ambition de Colbert qui causa sa perte; ses prodigalités en furent le prétexte. Arrêté en 1661, il fut condamné par arrêt à un bannissement perpétuel, mais le roi commua la peine, et le fit renfermer au château de Pignerol, où il mourut en 1680. Il était le protecteur des gens de lettres, et plusieurs lui restèrent fidèles dans le malheur, surtout La Fontaine et Pélisson. L'ac-

tion de ce dernier, son secrétaire, qui le dénonça pour lui être confronté et le prévenir que ses papiers étaient brûlés, est un des plus beaux traits de l'histoire moderne; c'est l'héroïsme du dévouement et de l'amitié. Fouquet fut père du maréchal de Belle-Isle, célèbre par la retraite de Prague, qui fut principal ministre en 1757, et mourut le 23 mars 1761.

FOUQUIER-TAINVILLE (Antoine-Quentin), né en 1747, condamné le 7 mai 1795 à mourir sur l'échafaud, où il avait envoyé tant de victimes. Ce n'est qu'avec un sentiment d'horreur qu'on peut écrire et prononcer le nom de cet accusateur public du tribunal révolutionnaire, trop fameux dans les fastes du crime.

FOURCROY (Antoine-François), né à Paris le 15 juin 1755, mort le 16 décembre 1809. Les ouvrages de ce savant professeur de chimie sont traduits dans toutes les langues; il est devenu *classique*: ce mot contient son éloge. Il fut directeur de l'instruction publique; personne alors n'était plus digne de cette place si importante.

FOX (George), fondateur de la secte des quakers, né en 1624, mort le 16 janvier 1690. Il était sans instruction, mais il avait au suprême degré le talent de la persuasion, puisque, né dans une classe obscure, il parvint à faire goûter sa doctrine à des hommes instruits et d'un rang très-élevé. Ses écrits ont éte réunis en 3 vol in-fol.

FOX (Charles-Jacques), l'un des orateurs et des hommes d'état les plus célèbres de l'Angleterre. Né le 24 janvier 1748, il mourut le 13 septembre 1806. Il fut l'antagoniste du fameux Pitt, et devint le chef du parti de l'opposition. On a réuni ses discours en 6 vol. in-8; ils offrent moins d'élégance que de force et de clarté, et ils sont remplis de traits brillans dignes de la plus haute éloquence. Plusieurs biographes ont écrit sa vie. Son nom en anglais signifie *Renard*; on devine combien il prêtait aux allusions pour ses partisans, qui portaient à leurs chapeaux, pendant les élections parlementaires, des queues de cet animal.

FOY (Maximilien-Sébastien), lieutenant-général des armées françaises, né à Ham (département de la Somme) en 1775, admis, dès l'âge de 15 ans, à l'école de l'artillerie de la Fère, puis lieutenant en second au troisième régiment d'artillerie, fit ses premières armes sous les ordres de Dumouriez, obtint par son courage et sa conduite les grades de capitaine et de chef d'escadron. Nommé adjudant général sur le champ de Dievenosseen en 1800 il continua de se distinguer en Italie, en Allemagne et en Portugal. Général de brigade en 1809, et envoyé par Masséna pour défendre auprès de Napoléon la cause de l'armée de Portugal, il remplit cette mission honorable de manière à être mieux apprécié par le chef du gouvernement, qui le renvoya à l'armée avec le grade de général de division. Quelque temps après investi d'un commandement en chef, il se plaça parmi les plus habiles lieutenans du grand capitaine; élu le 11 septembre 1819 à la chambre des députés par le département de l'Aisne, l'illustre guerrier ne se montra pas moins éloquent orateur; il défendit avec courage les principes constitutionnels et les libertés publiques, jusqu'à sa mort arrivée le 28 novembre 1825. Un concours immense de citoyens de tous les rangs accompagna son convoi. Une souscription fut ouverte dans toute la France pour doter ses enfans et pour ériger un monument à sa mémoire. Ses mémoires militaires ont été publiés après sa mort.

FRACASTOR (Jérome), né à Vérone en 1483, l'un des plus savans hommes de son temps. Son poëme intitulé *Syphilidis Libri tres*, a rendu son nom immortel. Sa patrie lui érigea une statue. Il a fait beaucoup d'autres ouvrages. Cet illustre médecin poète mourut le 8 août 1553.

FRAGONARD (Nicolas), peintre d'histoire, mort à Paris le 22 août 1806, âgé de soixante-quatorze ans, fut élève de Boucher, eut quelques-uns de ses défauts, mais le surpassa par ses compositions mieux raisonnées, plus nobles et plus poétiques.

FRAGUIER (Claude-François),

né à Paris le 28 août 1666, mort le 31 mai 1728, de l'académie française et de celle des inscriptions. Son poëme de *Mopsus*, en vers latins élégiaques, est plein de grâce et d'harmonie; ses autres poésies latines forment un vol. in-12. On a aussi de lui un grand nombre de *Dissertations* scientifiques; il savait bien penser et bien dire; ses écrits attachent le lecteur, mérite trop peu commun chez les savans.

FRANCIUS (Pierre-Fransz), né à Amsterdam le 19 août 1645, est compté parmi les modernes qui ont cultivé avec le plus de succès l'éloquence et la poésie latines. On a de lui un *Recueil de poésies*, des *Harangues* et des œuvres posthumes. Il mourut en 1703.

FRANÇOIS I et II, rois de France. Le premier, surnommé *le Père des lettres*, naquit à Cognac le 12 septembre 1494, et succéda à Louis XII son beau-père. Il se signala à la bataille de Marignan, et conquit le Milanais, sur lequel il avait des droits du côté de sa mère: après la victoire il se fit armer chevalier par Bayard. Il fut vaincu et fait prisonnier le 24 février 1525, à la bataille de Pavie, par Charles-Quint et le connétable de Bourbon; il eut deux chevaux tués sous lui et il fit des prodiges de valeur. Bayard fut blessé à mort, et l'on sait sa réponse au connétable armé contre son roi. Conduit à Madrid, François I n'obtint sa liberté qu'en renonçant à ses prétentions sur Naples, le Milanais, la Flandre et l'Artois. Il mourut au château de Rambouillet le 31 mars 1547. C'était un prince doué de grandes qualités; il était spirituel, galant, doux, magnanime, généreux et bienfaisant. C'est à lui qu'est due la renaissance des belles-lettres en Europe; il protégea les savans, fonda le Collége royal, et ordonna que les actes publics fussent désormais écrits en français. *François II* succéda à son père Henri II en 1559, à l'âge de seize ans, et ne régna que dix-sept mois. Il avait épousé Marie Stuart, fille de Jacques V, roi d'Ecosse. Son règne fut agité par les guerres civiles.

FRANÇOIS (Etienne), empereur d'Allemagne, fils de Léopold-Joseph-Charles, duc de Lorraine, né en 1708, et marié en 1736 à Marie-Thérèse d'Autriche, fille de l'empereur Charles VI, fut élu empereur à la mort de Charles VII, en 1745. La guerre qui avait désolé l'Europe finit en 1748, par la paix d'Aix-la-Chapelle. Il en profita pour rétablir les finances et pour faire fleurir le commerce, les sciences et les arts. Il mourut subitement en 1765, et fut regretté comme un des meilleurs princes qui aient gouverné l'empire. Il s'était signalé dans les guerres de Bohême et de Hongrie: mais il est recommandable surtout par sa sagesse, ses lumières et sa bienfaisance. Devenu duc de Lorraine en 1729, après la mort de son père, il céda la Lorraine à la France, et obtint la Toscane en dédommagement.

FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU (Nicolas), littérateur et homme d'état, né à Neuf-Château en Lorraine, le 17 avril 1750, se destina d'abord au barreau. Lieutenant-général au bailliage de Mirecourt en 1776, en 1782 il partit pour Saint-Domingue pour y exercer les fonctions de procureur général, et revint en France vers l'époque de la révolution. Il en adopta les principes, devint juge-de-paix, administrateur du département des Vosges, député à l'assemblée législative, qu'il présida en 1791. Mis en prison comme auteur de Paméla et suspect de royalisme, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. En 1797, il fut appelé au ministère de l'intérieur, devint membre du directoire, redevint ministre de l'intérieur, poste dont il sortit en 1799, et, à la chute du directoire, fit partie du sénat conservateur. Rentré dans la vie privée à l'époque de la restauration, il se consacra entièrement à la culture des lettres, qu'il n'avait pas abandonnée dans le cours de sa carrière politique, et mourut à Paris le 8 janvier 1828, comte, grand officier de la légion-d'honneur et membre de l'institut (*Académie française*). Il est auteur de plusieurs écrits en vers et en prose, et de mémoires intéressans sur l'agriculture.

FRANKLIN (Benjamin), né à

Boston en 1706, l'un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de la civilisation en Amérique. Fils d'un chandelier, il éleva une imprimerie à Philadelphie, et rédigea une feuille périodique qui commença sa réputation. Dès lors ses connaissances en physique, en morale et en politique, lui acquirent l'estime et le respect de ses compatriotes. Il devint membre de l'assemblée générale de Philadelphie, et fut envoyé comme agent en Angleterre, où il fut accueilli par les plus célèbres personnages. Il prédit aux Anglais que leur avarice allait rendre l'Amérique indépendante; on ne le crut pas, et la guerre fut déclarée. Le congrès l'envoya en France en qualité d'ambassadeur, et il parvint, en 1778, à décider le gouvernement français à soutenir l'indépendance de son pays. On sait qu'elle fut reconnue par les Anglais eux-mêmes après la prise de Cornwallis et de son armée, et le traité fut signé, en 1783, par Franklin, au nom des Etats-Unis. Ses ouvrages ont été publiés en un vol. in-4 et traduits en français. Il avait publié l'*Almanach du bon-homme Richard*, qui eut un prodigieux succès en Amérique. C'est à lui qu'on doit l'invention des paratonnerres et l'usage de la cheminée économique. Ce philosophe vertueux mourut le 17 avril 1790, à l'âge de 84 ans.

FRAUNHOFER (Joseph), célèbre opticien, conservateur du cabinet de physique de l'académie de Munich, chevalier de l'ordre du mérite civil de Bavière et de l'ordre de Danebrog, membre de plusieurs sociétés savantes, né à Straubing en 1787, fut enlevé aux sciences et aux arts en 1826. Entr'autres ouvrages, admirés même par l'Angleterre, il a exécuté le célèbre télescope de l'université de Dorpat; c'est assez pour attacher à jamais son nom à l'histoire des sciences mathématiques et physiques.

FRÉDÉGONDE, reine de France, non moins célèbre par ses crimes que par ses succès, née en 543 de parens obscurs, dont on ne connaît ni l'origine, ni l'état, ni même le nom. Femme de Chilpéric I, elle fit assassiner Galsuinte et Audouaire, premières femmes de son mari, et, selon quelques historiens, Chilpéric lui-même; elle arma ensuite contre Childebert, défit ses troupes en 591, ravagea la Champagne et reprit Paris. Elle mourut de mort naturelle en 597, âgée de cinquante-cinq ans, et fut enterrée dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. Elle laissa les affaires de son fils Clotaire II, en bon état; mais elle avait immolé à son ambition ou à sa sûreté un grand roi son mari, deux vertueuses reines, trois fils de roi, des prélats, des généraux et d'autres victimes moins illustres; de pareils forfaits font oublier sa gloire et son habileté; son nom n'est plus prononcé que comme le synonyme du crime. Elle a fourni le sujet de plusieurs tragédies.

FRÉDÉRIC I, II, III et IV, empereurs d'Allemagne. *Frédéric I*, surnommé *Barberousse*, succéda à l'empereur Conrad III, son oncle, en 1152; il l'avait accompagné à la Terre-Sainte, en 1147. Ayant pacifié l'Allemagne, il passa en Italie, prit Tortone et Milan, qu'il détruisit de fond en comble. Après la prise de Jérusalem par Saladin; il se croisa avec plusieurs princes d'Allemagne, et partit pour la Terre-Sainte, où il remporta d'abord de grands avantages; mais il se noya en se baignant dans le Cydnus, en 1190, après un règne de trente-huit ans. C'était un prince courageux, constant dans l'adversité, protecteur des sciences. *Frédéric II*, fut élu empereur en 1210 et couronné à Rome en 1220. Il porta aussi la guerre dans la Terre-Sainte, il fit la paix avec le sultan de Babylone, qui lui remit les prisonniers chrétiens. Le pape l'avait excommunié. Il se saisit des biens des templiers et des hospitaliers et conquit une partie de l'Italie. Innocent IV assembla un concile, et le dégrada de l'empire. Abandonné de tout le monde, il mourut à Fiorenzuela dans l'Apouille en 1250, à cinquante-sept ans. *Frédéric III*, dit *le Beau*, fils d'Albert I, fut mis sur le trône impérial par quelques électeurs, après que les autres eurent élu Louis de Bavière en 1514. Il eut d'a-

bord quelqu'avantage sur son compétiteur, mais il fut fait prisonnier dans une bataille décisive, et mourut en prison trois ans après, en 1330. Quelques auteurs et biographes refusent de le compter parmi les empereurs d'Allemagne. *Frédérric IV*, dit *le Pacifique*, fils d'Ernest, duc d'Autriche, fut élu empereur en 1440, après la mort d'Albert II, son cousin, et couronné à Rome en 1452. C'était un prince extrêmement indolent. Sa faiblesse occasiona des guerres civiles. Il mourut en 1493, à soixante-dix-huit ans; c'est sous son règne que l'imprimerie a été inventée. Il avait érigé l'Autriche en archiduché, et prévu la future grandeur de sa maison en prenant pour sa devise les cinq voyelles A, E, I, O, U, qu'il expliquait de cette manière :

Austriæ est imperare orbi universo.

FRÉDÉRIC, I, II, III, IV et V, rois de Dannemarck. Le premier monta sur le trône en 1523, après l'expulsion du barbare Christiern, et mourut en 1533. Le second, fils et successeur de Christiern III, en 1559, protégea les savans et honora le fameux astronome Tycho-Brahé d'une protection particulière. Il mourut en 1588. Le troisième succéda à son père Christiern IV en 1648, et mourut en 1670. Il perdit plusieurs places que Charles-Gustave, roi de Suède, lui enleva, et obtint que la couronne, auparavant élective, fût héréditaire dans sa maison. Le quatrième, fils de Christiern V, monta sur le trône en 1699, se ligua avec le czar Pierre et le roi de Pologne contre Charles XII, qui le contraignit à faire la paix. Il mourut en 1730. *Frédéric* V, son petit-fils, monta sur le trône en 1746, et l'occupa jusqu'en 1766. Il dit en mourant à son successeur Christiern VII : « C'est une grande consolation pour moi, mon fils, à mon dernier moment, de n'avoir offensé personne et de n'avoir pas versé une goutte de sang. »

FRÉDÉRIC I, II et III, rois de Prusse. Le premier, fils de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, obtint de Léopold que le duché de Prusse fût érigé en royaume. Il fut couronné en 1701, ajouta à ses états le comté de Tockenbourg et les principautés de Neuchâtel et de Valengin. Il fonda l'université de Hall, la société royale de Berlin, et mourut en 1713. Le deuxième, né à Berlin en 1688, entra dans la ligue contre la Suède, fit une paix séparée avec cette puissance, et obtint une grande augmentation de territoire : le reste de son règne fut paisible. Il mourut en 1740. Le troisième, surnommé *le Grand*, fils du précédent, naquit à Berlin, le 24 janvier 1712. Il profita de la faiblesse de Marie-Thérèse d'Autriche pour s'emparer de la Silésie, qui lui fut abandonnée par un traité de paix; mais en 1757, il vit réunis contre lui la Russie, l'empire d'Allemagne, la maison d'Autriche, la Saxe, la Suède et la France. Après avoir éprouvé quelques défaites, il remporta une victoire signalée à Rosback, ensuite à Breslaw, qui rendit inutiles les efforts des puissances réunies, et la paix fut signée en 1765. Il dut ses avantages à la discipline et à l'exercice militaire qu'il avait établis avec l'attention la plus sévère. En 1772, de concert avec l'Autriche et la Russie, il profita des troubles de la Pologne pour s'en approprier une partie. Il protégea les savans et les philosophes, et les attira à sa cour; lui-même cultivait les lettres : on connaît ses liaisons avec Voltaire. Ses œuvres complètes ont été publiées en 25 vol. in-8°, après sa mort, arrivée le 17 août 1786. Il y a eu plusieurs autres princes de ce nom.

FRÉDERIC-AUGUSTE, premier roi de Saxe, né en 1750, prit les rênes de l'état en 1768, et répara par la sagesse de son administration les maux d'une mauvaise régence. Entraîné dans la ligne de Frédéric II contre l'Autriche, il obtint, à la paix de Teschen, la ratification de ses droits éventuels à la succession de l'électeur de Bavière. Il entra deux fois dans les coalitions contre la France. Mais après les batailles d'Iéna et d'Awerstaéz, il obtint la faculté de rester neutre; conclut avec Napoléon une paix qui lui valut le titre de roi, et accéda en cette qualité, le 11

décembre 1806, à l'acte de confédération du Rhin. Obligé, par suite de ces nouvelles liaisons, de fuir devant les troupes autrichiennes, il fut ramené dans sa capitale par Napoléon, victorieux. Les désastres de la campagne de 1812 le trouvèrent constant dans son attachement à un allié malheureux, et pendant que ses troupes tournaient leurs armes contre les Français, il demeura seul fidèle à leur cause. Tant de magnanimité méritait un meilleur sort. Les vainqueurs, par un abus odieux de la force, dépouillèrent sans pudeur d'une partie de ses domaines, ce généreux prince qui s'efforça de faire oublier à ceux qui lui restaient l'impression profonde des calamités de la guerre, et mourut le 5 mai 1827, emportant les regrets de ses sujets.

FREINSHEIM (Jean), littérateur savant et laborieux, né en 1608 à Ulm, mort en 1660. On lui doit des *Supplémens* et de savans *Commentaires* de Quinte-Curce, de Tacite et de Tite-Live.

FRERET (Nicolas), de l'académie des inscriptions, né le 15 février 1688, mort le 8 mars 1749, l'un des plus savans hommes qui aient honoré la France, et l'un de ceux chez qui l'érudition fut la plus précoce. L'histoire ancienne fut le principal objet de ses recherches; il y joignit l'étude de la chronologie, de la géographie et de la mythologie. Son *Discours sur l'origine des Français* le fit mettre à la Bastille. Les dictionnaires répètent qu'on lui attribue faussement l'*Examen critique des Apologistes de la religion chrétienne*, et les lettres de *Thrasibule à Leucippe*. M. Palissot dit avoir vu ces ouvrages manuscrits, et que Fréret ne les destinait pas au public; ce n'est pas nier qu'ils soient de Fréret. Dans le premier, J.-J. Rousseau paraît avoir puisé les plus forts argumens de son *Vicaire savoyard* contre la nécessité d'une révélation, et le second, d'une métaphysique très-hardie, semble fait pour prêter des armes à l'hypothèse dangereuse de Spinosa; c'est annoncer aux jeunes gens, auxquels nous destinons surtout ce dictionnaire, que ces deux ouvrages sont dangereux à lire.

FRERON (Elie-Catherine), célèbre critique, né à Quimper en 1719, mort à Paris le 10 mars 1776. Il entra chez les jésuites pour s'y perfectionner, et professa quelque temps avec succès au collége Louis-le-Grand. Il en sortit en 1739 pour exercer les dangereuses fonctions de critique. Ses premières feuilles parurent sous le titre de *Lettres de madame la comtesse de* ***, furent supprimées et reparurent sous un autre titre: *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, et enfin sous celui d'*Année littéraire*. Le monde littéraire a retenti de ses démêlés avec Voltaire, dont il critiquait les ouvrages avec beaucoup de sévérité. Fréron avait beaucoup d'esprit naturel, une éducation cultivée, un caractère facile et gai, et des mœurs plus douces que ses ouvrages ne le feraient penser; mais au lieu d'être toujours, comme il le fut quelquefois, le vengeur du goût et des bons principes, il avilit ses louanges en les prodiguant à des hommes obscurs; il avilit ses critiques en décourageant de jeunes écrivains déjà distingués par d'heureux essais, en attaquant enfin avec un acharnement aveugle les Buffon, les Montesquieu, les Voltaire, etc. Le roi Stanislas fut son protecteur. On a de Fréron un *Recueil d'Opuscules* en 3 vol. in-12, dans lequel on remarque une *Ode sur la bataille de Fontenoy*, une des meilleures qui aient paru depuis Rousseau; et d'autres ouvrages.

FRESNAIS (Joseph-Pierre). On a de lui des traductions estimées des ouvrages de Sterne et de Wieland. Les plus connues sont *le Voyage sentimental* et *la vie et les opinions de Tristram Shandy;* la couleur de Sterne s'y trouve très-bien conservée.

FRESNEL (Augustin-Jean), savant physicien, né en 1788 à Broglie, département de l'Eure, embrassa la carrière des ponts-et-chaussées, et remporta en 1819 le prix mis au concours pour le meilleur mémoire sur les phénomènes généraux de la diffraction de la lumière. Fixé à Paris par le directeur-général des ponts-et-chaussées, il parvint successivement à expliquer la diffraction,

l'inflexion, la polarisation simple et double de la lumière. Ce savant, membre de l'académie des sciences et de la société royale de Londres, enlevé prématurément aux sciences, mourut à Ville-d'Avray, près Paris, le 14 juillet 1827.

FREYTAG (le baron JEAN-DANIEL), maréchal-de-camp, officier de la légion d'honneur, né à Strasbourg le 24 janvier 1765, avait fait avec distinction toutes les campagnes de la république et de l'empire, obtint sa retraite en 1816, et comptait trente-cinq ans de service lorsqu'il mourut à Paris le 23 avril 1832.

FRIELDEL (ADRIEN-CHRÉTIEN), né à Berlin le 31 mars 1753, mort à Paris le 8 décembre 1786. On a de lui une fort bonne traduction du *Théâtre allemand* en 12 vol, in-8°.

FROCHOT (NICOLAS-THÉRÈSE-BENOIST), comte de l'empire, ancien préfet du département de la Seine, député aux états-généraux en 1789, se lia à Mirabeau, qu'il aida de ses travaux, et dont plus tard il fut l'exécuteur testamentaire. Porté au corps législatif en 1799, il se démit de ces fonctions après sa nomination à la préfecture de la Seine, et s'acquit des droits à la reconnaissance publique par son zèle à remplir les devoirs de cette place importante. Destitué brusquement en 1812, il dut trouver un puissant motif de consolation dans le témoignage des regrets unanimes que causa sa disgrâce. Il accepta pendant les cent jours la préfecture des Bouches-du-Rhône, ce qui lui fit perdre le titre de conseiller-honoraire, qui lui avait été donné par Louis XVIII, et mourut à 68 ans, le 30 juillet 1828.

FROELICH (ERASME), savant jésuite allemand, né l'an 1700, mort en 1758. C'est à lui que l'Allemagne doit le commencement de l'illustration que s'y est acquise l'art numismatique. La longue série de ses ouvrages prouve combien il fut érudit et laborieux.

FROISSART (JEAN), historien et poète français, né à Valenciennes vers l'an 1333, mort vers l'an 1400. On a de lui une *Chronique de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne, de Bretagne*, etc., 4 volumes in-folio. L'un des premiers il mit en vogue *la ballade*.

FRONTIN (SEXTUS-JULIUS-FRONTINUS), fut trois fois consul, commanda les armées romaines, et mourut vers l'an 859 (106 de Jésus-Christ). Il florissait sous Vespasien et Néron. On a de lui 4 livres de *Stratagèmes militaires*.

FRONTIN (M.-CORNÉLIUS), célèbre orateur latin, eut pour disciple Marc-Aurèle, qui lui fit ériger une statue et le nomma consul. Il ne nous est parvenu aucun de ses ouvrages.

FRONTON d'Emèse, rhéteur, vivait à Rome du temps d'Alexandre Sévère; il enseigna l'éloquence dans Athènes, et y mourut pendant le règne de l'empereur Gallus, à soixante ans. Il était l'oncle du critique Longin; il ne nous reste que des fragmens du grand nombre de discours qu'il avait composés.

FRUGONI (CHARLES-INNOCENT), célèbre poète italien, né à Gènes le 21 novembre 1692, mort le 20 décembre 1768. Il a traité tous les genres de poésies avec supériorité. Ses œuvres ont été publiées en 9 volumes in-8°, et on en a fait un choix en 4 vol.

FUENTES (le comte de), *général* espagnol, né à Valladolid *le* 18 septembre, servit son pays avec gloire sous Philippe II, III et IV; à quatre-vingt-deux ans il commanda l'infanterie espagnole à la fameuse bataille de Rocroy; tourmenté de la goutte, il se faisait porter en chaise au milieu du carnage, et mourut percé de coups le 19 mars 1643. Le grand Condé, en apprenant sa mort, dit qu'il aurait voulu mourir comme lui s'il n'avait pas été vainqueur.

FULTON (ROBERT), mécanicien américain, né vers 1767, mort le 24 février 1815, s'est rendu célèbre par plusieurs découvertes et inventions. On lui doit entre autres un moulin à scier et à polir le marbre, une machine à faire des cordes, et surtout le *stamboat* ou bateau à vapeur qui a immortalisé son nom.

FULVIE, femme de Claudius et de Marc-Antoine; elle eut part à tou-

tes les exécutions barbares du triumvirat; Marc-Antoine l'ayant abandonnée pour Cléopâtre, elle en mourut de dépit à Sicyone, l'an de Rome 712. Il ne faut pas confondre cette Romaine intrigante et méchante avec une autre *Fulvie* qui découvrit à Cicéron la conspiration de Catilina.

FULVIUS (Marcus), de la famille Fulvia. Il fut édile, préteur, proconsul, consul, censeur, et obtint plusieurs fois les honneurs du triomphe. Il fit élever des monumens publics, construire un port, une basilique, un forum, etc. Il fut censeur l'an 573: mais on ignore l'époque de sa mort.

FUMARS (Étienne), littérateur et poète français, né en 1743, mort subitement dans une rue de Copenhague le 30 novembre 1806. Il remplissait dans cette ville la chaire de littérature française; il a laissé un vol. in-12 de fables et de poésies légères; dans quelques-unes de ses fables la facilité du style se trouve jointe à l'originalité des idées.

FUNCK (Jean-Nicolas), l'un des savans les plus utiles que l'Allemagne ait produits au dix huitième siècle, né le 29 mars 1693, mort le 26 décembre 1777. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur l'origine et les différens âges de la langue latine.

FURETIÈRE (l'abbé Antoine), de l'académie française, né à Paris en 1620, mort le 14 mai 1688. Les mœurs communes de son temps sont peintes avec assez de naturel et de gaîté dans son *Roman bourgeois*. Il fut exclu de l'académie pour avoir fait le meilleur de ses ouvrages: son *Dictionnaire universel de la langue française*, 3 vol. in-folio. L'académie prétendit avoir le droit exclusif de publier le Dictionnaire de la langue française, et gagna son procès. Furetière n'était pas à beaucoup près un homme sans mérite, puisqu'il était admis dans l'intime familiarité de Racine et de Boileau; on sait même qu'il eut quelque part à la comédie des *Plaideurs*. Ce qui lui fit le plus grand tort, ce fut le fiel qu'il se permit de distiller sur le paisible La Fontaine, son ami dans tous les temps. Il avait en général l'esprit caustique et mordant; on cite de lui quelques bonnes épigrammes.

FURGAULT (Nicolas), né en 1706, mort le 21 décembre 1795. On doit à ce professeur émérite de l'université de Paris plusieurs ouvrages faits avec soin, méthode et clarté, fort utiles à la première instruction, surtout pour la langue grecque, et des dictionnaires fort estimés. Sa *Prosodie latine* est restée la meilleure. Tout le produit de ses ouvrages fut appliqué à l'embellissement de sa ville natale.

FURIUS (Marcus), surnommé *Bibaculus*, ancien poète latin, né à Crémone l'an 102 av. J.-C. Il s'exerça dans le genre satyrique et mordant. Il n'est plus connu de nos jours que par les vers d'Horace qui l'ont rendu ridicule auprès de la postérité.

FURTADO (Abraham), savant israélite, né à Londres en 1755, mort le 29 janvier 1817 à Bordeaux, adjoint à la mairie de cette ville, se livra avec succès aux spéculations maritimes; embrassa les principes de la révolution, mais sans s'écarter d'une sage modération, et fut proscrit avec les députés de la Gironde. Élu en 1807 pour présider la première assemblée générale des israélites de France, il remplit la même année les fonctions de rapporteur de la commission préparatoire des travaux du grand Sanhédrin de France et d'Italie, et contribua puissamment à obtenir du gouvernement impérial l'établissement des consistoires de sa communion. Il a laissé plusieurs ouvrages in-18.

FUSELI (Henri), membre de l'académie royale de peinture et sculpture de Londres, né à Zurich vers 1735; il avait voyagé en différens pays avant de se fixer en Angleterre, et mourut le 16 avril 1825. Il est du petit nombre des peintres d'histoire de l'école anglaise, et tient parmi eux un rang distingué.

FUST (Jean), orfèvre à Mayence au milieu du cinquième siècle, partage avec Guttemberg et Schœffer la gloire d'avoir inventé l'imprimerie. Il paraît cependant qu'il ne fit qu'aider Guttemberg dans les essais que faisait celui-ci pour rendre les carac-

tères mobiles; d'autres disent même qu'il ne fit que fournir des fonds.

FUZELIER (LOUIS), né à Paris vers 1672, mort le 19 septembre 1752, a travaillé pour tous les théâtres de la capitale. Il fut rédacteur du *Mercure*, et travailla quelquefois avec Lesage, d'Orneval, etc. Il avait de l'esprit et de la facilité.

FYROUZ ou FEYROUZ. Ce nom a été illustré par deux monarques de la Perse et trois autres de l'Inde. Il signifie victorieux et invincible.

G

GABELUS, de la tribu de Nephtali, parent de Tobie. Ayant emprunté une somme de deux talens à ce dernier, il les remit fidèlement au jeune Tobie, qui vint les réclamer accompagné de l'ange Raphaël.

GABIENUS, servait comme soldat sur la flotte d'Auguste dans un combat contre le fils du grand Pompée, lorsqu'il fut blessé mortellement et resta tout le jour exposé sur le rivage. On peut consulter sur la prédiction qu'il fit alors, Dion, Appien et Pline.

GABINIEN, célèbre rhéteur du temps de Vespasien, est cité par Saint-Jérôme comme un modèle d'élégance de style.

GABINIUS (AULUS), Romain consulaire, eut une sorte de célébrité comme intrigant et factieux au temps du premier triumvirat. Il obtint le gouvernement de Syrie et de Judée, et rétablit Ptolémée sur le trône d'Egypte. Accusé de concussion, il fut condamné au bannissement perpétuel, et mourut l'an de Rome 704.

GABIOT (JEAN-LOUIS), né en 1759, mort en 1811, a donné au public soixante comédies, et a fait en société une traduction du poëme des *Jardins* du P. Rapin.

GABRIEL (JACQUES-ANGE), architecte, né à Paris vers 1710, mort vers 1782. Il fut chargé de l'achèvement du Louvre; mais le monument qui lui fait le plus d'honneur est celui de l'Ecole militaire.

GABRIELLI, famille illustre de Gubbio dans la marche d'Ancône, qui a fourni, dès le quatorzième siècle, des premiers magistrats aux villes guelfes d'Italie.

GACON (FRANÇOIS), né à Lyon en 1667, mort en 1725. Son nom est devenu une injure, et l'on ne peut disconvenir, en lisant ses épigrammes, ses turlupinades, ses libelles, qu'il n'ait mérité le déshonneur dont sa mémoire est chargée. Il a publié, sous le nom du *Poète sans fard*, un recueil de satires qui lui attira une détention de plusieurs mois. Il fit contre J.-B. Rousseau un ouvrage dégoûtant intitulé *l'Anti-Rousseau*, et contre Lamotte une satire ayant pour titre *Homère vengé*. On prétend qu'il s'était vendu à Régnard, qui l'employa plusieurs fois à mettre en vers quelques scènes de comédie. On a de Gacon une traduction d'*Anacréon* en vers français, 2 vol. in-12. Il y eut pendant long-temps une guerre d'épigrammes entre les poètes Pradon et Gacon. On n'a rien vu de plus ordurier que les grosses injures dont ils s'accablèrent, et le public ne dut pas être médiocrement satisfait de voir que ces dignes adversaires se rendaient justice en se traînant alternativement dans la boue.

GAD, fils de Jacob et de Zelpha, servante de Lia. C'est aussi le nom d'un prophète.

GAETAN, famille illustre de Pise, une des sept qui s'établirent dans cette ville vers l'an 692, et qui dès-lors demeurèrent pendant plusieurs siècles à la tête de la république et du parti gibelin.

GAICHIÉS (JEAN), oratorien, né en 1647, mort le 5 mai 1731. Il est du nombre des auteurs qui se sont fait une réputation durable par la composition d'un seul ouvrage, *les Maximes sur le ministère de la chaire*. Ce petit livre est devenu classique parmi nous,

GAIL (JEAN-BAPTISTE), né à Paris en 1755, professeur de littérature grecque au collége de France, a beaucoup contribué à répandre en France le goût de cette belle langue. La collection de ses traductions de Lucien, de Théocrite, de Thucydide, de Xénophon, etc., forme 34 volumes. Il était membre de l'académie des inscriptions, conservateur des manuscrits grecs et latins de la bibliothèque royale, décoré de la croix de Saint-Vladimir de Russie, lorsqu'il mourut à Paris le 5 février 1829.

GAILLARD (GABRIEL-HENRI), né le 26 mars 1726, mort le 13 février 1806, avocat au parlement et de l'académie française. On a de ce laborieux et estimable écrivain une *Rhétorique française* à l'usage des demoiselles, *Histoire de François Ier*, *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, 8 volumes in-12; *Histoire de Charlemagne*, 4 vol. in-12; des *Eloges*, *Discours oratoires*, *Poëmes*, *Epîtres*, *Odes*, etc. Ses ouvrages portent l'empreinte d'un esprit éclairé et d'une âme philantropique. Ses principales qualités comme écrivain sont la clarté, la correction, l'élégance et la facilité.

GAINAS, général romain, était Goth de naissance. Il devint par sa valeur général de l'armée de l'empereur Arcadius. Il fit tuer en 395 le traître Ruffin comme usurpateur. Par cette mort, Eutrope étant devenu le favori de l'empereur, Gainas en fut si jaloux, qu'il appela les barbares d'Asie, et força Arcadius en 399 à lui livrer Eutrope; il forma ensuite le dessein de se rendre maître de l'empire. Cet attentat obligea l'empereur à le déclarer ennemi de l'état. Gainas, pour se venger, ravagea la Thrace; mais il fut vaincu sur la mer de l'Hellespont, et tué comme il fuyait avec les débris de sa flotte, en l'an 400.

GALBA, empereur romain, successeur de Néron, né le 24 décembre 749 de Rome, d'une famille aussi ancienne que cette ville. Il avait été consul sous Tibère, chargé du gouvernement de l'Afrique, et de retour à Rome, décoré des trois grands sacerdoces. Il y passa plusieurs années dans l'obscurité d'une vie privée, pour ne pas donner prise aux soupçons inquiets de Néron; mais il ne put les éviter: Néron ayant voulu le faire périr, Vindex le porta à se révolter; il se fit élire empereur l'an 68 de J.-C. C'est le premier des Romains qui parvint à cet honneur sans être de la famille des césars. Il s'était acquis l'estime de tout le monde dans ses emplois; il se rendit odieux par ses cruautés et par son avarice aussitôt qu'il fut sur le trône. Il fut assassiné par les soldats prétoriens, qui proclamèrent Othon en janvier 769. Il y eut un autre *Galba*, Romain consulaire, distingué par son éloquence, et dont Cicéron fait l'éloge dans plusieurs endroits de ses ouvrages: il dit qu'il fut le premier des orateurs latins qui commença à orner, à toucher et à plaire. Il le met au-dessus de Caton le censeur.

GALÈRE (CAÏUS-GALERIUS-VALERIUS-MAXIMIANUS), fut adopté par Dioclétien, qui le fit césar et lui donna Valéria, sa fille, en mariage. Du rang de simple soldat il passa par tous les degrés de la milice aux postes les plus importans; ce fut lui qui poussa Dioclétien à persécuter les chrétiens; il le força plus tard à abdiquer. Il mourut en 311, après avoir régné six ans comme empereur.

GALIEN (CLAUDE), le plus grand médecin de l'antiquité après Hippocrate, naquit à Pergame, ville de l'Asie mineure, l'an 131 de l'ère chrétienne, sous l'empire d'Adrien. Il était d'un tempérament fort délicat, et dut sa longue vie à sa frugalité. Sa maxime était de *sortir de table avec un reste d'appétit*. Il a beaucoup contribué aux progrès de la médecine par ses expériences. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur son art, qui périrent dans un incendie qui arriva de son temps à Rome. Ceux qui nous restent, écrits en grecs, se réunissent ordinairement avec Hippocrate, édition de Chartier, 13 tomes en 9 volumes in-folio. Un autre *Galien*, né en 1699, conçut la possibilité de s'élever dans les airs, et pré-

sagea la découverte des ballons ; il a publié un in-16 ayant pour titre : *l'Art du navigateur dans les airs*. Avignon, 1757.

GALILÉE, célèbre astronome, le créateur de la philosophie expérimentale, né en 1564 à Pise, mort le 9 janvier 1642. Il professa les mathématiques à Pise et à Padoue ; il avait un génie admirable pour la construction des machines. Ayant entendu parler d'un télescope inventé en Hollande, il en construisit un semblable, et dès lors ses progrès en astronomie furent très-rapides. Il découvrit les quatre satellites de Jupiter, des taches sur le soleil et la lune, et fit dans le ciel des observations importantes qui rendront à jamais sa mémoire immortelle. On lui doit encore l'invention du pendule simple ; son fils Vincent l'appliqua aux horloges, et Huygens perfectionna dans la suite cette invention. La chaleur avec laquelle il défendit le système de Copernic le fit incarcérer par l'inquisition de Rome et troubla sa vieillesse. Il eut encore le malheur de perdre la vue trois ans avant sa mort. Ses ouvrages ont été recueillis en 3 vol. in-4.

GALIN (PIERRE), musicien, né à Bordeaux en 1786, mort à Paris le 31 août 1821. Il a dû à son invention de la méthode du *Méloplaste* (musique figurée) le bonheur de voir son nom sortir de l'oubli.

GALITZIN. Nom d'une famille de Russie, qui a produit plusieurs grands hommes dans la carrière des armes, des sciences et de la diplomatie. Elle tirait son origine d'un kan tartare : l'un d'eux, surnommé *le Grand*, eut la gloire de préparer le grand œuvre de la réforme en Russie, qui dans la suite immortalisa le czar Pierre.

GALL (JEAN-JOSEPH), célèbre physiologiste, né en 1758, dans un village du duché de Bade, exerça d'abord la médecine à Vienne en Autriche ; mais gêné dans l'exposition de ses vues nouvelles sur les fonctions du cerveau, il alla visiter le nord de l'Allemagne, et reçut de plusieurs souverains des témoignages d'estime. En 1807, il vint se fixer à Paris, comme dans le lieu le plus propre à la propagation de sa doctrine. Dès lors il se livra aux grands travaux qui ont fait sa réputation. Son système sur les indications de nos penchans bons ou mauvais, qu'offrent les diverses protubérances du crâne, a donné lieu à des contradictions, même à des calomnies, mais n'a pas eu moins de partisans et d'approbateurs. Consumé de fatigues, il mourut à sa maison de campagne de Mont-Rouge, près Paris, le 22 août 1828.

GALLAND (ANTOINE), orientaliste et numismate, né en 1646, mort le 17 février 1715. C'est à ce savant professeur d'arabe au collége royal de France qu'on doit la première traduction des *Mille et une nuits* ; c'est surtout cet ouvrage qui lui assure un souvenir durable dans la mémoire des hommes. Si son style est souvent incorrect, il est plein de naturel et de simplicité, et malgré ses défauts, il serait fort difficile d'en égaler le mérite. On a fait de nos jours une édition revue, corrigée et augmentée des *Mille et une nuits* ; elle est fort belle, mais beaucoup trop chère, surtout pour des jeunes gens. Galland a publié une foule d'autres ouvrages fort estimés. Né de parens pauvres et orphelin de père à quatre ans, lui septième enfant, il a prouvé ce que peuvent l'étude et le travail pour vaincre un sort malheureux.

GALLET, chansonnier français, né en 1700, était épicier. Il fut le maître en chansons de Collé ; les siennes, éparses dans divers recueils, sont pleines de naturel, de franchise et de gaîté. Il a fait aussi un assez grand nombre d'opéras-comiques, tant seul qu'en société avec Piron, et Panard. Il mourut en 1757. MM. Francis et Moreau ont pris Gallet pour sujet d'un vaudeville représenté aux Variétés en 1806.

GALLIEN (PUBLIUS-LICINIUS), empereur romain, fils de Valérien, qui l'associa à l'empire en 253. Son père ayant été fait prisonnier par Sapor, roi de Perse, en 260, il se trouva seul empereur. Jusque-là il s'était distingué par son courage ; il devint alors efféminé et cruel envers ses sujets. Il fit cesser la persécution exercée

contre les chrétiens. Il mourut à trente-cinq ans, après un règne de quinze ans, en 268; mais on n'est pas d'accord sur la manière dont il périt, ni sur les auteurs de sa mort; les historiens prétendent seulement qu'il fut tué pendant le siége de Milan. Cet empereur avait des lumières, il était versé dans les arts et dans les lettres, et fut au premier rang des poètes et des rhéteurs de son temps.

GALISSONNIÈRE (Roland-Michel BARRIN, marquis de la), né le 11 novembre 1673, mort le 26 octobre 1756, lieutenant-général et associé libre de l'académie des sciences. Son activite, son intelligence et sa bravoure, le firent nommer gouverneur général du Canada. Il remporta une célèbre victoire navale sur l'amiral Byng, en 1756, devant Minorque; la prise de la forteresse de Mahon fut le fruit de cette victoire. Cet officier général aimait et cultivait l'histoire naturelle. Ses belles qualités étaient cachées sous un extérieur peu avantageux. Il était de petite taille et bossu. Lorsque les Sauvages vinrent le saluer à son arrivée au Canada, frappés de son peu d'apparence, ils lui dirent: « Il faut que tu aies une bien » belle âme puisqu'avec un si vilain » corps le grand chef notre père t'a » envoyé ici pour nous commander. » Ils ne tardèrent pas à reconnaître la justesse de leur opinion, et regardèrent La Galissonnière comme leur père.

GALLOIS (Jean), l'un des fondateurs du journal des savans, né à Paris le 11 juin 1632, membre de l'académie des sciences, fut reçu à l'académie française le même jour que Fléchier et Racine, fut successivement garde de la bibliothèque du roi, professeur de langue grecque au collége de France, et mourut le 19 avril 1707.

GALLOIS (Jean-Antoine Gauvin), membre associé de l'institut, section d'économie politique, après avoir rempli diverses places administratives, entra au tribunat en 1799, siégea depuis dans les diverses assemblées qui se succédèrent jusqu'en 1814, et mourut le 17 juillet 1828. On lui doit une traduction élégante et fidèle de l'ouvrage de Filangiéri, *la Science de la législation*, Paris 1786,—98, 7 vol. in-8.

GALLUS (Caïus-Sulpitius), mérite une place parmi les hommes remarquables de l'ancienne Rome. D'abord questeur, édile curule, préteur urbain, ses talens le portèrent en 587 au consulat. Il protégea Térence et Ennius; c'est au digne appréciateur de ces deux grands poètes comiques que les Romains durent l'introduction des spectacles dramatiques dans les fêtes consulaires. Il illustra son consulat en triomphant des peuples belliqueux de la Ligurie, et fut le premier astronome chez un peuple guerrier et dans un siècle encore peu civilisé. Cicéron le loue à ce sujet. Plutarque rapporte que ce sévère Romain répudia sa femme parce qu'elle avait ôté son voile en public.

GALLUS (Cnéus ou Publius-Cornélius), l'un des plus célèbres élégiaques romains, né l'an de Rome 688. Du rang le plus obscur il s'éleva à l'amitié d'Auguste, auquel il rendit d'importans services pendant la guerre d'Alexandrie, et qui lui donna la préfecture de l'Egypte. Il en fut rappelé pour sa mauvaise conduite; condamné par le sénat à une forte amende et à l'exil, il se donna la mort, 26 ans avant J.-C. Auguste le pleura. Gallus fut l'ami de Virgile; ses quatre livres d'*Elégies* ne nous sont point parvenus. Ce qu'on lui attribue a été traduit en français par Pezai, et se trouve en latin dans l'édition de Barbou à la suite de Catulle, Tibulle et Properce.

GALLUS (Ælius), est le premier et le seul des Romains qui ait pénétré avec une armée dans l'intérieur de l'Arabie, l'an 23 avant J.-C. Il était équestre, et fut nommé procurateur de l'empereur Auguste en Egypte. Il y en eut un autre, *Gallus* (Ælius), jurisconsulte romain, dont Aulu-Gelle, Macrobe et Festus, font un grand éloge.

GALLUS (Caius-Vibius-Trébonianus), empereur romain, succéda en 251 à Dèce, qu'il fit périr par trahison dans la guerre contre les Scythes. Il fit un traité ignominieux avec les Goths, et persécuta les chrétiens. Les

soldats, indignés de sa lâcheté et de son indolence, le massacrèrent à Terni, l'an 255, avec son fils Volusianus, qu'il avait décoré de la pourpre.

GALLUS (César), neveu du grand Constantin et frère de l'empereur Julien, créé césar en 531, par l'empereur Constance son cousin, s'acquit d'abord la réputation d'un prince courageux, mais les perfides conseils de sa femme le rendirent cruel et avare. Constance le fit arrêter, et il eut la tête tranchée en 354, à l'âge de vingt-neuf ans. Sa mort délivra l'empire d'un monstre qui en eût égalé les plus odieux tyrans.

GALSUINTE, sœur aînée de la reine Brunehaut, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, et femme de Chilpéric, roi de Soissons. Blessée de l'inconstance de son mari, elle lui demanda de retourner en Espagne, quelques jours après elle fut trouvée morte dans son lit. Grégoire de Tours dit que le roi la fit étrangler par un de ses gens. Frédégonde fut regardée comme l'instigatrice de ce crime, et l'on en douta moins encore quand on lui vit occuper la place de cette reine infortunée.

GALUPPI (Baldessaro), dit *il Buranello*, né près de Venise en 1403, mort en janvier 1785, l'un des plus grands compositeurs de l'Italie. Doué d'une gaîté, d'une vivacité qu'il conserva jusque dans sa vieillesse, il peut être regardé comme le père de l'opéra-comique italien. Il a su donner à ses chants une originalité, une verve, un esprit, une fécondité, qui le distinguent particulièrement des autres compositeurs de son pays. Il fut comblé des bienfaits de Catherine, impératrice de Russie; aucun de ses opéras n'a été gravé.

GALVANI (Louis), médecin et physicien célèbre d'Italie, né à Bologne le 9 septembre 1737, mort le 4 décembre 1798. On lui doit plusieurs découvertes dans l'anatomie. Un heureux basard lui fit découvrir *l'électricité animale*, c'est-à-dire la propriété qu'ont les substances animales d'éprouver dans certaines positions une irritation qui se manifeste par des mouvemens très-sensibles, et qui, de son nom, fut appelé *galvanisme*. Son système, découvert en 1792, fut attaqué par plusieurs physiciens, et il publia différens mémoires pour le soutenir.

GALVEZ DE MONTALVO (Louis), célèbre poète espagnol, né en 1549, mort en 1610. Son *Pastor de fidela* et *les Larmes de saint-Pierre*, poëmes pleins d'harmonie et de richesses d'imagination, le mettent sur la même ligne que Montemayor et Gil Polo. Lopez de Vega, et Cervantes dans son *Don Quichotte*, en font le plus brillant éloge.

GAMA (Vasco de), né au port de Synis en Portugal, était amiral de la flotte qui la première a doublé le cap de Bonne-Espérance en 1497, et est arrivée sur les côtes de l'Inde. Il avait été chargé de cette importante expédition par dom Emmanuel, roi de Portugal. Il entreprit un second voyage en 1502, et revint l'année suivante avec treize vaisseaux chargés de richesses. Jean III, successeur d'Emmanuel, le nomma vice-roi des Indes en 1524, et l'y renvoya pour la troisième fois; mais à peine était-il arrivé à Cochin qu'il y mourut, le 24 décembre 1525. Son corps fut transporté en Portugal, où le roi Jean III lui fit rendre les plus grands honneurs. Plusieurs Portugais du même nom se sont distingués dans les sciences et les lettres.

GAMACHES (Joachim ROUAULT de), maréchal de France sous Louis XI, montra une valeur brillante contre les Anglais, et rendit de grands services à l'état. Il mourut le 7 août 1478. Il avait assisté à deux batailles et à dix-sept siéges. *Gamaches* (Philippe de), docteur de Sorbonne, fut nommé, en 1598, professeur de théologie positive par Henri IV, et le cardinal de Richelieu le chargea d'examiner le livre de Richer, *De la puissance ecclésiastique et politique*. Il ne lui fut point défavorable.

GARAMOND (Claude), l'un des premiers et des plus célèbres graveurs et fondeurs de caractères, né à Paris, où il mourut en 1561. C'est lui qui bannit des imprimeries la barbarie gothique et qui le premier donna le goût des beaux caractères romains. Il

grava, par ordre de François I, les caractères grecs dont Robert Etienne a fait usage dans ses belles éditions. Ils ont servi en 1796 pour l'édition des œuvres de Xénophon, à l'imprimerie royale.

GARASSE (François), fameux jésuite, né à Angoulême en 1585. Ce prédicateur avait du feu, de l'imagination, mais il se permit des personnalités, poursuivit avec acrimonie des auteurs morts ou vivans, les accablant des injures les plus grossières; ces indécentes sorties ont donné à Voltaire occasion de faire du nom de Garasse une grosse insulte, heureux si lui-même n'eût jamais suivi cet exemple! On a de ce jésuite des *poésies latines* qui ne sont pas sans mérite, surtout ses *Elégies sur la mort de Henri IV*. Ses ouvrages sur la religion firent grand bruit, la Sorbonne les censura; il fut relégué à Poitiers, où il mourut le 14 juin 1631, en assistant les malades atteints d'une maladie contagieuse. Un si beau dévouement efface bien des fautes, et réhabilite sa mémoire aux yeux des amis de l'humanité.

GARAT (le comte Dominique-Joseph), né à Ustaritz, vers 1760, se fit d'abord connaître par des prix d'éloquence remportés à l'académie française; rédacteur du journal de Paris pour la partie politique, il fut successivement député aux Etats-Généraux, et ne parut plus guère à la tribune que pour réclamer l'amnistie en faveur du baron Plezenval; ministre de la justice, puis de l'intérieur, commissaire de l'instruction publique, ambas. à Naples, membre du conseil des anciens, commandant de la légion-d'honneur, nommé après le retour de Buonaparte à la chambre des représentans par le département des H.-Pyrénées, enfin un des commissaires envoyés par la chambre auprès de l'armée française alors en position aux portes de Paris, après la 2e restauration il resta sans fonctions, et ne fut pas même compris dans la liste des membres de l'institut dont il avait fait partie. Ses écrits se distinguent par l'élégance et la correction, et s'élèvent quelquefois jusqu'à l'éloquence, et c'est surtout comme écrivain qu'il a des titres à l'estime de la postérité. Le comte Garat est mort dans ses propriétés à Ustaritz, près Bayonne, le 9 déc. 1833.

GARAT (Pierre-Jean), neveu du précédent, né à Bordeaux, mort à Paris le 1 mars 1823. Chanteur délicieux qui a fait long-temps les délices de nos concerts: c'est la voix la plus pure et la plus suave qui jamais se soit fait entendre. Le grand Pincini l'entendant chanter témoignait vivement son plaisir; quelqu'un lui dit que Garat ne savait cependant pas la musique: « Loui, répond l'auteur de *Didon*, c'est la mousique elle-même. » Garat a composé un grand nombre de romances charmantes, mais il n'est plus là pour les chanter.

GARCAM (Pierre-Antoine CORRÉA Y SALEMA), né à Lisbonne vers l'an 1735, mort vers 1775 en prison, passe pour le meilleur des poètes lyriques portugais du 18e siècle. On a de lui des comédies, des satires, des sonnets, que ses belles odes ont fait un peu oublier.

GARCIA (Manuel), compositeur, acteur, chanteur et professeur distingué, né à Séville en 1779, fit ses premières études musicales à la cathédrale de cette ville, donna sur les théâtres de Madrid, de Naples et de Paris, des opéras qui eurent de grands succès. Comme chanteur, il s'est fait applaudir à Cadix, à Madrid, à Turin, à Naples, et enfin à Paris. Il était entré en 1818 comme premier tenor au théâtre Italien de cette capitale, y est resté 6 ans, et est mort à Paris le 10 juin 1832. On sait que la célèbre madame Malibran est sa fille.

GARCIA LASO ou GARCILASO DE LA VÉGA, poète espagnol, né à Tolède en 1503, mort à Nice en 1536. Il est un de ceux à qui la poésie espagnole a le plus d'obligation. Il la purgea non-seulement de son ancienne barbarie, mais il lui prêta diverses beautés empruntées des étrangers anciens et modernes. Il est célèbre surtout par ses élégies et ses églogues. Il y eut un historien espagnol du même nom, qui a principalement écrit sur le Pérou, où il passa sa jeunesse.

GARDIE (Jacques, comte de la), connétable et sénateur de Suède, né en 1583 et mort en 1632, fut un très-grand capitaine, et à la tête de l'armée

suédoise soumit une grande partie de l'empire moscovite; il se distingua aussi comme diplomate. Son père et son fils ont aussi un nom distingué dans les armes.

GARDINER (ETIENNE), fameux évêque de Winchester et grand chancelier d'Angleterre, né le 12 novembre 1483. Il se rendit habile dans le droit et dans la théologie; il souscrivit à l'arrêt du divorce du roi Henri VIII, et le défendit par un traité: cependant il s'opposa à la réformation sous le règne d'Edouard IV, et fut emprisonné; mais la reine Marie le rétablit en 1553. Son ouvrage qui fit le plus de bruit fut son traité latin *De verâ obedientiâ*, dont l'objet est de détruire la primauté d'un pape et de lui substituer la primauté royale.

GARNERIN (ANDRÉ-JACQUES), aéronaute, mort à Paris le 18 août 1823, à 53 ans, a le premier fait l'expérience du parachute détaché d'un ballon. C'est pendant qu'il était prisonnier, et en méditant sur les moyens de franchir sans accident des murs d'une grande hauteur, qu'il fut conduit à s'occuper des parachutes, invention beaucoup plus utile jusqu'à présent que celle des ballons.

GARNIER (ROBERT), poète tragique, né à la Ferté-Bernard dans le Maine en 1543, mort au Mans en 1601. Ses tragédies, encore barbares, sont en grande partie des imitations serviles de Sénèque, mais elles avaient beaucoup de mérite pour le temps. Les sujets étaient dignes du théâtre, les bienséances commençaient à s'établir; on s'approchait insensiblement des vrais modèles. On aperçoit quelquefois dans Garnier de beaux éclairs de poésie; Racine n'avait pas dédaigné d'étudier cet ancien poète; c'était pour lui le fumier d'Ennius, dans lequel Virgile savait trouver de l'or. On a de lui 8 tragédies qui ont été réunies en un seul volume réimprimé plusieurs fois. Henri IV fut son protecteur.

GARNIER (JEAN), l'un des plus savans jésuites de son temps, né à Paris en 1622, mort le 16 octobre 1681. Il passa 40 ans de sa vie dans la carrière de l'enseignement, et fut professeur d'humanités, de rhétorique, de philosophie et de théologie. Il fut recherché pour ses judicieuses décisions dans la résolution des cas de conscience. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages scientifiques, entre autres le *Marius Mercator*, in-fol. Il ne faut pas le confondre avec Julien Garnier, savant bénédictin.

GARNIER (JEAN-JACQUES), historiographe de France, né le 18 mars 1729, mort le 21 février 1805. Il fut professeur d'hébreu, et ensuite inspecteur au collége de France. On lui doit une continuation de l'*Histoire de France* de Velly. On a encore de lui l'*Homme de Lettres*, 2 vol. in-12, où l'on trouve une grande connaissance de la littérature ancienne et moderne; un *Traité de l'origine du Gouvernement français*, in-12, *de l'Education civile*, in-12, etc. Il a mérité par ses écrits l'estime de la postérité, et ses vertus inspirent l'admiration et le respect.

GARNIER DESCHENES, notaire à Paris, mort le 6 juin 1812, a mis en vers de 8 syllabes *la coutume de Paris*. De nos jours, et à son exemple, M. Flacon Rochelle, avocat aux conseils du roi, a mis en vers le *Code civil*; il faut être bien pénétré de la matière que l'on traite pour faire un pareil ouvrage.

GARNIER (GERMAIN), ministre d'état, né à Auxerre le 8 nov. 1754, mort à Paris le 4 oct. 1821. est connu par de jolies chansons, entre autres: *J'ai vu Lise hier au soir*, et par des traductions d'ouvrages sérieux sur l'économie politique. Il a aussi traduit de l'anglais le roman de *Caleb Williams*.

GAROFALO (le), peintre né à Ferrare en 1481, mort en 1559. On a de lui une excellente copie de la fameuse *Transfiguration* et de plusieurs autres tableaux de Raphaël. Dans ses propres ouvrages il peignait toujours un œillet, par allusion à son nom qui en italien signifie œillet. L'Arioste vint le voir au moment où il composait un tableau du *Séjour des élus*; « Vous devriez bien, lui dit en riant le poète, me mettre dans votre paradis, car je ne prends pas trop le chemin de l'autre. » Cette idée boufonne sourit au peintre, et l'Arioste figura bientôt sur la toile entre sainte Catherine et saint Sébastien.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



